RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS DES ARTS DE LA GRÈCE;

SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



A LONDRES,
B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West*
& *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.

RECHERCHES

SUR

L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS

DES ARTS DE LA GRÈCE;

SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



A LONDRES,
B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West*
& *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.



RECHERCHES SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT & LES PROGRÈS DES ARTS DE LA GRÈCE.

LIVRE II.

CHAPITRE I.

Manieres dont les anciennes Médailles se sont conservées jusqu'à nous, &c. &c.

I. LES Romains, à l'exemple des Grecs, formerent des collections de Peinture & de Sculpture, comme celles que nous formons encore à présent. On trouvoit à Samos, dans le temple de Junon, une de ces collections d'anciennes Peintures, que Strabon appele *Pinacotheca*, ou tré-

for de Tableaux : (1) on conserveroit, dans le même endroit, des statues très-précieuses par leur antiquité ; le Triumvir Antoine en ayant enlevé quelques unes, Auguste parvenu à l'Empire, les fit rendre aux Samiens. (2) Vespasien fit placer dans le temple de la Paix, une partie des Tableaux & des Statues, que Néron avoit otés à la Grèce : (3) ces monumens choisis dans ce qu'il y avoit de plus beau parmi les ouvrages de l'Art, (4) périrent avec la Bibliotheque rassemblée dans le même édifice, (5) par l'incendie qui le consuma, dans l'an 191 de notre Ere, vers la fin du regne de Commode. (6) Cette perte fut sans doute, l'une des plus grandes que les arts & les lettres ayent essuyée.

II. Les anciens recueillirent aussi des trépieds, des pateres, des vases de toute espece, (7) & des petites statues de

(1) Strab. *Geog. lib.* xiv. *p.* 637. Καὶ τὸ Ἡραίον, ἀρχαῖον ἱερον, ϗ νεὼς μέγας, ὃς νῦν πινακοθήκη ἐςι· χωρὶς δὲ τοῦ πλήθους τῶν ἐνταῦθα κειμένων πινάκων, ἄλλαι πινακοθῆκαί, ϗ ναΐσκοι τινὲς εἰσι, πλήρεις τῶν αρχαίων τεχνῶν. *Atque Junonis antiquum fanum, ac magnum templum, quod nunc reponendis tabulis usurpatur. Extra multitudinem tabularum ibi positarum, alia sunt etiam tabûlarum repositoria, et sacella, quædam plena antiquorum artificiorum.* Τὸ τε ὕπαιθρον, ὁμοίως μεςόν ἐςι τῶν ἀρίςων ἀνδριάντων. *Similiter locus sub dio patens, plenus est optimarum statuarum.*

(2) Strab. *in eod. loc.*

(3) Plin. *lib.* xxxiv. *p.* 199. *Atque ex omnibus, quæ retuli, clarissima quæque jam sunt dicata Vespasiano principe in templo Pacis, aliis que ejus operibus, violentia Neronis in urbem convecta, et in sellariis domus aureæ disposita.*

(4) Plin. *ub. supr.*

(5) Gal. *de lib.* i. T. IV. *p.* 363. A.

(6) Diod. *lib.* lxxii. *p.* 829. & Gal. *ub. supr.*

(7) Vid. Horat. Odar. *lib.* iv.

bronze ;

bronzê; telle étoit celle d'Augufte encore enfant, fur la bafe de laquelle on lifoit en lettres de fer, le nom de *Thurinus*, que ce prince porta d'abord. (8) Quelques antiquaires ont penfé que cette figure étoit gravée fur une médaille, mais Suétone qui l'avoit poffédée, lui donnant le nom d'*Imaguncula*, nous montre qu'elle étoit du genre de ces petits bronzes dont nous avons encore une affez grande quantité. Cet auteur en ayant fait préfent à l'Empereur Nerva, il la fit plaçer parmi celles qu'il réveroit dans fon appartément, & auxquelles on donnoit par cette raifon le nom de *cubiculares*, (9) ou ftatues à tenir dans des chambres : ces petites figures fe dépofoient ordinairement dans les *Laraires* ou chappelles domeftiques, comme étoit celle où Alexandre Severe, avoit raffemblé les portraits des Princes, & ceux des hommes les plus recommandables par leurs vertus : on trouvoit parmi ceux-ci la ftatue d'Apollonius de Thyane, & fuivant un auteur copié par Lampride, les images de Jefus Chrift, d'Abraham & d'Orphée, que ce prince révéroit avec celles de fes ancêtres, (10) & auxquels ils faifoit des

(8) Sueton. in Augufl. *cap.* 7. *Thurinum cognominatum fatis certa probatione tradiderim, nactus puerilem imagunculam ejus æream veterem, ferreis ac pene jam exolefcentibus literis hoc nomine infcriptam, quæ dono a me principi data inter cubiculares colitur.*

(9) Vid. *note fupr.*

(10) Ael. Lamprid. *Alex. Sev. p.* 989. *Matutinis horis in Larario fuo (in quo & divos principes, fed optimos electos et animas fanctiores, in queis et Apollonium, et quantum fcriptor fuorum temporum dicit, Chriftum Abraham et Orpheum, et hujus ce modi Deos habebat, ac majorum effigies) rem divinam faciebat.*

facrifices

ſacrifices journaliers. Ainſi, ces Laraires étant des collections de ſtatues des Dieux, & des Ancêtres de ceux qui les poſſédoient, il devoit s'en trouver dans toutes les maiſons des particuliers.

III. Curieux de toutes les productions des Arts, les anciens recueillirent avec ſoin, des pierres gravées de toute eſpece : Pompée conſacra dans le Capitole la collection de Pierres, qui avoit appartenu à Mithridate Roi du Pont. (11) Jules Céſar plaça de même ſix tablettes de Pierres gravées, dans le temple de Vénus dont il ſe diſoit deſcendu ; & Marcellus, ſon neveu, en conſacra une dans la chapelle d'Apollon conſtruite ſur le mont Palatin. (12) Ces ſortes de collections portoient chez les anciens le nom de *Dactyliothecæ*, ou tréſor de bagues ; on voit par une loi *du Digeſte*, que l'uſage de les ramaſſer & de les regarder comme des effets précieux, ſubſiſtoit encore ſous le regne de Juſtinien ; c'eſt à dire au commencement du ſixieme ſiecle de notre Ere, où le code fut compilé : (13) quoiqu'alors les arts fuſſent totalement anéantis, quoique la gravure des pierres, & des

(11) Plin. *lib.* xxxvii. *cap.* v. *p.* 266. *Gemmas plures, quod peregrino appellant nomine* Dactyliothecam, *primus omnium habuit Romæ privignus ſyllæ ſcaurus. Diuque nulla alia fuit, donec Pompeius Magnus eam, quæ Mithridatis regis fuerat, inter dona in Capitolio dicaret.*

(12) Plin. *ub. ſupr.* *Hoc exemplo Cæſar dictator ſex* Dactyliothecas *in Æde Veneris Genitricis conſecravit : Marcellus Octavia genitus in Palatina Apollinis cella unam.*

(13) Digeſt. *de Legat.* 3. 52. *ſect.* viii.

médailles

médailles de ces tems là fut également barbare, on ne laiſſoit pas de faire encore un très-grand cas des pierres antiques, bien que l'on negligéat entiérement les Peintures, & les ouvrages de la Sculpture des tems les plus floriſſans.

IV. Aléxandre le grand, parvenu au plus haut point de ſa fortune, prit un ſoin particulier des monumens deſtinés à le repréſenter ; il défendit par un édit public à tout artiſte de faire ſes portraits, & ne permit qu'au ſeul Apelle de le peindre, au ſeul Lyſippe de ſculpter ſes ſtatues, & au ſeul Pyrgotele de graver ſes images. (14) Cependant, on ne voit pas qu'il ait employé les mêmes précautions à l'égard de ſes monoies, dont néanmoins la gravure, comme celles des médailles de Lyſimachus & des autres ſucceſſeurs de ce prince, eſt au moins auſſi parfaite que tout ce qui nous reſte de la gravure en pierre. Les auteurs du même ſiecle qui nous parlent des collections de peintures, de ſtatues, de pierres gravées & d'autres monumens antiques, ne nous diſent rien qui puiſſe nous faire ſoupçonner, que de leur tems on ait eu connoiſſance de quelque collection de médailles : en nous conſervant les noms, & quelquefois les deſcriptions des ouvrages des Peintres, des Sculpteurs, des Ciſeleurs, & même des Graveurs en pierre les plus célébres, aucun ancien écrivain n'a parlé des artiſtes diſtingués dans la gravure des monoies. Il n'exiſte aucun témoignage

(14) Plin. *lib.* xxxvii. *cap.* i. *Item hic imperator edixit ne quis ipſum alius quam Apelles pingeret, quam Pyrgotales ſculperet quam Lyſippus ex ære duceret.*

capable

capable de nous aſſurer que les anciens ayent faits de leurs médailles, le cas que nous en faiſons aujourd'hui, & qu'à tous égards elles méritent, autant que tous les autres monumens de l'antiquité. Frappé de cette ſingularité, un ſavant a cru pouvoir avancer de nos jours, que " les mé-
" dailles Grecques ne furent pas deſtinées à repréſenter
" le ſouvenir des faits. (15) Envain, dit il, on m'objecteroit
" la beauté & l'élégance des médailles anciennes ; l'art de
" graver s'eſt perfectionné, parce que les autres arts dont il
" dépend ſe ſont auſſi perfectionés, il a ſuivi naturellement
" le ſort de la peinture & de la ſculpture, & quand il a pro-
" duit des chefs d'auvres, c'eſt qu'il en avoit en tout genre
" ſous les yeux qu'il ne pouvoit ſe diſpenſer d'imiter ; mais
" les anciens ne lui ont jamais accordé les diſtinctions, dont
" ils honoroient les arts qui devoient faire paſſer leur gloire
" à la poſtérité ; & l'hiſtoire qui nous a conſervé les noms
" de tant de peintres de Sculpteurs, d'Architectes & même
" de graveurs en pierres n'a célebré aucun graveur en mé-
" dailles, à moins cependant qu'on ne diſe que ces deux
" dernieres profeſſions n'étoient pas diſtinguées autrefois,
" & qu'elles étoient exercées par les mêmes ouvriers ;" nous verrons dans la ſuite ce que l'on doit croire de cette derniere opinion : mais il nous ſemble que celle qui prétend que jamais les médailles des anciens ne furent deſtinées à con-

(15) Mémoires de l'Académie, des Inſcript. *T.* XXIV. *p.* 30.

ſerver

ſerver la mémoire des événemens, demande quelque modification: car outre que nous montrerons des médailles Grecques indubitablement deſtinées à cet uſage, c'eſt qu'encore nous apprenons de Plutarque, qu'Alexandre ſe rioit de l'attention de Philippe ſon pere, à faire repréſenter ſur ſes monoies, les victoires qu'il avoit remportées dans les Jeux publics de la Grèce. (16) Cet exemple ſuffiroit ſeul à nous montrer, que les monoies des Grecs furent au moins quelquefois deſtinées à faire paſſer leur gloire à la poſterité; & ſi l'on n'accorda pas aux Graveurs qui les exécuterent, les mêmes diſtinctions qu'aux autres artiſtes, à qui ils n'étoient pas inférieurs dans leur genre, ſi enfin on ne fit pas de collections de leurs ouvrages, comme on en fit de ceux de tous les autres arts, c'eſt que vraiſemblablement, en voulant faire ces collections, on trouva des difficultés dont la nature ſe développera dans la ſuite de ces recherches.

V. Toute conjecture ſur les antiquités doit être fondée ſur l'autorité des auteurs anciens, ou ſur celle des formes des monumens antiques. L'union & l'accord des témoignages des uns & des autres, donnent aux faits qui s'en déduiſent la certitude des faits hiſtoriques; le ſilence des auteurs, & ſur tout de Julius Pollux qui ayant écrit expréſſe-

(16) Plutarch. *in Alexand. p.* 666. Οὐδὲ γὰρ ἀπὸ παντὸς οὐδὲ πᾶσαν ἠγάπα δοξαν, ὡς Φίλιππος, λόγου τε δεινότητι σοφιςικῶς καλλω πιζόμενος, καὶ τὰς ἐν ὀλυμπία νίκας τῶν ἁρμάτων ἐγχάρατῖων τοῖς νομίσμασιν. *Neque enim undiqueque, neque gloriam aucupabatur omnem, ut Philippus qui ſophiſtarum more facundiam ſuam oſtentabat, et victoriis curruum Olympiacis ſuis nummos ſignabat.*

ment des anciennes monoies, (17) n'a parlé d'aucune collection qu'on en ait faite, nous fait conjecturer que jamais les anciens n'en recueillirent : & jusqu'à présent aucune découverte ne peut nous faire soupçonner, que l'on en ait ramassée. Ciceron, (18) Atticus & Varron rechercherent avec un soin extrême les portraits des hommes célébres : ce dernier en publia jusqu'à sept cens ; (19) mais ils étoient tous pris des statues, ou des bustes des pierres gravées, qui existoient, sans que l'on sache si les médailles furent employées à cet objet. Si dans aucun tems l'on put avoir espérance d'en recouvrer quelque collection, ce fut quand on découvrit les villes d'Herculanum, de Pompeia & de Stabbia, ensevelies sous les laves, les cendres & les pierres ponces rejettées par le Vésuve, dans la premiere année du regne de l'Empereur Titus, qui tombe à la 79[e] de notre Ere. (20)

Herculanum recouverte d'un terrein qui s'éleve en quelques endroits jusqu'à 70 & 80 palmes au dessus de son ancien plan, a conservé la plupart des monumens qu'elle contenoit quand elle fut détruite : mais par un espece de paradoxe historique, l'on y a trouvé des médailles, assurément frappées dans des tems postérieurs à son attérissement ;

(17) Jul. Pollux. *Onomast. lib.* ix. *cap.* vi

(18) Plin. *lib.* xxxv.

(19) Idem. *ub. supr.*

(20) Diod. Cass. *lib.* lxvi. *p.* 755.

& quand

& quand on ne sauroit pas, au moyen des traces laissées par les fouilles qu'on y fit anciennement, & par une inscription, où il est parlé des statues qu'on enleva de cette ville, (21) dans le siecle qui suivit sa destruction, qu'autrefois on fit des recherches dans le terrein qu'elle occupoit, ces médailles, assurément perdues par ceux qui travaillerent à ces fouilles, eussent suffi à nous apprendre qu'elles furent faites. L'inscription érigée à leur occasion, ne disant pas qu'on y ait trouvé autres choses que des statues, nous laisse dans l'incertitude si l'on en tira quelque *collection* de médailles: d'ailleurs, les meubles de bronze qui se sont trouvés répandus dans les rues d'Herculanum & de Pompeia, joint au très-petit nombre de squelettes qu'on y a découvert, montrent assez que les malheureux habitans de ces villes eurent le tems de se sauver, & d'emporter avec eux quelques-uns de leurs effets les plus précieux ou les plus aisés à enlever.

On a retrouvé dans une chambre découverte à Herculanum, un coffre de fer vuide, mais renversé sur le pavé: ce coffre paroissant avoir été destiné à contenir de l'argent, donna lieu de croire qu'on avoit enlevé à la hâte les effets qu'il contenoit. Les travailleurs employés dans les ruines de *Stabia*, aujourd'hui *Gragnano*, en déterrerent trois corps; l'un, qui étoit celui d'un enfant portoit une *bulle d'or* au col;

(21) Lettre sur la découverte d'Hercul. par Mr. l'Abbé Winckelmann.

l'autre étoit celui d'une femme, qui conduisoit cet enfant par la main ; elle portoit des bracelets d'or d'une valeur assez considérable, & des pendans d'oreille de même métal, ce qui la fit regarder comme une personne d'un rang distingué : la troisieme parut être un esclave ; il y avoit près d'elle une cassete de bois, que le contact de l'air réduisit bientôt en poussiere ; cette cassete contenoit des vases ou tasses en argent, avec leurs soucoupes d'une forme très-élégante, & d'un très-beau travail. Ces femmes, surprises dans leur fuite par les cendres qui les arrêterent, emportoient sans doute les meubles que l'on a découverts avec elles. Il en fut de même d'un homme, dont le squelette, couché sur les degrés d'un escalier qu'il descendoit pour s'enfuir, s'est trouvé à Herculanum : il tenoit en main une bourse de cuir, facile à reconnoître par l'empreinte qui en étoit restée dans l'espece de ciment, formé par l'eau & les cendres dont elle étoit entourée, & qui conservoit les médailles dont elle étoit remplie. (22)

L'un des plus précieux monumens en ce genre, fut découvert en 1739, à Herculanum : c'est un médaillon de Néron en argent du poids d'une once : (23) cependant, il le cede en mérite comme en valeur, à un autre médaillon en or, du poids d'une once un quart, frappé en Sicile, avec la tête d'Auguste, & une Diane au revers. Ce prince y porte le titre

(22) Voyage d'un Franc. *en Ital.* en 1765 & 1766.

(23) Lettr. *sur l'Hercul. p.* 60.

d'Empereur

d'Empereur pour la XVe. fois, (24) on la retrouvé ce moment en 1759, dans une chambre d'une maiſon de Pompeia, avec douze autres médailles en or. Au reſte quoique le nombre de celles-ci & de celles d'argent ſoit peu conſidérable, on ne laiſſe pas d'avoir déterré dans ces excavations, un très-grand nombres de médailles en bronze. Je les ai examinées avec ſoin, mais je n'y ai pu trouver une ſeule médaille Grecque; quoiqu'Herculanum en ait aſſurément frappée dès les tems les plus anciens, puiſqu'il en exiſte une en bronze avec la forme des plus anciennes lettres *Grecques*, ou *Pélaſgues*: (25) une choſe très-remarquable, c'eſt qu'à la face de cette médaille on voit une tête d'Hercule, & au revers un cavalier très-reſſemblant à celui qui s'obſerve ſur les médailles Rhuniques, dont on retrouve encore les caractères dans cette médaille d'Herculanum. Il y en a d'autres avec la légende ΗΡΑΚΛΕΙΟΝ: (26) celles-ci ſont d'un tems bien plus moderne. Mais rien n'eſt plus ſingulier, que de voir qu'il ne s'en ſoit conſervée aucune dans les ruines de cette ville, où pourtant elles ont été faites: cela ſemble prouver, qu'au tems de ſa deſtruction, elles y étoient très-rares, peut-être même qu'il n'y en exiſtoit plus. Il en eſt de même des *vaſes peints*, qui ſe déterrent ſi fréquemment dans les tombeaux de la Campanie, & dont cependant il ne s'eſt trouvé

(24) Muſæ. *Hercul.* *T.* II. *Vid. Præf.*
(25) Venuti Della Fond. d'Hercol. *p.* 18.
(26) Orig. Italic. *di* M. *Guarnacci.* *T.* II. *T.* X. N° 4 & 5.

aucun fragment, ni à Herculanum ni à Pompeïa, ni à Stabia, comme me l'a plusieurs fois assuré Camillo Paderni, & ceux qui assistoient autrefois à toutes les fouilles faites dans ces villes.

VI. Ceci nous montre, qu'à l'époque où le Vésuve désola la Campanie, ce n'étoit pas dans les villes de cette province, que l'on trouvoit des vases en terre avec des peintures qui n'y étoient plus en usage, non plus que des monoies Grecques, qui n'ayant plus de cours, y étoient devenues très-rares, mais dans les tombeaux, où plus anciennement on avoit renfermé des vases & des médailles de cet espece, qui s'y retrouvent encore chaque jour. Il se pourroit bien que la difficulté de faire des collections de médailles Grecques, ait été bien plus grande pour les anciens, qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les modernes: nous donnerons bientôt les raisons de cette singularité: en attendant, il est assuré que les médailles consulaires sont les plus anciennes de toutes celles qu'on a découvertes dans les trois villes retrouvées de nos jours; vingt cinq de ces médailles en argent furent déterrées en 1739; toutes les autres sont des tems des Empereurs, & les plus abondantes sont celles de Néron & de Vespasien.

VII. Mr. l'Abbé Winckelmann assure qu'on n'a trouvé aucun squelette, ni dans les ruines d'Herculanum, ni dans celles de Pompeia: (27) cela lui fait conjecturer que tous

(27) Lettre *sur la déc.* d'Hercul.

les

les habitans de ces villes eurent le tems de prendre la fuite : cependant, il eſt certain que vers l'an 1756, indépendament du ſquelette dont il a été parlé ci-deſſus, l'on en avoit déja découvert dans Herculanum, juſqu'à douze autres, qui bientôt ſe réduiſirent en pouſſiere. (28) J'ai vu moi-même, à Pompeia, dans une chambre ſituée près d'un petit bain de forme ronde, le ſquelette d'une femme qui n'avoit pu ſortir de l'endroit où on la trouva : l'un de ſes coudes s'appuyoit ſur le rebord d'un très-grand vaſe, à côté duquel elle étoit aſſiſe ; ſon attitude marquoit le plus profond abattement : tous les os de ce ſquelette reſtés à leur place, étoient de la plus parfaite blancheur, comme de la plus parfaite conſervation. On a auſſi trouvé dans les priſons de Pompeia, les ſquelettes des priſoniers qu'elles renfermoient ; on n'eut vraiſemblablement pas le tems de leur ouvrir les portes, & ſans doute qu'ils n'eurent pas celui de les forcer : toutes ces circonſtances me font penſer, que les ſables, les cendres & les pierres ponces qui ſe jetterent d'abord ſur Herculanum & Pompeia, s'y accumulerent en aſſez peu de tems, pour ôter à quelques-uns de leurs habitans le tems de ſe mettre à couvert : ceux qui ne tarderent pas un moment à fuir, purent ſeuls échapper ; les meubles abandonnés dans les rues, montrent qu'ils n'emporterent que très-peu de choſes avec eux, & ces effets qu'ils ſauverent devoient être de la nature de ceux dont

(28) Lettre ſur Hercul. *T.* I. *p.* 68.

il étoit le plus aisé de se charger: ainsi, tout nous porte à croire que ces villes sont restées enterrées, avec presque tout ce qu'elles ont contenu, au moment de leur attérissement.

VIII. Herculanum & Pompeia avoient été presque détruites (29) par un tremblement de terre, qui précéda de 16 années seulement, celle où elles disparurent pour toujours: ainsi, les maisons, & pour le moins la plupart des peintures qu'on y a trouvées, ont été faites dans cet espace de tems où Pétrone, & Pline qui périt près de Stabia, dans le tems même de l'éruption qui les ensevelit, nous assurent qu'il n'existoit plus de Peinture, & que cet art étoit totalement déchu de ce qu'il avoit été autrefois: (30) il n'en étoit pas ainsi de la Sculpture, puisque la tête de *Séneque* en bronze, les statues de *Néron*, de *Vespasien*, de *Titus*, & celle du fils de *Cornelius Balbus*, assurément faites vers cette même époque, montrent qu'alors même la sculpture l'emportoit de beaucoup sur la peinture. Près du marché public d'Herculanum, il y avoit une maison très-vaste, accompagnée d'un jardin & d'une grande piece

(29) Cet événement arriva sous le regne de Néron, le 5 Fevrier de l'An 63 de notre Ere, il en est parlé dans le quinzieme livre des annales de Tacite, (*cap.* xxii. *p.* ccxlvii. *note* 26.) & dans Séneque. (*Nat. Quæst. lib.* vi. *cap.* i. *p.* 454 & 455.)

(30) T. Petron. arb. *Satyric. p.* 320. *Cur pulcherrimæ artes periissent, inter quas Pictura ne nimium quidem sui vestigium reliquisset.* Et Plin. *Hist. Nat. lib.* xxxv. *cap.* i. *Primumque dicemus, quæ restant de Pictura, arte quondam nobili.——Nunc vero in totum marmoribus pulsa,* &c. &c.

d'eau:

d'eau : il s'eſt trouvé dans cette maiſon une Bibliotheque entiere, compoſée de près de deux milles volumes, dont plus de mille ont été placés dans le *Muſæum* de Portici : les autres, d'abord négligés, parce qu'on les prit pour des charbons, ont été détruits ou mis ailleurs. En conſidérant la difficulté de ſe procurer des livres, avant la découverte de l'imprimerie, cette Bibliotheque doit être regardée comme très-conſidérable pour le tems où on la fit. Des cabinets de verdure, ſoutenus par des colones pratiquées dans les jardins de cette maiſon, étoient ornés de ſtatues en bronze d'un ſtyle fort ancien, ce ſont elles qui ſe voyent ſur les degrés qui conduiſent au *Muſæum* : des buſtes en marbre, maintenant conſervés dans les antichambres du palais de Portici, accompagnoient ces ſtatues ; ces buſtes, très-précieux, pour les ſujets qu'ils repréſentent, ſont pour la plupart exécutés d'une excellente maniere. L'un d'eux nous a conſervé la tête d'Archimede, dont le nom étoit écrit avec un pinceau. Un très-beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique, employé aujourd'hui dans la ſeconde chambre du *Muſæum*, à été tiré de l'un des deux pavillons qui décoroient cette maiſon, ſituée ſur la mer, & enterrée de 102 palmes meſure de Naplés, ſous les laves & les cendres du Véſuve.

IX. Parmi les ſtatues en marbre tirées d'Herculanum, on remarque une petite figure de Diane, dont les cheveux, étoient dorés, & la tunique bordée d'une bande peinte

en

en pourpre & rélevée d'une broderie. Quoique d'un très-ancien ſtyle Grec, qui fait regarder comme *Etruſque* l'ouvrage de cette ſtatue, elle eſt néanmoins d'un tems poſtérieur à celui où l'on fit une Minerve plus grande que nature, trouvée dans les mêmes fouilles, & dont l'attitude montre qu'elle étoit dans l'action de combattre : cette Déeſſe tient ſon *égide*, qu'elle fixe avec la main, & qui s'étend ſur ſon bras en forme de bouclier. Ces deux morceaux de Sculpture, quoiqu'indubitablement traités dans un ſtyle, de beaucoup antérieur à celui des tems de Phidias & de Polyclete, ne peuvent cependant ſe comparer pour l'ancienneté, à une tête de bronze également trouvée à Herculanum : les cheveux de celle-ci ſont annellés, & formés de fils de bronze repliés ſur eux mêmes pour former des boucles : on y reconnoit la maniere employée dans les anciennes Proſerpines, dont les têtes ſont ſi ſouvent répétées ſur les médailles de Syracuſe, deſquelles on parlera ci-après. Ces figures étoient déja des antiquités d'un tems reculé, dans celui où Syracuſe fut fondée, vers les premieres Olympiades. De tous les grands ouvrages de ſculpture en bronze, parvenus juſqu'à nous, cette tête eſt ſans contredit la plus ancienne ; c'étoit un monument d'une très-haute antiquité pour le ſiecle où le Véſuve fit la premiere éruption, dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire : le choix de ce morceau, comme celui de la Minerve dont on vient de faire mention, montre dans celui qui le fit, & qui ne put conſidérer ces figures par leur beauté, mais

mais ſeulement par leur ſingularité, relative au tems où elles avoient été faites, qu'il y eut alors dans les villes dont on les a déterrés des amateurs intelligens & curieux, qui cherchoient à ramaſſer les monumens précieux, ſoit par rapport à leur antiquité, ſoit par rapport à l'art ; on a trouvé avec ces monumens des têtes de bronze de la plus grande beauté ; telles ſont entr'autres celle d'un jeune Hercule, mais ſurtout celle d'un Bacchus barbu, à qui l'on a donné le nom de Platon, & qui ſurpaſſe infiniment tout ce qui eſt connu en bronze : l'examen de cette tête abſolument idéale, dont nous avons eu occaſion de parler ailleurs, (31) ne nous permet pas de douter qu'elle ne ſoit d'un des plus grands maîtres, qui vécut dans les plus beaux ſiecles des arts de la Grèce. Plus la curioſité pour les arts & les antiquités ſe montre, dans les monumens de tous les genres découverts à Herculanum, plus il eſt étonnant de n'y entrevoir aucune trace de cette même curioſité, à l'égard des anciennes médailles, qui devoient être également recommandables, ſoit qu'on les regardat comme des morceaux antiques, comme des ouvrages des arts, ou enfin, comme des monumens également intéreſſans à l'hiſtoire, à la Géographie, & même à la religion des peuples.

X. Avec un très-grand nombre de figures en bronze, preſque toutes plus grandes que nature, l'on en a découvert

(31) Voyez la *note* 199, du premier vol. de cet ouvrage, *p.* 342.

à Herculanum deux plus petites, qui repréſentent des Athletes ; il y en a une d'un Faune, agité des fumées du vin & ſe ſoutenant avec peine ; on y voit encore celle d'un Mercure aſſis : toutes ces ſtatues ſont d'un très-beau ſtyle, comme la plupart de celles d'un petit volume, qui ont été trouvées dans différentes maiſons. Les tables de marbre, les pavés en moſaïque, une incroyable quantité de vaſes des plus belles formes, & de la plus parfaite exécution, quelquefois ornés de bas-reliefs rélevés en argent, ont été déterrés des même ruines : tous ces morceaux, de la plus grande élégance & du plus beaux choix, n'en montrent cependant pas davantage que les inſtrumens les plus uſuels. Des candélabres de toutes ſortes, des vaſes de cuiſine de toute eſpece, ciſelés ou relevés par des filets d'argent, doublés même de ce métal, ſont travaillés avec le plus grand ſoin. La même recherche ſe retrouve dans les balances, dans les meſures des liqueurs, dans les lampes, & même dans des poids de marbre noir ou de bronze, dont les chiffres ſont en argent : tout, dans ces découvertes, montre que la ville où on les a faites devoit être très-opulente ; car il n'y a que les richeſſes qui puiſſent procurer des meubles de cette valeur, preſqu'également répandus juſques dans les moindres habitations. C'eſt par eux, bien plus que par la beauté des maiſons, qu'à peine on avoit eu le tems de rétablir, qu'il faut juger de l'aiſance de cette ancienne ville, au tems où elle fut renverſée.

XI. Les

XI. Les effets de toute efpece découverts à Stabia & à Pompeia, égalent en général pour l'élégance & la recherche, ceux que l'on a trouvés à Herculanum: c'eft même de Stabia que l'on a tiré les plus belles peintures. Quatre petits tableaux peints fur mur y furent furement apportés d'ailleurs, dans la maifon où ils fe font confervés; & de ce qu'on les trouva appuyés les uns fur les autres, l'on jugea qu'on étoit au moment de les placer dans l'appartement auquel ils étoient deftinés: le travail de ces peintures eft recherché, le coloris agréable & le deffin affez correct. Si l'on a déterré dans les ruines d'Herculanum, le beau trépied foutenu par trois jeunes *Faunes*, dont l'extrémité inferieure fe termine en jambe de bouc, & dont l'ouvrage ne peut être mieux entendu & mieux éxécuté, l'on a auffi déterré à Pompeia le beau trépied placé vis-à-vis du premier, dans la premiere chambre du cabinet de Portici. La compofition de ce morceau ne peut être plus heureufe: trois Sphinx, à tête de femme avec des yeux d'argent, y font travaillés d'un extrême délicateffe, & des têtes de Bacchus *barbu*, repréfentées fur les pieds de ce meuble, indiquent le Dieu auquel on l'avoit confacré. Il n'exifte aucun morceau d'orfévrerie fupérieur à ce trépied; qui, avec les armures magnifiques & tant d'autres effets précieux retrouvés à Pompeia, montre que cette ville, comme celle de Stabia, n'étoit pas moins opulente qu'Herculanum, qu'on croit cependant avoir été la principale des trois villes, détruites en même tems, par l'éruption du Volcan.

XII. Ces villes étoient assez peuplées, si l'on en juge par les édifices construits pour contenir la plus grande partie de leurs habitans : le théatre, qui subsiste encore à Herculanum, & sur lequel s'élevent dix huit rangs de siéges, pouvoit contenir trente mille spectateurs, sans compter ceux du parterre : le pavé en étoit de marbre, ainsi que celui des portiques pratiqués au dessus des siéges : les socles de ces portiques, leur entablement, & la baze d'un char à quatre chevaux de bronze doré qui les couronnoit, étoient des marbres les plus rares. Comme il est à supposer, qu'en aucun tems tous les habitans de la ville ne se trouvoient réunis dans ce théatre, & qu'il est même difficile de croire que jamais il y en assistat plus de la moitié, sa construction paroit indiquer, qu'Herculanum, quoiqu'appelée dans les auteurs (32) une *petite ville*, étoit néanmoins peuplée d'aumoins soixante mille personnes. Tacite parlant de Pompeia, comme d'une ville célebre de la Campanie, (33) semble la mettre au dessus d'Herculanum, la circonférence intérieure, de son amphithéatre est de trois mille palmes mesure de Naples, (34) il a quatrevingt quatre rangs de siéges : étant sans comparaison plus vaste que le théatre d'Herculanum, Pompeia paroit avoir été la plus peuplée de ces deux villes. Le théatre de cette derniere n'étoit guerre plus grand que celui de Stabia, assurément construit

(32) Senec. *Quæst. Nat. lib.* vi. *c.* i. *Herculanensis Oppidi pars ruit.*
(33) Cornel. Tacit. Ann. *lib.* xv.
(34) Lettres sur Hercul. *p.* 36.

avant

avant que Sylla ne la détruisît : Stabia paroit donc avoir été rébatie après l'époque de la guerre des Marses ; Rome alors même n'avoit pas de théatre en pierre, puisque celui de Pompée fut le premier qu'on y construisit. D'après ces édifices, conservés dans leur plus grande partie à Herculanum, à Pompeia & à Stabia, il semble que leur population vers le tems où elles furent renversées, devoit monter tout au moins à 180 mille habitans. Les révolutions qu'elles essuyerent, les guerres dans lesquelles elles furent enveloppées, les circonstances qui obligent souvent les particuliers à cacher leur argent, oublié ensuite par la mort où l'éloignement de ceux qui enterrent ces sortes de dépots, eussent fait esperer d'en retrouver quelques-uns dans trois villes aussi peuplées, & aussi riches que l'étoient celles de la Campanie, qui furent englouties presqu'en un moment ; cependant il ne s'en est rencontré aucun : ces dépots étant regardés comme l'une des sources, au moyen desquelles un très-grand nombre de médailles antiques se sont conservées jusqu'à nous, il convient d'examiner ici ce que l'on en a tiré, & de donner une idée de ce que l'on peut encore en attendre.

XIII. Dès les siecles les plus reculés, la superstition des Grecs accumula des richesses dans les temples : celui de Delphes, depouillé de ses trésors par Phlégias d'Orchomene, en acquit bientôt de nouveaux : (35) au tems de la guerre

(35) Pausan. *lib.* ix. *cap.* xxxvi. & *lib.* x. *cap.* vii.

de

de Troye, il en possédoit de si considérables, qu'Achille les compare en quelque façon à toutes les richesses de cette ville, (36) l'une des plus florissantes de l'Asie avant l'arrivée des Grecs qui la détruisirent. Il paroit par le discours d'Homere, que les trésors de Delphes étoient renfermées dans un caveau pratiqué sous le seuil de la porte du temple. Pirrus, fils d'Achille, étant venu pour s'en emparer, fut tué par les prêtres; mais son dessein (37) fut dans la suite accompli par les Phocéens; ce qui devint l'occasion de la guerre sacrée célebre dans l'histoire de la Grèce. (38) Après le trésor de Delphes le plus fameux de tous ceux qui furent trouvés en Grèce, est celui que découvrit Atticus, pere du consul Hérode Atticus, dont l'ayeul accusé de péculat avoit laissé sa famille dans une fortune très-médiocre: le hazard fit découvrir à son fils, dans une maison qu'il possédoit près du théatre d'Athenes, un dépôt d'argent si considérable, que dans une lettre qu'il écrivit à l'Empereur Nerva à ce sujet, il avouoit que ses richesses passoient de beaucoup la condition d'un homme privé: (39) cependant ce prince bienfaisant,

(36) Homer. Iliad. *lib.* ix. *v.* 404, &c.

Οὐδ' ὅσα λάϊνος οὐδὸς ἀφήτορος ἐντὸς ἐέργει
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἔνι πετρηέσσῃ.

Nec quantas lapideum limen jaculatoris intus continet
Phœbi Apollinis, Pytho in Saxosa.

(37) Pausan. *lib.* x. *cap.* vii.

(38) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* iv. *p.* 411.

(39) Philostr. *Soph. c.* xvii. *p.* 346. C. & D.

l'obligea

l'obligea de les garder, en lui permettant des uſer ou d'en abuſer à ſon gré. L'emploi de ces richeſſes par Hérode Atticus, prouve en effet leur l'immenſité : car il conſtruiſit des acqueducs avec une dépenſe, à laquelle les revenus d'Hadrien même ne pouvoient ſuffire : il revêtit de marbre les Stades de Delphes & d'Athenes : Pauſanias aſſure qu'il épuiſa dans ce dernier, toute une carriere de marbre du mont Penthélique. On trouvoit dans toute la Grèce des marques de ſa magnificence ; il éleva des temples, où il plaça des ſtatues de marbre, d'or & d'yvoire : toutes les villes ſe reſſentirent de ſes bienfaits, il conſtruiſit l'*Odeum* d'Athenes ; enfin après la mort de Régilla ſa femme, il fit revêtir ſa maiſon en marbre noir, tiré de l'Iſle de Leſbos, & lui conſacra un temple près de Rome. Quoique répandant l'argent de toute part, il voulut entreprendre de percer l'Iſthme de Corinthe, ce que Néron tout prodigue qu'il étoit n'avoit pu exécuter. Enfin, à ſa mort il laiſſa à chaque citoyen d'Athenes une ſomme équivalente à la valeur de dix écus de notre monoie.

Les ſommes immenſes que ſuppoſent les entrepriſes d'Hérode Atticus, étant fort au deſſus de celles que pouvoit jamais amaſſer aucun particulier, rendent curieux de connoître la ſource d'où pouvoit provenir le dépôt où on les trouva. Quand l'Armée de Xerxes arriva dans la Grèce, & s'empara d'Athenes qu'elle brûla, tous les habitans de cette ville, par le conſeil de Thémiſtocle, ſe retirerent à Egine, à

Salamine

Salamine & ailleurs : on eut alors le tems d'emporter les effets appartenans au public & aux particuliers. Ce fut cependant dans cette ſeule occaſion, que l'on eut pu faire un dépôt de la conſidération de celui, qui dans la ſuite tomba dans la poſſeſſion d'Atticus. Mais comme il eſt aſſuré par l'hiſtoire que ce dépôt ne put pas être fait dans cette circonſtance, il faut qu'il ait été ramaſſé ſecrettement par quelques-uns de ceux qui s'emparerent du gouvernement d'Athenes. Cylon fut le premier, qui tenta une telle entrepriſe, à laquelle il ne put reuſſir. (40) Bientôt après, Piſiſtrate l'ayant exécutée laiſſa les gouvernement à ſes fils, qui malgré leur modération en furent bientôt dépoſſédés. Leur adminiſtration quoique très-douce, fut de peu de durée, ils n'eurent pas le tems d'acquérir beaucoup de richeſſes ; (41) & quand le pouvoir fut partagé entre les trente Tyrans, aucun d'eux ne l'emportant ſur les autres, ne paroit avoir

(40) Ce fut ſous l'Archontat de Mégacles, dans la 45[e] Olympiade, que Cylon, voulut ſe rendre maître d'Athenes : il fut tué dans le temple de Minerve par les magiſtrats ; (Pauſan. *lib.* viii. *cap.* xxv.) & n'eut pas le tems d'amaſſer les richeſſes, dont Atticus fut dans la ſuite en poſſeſſion.

(41) Piſiſtrate, ſuivant le marbre d'Arondel, ſe fit Tyran d'Athenes ſous l'Archontat d'Hégeſiſtrate, 297 années avant celle où l'on grava l'inſcription de Paros. Ce qui répond à la quatriéme année de la 54[e] Olympiade. Les fils de Piſiſtrate furent chaſſés dans la ſecondre année de 67[e] Olympiade ; ainſi la puiſſance de cette famille ne ſubſiſta que pendant 50 ans ; & comme ſon gouvernement fut très-modéré, ce ne peut-être de leur tems, que l'on accumula le dépôt retrouvé dans la ſuite par l'ayeul d'Hérode Atticus.

été capable de faire un tel dépôt : (42) mais dans le tems des guerres de Mithridate avec les Romains, le ſophiſte Athénion, par le moyen de ce prince, s'étant emparé de la ſuprême autorité dans Athénes, en fit périr les principaux habitans ; il s'empara de leurs biens, & pilla juſqu'aux tréſors ſacrés de Délos : (43) Athené, en rapportant ces faits, ajoute que ce Tyran ramaſſa tant d'argent, qu'il en remplit *pluſieurs puits*. (44) Il périt quand Sylla s'empara de la ville, (45) & comme il n'eſt pas dit dans l'hiſtoire de ce dernier qu'il en emporta de grandes richeſſes, ni qu'il retrouva les immenſes tréſors d'Athénion, (46) tandis qu'il eſt ſouvent parlé de ceux qu'il acquit par le pillage des temples, dont il enleva les principaux ornemens, (47) il paroit que dans le maſſacre horrible qu'il fit des Athéniens, (48) ceux qui pouvoient

(42) Le gouvernement des trente Tyrans ne dura pas tout à fait quatre ans car il commença vers l'an 404 avant notre Ere, & finit dans l'an 401 avant cette époque.

(43) Athen. *Deipnoſ. lib.* vi. *p.* 214. Καὶ οὐ μόνον τὰ τῶν πολιτῶν διήρπαζεν, Ἀλλ' ἤδη καὶ τὰ τῶν ξένων, ἐκτείνας τὰς χεῖρας καὶ ἐπὶ τὰ εἰς Δῆλον τοῦ Θεοῦ χρήματα. *Nec civium tantum fortunas diripuit, ſed etiam peregrinorum, manibus quoque protenſis in Theſauros & opes Delii Apollinis.*

(44) Idem. Ἀνελάμβανε δὲ καὶ τὰς οὐσίας πολλῶν, καὶ τοσοῦτο χρημάτων συνήθροισεν, ὡς καὶ φρέατα πληρῶσαι πλείονα. *Multis facultates eripuit, indeque tantum congeſſit pecuniæ, ut complures ea puteos impleveret.*

(45) Plutarque *(in Sylla)* donne le nom *d'Ariſtion* à ce Tyran.

(46) Plutarch. *in Sylla. p.* 460.

(47) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xx. & *lib.* ix. *cap.* xxxiii.

(48) Plutarque *(in Sylla)* dit qu'on ne put compter le nombre des Athéniens qui

ent avoir connoiſſance des dépôts faits par Athénien ayant été tués, ces dépots reſterent ignorés ; leur découverte enrichit vraiſemblablement Atticus, au point de mettre ſon fils en état d'exécuter les grandes choſes qu'il fit enſuite. La plus grande partie de ces tréſors étant en argent monnoyé, fut détruite comme toutes les monoies qui ſe retrouvoient anciennement, & dont il ſemble qu'on n'ait jamais fait de collections.

Flaminius Vacca rapporte qu'en 1593 on trouva près de l'égliſe de St. Sabas, au pied du mont Aventin, pluſieurs antiquités ; entr'autres une urne remplie de médailles de bronze, avec tous les inſtrumens propres à montrer qu'autrefois il y eut dans cet endroit une fonderie, dans laquelle on étoit au moment de fondre ces médailles. (49) C'eſt, comme on voit, le cas de ces anciennes monoies quadrilatères dont nous avons parlé précédemment : dans tous les tems on a fondu les anciennes monoies, preſqu'à meſure qu'elles ont été déterrées. On découvrit il y a peu d'années en Sicile, une très-grande quantité de médailles d'argent frappées dans Syracuſe ; elles étoient toutes avec l'empreinte de la tête des anciennes ſtatues de Proſerpine révérées dans cette ville, & portoient à leurs

qui périrent en cette occaſion ; mais on montroit juſqu'à quel point le ſang répandu s'étoit élevé dans les rues d'Athénes ; & ſans compter ceux qui avoit été tués en différens endroits, le ſang verſé dans la place publique, innondoit tout le Céramique juſqu'à la porte Dipyle.

(49) Voyage de Montfaucon *en Ital. cap.* xii. *p.* 191.

revers

revers un char à deux chevaux précédé d'une victoire. On m'assure qu'il y en avoit près de six cens livres pesant: Mr. le Prince de Torremauzza, à qui une partie de ce dépôt appartenoit, le fit fondre pour en faire des chandeliers, sur lesquels on a placé quelques-unes de ces médailles. Il faut attribuer à cette découverte, la quantité de cette même espece de médailles, qui circulent à présent; car elles étoient auparavant si rares, qu'on ne les trouvoit guerres que dans la collection du Roi de Naples, autrefois rassemblée par les Farneses.

XIV. Le plus grand de tous les dépôts anciens qu'aient retrouvé les modernes, c'est celui qui dans le XVe. siecle fut découvert dans le duché de Modene: on le fait montrer jusqu'à soixante milles médailles; le plus grand nombre en étant des tems voisins d'Othon & de Vitellius, cela fit penser que ce pouvoit être une caisse militaire, enfouie après la bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon fut défaite. vers la même époque, un ouvrier travaillant à la terre, dans une vallée située entre le mont Quirinal & le Viminal, trouva près de l'Eglise de St. Vital, un très-grand nombre de médailles d'or & d'argent qu'il transporta à Venise, & qu'il céda à la Republique dont il reçut une pension. C'est cette découverte qui fit arrêter Michel Ange, par une équivoque fondée sur son nom; car c'étoit aussi celui de l'homme qui recontra ce dépôt, uniquement composé de médailles impériales.

On découvrit, dans le voisinage de Brest, vers l'an 1760, des vases de terre remplis de médailles des Empereurs Romains, le nombre en étoit de vingt à trente mille. Peu après cette époque, on trouva dans le territoire de Brindes un autre dépôt, qu'on m'assura être de près de soixante milles médailles impériales en argent : la plupart étoit des tems peu antérieurs aux Gordiens. Il y avoit un très-grand nombre de monoies de ces princes, ce qui les a rendues bien plus communes, qu'elles ne l'étoient avant cette découverte : mais le plus grand nombre de ces monoies fut détruit ou dissipé. En 1759, un Paysan découvrit une urne enterrée assez profondément, à demie journée à l'Est de Latikée, ou de l'ancienne Laodicée, située sur le bord de la mer de Syrie ; cette urne contenoit plus de cent médaillons d'argent, dont la plus grande partie entra dans la magnifique collection de Mr. Pellerin : presque tous sont d'Alexandre le grand. Ce dépôt ne contenoit pas de médailles au dessous du tems d'Anthiocus IV. Roi de Syrie, dont la mort est de l'an 146 après Alexandre : d'où l'on juge qu'il fut fait au plutard vers cette époque, & dans un tems ou toutes les monoies qu'il contenoit avoient cours ; comme cela est arrivé à tous les dépôts retrouvés jusqu'à présent, car ils ne renferment jamais que des monoies des tems très-voisins de ceux où ils ont été enterrés : il y a près de quatre ans, qu'on découvrit près de Londres cinq à six milles médailles, d'un argent très-bas ; elles étoient toutes du commencement du bas Empire :

on

on les porta chez un orfevre qui les fondit: elles eurent le sort de toutes celles qui ont été trouvées dans des dépôts pareils, jusqu'à la fin du XIVe. siecle, où l'on commença à faire des collections: celles-ci n'ont guerres empêché la destruction des médailles, car les paysans qui les trouvent ont coutume de les porter chez les orfevres, & ces derniers, sur-tout dans les petites villes où il se trouve peu de curieux, ne manquent pas de les détruire.

Quelque grand que soit le nombre des dépôts découverts jusqu'à présent, ils ont été bien plus considérables pour la *quantité*, que pour la *variété* des médailles qu'ils nous ont conservées; & comme c'est la valeur de leur métal, bien plus que la curiosité qui les fit enterrer, l'intérêt, bien plus que la curiosité dût être satisfait en les découvrant. Sous le pontificat de Pie IV, on trouva dans l'enceinte de Rome des vases de plomb remplis de médailles d'or; il y en avoit près 800 de la valeur de douze jusqu'à vingt Pols monoie Romaine: toutes ces médailles portoient l'empreinte de la tête d'Helene, mere de Constantin, avec une croix à leurs revers: & se renduisoient à deux especes différentes. Comme ce n'est pas la quantité, mais la qualité des médailles qui les fait rechercher, il seroit plus important pour les curieux, d'en découvrir une que l'on n'a pas, que mille de celles qui sont connues. Cependant la nature des dépôts retrouvés jusqu'à présent, nous montre assez que ce n'est pas à eux que nous devons cette prodigieuse varieté de coins différens,

ens, que les curieux ont rassemblés, & je crois important de rechercher ici la source où ils ont été puisés.

On a découvert des médailles attachées à des morceaux de bronze & même de fer à demi fondus, elles ont essuyé les effets d'une incendie, ainsi que les métaux dont elles étoient près quand le feu les réduisit en cet état. J'en ai vu, qui se sont trouvées dans l'épaisseur de murs dont la maçonerie étoit moderne ; le hazard les ayant fait rencontrer dans la *Pozzolane*, dont on fait le mortier dans quelque partie de l'Italie, elles ont été employées avec lui ; car les anciens n'eurent pas la coutume de placer des médailles dans les fondations de leurs édifices, comme cela se pratique aujourd'hui ; & Dion Cassius, en nous apprenant que Vespasien porta lui même les terres tirées des fondemens du temple de Jupiter Capitolin, qu'il fit rebatir, (50) ne dit pas que ce prince y fit jetter des monoies. Il est parlé dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, d'une médaille de Probus, de la plus parfaite conservation, trouvée dans l'épaisseur d'une pierre de taille, arrachée d'une carriere près de sens ; on l'apperçut en travaillant cette pierre, dans laquelle elle avoit laissé l'empreinte du type qu'elle portoit : (51) un accident, pareil à celui qui fit rencontrer une médaille dans la maçonerie d'un mur, fit sans doute trouver celle de Probus dans cette pierre, dont la

(50) *Xiphilin. in Vesp. p.* 195. B.

(51) Mem. de *l'Acad. des Inscript. T.* XXVII. *p.* 174.

matiere

matiere s'étoit fermée autour d'elle, & l'avoit enfermée, comme elle eut pu l'être dans un moule fait à deſſein.

Au tems de Flaminius Vacca, on trouva quelques médailles dans le Tibre. (52) On y en découvre encore de nos jours, mais cela n'eſt pas particulier à ce fleuve ; puiſque ſouvent il s'en rencontre dans les lits des torrents de l'Italie de la Sicile & de la Grece : j'en ai vu que l'on avoit tirées des marais Pontins, (53) & pluſieurs fois j'en ai moi même recontré ſur les ſables des bords de la mer, près de Pouzzol & de Baia, où l'on trouve très-fréquemment des *pâtes* moulées, & même quelquefois des pierres antiques, gravées en creux ou en relief.

Ces pâtes, de même que des pierres de toute eſpece, & des médailles de tous métaux, de toute grandeur & de preſque tous les tems, ſe découvrent dans les terreins de tous les pays habités par les Grecs & les Romains : quoiqu'on en ramaſſe chaque jour, la ſource juſqu'à préſent en paroit inépuiſable : leur extrême abondance a fait croire à quelques-uns, qu'on les avoit ſemées dans les terres : d'autres ont écrit que ces médailles ayant certainement été les monnoyes des anciens, s'étoient perdues par l'inadvertance de ceux qui les poſſédoient ; mais leur nombre eſt trop grand,

(52) Montfauc. *Voyage en Ital. p.* 193.

(53) Ces ſortes de médailles ſont ordinairement ſans aucune *patine* ; leur métal conſerve ſa couleur, & quelquefois elles ſont tellement conſervées, qu'elles ſemblent ſortir de deſſous le coin.

elles

elles ſe trouvent réparties en trop d'endroits, éloignés des habitations, pour qu'on puiſſe les attribuer à de telles cauſes ; & de ce qu'on en trouve, dans les même circonſtances, & de la même maniere qu'on découvre auſſi des *Pâtes* & des *Pierres gravées*, il faut que des motifs ſemblables les aient fait dépoſer dans le voiſinage des lieux où elles ſe recontrent à préſent : comme il n'eſt pas probable que jamais on ait jetté à plaiſir dans des rivieres, dans des marais ou dans la mer, des monoyes, qui ſouvent ont de la valeur par leur poids ainſi que par leur métal, & ſur-tout des pâtes & des pierres antiques, il ne faut pas douter que celles qui s'y trouvent, n'y aient été entrainées des endroits où elles étoient dépoſées, par le courant des eaux, qui emportent les terres de la plaine & des montagnes, dans les lieux les plus bas où elles ſuivent leur pente naturelle.

Quand les eaux découvrent des dépots, on trouve de grands amas des médailles réunies en ſemble ; mais celles qu'on découvre communément ne ſe recontrent preſque jamais que ſeules à ſeules. C'eſt en travaillant les terres, en les remuant avec le ſoc de la charrue, que les payſans les apperçoivent & les ramaſſent : très-rarement ils entrouvent pluſieurs à-la-fois ; mais dans quelque provinces elles ſont ſi abondantes, qu'en peu de tems ils peuvent en recueillir une quantité très-conſidérable. Etant à Rome, je chargeai un domeſtique qui me ſervoit, & qui alloit à Arpinum où il étoit né de m'achetter toutes les médailles &

les

les pierres qu'il pourroit trouver ; dans l'efpace de quinze jours, il me rapporta un fac rempli de très-mauvaifes médailles, avec plus de cent pierres gravées, toutes également mauvaifes, en m'affurant qu'une bonne partie des unes & des autres avoit été ramaffée, dans le tems même de fon voyage.

Les anciens avoient contume d'inhumer leurs morts avec les bagues qu'ils avoient portées, ou bien avec celles qu'on faifoit exprès à cette occafion : on employoit ordinairement à cet effet des pierres de moindre valeur. Cet ufage dont nous ferons voir ailleurs les raifons, paroit n'avoir pas été moins général que celui d'enterrer avec les morts des monoies, regardées comme néceffaires à leur faire paffer la barque des enfers ; & par celà même indifpenfables pour affurer le repos des mânes. Perfonne n'étoit exempt de ce tribut, appelé *Danacé* par le poëte Callimaque. (54) Suivant Strabon, les feuls habitans d'Hermionée, fe regardant comme plus voifins des enfers que tous les autres hommes, fe croyoient difpenfés de payer le *Danacé.* (55) Ce payement paroit avoir été différent en différents tems ; dans celui où vécut Ariftophanes, les Athéniens le faifoient monter à deux oboles : (56) le

(54) Callimach. *Hymn. vid.* Hefych. *et Etymolog.*

(55) Strab. *Geogr. lib.* viii. *p.* 373. Παρὰ Ἑρμιονεῦσι δὲ τεθρύλληται, τὴν εἰς ἅδου κατάβασιν σύντομον εἶναι, διόπερ οὐκ ἐντιθέασιν ἐνταῦθα τοῖς νεκροῖς ναῦλον. *Apud Hermionenfes dicitur brevis defcenfus ad inferos effe : quare ibi mortuis naulos non imponunt.*

(56) Ariftoph. *in Ran.* Act I. Scene III.

le récit des auteurs, à cet égard, est confirmé par un monument, qu'il me semble à propos d'expliquer ici. C'est une urne sépulcrale de marbre, trouvée près de Rome sur la voye *Asinara*, à deux milles de la porte de St. Jean de Latran. Cette urne ornée de bas-reliefs, gravés ici, (57) fut tirée d'un tombeau très-magnifique, & transportée dans le palais Barberini : (58) à l'un de ses côtés on voit un jeune homme dont un des compagnons tient le bouclier ; il porte un javelot & prend congé de sa femme. Celle-ci plongée dans la douleur, paroit appréhender les suites de cette séparation : son habillement est celui des nouvelles mariées ; tel est celui de l'épouse de la *noce Aldobrandine :* cet habillement différoit par sa couleur blanche, de ceux qu'on portoit dans les tems de deuil & qui étoient noirs.

On a réprésenté sur la face de cet urne une barque avec deux guerriers qui s'entretiennent ; (59) ils semblent venir de déposer le corps d'un jeune homme, en partie placé sur le terrein en partie sur l'eau, pour montrer qu'il a péri, soit dans l'expédition d'où on l'a rapporté dans cette barque, & peut-être au siege d'une ville dont, pour cette raison, la

'Ηρ'. *Εν πλοιαρίω τυννουτωϊ σ' ἀνὴρ γέρων*
Ναύτης διάξει, δῦ ὀβολὼ μισθὸν λαβών.

Herc. Portitor quidam senex te in navicula tantilla
Trajiciet, acceptis a te, nauli vice, duobus tantum obolis.

(57) Voyez ici la *Planche* I.

(58) Sepol. *Antic.* di Pietr. Santi Bartoli. *Tavol.* LVI.

(59) Voyez ici la *Planche* II.

porte

porte se voit ici, soit dans le cours de sa navigation en retournant de ce siege. Le bouclier de ce jeune homme est près de lui, pour indiquer qu'il mourut en brave, car on regardoit comme déshonorant d'abandonner son bouclier. Dans Homere, les compagnons de ceux qui avoient péri s'empressoient à empêcher que son corps, ou ses armes ne fussent enlevés par l'ennemi, & se faisoient un point d'honneur de les conserver. Tout à côté du guerrier mort vous voyez sa femme, avec les mêmes habits dans lesquels elle a été représentée en le quittant. Mercure, conducteur des *mânes*, vient de recevoir d'elle la *Diobole* dont parle Aristophanes: cette monoie prend ici la forme obélifscale qu'on lui voit (60) sur les médailles de Catane & de Sybaris, dont on a parlé ci-dessus. L'action de ces deux figures montre que la femme, représentée par l'une d'elle, mourut du regret de la perte de son mari, qu'elle accompagna dans le tombeau. Ce fait est exprimé dans le milieu du bas-relief, où les deux époux semblent se rejoindre, car ils se donnent la main. Dans l'attitude éplorée de l'épouse, on remarque la cause qui l'a fait mourir; & pour montrer que désormais ils sont réunis pour ne plus se laisser, on voit près d'eux les figures des *Dioscures*, dont l'union étoit inséparable. L'existence *active* de celui qui succédoit à l'autre, est marquée par le Serpent qu'il tient en main, & que l'on fait avoir été le Symbole de la *vie*. Le tombeau prend ici la forme d'une maison,

(60) Voyez le chapitre I. du Ier. livre de cet ouvrage, *p.* 14. N° 11.

parce que les anciens régardoient ces ſortes de monumens, comme une demeure qui ne devoit pas avoir de fin, & leur donnoit le nom de maiſons éternelles. Cette idée ſemble rendue par le diſque placé dans le tympan du fronton de ce tombeau. Car ce diſque ſans rayons eſt le ſymbole du Soleil nocturne ou de Bacchus, qui préſidoit à la mort, & à-la-fois celui de l'Eternité, ainſi qu'on l'a dit ailleurs.

Une jeune femme eſt couchée ſur un lit près des deux époux; ſes cheveux ſont épars, une figure de jeune homme aſſiſe près d'elle y eſt dans une action qui exprime ſa douleur & ſes regrets. Encore aujourd'hui dans pluſieurs pays, les femmes ſont dans l'uſage de recevoir couchées ſur un lit, les complimens que les amis viennent leur faire ſur la mort des leurs proches. Derriere celle qui eſt ici repréſentée, on voit une *Larve* ou *maſque*, dans une chapelle: ces maſques conſacrés à Bacchus qui préſidoit à la vie & à la mort, repréſentoient les *mânes*, dont ſuivant Homere les formes ſeules exiſtoient, quoique privées de ſentiment: on ne pouvoit le leur rendre, qu'en leur laiſſant toucher le ſang des animaux ſacrifiées aux divinités infernales. La jeune femme montre le ſujet de ſes plaintes, par ſa main qui s'étend vers *l'ombre* de ſa parente, & qui indique que c'eſt à elle qu'elle étoit attachée par les liens du ſang. Cette *ombre*, miſe à quelque diſtance de celle de ſon époux, paroit la ſuivre, pour montrer qu'il y eut quelqu'intervalle entre la mort de l'un & de l'autre: ce dernier, conduit par Mercure,

Mercure, eſt préſenté à Charon pour paſſer dans ſa barque; Charon avance la main pour recevoir le *Nolis*, que le jeune homme paroit tenir dans la ſienne; la roue placée près de lui, peut indiquer ici le cours de la vie, qui marche & tire à chaque moment vers ſa fin, comme la roue d'un char qui approche toujours du terme où on le conduit : enfin la porte miſe derriere le nocher des ondes du Stix, eſt celle des lieux infernaux, dont l'entrée ouverte à tous, ſe renferme à jamais pour ceux qui une fois en ont paſſé le ſeuil.

Le bas-relief du troiſieme côté de cette urne, (61) repréſente Ixion placé ſur la roue, dont le mouvement le tourmente ſans relache. A côté de lui on voit un vieillard arrangeant de la filaſſe; c'eſt cet Ocnus, en qui la fable blamoit l'indulgence qu'il avoit eu, de laiſſer diſſiper par une femme prodigue, les biens qu'il amaſſoit avec beaucoup de peines par un travail aſſidu. Polygnote, dans un fameux tableau qu'on voyoit à Delphes, & dont le ſujet étoit la repréſentation des enfers, y plaça Ocnus dans l'action de travailler à la frabrique d'une corde qu'une âneſſe mangeoit à meſure qu'il la faiſoit. (62) Par la diſpoſition de ce bas-relief, on a prétendu repréſenter, le ſéjour des peines de l'autre monde, dans lequel on paſſoit, ſuivant Virgile, avant d'arriver à l'Eliſée, où devoient être conduits les deux époux, dont les cendres étoient réunies

(61) Voyez ici la *Planche* III.

(62) Pauſanias. *lib.* x.

dans

dans cet urne, à la face de laquelle ils font repréfentés : on a montré que l'Elifée étoit la demeure des Héros, en plaçant ici les *Diofcures* : l'un d'eux, par fon gefte d'admiration, femble faire l'éloge de la fidelité conjugale, qui fit réunir en fi peu de tems ces époux infortunés, dont l'un paroit avoir abandonné la vie pour l'autre ; c'eft exactement ce que la mythologie rapportoit de Pollux, qui confentit à partager fa vie avec Caftor fon frere. (63)

L'explication de cette intéreffante compofition, en nous confirmant ce que difent les auteurs anciens de *l'Argent* dépofé dans les tombeaux des morts, pour leur ouvrir le féjour du répos, nous apprend ce que ces auteurs ont negligé de nous dire ; c'eft que non feulement, on enfermoit dans les fépultures la monoie deftinée à Charon, mais encore qu'on y en dépofoit pour donner aux autres Dieux infernaux : c'eft vraifemblablement la raifon pour laquelle on trouve quelquefois un affez grand nombre de médailles dans les urnes fépulcrales. Il exifte dans la collection de Mr. Charles Townley, un petit vafe de marbre blanc, d'une forme très-fimple, mais très-élégante & de la plus parfaite confervation. L'infcription de ce vafe nous montre qu'il contenoit les cendres de *Flavia Valentina* ; il les renferme encore, & l'on y trouve avec elles des os calcinés. Ce monument eft tel qu'il a été déterré en préfence du propriétaire ;

(63) Virgil. *Georg.*

Sic fratrem Pollux alterna morte redemit.

à l'ex-

à l'exception du poli qu'on lui a fait rendre, il eſt conſervé dans l'état dans lequel il fut découvert, avec ſept médailles de bronze qu'on y avoit dépoſées: elles ſont des regnes d'Antonin Pie & d'Eliogabale.

L'uſage de dépoſer des monoies, en plus ou moins grand nombre dans les tombeaux, fondé ſur la fable des enfers, ſubſiſtoit en Grèce auſſi anciennement que cette fable même: celle-ci y étoit reçue, au moins dès le tems de l'ancien Orphée, (64) plus de quatre ſiecles avant celui où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies en or & en argent, de l'eſpece de celles, que maintenant nous appellons des médailles: ainſi, dès les tems où l'on commença d'en fabriquer, on commença auſſi à les placer dans les ſépultures: & comme on ne ceſſa d'y en dépoſer chaque jour, & dans tous les ſiecles où cet uſage ſubſiſta, il eſt évident qu'il a du s'y en trouver de tous les âges, & de tous les tems où les Grecs frapperent des monoies.

Cet uſage dont, les ſeuls habitans d'Hermionée ſe diſpenſoient, étoit ſi univerſel, que Lucien fait dire à Charon dans un de ſes dialogues, qu'il « n'eſt aucune « perſonne ſi pauvre qu'elle nait au moins un obole à « lui donner," (65) d'où l'on voit que l'on enterra des

(64) Diod. Sicul. *lib.* ii. *p.* 130. Cet auteur aſſure qu'Orphée apporta d'Egypte en Grèce la doctrine des enfers; mais elle paroit y avoir ſubſiſté antérieurement à cette époque, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

(65) Lucian. *Dialog. Mort. Char.* & *Menip.* Ἔστι δὲ τις ὀβολὸν μὴ ἔχων. *An eſt quiſpiam qui ne obolum quidem habeat.*

monoies

monoies avec les morts de tous les états, & de toutes les conditions: sans cela leurs mânes errantes, comme celles de ceux qui eussent été privés des honeurs de la sépulture, n'eussent jamais pu jouir du repos qui les attendoit: elles eussent persécuté les vivans, & ceux-ci eussent regardé comme un sacrilege de ne pas leur rendre ces honeurs, & de négliger d'assurer leur repos: (66) c'étoit un devoir indispensable dont jamais on ne s'affranchit. On doit donc attribuer à la négligence de ceux qui ont découvert des tombeaux, la perte des médailles qu'ils n'y ont pas trouvées; car il est très-certain qu'ils en contenoient; quelquefois cependant, ces monoies mises avec les cadavres qu'on bruloit, ont été détruites par le feu; mais dans ce cas même, il paroit que souvent on en remettoit de nouvelles dans les urnes où l'on renfermoit les cendres, comme cela est évident par celle qui appartient à Mr. Charles Townley; car il est assuré que les médailles que contient cette urne, n'ont pas été touchées du feu, quoiqu'il soit certain que les restes de la personne à qui elle fut destinée ont été consumés par l'ustion. J'ai vu plusieurs médailles altérées par le feu, comme plusieurs pierres gravées qui avoient souffertes par la même cause, & je ne puis douter que la plupart de ces monumens ne soient de ceux qui accompagnerent leurs anciens posesseurs, quand on leur rendit les honeurs funebres; ce qui n'empêche pas que quelques médailles n'ayent essuyé

(66) Hom. *Odyss.* Λ. *v.* 66, 72.

l'altération,

l'altération, dont elles portent les marques dans quelque incendie particuliere, où elles peuvent s'être trouvées.

L'expérience aquise sur un nombre immense de tombeaux, journellement découverts en Italie & en Grèce, nous apprend que loin de se dispenser de mettre dans ces tombeaux, les monoies que la religion exigeoit qu'on y déposat, les anciens ne se contenterent pas d'y placer des oboles ou des monoies communes, mais que très-frequémment ils y mirent des pieces d'or & d'argent d'une beaucoup plus grande valeur. Mr. Henry Swinburne, à qui le public doit les voyages d'Espagne & des deux Siciles, faits avec le plus grand soin, comme ils sont écrits avec la plus grande vérité, vit à Syracuse l'endroit où l'on découvrit il y a peu d'années une très-belle médaille Sicilienne en or, très-bien conservée; elle étoit dans la bouche d'un cadavre, inhumé dans les *catacombes*, près du lieu où fut autrefois l'ancienne Eglise métropolitaine de cette ville.

La parfaite conservation de tant des médailles en or & en argent, nous montre que la plupart de celles qui nous restent, ne fut guere employée dans la circulation: le frottement eut nécessairement altéré leur empreinte, toujours bien plus relevée que celle de nos monoies; dont le relief, malgré son peu de hauteur, est cependant si promptement effacé: que si celui des médailles antiques se trouve ordinairement si bien conservé, c'est qu'en les déposant dans les tombeaux, on avoit contume de choisir les plus neuves

& les moins gâtées par le frais. Ce choix étoit d'autant plus aisé à faire, que chaque jour on étoit dans le cas d'employer des monoies à cet usage. Aussi en recontre-t-on assez souvent, qui paroissent n'avoir jamais été employées, & semblent sortir de dessous le coin, où elles reçurent leur empreinte. Quelques-unes de ces monoies moins conservées que les autres, ont plus souffert depuis qu'elles ont été déterrées, qu'elles ne l'avoient fait avant d'être placées dans les endroits où on les a découvertes ; ce qui vient du peu de soin qu'en ont eu ceux qui les ont retrouvées, & souvent des coups qu'elles ont reçus dans la terre, soit par les instrumens du labourage, soit pour avoir été long-tems chariées par les eaux, qui les ont entrainées des lieux où elles ont pénétré, soit enfin par beaucoup d'accidens, aisés à imaginer & trop longs à décrire.

On frappoit des médailles Grecques dans la plupart des villes de la Grèce propre, dans l'Epire, dans la Macédoine & la Thrace ; on en fabriqua dans la grande Grèce qui fait une partie très-considérable de l'Italie ; dans la Sicile, dans la Cyrenaique en Afrique, dans l'Egypte, dans toute l'Asie Mineure, & jusques dans la Colchide qui est à l'extrêmité du Pont Euxin. Tous ces pays étoient peuplés de villes très-florissantes, très-nombreuses & très-voisines les unes des autres ; la religion, les mœurs, les loix & les coutumes de la Grèce, y dominoient, & suivant les calculs les plus modéres, le nombre des habitans de ces contrées

trées montoit tout au moins à trente millions. Les anciens eſtimoient que les générations ſe renouvelloient chez eux trois fois en un ſiecle; c'eſt-à-dire que dans cet eſpace de tems, il mouroit chez eux environ 90 millions d'hommes, auxquels on donnoit la ſépulture: on enterroit avec chacun de ces morts un plus ou moins grand nombre de monoies, de valeur plus ou moins conſidérable, ſuivant l'état des perſonnes. Depuis le tems de Phidon d'Argos, juſqu'à celui de Conſtantin, où les prêtres de la nouvelle religion prirent pour eux l'argent, que dans l'ancienne on deſtinoit aux Dieux infernaux, il s'écoula 36 générations: la Grèce, dans cet eſpace de tems, y compris ſes colonies répandues dans les pays dont il à été parlé, dut enterrer environ 10 milliards & 80 millions d'hommes; avec tout au moins autant de monoies de tout métal & de toute eſpece. Ces ſommes immenſes, jointes aux prodigieuſes dépenſes & à la conſommation de l'or & de l'argent employés dans les ſtatues des dieux, (67) & dans les inſtrumens

(67) La Statue de Jupiter Olympien faite par Phidias, avoit ſuivant Hygin, (*Fab.* ccxxiii.) ſoixante pieds de hauteur. Cette ſtatue d'or & d'yvoire, étoit aiſſiſe ſur un trône de même matiere. (Pauſan. *lib.* i. ἐν θρόνῳ χρυσοῦ πεποιημένος καὶ ἐλέφαντος.) La baſe en étoit ornée d'or, de pierres précieuſes, d'ébene & d'yvoire. Le Dieu ténoit d'une main un ſceptre également riche, & de l'autre une ſtatue de la victoire, d'à peuprès neuf pieds d'élévation; cette figure étoit encore d'or & d'yvoire. La magnificence de tous les accompagnemens de cet immenſe coloſſe, n'étoit pas moins grande, mais l'art qu'on y avoit employé ſurpaſſoit de beaucoup le prix de la matiere. La Junon d'Argos, exécutée par Polyclete, étoit auſſi d'or & d'yvoire: Lucien nous apprend que le trône ſur lequel elle étoit aſſiſe étoit d'or.

instrumens de sacrifice consacrés dans les temples, apauvrirent la Grèce, dont elles génerent le commerce; d'où il arriva que souvent

d'or. (*Luc. in Somn.* ἱδρυένην ἐπὶ χρυσοῦ θρόνου.) La grandeur de cette statue étoit très-considérable. (Pausan. *lib.* ii. *p.* 148. Μεγέθει μέγα.) Quoiqu'un peu inférieure à celle du Jupiter Olympien elle ne lui cédoit pas par la beauté du travail, (Strab. *lib.* viii. *p.* 373. Τῇ μὲν τέχνῃ κάλλιστα τῶν παντων.) Strabon paroît même lui donner la préférence, bien dit-il que sa grandeur & sa richesse n'égalassent pas celles des ouvrages de Phidias. Ce dernier fit encore pour le Parthénon d'Athenes, une statue de Minerve en or & en yvoire de de ving sept coudées, ou trente neuf pieds de hauteur. (Plin. *lib.* xx. *cap.* v. *cum sit ea cubitorum* xxvii. *ebore & auro constat.* Elle tenoit en main un *victoire* haute de presque quatre coudées, ou six pieds. (Pausan. *lib.* i. *p.* 58.) On voyoit à Epidaure, à Elée & dans beaucoup d'autres endroits de la Grèce, des statues de la même grandeur, & de la même richesse. Il y en avoit une de Minerve, à Platée en Béotie, elle étoit aussi de la main de Phidias; les pieds, les mains & la tête étoient en marbre du mont Pentelique, mais le corps de cette figure presqu'aussi grand que celui de la Minerve de bronze du Parthénon d'Athenes étoit en bois doré. (Pausan. *lib.* ix. *cap.* iv. *p.* 7, 18. Τὸ μὲν δὴ ἄγαλμα ξόανόν ἐστιν ἐπίχρυσον —— μέγεθος μὲν οὐ πολὺ δή τι ἀποδέει τῆς ἐν ἀκροπόλει χαλκῆς.) La statue à laquelle on la compare étoit si grande, qu'on voyoit du promontoire de Sunium, le panache de son casque & le fer de la lance qu'elle portoit. (Pausan. *lib.* i. *p.* 67. Ταύτης τῆς Ἀθηνᾶς ἡ τοῦ δόρατος αἰχμὴ καὶ ὁ λόφος τοῦ κράνους, ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσίν ἐστιν ἤδη σύνοπτα.) De sorte qu'elle devoit surpasser la hauteur des murs, & des temples de la citadelle d'Athenes où elle étoit placée. Cette assurément cette statue qui est représentée sur une médaille du cabinet de Mr. Pellerin, (*Recueil. de Med. des Peuples & villes. T.* I. *Planche* XXII. N° 4.) où elle paroit plus élevée de presque un tiers, que le temple de Minerve, qui existe encore à présent. On peut juger qu'elle dut être la dépense de l'or employé à dorer une statue d'une grandeur à peu près pareille. Cette dorure n'étoit pas de feuilles battues, comme celles dont nous nous servons, mais de lames d'or, semblables à celles dont on enveloppoit les monoies qu'on appele *fourées*, & qui sont assez épaisses pour en imposer, & faire prendre ces monoies fausses pour des monoies vrayes. Les lames dont

souvent les métaux les plus précieux y furent d'une extrême rareté, comme on peut le voir parce que dit Athenée à ce sujet, (68) dont ces recherches montrent les causes véritables. Quelque grands qu'ayent pu être les dépôts d'argent, quelque considérable que leur nombre ait jamais été, il est impossible que jamais il ait égalé la quantité incroyable des monoies enfouies dans les tombeaux: il paroit donc évident, que c'est bien plus par leur moyen, que par celui des dépôts

dont étoit couvertes des statues d'une grandeur pareille à celle de Platée, dévoient être encore plus épaisses, que celles dont on recouvroit la fausse monoie; on peut imaginer delà qu'elle devoit être l'épaisseur du métal employé dans les figures d'or qu'on voyoit à Delphes, à Olympie & ailleurs; & quelles immenses richesses en or & en argent étoient employées dans les temples. Les candélabres, les trépieds, les lampes, les tables d'or & d'argent, enfin les vœux de toute espece, consacrés aux Dieux n'emportoient pas moins d'or que les statues mêmes; & si du tems de Philippe, pere d'Alexandre, l'or commença à devenir plus commun en Grèce, c'est principalement parce qu'alors même, les Phocéens avoient enlevé une partie des trézors de Delphes, ce qui suffit à en répandre une prodigieuse quantité; & cela même fait connoître combien ce temple seul en avoit enlevé à la circulation, (Athen. Deipnos. *lib.* vi. *p.* 231. *Συληθένθος γοῦν τοῦ Πυθικοῦ ἱεροῦ ὑπὸ τῶν φωκικῶν τυράννων, ἐπέλαμψε παρὰ τοῖς Ἕλλησιν ὁ χρυσὸς, εἰσεκώμασε δὲ καὶ ὁ ἄργυρος.*

(68) Athenée, dans le passage cité ci-dessus, rapporte que Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre, ne possédoit qu'un petit vase d'or, regardé comme si précieux, qu'en se couchant il le faisoit placer sous le chevet de son lit. Cela doit s'entendre du commencement de ce Prince, qui à la fin devint très-riche. Car il fit frapper beaucoup de monoies en or, dont il existe encore une très-grande quantité. Après la bataille de Chéronée, il fit exécuter en or & en yvoire par Léocharès, des magnifiques statues, qui représentoient Amyntas son pere, Alexandre son fils, lui même & Olympia sa femme avec Eurydice sa sœur; ces statues se voyoient encore au tems de Pausanias. *(Vide Pauf. lib.* v. *cap.* xx.

particuliers,

particuliers, que se sont conservées les médailles parvenues jusqu'à nous, & nous sommes obligés de reconnoître, qu'ils en sont encore la principale source.

Rien n'étoit plus sacré, chez les anciens, que le respect ordonné pour les tombeaux ; la religion leur faisoit regarder comme sacrileges ceux qui osoient y toucher, (69) & les loix les condamnoient à la mort ; (70) il étoit défendu d'en rien emporter, le moindre manque à cet égard étoit suivi de l'exécration publique. Il arriva de là que les monoies qu'on y enterroit furent, autant qu'il étoit possible, mises à l'abri de la cupidité. Comme elles y furent placées successivement, presque tout ce qui s'en fabriqua doit y avoir été enseveli, sans pouvoir en sortir, cela dut rendre les anciennes monoies excessivement rares ; mais comme le respect & les loix qui empêchoient de les trouver, là où l'on étoit sûr qu'elles étoient, ne sont plus des obstacles pour nous, il nous est sans doute plus facile de nous en procurer, qu'il ne le fut aux anciens mêmes : c'est ce qui m'a fait penser & dire, que les médailles Grecques sont plus communes à présent qu'elles ne l'étoient de leur tems. C'est peut-être aussi la véritable raison, qui les empêchant d'en faire des collections, comme nous en avons maintenant, fit oublier jusqu'aux noms des artistes qui firent ces beaux ouvrages, & qui malgré leur grande habileté, n'ont jamais

(69) Plutarch. in *Solone*.
(70) Plutarch. *ub. supr.*

été

été contés par les auteurs anciens, comme le furent les Peintres les Sculpteurs les Ciseleurs & les Graveurs. Les productions de ces derniers, qu'ils avoient sous les yeux, les intéressoient à ceux qui les avoient faites.

Quoique les anciens ayent très-souvent brulé les corps des morts, avant d'en inhumer les cendres, il est cependant assuré qu'encore plus souvent ils les enterrerent. Le nombre des urnes, remplies des cendres des gens du bas ordre & de Soldats, est immense : la dépense qu'exigeoit la cérémonie de l'ustion, les bois qu'elle consumoit, ne purent jamais permettre qu'elle devint générale : mais soit qu'on inhumat, soit qu'on brûlat les corps, on les déposoit ensuite dans des sépultures, très-rarement placées dans les temples, (71) quelquefois dans leur voisinage, mais presque toujours répandues dans les campagnes : de grandes pierres, des amas de pierres plus petites, ou des colones posées sur ces sépultures avertissoient de ne pas y toucher : l'inscription Grecque, gravée sur une des colonnes employées à la décoration du tombeau élevé vers le troisieme mille de la voye Appienne, à la mémoire de Regilla, femme d'Herode Atticus, (72)

(71) Quelques-uns ont dit que les Grecs n'ensevelirent jamais aucun mort dans leurs temples & dans leurs villes, mais cet une erreur. On voyoit en Laconie, dans le temple d'Amyclée, le tombeau d'Hyacinthe fils d'Amyclas sous une statue d'Apollon, (Pausan. *lib.* iii. *cap.* i.) cet exemple étoit fréquemment répété, comme on peut le voir par les livres de Pausanias & des anciens auteurs.

(72) Ces colones, ont été transportées du Palais Farnese à Rome, dans la cour du Musæum de Portici, où elles sont à présent.

avertit,

avertit, " qu'il *n'eft permis à perfonne de rien déranger de ce* " *tombeau* ; elle ajoute *que celui qui en ôtera quelque chofe* " *fouhaitera de ne l'avoir pas fait & en appele à témoin la* " *Déeffe Enodia* ;" qui préfidoit aux chemins. On regardoit les fépultures comme des endroits confacrés aux Dieux ; ce qui fit donner la forme d'autels, & même de temples, non feulement aux pierres fépulcrales, mais encore aux édifices dans lefquelles on les renfermoit fouvent. En 1669 on trouva dans la ville Corfini, près de Rome, le tombeau d'un prêtre de Mitras, avec une infcription Grecque qui condamnoit à payer cinq mille deniers au peuple Romain, ceux qui remueroient de fa place l'infcription, ou aucune autre chofe appartenante à ce tombeau : (73) il y avoit à Florence une ancienne infcription fépulcrale, qui attribuoit au fifc la fomme de deux mille cinq cens deniers, à payer parquiconque tenteroit de remuer de fa place le corps de Myrtala : cette infcription fe voit fur le tombeau où elle étoit enfevelie. (74) Ces loix, on empêchant les anciens de labourer, dans les endroits où il y avoit des marques faites pour indiquer des tombeaux, confervoient les effets qu'ils contenoient ; & fi l'on trouve aujourd'hui une fi grande quantité de médailles répandues & comme femées dans les champs, où paffoient autrefois des chemins privés & de traverfe, à préfent devenus des champs, c'eft qu'il y eut autrefois des fépultures

(73) Monum. Antiq. *T.* I. *p.* 27.

(74) Raccolt. *d'infcrit. Antiq. Ritr. in Etrur. p.* 230.

répandues

répandues près de ces mêmes chemins, où les laboureurs découvrent aujourd'hui ce qu'elles ont recélé pendant tant de ſiecles.

Le cours des eaux, qui dans la ſuite des tems prenent des directions différentes, la chute des torrens qui deſcendent des montagnes, & ſe répandent à travers les terres, ayant quelquefois pénétré dans celles qui renfermoient des tombeaux, en ont entrainé les médailles, les pierres gravées & les autres effets qui s'y ſont trouvés ; de là vient qu'on en rencontre quelquefois dans les rivieres où ſe déchargent ces eaux : c'eſt ainſi que dans un torrent, près d'Agrigente en Sicile, on trouva il y a douze à treize ans, un très-beau vaſe en terre, qui ſe voit à préſent dans le *Muſæum Britannique*, & ſur lequel eſt peinte l'Apothéoſe d'Homere. J'ai poſſédé moi-même une petite ſtatue de Jupiter en bronze, qui avoit été trouvée dans l'Anio ou le Téveron, avec quelques médailles de Néron, dont le Vernis tout pareil à celui de ce bronze, & très-différent de celui que donnent les eaux, montroit qu'elles avoient été long-tems renfermées dans le même terrein, d'où elles avoient été entrainées dans cette riviere.

Bacchus, dont les attributs ſe trouvent ſi fréquemment ſur preſque tous les tombeaux des anciens, parce qu'il étoit regardé comme le Dieu de la vie & de la mort, fut auſſi conſidéré, ainſi qu'on l'a fait voir, comme le Dieu qui préſidoit aux eaux courantes & à la mer : il

eſt repréſenté dans cette derniere qualité, ſur le bas-relief tiré du même monument, où s'eſt trouvée le ſarcophage dont on a donné ci-deſſus l'explication. (75) Le Dieu paroit, ſe repoſer ſur une urne d'où ſortent les rivieres, il tient un gouvernail de navire, il s'appuye ſur l'hydre, ſymbole des eaux qui ſe répandent de ſon corps, enfin on voit une tête de mort ſur l'antre dans lequel il eſt aſſis. C'eſt, à ce qu'il me ſemble, parce qu'il étoit le Dieu des eaux, que les anciens affecterent de conſtruire ſi ſouvent leurs tombeaux ſur les rivages de la mer ; comme ceux qui ſe rencontrent ſi fréquemment dans le voiſinage de Miſêne, dans les environs de Baia, de Pouzzole & de Naples ; de même que ſur les bords du Tibre & de quantité d'autres rivieres. Si dans le Golphe de Baia, comme dans le Tibre, on trouve ſi ſouvent des pâtes, des pierres gravées & des médailles, c'eſt qu'elles y ont été apportées des tombeaux voiſins, par les eaux qui ſe répandent dans cette baie ou dans ce fleuve. Il en eſt de même des Marais Pontins ; en les parcourant en bateau, dans une barque très-légere faite à cet uſage, j'y ai trouvé un très-grand nombre de tombeaux, aujourd'hui renfermés dans les roſeaux aquatiques qu'on eſt obligé de traverſer ; on en voit encore quelques-uns à l'occident de Terracine, dans les terreins déffrichés depuis vingt ans par le prince Gabrieli. Ces monumens conſtruits par les Romains, dans les tems où ils deſſécherent ces marais, ac-

(75) Voyez le *Tom* I. de cet ouvrage. *Planche* XXV.

compagnoient

compagnoient la voye Appienne qui les traverse; les médailles contenues dans ces tombeaux, en ont été tirées & chariées par les eaux, dans lesquelles elles ont perdu le vernis qu'elles avoient acquis anciennement, & qu'on n'y trouve plus aujourd'hui.

Mercure étant le Dieu qui présidoit aux grands chemins, & à-la-fois le conducteur des *mânes*, c'est je pense la raison pour laquelle les anciens placerent si fréquemment les tombeaux sur le grands chemins, & celle pour laquelle on a trouvé un si grand nombre de médailles anciennes, dans le voisinage des routes publiques.

Après avoir expliqué comment les médailles antiques sont parvenues jusqu'à nous, il convient d'examiner ici *l'origine* des usages qui les ont fait déposer dans les tombeaux, & de montrer les précautions que l'on a prises pour empêcher qu'on ne les fouillât: ces précautions nous montreront ce que nous pouvons esperer de retrouver encore à l'égard des médailles qui nous manquent, & les raisons pour lesquelles il en paroit si souvent de nouvelles; comme celles pourquoi des médailles autrefois très-rares & quelquefois uniques, sont devenues en peu de tems très-communes.

L'idée d'une vie, qui doit succéder à la mort physique, engagea à pourvoir au repos des morts, & fit placer dans leurs tombeaux les monoies nécessaires à fléchir les Dieux infernaux, & à procurer aux *mânes* l'entrée de la demeure qui leur étoit destinée. Les besoins, à satisfaire dans

une vie nouvelle, firent quelquefois dépofer dans ces mêmes tombeaux des fommes affez confidérables : telle étoit celle qu'on trouva en 1741, dans un tombeau près de Cherbourg en Normandie : car indépendament de 200 médailles des Empereurs Antonin, Marc Aurele, Commode, & des Impératrices Fauftine & Lucille, qu'on en tira d'abord, on y en découvrit enfuite beaucoup d'autres éparfes çà & là, mais toutes étoient des mêmes tems. (76) La même idée des befoins que les morts pouvoient avoir des chofes utiles en ce monde, fit mettre dans leurs fépultures, des armes à leur ufage, des armilles ou bracelets, des colliers, des bijoux de même nature, & quelquefois des couronnes d'un or très-léger, pareilles à celle qu'on a découverte dans un tombeau près de Volterre, & qui fe voit dans la galerie de Florence. fouvent on mit à côté des morts les inftrumens de leur profeffion ; Enée, dans le poëme de Virgile, fit placer les armes, la trompette & la rame, dont s'étoit fervi *Mifenus* fur le tombeau de ce Héros. (77) Nous avons encore un grand nombre de pierres fépulcrales, fur lefquelles font fculptés les outils des métiers exercés par ceux pourqui furent érigés ces monumens. Si tant de vafes ufuels, de toute efpece, fe

(76) Mem. de l'Acad. des Infcript. *T.* XVI. *p.* 131.

(77) Virgil. Æneid. *lib.* vi.

At pius Æneas ingenti mole fepulcrum
Imponit, fuaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte fub aerio : qui nunc Mifenus ab illo
Dicitur.

font

font trouvés dans les tombeaux des anciens, si l'on y a découvert jusqu'à des rapes, des passoires pour épurer le vin, & même des œufs, c'est que ceux qui les y placerent, les crurent de quelque usage à ceux qu'ils y renfermoient. Quant aux pierres gravées, & aux petites statues de toutes matieres, renfermées dans les sépultures, il est assuré que les unes & les autres représentant les Dieux, regardés comme les protecteurs des hommes, on les enterra près de ceux qui les avoient adorés & même portés, afin d'écarter les mauvais Génies, capables de troubler le repos des mânes, ou l'effet des enchantemens capables de les évoquer. (78) Voilà pourquoi on trouve aussi quelques médailles antiques avec une *béliere* qui servoit à les rattacher, (79) comme les médailles de dévotion qu'encore en Italie en Espagne, & ailleurs, on porte sur soi & que souvent on renferme dans les cercueils. C'est aussi la raison pour laquelle on trouve quelques médailles à travers lesquelles on a percé un trou, pour y passer un cordon & les suspendre au col; j'en ai sous les yeux une de cette espece au moment que j'écris ce-ci, c'est une médaille Athénienne, avec la tête de Minerve & son symbole au revers, elle fut autrefois portée par quelque dévot à cette déesse, & vraisemblablement enterrée avec lui. (80)

Pour

(78) Apul. *Metamorph. lib.* ii.

(79) On peut voir quelques-unes de ces médailles dans le recueil de celles des peuples & villes. *T.* I.

(80) Les femmes dans l'Asie Mineure, la Grèce & ses Isles, portent souvent des

Pour trouver l'origine de ces usages, & reconnoître les peuples qui commencerent à les employer, il faut remonter à la source des idées qui y donnerent lieu, & voir comment se formerent l'opinion de la vie future, celle des enfers, & des Dieux qu'on crût y présider.

Homere représente l'apparition de *l'Ame* de Patrocle: elle lui *ressembloit*, dit-il, *pour la grandeur, la beauté des yeux, comme par la voix, & portoit des habillemens semblables à ceux dont il avoit coutume de se servir :* (81) elle se plaint à Achille, de ce qu'il ne lui a pas encore rendu les honeurs funebres, celui-ci *tend envain les bras, pour embrasser son ami, il ne peut y atteindre ; son ame rentre sous la terre comme une fumée légere* ; (82) Achille se reveille, frappe des mains & s'écrie tristement ; *helas, il y à donc assurément dans la demeure des mânes*, l'AME & la RESSEMBLANCE *de Patrocle*,

des pieces de monoies modernes d'or & d'argent dont elles prétendent orner leurs habillemens ; & quand elles trouvent des monoies antiques nouvellement découvertes, elles les employent au même usage : cet usage pourrait bien être une continuation de celui qui existoit autrefois dans tous ces pays.

(81) Homer. Iliad. *libr.* Ψ. *v.* 65.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πατροκλῆος δειλοῖο,
Πάντ' αὐτῷ, μέγεθός τε καὶ ὄμματα κάλ' εἰκυῖα,
Καὶ φωνήν ; καὶ τοῖα περὶ χροῒ εἵματα ἕστο.

Supervenit vero anima Patroclis miseri,
Omnia ipsi magnitudineque et oculis pulcris similis,
Et voce ; et tales corporis vestes induta erat.

(82) Homer. Iliad. *libr.* Ψ. *v.* 99 & 102.

dont

dont les reſtes ſont encore ſur la terre! (83) Par cette *Apparition*, née de l'erreur d'un ſonge, dans lequel Achille fortement affecté de la perte de ſon ami croit le revoir, Homere nous rappelle la preuve la plus forte, que l'on eut de ſon tems de l'exiſtence de *l'Ame* & de la *vie future*. Ces dogmes, impoſſibles à démontrer par la raiſon, ne peuvent être aſſurés que par la révélation: car Dieu ſeul peut ſavoir ce que déviennent les êtres créés par lui, après le terme aſſigné par lui ſeul à leur vie préſente. Les hommes, en voyant toute la nature ſe changer autour d'eux, tous les êtres parvenir à leur fin, toutes les plantes, tous les animaux diſparoître de la terre, ſe décompoſer & perdre la figure qu'ils avoient pendant la durée de leur exiſtence, s'apperçurent aiſément qu'après eux il ne reſtoit rien du corps dans lequel ils avoient vécu. L'attachement aux perſonnes avec leſquelles on avoit été le plus liés, la vue des objets qui leur avoient appartenus, des lieux qu'elles avoient habités, les rappellant ſouvent à la mémoire des vivans, & les ſonges les leur repréſentant quelquefois ſous la figure même, ſous laquelle ils les avoient connues, l'imagination leur faiſant tenir des diſcours, propres à exprimer les ſentimens qu'elle même leur pré-

(83) Homeri *in eod. libr. v.* 103.

Ὦ πόποι, ἦ ῥά τις ἐστὶ καὶ εἰν αἴδαο δόμοισι
Ψυχὴ καὶ εἴδωλον, ἀτὰρ φρένες οὐκ ἔνι πάμπαν.

Papæ! certe igitur aliqua eſt et in orci ædibus
Anima et ſimulacrum, ſed præcordia non inſunt omnino.

toit,

toit, fit aifément croire qu'elles exiftoient encore, non fous la forme matérielle qu'on leur avoit connue, mais fous une forme abfolument reffemblante, qu'Homere, comme on a pu s'en apperçevoir, appelle une *Idole*, une *Image* perceptible à l'œil, mais imperceptible au tact. Cette image étant incapable de fentiment & de penfée, & les ombres montrant cependant en avoir, on diftingua dans elles, ou plutôt d'elles mêmes, cet être capable d'affection & de penfée, il fut appellé *Pfyché* ou *l'Ame*. Et les befoins auxquels les affections de l'Ame la firent fuppofer affujettie, font ceux qu'on prétendit fatisfaire, par les effets de toute nature que la piété fit dépofer dans les tombeaux.

Seuls de tous les peuples, dont les monumens exiftent encore, les Grecs oferent entreprendre de repréfenter *l'Ame* par des fymboles. C'eft-à-dire par cette maniere d'exprimer les idées, dont nous avons fait voir qu'ils tirerent les principes des anciens habitans de la Scythie. La nature de ces fymboles employés dans la Grèce, & leur liaifon avec le nom qu'ils donnerent à *l'Ame*, peuvent nous montrer, la marche de leurs idées, fur cet important fujet. Le *Papillon* devint chez eux le fymbole de *l'Ame*. Ce fut dans l'opinion qu'elle exiftoit encore, même après la mort, qu'ils repréfenterent fi fréquemment cet emblême fur les urnes fépulcrales, où ils renfermerent les cendres & les reftes des défunts. Le Papillon employé dans cet emblême, eft celui, qu'ils appeloient *Pfyché*, d'un mot dont il fe fervirent pour exprimer

primer *l'Ame.* Les racines de ce mot ſont étrangeres à leur langue, dans laquelle ils les chercherent envain, (84) comme on peut le voir par ce qu'en dit Plutarque. Ce même auteur nous apprend que le Papillon nommé *Pſyché* venoit de l'eſpece de Chenille qu'on appeloit *Eruca :* ce fut d'elle dont on ſe ſervit pour expliquer la génération des choſes. (85)

L'*Eruca* renfermée dans ſa Chryſàlide, en ſort ſous la forme du Papillon, qui bientôt après donne la vie à un être de forme différente; cette apparente métamorphoſe, paroiſſant une ſucceſſion de vie qui ſe renouvelloit ſans fin, fit regarder la *Pyſché*, ou *l'Ame* comme *immortelle*; & la régénération de la Chenille ſous une forme différente de celle qu'elle eut d'abord, fit imaginer que l'Ame humaine paſſoit ſucceſſivement en différens animaux, pour animer leurs corps, de-là vint l'origine de la *Métempſychôſe* ; enfin quelques-uns ne voyant qu'un changement d'état, dans ces reproductions, mais y trouvant toujours le même principe de vie, crurent que les Ames des hommes exiſtoient encore après la mort, mais ſeulement ſous les formes apparentes, ou

(84) Plutarch. *de Stoic. Repugnant. p.* 1052. F.

(85) Plutarch. *Sympoſiac. lib.* ii. *p.* 636. Ὡς δὲ κάμπη γίνεται τὸ πρῶτον, εἶτα ἐκπαγεῖσα διὰ ξηρότητα καὶ περιῤῥαγεῖσα, ἕτερον πτερωθὲν δι' αὐτῆς τὴν καλουμένην ψυχὴν μεθίησι, τὸν αὐτὸν τρόπον ἐν ταῦθα προϋφίσταται τὸ ὠὸν, οἷον ὕλη τῆς γενέσεως. *Ut vero primum naſcitur eruca, deinde ſiccitate concreſcens, tandem rumpitur atque a ſe aliud animal exhibet, quod Pſyche dicitur, Papilionis genus quoddam : ita hic ovum prius exiſtit, tanquam materia ortus.*

images de celles que les corps avoient eu pendant leur vie. De ces différentes opinions, dont la source est commune, se formerent les différens systêmes de Métaphysique des Indiens, des Egyptiens & des Grecs : on trouve ces mêmes systêmes chez les Scythes & les peuples descendus d'eux ; (86) Thalès paroit avoir reçu de Zamolxis la doctrine de l'immortalité de l'Ame, comme Pythagore semble l'avoir prise d'Abaris dont il fut disciple.

La fable de *Cupidon* & de *Psyché*, conservée dans Apulée, (87) est bien plus ancienne que l'auteur dont il la tirée ; car on la voit représentée, sur une cornaline, (88) gravée par Pamphile, disciple de Praxitele (89) & contemporain

(86) Comparez a ce sujet ce que dit Hérodote, (*Lib.* iv. *cap.* xciv.) des Gêtes, qui étoient un peuple Scythe, avec ce qui se trouve dans Pomponius Mela, (*Lib.* ii. *cap.* ii. *p.* 43.) & avec l'opinion des Celtes rapportée dans les commentaires de César, (*Lib.* iv.) ainsi qu'à ce que dit l'Empereur Julien. (*Cæsar in Trajan.*)

(87) Luc. Apul. *Metamorph. lib.* iv.

(88) Cette pierre du plus excellent travail, se trouve dans la collection de Mr. C. Townley. Elle est du petit nombre de celles qui donnent un époque à l'histoire de la Gravure ; les figures en sont dessinées, comme des statues, dont elles ont presque le relief. C'est, je crois, le plus ancien monument, où l'on voye représentée la fable de Cupidon & de Psyché ; il peut servir à nous apprendre que cette fable étoit connue vers la fin du cinquieme siecle avant notre Ere ; & comme elle tient beaucoup de la maniere employée par Platon pour représenter ses idées Philosophiques, & couvrir ce que souvent il prenoit dans la théologie des mysteres, comme le remarque Clément d'Alexandrie, il se pourroit que cette fable eut été faite sur le modele des siennes, & vers son tems.

(89) Ce Pamphile, comme on le fera voit ailleurs est celui dont parle Pline. *lib.* xx. *cap.* iv.

de

de Platon. Les livres de ce Philosophe présentent souvent des allégories sur l'Amour, composées sur des idées semblables à celles de la fable de *Cupidon* & de *Psyché*. Celle-ci, ne se trouvant ni dans les poëtes, n'y dans les mythologues, doit avoir été regardée comme étrangere à la religion des Grecs : elle leur servit à représenter l'effet des passions & le trouble qu'elles occasionnent à l'Ame : Apulée l'employe en ce sens.

Quoiqu'étrangere à la mythologie, cette fable tenoit cependant à de très-anciens emblèmes, & aux idées de la théologie secrete révélée dans les mysteres : le silence religieux qu'ils exigeoient, semble avoir donné lieu aux interprétations, qui produisirent cette fable ingénieuse, & les ailes de *Papillon* données à *Psyché*, constatent qu'elle tire son origine du sens caché sous les formes de *l'emblême* employé à représenter l'*Ame*.

La théologie des mysteres reconnoissoit un Dieu *principe de tout* ; le *Feu* ou la *Pomme de Pin* étoient, comme nous l'avons dit, les emblêmes de ce Dieu : (90) de lui sortit *un fils*, regardé comme *sa Force suprême*, comme *l'Etre Générateur*, dont l'action tira le monde matériel des ténébres du Cahos : au moyen de l'Amour il donna la vie à toutes les créatures, capables de *sentiment* & d'*intelligence*. Le *flambeau*, ou le *thyrse* employé à sa place, donnés pour scep-

(90) Voyez sur ces différences sujets, *T.* I. de cet ouvrage. *p.* 258. N° 118, &c.

tre à l'Etre *Générateur*, & même à l'*Amour*, marquoient à-la-fois leur origine & celle de leur puissance. L'un étoit le *moyen*, l'autre étoit *l'agent* de *l'Etre Créateur* ; & quand on voit, dans tant de monument antiques, l'Amour approchant un flambeau du *Papillon*, ce n'est pas, comme on le croit, pour détruire cet emblême de l'Ame, car *l'Ame* étoit supposée indestructible, mais au contraire pour montrer le principe qui la *Créa*. La *Flamme* de ce flambeau représente la *Puissance Créatrice* ; l'Amour, en étant le *dépositaire* & *l'agent*, représente l'acte par lequel elle *anime* la matiere & donne la vie, exprimée par le symbole du *Papillon*, que cet acte tire de l'état d'inertie qui précéde l'existence des êtres sensibles, & ressemble à celui de la mort : les anciens ont très-bien sçu caractériser cet état, par la foiblesse donnée à la plupart des figures employées dans les emblêmes de l'Ame.

L'Etre *Générateur*, auquel on donnoit tous les sexes, représenté sous celui de la femme, dans un camée très-singulier de la collection de Mr. C. Townley, y est dans l'action de tenir un *Priape* suspendu sur le *feu* d'un autel. Nous avons fait voir ailleurs que ce *Priape*, révéré chez les Indiens sous le nom de *Lingham*, le fut chez les Egyptiens sous celui de *Phallus*, & sous les différentes formes que lui donnerent ces peuples. C'étoit le symbole de *l'Esprit*, du *Mihir* ou de *l'Amour*. *Agent manifeste* de la Génération, il représenta l'être à qui l'on donnoit ce titre ; & si dans

la

la pierre dont nous parlons ici, il eſt repréſenté ſur le feu d'un autel, par une figure deſtinée à exprimer l'Etre *Générateur*, c'eſt pour montrer que cet *Agent*, par le moyen de l'Etre *Générateur*, reçut du Dieu dont le *Feu* étoit le ſymbole, la puiſſance qu'on lui ſuppoſoit : l'Amour en tenant le *Feu* ſous le *Papillon*, montre par-là n'être par l'auteur de la vie, mais le diſpenſateur de la puiſſance dont la ſource eſt en Dieu, duquel il tire toute ſa force.

Ces idées, très-ſublimes, tiennent à une Théologie dont l'objet fut de repréſenter les actes de la puiſſance *Créatrice*. Les emblêmes employés à les exprimer, n'étant connus que d'un petit nombre de gens choiſis, devinrent pour le peuple l'origine de pluſieurs fables. *Pſyché* rendue par une figure humaine dans ces fables, & dans les repréſentations qu'on en fit, prit la place de l'ancien emblême par lequel on repréſentoit l'Ame, ou la partie de l'homme qui ſurvit au corps, auquel elle étoit unie avant la mort. Ce fut la raiſon pour laquelle on employa ſi fréquemment cette figure ſur bas-reliefs des tombeaux, de même que ſur les pierres gravées qu'on y dépoſa, & l'origine d'un très-grand nombre de monumens de ces deux eſpeces qui exiſtent encore.

La coutume de dépoſer dans la terre les dépouilles des morts, dont on croyoit les *ames* toujours ſubſiſtantes, fit donner le nom de lieux inférieurs ou *d'enfer* au ſéjour ſouterrain qu'elles habitoient. Ce ſéjour n'étoit ni dans l'Italie, ni dans la Grèce, ni dans l'Egypte ; puiſque dans l'Odyſſée d'Homere,

d'Homere, Protée qui vivoit dans l'Egypte même, & par conséquent dans un pays peu distant de la Grèce, & de l'Italie, dit à Ménélas, que *les Dieux l'enverront dans les champs Elisés, aux extrêmités de la terre, là où est le sage Radamanthe, & où les hommes jouissent d'une maniere de vivre très-agréable.* (91) Circé met les *enfers* dans *l'Océan, qu'il faut traverser pour y parvenir*; (92) en effet, Ulisse trouve ces enfers dans le pays des *Cimmériens*, que *le soleil n'éclaire dans aucun tems:* (93) c'est donc au Nord de la Scythie, où nous avons vu qu'existoit la doctrine de l'Ame & du séjour des morts, qu'Homere & les Grecs de son tems plaçoient les enfers & le séjour de *Radamanthe*.

(91) Homer. *Odyss. lib.* iv. *v.* 565.

Ἀλλά σ' ἐς Ἠλύσιον πεδίον καὶ πείρατα γαίης
Ἀθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς
Τῇ περ ῥηΐστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν.

Sed te in Elisium campum et fines Terræ
Immortales mittent ubi flavus Radamanthus est
Ubi utique facillima vivendi-ratio est hominibus.

(92) Homer. *Odyss. lib.* x. *v.* 508.

(93) Homer. *Odyss. lib.* xi. *v.* 13, &c.

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἵκανε βαθυῤῥόου Ὠκεανοῖο.
Ἔνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε, πόλις τε,
Ἠέρι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Οὐδέ ποτ' αὐτοὺς
Ἠέλιος φαέθων ἐπιδέρκεται ἀκτίνεσσιν.

Illa, (Navis) ad fines pervenit Oceani:
Ibi autem Cimmeriorum erat populus que civitasque,
Caligine & nebula tecti: neque unquam eos
Sol lucidus aspicit radiis.

Des Hyperboréens avoient dépofé à Délos des tables d'airain, dans lefquelle l'ayeul de Platon qui en étoit gouverneur, lut la defcription des *enfers*, la doctrine de l'*Ame immortelle*, & la defcription de la demeure des morts dans l'Empire de Pluton. (94) Les Hyperboréens dont parle Platon, ne peuvent fe confondre avec ceux qui habiterent en différens tems, diverfes parties de l'Europe; car ils étoient les mêmes, qui envoyoient chaque année des préfens à Délos. Ces offrandes y étoient tranfportées de Prafie, où on les apportoit de Sinope, ville fituée dans la Paphlagonie vers les bords de l'Euxin : les Scythes, habitans de la rive feptentrionale de cette mer, tranfmettoient à Sinope ces mêmes offrandes qu'ils recevoient des Iffédons ; ceux-ci les tenoient des Arimafpes, au-deffus defquels habitoient les Hyperboréens, (95) dans un pays fitué aux *extrêmités de la terre*, où Homere place le féjour des morts. Il exiftoit donc en Grèce, un monument très-authentique, qui nous fait voir d'où elle tira la doctrine des Enfers, & qui confirme la précieufe tradition, confervée dans les vers du plus grand, & du plus favant poëte qu'elle eut jamais.

Je ne raporterai pas ici les ingénieufes remarques de Mr. Bailly, fur l'origine de tous les noms donnés par les Grecs aux fleuves & aux juges des enfers, ainfi qu'à Pluton : tous ces noms, reconnus comme également étrangers aux langues

(94) Plat. *in Axioc.*
(95) Paufan. *lib.* i.

les

des Grecs & des Egyptiens, ont leur racines & fignifient dans les langues du Nord, exactement ce qu'elles doivent exprimer dans les idées des peuples qui les adopterent : rien ne prouve mieux qu'elles viennent des nations auxquelles appartiennent les mots qui expriment ces idées. Mais comme ces preuves, quoique très-bonnes, pourroient paroître à quelques-uns trop recherchées, je me contenterai de les appuyer ici par des faits, & par des monumens, capables d'en faire fentir la folidité.

Diodore de Sicile nous a confervé le nom que donnoient les Egyptiens à la barque de Charon : ils l'appeloient *Barin*, (96) ce mot qui ne fignifie rien dans la langue dans laquelle il fut reçu, fignifie dans le Nord *la bierre*, le *cercueil*, (97) où l'on enfevelit les morts. Snorr, dans fa chronique de Norvege, (98) rapporte que le Roi Hacquin, fit prendre & tirer fur le rivage, les barques des fils d'Eric. " Il fit mettre " fur l'une d'elles, avec les corps d'Egelle & d'Ullferkus, " ceux de tous les guerriers morts dans fon armée. Quelques- " uns de ces derniers furent apportés par des *barques*, fur lef- " quels on éleva des tombeaux *formés de pierres* & *de terres*, " qui fe voyoient encore, au tems de l'auteur qui rapporte " ce fait, à l'Oueft de la Roche appellée Frædarberg."

(96) Diod. Sicul. *lib.* i. *fect.* ii. *p.* 74.

(97) Olauf. Rudbeck. *T.* I. *p.* 560.

(98) Snorron. *Chronic. Norverg. cit. apud Barthol. Antiq. Danic. lib.* ii. *cap.* iii. *p.* 289.

" un

Arngrime Jonas, dont nous avons un essai sur l'Islande, rapporte qu'Amundus étant mort à Osel, " fut enterré dans un " terrein qui lui appartenoit, à l'endroit même où son corps " avoit été brûlé : on mit sur son tombeau une *petite* " *barque*, en forme de *sarcofage*," (99) comme on a vu qu'Enée mit sur le tombeau de *Misène* la *Rame* dont ce Héros s'étoit servie. Les *Sagues* de Laxdéla (100) & de Watzdela, (101) rapportent que les peuples du Nord avoient coutume d'enterrer ainsi dans des barques, les femmes & les hommes d'un rang distingué. On voit dans ces usages l'origine de l'idée de la barque des enfers ; tandis que dans les mêmes pays où étoient pratiquées ces coutumes, on trouve dans le nom de cette même barque, celui qu'employoient les Grecs & les Egyptiens. Le nom de Caron, qui chez ces derniers signifioit un *Pilote*, comme le dit *Diodore*, (102) fut peut-être tout ce que les Grecs en emprunterent, relativement à la doctrine des enfers : ils reconnoissoient qu'elle étoit connue dans le Nord, & conservoient les dénominations, qu'on y employoit pour en faire la description. Le terme *mânes* continue à signifier

(99) Specim. *Island.* Arngr. Jonæ. *p.* 35.

(100) Barthol. *Antiq. Danic. lib.* ii. *p.* 290.

(101) Watzdela *Sag. cit. ub. supr. Ingemundus in Scapham quæ navem Higandam sequi solebat, deportatur, cum decenti ornatu sicut tunc honoratos viros sepeliri mos erat.*

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* i. *sect.* ii. *p.* 151.

chez les Lapons d'aujourd'hui les *reſtes de l'homme:* (103) & l'on trouve vers le 63[e] ou 64[e] degré de latitude ſeptentrionale de Lac d'*Awern*; (104) dont le nom paroit avoir été tranſporté en Italie par une horde de ces Pélaſgues, appelés *Cimmériens*, puiſque leur nom étoit celui des anciens habitans du voiſinage du Lac *d'Averne.*

Les *Hyperboréens* ſont ces mêmes peuples qu'Homere appele *Cimmériens*, & chez leſquels il met les enfers: car Pline en parlant des premiers dit, que " les *Hyperboréens* " ſement le matin, moiſſonnent à midi, recueillent les fruits " le ſoir, & les renferment la nuit dans leurs cavernes;" (105) par où il indique le climat ſous lequel les jours & les nuits ſe ſuivent ſans interruption, celui où il n'y a qu'un jour & une nuit. Suivant Plutarque, les *Cimmériens* du Tanais n'étoient qu'une foible partie d'une plus grande nation, chaſſée par les Scythes. Arrêtée près du *palus Mæotides*, cette multitude guerriere habitoit auparavant les rives de *l'Océan*, dans d'épaiſſes forêts & ſous un ciel ténébreux: " c'eſt là que le pôle eſt preſqu'à plomb ſur la tête: (106) de " longues

(103) Regnard. *Voyage en Laponie. T.* I. *p.* 184.

(104) Rudbeck. *de Atlantic. T.* II. *p.* 463.

(105) Plin *Hiſt. Nat. lib.* iv. *p.* 144. *Pone ēos montes, ultraque aquilonem, gens felix (ſi credimus) quos Hyperboreos appellavere annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis. Ibi creduntur eſſe cardines mundi, extremique ſiderum ambitus, ſemeſtri luce et una die ſolis averſi — — ſerere matutinis, ſole fœtus arborum decerpere, noctibus in ſpecus condi tradiderunt. — — Nec libet dubitare de gente ea, quum tot auctores prodant, frugum primitias ſolitos Delon mittere Apollini, quem præcipue colunt.*

(106) Plutarch. *in C. Mar. p.* 411. Οὐρανοῦ δὲ εἰληχέναι, καθ' ὃ δοκεῖ μεταλαμβάνων

" longues nuits & de longs jours ſe partagent l'année." La comparaiſon de ces deux deſcriptions de Pline & de Plutarque, ne permet pas de douter que les Cimmériens n'ayent habité le pays des Hyperboréens, qui donnerent aux Grecs la doctrine des Enfers, écrite à Délos ſur des tables de bronze dans les *caractères* de cette nation : ces *caracteres* n'étoient pas ſi étrangers aux Grecs, qu'ils ne puſſent les lire, puiſqu'effectivement ils furent lus par l'ayeul de Platon.

Suivant une très-ancienne opinion, rapportée par Plutarque, (107) les *Cimmériens* étoient les mêmes peuples, qui tranſportés dans le pays qu'on appele à préſent le Jutland porterent le nom de *Cimbres*. Ce pays n'eſt ſéparé du Dannemarc que par un détroit de deux lieues, & les Cimbres en occuperent les Iſles. On retrouve par-tout où ils ſe tranſporterent la doctrine des Enfers, telle qu'ils la tenoient des Hyperboréens leurs ancêtres, & telle que les Grecs la prirent chez ces derniers. Nous avons déja vu la barque employée pour les ſépultures des morts en Iſlande ; Eu-

λαμβάνων ὁ πόλος ἔξαρμα, διὰ τὴν ἔγκλισιν τῶν παραλλήλων, ὀλίγον ἀπο λείπειν τοῦ κατὰ κορυφὴν ἱςαμενόυ σημείου πρὸς τὴν οἴκησιν. Αἵ τε ἡμέραι βραχύτητι ϗ μήκει πρὸς τας νύκτας ἴσαι κατανέμεσθαι τὸν χρόνον, δἰ ὃ ϗ τὴν εὐπορίαν τοῦ μυθεύματος Ὁμήρῳ γενέσθαι πρὸς τὴν νεκυίαν. *Cælum ſortitos, qua Polus ſeptentrionalis, ex parallelorum inclinatione ſublimis, parum diſtare videtur ab imminente incolarum vertici puncto, ubi dies brevitate et prolixitate pares noctibus in partes duas ſecant anni tempus. Unde argumentum ſuppeditaſſe Homero fabulæ de inferis ſcribenti.*

(107) Plutarch. *ub. ſupr. p.* 411. D.

sebe, (108) Démetrius, cité par Plutarque (109) & Procope, confirment les inductions déduites de ce fait; (110) & Tzetzès (111) " dit qu'Hésiode, Homere, Eu-
" ripide, Plutarque, Dion, Procope, Philostrate & plu-
" sieurs autres, concourent à placer le séjour de mânes
" dans les Isles de la mer Océane : c'est là effective-
" tivement, ajoute cet auteur, que se trouve l'Isle de la
" Grande Brétagne, à l'orient de la Brétagne & à l'occi-
" dent de l'Isle de Thulé, qui comme on sait est l'Islande."
Quelques-uns des écrivains cités dans ce passage, spécifient ces Isles dans le plus grand détail; & nous apprennent que ce sont les *Orcades*, dans le nom desquelles on semble reconnoître celui d'*Orcos*, que les Grecs & les Latins donnerent aux *enfers*. Les idées qu'ils en eurent furent apportées dans ces Isles par les descendans des mêmes peuples qui les avoient consignées à Délos ; on voit par ce-ci, d'où vient qu'on trouve tant de différences entre les auteurs anciens, dont les uns placent les Isles des morts dans le pays des Hyperboréens, les autres dans les Isles Orcades: car il paroit que du premier de ces pays, qui est en Asie, ce nom fut

(108) Eufeb. *Præparat. Evangelic. lib.* v. *cap.* xvii. *p.* 207.

(109) Plutarch. *de Oraul. defect. T.* II. *p.* 419.

(110) Procop. *de R. Goth. lib.* iv. *cap.* xx. *p.* 624.

(111) Tteztz. *ad Lycophr. p.* 123, 124. *Beatorum Insulæ ad Oceanum profundos vertices habentem, secundum Hesiodum, Homerum, Euripidem, Plutarchum, Dionem, Procopium, Philostratum et alios; ad Oceanum enim est insula Britannia inter Britanniam in occidente sitam, et Thulen quæ ad Orientem.*

transporté

transporté dans le Nord de l'Europe, comme il le fut en Egypte, en Grèce, dans l'Isle de Leucé située dans la mer noire, & enfin en Italie.

On trouve dans ces isles *Orcades*, maintenant appellées *Orkney*, la fable des *Parques*, inconnue à la mythologie Egyptienne, mais receue dans celle des Grecs. Elles filoient les destinées & les jours des hommes. La Grèce adoucit les traits originaux sous lesquels les peuples dont elle reçut ces idées représentoient ces déesses, mais on reconnoit dans un ancien antique conservé jusqu'à présent, la simplicité primitive & les mœurs des peuples qui imaginerent les Parques. Ce sont elles mêmes qui chantent en travaillant à la toile dont le tissu représente la vie des hommes; ce ne sont pas des fuseaux mais des têtes humaines, qui servent au fil qu'elles employent; ces fils mêmes sont des boyaux humains, & l'une d'elles aulieu du ciseau que lui donnoient les Grecs, employe une épée pour trancher le cours de la vie. (112) Cette épée étoit l'un des symboles sous lesquels le Dieu Mars fut adoré chez les Scythes; on a prouvé que ce Dieu, étoit le même que Bacchus: les Arabes qui lui donnoient les noms *d'Urotal* & de *Dusar*, l'adoroient sous la forme d'un *bœuf*, par lequel ils juroient: (113) les Cimbres juroient aussi parle même

(112) Vid. Barthol. *de Caus. contemn. mort. ap. Dan.*
(113) Vid. Herod. *supr. cit.*

bœuf,

bœuf, (114) ainſi que les Grecs par le Soleil, comme on peut le voir par le ſecond des marbres d'Arondel, (115) & enfin les Scythes juroient par leur épée, ce que pratiquoient auſſi les peuples du Nord. En prenant à témoin des ſermens qu'ils faiſoient le Dieu de la Vie & de la Mort, ils en aſſuroient la vérité ſur leur vie, dont il étoit l'arbitre, & comme il portoit le nom de *Duſar*, les Parques des Scythes comme tous les Génies qui préſidoient à la vie, porterent chez eux le nom de *Dyſes* : à Pouzzol, tout près du Lac d'Averne, on voit encore des autels anciennement conſacrés à ce *Duſar*, dont les miniſtres principaux ſe retrouvent dans les iſles Orcades.

Comme il y avoit dans l'Iſle de Délos des tables, ou étoit écrite toute la doctrine des Enfers : il exiſte encore maintenant dans l'Iſle de Paros, un monument de cette doctrine ce monument n'eſt jamais ſorti de l'endroit où il eſt, puiſqu'il eſt ſculpté ſur le rocher même : j'en ai vu le deſſein fidélement copié par Mr. Stewart. La ſculpture en eſt aſſurément de la plus haute antiquité, celle-ci eſt aiſée à reconnoître par la maniere dont la Mythologie y eſt traitée, car elle eſt celle des tems les plus reculés de la Grèce : cependant ce bas-relief paroit avoir été retouché par un ſculpteur de la ville d'Odryſe, qui y mit ſon nom : il s'appeloit Adamas, & ſon pere portoit le nom de Nymphias.

(114) Plutarch. *in Mar. ſupr. cit.*

(115) Marm. Arund. *Smyrn. et Magnet. fœd.*

Ce

Ce monument, que l'on dit être de trois pieds de hauteur, eſt dans une caverne, pareille à celle où l'on a vu, dans une des planches de cet ouvrage, le Bacchus déſigné comme le Dieu des eaux & de la mort: on y a repréſenté la figure de *Pan*, ou du Dieu *principe de tout*; (116) on voit près de lui le Bacchus *Hébon* ou le *Duſar* avec la tête humaine ſur un corps de Bœuf. L'Etre *Générateur* dont cette figure eſt le ſymbole eſt repréſenté à côté de Pan, comme préſidant au monde: trois figures de femmes, dont l'une tient les cornes du *Duſar*, ſont près les unes des autres, ce ſont les *Dyſes* ou les *Parques*: l'une montre par ſon action qu'elle tire ſa puiſſance du Dieu dont elle touche les cornes, qui étoient les ſymboles du pouvoir. Une Déeſſe eſt repréſentée ſous ces figures; cette derniere a ſur elle un Lion: c'eſt l'emblême de *Cibele* ou de *la terre*. Entre les perſonages qui l'accompagnent, on voit un *bœuf*, c'eſt celui qui par ſon ſouffle tira *la terre* du ſein du Chaos: trois femmes placées vers ſa gauche repréſentent les heures ou les ſaiſons; & parmi les figures miſes à ſa droite, on diſtingue celle de Mars avec un caſque ſur la tête. Ce caſque eſt entouré de rayons, ou ce qui eſt la même choſe d'une couronne radiale, il marque le *Soleil Diurne*: ce Dieu eſt le même que le Mars des Scythes, comme le dit Macrobe. (117) Les autres figures de ce bas-relief repréſentent d'autres

(116) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet. *T.* I.

(117) Macrob. *Saturnal. lib.* i. *p.* 142.

Dieux ou plutôt d'autres qualités du *Dusar*, ce Dieu auquel se réduisoient tous ceux des Mythologies des plus anciens peuples de l'Orient, & ce monument, assurément Grec, nous fait voir une analogie surprenante d'idées transportées d'une même source, c'est-à-dire du Nord de l'Asie dans celui de l'Europe, & dans les Isles comme dans toutes les provinces de la Grèce.

Quand les Cimbres vinrent en Italie, ils étoient accompagnés des Teutons qu'ils appeloient leurs *freres*. (118) Ces peuples, ayant une même origine se donnoient pour cette raison le nom de freres. Ils étoient de ces Cimmériens, ou Agathyrses, qui après avoir traversé l'Asie, & avoir laissé le pays des Hyperboréens, vinrent s'établir sur les bord de l'Océan septentrional. Les uns occuperent la Suede, les autres les rives de la mer Baltique, qui en sont voisines. Mais les Teutons prirent leur nom du Dieu *Teut* ou *Theuta*, que César confond avec le Mercure des Grecs: (119) parce qu'il étoit l'un des Dieux qui présidoient à la mort & aux enfers, dont la doctrine se retrouve encore dans celle de ces peuples, & dans les climats habités par les Hyperboréens.

L'expédition des Cimbres & des Teutons en Italie étant des tems de Marius, précéda de plusieurs années la guerre de Mithridate : les Ases qui habitoient les Palus Mæotides,

(118) Plutarch. *in Mario*.

(119) Cæsar. *Comment*. VI. 17.

vers

vers les mêmes endroits qu'avoient autrefois occupé les Cimbres, quitterent alors ce pays, & ſuivant les traces de leurs prédeceſſeurs vinrent, ſous la conduite d'Odin, s'établir dans les mêmes lieux que les Teutons & les Cimbres avoient abandonnés. Ils y trouverent établie la religion que ces peuples y avoient profeſſée ; ainſi la doctrine des Enfers exiſtoit dans le Nord de l'Europe, bien avant l'arrivée des Aſes conduits par Odin, & cette doctrine fut aſſurément celle qui y domina de ſon tems : c'eſt la plus ancienne de toutes celles que l'on ſait avoir été dans cette partie du monde.

Odin conquit la Suede, la Norvege, le Dannemarc, quelque partie de l'Allemagne (120) avec quelques-unes des autres poſſeſſions des Cimbres : les actions & les loix de ce conquérant, éblouiſſant les peuples qu'il gouverna, le firent après ſa mort révérer comme un Dieu, ainſi que quelques-uns de ſes capitaines. Il arriva pour-lors, dans la Mythologie des peuples du Nord, la même révolution qui dans des circonſtances pareilles arriva dans celle des peuples de la Grèce ; & de même que les Pélaſgues ſubſtituerent au culte primitif, celui des princes Titans qui les avoient gouvernés, ainſi les Aſes, qui prirent le nom de Goths, ſubſtituerent au culte primitif des pays où ils s'établirent, celui de leur prince & de leurs principaux chefs : durant ſa

(120) Torfæi. *ſer. Dynaſt. et Reg. lib.* i.

vie il s'appella *Woden*; (121) mais après son apôthéose on lui donna le nom d'*Odin*, du mot *Auda* ou *Odin*, qui dit-on signifie le *Dieu de la mort:* (122) C'est le même que l'*Adès* ou le *Pluton* des Grecs. Il fut regardé comme le Dieu de la nature universelle, & particuliérement comme celui qui présidoit au séjour des morts: on voit dans la chronique de Snorr qu'au moment de mourir "Odin dit "qu'il alloit se transporter à *Gudheim*, où il embrasseroit "ses amis. Ces mots firent croire à ses sujets qu'il alloit "dans l'ancienne Asgarde où il étoit né, & qu'il y jouiroit "d'une vie immortelle: ce fut alors, ajoute l'historien, que "commença la vénération & le culte d'Odin."

Il paroit cependant que ce culte ne fut pas aisément, admis: il mettoit à Goudheim ou Asgarde, vers les Palus Mæotides, le séjour des Héros qu'on étoit accoutumé à chercher dans les isles Orcades. Cette ville d'Asgarde, étoit vers les mêmes lieux ou les Grecs plaçoient l'Isle de Leucé, dans laquelle un Crotoniate, dont il est parlé dans Pausanias, (123) avoit vu l'ombre d'Achille, & celles de plusieurs Héros Grecs; c'est là que dans la suite on plaça le *Valhalla*, ou la salle

(121) Wormius, (*Monum. Danic. lib.* i. *p.* 12.) fait voir qu'il y eut plusieurs *Odins*, ou du moins qu'il en existoit un avant le Conquérant de ce nom. Le premier ne sortit pas de l'Asie, ainsi c'est de-là que vint ce nom de *Woden*, qui exprimoit celui de Dieu même; les Poëtes s'attacherent à confondre ce Dieu avec *Odin* l'Asiatique, comme l'a très-bien observé Mr. Mallet.

(122) Pausan. *lib.* vii. *cap.* xx.

(123) Saxo Grammatic. *lib.* vi.

d'Odin,

d'Odin, dans laquelle ſe raſſembloient les ames des Guerriers. Pour confirmer cette religion nouvelle, peu d'années après la mort d'Odin " Sveigdere fit le vœu d'aller à Goud-" heim & d'y chercher par-tout Odin : il partit, accompagné " de dix perſonnes, vint dans la Tyrkandie, & parcourut " la Scythie. De retour au bout de cinq ans," il confirma ce qu'avoit dit le nouveau Dieu ; mais il paroit de ce diſcours, que n'ayant pas trouvé le *Valhalla* à *Goudheim*, il alla le chercher en Scythie, & vers les mêmes endroits d'où les idées & la doctrine des enfers, étoient autrefois venues dans le Nord de l'Europe & dans la Grèce.

Ainſi que la Mythologie des Grecs, malgré les fables dont elle fut chargée, conſerva toujours les principes de la Religion qui l'avoit précédée, de même la Mythologie des peuples du Nord, chargée des fables qu'y introduiſit le culte d'Odin, ne laiſſa pas de conſerver les principes de la Religion ſur laquelle ce culte s'étoit établi : cette Mythologie conſervée par les Iſlandois, eſt ce qu'on appelle l'Edda : ſi l'on en ſupprime ce qui regarde Odin, & les Dieux de ſon culte, comme ſi l'on ſupprime de la Mythologie Grecque ce qui regarde les Dieux de la famille des Titans, on retrouve que les principes des anciennes Religions de la Grèce, & du Nord ſont les mêmes ; elles conſerverent les noms & les idées que l'une & l'autre puiſerent dans une origine, que les monumens, comme les témoignages des auteurs rapprochés, montrent avoir été commune.

L'Edda & les anciens hymnes du Nord parlent souvent de *l'Hela*, la Déesse de la mort, des enfers, & des *neuf* mondes, (124) renfermés dans ces espaces, que suivant les Grecs le Stix enveloppoit *neuf* fois. (125) Comme *Hécate*, *Héla* tenoit la clef de ces mondes, & comme Mercure elle introduisoit les morts dans les enfers: c'étoit une des divinités *Mœragetes* ou *conductrices des Mânes*, & des *Parques*; il existe dans la collection de Mr. C. Townley, un bas-relief en marbre d'un style Romain; ce bas-relief représente un char mortuaire attelé de deux chevaux, sa caisse forme un tombeau sur le devant duquel on voit la figure de *Mercure*, & sur son sommet le buste d'*Hécate*. Ces deux divinités ont dans ce monument les mêmes fonctions que leur donnoient les peuples du Nord, car elles conduisent le mort auquel ce char étoit destiné. Mercure représenté avec des talonieres, étoit difficile à suivre; les Héros du Nord, qui mettoient leur gloire à mépriser la mort, (126) & se montroient toujours prêts à suivre le Dieu qui devoit les conduire au dernier séjour, se vantoient souvent dans leurs chansons qu'on nous a conservées, d'être habiles à marcher *sur des socles* de bois: (127) c'étoit la chaussure la plus propre à courir dans les neiges qui couvroient leurs

(124) Edda. *Fab.* XVI.

(125) Virgil. Æneid. *lib.* vi.

(126) Vid. Barthol. *de Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

(127) Voyez dans la *Knytlinga Saga*, loix de Harald le vaillant.

pays:

pays : on la mettoit aux morts, (128) pour montrer qu'ils n'avoient pas apprehendé d'accompagner le conducteur des mânes, à qui l'on donnoient la même chauffure.

Sur le côté du Char, au devant duquel on voit les Dieux *Mœragetes*, on a repréſenté les Dioſcures avec leurs chevaux ; ils ſe trouvent très fréquemment ſur les tombeaux des anciens, comme ſur les vaſes peints qu'on y renfermoit : la raiſon en eſt, qu'ils étoient auſſi comptés parmi les Divinités conductrices des mânes ; c'étoient primitivement, comme on la vu, (129) les deux Soleils, dont le cours alternatif meſuroit la durée des êtres. Ils préſidoient à la vie & à la mort, qui en ſont les deux termes : il nous reſte des anciennes médailles avec des inſcriptions en lettres regardées par les uns comme *Celtibériennes*, & par les autres comme *Runiques* : (130) on voit à leur revers, un cavalier pareil

(128) Saxo Grammatic. *lib.* vi. *p.* 84.

(129) Voyez le *T.* I. de cet ouvrage.

(130) Les médailles d'Emporium en Eſpagne, portent quelquefois des légendes en caracteres Latins ; quelquefois elles ſont en caracteres Grecs mêlés avec des lettres barbares. Quelques-uns croient reconnoître dans ces dernieres les lettres dont je parle ici. Mais pour les expliquer on eſt obligé de recourir encore aux caracteres Orientaux. Cependant il eſt manifeſte que tous les élémens de la légende, où ſe trouve le mot *Helman*, appartiennent à l'Alphabet Scandinavien, & que la premiere des lettres de ce mot, n'appartiennent qu'à ce ſeul Alphabet, dont elle fait le ſeptieme caractere ; on l'appelle *Hagl*, d'un mot qui ſignifie *Grando* en Latin. *(Ola. Verel. Runograph. Scandic. p.* 28.) Autrefois on donnoit à ces médailles le nom de *Runiques*, à cauſe de leurs lettres ; mais à préſent, quelques antiquaires les regardent comme Eſpagnoles. On dit en avoir trouvé dans le voiſinage d'*Empurias*, quoiqu'il n'en ſoit rapporté aucune de cette eſpece

pareil à celui qui se trouve sur les médailles d'Hiéron Ier Roi de Syracuse; & l'on y lit très distinctement le mot *Helman*, composé de celui d'*Héla*, qui est le nom de la Déesse de la mort & des enfers; ils prirent d'elle le nom de *Hell*,

espece dans le livre du Pere Flores. On découvre un très-grand nombre de médailles Romaines dans l'Inde & en Angleterre, cela ne prouve pas qu'elles y aient été frappées; mais de ce que les Romains eurent commerce avec l'Inde, de ce qu'ils occuperent autrefois une partie de l'Angleterre, on juge que leurs monoies ont été apportées dans ces deux pays. Nous savons que les Cimbres occuperent de même une partie de la Lusitanie, ou du Portugal: (*Diod. Sicul. lib.* v. *cap.* xxiii.) pour y arriver il leur falut traverser toute l'Espagne. Les Vandales venus d'un pays encore plus Septentrional que celui des Cimbres, demeurerent long-tems dans l'Ibérie, & donnerent leur nom à l'une de ses provinces: les premiers de ces peuples, ne pourroient ils pas y avoir apporté les caracteres qu'on trouve sur les monoies regardées comme Espagnoles? Ne peuvent ils pas avoir apporté avec eux la forme de ces monoies, ou ces monoies mêmes? Le même cavalier représenté sur ces médailles, l'est aussi sur celles des anciens Bretons: quelques barbares que soient leur empreinte, on ne laisse pas d'y reconnoître la même intention, la même figure, le même Dieu: ce Dieu qui se trouve sur des monoies Bretonnes, Grecques & Espagnoles, porte sur celles-ci un nom qui appartient aux langues du Nord, & qui est écrit dans le caractere propre aux peuples qui l'habitoient. Tacite nous dit que ce Dieu, dont le caractere exprimé par sa figure, l'est encore par son nom, fut révéré par les Naharvales de la Germanie, (*Tacit. de Morib. German.* xliii.) & Timée, cité par Diodore, dit que les Dioscures étoient adorés par les Celtes du Nord, vers les bords de l'Océan Septentrional; (*Diod. Bibli. lib.* iv. *cap.* lviii.) ce qui donna lieu aux Grecs de dire que les Argonautes avoient pénetré jusques-là. On trouve dans le mot *Helman* l'Origine de cette fable ridicule; & ce qui fit croire que les Dioscures étoient connus des Celtes, par l'analogie des idées de la fable Grecque, avec celles de la Doctrine de ces peuples sur les Enfers. Cette analogie prend sa source dans ce que cette Doctrine, commune aux Grecs & aux Celtes, leur venoit d'un peuple qui la donna aux uns comme aux autres.

chez

chez les Celtes, & celui de *Man*, signifia d'abord l'homme, & ensuite les mânes ; l'*Helman* est donc le ministre de la mort, ou le conducteur des mânes : & par le même motif pour lequel les peuples du Nord mettoient des *Socles* aux pieds de leurs morts, afin qu'ils fussent plus en état d'accompagner le Dieu *Theut*, qui les conduisoit à pied aux enfers, ils mirent aussi des chevaux à côté de leurs morts, afin qu'ils fussent plus à portée d'accompagner l'*Helman*, qui dévoit les conduire à cheval dans les mêmes lieux. Le Roi Frotho ordonna que tous les peres de famille tués à la guerre feroit enterrés avec leurs chevaux, & leurs armes. En 1653 on trouva (131) près

(131) En donnant ici la description des effets découverts dans le tombeau de Childeric, telle qu'on la trouve dans les relations historiques de Patin, (*Relat.* I. *p.* 9.) je vais rapporter aussi celle qui a été publiée dans *l'Essai Historique sur la Bibliotheque du Roi. p.* 283. Le tombeau de Childeric, pere de Clovis, fut découvert « en 1653, à Tournay, par des ouvriers qui travailloient à la « réparation de l'Eglise de St. Brice, au-delà de l'Escaut. Cet endroit, lors « de la mort de ce Roi, c'est-à-dire, l'an 481, n'étoit pas encore renfermé « dans l'enceinte de cette Ville : il fut inhumé près d'un grand chemin, « selon la coutume des Romains, qui étoit aussi celle des Barbares.

« A peine avoit-on creusé sept pieds en terre, que l'on trouva premiérement une boucle, ensuite on découvrit une cache dans laquelle étoient environ cent médailles d'or. L'ouvrier qui fit cette découverte, quoique sourd « & muet de naissance, fit de si grands cris, que plusieurs Particuliers accoururent aussi-tôt, pour savoir ce qui avoit donné occasion à ce Maçon de « crier de la sorte : outre ces cent médailles d'or, qui étoient des premiers « Empereurs Romains, on trouva au milieu environ 200 médailles d'argent, « aussi des premiers Empereurs, dont quatre étoient percées, mais toutes « tellement

près de Tournai, dans le tombeau du Roi Childeric, l'Epée, le

" tellement rouillées, qu'à peine pouvoit-on en déchiffrer les caracteres. On
" découvrit enſuite un ſquelette d'une grande perſonne, & tout au près un
" crâne qui paroiſſoit être d'un jeune homme; enfin, après avoir fouillé on
" trouva une épée, dont l'acier ſe réduiſit en poudre auſſi-tôt qu'il prit l'air.
" Le pommeau avec la garniture du fourreau qui étoit d'or, n'avoit point été
" endommagé: on y trouva auſſi une hache ou franciſque, un javelot, un
" *Graphium* avec ſon ſtilet, & des tablettes, le tout garni d'or; des agraffes
" & des attaches pareillement d'or; de filamens auſſi d'or, qui étoient des
" reſtes d'habits; une figure en or d'une *tête de bœuf*, avec quantité d'abeilles
" ou mouches auſſi toutes d'or & émaillées, au nombre de plus de 300, &
" un globe de cryſtal.

" Tout le monde fut convaincu que ce tombeau étoit de quelque perſonne
" très-conſidérable, mais juſques-là on ne voyoit encore aucun indice de qui
" il pouvoit être: enfin, on trouva un anneau de fin or, qui leva toute diffi-
" culté, ſon l'Inſcription prouvant qu'il étoit du *Roi Childeric*. Cet anneau
" repréſente un Prince aſſez jeune ſans barbe, avec des cheveux flottans ſur
" les épaules, & un javelot en main, marque de la Puiſſance Royale, avec
" cette Inſcription autour de l'anneau, *Childerici Regis*.

" Comme l'on trouva auſſi au même endroit un fer à cheval avec des
" reſtes de houſſe, des boucles & des attaches d'or, on ne douta pas que le
" crâne qui étoit auprés du ſquelette du Roi, ne fût de celui qui avoit ſoin
" de ſon cheval. La figure en or de la *tête de bœuf* étoit vraiſemblablement
" celle d'Apis adoré par les Egyptiens, & que ce Prince, qui étoit Idolâtre,
" adoroit auſſi. Les abeilles d'or étoient ſans doute ſon ſymbole, &c.

" Cette riche dépouille fut donnée à l'Archiduc Léopold-Guillaume d'Au-
" triche, qui étoit alors Gouverneur des Pays-Bas; & après ſa mort, Jean-Phi-
" lippe de *Schonborn*, Electeur de Mayence, l'obtint de l'Empereur par le
" moyen de ſon Confeſſeur: comme cet Electeur avoit de très-grandes obli-
" gations au Roi, il crut qu'il ne pouvoit mieux témoigner ſa reconnoiſ-
" ſance à Sa Majeſté, qu'en lui faiſant préſent de ces précieux reſtes du
" tombeau d'un de ſes Prédéceſſeurs. Il les fit préſenter à Louis XIV par le
" ſieur Dufreſne, qu'il envoya exprès l'an 1665. On les mit d'abord dans
" le

le poignard la masse d'arme de ce prince, un style fait pour écrire

" le cabinet des médailles, qui étoit encore au Louvre, & on les en retira
" pour les placer à la Bibliotheque du Roi ; mais, le Cabinet des Médailles
" ayant été ensuite placé à côté de la Bibliotheque, on remit ces précieux
" restes dans le dépôt d'où on les avoit tirés." *Voy. Mém. de l'Acade. des Inscriptions, T.* II. *p.* 637.

Ce tombeau renfermoit toutes les choses, que déposoient dans les leurs, les peuples qui supposoient une vie & des besoins après la mort. On y trouvoit des monoies en grand nombre, dont quelques-unes étoient percées; celles-ci avoient servi d'Amulettes. Suivant Patin, au tems duquel on fit cette découverte, il y avoit des médailles des Empereurs Léon & Zénon, qui furent contemporains de Childeric. C'est ainsi qu'on trouve souvent, dans les urnes sépulcrales des anciens, quelques médailles des tems où l'on y renferma les cendres qu'elles contiennent : Mr. l'Abbé de Capmartin de Chaupy m'assure avoir vu découvrir une de ces urnes, dans laquelle il y avoit des monoies, dont les unes avoient été frappées au tems où elles y furent deposées, les autres remontoient à celui de la naissance de la personne dont cette urne contenoit les restes ; de sorte qu'elles indiquoient un espace de tems correspondant à celui de la vie de cette personne, dont la durée étoit marquée dans l'inscription gravée sur son tombeau.

La *tête de bœuf* en or, trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, est assurément l'emblême du Dieu qu'il adoroit : mais ce n'est pas l'*Apis* des Egyptiens, qui du tems du ce Prince n'étoit plus adoré même en Egypte ; & qui jamais ne fut connu ni des Francs ni des Germains, comme l'a très bien observé le savant Mr. Pelloutier, dans son *histoire des Celtes*. Cet emblême est celui du *Theut*, dont les Germains se vantoient d'être descendus ; du *Theutat* des Gaulois, du *Teutaith* des anciens Bretons, & du *Thor* des Scandinaves ; les Cimbres portoient par-tout avec eux cet emblême : les *Ases* & les *Vendes* l'adoroient dans le même pays que les Cimbres avoient habité avant eux. Les Francs demeurerent en divers tems, en différentes parties de l'Allemagne, (*Hier.* V. *Hil. p.* 246. *Eumen. Paneg.* ix. *p.* 193.) ils y occuperent la Westphalie, le pays de Hesse, la Frize & les territoires voisins de ceux, dont les Cimbres avoient anciennement été en possession ; les Agathyrses, bien avant eux, avoi-

 ent

le poignard la masse d'arme de ce prince, un style fait pour écrire

" le cabinet des médailles, qui étoit encore au Louvre, & on les en retira " pour les placer à la Bibliotheque du Roi ; mais, le Cabinet des Médailles " ayant été ensuite placé à côté de la Bibliotheque, on remit ces précieux " restes dans le dépôt d'où on les avoit tirés." *Voy. Mém. de l'Acade. des Inscriptions, T. II. p.* 637.

Ce tombeau renfermoit toutes les choses, que déposoient dans les leurs, les peuples qui supposoient une vie & des besoins après la mort. On y trouvoit des monoies en grand nombre, dont quelques-unes étoient percées ; celles-ci avoient servi d'Amulettes. Suivant Patin, au tems duquel on fit cette découverte, il y avoit des médailles des Empereurs Léon & Zénon, qui furent contemporains de Childeric. C'est ainsi qu'on trouve souvent, dans les urnes sépulcrales des anciens, quelques médailles des tems où l'on y renferma les cendres qu'elles contiennent : Mr. l'Abbé de Capmartin de Chaupy m'assure avoir vû découvrir une de ces urnes, dans laquelle il y avoit des monoies, dont les unes avoient été frappées au tems où elles y furent déposées, les autres remontoient à celui de la naissance de la personne dont cette urne contenoit les restes ; de sorte qu'elles indiquoient un espace de tems correspondant à celui de la vie de cette personne, dont la durée étoit marquée dans l'inscription gravée sur son tombeau.

La *tête de bœuf* en or, trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, est assurément l'emblême du Dieu qu'il adoroit : mais ce n'est pas l'*Apis* des Egyptiens, qui du tems du ce Prince n'étoit plus adoré même en Egypte ; & qui jamais ne fut connu ni des Francs ni des Germains, comme l'a très bien observé le savant Mr. Pelloutier, dans son *histoire des Celtes.* Cet emblême est celui du *Theut*, dont les Germains se vantoient d'être descendus ; du *Theutat* des Gaulois, du *Teutaith* des anciens Bretons, & du *Thor* des Scandinaves ; les Cimbres portoient par-tout avec eux cet emblême : les *Ases* & les *Vendes* l'adoroient dans le même pays que les Cimbres avoient habité avant eux. Les Francs demeurerent en divers tems, en différentes parties de l'Allemagne, (*Hier.* V. *Hil. p.* 246. *Eumen. Paneg.* ix. *p.* 193.) ils y occuperent la Westphalie, le pays de Hesse, la Frize & les territoires voisins de ceux, dont les Cimbres avoient anciennement été en possession ; les Agathyrses, bien avant eux, avoi-

écrire ſur la cire, l'anneau qui lui ſervoit de cachet, une aſſéz grande

ent porté dans ces pays le culte de l'Etre *Générateur*, avec l'emblême du *bœuf* qui le repréſentoit. Conſervé chez les Tartares, dans le pays d'où ſortirent les Agathyrſes, ce même emblême exiſte encore dans l'Inde, la Chine & le Japon. Il repréſente à Méaco l'Etre qui produiſit le monde, & c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle on mit avec la *tête de bœuf*, le globe de Criſtal, qui s'eſt retrouvé dans le tombeau du Roi Childeric. Ce globe, devenu le ſymbole du monde ; fut adopté par les princes Orientaux, comme la marque de leur domination ſur la terre ; mais on ne voit pas que les Barbares ayent fait uſage de cette marque de la puiſſance, & que les Princes Francs s'en ſoient ſervi au tems dont nous parlons : car même après cet époque, loin de prendre les ornemens impériaux, ils ſe contentoient du titre de *Patrice* que leur conféroient les Empereurs.

L'Etre Générateur, révéré par les Grecs ſous le nom de Bacchus, repréſenté par eux ſous l'emblême du Bœuf, regardé comme le Dieu qui préſidoit à la *vie* & à la *mort*, préſidoit auſſi à leurs tombeaux. C'eſt la raiſon pour laquelle les attributs de ce Dieu ſont ſi fréquemment répétés ſur les urnes ſépulcrales des Grecs & des Romains ; & la tête de Bœuf, dépoſée dans le tombeau d'un Roi des Francs, s'y trouvoit pour la même raiſon, ſans que pour cela ils prétendiſſent révérer le Bacchus des Grecs, mais par ce qu'ils révéroient en effet l'être, auquel la Mythologie de ces peuples donna le nom de Bacchus, & dont elle défigura l'idée primitive, au point qu'elle fut enſuite très-difficile à reconnoître. Pour marquer la bienfaiſance de Bacchus cette mythologie lui donnoit le titre de *Mélichius*, pris d'un terme propre à exprimer la douceur du *Miel*, que produiſent les Abeilles ; cet utile inſecte devint l'emblême de la Diane d'Epheſe, ſur les figures de laquelle on le voit fréquemment repréſenté ; ainſi que ſur les médailles de la ville de ce nom, dont on attribuoit la fondation aux Amazones ſorties de la Scythie. Nous avons fait voir ailleurs, que le Culte de la Diane Epheſienne, apporté en Ionie par ces mêmes femmes, étoit le même que celui de Bacchus, ou de l'Etre *Générateur* des Scythes, repréſenté ſous la forme du ſexe. L'Abeille qui étoit l'un de ſes attributs, exprimoit une des qualités que lui donnoient ces peuples. Il marquoit le titre de *bon*, exprimé par celui de *God* ou de *Wod*; d'où vint

celui

grande quantité d'abeilles d'or, d'un pouce de grandeur, beaucoup

celui de *Woden* & d'*Odin*. Hengist & Horsa, ces conquérans Saxons, qui vers l'an 450. C'est-à-dire dans le tems de Meroué, pere de Childeric, s'emparerent de l'Angleterre, se prétendoient descendus d'Odin. C'étoit la coutume des peuples issus des Scythes, qui tous se disoient fils de leur Dieu ; nous avons vu Agathyrse, frere de Scythès, dont les Scythes prirent le nom, porter les attributs de ce Dieu, qu'ils régardoient comme l'auteur de leur race ; nous avons vu les Goths & les Teutons, porter de même le nom de leur Dieu, & suivre une coutume qui s'est conservée chez les Chinois & les Tartares : si l'on a trouvé un si grand nombre d'Abeilles d'Or, dans le tombeau du Roi Childeric, c'est peut-être parce que ce prince, suivant l'usage de son tems & de sa nation, prétendoit montrer par ces attributs du Dieu qu'il adoroit, celui dont il se prétendoit descendu. Ce fut je crois pour cela, que ses vêtemens comme ceux de la Diane d'Ephese, furent semés de figures d'Abeilles ; c'est ainsi que le manteau des Rois ses successeurs est aujourd'hui semé de Fleurs-de-Lys ; & vû le peu de ressemblance qu'ont ces figures avec le Lys qu'on dit qu'elles représentent, quelques-uns ont cru, qu'elles pouvoient tirer leur origine des Abeilles que portoient les premiers Rois des Francs : nous avons des emblêmes au moins aussi différens des choses qu'ils représentoient originairement, car la Croix de Malthe est à peu près aussi éloignée de la figure originaire d'une Croix, que la Fleur-de-Lys, l'est de celle de cette plante, ou de celle d'une Abeille.

Mr. le Nain de Tillemont observe qu'on « trouve dans la Chronique « d'Eusebe, selon le Grec de Scaliger, & dans celle d'Alexandrie, que « l'Empereur Dece fut tué en allant faire la guerre aux François ; tous les « autres auteurs nous apprennent qu'il fut tué vers la Thrace en combattant « contre les Goths & les autres peuples de ces quartiers là." Il n'y a pas d'apparence, ajoute cet auteur, « qu'il y eut alors des François vers la Thrace, « puisque nous apprenons de leurs courses dans les Gaules, & de leur défaite « par Aurelien qu'ils étoient le long du Rhin vers Mayence." *(Hist. des Emper. T.* III. *Velerien. p.* 715.) Constantin, cité dans le même livre, *(Or. Const. c.* xxiv. *p.* 600. C.) dit que l'Empereur Dece périt dans les campagnes de Scythie. Cet événement arriva l'an 251 de notre Ere. Eusebe rapporte avoir

beaucoup de médailles en or des Empereurs Léon & Zénon, & près de lui les os, avec les harnois de ſon cheval.

Modgud, qui gardoit le pont du fleuve *Gialla* dont étoient entourés les enfers, eſt repréſentée dans l'Edda, diſant à Hermodus, " qu'elle a vu paſſer *à cheval* cinq " troupes de morts, qui ont traverſé le pont." (132) Un

vu Conſtantin avec Diocletien, à leur paſſage dans la Paleſtine l'an 296, c'eſt-à-dire quarante cinq ans après la mort de Dece. Beaucoup de gens, qui avoient pu aſſiſter à la bataille où périt ce Prince, vivoient encore au tems où Euſebe écrivoit, & comme il ſemble impoſſible qu'il n'ait pas été informé de l'endroit où cette bataille ſe donna, il paroit n'avoir pu ſe tromper ſur un point ſi conſidérable de l'hiſtoire de ſon tems. Si donc il dit que Dece, tué dans la Thrace, alloit faire la guerre au François, c'eſt qu'il ſuppoſe qu'il y avoit une colonie de ces peuples au-delà de la Thrace, & de ces campagnes de la Scythie dont parle Conſtantin. Il ſe peut en effet qu'il y ait eu des hordes de Francs vers le Rhin & à-la-fois vers la Scythie. Cette diſperſion même, montrant un peuple errant comme l'étoient les Scythes, peut nous indiquer que ces Francs tiroient leur origine de la Scythie. L'emblême du Bœuf trouvé dans le tombeau de l'un de leur Rois, les Abeilles qui décoroient ſes vêtemes, les motifs qui peuvent les avoir fait employer, les oſſemens de l'écuyer, les choſes enfin qui ſe ſont trouvées dans ce tombeau, rappelant la religion, les mœurs & les barbares coutumes des Scythes, ſemblent concurir à nous montrer l'Origine inconnue des Francs, & celles de quelques uſages qui exiſtent encore chez leurs deſcendans. On n'enſevelit plus leurs Rois avec des Abeilles d'or, mais avec le manteau Royal qui eſt ſemé de Lys d'or & avec tout l'appareil de la Royauté. On n'enterre plus avec eux quelques-uns de ceux qui les ont ſervis, comme Hérodote nous apprend que le faiſoient les Scythes, & comme le pratiquoient les Francs au tems de Childeric, mais on ſert la table de ces Rois pendant quelques ſemaines après leur mort, & leurs officiers leur rendent des ſervices, comme s'il vivoient encore, &c. &c.

(132) Vid. Barthol. *de Cauſ. Contemn. Mort. ap. Danos.*

bas-relief

bas-relief très-ancien, de la collection de Mr. C. Townley, représente un des Dioscures tenant son cheval accompagné d'un Chien; & c'est, je crois, parce que l'*Helman* des peuples du Nord étoit accompagné de ce chien, qu'ils en enterrerent dans les tombeaux. Saxon rapporte qu'Avitus fut enseveli avec son chien & son cheval. (133) Ces coutumes attribuées aux Scythes par Hérodote, (134) ne furent pas étrangeres aux Grecs, puisque dans l'Iliade on voit Achille, (135) *mettre neuf Chiens sur le bucher de Patrocle, sur lequel il avoit déja jetté quatre chevaux, & où il égorgea douze Troyens.* Tous ces usages barbares existerent de la même façon dans le Nord: on y *jetta le cheval de Balderus tout enharnaché, sur le bucher qui devoit consumer son corps.* Enfin l'historien Sturlæson dit, *qu'Herlogus ayant employé trois ans à élever le tombeau du Roi Haralde, s'y renferma pour toujours avec douze autres hommes qui y périrent avec lui.*

Mon objet étant de rechercher ici l'origine de la doctrine des Enfers, & de montrer sa conformité dans la Mythologie des Grecs, avec celle des peuples qui puiserent la leur dans les mêmes sources, je ne dois pas m'étendre sur toutes les particularités qui rapprochent les Dieux de la Grèce, & ceux du Nord. Mais je ne puis m'empêcher d'observer que dans la Finlande, on adoroit autrefois « le plus ancien des

(133) *De Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

(134) Herod. *lib.* iv. *sect.* lxxii.

(135) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 171, 172, 174, &c.

« Dieux,

“ Dieux, le pere du ciel, dont l'exiſtence eſt manifeſte & “ claire,” ſous le nom de *Phanès*. (136) Les Grecs donnoient ce même nom aux deux Soleils, l'un d'eux étoit après le pere inconnu *le plus ancien des Dieux*, & *le premier né*, *de toute la nature*. (137) On célébroit en Finlande ſous le nom de *Joulu*, la même fête, dans le même mois, & pour les mêmes motifs qu'on célébroit en Grèce celle d'*Jolas:* (138) Mr. Nils Idman, auteur des ſavantes obſervations ſur les coutumes & la langue des anciens habitans de la Finlande, montre “ qu'ils eurent des Dieux & des fêtes appellées “ comme chez les Grecs, des noms propres qu'on peut dire “ être les mêmes : qu'une grande quantité de mots néceſſaires “ pour déſigner les qualités humaines & les événemens de la “ vie, les inſtitutions, les profeſſions de la ſocieté, & diverſes “ choſes tenant à la nature, ſe ſont trouvées les mêmes dans “ les deux langues ; il eſt donc très-probable, que dans les “ anciens tems, où les deux peuples habitoient les mêmes “ lieux, ou des lieux très-voiſins, les langues ſe mêlérent “ ainſi que les uſages civiles & religieux ſur beaucoup de “ points. (139)

Suivant une tradition, rapportée dans Plutarque, (140) ſur

(136) Recherches ſur l'ancien peuple Finois. *p.* 66.

(137) Voyez ſur ce que ce qui a été dit ci-deſſus ſur l'Hymnes d'Onomacrite attribueé à Orphée, ΦΑΝΗΣ, & l'Hymne de *Mart. Capella.*

(138) Recherches ſur l'ancien peuple Finois. *p.* 69.

(139) Idem. *p.* 143 & 144.

(140) Plutarch. *de fac. in Orb. Lun. p.* 941. Τῆς δὲ ἠπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

ſur les bords de la mer Saturnienne, maintenant appelée la mer Glaciale, il y avoit une Plage auſſi grande que le Palus Mæotis, ſituée à l'oppoſite de la mer Caſpienne ; elle étoit habitée par des Grecs, ou du moins par des peuples qui parloient la langue Grecque. Les fleuves qui ſe rendoient dans cet eſpece de Golfe, entrainant beaucoup de terres, rendoient la mer très-fangeuſe, d'où l'on diſoit qu'elle étoit ſolide. (141) Cette deſcription, dont l'exactitude eſt étonante, ſoit par rapport à la nature des choſes, ſoit par rapport à la ſituation des lieux, ne permet pas de méconnoître le Golfe d'Obſkala Guba dans lequel ſe déchargent l'Obi, le Par, le Taz, le Gyby & d'autres rivieres qui entrainent les Terres dont parlent les anciens Géopraphes. Ce pays faiſoit aſſurément partie de celui des Hyperboréens, & ſi les tables qu'ils porterent à Délos étoient entendues par les Grecs, c'eſt qu'effectivement la langue dans laquelle elles étoient écrites avoit une telle analogie avec la leur, qu'ils regarderent comme des Grecs les habitans de cette contrée. Elle fut encore

θαλάττῃ κατοικεῖν Ἕλληνας περὶ κόλπον ἐκ ἐλάττονα της Μαιώτιδος, οὗ τὸ ςόμα τῷ ςόματι τοῦ Κασπίου πελάγοις μάλιςα κατ' εὐθεῖαν κεῖσθαι. *Continentis porro partes ad mare habitari a Græcis circa ſinum Mæotico haud minorem, cujus fauces ori Caſpii maris e regione maxime jaceant ad Rectum Lineam.*

(141) Idem. *Pri.* Βραδύπορον γὰρ εἶναι ϗ πυλῶδες ὑπὸ πλήθοις ῥευμάτων τὸ πέλαγος. Τὰ δὲ ῥεύματα τὴν μεγάλην ἐξιέναι γῆν, ϗ γίνεσθαι προχώσεις ἀπ' αὐτῶν, ϗ βαρεῖαν εἶναι ϗ γεώδη τὴν θαλάτταν ἢ ϗ πεπηγέναι δόξαν ἔσχε. *Eſſe enim lentum trajectum maris et cænoſum ob fluviorum multitudinem, quæ per magnam terram effluant, terram que aggerent, ac mare craſſum et terrenum efficiant : unde etiam opinio inſinuaverit eſſe ipſum concretum.*

celle

celle qu'habiterent originairement les Cimmériens, & les Cimbres qui ne faiſoient qu'un même peuple avec eux: ceux-ci vinrent s'établir vers le Palus Mæotis, comme les ancêtres des Grecs étoient venus s'établir vers le mont Caucaſe. Les débris de la langue qui donna naiſſance à celle des Grecs, encore ſubſitans dans la Finlande, en confirmant ce que diſoient les anciens de l'exiſtence d'une telle langue ſur les bords de l'Océan Septentrional, nous font voir d'où vinrent les premiers habitans de la Finlande, & en même tems d'où ſortit cette doctrine religieuſe, qui fut commune aux premiers Grecs & aux habitans de la Scandinavie, avant l'arrivée des Aſes & dans les tems antérieurs à Odin.

On remonte par ces traditions juſqu'aux tems où la Branche des Scythes Agathyrſes, s'étendit au-delà de la mer Caſpienne; ce ſont preſque les tems les plus anciens dont il reſte quelques traces. Ces peuples ſemblent avoir parlé la même langue dont les veſtiges exiſtent encore chez les Finois. Que ſi l'on trouve dans le Nord de l'Aſie, & depuis la Finlande juſqu'aux confins de la Chine, (142) des marques reconnues de peuples alliés les uns aux autres, c'eſt qu'ils tiennent tous à une même origine, (143) c'eſt que tous ils deſcendent

(142) *Anales de Ruſſie* par Schlozer. *p.* 101. *Geograph. de Buſching. P.* I. *p.* 821 & 857. cités par Nils Idman. *p.* 3.

(143) Nils Idman. *p.* 3. « Malgré les étonnantes révolutions, que les an-
« ciens tems ont vu ſubir aux parties orientales de l'Europe & de l'Aſie, par
« leſquelles des nations entieres ont été anéanties, tranſplantées ou confondues

ſcendent des Agathyrſes dont les Tſchoudes & les Hyperboréens faiſoient partie : les peuples qui de proche en proche s'étendent depuis l'Oby & l'Irtyſch juſqu'à la Finlande, ne ſont pas comme le croit Mr. Nils Idman des branches de la ſouche Finoiſe, mais plutôt de celle des Tſchoudes Agathyrſes qui s'étendit depuis le Jéniſca, en partant vers l'Oueſt, juſques dans la Finlande & *par de là* ; ainſi les Finois ſont eux mêmes une des branches de cette ſouche antique.

De la doctrine d'une autre vie, des beſoins qu'elle en traine avec elle, de la néceſſité d'aſſurer le repos des mânes, vint l'idée des Enfers, elle fut apportée dans la Grèce & le Nord de l'Europe par les Scythes Agathyrſes, dont les Hyperboréens, les Tſchoudes & les Pélaſgues faiſoient partie. Les cérémonies funebres, les formes des ſépultures, enfin le reſpect qu'on eut pour elles, devinrent des conſéquences de ces idées qu'on s'étoit formées ſur l'état des morts dans la vie future. Quelquefois

" avec d'autres, il ſe trouve encore divers peuples, dont quelques-uns très-
" nombreux, qui tirent leur origine de la ſouche Finoiſe. Ce ſont les Wotes,
" les Czerèmiſſes, les Czouwaſchiens dans le diſtrict de Caſan ; les Mordowins
" dans le diſtrict d'Orenbourg ; les Permiens & les Syraniens ſur les rivieres
" Pyzegda & Vym, & les Woguliens répandus dans les montagnes de Jugri
" en Sibérie, appellés Ugriczi dans les annales des Ruſſes, & à qui on ſuppoſe
" une origine commune avec celle des Hongrois, qui, chaſſés par les
" Peczenegriens, ſont venus de Turfan près des confins de la Chine. Enfin
" ce ſont les Oſtacêens de Kondi, qui habitent près du Bas-Irtyſch & du Bas-
" Ob. Peut-être feroit-il aiſé de faire voir la même affinité entre le peuple
" de Finlande & les Hongrois & même les Suiſſes, parmi leſquels on trouve-
" roit un aſſez grand nombre de Finois."

on consuma leurs corps par le feu, plus souvent on les inhuma dans la terre: le premier de ces usages fut commun aux peuples du Nord, de même qu'aux Grecs. On a fait voir qu'ils y employerent les mêmes cérémonies, & qu'ils brûloient quelquefois des chevaux, des chiens & mêmes des hommes & des femmes avec les restes de leurs morts. (144) Les uns & les autres, après avoir recueilli les cendres des cadavres, les renfermerent soigneusement dans des vases de différentes matieres. Toutes ces coutumes Scythiques passerent dans l'Inde, où elles subsistent encore en grande partie; mais *l'Ustion* supposant des pays abondans en bois, qui manque totalement à l'Egypte, elle n'y put jamais être pratiquée. Les Egyptiens paroissent y avoir supplée par la forme *Pyramidale* donnée à leur tombeaux: cette forme est assurément le symbole du feu, auquel on rendoit les corps qu'on supposoit avoir été crées par l'un des deux soleils, que l'on a vu être le Dieu

(144) Introct. à l'histoire de Dannemarc. *T.* I. *p.* 213. " C'étoit sur-tout " lorsqu'un Héros ou un Prince avoient péri glorieusement dans quelque " combat, qu'on déployoit toute la magnificence possible pour lui rendre les " derniers devoirs d'une maniere digne de lui. On accumuloit sur le bucher " tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie; ses armes, son or, son ar- " gent son cheval & *ses domestiques.* Ses cliens & ses amis se faisoient aussi " souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner " dans la salle d'Odin. Enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le " même bucher, & si le défunt en avoit plusieurs, ce qui arrivoit souvent, " c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qni avoit le droit de " suivre son époux à la mort. Nanna mourut ainsi, consumée par les flammes " du bucher où l'on avoit placé le corps son mari Balder, un de ces Asia- " tiques qui vinrent dans le Nord à la suite d'Odin."

de

de la vie & de la mort, dont les Pyramides étoient encore les emblême. Bientôt on montrera comment ces idées subsistent encore dans les pays dont elles tirerent leur origine. Les Egyptiens, après avoir embaumé les morts, les renfermerent dans des Cryptes au Caveaux pour les conserver : la même chose se pratiqua chez tous les peuples anciens ; ils creuserent tous des fosses dans la terre, comme font les Catacombes de l'Italie & de la Sicile, ou formerent des Caveaux de maçonnerie, & ensuite des édifices pour y déposer les restes des vivans.

Le Tombeau de Tityus est le plus ancien de tous ceux dont il est parlé dans l'histoire Grecque. Ce *Tityus* étoit un des Pélasgues du parti contraire aux Princes Titans, que l'on Déïfia depuis. Etant mort dans la guerre qu'il fit aux Dieux, on éleva sur l'endroit où il fut inhumé un monticule de terre indiqué par Homere. (145) Ce monument se voyoit encore près de Panopée en Phocide, au tems de Pausanias. (146) C'étoit une *éminence*, sans doute très-élevée, au

(145) Homer. Odyss. *lib.* xi. *v.* 576.

(146) Pausan. *lib.* x. *p.* 806. Ἐνταῦθα ἐπὶ τῆ χαράδρα Τιτυοῦ μνῆμα ἐςι, περίοδος μὲν τοῦ χώματος τρίτον μάλιςά του ςαδίου Τὸ δὲ ἔπος ἐςιν ἐν Ὀδυσσεια.

Κείμενον ἐν δαπέδω, ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα.

Οὐκ ἐπὶ μεγέθει πεποιῆσθαι τοῦ Τιτυοῦ φασιν, ἀλλ' ἔνθα ὁ Τιτυὸς ἐτέθη, πλέθρα ἐννέα εἶναι τῶ χωρίω. *Ad eundem torrentis alveum est Tityii sepulcrum : aggeris ambitus nihilo major unius Stadii triente : de Tityo versus in Odyssea est.*

Porrectumque novem Tityus per jugera Terræ.

Hunc versum non ad Tityii magnitudinem, sed ad illum in qua situs est aream pertinere aiunt, quod novem ea jugerum sit.

 milieu

milieu d'un champ de neuf arpens qui lui appartenoient, & auquel la religion défendoit de toucher. Ce grand espace de terre consacré à la sépulture d'un homme, le fit dans la suite regarder comme un Géant ; & les autres chefs de l'armée opposée aux Princes Titans, ayant été traités de même, on regarda cette armée comme étant composée d'hommes dont la grandeur augmentoit la gloire des Dieux qui les avoient vaincus. Les Grecs employoient les mots *Sorros*, *Gelophos*, *Lophos* pour exprimer ces tombeaux en forme de *Collines*, formées de pierres & de terres amoncelées sous la figure d'un *Cône* ; les Latins leur donnoient le nom de *Tumulus*. Ces mêmes mots, employés pour exprimer exactement les mêmes choses, se trouvent dans la langue Finoise ; (147) les Tschoudes Agathyrses, qui habiterent la Finlande, tenoient ces mots des Hyperboréens dont ils étoient descendus, & les uns & les autres eurent des tombeaux de la forme de ceux de la Grèce ; on voit par celui de Tityus que les Pélasgues y avoient apporté cette forme, comme les Tschoudes l'apporterent dans le Nord.

Les tombeaux des Tschoudes découverts dans les plaines & dans les montagnes près de l'Irtysch, renferment des pointes de fleches, des poignards, des couteaux, (148) comme ceux des Grecs & des peuples du Nord. Mais d'autres sépultures, près de Krasnojark & du Jénisca, contiennent ordi-

(147) Recherches sur l'ancien peuple Finois. *p.* 128, 135, 139, &c.

(148) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 399, &c.

nairement

nairement des ornemens en *cuivre* & en *Or* : ils y furent sans doute déposés pour l'usage des morts enterrés dans ces mêmes lieux. Les mêmes motifs firent mettre de pareils ornemens dans les tombeaux des Grecs & de Romains, où l'on en découvre encore, & firent aussi placer dans ceux de ces anciens Tschoudes, des marteaux de guerre, comme ceux dont se servoient les Amazones, des armes, de différentes sortes, des bouts de lances. (149) Ces Armes prouvent que ce peuple fut autrefois guerrier ; il combattit contre les Arimaspes : la fable qui nous a conservé la mémoire de cette guerre, est la plus ancienne de toutes celles des Grecs. On peut juger au style de sa composition qu'elle est antérieure à la guerre des Titans : car dans celle-ci, des êtres de même nature combattirent les uns contre les autres, ils étoient parents ; mais dans l'autre, ce sont des êtres de nature différente, des Gryphons qui font la guerre à des hommes. La seule composition de cette fable suffiroit à montrer la grande antiquité des événemens dont elle nous a conservé la mémoire, & celles des peuples qui y prirent part : si donc leur histoire est entiérement perdue, c'est que par son extrême ancienneté, elle est pour ainsi dire à la tête de toutes les histoires : ses commencemens sont couverts des mêmes ténébres, qui enveloppent le nom du peuple auquel elle remonte, & dont le souvenir ne peut se rappeler que par

(149) Voyage de Mr. Pallas. *ub. supr.*

la marche de fes idées, & par les monumens enfevelis avec lui dans la nuit des tombeaux. C'eft encore là que l'on a trouvé, *toutes fortes de figures d'Animaux fondues, de bas-relief en cuivre; c'étoient des Elans, des Rhennes, des Cerfs, d'autres figures entiérement inconnues* à Mr. Pallas. Ce favant naturalifte connoit trop bien les animaux, pour que leur genre lui euffent échappé, fi ceux qu'il a vu des anciens Tfchoudes en avoient un. Mais ce font des animaux fymboliques, qui nappartiennent pas à la nature, & que par conféquent il n'a pu faire entrer dans aucune des claffes connues. Ce font les fymboles des Dieux de ce peuple. En confirmant que c'eft de lui que les Grecs emprunterent l'ufage de ces figures fymboliques; leurs monumens nous affurent que c'eft encore de la même fource que vint l'ufage d'enterrer des figures des Dieux dans les fépultures. Cette coutume paffée chez les Chinois, fubfifta dans leur pays jufqu'au tems de Confucius, qui la fit fupprimer: (150) mais on continua toujours d'y mettre des perles dans la bouche des morts, comme Lucien nous affure que les Grecs y mettoient des monoies: (151) ce qui eft effectivement confirmé par la médaille d'or, trouvée dans la bouche d'un fquelette déterré des Catacombes Syracufe.

Scheffer rapporte qu'on a auffi découvert en Suede une

(150) Rech. Philof. fur les Egypt. & les Chin. *T. II. p.* 213.

(151) Lucian. *de Luct. p.* 430. Πρῶτα μὲν φέροντες ὀβολὸν, ἐς τὸ ϛόμα κατέθηκαν αὐτῶ, μισθὸν τὸ πορθμεῖ τῆς ναυϊλίας γενησόμενον. *Primum obolum illi in os indant, ut fit portitori trajectionis merces, &c.*

médaille

médaille dans le crane d'un cadavre des anciens peuples de ce pays. (152) On rencontre ſouvent ſous la langue des *Momies* (153) de ces feuilles d'or que Mr. l'Abbé Bartélemy ſoupçone, (154) avoir autrefois ſervi de monoies aux Egyptiens; Lucien, en nous développant le motif de cette coutume ſinguliere, (155) qui cependant ſe retrouve partout, nous montre en même tems qu'elle dut ſon origine à ces peuples, de qui vint la doctrine des Enfers. Elle aide à nous faire connoître leurs colonies, & nous guide dans la recherche du pays d'où elles partirent.

Selon Mr. Pallas, on trouve dans *les ſépultures des Tſchoudes des tretaux ſur leſquels les morts étoient poſés; ces tretaux ſont couverts de figures de ces animaux*, dont nous avons fait mention, (156) & qui ſont de *ronde boſſe:* c'eſt ainſi que ſur quantité d'Urnes ſépulcrales des Grecs des Romains, nous voyons des *Gryphons* & d'autres animaux ſymboliques, leur emploi, dans cette occaſion, n'eſt évidemment que la continuation de l'uſage apporté du pays des Hyperboréens,

(152) Wormius. Muſæ. *lib.* iv. *cap.* vi. *et Scheff. in Laponic.*

(153) Diſſertat. ſur les Urnes des Egyptiens, par Mr. Baudelot, cité par Mr. le Comte de Caylus. *T.* II. *p.* 21.

(154) Recueil. d'Antiquités, Etruſq. Grecq. & Romaines. *Pl.* IV. N° 2. *p.* 19.

(155) Lucian. *de Luct. T.* II. *p.* 430. D. *Οὐ πρότερον ἐξετάσαντες ὁποῖον τὸ νόμισμα νομίζεται, καὶ εἰ διαχωρεῖ παρὰ τοῖς κάτω, καὶ εἰ δύναται παρ' ἐκείνοις*, &c. *Nec illud prius expendant, cujus modi numiſma legitimum ſit, ambuletque apud inferos et apud illos valeat.*

(156) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 339. *et ſuiv.*

dans

dans ceux où l'on voit que leur doctrine s'est perpétuée si longtems. Le serpent, symbole du Dieu qui donna *la vie*, se voit encore sur plusieurs urnes sépulcrales des Grecs, & les Tartares de la Sybérie, qui habitent aujourd'hui le pays des anciens Hyperboréens & des Tschoudes, élevent sur leurs tombeaux, des étendarts taillés en forme de serpent. (157) ce reptile est encore le Symbole du même Dieu au Japon & à la Chine, comme il le fut chez les Phéniciens les Egyptiens, & les Grecs: (158) Bartolinus rapporte des médailles, en or deterrés des tombeaux des anciens *Scandinaves*, (159) sur l'une d'elles on voit représentée la tête de quelque Prince, ayant sous elle ce même Serpent: & sur toutes les autres il y a un taureau placé de même sous l'effigie du Prince: cette circonstance fit croire à Scheffer que ces médailles étoient des Amuletes, & le Taureau lui a paru représenter un des signes du Zodiaque: mais ainsi que le Serpent, il est évidemment le symbole du Bacchus, du Soleil nocturne, ou plutôt du Dieu qui présidoit à la vie comme à la mort. Les motifs qui l'ont fait employer ainsi, chez ces peuples originairement descendus des Ases, des Cimmériens & des Tschoudes Hyperboréens, confirment à-la-fois ce que nous avons dit de l'Origine de ces symboles, & des lieux dont ils passerent ensuite chez presque toutes les nations de notre ancien continent.

(157) Recueil de Voyages au Nord. T. VIII. p. 130.
(158) Voyez ce qui en a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.
(159) De *Caus. Contemn. mort. ap. Dan.*

Les

Les Tartares Voguliens, reconnus pour être une branche de la race des Finois & des Tſchoudes, (160) " enterrent " encore aujourd'hui leurs morts, avec leurs plus précieux " ornemens, ſoit hommes ſoit femmes:" & l'Ambaſſadeur Iſbrants Ides, en raportant ce fait dont il fut témoin, ajoute " qu'ils mettent de l'argent à côté de ces morts, " en proportion des moyens qu'ils ont eu pendant leur " vie, afin qu'ils n'en ſoient pas dépourvus dans l'autre:" (161) on voit ici qu'à cet égard, la doctrine des Enfers s'eſt conſervée chez ces peuples, telle qu'elle y fut dès les têms les plus reculés ; & telle que l'eurent les Grecs, car ils dépoſerent dans leurs ſépultures des ſommes en raiſon de leurs moyens, puiſque quelquefois, au lieu de l'Obole ſimple, on y trouve des monoies d'or, & même des dépôts plus ou moins conſidérables, comme on en a pu juger par celui du tombeau découvert à Cherbourg, dont il a été parlé ci-deſſus. (162)

Je ne doute pas que quelques-uns des grands dépôts de médailles anciennes, retrouvés dans la terre, ne doivent leur origine aux mêmes motifs que Pomponius Méla attribue aux Gaulois ; (163) c'étoient ceux de tous les

(160) Voyez ci deſſus la *note* 143.

(161) Voyage de Corn. Brun. *p.* 103.

(162) Memoire de l'Academ. des Inſcript. *T.* XVI. *p.* 131.

(163) Pomp. Mel. *lib.* iii. *cap.* ii. *Unum ex iis quæ præcipiunt in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitam que alteram apud manes. Itaque eum mortuos cremant ac defodiunt, apta viventibus olim negotiorum ratio, etiam et exactio credite deferebatur ad inferos.*

Celtes ; (164) & c'est aussi delà que nous viennent leurs médailles. Les historiens du Nord rapportent, " qu'Hordus " trouva dans le tombeau de Sotus une caisse pleine d'Ar- " gent." (165) Nous voyons encore par la Chronique de *Snor*, qu'Odin ordonna de jetter sur le bucher des morts, toutes les richesses qu'ils avoient possédées de leur vivant. Enfin Arngrim Jonas nous apprend, que les loix ordonnoient d'enterrer avec les guerriers, tous les biens en or & en argent qu'ils avoient acquis par les armes.

En suivant les traces des colonies des Tschoudes & des Pictes Agathyrses, qui du Jénisca s'avancerent jusqu'en Finlande, & dans l'ancienne Bretagne, on trouve près d'une *riviere* dans le district de Casan, où l'on a remarqué des restes de la langue Finoise, une haute montagne appelée *Sariol Kiergan* ; c'est le tombeau d'un Prince Tartare, qui remonta le Wolga pour s'emparer de la Russie. *Ses soldats, après sa mort, remplirent leurs casques & leur boucliers de terre pour lui dresser le tombeau*, dont Corneille le Brun assure que

(164) L'usage des richesses dans une autre vie, paroissoit si naturel aux Gaulois, qu'ils prétoient de l'argent en ce monde pour le recevoir dans l'autre. *(Val. Maxim. lib.* ii. *cap.* vi. N° 10. *Vetus ille mos Gallorum occurit, quos memoriæ proditum est, pecunias mutuatas, quæ his apud inferos redderentur, dare solitas quod persuasum habuerint animas hominum immortales esse.)* On voit ici clairement les motifs, qui faisoient quelquefois déposer des sommes très-considérables dans les tombeaux. Car quelques-uns aimoient mieux conserver leur argent avec eux, que de le prêter sur promesse de le recevoir en l'autre monde, au risque de le perdre.

(165) Barthol. *de Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

cette

cette montagne est formée. (166) Hérodote, en parlant des sépultures des Rois Scythes, dit que *les Geres, après les honneurs qu'ils leur rendoient, apportoient à l'envie les uns de autres avec beaucoup d'ardeur la terre pour l'accumuler sur leurs tombeaux, & tachoient de les élever le plus haut qu'ils pouvoient.* (167) Comme les Tartares n'ont plus coutume d'élever ces grands monumens, la structure du *Sariol Kiergan*, paroit appartenir à un tems bien antérieur à celui où l'on croit dans le pays qu'il fut fait ; il ressemble en tout au tombeau de Tityus, si long-tems conservé dans la Grèce, où il fut élevé dès le tems de ses premiers habitans. J'en ai vu un tout pareil en Angleterre, sur les bords d'une petite riviere, à une poste de distance de Bury St. Edmund. (168) Comme

(166) Voyages de Corn. le Brun. *T.* I. *p.* 85.

(167) Herodot. *lib.* iv. *sect.* lviii.

(168) Suivant l'usage, & pour les raisons que nous avons alléguées ailleurs, ce tombeau, comme celui de Casan, étoit placé près d'un chemin public, & dans le voisinage d'une petite riviere. Cet usage des Scythes peut s'observer dans un monument du même genre, découvert en 1438 par Joseph Barbaro, Ambassadeur de la République de Venise en Perse. Ce tombeau étoit situé près du Tanaïs, *(Prope Tanaim.)* qui se rend dans le Palus Mæotis. Suivant Hérodote, ce fleuve séparoit les Sarmates des Scythes Royaux : les Ases partirent de son voisinage, pour aller s'établir dans la Scandinavie, où l'on trouve une telle quantité de tombeaux semblables, qu'Olaus Rudbeck dit en avoir compté 12370, aux environs de l'ancienne Upsal. *(Rudb T.* I. *cap.* vi. *sect.* xi. *p.* 143.) " Celui que décrit Joseph Barbaro, " étoit un Monticule élevé de cinquante pas, dont la sommité formoit une " surface plane : un autre monticule de la figure d'un *bonnet rond*, s'éle- " voit de cette surface : *(Hic alter monticulus duodecim passus in altitudinem tendebat.)*

Comme celui de Tityus, ce tombeau forme une éminence

très-

debat.) " la forme en étoit circulaire, & son diametre de quatre-vingts pas." *(Forma autem illius circularis tanquam si circino dimmensa fuisset, octoginta diametro suo passus includebat.)* " On l'avoit environné de pierres si grandes & si larges " que deux hommes pouvoient y marcher à côté l'un de l'autre. *(Lapide " circum circa munitus erat, tam lato et spacioso, ut duo in margine ejusdem homines, " alter alterius lateri tuto incedere possent.")* Des tombeaux pareils se trouvent très fréquemment en Angleterre: élevés en forme de *bonnets,* leur pied est environné de pierres qui semblent en être les *fondemens.* Cette maniere de tracer les tombeaux, employée par les anciens Bretons & par les Scythes, est exactement décrite en deux vers d'Homere : *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 255.

> Τορνώσαντο δὲ σῆμα θεμείλιά τε προβάλοντο
> Ἀμφὶ πυρήν. Εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπι γαῖαν ἔχευαν.
> Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον.
>
> Circulo *autem designarunt* Tumulum, *fundamenta que jecerunt*
> *Circa* Pyram : *et statim fusilem terram aggesserunt :*
> Aggesto *vero* Tumulo, *redierunt.*

C'est ce tombeau de Patrocle & d'Achille, qu'Alexandre visita; après y avoir célébré des courses avec ses amis, il repandit de l'huile sur le Cippe mis à son sommet, où il placa une couronne, regardant ces héros comme heureux, d'avoir trouvé un fidele Ami, & un poëte comme Homere pour célébrer leurs exploits, *(Plutarch. in Alexandr. p.* 672.) & le monument dont on vient de voir la description dans ce poëte même. On a pu observer, que le tombeau d'Achille & de Patrocle étoit placé sur l'aire même, où le bucher de ce dernier avoit été élevé. Il en étoit de même du tombeau, dont parle Joseph Barbaro; voilà pourquoi, sous la terre qui le couvroit, il trouva des charbons & des cendres. *(Admiratione dignum est quod solum nigrum erat propter herbas, inde infra ubique carbones erant — — inde cineres reperti ad palmi profonditatem.)* Cet auteur n'a pas connu la raison de ces choses, mais il observe, qu'au dessous de ces charbons & de ces cendres, " il découvrit une assez " grande épaisseur de gousses de millet, sous lesquelles étoient placées des " écailles de poisson de l'épaisseur d'une palme." *(Deinde conjectæ ibi fuere milii corticulæ, itidem unius crassitiem spithami exequantes — sub his positæ erant squammæ*

piscium,

très-élevée: Il a autour de lui un terrein d'au moins un arpent,

piscium, sive Rajarum, et id genus aliarum, palmi unius instar Crassæ.) Le Dieu de la vie & de la mort, auquel les Scythes & d'après eux tous les autres peuples, consacrerent leurs tombeaux, étoit à-la-fois celui qui présidoit à la végétation des Plantes, & aux Eaux; c'est pourquoi on trouvoit entassés dans leurs sépultures, cette grande quantité de gousses de millet, & ces débris de poissons, mais particulierement des Ossemens de *Rayes*, poisson très souvent représenté sur les plats d'Argile, qu'on découvre dans les tombeaux des Grecs, des Romains & des Etrusques. Il représente sur leurs vases, l'usage qu'avoient les Scythes de déposer des poissons dans leurs sépultures, & montre que jusques dans les moindres détails, ces peuples suivirent fidélement les institutions qu'ils tenoient de leurs ancêtres, & des pays d'où ils tirerent les rits funebres & la doctrine des enfers. Il existe de ces sortes de vases dans la collection de Mr. C. Townley, & dans celle du Musæum Britannique. Les grains & les écailles de poissons étoient placés, dans les Tombeaux des Scythes, au dessous du plan sur lequel avoit été élevé le bucher. C'étoit encore au dessous qu'on avoit enterré les *Olles* qui contenoient les cendres des morts avec d'autres vases de pierre, dont quelques-uns étoient vuides, d'autres étoient encore remplis d'arrêtes de poissons. *(Et hoc molientes reperimus terram albam et duram, inferius autem circa passus fere quinque descendimus, reperimus, in loco illo vasa aliquot lapidea, eorum quædam cinerem continebant, quædam carbones, quædam erant vacua, quædam vero tergoribus ossium piscinorum plena.)* " On trouva, dans le " même endroit, la moitié d'une petite lame d'argent, sur laquelle étoit im- " primée la tête d'une sorte de Serpent," *(Ibidem etiam invenimus dimidium Raminis parvi argentei, cui supra impressum fuit veluti serpentis caput quoddam.)* dont le reste du corps étoit sans doute sur la partie de cette lame qu'on ne trouva pas. Cette tête du Serpent en argent, comme celle du Bœuf en or trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, étoit ainsi qu'elle, un des deux principaux attributs du *Tho*, ou du Dieu qu'adorerent ceux, pour qui ces tombeaux furent élevés. Nous avons tant parlé de ces emblêmes, répandus par toute la terre, qu'il seroit inutile de faire ici des remarques sur cet objet. Mais il est bon d'observer, qu'ils subsiste toujours chez les descendans de ces mêmes Scythes, des tombeaux desquels on en déterre encore quelques-uns. La vénération

arpent, marqué par un foſſé tracé en quarré, dont on a rejetté

nération qu'ils eurent pour ces monumens s'eſt conſervée ; car on croit encore que des Génies veillent à leur conſervation. C'eſt ſur cette idée, que Joſeph Barbaro, rapporte, qu'ayant employé juſqu'à 120 hommes pour creuſer le tombeau, dont il s'agit ici, ils en furent éloignés par des tempêtes, qui enlevoient les pierres, arrachoient les inſtrumens de fer des mains des travailleurs, les réjettoient contr'eux, & en bleſſerent pluſieurs ; ce qui ne l'empêcha pas d'y retourner avec 150 hommes, au moyen deſquels il vint à bout de ſon deſſein.

" Avec ce tombeau, il y en avoit une immenſe quantité d'autres, également " en forme de collines : on ne peut douter qu'ils n'ayent été faits de main " d'homme, & deſtinés à des ſépultures." *(In ea monticuli inveniuntur manu facti, qui oſtendunt, monumenta et ſepulturas olim fuiſſe — — et ejuſmodi ibi innumerabiles ſunt)* le Tanaïs, près duquel ſont ſitués ces tombeaux, parcourt la contrée que Darius Roi de Perſe vint pour attaquer, dans la 68e Olympiade, 508 ans avant notre Ere ; Indathyrſus, qui regnoit alors ſur les Scythes Royaux, répondit à ſes ménaces, que réſolu de lui abandonner un pays où il n'exiſtoit pas de villes ; où les terres n'étant pas cultivées, les Scythes n'avoient à y défendre que les tombeaux de leurs Peres ; & comme Darius avoit violé celui de Nitocris à Babylone, pour en enlever les tréſors que l'inſcription diſoit y être, *(Herodot. lib.* i. *cap* clxxxvii. & clxxxviii.) dans la crainte que des motifs ſemblables ne lui fiſſent violer ceux de ſon pays, Indathyrſus le défie d'ôſer tenter quelque choſe de ſemblable : " c'eſt alors, lui dit-il, que vous com- " mencerés à vous apperçevoir ſi nous combattrons, ou ne combattrons pas " pour des tombeaux." *(Herod. lib.* iv. *cap.* cxxvii. Καὶ γνώσεσθε τότε εἴτε ὑμῖν μαχησόμεθα περὶ τῶν τάφων, εἴτε ϗ οὐ μαχησόμεθα.) Ces tombeaux ſont les mêmes dont parle Joſeph Barbaro ; on y trouve encore les tréſors qui pouvoient occaſionner dans le Roi de Perſe, le déſir de les ouvrir, & dans le Roi des Scythes, celui de les défendre : la réputation d'un de ces dépôts s'eſt conſervée dans le pays. *(In modo dictorum monticulorum uno ingentem abſconditum eſſe teſaurum accepimus.)* On voit par ces faits, combien les Scythes révéroient les tombeaux, c'eſt la ſeule choſe qu'ils étoient prêts à défendre : ils porterent par tout cette vénération ainſi que l'uſage d'y renfermer des richeſſes : celles qu'ils

rejetté la terre dans l'intérieur de son enceinte. C'est ainsi

qu'ils contenoient, étoient regardées par les Scandinaves comme étant sous la garde immédiate d'Odin. *(Mallet. Introd. à l'histoire de Dannemarc. p.* 215.) Souvent ces tombeaux porterent le nom de *Teutates* chez les Celtes: il y en avoit un de ce nom & de cet espece près de Carthagene en Espagne. *(Tit. Liv. lib.* xxvi. *cap.* xliv. *Quod ibi egressus Scipio in Tumulum quam Mercurium Teutatem vocant, &c. &c.)* Le Serpent trouvé dans celui des Scythes, est un des emblemês du Dieu *Teutates:* c'est celui de la vie qui le fit appeler le *Pere Teut.* Joseph Barbaro observe que sur quelques-uns des tombeaux situés près du Tanaïs, " on voit une grande pierre avec un trou, dans lequel on " prétend qu'étoit placée une Croix. *(Habent autem in summitate aliqui eorum " grande Saxum cum foramine certo in loco factum, in quod conjiciunt Crucem ex " integro alio lapide factum.")* Ce pays ne fût jamais habité par des Chrétiens, & cette forme de tombeaux, spécialement consacrée au *Tho,* ou *Théo* ou *Teut,* dont quelquefois ils portoient le nom, fut pour cette raison abolie par le Christianisme: elle se soutint également par-tout jusqu'à cette époque, parce que toutes les religions qui l'employerent remontoient à celle qui leur avoit fait donner cette forme. Si donc on trouve sur ces tombeaux des *Croix,* ce n'est pas une preuve qu'ils ayent contenu les cendres des Chrétiens. Ces croix sont un des emblêmes du Dieu qui présidoit aux tombeaux. On en a trouvé dans le Thibet, on les voit dans les mains d'un grand nombre de Divinités Indiennes, sur des anciennes médailles Perses, sur celles de *Sidon,* où elles sont portées par des figures de Minerve; elles se trouvent encore sur les tombeaux de *Nakschi-Rustan.* On est assuré quelles représentent le *Mihir,* le moyen des Générations & le Dieu la vie. Il étoit figuré par le *Stele,* ou Colonne posée sur les monumens: telle étoit celle qui se voyoit sur le tombeau d'Achille, dont il est parlé dans Plutarque; Homere fait mention de *Steles* semblables; les Indiens les employent encore pour symbole du *Lingam,* qu'on peut voir représenté de la même façon, par des especes de Colonnes avec des inscriptions Etrusques rapportées par Gori; *(Musæum Etrusc. Gori.)* les Croix ou les *Steles* tenoient encore lieu du Serpent, qu'on a découvert dans quelques-uns des anciens monumens des Scythes.

Suivant Plutarque, la statue de Jupiter Sérapis fut apportée de Sinope, en Egypte,

ainsi qu'étoient entourés les neuf arpents du tombeau de

Egypte, sous le Regne de Ptolémée Soter : *(Plutarch. in Gryll. & Macrob. Saturn. lib.* i.) le temple qu'on lui construisit alors dans Alexandrie, ayant été démoli vers la fin du quatrieme Siecle de notre Ere ; on trouva des *Croix* gravées sous quantité de pierres dans l'intérieur de ses murs. *(Sozom. lib.* vii. *c.* xv. *p.* 725. B.) Les Chrétiens & les Payens voulurent également se prévaloir, de cette découverte. Mais des gens qui se disoient instruits des hiéroglyphes, & qui avoient embrassé la religion Chrétienne, assurerent que suivant les regles des Egyptiens la Croix signifioit la *Vie future.* (Socrat. *lib.* v. *cap.* xvii. *p.* 26. A. & B.) Sérapis étoit le même qu'Osiris, regardé par les Egyptiens comme le plus grand des Dieux : on le représentoit souvent avec un Serpent autour du corps ; & comme on le voit ici, la Croix étoit un des Symboles secrets de ce Dieu : c'étoit le Bacchus des Grecs, *(Plutarch. in Isid. & Osirid. Diod. Sicul. lib.* i.) l'Etre Générateur des êtres animés ; en cette qualité le Serpent étoit son emblême, il leur avoit donné la vie, par le moyen de l'Amour, & dans cette qualité la Croix étoit l'un de ses attributs, parce qu'elle étoit aussi celui de l'Amour même. La Mythologie représenta l'Amour comme attaché à *Psyché* ou à l'Ame, à laquelle il procura l'immortalité ; cette fable étant fondée sur l'idée de la vie avenir, la Croix qui étoit le Symbole de l'Amour, devint, comme le disoit le Chrétien d'Alexandrie, le signe de la *vie future :* voilà pourquoi, bien avant le Christianisme, on la plaça sur les tombeaux, ou elle marquoit la vie dont étoient supposés jouir ceux qu'il renfermoient ; & comme on voyoit des Croix élevées sur les sépultures des Scythes voisins du Tanaïs, comme on y trouvoit l'emblême du Serpent, ainsi on voit encore la Croix & en même tems le Serpent représentés sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : Vérélius, dans son commentaire sur l'Hervarar Saga, en rapporte une trouvée en Uplande ; on peut la voir ici *Planche* IV. N° 1. voici la traduction de son inscription. IUBERKVS VKVI MEMORIAE IBERNI PATRIS SVI LAPIDEM INSCRIPSIT, DEDICAVIT QVE RVNAS EMORTVALES ODINO DEO. *(Verel. Runograph. Scandie. p.* 20.) " Il est manifeste, dit cet " auteur, que cette pierre consacrée à Odin a été posée au tems du Paga- " nisme : & comme elle est marquée d'une Croix, cela nous prouve, que " toutes les pierres ainsi marquées, n'ont pas été élevées par des Chrétiens :

" ce

de Tityus, dont fait mention Pausanias. Cet usage paroit

" ce que je pourrois montrer par un grand nombre de monumens découverts " dans la Vestrogothie & ailleurs, où l'on voit des formules qui expriment des " vœux payens." (*Herv. Saga. cap.* vii. *p.* 100.) Dans la pierre sépulcrale d'*Uplande*, outre la Croix tracée par deux traits dans sa partie supérieure, on en voit encore une autre formée par quatre *Steles*, dont la sommité se termine en *Cône*; les Indiens donnent encore cette figure au *Lingam*; elle est souvent affectée aux côtés des Croix représentées sur les monumens Runiques, & quelquefois, ainsi que le *Lingam*, ces *Steles* semblent aboutir à un trou qui en fait le milieu, & pour ainsi dire le centre où ils tendent. (*Vid. Henric. Curio. Monum. Lapid aliquot. Runic. Tab.* XXV. & XXVI.)

J'ai fait graver, *Planche* IV. N° 2. une autre pierre sépulcrale, dont voici la traduction. VIGMVNTUR SIBI HVNC LAPIDEM FIERI CVRAVIT HOMINI PRUDENTISSIMO. DEVS SOLVS (*Mono-Gud*) ANIMAM IUVET VIGMVNDI. LITERAS INCIDIT HAMVNDVS, ET PICTVRAM ADDIDIT EFIRID SIBI VIVO. On peut observer les restes d'une Croix au sommet de cette pierre, où il est parlé d'un *Dieu Seul*, *Mono-Gud*, auquel Vigmundus recommende son ame. Tout cela feroit croire que ce monument fut érigé par un Chrétien : mais ce Dieu *unique*, révélé dans les mysteres des Grecs, étoit adoré chez les Celtes sous le nom de *Wod* ou *God*, dont on fit celui d'*Odin*. Harald aux *Beaux cheveux*, Roi de Norvege, l'invoquoit dans un tems où le Christianisme n'avoit pas encore pénétré dans son pays : Arngrim Jonas fait parler ainsi ce Prince, dans un assemblée du peuple ; *je jure & je proteste que je n'offrirai jamais aucun sacrifice, à aucun des Dieux que le peuple adore, mais à celui* Seul *qui a construit ce monde, & tout ce qu'on y observe*. (*Introd. à l'Hist. de Dannemarc. p* 98.) Ce Dieu *Principe de tout* est celui auquel pour cette raison les Grecs donnerent le nom de Pan. L'Etre *Générateur*, & l'Etre *Moyen* de la *vie*, procédoient de lui, ou plutôt ils n'étoient que les *Actes de sa puissance*; voilà pourquoi la Croix, emblême de l'Etre qui donne la Vie, lui étoit attribuée. Etant le Principe de toute vie, on lui recommandoit l'Ame, qu'on reconnoissoit avoir recue de lui. Les Gétes, peuples de même origine que les Goths, sont appelés dans Hérodote *Athanatizontas*, (*Herod. lib.* iv. *cap.* xciii. Ἀθανατίζουσι δὲ τόνδε τὸν τρόπον· οὔτε ἀποθνήσκειν ἑωὔτους νομίζουσι.) *Immortalizantes*, parce qu'ils se regardoient comme immortels. La

roit avoir été commun aux peuples du Nord, car suivant
l'historien

mort n'étoit pour eux que la destruction des formes du corps, elle ne touchoit en rien à la substance de l'Ame ; c'est pourquoi ils recommandoient celle-ci au *Mono-Gud*. Elle alloit rejoindre Zamolxis le Génie des morts, chez lesquels elle étoit retenue & jugée. L'impossibilité du retour à la vie de ce monde, étoit exprimée dans les monumens *Runiques* par un Chien, dont les trois têtes marquoient la force suprême ; elles indiquoient qu'il étoit *trois-fois* fort. C'est ce Chien dont les Grecs firent le Cerbere. On le voit représenté sur une Croix placée à la tête d'un tombeau, (*Planche* IV. N° 3.) au pied duquel il y a un autre Croix, avec le nom de *Mini*, c'est celui du Minos de la Grèce. Le *Lézard* placé sous ce nom est, comme nous l'avons montré, l'un des Symboles du Dieu Générateur, qui présidoit à la vie comme à la mort, & dont les emblêmes se trouvent si fréquemment sur les tombeaux des anciens Grecs : leur langue qui se retrouve encore dans la moitié du nom de *Mono-Gud*, donné au Dieu auquel les peuples du Nord recommandoient les ames, montre assez que les uns & les autres tirerent la doctrine qui les regardoient, d'une source commune, dont Platon nous fait voir l'origine.

Le Serpent trouvé dans les sépultures en forme de collines, élevées par les Scythes au bord du Tanaïs, est ordinairement représenté sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : il y affecte souvent la forme *Ovalaire*, (*Planche* V. N° 1.) c'est celle de ces collines mêmes. Quelquefois aussi ce Serpent est renfermé dans une figure *Pyramidale*, (*Planche* V. N° 2.) pareille à celle que les Egyptiens donnerent à leurs tombeaux ; & comme nous croyons qu'elle indiquoit chez eux l'emblême du feu, sous lequel on représentoit l'Etre principe de tout, auquel on rendoit les corps qu'il avoit crées, nous pensons aussi que la forme donnée aux tombeaux en forme de collines, étant celle de la section d'un Œuf, coupé par sa moitié dans son petit diametre, représente l'Œuf du Cahos, duquel le Dieu Principe de tout tira tous les êtres. Comme ils semblent lui être rendus par la mort, qui les fait rentrer, pour ainsi dire, dans le Cahos dont ils ont été tirés, on donna à leurs tombeaux cette forme emblêmatique. Elle s'observe sur les médailles de Coos où l'Œuf, aussi partagé par sa moitié, est entouré du Serpent qui le féconde.

On voit, *Planche* V. N° 3. deux Serpens sur lesquels les Runes sont écrites ;
ils

l'hiſtorien Saxon, on voyoit près de Jutie, un endroit fameux par

ils ont au-deſſus d'eux l'Oye, que nous avons montré avoir été l'un des Symboles de l'Etre Générateur : on remarque auſſi dans ce monument, une fleur reſſemblante au *Lis* aquatique ou *Tamara*, qui comme le Serpent même eſt un autre de ſes emblêmes : mais ce qui eſt le plus à conſidérer, c'eſt cette même figure à cheval qu'on trouve ſur les médailles, dont les Légendes ſont écrites dans les mêmes lettres employées dans ces monumens : il y eſt appelé *Helman* l'homme de la Mort ou des Enfers. A ce titre, on le trouve fréquemment ſur les monoies des anciens Bretons, où malgré la maniere barbare dont il y eſt deſſiné on ne laiſſe pas de le reconnoître. *(Voyez ici la Planche* V. Nº 4 & 5.) Reputé l'un des Dieux *infernaux*, on le repreſentoit ſur les pierres ſépulcrales des peuples du Nord, comme on repréſentoit les Dioſcures ſur celles des Grecs & des Romains. Ils étoient les emblêmes du Soleil ſous ſes deux aſpects pendant le jour & pendant la nuit. On les voit ſur une médaille d'or de Syracuſe, non avec les étoiles qui marquent la conſtellation des Gémeaux, mais avec les aſtériſques qui marquent le Soleil. Cet Aſtre fut le ſymbole de l'Etre Générateur, du *premier né du pere inconnu :* le premier il ſortit de l'Œuf du Cahos, *(Recognit. Clement. ſup. cit.)* c'eſt pourquoi on donna aux Dioſcures le *bonet* qui repréſente l'Œuf ; cette forme devint l'origine de la fable de la naiſſance de ces dieux, & de l'Œuf dont ils ſortirent. Quand on perſonifia le Feu ſymbole du *Pere inconnu*, de *l'Etre Primitif*, du *Mono-Gud* des peuples du Nord, du *Pan* des Grecs, on lui donna le même *bonet*, en forme d'Œuf, parce que le Feu avoit été le ſymbole de l'Etre, qui par ſon moyen délivra le monde de la confuſion du Cahos. Ce même *bonet*, de forme *Ovalaire*, eſt tellement remarquable dans la figure des tombeaux des Scythes, que Joſeph Barbaro ſe ſert de cette forme, pour en donner une idée plus préciſe. *(Monticulum Biretto rotundo ſimilem.)*

Le nom du tombeau élevé enforme de colline près de Carthagene, *(Liv. ſup. cit.)* & qui reſſembloit en tout à ceux des Scythes & des peuples du Nord, nous apprend qu'il étoit conſacré à *Teutates :* le nom de *Mercure*, ajouté à celui de ce Dieu, indique une de ſes qualités, par laquelle il étoit cenſé préſider aux enfers. C'eſt lui dont les Grecs firent leur Mercure : ils le repréſentoient par des monceaux de Pierres, qui s'élevoient ſur les tombeaux en-

par la sépulture *d'Hamelet* dont tout un champ portoit le nom :

forme de collines. Les peuples du Nord lui donnerent le *Caducée* sous la forme où il est représenté, *Planche* VI. N° 1, & si l'on voit les Runes sépulcrales inscrites sur le corps de Serpens, qui se replient & s'entortillent à peu près comme ceux du Caducée, c'est qu'ils marquent dans le Dieu, dont ces Serpens sont les emblêmes, celui qui présidoit au séjour des morts, & auquel pour cette raison on consacroit les Runes mortuaires. Voilà aussi, pourquoi la barque dans laquelle on ensévelissoit les morts, & qu'on appeloit *Barin*, d'un nom semblable à celui que lui donnoient les Egyptiens, étoit représentée chez les peuples du Nord avec le même Serpent, (*Planche* VI. N° 2.) qu'on a découvert dans les tombeaux des Scythes ; qu'on voit dans le Caducée ; & sur lequel sont écrites les Runes sépulcrales des anciens habitans de la Suede.

Les Lapons, regardés comme une branche de la tige Finoise, (*Rech. sur l'Anc. pag. Finois. p.* 3.) qui vient de celle des Tschoudes Agathyrses, dont les Hyperboréens faisoient partie, habitent l'extrêmité septentrionale de la Norvege, de la Suede & de la Russie. Ces peuples, encore aujourd'hui, enterrent tout l'argent qu'ils peuvent avant leur mort, & renferment dans leurs tombeaux des haches, des pierres à fusil & des fleches qu'ils croyent pouvoir leur être utiles dans l'autre vie. (*Scheff. in Laponic. c.* XXVII. *p.* 315, 319.) On voit sur quelques unes de leurs sépultures, une figure de femme avec un grand nombre de mamelles, entre trois bois de Cerfs disposés en Triangle. (*Vid. Tab.* VI. N° 3.) Telle fut indubitablement la figure de la Diane, que les Amazones, venues de Scythie, consacrerent à Ephese dans le tronc d'un Ormeau. (*Dionys. Periegef. v.* 828 & 829.) Endœus, disciple de Dédale, fit prendre à cette figure la forme générale que l'on voit à toutes celles qui nous restent. Cette forme s'est manifestement conservée dans la Laponie ; les bois de Cerf y représentent encore les animaux de cette espece mis à côté de Diane : la disposition de ces mêmes bois sur un plan Triangulaire, exprime le titre de *Triple* donné à la Diane appelée *Hécate*, qui présidoit spécialement aux lieux infernaux : c'est la raison pour laquelle cette figure étoit poséo sur les tombeaux. Hécate avoit un temple dans une petite isle, si voisine de Délos, que Nicias en fit le trajet sur un pont. (*Plutarch. in Nic. & Suid.* Εκάτης νῆσος πρὸ τῆς Δήλου κεῖται τι νησύδιον.) Ce temple étoit une suite des honeurs rendus à Diane,

nom : & dans la Saga d'Egillus, il est fait mention d'une pleine

à Diane, comme l'une des principales Déesses des Enfers, dont la Doctrine apportée à Délos par les Hyperboréens, à laissé des traces si marquées dans les monumens & les coutumes des peuples du Nord, qui descendent d'eux, & qui habitent dans le voisinage de leur pays. Ces tables enseignoient qu'après la séparation de *l'Ame* & du *Corps,* l'Ame passoit dans un lieu souterrain & invisible. *(Plat. in Axioch. T.* III. *p.* 371.) *quum videlicet animi et corporis facta esset solutio, animum ad inconspicabilem quemdam locum proficisci, subterraneum quidem illum.)* C'est la raison pour laquelle on enterroit avec les morts, les choses dont ils pouvoient faire usage dans ces lieux souterrains : " Les Dieux " les plus grands habitoient le Ciel, les moindres habitoient les Enfers ; les uns " étoient les fils des autres, mais les premiers étoient freres." Ces fils étoient ceux du *Pere inconnu,* du *Dieu Unique,* du *Mono-Gud,* auquel on recommandoit les ames ; & dans une inscription sépulcrale en lettres Runiques, dressée par les deux femmes d'*Ingefaste,* elles invoquent pour l'ame de leur mari, ce Dieu, & avec lui ses Parens, qui sont les dieux *infernaux,* l'Helman, l'Hécate, &c. *Monum. Lapid aliq. Runic.* 26. FASTBIVRN ET THVRVDR INSCRIBI FECERVNT LAPIDEM MARITO SVO INGEFASTO. DEVS ANIMAM EIVS IUVET ET COGNATI DEI. On trouvoit dans les tables de Délos, le jugement des morts, la récompense pour les bons, le chatiment pour les mauvais, & les noms des deux juges, *(Plat. ub. sup.)* dont l'un se voit sur un des tombeaux cités ci-dessus.

Les monumens encore existans dans le Nord, les coutumes des Scythes, à l'égard des sépultures, confirment le discours de Platon : & quand les Egyptiens assuroient avoir donné la doctrine des Enfers à Orphée, qui l'apporta dans la Grèce. *(Diod. lib.* ii. *cap.* v. & vi.) Il est évident qu'ils avançoient un fait, dont la fausseté étoit démontrée par les monumens qui existoient à Délos ; cette doctrine exista dans la Grèce avant le tems d'Orphée, qui lui même étant né dans la Thrace, étant d'origine Scythique, la tenoit de ses ancêtres : sans doute il la rendit à sa premiere pureté, en la faisant admettre dans les mysteres, avec la Théologie primitive : mais bien avant lui, les tables dans lesquelles cette doctrine étoit écrite avoient été déposées à Délos. Platon assure qu'elles y furent apportées par *Opis* & *Hécaergée. (Plat. in Axioch. T.* III. *p.* 371. *Ibi ex æneis quibusdam Tabulis quas ex Hyperboreis montibus Opis et Hecaergus*

pleine entiere conſacrée à la ſépulture de Grimus, neveu de

caergus detuliſſent, hæ ſe intellexiſſe commemorabat.) Cette Hécaergée eſt la même qu'Hérodote appele *Argis*; car elle vint à Délos avec *Opis*, & toutes d'eux y arriverent avec le culte même des dieux qu'on y révéroit. *(Herodot. lib.* iv. *cap.* xxxv.) Ἄργιν τε καὶ τὴν Ὦπιν ἅμα αὐτοῖσι τοῖσι θεοῖσι ἀπικέσθαι λέγουσι.) Ce culte précéda le tems où Eryſicton, fils de Cécrops fondateur d'Athénes conſtruiſit le temple de Délos. *(Euſeb. Chronic. lib. poſt. p.* 78.) Ainſi, la doctrine des Enfers exiſta chez les Grecs plus de 1600 ans avant notre Ere; plus de trois ſiecles avant Orphée; & l'on y connut ces inſcriptions gravées ſur des tables de cuivre, avant l'arrivée de Cadmus en Béotie. En effet, ces inſcriptions y parvinrent aſſurément avant le tems d'Amphyction, ſous le Regne duquel le temple de Délos fut fondé, peu avant l'époque où le marbre d'Arondel met l'arrivée de Cadmus en Béotie. *(Marm. Oxon. Epoch.* VII.)

Ainſi qu'on trouvoit en Grèce des inſcriptions en caracteres Hyperboréens, on trouvoit auſſi des inſcriptions en caracteres Grecs, dans le pays des Hyperboréens. *(Diod. Sicul. lib.* ii. *p.* 158. Καὶ ἀναθήματα πολυτελῆ καταλιπεῖν, γράμμασιν Ελληνικοῖσ ἐπιγεγραμμένα. *Dona ſemptuoſa in templo, Hyperboreorum Græci, appoſuiſſe, Græcis literis inſcripta.)* Diodore rapporte qu'il y avoit une langue commune entre ces peuples: (Ἔχειν δὲ τοὺς Ὑπερβορέους ἰδίαν τινὰ διάλεκτον, καὶ πρὸς τοὺς Ελληνας οἰκειότατα διακεῖσθαι. *Habent Hyperborei propriam linguam Græcis.)* ce que diſoit cet auteur il y a 1800 ans, eſt confirmé par l'analogie trouvée de nos jours, entre l'ancienne langue Finoiſe & celle des Grecs: il falloit bien qu'on entendit cette langue des Hyperboréens en Grèce, puiſqu'on expliquoit les inſcriptions, dans leſquelles elle étoit employée; il falloit bien que les caracteres de ces inſcriptions fuſſent analogues à ceux des Grecs, puiſque les Grecs pouvoient les lire; & ſi quelque choſe peut confirmer ce qu'en dit Platon, c'eſt encore l'a grande analogie que l'on peut obſerver entre les anciens caracteres Runiques, & ceux des anciennes inſcriptions trouvées à Amycle en Laconie, & rapportées dans les mémoires de l'Académie des inſcriptions. *(T.* XVII.) J'aurai dans la ſuite occaſion de parler de ces précieuſes inſcriptions; mais ſi la forme de leurs lettres eſt ſi reſſemblante à la forme des lettres employées autrefois dans le Nord, quelques-uns des monumens des peuples qui l'habiterent ne ſont pas moins reſſemblans par l'identité de leurs formes, avec celles qu'employoient les Grecs.

Tous

de ce prince & que pour cela l'on appeloit le champ de Grimus.

Les

Tous ceux qui ont examiné les médailles Grecques, connoiſſent la figure de la *Triquetra*, ſi ſouvent répétée ſur celles de la Sicile ou de la grande Grèce, & ſur celles de Selgé ou d'Aſpende en Pamphylie. Ces deux villes étoient des colonies de Sparte & d'Argos, dont les peuples, comme le dit Hérodote, étoient d'Origine Pélaſgue, *(Herodot. lib.* i. *cap.* lvi.) & par conſéquent deſcendus de ces mêmes Scythes Agathyrſes dont les branches s'étendirent au Nord de l'Aſie & de l'Europe : on a trouvé, dans la partie la plus Septentrionale de cette derniere, c'eſt-à-dire chez les Lapons, *(Ol. Rudb. de faſt. Runic. T.* II. *p.* 613.) cette même figure de la *Triquetra*. *(Voyez ici la Planche* VI. N° 4.) Elle eſt formée de trois cuiſſes & de trois jambes de femmes, repliées les unes ſur les autres & réunies en un centre, de ſorte qu'en tous ſens elles forment une figure triangulaire ; le nombre *trois* eſt exprimé par les *trois* lignes dont ſont formées les deſſous des cuiſſes : cette figure ſinguliere eſt évidemment compoſée comme celle de la ſtatue *Tricéphale*, par laquelle les Indiens expriment les *trois actes de la puiſſance Divine*, au moyen de la réunion de trois têtes ſur un même corps. Ces têtes repréſentent *l'Etre Principe de tout*, *l'Etre Générateur*, *& l'Etre moyen des Générations*, de l'ancienne Théologie des Scythes. Ces deux derniers marquoient les actes de la volonté de *l'Etre Principe de toutes choſes* ; & comme la volonté eſt ſuppoſée procéder de l'entendement, on en repréſenta les actes & le principe par des têtes réunies : la notion de ces trois actes divins, fit regarder comme ſacré le nombre trois par lequel on les déterminoit, & le nombre neuf qui en étoit le produit, quand on le multiplioit par lui même.

Si l'Ordre des Actes qui procédent de la Volonté, fut marqué par des têtes réunies ſur un corps, l'action qui en reſulte fut marquée par la multiplication des bras de la même figure. Quelquefois on en ſupprima le corps, & trois têtes ſuffirent à cet emblême des actes de la Puiſſance ; quelquefois auſſi en ſupprimant le corps on le ſuppléa part rois bras réunis en Triangle, qui marquerent l'action de cette même puiſſance : cet emblême ſe voit encore ſur les médailles Celtiques. La *Marche* & le *Cours* des choſes qui ſe ſuivent ou ſe ſuccedent, fut marquée par des jambes qui ſe réuniſſent dans une même action, & ſemblent

Les Finois descendus des Tschoudes, élevoient des Monceaux de Pierres sur les sépultures, & leur donnoient le nom de

blent retourner sur le centre dont elles partent : la Sicile dont la forme est triangulaire, dont les côtes se *suivent* en se repliant à chacune des pointes ou promontoires situés à ses trois extremités, fut exprimée par les trois jambes de la *Triquetra*, à laquelle on donna le nom de *Trinacrie*, de celui de la Sicile même : cette même figure, chez les peuples du Nord auxquels elle servit de *Calendrier*, exprima les *trois Saisons*, dans lesquelles ils divisoient l'année, & qui se succédent dans un cours continuel. On faisoit alors chez eux trois sacrifices, dont l'un tomboit dans l'Automne, l'autre au milieu de l'Hyver & le troisiéme dans le courant de l'Eté. (*Verel. Hist. S. Ola. cap.* cxvii.) Les Grecs divisoient de même l'Année en trois *Saisons*, qu'ils appeloient *Heures*, & auxquelles ils donnoient des noms de femme ; c'étoient la *Loi*, la *Justice* & la *Paix* ; (*Hesiod. Théog.* Ευνομίην τε, Δίκην τε, ϗ Εἰρήνην τε θαλυῖαν.) & c'est sans doute parce que ces saisons portoient des noms féminins, qu'on donnoit à la figure qui les représentoit des cuisses & des jambes de femme.

Les habitans de l'Argolide & de la Laconie, Doriens & par conséquent Pélasgues d'Origine, descendoient, comme nous l'avons vu, de ces mêmes Scythes Agathyrses, qui peuplerent le Nord de l'Asie & de l'Europe, où ils prirent les noms de Tschoudes, d'Hyperboréens, de Finois, &c. Ces mêmes peuples sortis d'Argos & de Lacédemone, fonderent dans l'Asie Mineure, les villes de Selgé d'Aspende, auxquelles on attribue des médailles où se voit la *Triquetra*, dont la forme fut employée chez les descendans des Tschoudes Finois, pour marquer la divisions des saisons de l'année. Ces médailles de la Selgé & d'Aspende, représentent constamment des jeux. Sur l'une d'elles (*Recueil. de méd. des Peupl. & Vill. T.* III. *Pl.* LXX. N° 5 & 6.) on voit des *Luteurs*, & à leur revers une figure en habit Scythique, qui paroit exécuter quelque tour de force, au moyen de deux cordes. Une figure nue, mais armée d'un casque, d'une épée & d'un bouclier Argien, est représentée sur une autre médaille de la même ville. (*Id.* N° 7 & 8.) On voit ici trois exercices différens : ils expriment assurément ceux qu'on pratiquoit dans les jeux sacrés ; car c'est la seule raison pour laquelle ils peuvent avoir été représentés sur les monoies publiques, où ces jeux sont, ordinairement exprimés par des vases dans lesquels

de *Comafe*, ce mot en Grec fignifie *acervus Lapidum.* Tel étoit le tombeau dont il eft parlé dans la Finboga Ramma Saga :

lefquels on voit la figure des Palmes qu'on y diftribuoit, & quelquefois les noms des fêtes mêmes. Les Athletes, dans toutes ces monoies de Selgé ou d'Afpende, ont près d'eux la *Triquetra*, ou du moins elle eft repréfentée à leurs révers : elle paroit y indiquer les *Saifons* de l'année, pendant lefquelles on renouvelloit les fêtes dans lefquelles on célébroit des jeux. Ces fêtes femblent avoir été au nombre de trois, comme celles où fe faifoient les facrifices des peuples du Nord, dont les jours fériaux étoient marqués fur cette figure de la *Triquetra:* la forme en eft trop particuliere, pour n'avoir pas eu un fens emblêmatique, de même qu'une origine commune, rélativement à ceux qui l'employerent.

Les Peuples appelés *Cadufiens* par les Grecs, fe donnoient à eux mèmes le nom de *Gélons* ou *Géléens. (Plin. Hift. Nat. lib.* vi. *p.* 181. *Gelæ, quos Græci Cadufios appellavere)* Ils habitoient les montagnes voifines des *Amardes. (Strab. Geogr. lib.* xi. *p.* 523. Καδουσίων κατοικία τῶν ὀρεινῶν, ϗ Αμαρδῶν.) Ainfi qu'eux, comme nous l'avons fait voir, ils defcendoient de ce *Gélon*, frere de *Scythès*, dont les defcendans s'étendirent dans l'Inde & dans la Chine : la poftérité d'*Agathyrfe*, frere de *Gélon* & de *Scythès*, connue fous fon nom & fous ceux de *Tfchoudes*, d'*Hyperboréens*, de *Finois*, &c. peupla le Nord de l'Afie & de l'Europe. Un fleuve & une ville de la Sicile furent appelés Géla ; cette ville, dans laquelle naquit *Gélon* qui la gouverna, lui donna fon nom, & fes peuples porterent celui de *Géléens :* Agrigente fut une de leur colonie ; à l'exemple de fa Métropole, elle porta fur fes médailles l'emblême du *Bœuf à tête humaine.* Ce même emblême eft empreint, de la même façon, fur les médailles des Mardes, dont les Amardes étoient une Tribu ; *(Voyez la Planche* XV. *du* I[er] *Vol.* N° 2 & 3.) ceux-ci demeuroient au voifinage des Géléens. On trouve ce même *Bœuf à tête humaine*, fur les monoies d'un peuples voifin des Mardes & des Amardes ; *(Idem.* N° 4.) il porte le *Modius* comme le Sérapis des Egyptiens, & paroit *ailé.* C'eft probablement aux *Géléens* de l'Afie, qu'il faut attribuer ces médailles, dont les caracteres reffemblans à ceux des Perfes nous font inconnus. Sur d'autre médailles du même pays, on voit le *Lion* avec *des ailes*, il

Saga : par des vers conservés dans l'Edda, & attribués par quelques-uns à Odin même, on voit qu'ainsi que les Grecs plaçoient

il est le symbole du Soleil *Diurne*, comme le *Bœuf* est celui du Soleil *Nocturne* ; tous deux ensemble expriment la révolution de l'Astre, qui dans son cours de vingt-quatre heures forme le jour naturel. Le revers de ces deux symboles du Soleil, présente un *disque*, autour duquel sont disposées trois figures, dont la forme est celle d'un *croissant*, évidemment prise de celle des cornes du *Bœuf*, ainsi qu'il est aisé de s'en convaincre, par l'inspection des cornes du double *Bœuf*, representé dans la médaille du N° 6. *Planche* XV, avec un emblême semblable, sur lui & à son revers. Ces trois *Croissans* sur les médailles de Délos, (*Voyez la Planche* XIX. N° 4. *du premier Vol.*) y sont les symboles des Dieux qu'on y adoroit. Arrangés au tour du *Disque* qui représente le *Monde* sur les médailles des Mardes des Amardes & des Géléens, ils marquent la *Course annuelle* du Soleil ; & les trois *Saisons* dans lesquelles il divise l'année, sont représentées par leur disposition *triangulaire*. Cette figure est une *Triquetra*, elle marque, comme celle des peuples du Nord, & celle des habitans de Selgé & d'Aspende, les divisions de *l'Anée* formées par l'Astre, dont les symboles se trouvent à la face de ces médailles. Des jambes de femme caractérisant encore mieux que des Croissans la marche des *Saisons*, on les mit à la place de ces mêmes *croissans*, dans lesquels on reconnoit l'ébauche & pour ainsi dire la premiere idée de cette figure symbolique de la *Triquetra*.

Camarina, ville de Sicile, dont les champs tenoient à ceux des Géléens, *Virgil Æneid. lib.* iii. *v.* 701.

Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanis que Gela fluminis cognomine dicta.

Camarina dis-je, nous a laissé des médailles, dont les types ressemblent si fort à ceux des Mardes de l'Asie, que les plus habiles antiquaires les ont confondus les uns avec les autres. Cette ressemblance frappante peut-elle être l'effet du hazard ? Le hazard peut-il avoir donné à deux peuples de la Sicile voisins l'un de l'autre, des emblêmes dont il n'y a pas de modele dans la nature, & qui malgré cela sont les mêmes qu'employerent deux peuples de l'Asie dont les territoires se touchoient ? Le hazard enfin peut il avoir donné à des peuples Siciliens

plaçoient ſur les grands chemins, des monceaux de pierres conſacrés à Mercure, les peuples du Nord les mettoient de même

Siciliens & à des particuliers, les même noms qui furent ceux des Scythes Géléens & de leur fondateur ? ne ſeroit il pas à croire que les Scythes Géléens, qui s'étendirent dans l'Aſie, s'établirent vers l'iſle de Crete ou de Rhodes, dont ſortit la famille de Gélon, & dont on prétend que Géla fut une colonie ? *(Herodot. lib.* vii. & *Thucydid. lib.* vi.) Enfin, n'étoit il pas auſſi facile aux Géléens de l'Aſie, de venir dans les iſles de Crete & de Rhodes, qu'il le fut aux habitans de ces iſles d'aller s'établir ſous le nom de Géléens ſur le rivage de la Sicile ? Ces noms, ces emblêmes multipliés, ne nous apprennent ils pas ce que les auteurs n'ont pas ſçu nous dire, ou ce qui nous manque des auteurs dont le tems nous a privé ?

Gélon premier, reconnu pour le *Bienfaiteur* & pour le *Sauveur* de la Sicile, en fut déclaré *Roi* ; *(Diod. lib.* xi. *p.* 425. *Μῖα φωνῆ πάντας ἀποκαλεῖν εὐεργέτην, ϗ σοτῆρα, ϗ βασιλέα*) depuis la victoire d'Hymere, il fut toujours aimé par les Siciliens & jouit d'une grande autorité parmi eux. *(Diod. in eod. lib.* xi. *p.* 423. *Διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐημερίας ἀποδοχῆς ἐτύγχανεν, οὐ μονόν παρὰ τοῖς πολίταις, ἀλλά ϗ καθ' ὅλην τὴν Σικελίαν.)* Le Prince, qui parvint le premier à ces titres & à cette autorité, eſt auſſi le premier ſur les médailles duquel on voit le Symbole de la *Triquetra. (Vid. Parut. Gélon. medag. d'Orv.* I.) Elle y paroit avec un *Diſque* dans ſon milieu, exactement comme celui de la *Triquetra* des Géléens de l'Aſie ; & il ſemble que, vers ſon tems, ce ſymbole commença à devenir celui de la Sicile. Dans un voyage que je fis dans cette iſle, j'achetai à Meſſine un pied de *Candélabre* qu'on a reſtitué depuis ; il eſt à préſent dans le *Muſæum Britannique.* Ce pied eſt formé d'une *Triquetra,* ou de trois jambes de femme, dont les pieds ſont ceux du cheval : cet animal fut ſpécialement conſacré au Soleil ; on l'ateloit à ſon char, & la révolution de ce char formoit celle de l'année, de laquelle les *Saiſons* étoient les parties ; les pieds de cheval, mis à la place de ceux des trois jambes de femme deſtinées à repréſenter les *Saiſons,* expriment leur cours, formé par la marche des chevaux du Soleil, & le retour circulaire de ces mêmes jambes ſur elles mêmes, marque la ſucceſſion de ces mêmes ſaiſons, & le cercle continuel qu'elles ſemblent décrire dans la durée des tems. Le Candélabre auquel ce Symbole ſer-

même sur les routes publiques; les parens des morts apportoient ordinairement ces pierres. Ils les accumuloient les unes

vit de pieds, porte le caractere propre à le faire reconnoître comme ayant anciennement été consacré au Soleil par les peuples, chez lesquels on a trouvé ce monument. On voit par cette figure, que la *Triquetra* exprima chez les Siciliens les *Saisons*, comme elle les exprima chez les peuples du Nord, & chez les Géléens de l'Asie. Ces derniers voisins des Mardes & des Amardes l'étoient aussi de la Bactriane & du pays des Sacques, dont ils étoient originaires. Ce pays est maintenant habité par les Tartares, sur les monoies desquels nous avons montré qu'existe encore le *Triangle*, aussi marqué par trois *Globules* sur les monoies d'argent du Thibet. Ce *Triangle* étant le fondement de la *Triquetra*, s'est donc conservé dans les pays mêmes d'où nous voyons sortir l'emblême du *Bœuf*, qui en fut transporté dans les contrées du Nord, dans l'Asie & dans la Sicile, avec celui de la *Triquetra*. Quelque sens particulier qu'ayent pu dans la suite lui donner les Siciliens, en l'appliquant à la figure propre à leur pays, de ce que les anciens Grecs, comme les anciens peuples du Nord, divisoient l'année de la même façon, il semble que cette figure fut dans des tems très-reculés employée chez les premiers à représenter les années, comme elle les représenta chez les autres. Quand des *formes Symboliques*, comme l'est celle de la *Triquetra*, furent employées par différens peuples, il en faut chercher l'interprétation, chez ceux qui conserverent plus long-tems le sens *primitif* ou *l'intention* de ces formes *arbitraires*; tels paroissent avoir été, par préférence aux Siciliens, les Géléens de l'Asie, les habitans de Selgé & d'Aspende en Pamphylie, & particulierement les peuples du Nord, chez lesquels l'usage même de la *Triquetra*, montre la raison qui la fit inventer, & rend compte de la bizârerie de cette figure singuliere.

La fable du Phénix, rapportée dans Hérodote, (*Lib.* ii. *c.* lxxiii.) de même que celle de l'Oiseau de l'Edda qui vivoit 300 jours, & celle de la Frégga des Scandinaves, sont reconnues aujourd'hui pour être des emblêmes de l'année & de la marche du Soleil: ces emblêmes ne purent être inventés que par les nations Septentrionales, parce qu'ils ne conviennent qu'à leur climat (*Hist. de l'Astron. Anc. p.* 99.) & au paralelle de 71°, sous lequel vivoient les peuples chez lesquels la forme de la *Triquetra* fut employée à représenter l'année & ses

unes ſur les autres en forme de collines.. Depuis que Freyus ſe fut fait enterrer ſur une éminence près *d'Upſal*, Snorr rapporte

& ſes diviſions. Ces peuples habitoient le voiſinage, ou le pays même des anciens Hyperboréens. On trouve chez ceux-ci une fable toute ſemblable, c'eſt celle du Soleil, qui viſitoit leur pays chaque dix-neuvieme année: *(Diod. lib.* ii. *p.* 159. Λέγεται δὲ καὶ τὸν θεὸν δι' ἐτῶν ἐννεακαίδεκα καταντᾶν εἰν τὴν νῆσον.) alors, ajoute Diodore " les Aſtres retournoient au point dont ils " étoient partis, c'eſt pourquoi cette révolution de xix ans fut appelée " la *Grande Année* par les Grecs." (Καὶ διὰ Τοῦτο τὸν ἐννεακαιδεκατῆ χρόνον ὑπὸ τῶν Ελλήνων μέγαν ἐνιαυτὸν ὀνομάζεσθαι.) Les Grecs reconnoiſſoient donc avoir reçu cette grande année des Hyperboréens, dont ſuivant Platon ils tenoient la doctrine des Enfers: pourquoi n'en auroient ils pas reçu dans des tems plus anciens encore, la diviſion de l'année en trois ſaiſons, avec la forme de la *Triquetra* qui l'exprimoit, & que l'on trouve d'une part conſervée chez les deſcendans de ces peuples, & de l'autre repréſentée ſur les médailles Grecques, où elle doit indiquer des fêtes annuelles, avec les jeux qui leurs étoient propres?

La Période de xix années, qui concilie les mouvemens du Soleil & de la Lune, & marque à deux heures près le moment où ces deux Aſtres ſe retrouvent au même point du Ciel, eſt ce que d'après les Grecs nous appelons le Nombre d'or; elle leur fut communiquée par Méton, pendant les Jeux Olympiques célébrés l'an 432 avant notre Ere, dans la 77e Olympiade. M. Bailly ne peut croire que ce Cycle ait été inventé par Méton. *(Hiſt. de l'Aſtron. Anci. p.* 226 & 251.) Sa conjecture eſt non ſeulement démontrée vraie, par le paſſage de Diodore cité ci-deſſus, mais encore par quelques manuſcrits de ce même auteur, où le nom de Méton mis à la place du mot Μέγαν, avant ἐνιαυτὸν, marque au lieu de la Grande année, l'année de Méton; les Grecs l'avoient priſe de la Période Hyperboréenne, ou du moins la fondoient ſur les motifs dont ſe ſervoient les Hyperboréens pour célébrer leurs fêtes, à l'occaſion du retour de la Période de xix ans. Le manuſcript, d'après lequel *Poggio* fit ſa traduction, publiée en 1531, lui a fait rendre ce paſſage, *ob eam rem hujus modi annorum tempus a Græcis Metonus annus nominatur.*

La

porte que *les perſonnes les plus diſtinguées y firent élever non ſeulement des tombeaux en forme de collines, mais encore des*

La Chine, que nous avons vu avoir été peuplée par les Scythes; l'Inde, que nous avons vu avoir été civiliſée par ces mêmes peuples; la Chaldée, qu'ils parcoururent, & qu'ils gouvernerent avec toute l'Aſie, connurent très-anciennement la Période de xix ans, que l'on trouve chez les Hyperboréens. Cela ne prouve-t-il pas un centre commun d'où partirent les Chinois, les Indiens & les Hyperboréens, que tant de faits nous montrent être deſcendus de cette même famille, dont la Branche ainée s'étendit vers la Chine, dont celle de Gélon occupa l'Aſie Orientale, & dont celle d'Agathyrſe ſe tranſporta dans le Nord de cette même Aſie? La découverte d'un Cycle " le plus " exact, le plus court & le plus commode de tous ceux qu'on pouvoit " imaginer pour concilier les mouvemens du Soleil & de la Lune." Suppoſe une ſuite d'obſervations, qui doit avoir duré pendant un grand nombre d'années; il a fallu répéter ces obſervations pendant pluſieurs Cycles de xix ans; ces opérations ſuppoſent l'invention des Arts, celle des Lettres & de l'Ecriture, ſans laquelle on n'eut pu ni les faire, ni les tranſmettre à la poſtérité; tout cela ne nous montre-t-il pas combien les caracteres Hyperboréens, employés à écrire les tables qui ſe voyoient à Délos, devoient être antérieurs au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce? Stralemberg aſſure qu'on voit encore ſur les rochers des deſerts de la Tartarie, des inſcriptions en letters Runiques; elles ont une telle analogie avec celles des anciens Grecs, qu'il eſt aiſé de concevoir comment on put les lire en Grèce au tems de l'expédition de Xerxès, ſi c'étoit dans ces lettres que furent écrites les tables de Délos, & quand on conſidere les traditions des Grecs mêmes, quand on voit chez eux tant de formes employées par les habitans du Nord, tant de coutumes qui ſont exactement les mêmes, tant de ſuperſtitions qui ſe reſſemblent, tant d'idées qui tiennent les unes aux autres, chez des peuples ſéparés par des diſtances que le commerce n'a pu rapprocher, & qui ne l'ont pu être que par une religion commune, dont nous voyons clairement les traces, dans leurs monumens & dans leurs hiſtoires comparées, ne doit on pas conclure que ces peuples ſortirent d'une même famille, dont le berceau ne doit ſe chercher ni dans la Grèce, ni dans le Nord de l'Europe, mais chez les nations qui porterent leurs inſtitutions aux extrêmités de l'Aſie, & à toute la terre connue des anciens?

tombeaux

tombeaux formés par des pierres ſépulcrales; ces uſages furent exactement ceux de la Grèce.

Par la préface, miſe par Mr. Gerard Schöning à la tête du ſecond volume de l'hiſtoire des Rois de Norvege de Snorr, on voit qu'en 1776, on trouva dans de très-anciens tombeaux ouverts près de *Jægerſpris*, par ordre du Prince Fréderic de Dannemarc, des épées, des haches & des marteaux d'une pierre très-dure, taillées avec leurs manches, pareils à ceux qu'on a trouvés dans les mines des Tſchoudes au voiſinage du *Schlangenberg* : on ne découvrit avec ces derniers que des inſtrumens d'airain, ſans aucune trace de fer : cela fit penſer, (169) que ces tombeaux précéderent le tems où l'on connut l'uſage de ce métal. Durant mon ſéjour à Naples, on découvrit dans la partie de la Lucanie, autrefois habitée par les Pélaſgues Oenotriens, (170) des tombeaux, dans leſquels étoient des pointes de fleches, avec une épée faites de pierres. Ces morceaux conſervés aujourd'hui dans la collection des antiques achettées par le Muſæum Britannique, ſont des monumens des arts du peuple ancien, de qui nous avons vu que les Grecs & les habitans du Nord reçurent les leurs: ils prirent de lui la forme de leurs ſépultures, avec l'uſage d'y enfermer les choſes dont ils ſe ſervoient en cette vie, dans l'eſpérance de s'en ſervir encore dans l'autre: & comme la nature des armes retrouvées dans

(169) Voyage de Mr. Pallas. *T.* II. *p.* 399. *et ſuiv.*
(170) Dionyſ. Halic. Hiſt. Rom. *lib.* i.

les

les plus anciens tombeaux des Pélaſgues Oenotriens, montre des tems antérieurs aux Dactyles Idéens, qui ſuivant le marbre d'Arondel, donnerent le fer aux Grecs: (171) ainſi les mêmes inſtrumens trouvés dans les mines & les tombeaux des anciens peuples du Nord de l'Aſie & de l'Europe, nous montrent que les colonies, envoyées par les derniers chez les autres, remontent à des tems très-éloignés de tous ceux dont l'hiſtoire s'eſt conſervée juſqu'à nous.

Des armes & d'autres inſtrumens en pierres, de la nature du Silex, ont été trouvés dans la province de Cornwal, vers la pointe la plus occidentale de l'Angleterre: (172) on a d'ailleurs découvert des monumens du même genre dans preſque toutes les provinces de cette iſle: il s'y trouve auſſi des tombeaux, élevés ſous des formes abſolument pareilles à celles qu'employerent toutes les colonies des Agathyrſes, en quelques contrées qu'elles ſe ſoient portées: cela joint à la Doctrine des Enfers qui paroit être venue par ces peuples dans les Iſles Orcades, au nom donné à ces Iſles, ainſi qu'à celui des plus anciens habitans de la Bretagne, ſemble nous aſſurer que l'uſage des tombeaux, ſoit en collines, ſoit en pierres amoncelées les unes ſur les autres, y précéda de beaucoup l'arrivée des Danois, qui l'envahirent dans le douzieme ſiecle. Les médailles tirées des tombeaux Romains qui ont ces mêmes formes de collines, prouvent

(171) Marm. Oxon. Epoch. XI.
(172) Borlaſe. *Antiq. of Cornwal.*

indubita-

indubitablement ce fait; car en faisant ces sortes de sépultures, les Romains se conformerent aux formes des choses en usage, dans le pays où ils se trouvoient, & qui l'avoient anciennement été dans l'Italie, comme bientôt on le verra. Quant aux Danois, ils ne renouvellerent pas cet usage en arrivant en Angleterre, mais ils suivirent celui qui exista chez eux dès leur origine: il leur fut apporté par les peuples venus du pays des Hyperboréens, soit que ces peuples fussent les mêmes que les Finois ou les Tschoudes, soit que ce fussent des Cimmériens ou des Cimbres, puisque ceux-ci ne différent des premiers que par les noms & les tems de leurs émigrations, car tous sortirent des mêmes contrées, & furent dans leur principe les mêmes nations. Il est assuré que dès l'an 1016 de notre Ere, Canut Roi de Dannemarc ayant abordé dans la province d'Essex, y combattit & défit *Edmund surnommé côte de fer*. Après cette victoire, on éléva dans le champ de bataille plusieurs tombeaux en forme de collines, sous lesquelles on enterra les morts; ces tombeaux portent encore le nom de *Bartlow-Hills:* on a trouvé dans l'une d'elles, une urne de pierres, avec deux corps placés à l'opposite l'un de l'autre. Deux pierres semblables contenoient aussi des ossemens, avec des chaines de fer pareilles à celles dont on sert pour des mors de cheval: ces sortes de sépultures étant peu communes en France & en Italie où on les a détruites, j'ai fait représenter ici, à la *Planche* VII. celles de *Bartlow-Hills*, afin que chacun puisse s'en former

une idée précife, & les comparer à celles des Grecs dont-il convient à préfent de parler.

Suivant Athenée, on rencontroit fréquemment dans la Laconie, des monticules élevés pour fervir de tombeaux aux compagnons de Pélops. (173) Ce prince qui donna fon nom au Péloponefe, (174) y vint de Phrygie, où certainement ces tombeaux étoient en usage: (175) car la Phrygie fut long-tems habitée par des Pélafgues, dont on a vu l'origine remonter aux Agathyrfes, dans les pays defquels cette forme de tombeaux, fe retrouve encore à préfent. (176) Dans le Septieme livre de l'Iliade, les Grecs par le confeil de Neftor, après avoir brûlé tous les corps de ceux qui venoient de périr devant Troye, éleverent autour du bucher, un *mon-*

(173) Anthen. *Deipnof. lib.* xiv. *p.* 625. Ἴδοις δ' ἂν καὶ τῆς Πελοποννήσου πανταχοῦ μάλιςα δ' ἐν Λακεδαίμονι χώματα μεγάλα ἃ καλοῦσι τάφοις τῶν μετὰ Πέλοπος φρυγῶν. *Vifuntur in Péloponefo ubique, potiffimum Lacedemone, ingentes tumuli, quos Phrigum Pelopis fociorum dicunt effe fepulcra.*

(174) Strab. *Geograph. lib.* vii. *p.* 321.

(175) Homer. *Iliad. lib.* xi. *v.* 371. Le Tombeau d'Ilus troifieme Roi de Troye, dont Homere parle ici, eft caractérifé comme celui de Patrocle dont il eft parlé dans la note fuivante, & qui étoit élevé en colline : tous deux font appelés du même nom, mais celui d'Ilus, conftruit par les Troyens bien avant la guerre que leur firent les Grecs, avoit à fa fommité une *Stele*, ou *colonne*, comme celles dont on a parlé ci-deffus.

Στήλῃ κεκλιμένος, ἀνδροκμήτῳ ἐπὶ τύμβῳ,
Ἴλου Δαρδανίδαο, παλαιοῦ δημογέροντος.

Columnam prætentam habens, viri defuncti ad fepulcrum,
Ili Dardanidæ, prifci fenis honorati.

(176) Voyez la *note* 172.

ticule,

ticule, ſous lequel ils enſevelirent leurs cendres en commun ; (177) Homere rapporte ailleurs plus particuliérement la maniere dont on élevoit ces ſépultures : Achille, pour rendre les honeurs funebres à Patrocle ſon ami, & lui ériger un tombeau qu'il deſtinoit dans la ſuite à devenir le

(177) Homer. *Iliad. lib.* vii. *v.* 335.

Τύμβον δ' ἀμφὶ πυρὴν ἕνα χεύομεν ἐξαγαγόντες,
Ἄκριτον ἐν πεδίῳ.

Tumulum autem circa Pyram unum aggeſta-terra faciamus egreſſi,
Omnibus communem in Campo.

Ce tombeau étoit dans le Camp même des Grecs, où Neſtor leur parle & où il leur dit qu'il faut apporter les corps de ceux qui ont été tués ; αὐτοὶ δ' ἀγρόμενοι κυκλήσομεν ΕΝΘΑΔΕ νεκρούς. *Nos vero congregati curribus-advehemus* Huc *cadavera.* Ce même endroit fut entouré de tours, de murs qui les uniſſoient, & d'un foſſé : c'eſt pourtant ce qu'Homere appelle Πεδίων, d'un nom qui de ſon tems ſignifioit également un *Champ* & un *Camp*, comme il ſignifie encore la même choſe chez les Italiens. Cela m'a fait traduire ailleurs, le mot *Pedion*, que Strabon dit avoir la même ſignification que celui d'*Argos* dans les langues Macédoniennes & Théſſaliennes, par le mot *Camp.* Une ville reſſemble en effet bien plus à un *Camp* qu'à un *Champ* : les anciens Grecs étant deſcendus des Scythes, vivant comme eux ſous des tentes, leurs *Camps* donnerent lieu à la naiſſance des premieres villes de la Grèce. C'eſt je crois de l'uſage d'enterrer les corps des guerriers dans les *Camps*, que vint enſuite chez les Grecs, celui de les enterrer dans les villes ; ce qui ne fut pas dans les premiers tems de Rome. Mais il eſt naturel de croire, que les *Camps* des premiers Grecs s'étant convertis en villes, on ſuivit dans celles-ci les coutumes ſuivies dans les autres. Celle d'y plaçer des tombeaux fut de ce nombre. Ils s'y trouverent néceſſairement quand on commença à batir des cabanes & enſuite des maiſons ſolides, en place des tentes dont on s'étoit ſervi précédemment.

ſien, (178) fait apporter une *immenſe quantité de bois*, (179) dans l'endroit marqué à cet effet, & qu'il a choiſi *au bord de la mer*. (180) On a déja vu les raiſons pour leſquelles les anciens placerent leurs tombeaux ſur les grands chemins, & dans le voiſinage de la mer, des fleuves, des rivieres & des eaux en général. (181)

Les compagnons d'Achille viennent avec leurs armes accompagner le corps de Patrocle, & le portent au milieu d'eux. (182) Il eſt *deſarmé*, parce qu'Hector la dépouillé de l'armure qu'il portoit en combattant contre lui : *ſes compagnons coupent leurs cheveux, les jettent ſur ſon corps & l'en re-*

(178) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 125.

——— Ἔνθ᾽ ἄρ᾽ Ἀχιλλεὺς

Φράσσατο Πατρόκλῳ μέγα ἠρίον, ἠδὲ οἱ αὐτῷ.

——— *Ubi Achilles*

Deſignaverat Patroclo magnum ſepulcrum, atque ſibi ipſi.

(179) Homer. *in eod. lib.* v. *v.* 127.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πάντῃ παρακάββαλον ἄσπετον ὕλην.

At poſtquam undique appoſuerant immenſam materiem.

(180) Homer. *in eod. lib.* v. *v.* 125.

Κὰδ δ᾽ ἄρ᾽ ἐπ᾽ ἀκτῆς βάλλον ἐπισχερώ.——

Atque in Littus dejecerent ordine.

(181) Voyez à ce ſujet, ce qui a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.

(182) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 134.

Ἐν δὲ μέσσοισι φέρον Πάτροκλον ἑταῖροι.

In mediis autem ferebant Patroclum ſocii.

couverent

couverent tout entier. (183) Cette marque de dévouement, eſt imitée par Achille même ; il *remet ſes cheveux qu'il a coupés dans les mains de Patrocle.* Une telle cérémonie tenoit lieu du dévouement des Scythes (184) & des anciens habitans du Nord, qui ſe faiſoient enſevelir avec leurs chefs, & quelquefois avec leurs amis.

Les *Princes de l'armée des Grecs* reſtent autour du corps, mais les troupes ſe retirent dans leurs quartiers. (185) On commence alors par élever le bucher : douze Troyens immolés aux mânes du défunt, y ſont placés confuſément avec les chevaux & les chiens égorgés en ſon honeur : (186) on dépoſe le corps de Patrocle, dans le milieu & ſur la partie la plus haute (187) de ce bucher ; ſa forme étoit celle d'une *Pyramide*, dont le ſommet ſeroit tronqué, comme l'eſt celui des *Pyramides* d'Egypte. (188) Leur nom vint de celui de *Pyra*, donné à ces ſortes de buchers funebres. Nous

(183) Homer. *in eod. lib. v.* 135.

Θριξὶ δὲ πάντα νέκυν καταείνυον, ἃς ἐπέβαλλον
Κειρόμενοι.
Capillis vero totum mortuum tegebant, quos injiciebant
Tondentes.

(184) Herod. *lib.* iv. *cap.* lxxi.

(185) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 158, *et ſeq.*

(186) Homer. *ub. ſupr. v.* 175.

(187) Homer. *in eod. loc. v.* 165.

Ἐν δὲ πυρῇ ὑπάτῃ νεκρὸν θέσαν, ἀχνύμενος κῆρ.
Et in Pyra ſumma cadaver poſuerunt dolentes corde.

(188) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 217.

trouvons

trouvons dans Snorr la raiſon pour laquelle on les élevoit très-haut & l'on y employoit tant de bois ; car en parlant de la mort d'Odin, il dit *qu'on brûla ſon corps d'une maniere honorable, au milieu des flammes qui s'élevoient très-haut: on croyoit alors*, ajoute cet auteur, *que plus le feu s'élevoit, plus celui dont le corps étoit brulé recevoit d'honeur dans le Ciel.* Ce-ci nous donne la raiſon de la prodigieuſe grandeur des Pyramides, conſtruites par les Egyptiens à la mémoire des morts ; car nous avons montré que dans leur pays, totalement privé de bois, elles tenoient lieu du bucher, dont elles conſerverent toutes les formes : elles ſont en effet conſtruites par aſſiſes, qui vont toujours en diminuant, comme les buchers repréſentés ſur les médailles impériales, & leur ſommet s'applatit, pour marquer l'endroit où l'on plaçoit les morts dans le tems de l'*uſtion*.

La cérémonie de l'*uſtion* ſe faiſoit pendant la nuit: (189) durant tout le tems de ſa durée, Achille tenant une coupe d'or, tiroit d'un vaſe de *forme ronde, le vin dont il répandoit des libations ſur la terre.* (190) Les feuilles de Vigne & de Lierre,

(189) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 218.

Ὁ δὲ πάννυχος ὠκὺς Ἀχιλλεὺς
Χρυσέου ἐκ κρητῆρος, ἔχων δέπας ἀμφικύπελλον,
Οἶνον ἀφυσσόμενος χάμαδις χέε δεῦε δὲ γαῖαν
Ψυχὴν κικλήσκων Πατροκλῆος δειλοῖο.

Tota nocte autem velox Achilles.
Aureo ex cratere, tenens poculum rotundum
Vinum hauriens, in humum.

(190) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 243 & 253.

comme

comme les Raiſins ſouvent ſculptés de relief ſur les urnes ſépulcrales, ainſi que les Pateres & autres Vaſes, rappellent ces *libations* de Vin faites en l'honeur du Dieu des Mânes, du Soleil nocturne, ou ce qui eſt la même choſe de l'Etre Générateur, que ces anciennes cérémonies nous montrent encore avoir été le Dieu qui préſidoit à *la mort* de même qu'à la *vie*. De tous les peuples de la terre, les Tartares deſcendans des Scythes, ſont aujourd'hui les ſeuls qui font des libations à l'honeur des morts ; ils les répandent du côté du Nord, parce que c'eſt de là que vinrent à leurs ancêtres la doctrine des Enfers, que nous avons vue ſortir du pays des Hyperboréens, d'où elle ſe répandit chez tous les anciens peuples.

Après l'extinction du bucher de Patrocle, on ramaſſe les reſtes de ſes oſſemens, on les renferme dans un vaſe d'or, pour y joindre dans la ſuite les cendres d'Achille, (191) celui-ci fait *d'abord élever un tombeau d'une grandeur médiocre, pour être augmenté dans ſa hauteur & dans ſa largeur,*

(191) Homer. *in eod. libr. v.* 245.

Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
Ἀλλ' ἐπιεικέα τοῖον, ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοὶ
Εὐρύν θ' ὑψηλόν τε τιθήμεναι οἵ κεν ἐμεῖο
Δεύτεροι ἐν νήεσσι πολυκλήϊσι λίπησθε·

" *Tumulum autem non admodum magnum ego fieri volo*
" *Sed mediocrem quemdam: poſtmodum vero et hunc Achivi*
" *Latumque altumque facite, qui quidem me*
" *Poſteriores in navibus, multa-tranſtra-habentibus relinquemini.*"

quand

quand à l'avenir on l'y aura enterré lui même. (192) On voit que l'usage d'aggrandir ces tombeaux, suivant la qualité des personnes auxquelles ils étoient destinés, existoit chez les Grecs, au tems de la guerre de Troye, comme il exista chez les Danois & les Bretons, ainsi qu'on peut le remarquer par les différentes grandeurs de ces tombeaux, encore existans en différens endroits, & dans ceux de *Bartlows-Hills*, dont on trouve ici la représentation. (193)

Quand les Grecs eurent éteint avec du vin, (194) l'incendie du bucher de Patrocle, ils éleverent, *sur l'endroit* même où il avoit été, le tombeau qu'ils lui destinoient, en amoncelant des terres qu'Homere appele *Fusiles*, (195) parce que toujours portées dans le point le plus élevé, elles en descendoient pour remplir le *cercle* qu'on avoit tracé autour de l'espace occupé par le bucher. Ce cercle, comme on la déja dit, marquoit les fondemens du tombeau : (196) j'en ai fait graver ici un de cet espece trouvé dans le Lancashire ; sa forme me semble très-propre à développer, ce passage d'Homere, & à faire voir en même tems l'exacte confor-

(192) *Planche* VII.

(193) Homer. *Iliad. lib.* xxiii. *v.* 250.

Πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σβέσαν αἴθοπι οἴνῳ.

Primum quidem Pyram extinxerunt nigro Vino.

(194) Homer. *in eod. lib. v.* 256.

(195) *Ver.* 255.

(196) Voyez ici la *Planche* VI.

mité

mité des coutumes funéraires employées dans les pays autrefois habités par les Celtes, avec celles des Grecs.

La figure A représente l'élévation de ce tombeau, dont le plan se trouve à la figure B, *Planche* VIII. *le cercle* dont il est environné, fut tracé autour du bucher où l'on avoit brulé le corps. Car on en a trouvé les *cendres* & les ossemens renfermés dans un vase d'argille, recouvert de deux pierres buttées l'une contre l'autre, pour empêcher qu'il ne fut endomagé. *(Voyez la fig.* B.) Les pierres dont est formé le contour de ce *cercle*, sont appelées par Homere les *fondemens* du tombeau ; elles servent en effet à soutenir celles qui s'élevent à sa surface, où sont accumulées les terres destinées à remplir leur place dans les monumens semblables. On appeloit ces pierres les *Monceaux de Mercure :* (197) ils tenoient lieu des figures mêmes de ce Dieu ; un de ces *Monceaux* se voit placé sur un autel, au revers d'une médaille frappée sous le règne de Commode, dans la ville d'Apamée. (198) Deux caisses formées par des pierres assises les unes à côté des autres partagent le plan de ce tombeau. Elles contenoient deux squelettes : la lame d'une épée fut trouvée à côté de l'un, avec un: javelot près de lui l'autre étoit inhumé aux pieds du premier. Cette situation marquant chez les morts, comme chez les vivans, un état inférieur, & ce squelette

(197) Et *Phurn. in Merc.*

(198) Voyez la *Planche* VII. *Fig.* D. Cette médaille est rapportée parmi celles des peuples & villes dans le recueil de Mr. Pellrin. *Mél. Vol.* I. *Pl.* I. N° 2.

n'ayant d'ailleurs aucune arme avec lui, cela femble indiquer fa condition moins diftinguée. Il paroit être celui d'un efclave, *peut-être* dévoué à la mort, fuivant la coutume des Celtes & des anciens Grecs. La perfonne la plus diftinguée de ce tombeau eft affurément celle, dont les reftes y furent renfermés dans le vafe d'argille, après avoir effuyé le feu: car cette forte de fépulture étoit la plus honorable de toutes celles qu'on put donner. Les pierres accumulées fur ce tombeau y prenent la forme *Conique* ou *Ovalaire*, pour les raifons que nous avons dites. Homere rapporte que les Troyens ayant brulé le corps d'Hector, *en renfermerent les offemens dans une caffete*, (199) *qu'ils recouvrirent de voiles teints en couleur de pourpre:* cet ufage donna lieu à la forme de quantité d'urnes fépulcrales en marbre, qui ont la forme de *caffetes:* celle d'Hector fut pofée *dans une foffe profonde, fur laquelle on entaffa un monceau de grandes pierres, qu'enfuite on recouvrit de terre:* (200) il exifte encore en Angleterre & dans tous les pays habités par les Celtes, des tombeaux

(199) Voyez les cinq premiers vers de la note fuivante.

(200) Homer. *Iliad. lib.* xxiv. *v.* 793.

'Οςέα λευκὰ λέγοντο κασίγνητοι, ἕταροί τε,
Μυρόμενοι, θαλερὸν δὲ κατείβετο δάκρυ παρειων.
Καὶ τά γε χρυσείην ἐς λάρνακα θῆκαν ἑλόντες,
Πορφυρέοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν.
Αἶψα δ' ἄρ' ἐς κοίλην κάπετον θέσαν· αὐτὰρ ὕπερθε
Πυκνοῖσιν λάεσσι κατεςόρεσαν μεγάλοισι.
Ῥίμφα δὲ σῆμ' ἔχεαν.

Offa

tombeaux de cette eſpece, formés à-la-fois de pierres ſur leſquelles on a rapporté des terres, qui s'exauſſent en forme de collines *ovalaires* ſouvent très-élevées: tels ſont ceux que l'on voit à peu de diſtance du Rhin, entre Andernach & Cologne. Les anciens habitans de l'Italie eurent des monumens ſemblables, ainſi qu'on le voit par la deſcription faite par Virgile du tombeau du Roi Dercennus. (201)

Il

Oſſa alba legerunt fratres, ſodaleſque,
Lugentes, ubereſque defundebantur lacrymæ per genas.
Et hæc aureum in loculum poſuerunt ſuſcepta,
Purpureis peplis obtecta mollibus:
Mox autem in cavam foſſam poſuerunt; et ſuperne
Denſis lapidibus ſtraverunt magnis.
Cito vero tumulum aggeſſerunt.

(201) Virgil. *Æneid.*

— — *Fuit ingens monte ſub alto*
Regis, Dercenni terreno ex aggere Buſtum.

La forme de *Collines*, donnée dès les plus anciens tems aux *Tombeaux* de l'Italie, à ceux de la Grèce, à ceux de la Phrygie, à ceux des anciens habitans de l'Angleterre, de l'Ibérie, de la Scandinavie, & en général de tous les Celtes, ſe trouve chez les Scythes, dans un pays qui tient le milieu entre les extrêmités de l'Europe & celles de l'Aſie, où cette même forme continue à ſubſiſter chez les Chinois. Ils conſervent encore ainſi, que les Tartares, une partie des rits funébres des Scythes leurs ancêtres. Navarette rapporte qu'un Viceroi de Canton, fut enterré avec celle de ſes femmes qu'il avoit le plus aimée & qui ſe pendit pour ſuivre ſon mari. Cette uſage, commun parmi les Tartares, fut autrefois ſuivi par les Chinois; mais les exemples en ſont devenus plus rares, parce qu'ils ne ſont pas approuvés par Confucius, *(Hiſt Général. des Voyages. T.* VI. *p.* 151.) à ces pratiques Scythiques, qui engageoient les vivans à ſe dévouer dans les tombeaux, on a ſubſtitué des repréſentations qui en rappelent

Il en exiſte encore un du même genre tout près de Rome : on lui donne le nom *de Monte del Grano*. Il eſt aſſez

pelent l'uſage. Les Romains, ſubſtituerent trente ſtatues de jonc de figure humaine, aux trente hommes qu'anciennement on noyoit dans le Tibre, pour appaiſer la colere de Saturne : *(Dionyſ. Halicarn. lib.* i. *cap.* xxx.) ainſi, à la place des hommes & des animaux que les Scythes, les Grecs & les Celtes égorgeoient ſur les buchers de leurs morts, ou renfermoient dans les tombeaux, les Chinois brûlent aujourd'hui dans leurs funérailles " des figures d'hommes, " de femmes, de chevaux, de ſelles & d'autres ſubſtances, *avec quantité de mo-* " *noies qu'ils croyent être changés dans l'autre vie à l'uſage du mort.*" C'eſt exactement ce que firent autrefois les Gaulois, comme le rapportent *Mela, (Lib.* iii. *cap.* ii.) Diodore de Sicile, *(Lib.* v.) & Valere Maxime. *(Lib.* ii. *cap.* vi.) " Les Chinois mettent auſſi dans la bouche des morts, *une piece de* " *monoie d'or ou d'argent*, du ris, du froment & quelques autres bagatelles ; les " perſonnes riches y mettent quelques perles," *(Hiſt. Gener. des Voyages. T.* VI. *p.* 150.) ces cérémonies, ſuivant Navarette, ſont preſcrites dans le livre nommé *Ray-ju*, écrit par Confucius. Après ce qui a été dit, il n'eſt pas néceſſaire de rappeler ici leur analogie ſinguliere, avec celles des Grecs & des peuples du Nord.

" Les Tombeaux des Chinois ſont hors des villes ; la plûpart ſur quel- " qu'éminence. Ils y plantent ordinairement des pins ou des cyprès qui les " environnent de leur ombre." Cette coutume étoit encore celle des Grecs & des Romains, ils y employoient les mêmes eſpeces d'Arbres. Les cercueils des Chinois ſont très-riches, quelquefois dorés & avec des *ornemens* de *Sculpture*: *(Hiſt. des Voy. p.* 151.) Ils mettent les noms de chaque famille ſur la *principale pierre* de leurs tombeaux, qu'ils *bâtiſſent avec ſoin.* " Les Pauvres ſe contentent " de couvrir leur cercueil de terre, de ſix ou ſept pieds de hauteur en forme " de Pyramide. Mais les tombeaux des Mandarins & des autres Grands " ſont ordinairement magnifiques : on bâtit une voute, ſous laquelle on " place le cercueil, on éleve au-deſſus un amas de terre de la *forme d'un* " *Bonnet*, haut d'environ douze pieds, ſur huit ou dix de diametre, & qu'on " entoure d'arbres de pluſieurs eſpeces. On éleve auprès une longue table " de marbre blanc, où l'on place, une caſſolete, deux vaſes & deux chande- " liers,

affez grand pour qu'on y ait conftruit une maifon, autour de laquelle on planta des cyprès, avant de fe douter que ce fut un tombeau. (202) Ce monticule recouvre des voutes, dans l'une defquelles étoit le grand farcophage de marbre qui fe voit maintenant au Capitole. On prétend qu'il fut deftiné pour Alexandre Sévere, qu'on dit être repréfenté fur fon couvercle avec *Julia Mamæa* fa mere. (203) Quoiqu'il en

" liers, qui font auffi de marbre; des deux côtés on range fur plufieurs " lignes, quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de foldats, de lions, de " chevaux de felle, de chameaux, de tortues & d'autres animaux, &c." Il feroit fuperflu d'ajouter beaucoup d'autres circonftances. Ce qu'on vient de lire fuffit à prouver la conformité des rits funèbres des Chinois, avec celle de tous les autres peuples anciens; & l'identité des formes de leurs tombeaux avec celles qui fe trouvent par-tout où furent réverés les emblêmes du Bœuf & du Serpent, qui exiftent encore à la Chine. Ces emblêmes, comme les formes dont on fe fert dans les fépultures & les rits funebres, y tiennent à une religion, prefque détruite à la Chine, depuis que la réformation de Confucius & la doctrine de Fo y ont été adoptées.

(202) Voyez la *Planche* VIII. elle repréfente la fection de ce tombeau, dans l'état où il étoit au tems de Pietro Santi Bartoli, d'après lequel il eft gravé. On peut voir dans une des chambres fupérieures la pofition du farcophage dont nous allons parler. Toutes les autres chambres étoient vuides & ne contenoient rien, le canal d'en bas en formoit l'entrée, celui qui traverfe obliquement la voute fut creufé au hafard pour entrer dans ce tombeau.

(203) La forme de ce tombeau, reffemblante à celle d'un tas de bled, lui fit donner par les habitans de la campagne de Rome, où il fe trouve, le nom de *Monte del Grano.* Cette dénomination contribua, fans doute, à faire oublier celle qu'il tiroit du nom de ceux pour qui on l'éleva. Flaminius Vacca ayant, comme il le dit lui même, recueilli dès fa jeuneffe les obfervations faites par lui ou par d'autres, fur les découvertes qu'on fit à Rome pendant un efpace de cinquante fix ans, les adreffa par une lettre, écrite en 1594 à

Simonetta

en soit, il y a près de *Jægersperg* en Dannemarc, un tombeau également placé sous une colline artificielle & vouté comme celui

Simonetta Anastasius. Cette lettre est rapportée dans le voyage d'Italie du Pere Montfaucon, (*Chap.* viii. *p.* 112.) avec quelques fragmens du curieux manuscript qu'elle anonce. Flaminius Vacca y dit " qu'il se souvient, qu'à un " mille depuis la porte St Iean de Latran près des acqueducs, dans l'endroit " appelé *Monte del Grano*, il y avoit un grand monceau de pierres brutes, & " de pierres à fusil, qu'un ouvrier entreprit résolument de pénétrer; & " qu'étant parvenu vers son milieu, il y trouva une grande urne de marbre, " dont le bas-relief répréséntoit l'enlevement des Sabines : il y avoit sur son " couvercle deux figures couchées, dont l'une représente *Alexandre Severe*, & " l'autre *Julia Mamæa*, mere de ce Prince." (*Montfauc. ch.* ix. *p.* 155. *d'après la Traduct. Anglaise.*) On peut voir la représentation de ce sarcophage dans le livre institulé *Gli Sepolcri Antichi di Pietro Santi Bartoli. Tav.* LXXXI.

Avant l'époque de cette fouille on ignoroit que ce monticule couvrit un tombeau, car on le prenoit pour un monceau de pierres : Flaminius Vacca parlant de sa découverte, comme d'un événement dont *il se souvenoit*, & d'un fait éloigné du tems où il écrivoit, il faut donc qu'elle ait été faite dans sa jeunesse, vers le milieu du 16e siecle, il y a plus de deux cens ans. Aucune inscription ne put donner des lumieres sur les personnes ensevelies dans ce monument : mais on jugea qu'il étoit celui de *Julia Mamæa*, à ce que la figure de femme placée sur le sarcophage qu'on y trouva, ressemble manifestement à celle de cette Princesse. Elle a effectivement les traits, l'âge, & même la coëffure, qu'on lui voit sur ses médailles. La ressemblance de la figure mise à côté d'elle, avec celles des médailles d'*Alexandre Severe*, fit aussi croire quelle le représentoit : mais on ne fit pas attention, que si ses traits ressemblent beaucoup à ceux de cet Empereur, d'un autre côté elle ne peut lui ressembler par l'âge, car il mourut, non à 29 ans 3 mois & 9 jours, comme le dit Lampride, mais à l'âge de 26 ans 5 mois & 19 jours. (*Hist. des Emper. par Tillemont. T.* VII. *p.* 370.) Or cette figure paroissant plus agée que celle de *Mamæa* même, & marquant un homme d'au moins 55 ans, elle ne peut être celle de son fils, qui ne parvint pas à sa 27e année. Pourquoi lui eut on donné dans une statue un âge plus avancé que celui qu'on lui donnoit sur les médailles? Et

celui de Rome; il s'en trouve un autre de la même espece près de Dublin; & de même que la forme *Pyramidale* des *buchers* fit donner

Et si c'étoit un Empereur, dont ce tombeau contenoit les cendres, comment n'y auroit on pas mis une inscription, comme cela se pratiquoit pour tous les autres Princes, ainsi qu'on le voit par l'urne d'Agrippine, conservée au capitole, & par celles de la famille d'Auguste, qu'on déterra il y a peu d'années?

Les deux figures de ce sarcophage, y sont placées comme on avoit coutume de mettre celles des deux époux, dont une même urne contenoit les restes. *Julia Mamæa* mariée deux fois, eut de son premier époux *Alexien*, aussi nommé *Bassien*, (*Dio. lib.* xxxix. *p.* 914.) & qui depuis fut appelé *Alexandre Severe.* Cet époux étoit un *Consulaire*, que Dion son contemporain nomme *Genesius Marcianus.* (*Dio. lib.* lxxviii. *p.* 817.) *Mamæa* qu'il laissa veuve, l'étoit déja de son second mari dans l'année 217 de notre Ere où Caracalla fut tué. (*Hérodian. lib.* v. *p.* 562. C. D.) Il paroit donc que *Julia Mamæa* étoit beaucoup plus jeune que le pere d'*Alexandre Severe*; elle est représentée comme telle, relativement à la personne dont la figure est à côté de la sienne dans l'urne trouvée à *Monte del Grano:* & si celle-ci ressemble si fort à *Alexandre Severe*, c'est vraisemblablement parce que ce Prince avoit une grande ressemblance avec son pere, dont l'état me semble indiqué par la maniere dont il est placé près de sa femme, & par son âge qui montre en lui plutôt l'Epoux que le fils de *Julia Mamæa.*

En 1765, on découvrit près d'une voye antique, à deux milles de Velletri, un couvercle de sarcophage, maintenant conservé dans le palais public de cette ville. Une inscription Latine, gravée sur ce couvercle à côté de sa traduction Grecque est de la teneur suivante.

SEX. VARIO MARCELLO PROC. AQVAR. C. PROCVR. PROV.
BRIT. CC. PROCVR. RATIONIS PRIVAT. CCC. VICE PRAEF. PR. ET VRB.
FVNCTO. C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS LEG LEG III. AVG. PRAESIDI
PROV. NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA. C. F. CVM FILIS
MARITO ET PATRI AMANTISSIMO.

Cette pierre funéraire fut érigée par IULIA SOAEMIAS BASSIANA à son MARI TRES CHERI. Et par ses ENFANS A LEUR PERE très-AIMABLE, ou très-doux ΓΛΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ, comme le dit le texte Grec. Il s'appeloit SEXTUS VARIUS

donner aux tombeaux des Egyptiens celle de *Pyramides*, ainsi la forme *circulaire* donnée à la baze des sépultures dont

VARIVS MARCELLUS. Au tems de sa mort il étoit *Provéditeur des Eaux, Provéditeur de la province d'Angleterre; Provéditeur des comptes particuliers, vice Préfet du Prétoire et de la ville de Rome:* il est qualifié *d'homme très-illustre*, ΛΑΜΠΡΟΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ; il avoit encore les charges de *Préfet du trésor militaire; de député de la* III[e] *légion Augustale; enfin, il présidoit à la province de Numidie.*

Fille de *Julia Mæsa, Julia Soœmias*, qui éleva ce monument pour son époux *Sextus Varius Marcellus*, étoit sœur de *Julia Mamæa* qui éleva le tombeau sur lequel on la voit avec son mari *Genesius Marcianus:* l'une fut mere de l'Empereur *Héliogabale*, l'autre le fut d'*Alexandre Severe* son successeur. Caracalla dont elles étoient cousines, car il eut pour mere, *Julia Aquilia Severa* leur tante, mourut l'an 217 de notre Ere: *(Spart. p.* 87.) à cette époque *Julia Mamæa*, étoit déja veuve de son second mari. On croit que le premier mourut vers l'an 211. *(Tillemont. Heliog. p.* 266.) Cette princesse fut tuée avec Alexandre son fils près de Mayence dans un endroit appelé *Sicila, (Euseb. Chron.)* qu'on croit être le bourg de *Sicilingen*. Cet événemment est de l'an 235; ainsi *Julia Mamæa*, survequit de 24 ans *Genesius Marcianus*; c'est pour cela qu'elle paroit beaucoup plus jeune que lui sur le sarcophage où ils sont tous deux représentés: que si l'on y trouve pas d'inscription, comme on en a trouvé une sur le tombeau du mari de *Julia Soœmias* sa sœur, c'est que celle-ci ne devoit pas être inhumée avec *Sextus Varius Marcellus* son mari, aulieu qu'il semble que *Mamæa*, devant être inhumée avec le sien, on paroit avoir différé de mettre une inscription sur son tombeau, jusqu'au tems où elle y seroit renfermée avec lui; mais étant morte dans les Gaules, & ses cendres n'ayant pas été rapportées à Rome, ou du moins aucun auteur ne disant qu'elles y fussent transportées, il arriva que l'inscription différée d'abord, ne fut pas exécutée dans la suite, & ce tombeau ne fut jamais fini. Nous voyons en effet qu'au tems de Flaminius Vacca, " ce n'étoit " qu'un tas de pierres brutes, & de pierres à fusil, qui recouvroient la cham- " bre sépulcrale." Il étoit alors sans cette terre, sur laquelle on a depuis planté des arbres, après l'y avoir rapportée. Comme c'étoit sans doute l'intention de le faire, en le finissant après y avoir placé les corps ou les cendres de tous ceux qu'il devoit contenir.

Lampride

dont on vient de parler, fit dans la ſuite donner celle de tours à beau-

Lampride dit qu'on éleva dans la Gaule un *Cénotaphe*, c'eſt-à-dire un tombeau vuide, pour *Alexandre Severe*, mais qu'on lui en érigea un *très-vaſte* à Rome, (*p.* 1008. *Cenotaphium in Gallia*; *Romæ ſepulcrum ampliſſimum meruit.*) comme il n'eſt fait dans ce paſſage aucune mention de *Mamæa*, le tombeau dont il y eſt parlé ne paroit pas lui avoir été commun avec ſon fils: ainſi les modernes on dit ſans aucune autorité, qu'ils furent enterrés enſemble. Quoiqu'aſſez grand, le tombeau de *Geneſius Marcianus*, ne l'eſt pas autant que celui de *Metella*, dont les reſtes ſe voient encore ſur la voye Appienne; on ne peut le comparer ni à celui d'Auguſte, dont les vaſtes ruines exiſtent près du Tibre; ni à celui d'Hadrien, ſitué ſur la rive oppoſée de ce fleuve; ainſi le titre de *très-vaſte*, *ampliſſimum*, donné au tombeau d'*Alexandre Severe*, ne convenant pas à *Monte del Grano*, relativement à tous les autres monumens de cet eſpece qui ſubſiſtent encore, on ne peut croire qu'il ait ſervi pour ce Prince, & d'un autre côté, tout fait connoître que ce tombeau fut celui de ſon pere.

La Sculpture des figures & des bas-reliefs du ſarcophage trouvé à *Monte del Grano*, eſt étonante pour le tems où elle fut faite: car elle eſt infiniment ſupérieure à celles de l'Arc de triomphe de Septime Severe, & à celle de l'Arc conſtruit par les Argentiers: cependant elle ne ſurpaſſe pas celle des buſtes de ce Prince, & de Caracalla ſon fils. Le bas-relief ſculpté ſur la partie poſtérieure de çette urne repréſente Achille, dont Priam implore la clémence: le char dans lequel il eſt venu ſe voit derriere lui, & les préſens deſtinés à racheter le corps d'Hector ſont portés par un autre char. (*Ved. Gli. Sepolcri Antich. de Pietr. Santi Bartoli. T.* LXXXII.) Les deux côtés de cette même urne préſentent également des ſujets tirés d'Homere. La quérelle d'Achille & d'Agamemnon à l'occaſion de Briſeis, ſe voit à ſa partie antérieure. (*Santi. Bartoli. Tab.* LXXXI.) Cette explication très-ſimple eut ſans doute été reçue, lorſqu'on découvrit le monument auquel elle s'applique; mais comme on ſuppoſa qu'il étoit celui d'un Empereur Romain, on voulut y trouver un fait de l'hiſtoire Romaine, & l'on y vit l'*Enlevement des Sabines*. Cet opinion établie dès le tems de Flaminius Vacca, s'eſt conſervée juſqu'à celui où Mr. l'Abbé Winckelmann rétablit le véritable ſens de la compoſition

à beaucoup de tombeaux, dont un grand nombre subsiste encore

tion de ces bas-reliefs : *(Monumenti inediti. cap.* vi. *p.* 166.) ceux d'un très-beau vase trouvé dans le même sarcophage, furent encore plus absurdement interpretés ; leur sujet tenant à celui dont nous nous sommes occupés dans ce chapitre, il nous paroit important de le développer ici, en comparant ce que l'on en a dit, avec ce qu'on en pouvoit dire.

On peut voir, *Planches* IX. & X. de ce volume, la forme de ce beau vase, & le dessin des figures représentées sur son contour. Sa matiere n'est pas de pierre dure comme on l'a cru pendant long-tems ; ce n'est pas aussi celle dont on faisoit les vases *Murrhins.* Celle-ci venoit de l'Orient & particulierement de la *Carmanie*, ou du *Kerman. (Plin. lib.* xxxvii. *p.* 267. *Oriens Murrhina mittit ; inveniuntur ibi in plurimis locis nec insignibus, maxime Partici regni : præcipue tamen in Carmania humorem putant sub terra calore densari.)* La même terre produisoit le crystal & la matiere des vases *Murrhins, (Murrhina et crystallina ex eadem terra effodimus.)* celle du vase dont il s'agit ici, moins dure que ne l'étoit la *Murrha*, n'est pas comme elle une production de la nature, mais un ouvrage de l'art. C'est une pâte de verre d'un bleu très-foncé ; l'accord de cette couleur qui en fait le fond, avec les figures blanches placées sur elle, ne peut être plus harmonieux. Ces figures, rendues avec toute la science employée dans les plus beaux bas-reliefs en marbre, & toute la finesse qu'on observe dans les plus beaux camées antiques, sont comme eux travaillées au touret. Rien de plus élégant que leur dessin, leur proportions sont du plus beau choix, & leur attitudes de la plus noble simplicité. Les yeux les moins intelligens y reconnoissent le travail du meilleur tems des Arts de la Grèce : & comme on a cru que ce tems exista sous le regne d'Alexandre, on a pensé devoir lui attribuer cet ouvrage. Lysippe fut assurément le plus grand sculpteur de cet âge ; mais loin d'égaler ses ouvrages à ceux de Phidias, Pline assure que le Jupiter Olympien de ce dernier, n'eut rien qu'on put lui *comparer. (Plin. lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Phidias præter Jovem Olympium quem nemo æmulatur, &c.)* Polyclete, contemporain de Phidias, fit un groupe regardé par beaucoup de gens comme le chef-d'œuvre de la Sculpture. *(Plin. in eod. loc. Quo opere nihil absolutius plerique judicant.)* Et Pline nous dit encore que cet artiste porta la

encore aujourd'hui. Ces tours ſont formées par des aſſiſes de

la *Science* de la Sculpture à ſon plus haut point. *(Hic conſumaſſe hanc ſcientiam judicatur.)* Le ſiecle où vécut Phidias avec Polyclete, antérieur à celui d'Alexandre, fut donc celui dans lequel les arts atteignirent à leur plus grande perfection. Le manque de connoiſſance de ces faits, ayant fait attribuer au ſiecle d'Alexandre le travail du vaſe dont nous parlons, l'interêt qu'on avoit à le faire valoir ſoutint cette opinion dans l'eſprit de ceux, dont l'eſtime pour les antiques ſe regle encore plus ſur le prix qu'elles peuvent rapporter, que ſur leur mérite effectif. Cet interêt, tout étranger qu'il paroit d'abord à l'explication du monument, ſur la beauté duquel il ſe fonde, devint cependant le principe de ſon explication.

Pour prouver que ce vaſe fut exécuté dans le tems d'Alexandre, on voulut y trouver l'hiſtoire d'Alexandre même. Parmi les préſages de la grandeur de ce prince, on contoit que Philippe de Macédoine ſon pere, ayant reçu l'ordre de l'Oracle de Delphes d'adorer très-ſpécialement *Jupiter Ammon*, " perdit l'œil gauche, pour l'avoir approché d'une fente de la porte, par " laquelle il vit ce Dieu, ſous la forme d'un Serpent, dans l'action de jouir " d'Olympias ſa femme." *(Plutarch. in Alex. p.* 665. Χρησμόν κομισθῆναι λέγουσιν παρὰ τοῦ θεοῦ, κελεύοντος Ἄμμωνι θύειν, καὶ σέβεσθαι μάλιστα τοῦτον τόν θεόν· ἀποβαλεῖν δὲ τῶν ὄψεων αὐτὸν τὴν ἑτέραν, ἣν τῷ τῆς θύρας ἁρμῷ προβαλὼν, κατώπτευσεν ἐν μορφῇ δράκοντος συνευναζόμενον τῇ γυναικὶ τὸν θεόν.) D'après cette étrange viſion de Philippe, & l'interêt qu'on mettoit à trouver ſur ce vaſe la naiſſance ou l'origine d'Alexandre, *Voyez ici la Planche* X. comme on y vit un Serpent à côté d'une femme, dont ce Serpent ne jouit pas, on décida que c'étoit *Jupiter Ammon* même qui jouit d'Olympias ; & cette femme, qui n'a aucun attribut de Reine, devint la Reine de Macédoine. Bien qu'il ne ſoit pas vraiſemblable, que dans l'occupation où l'on ſuppoſoit cette Reine avec un Dieu, elle ſe fut retournée vers un beau jeune homme, on ſuppoſa cependant que le beau jeune homme vers lequel elle ſe retourne, qui ne regarde pas par la *fente d'une porte*, qui a juſtement l'œil gauche que perdit Philippe, pour avoir vu l'honeur qu'on faiſoit à ſa femme, étoit ce même Philippe qui ſe préſente tout nud, & que cette femme voudroit retenir, tandis qu'il ſemble vouloir

de pierres mises les unes sur les autres, au dessus de ce qu'Ho-
mere

vouloir l'attirer à lui. Suivant le conte rapporté dans Plutarque, Philippe étoit dans une chambre, tandis qu'Olympias avec le Dieu se trouvoit dans une autre; malgré cette autorité, il a paru plus simple de les placer ici tous trois dans le même endroit, comme il a semblé tout naturel de reconnoître pour une chambre où l'on étoit à deux, un endroit planté d'arbres, dans lequel il y a des rochers & plusieurs personnes. On a reconnu pour l'une d'elles celle d'un Dieu, mais quoiqu'*Ammon* n'ait paru que sous la forme du Serpent chez Olympias, quoique la figure dont il s'agit ici soit très-distinguée de ce Serpent, quoiqu'elle n'ait pas les *Cornes* que les artistes donnerent toujours à *Jupiter Ammon*, & qu'en cet occasion il auroit du porter, quand ce n'eut été que pour se faire reconnoître, on n'a pas laissé de décider que c'étoit lui.

Toutes ces visions, plus étranges encore que celle du Roi Philippe, ont produit une explication, dans laquelle on a eu l'habileté de n'admettre pas une seule des circonstances de l'histoire, qu'on prétend représentée par ce bas-relief. Juvenal eut dit qu'une telle explication n'eut été reçue que par des enfans d'un âge trop tendre, pour être admis au Bain. *Nec pueri credunt nisi qui nundum ære lavantur.*

Cependant il s'est trouvé des gens capables de digérer ces extravagances, & de les prendre pour des raisons, comme Saturne digéroit les pierres qu'on lui faisoit prendre pour ses enfans. J'aimerois autant dire de ce vase, qu'ayant servi à des *morts*, son bas-relief représente la mere du genre humain, dont le péché introduisit la *mort* dans le monde. Elle a près d'elle le *Serpent* qui la séduisit; elle entraine dans sa *chute* le premier homme qu'elle *tire par le bras*: Dieu, dans sa colere, *juge* & *punit* leur désobeissance. On le voit au pied du *figuier* dont la feuille servit à couvrir la nudité des premiers pécheurs. Les *arbres* sont ici ceux du jardin d'Eden, dont la *porte*, qui surement étoit d'ordre *Dorique* puisque c'est le plus ancien de tous les ordres, se voit à l'entrée du paradis terrestre. Enfin l'Ange préposé à sa garde, plane dans les airs; on y reconnoit celui que dépeint Milton, mais il porte un *flambeau* au lieu de l'épée *flamboyante* que ce poëte lui met à la main. Ainsi ce vase fut fait vers le tems d'Adam ou d'Olivier Cromwel.

Les autres personages représentés ici, ne peuvent à la vérité pas se prêter à cette

mere appelé les fondemens des tombeaux, & porteés jusqu'à la hauteur donnée aux collines de terre qu'elles remplacerent.

Du

à cette *illustration,* mais c'est leur faute, il faut s'en prendre à eux ; du reste ils n'entrent pas non plus dans l'autre interprétation, qui est encore plus bizarre que celle-ci. Mais on a pensé qu'il étoit indécent de rendre tant de gens témoins des bonnes fortunes de *Jupiter Ammon,* & que pour le mérite du vase & la gloire d'Alexandre, c'étoit bien assez que son pere eut vu par le trou de la serrure le beau mystere, qui s'accomplissoit dans la chambre de la Reine sa femme. On a conclu de tant de bonnes raisons, que ce vase doit avoir été fait au tems d'Alexandre, puisqu'il représente manifestement l'aventure qui donna lieu à sa naissance; mais cela même sembleroit devoir faire conclure tout le contraire.

Dans l'ivresse de la fortune à laquelle parvint Alexandre, ce prince prit le titre de fils de *Jupiter Ammon :* ses flateurs applaudirent en public à sa vanité, mais ils en rirent en secret. En réponse à la lettre dans laquelle il prenoit ce titre, Olympias lui répondit par un autre, qui s'est conservée dans Aulugelle. (*Noct. Altic. lib.* xiii. *cap.* iv.) " Je vous prie mon fils, lui disoit-elle, d'être plus " discret : ne m'accusez pas, ne me rendez pas criminelle envers Junon : " elle pourroit me punir, & me causer quelque grand malheur, si vous con- " fessez qui j'aie été la concubine de Jupiter." Le reproche qu'elle fait à son fils, montre bien qu'elle ne prétendit jamais qu'il fut celui de ce Dieu ; & s'il fut représenté avec les cornes de *Bélier* sur ses médailles, ce n'étoit pas comme fils de *Jupiter Ammon,* mais comme maître d'un pays où les *Cornes* étoient le symbole de l'autorité & de la puissance. Lysimaque & Démetrius ses successeurs, furent représentés de même avec des *Cornes,* sans pourtant avoir jamais prétendu être fils d'Ammon.

Le regne d'Alexandre fut très-court, à peine il dura pendant douze ans. A sa mort, tous les Macédoniens au dessus de cet âge, avoient pu voir Philippe son pere : personne n'ignoroit comment il avoit perdu l'œil gauche; on savoit où cet accident lui étoit arrivé, on connoissoit le nom même & la patrie de celui qui l'en avoit privé ; il s'appelloit *Astere,* il étoit d'*Olynthe,* & la flèche dont il le blessa fut tirée au passage du fleuve

Sandane.

Du mot Celtique *Mourn*, qui signifie pleurer, s'affliger & dont le substantif exprime le deuil & le chagrin, vint aux collines

Sandane. (Plutarch. *Paralell.* Καὶ βιαζόμενος ἐπὶ τῷ Σανδανῳ ποταμῷ διαβῆναι πέραν, ὑπό τινος τῶν Ὀλυνθίων Ἀςέρος ὀνόματι, ἐτοξευθη τὸν οφθαλμον, &c.) On n'eut pu faire passer alors la perte de l'œil de ce prince, pour une punition de sa curiosité. Une telle fable ne dut être inventée que long-tems après Alexandre; car elle eut été démentie par tous ceux qui vécurent sous son regne. Quoiqu'Appelles l'eut représenté sous la forme de Jupiter, dans un tableau qui se voyoit à Ephese, cependant jamais les Grecs ne lui rendirent les honeurs divins : ce fut au tems où les Gaulois vinrent ravager la Macédoine, que les Macédoniens mécontens de la conduite de Ptolomée leur Roi, commencerent à invoquer les noms de Philippe & d'Alexandre, comme ceux des Dieux ; (*Justin. lib.* xxiv. *cap.* v.) alors seulement on leur éleva des temples & des autels. Dans toutes les Religions, le plus difficile est de faire admettre un homme comme Dieu; quand une fois il est admis, bientôt pour rendre son culte plus profitable, ses prêtres lui feront faire des miracles, & conteront des merveilles de sa naissance; les évenemens même les plus vrais, serviront ensuite de preuve à l'imposture. C'est ce qui arriva par rapport à la naissance d'Alexandre, on employa la blessure de Philippe, pour prouver le commerce de sa femme avec *Jupiter Ammon*, & pour relever la naissance de son fils. Mais cette fable n'ayant été inventée qu'après lui, un monument qui la représenteroit, ne pourroit être de son tems, & le jugement porté sur celui où fut fait le vase qu'on prétend représenter cette fable, est aussi absurde qu'elle même, & que l'explication qu'on en a donnée.

Ce monument resté pendant plus d'un siecle dans la maison Barberini, est très connu sous le nom de Vase de Barberin. Acheté par Mr. Bayers, il est passé de ses mains dans celles de Mr. le Chevalier Hamilton. Au tems où on le découvrit il contenoit des *Cendres*, qui n'y sont plus aujourd'hui; par le mot de cendres on n'entendoit pas seulement celles qu'on recueilloit après avoir brûlé les corps des morts, mais encore les restes des os échappés à la flamme : c'est eux qu'on ramassoit principalement pour les déposer dans les vases cinéraires. Et comme on n'eut pu les faire entrer par le

col

collines funéraires dont il s'agit ici le nom de *Mornes*. Ce mot conservé

col trop étroit de celui dont on parle ici, il faut qu'on les y ait introduits par le fond. En nous faisant voir la raison pour laquelle ce vase est de deux pieces, recollées l'une avec l'autre, cela nous assure qu'on le fit pour l'usage auquel il étoit employé, & qu'il fut toujours destiné à contenir des *Cendres*. Il seroit donc raisonable de croire que les sujets dont il est orné peuvent avoir quelques rapport à sa destination.

Les figures représentées sur le corps de ce Vase *Cinéraire*, *(Voyez la Planche* IX & X.) étant incomparablement moins grandes que ne l'est celle du fond, *(Voyez la Planche* XI.) le relief de celle-ci sembleroit devoir être plus élevé en raison de sa grandeur, cependant il l'est beaucoup moins; & comme il paroit *applati*, il est par là même moins agréable, & semble moins savant ou moins habilement traité. Cette sorte de relief *applati* s'observe dans les figures de la *frise* du Parthénon d'Athenes, construit au tems de Péricles par l'Architecte Ictinus, sous la direction de *Phidias*. Il en existe des morceaux en Angleterre, où je les ai vus chez Mr. le Chevalier Banks. La statue de *Némesis*, qu'on admiroit à Ramnus dans l'Attique, passoit pour un des plus beaux ouvrages de Phidias; il la fit du marbre même que les Perses avoient apporté de Paros à Marathon, pour en ériger les trophées de la victoire qu'ils comptoient y remporter, mais qu'ils perdirent. *(Pausan. lib.* i. *p.* 81.) Des dépouilles, gagnées sur les Perses dans la même occasion, Phidias exécuta la statue colossale de Minerve dont *Mys*, graveur très-célebre, fit le bouclier. *(Pausan. lib.* i. *p.* 67.) Ces deux grands artistes travaillerent donc ensemble peu après la bataille de Marathon, dans la 72e Olympiade, 490 ans avant notre Ere; Gélon regnoit alors à Syracuse: les médailles en or de ce prince, & celles en bronze d'Hieron son frere & son successeur, sont du plus beau relief possible, c'est exactement celui des figures représentées sur le corps du vase dont on parle ici: & l'on voit que du tems de Phidias, on connut la plus belle forme dont le bas-relief des figures étoit susceptible. Si donc, dans un ouvrage aussi important que l'étoient les frises du principal temple d'Athenes, exécutées sous la direction de Phidias même, on employa la sorte de bas-relief *applati*, qu'on voit sur le fond de ce vase, aulieu du bas-relief plus relevé qui se voit dans ses autres figures,

conservé chez les François, tient à la même racine que le terme *Moira*,

figures, c'est que des raisons d'utilité engagerent à négliger cette espece d'agrément qui se tire de la beauté du relief: si l'on eut donné beaucoup de saillie au *rélief* des *Frises* du Parthénon, étant fort élevées, les parties les plus voisines de l'œil lui en eussent caché les parties les plus éloignées; en voulant mieux faire on n'eut pas fait si bien; en voulant faire une chose plus agréable, on eut fait une chose sans effet; on jugea qu'en cette occasion la moitié valoit mieux que le tout, suivant la maxime d'Hésiode; & l'on sacrifia quelque beauté de détail, pour maintenir la beauté de l'ensemble, comme on abandonne le détail & la justesse des proportions mêmes, pour conserver l'effet, & rendre les proportions plus justes, aux objets destinés à être vus dans une très-grande élévation. Car dans la perspective comme dans le moral, l'*élévation* anoblit des objets, qui paroitroient ridicules si on les voyoit de plus près.

Des raisons semblables à celles dont on vient de parler, dirigerent l'œconomie du relief des figures mises sur ce vase: on put le rendre aussi agréable qu'on le voulut dans la partie qui n'avoit rien à soutenir, & qui devoit être exposée à la vue; mais le fond qui devoit le supporter étant *plane*, si l'on eut rendu saillant le relief de la figure qu'on y représentoit, dès-lors même le vase n'eut pu se soutenir sur son pieds; il eut vacillé, faute d'un apui solide, & pour donner de l'agrément à une figure accessoire, qui ne devoit pas être vue, on eut risqué de voir détruire un vase si fragile, & avec lui tant d'autres figures qui faisoient l'objet principal de l'artiste. C'est la raison pour laquelle, il fut contraint à tenir ce relief *très-applati*, & ce qui paroitroit d'abord, moins artistement fait, est un effet de la prudence même de l'art, & prouve le discernement de celui qui l'employa. Par une suite nécessaire de l'opération précédente, le bas-relief sur lequel elle influa doit paroître moins fini que tous les autres; c'étoit assez la coutume des anciens, de négliger les parties accessoires, pour faire valoir les parties principales de leurs ouvrage. Agésander, Polydore, & Athénodore de Rhodes, qui travaillerent ensemble le groupe du Laocoon, regardé comme l'ouvrage le plus parfait de l'art, (*Plin. lib.* xxxvi. *p.* 243.) connoissoient parfaitement bien les proportions convenables à chaque objet en particulier, & celles qui sont *relatives* aux objets qui doivent

Moira, par lequel les Grecs exprimoient la *Parque*, la *Mort* & le

doivent être réunis. Les Proportions des figures de Laocoon & de ses enfans, ne peuvent être plus belles; cependant la statue du premier est gigantesque, en comparaison de celle des autres; & si elle étoit droite, celles de ses fils, en raison de leur âge, paroitroient de beaucoup trop petites à côté d'elle. Une telle disproportion est trop visible, pour avoir pu échapper à la vue de trois Artistes, dont l'intelligence se combinoit pour faire de ce groupe, l'un des plus beaux ouvrages d'un art, dans lequel ils excelloient. Si donc ils ont laissé subsister ce défaut, si facile à reconnoître & à corriger dans leur modele, c'est que le Génie, d'après les productions duquel les regles ont été faites, est souvent en droit de franchir les bornes des loix qu'elles enseignent; ce n'est pas les passer que d'aller au delà, quand c'est pour faire encore mieux que ce qu'elles permettent de faire. Dans le dessein d'exprimer la figure d'un Héros par celle de Laocoon, il fut nécessaire de lui donner une grandeur supérieure à celle de la nature ordinaire, à laquelle le Héros n'appartient que par la forme: élevé au-dessus de cette nature par la grandeur de ses sentimens, par elle il se rapproche de celle des Dieux; être moyen entr'eux & les autres hommes, sans égaler les premiers, il doit surpasser les seconds. On vouloit faire sentir dans Laocoon, toute l'affliction dont l'ame est capable, toute l'agitation dont l'esprit est susceptible, toute la douleur que le corps peut supporter. Ses enfans ne sont là que pour augmenter ses peines, pour accroître ses tourmens; il souffre du mal qu'il leur voit souffrir; le poison circulant dans ses veines déchire moins son cœur, que le sentiment de l'impossibilité où il est de défendre ses enfans; il lute contre la destinée qui les opprime; c'est pour voler à leur secours que ses mains s'empressent à développer les replis des serpens, qui rendent ses efforts inutiles. L'épuisement du plus jeune de ses fils qui lui tend les bras, le vain travail de celui qui plus âgé cherche encore à s'arracher à son malheur, montrent la *Cause* principale des affreux sentimens qu'il éprouve: cependant, ces enfans ne sont que des *accessoirs*; ils sont ici pour augmenter l'interêt de l'action, mais cet interêt ne doit pas se partager; il doit se réunir, se concentrer tout entier dans la figure principale; elle seule doit attirer les yeux, fixer l'attention, afin de faire partager au spectateur le trouble des passions, qui de l'ame de l'artiste est passé dans le marbre qui les ressent. Il lui a fallu pour

& le *Destin :* le mot de *Morne* marquoit la maison du *deuil*,
le.

cela ne pas arrêter le cours de la pitié, ne pas la diviser, en intéressant trop pour les enfans, & la conserver toute entiere pour leur déplorable pere. Pour arriver à ce but, il étoit nécessaire de déranger l'ordre des proportions, de donner moins de passions aux accessoirs, enfin de faire ensorte qu'on ne regardat que la figure de Laocoon : l'art y a tellement réussi, qu'en effet je n'eusse peut-être jamais senti de moi même la disproportion des figures de ce groupe, si on ne me l'eut fait observer : tant l'artiste s'étoit rendu maître de mon imagination ! tant il a sçu dominer sur mes sentimens ! tant l'illusion qu'il fait produire est au-dessus des loix, au-dessus de l'ordre, au-dessus de la vérité même ! Ceux qui ne voyent que par les regles, ne peuvent avoir qu'une foible idée du pouvoir des arts, c'est par les yeux du sentiment qu'il faut voir les ouvrages que le sentiment a produit. Le désordre dont il est la cause, est l'effet le plus enchanteur des arts. Ils peuvent, ils doivent même négliger les objets qui ne contribuent pas à l'intérêt, & ne les toucher qu'autant qu'ils servent à le préparer, à l'augmenter, à le porter au plus haut degré.

Cette maxime semble avoir été pratiquée dans la figure représentée sur le fond du vase dont nous parlons : en comparaison des autres, elle paroit n'être qu'une ébauche ; mais on reconnoit dans cet ébauche les idées d'un grand artiste. Cette figure ne peut-être mieux disposée, plus simplement dessinée, plus gracieuse, & plus propre à s'expliquer d'elle même. La maniere différente dont elle est traitée, a fait soupçonner qu'elle pouvoit être d'une autre main ; si cela est, on ne pouvoit en choisir une plus propre à répondre à l'objet de ce Vase, & à se lier à la composition des sujets représentés avec elle ; car soit qu'elle appartienne au même ouvrage, comme je le pense, soit que le fond s'étant rompu, comme on le conjecture, on y ait suppleé par un morceau étranger, il est certain que ce morceau peut servir à faire entendre la composition des sujets représentés ici, de même que les compositions de deux bas-reliefs différens, peuvent réciproquement servir à leur explication.

Cette figure *(Pl.* XI.) porte le vêtement, commun aux Scythes, aux Phrygiens, aux Thraces & à d'autres peuples : on voit souvent le même habillement aux figures de Priam, de Paris, d'Attis & d'Orphée. Né dans la Thrace, ce dernier institua chez les Lacédémoniens les Mysteres de *Céres Chtonia* ou *Souterraine.*
(Pausan.

le ſejour de la *mort*, enfin ce que les anciens *appeloient la maiſon*

(*Pauſan. lib.* ii. *p.* 241. Δήμητρα δὲ Χθονίαν Λακεδαιμόνιοι μὲν σέβειν φασὶ, παραδόντος σφίσιν Ὀρφέως.) Cette Déeſſe eſt la même qu'*Hécate*, dont Orphée introduiſit auſſi les Myſteres dans l'Iſle d'Egine. (*Pauſan. lib.* ii. *cap.* xxx. *p.* 180.) Harpocrate, le Dieu du *Silence* & du *Myſtere*, étoit repréſenté dans l'action de porter ſon doigt ſur ſes levres, (*Ovid. Metam. lib.* ix. *Quique premit vocem digitoque ſilentia ſuadet.*) & comme le *Silence* étoit recommandé dans les *Myſteres*, le geſte qui l'exprime fait ici reconnoître Orphée leur inſtituteur; ce geſte ne convient qu'à lui ſeul, il marque le *Silence* attaché au ſecret *de Céres Cthonia*, ou d'*Hécate*, qui préſidoit au ſéjour des morts.

Onomacrite, l'un de ceux qui invita Xerxès à porter la guerre en Grèce, (*Herodot. lib.* vii. *c.* viii.) dans les Argonautiques qu'il publia ſous le nom d'Orphée, donne l'énumération des ouvrages qu'on lui attribuoit: il lui fait dire à lui même, qu'il a écrit ſur la maniere d'obtenir la Paix des Dieux, & ſur les *Dons précieux qu'on faiſoit aux Morts.* (*Orph. Argonautic. v.* 39. Ἱλασμούς τε θεῶν, φθιμένων τ' ἐπινήχυτα δῶρα.) Il recommanda aux Grecs de dépoſer des *choſes précieuſes* dans les tombeaux; le vaſe ſur lequel on le voit ici repréſenté, étoit une des choſes les plus précieuſes qu'on y put mettre: ayant inſtitué les rits conſacrés au ſervice des Dieux *Infernaux*, & ceux des *ſépultures*, on voit pourquoi on l'a repréſenté ſur ce *Vaſe Cinéraire*.

Quoique la doctrine des Enfers fut écrite ſur les *Tables* conſignées à Délos par les Hyperboréens, long-tems avant le tems d'Orphée, (*Voyez la note* 168 *de ce chapitre. p.* 110.) il ne laiſſa pas d'écrire encore ſur la même matiere. *Argon. v.* 40.

Ἄλλα δὲ σοι κατέλεξ', ἅπερ εἴσιδον ἠδ' ἐνόησα,
Ταίναρον ἡνίκ' ἔβην σκοτίην ὁδὸν ἄϊδος εἴσω,
Ἡμετέρη πίσυνος κιθάρη, δι' ἔρωτ' ἀλόχοιο.

Alia que tibi enarravi, quæ viſu et cogitatione percepi,
Tanari quum tenebricoſam viam ingreſſus ſum,
Intro ad inferos, noſtra fretus cithara, per amorem conjugis.

On voit que comme Swedenborg, qui de nos jours a écrit des merveilles du Ciel & de l'Enfer *ſur le témoignage de ſes yeux & de ſes oreilles*, Orphée prétendit anciennement avoir *vu* & *entendu*, ce qui ſe paſſoit dans les enfers:

 c'eſt

maiſon éternelle : de là vint l'idée de donner la forme de maiſons

c'eſt l'origine de la fable d'Eurydice. Piquée de la morſure d'un *Serpent*, ſur lequel elle marcha près des bords de l'Hebre, elle en mourut. Orphée deſcendit chez les morts, il obtint de Proſerpine le retour de ſon épouſe, mais ſous la condition de ne la pas regarder, juſqu'à ce qu'elle eut franchi les portes de Pluton : *(Virgil. Georgic. lib.* iv. *Alta oſtia Ditis.)* il y touchoit, il avoit évité tous les obſtacles, il étoit près d'arriver avec elle à la lumiere, *(Virgil. in eod. loc. Jam que pedem referens, caſus evaſerat omnes, — — reddita que Eurydice ſuperas veniebat ad auras.)* quand oubliant la loi qui lui étoit impoſée, il s'arrêta pour regarder ſa chere Eurydice : en ce moment le fruit de toutes ſes peines eſt perdu, ſon pacte avec *l'implacable tyran des mânes eſt rompu* : *(Virgil. reſpexit — — ibi omnis effuſus labor, atque immitis rupta tyranni — — fœdera.)* ſon épouſe ne peut plus le ſuivre, les cruels deſtins la rappelent à la mort. *(En iterum crudelia retro — — fata vocant, conditque natantia lumina ſomnus.)* Eurydice implore en vain ſon ſecours, vainement elle lui tend les bras, *(Invalidas que tibi tendens, heu non tua palmas.)* il ne peut plus la revoir, elle lui eſt enlevée pour jamais. De toutes les fables des anciens ſur les enfers, celle-ci étoit la plus poëtique & la plus connue, rien n'eſt plus touchant que le morceau dans lequel Virgile l'a décrite.

Dans le tableau des Enfers peint à Delphes par Polygnote de Thaze vers le tems d'Onomacrite & de Phidias, comme on le prouvera dans la ſuite, Orphée étoit repréſenté, tenant d'une main ſa lyre & de l'autre des branches de *Saule*. *(Pauſan. lib.* x. *p.* 873.) Ces branches exprimoient, ſuivant Pauſanias, le *bois* de Proſerpine, dont il eſt parlé dans Homere, & qui étoit de *Saules* & de *Peupliers noirs*. Orphée, dans ce tableau paroiſſoit habillé à la Grecque ; il n'avoit ni le vêtement ni la coëfure des Thraces, (Ἑλληνικὸν δὲ τὰ σχῆμά ἐςιν τῷ Ὀρφεῖ, ϗ οὔτε ἡ ἐσθὴς, οὔτε ἐπίθημά ἐςιν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ Θρᾴκιον.) qu'on lui donnoit ordinairement & qu'on lui voit ici, où il eſt repréſenté ſans lyre : mais comme il étoit appuyé contre un arbre, dans la peinture de Polygnote, (Προσανακέκλιται δὲ τῷ Δένδρῳ.) il eſt ici contre un *figuier*, qu'Homere met dans les Enfers avec l'*Olivier*, *Homer. Odyſſ. lib.* xi. *v.* 589.

Συκαῖ τε γλυκεραὶ, ϗ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι·

Ficus que dulces, et Oleæ virentes.

Ces

maisons aux tombeaux, & dans quelques endroits de la Grèce

Ces deux arbres ſont d'autant plus remarquables, qu'on les voit tous deux ſur le bas-relief gravé ſur le corps de ce vaſe cinéraire, *Planche* X. ils y paroiſſent chétifs & ſans fruit, pour marquer la ſtérilité des Enfers, appelés par Virgile. *Æneid. lib.* vi.

Domos ditis vacuas, et inania regna.

Sous un *Figuier* qui porte à peine quelques feuilles, vous voyez une figure, dont les membres par la force qu'ils indiquent, & les muſcles par leur grandeur, marquent un être bien plus puiſſant que ne le paroiſſent ceux qui ſont repréſentés par toutes les autres figures de ce bas-relief : une des jambes de cette figure eſt enfoncée dans la terre ; à cela ſeul on reconnoîtroit Pluton. On élevoit les autels de ce Dieu, & on lui offroit des ſacrifices dans des *foſſes*, creuſées exprés. Uliſſe, dans l'Odyſſée, commence à creuſer cette *foſſe*, avant d'offrir des ſacrifices aux Dieux *Infernaux*. *Odyſſ.* xi. *v.* 24.

Ἐγὼ δ' ἄορ ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
Βόθρον ὄρυξα, ὅσον τε πυγούσιον, ἔνθα καὶ ἔνθα.
Ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὰς χέομεν πᾶσιν Νεκύεσσιν.
Ego vero gladio acuto extracto femore,
Foſſam fodi, magnitudine cubitalem quaqua verſus ;
Circa eam autem libamina fundebamus omnibus manibus, &c.

On deſcendoit par pluſieurs degrés dans les temples de ces Dieux ; il en exiſte encore un, dont les ruines ſe voyent parmi celles de *Pæſtum*. Ce temple étoit conſacré à Hécate, c'eſt pourquoi on y obſerve quelques attributs de Diane. Si l'un des pieds du Dieu repréſenté ici s'enfonce dans le terrein, ſi ſa jambe paroit être trop courte, cette apparente incorrection, loin d'être comme on le croiroit une faute dans le deſſin, eſt au contraire une marque de l'habileté de l'Artiſte ; il a ſçu caractériſer par là le Dieu des mânes, comme le poſſeſſeur du terrein ſur lequel il l'a placé. On le reconnoit encore à ſes cheveux qui couvrent ſon front, ſur lequel ils s'avancent ; ils ſont toujours ainſi diſpoſés dans les figures de Sérapis, qui eſt le même que Pluton. Il exiſte une très-belle tête de ce Dieu, dans la collection de Mr. C. Townley, ſon viſage qui par une ſingularité remarquable eſt coloré de rouge, paroit enfoncé ſous ſes

Grèce de placer les sépultures dans les maisons mêmes, comme

ses cheveux, ce qui lui donne un maintien obscur & sombre, tandis que par un effet contraire, la chevelure relevée sur le front de Jupiter, qui domine sur les cieux, lui donne cet air de douceur & de majesté, si magnifiquement caractérisé dans Homére par le mouvement de ses cheveux, qui fait trembler le vaste Olympe.

Ἀμβρόσιαι δ᾽ ἄρα χαῖται ἐπεῤῥώσαντο ἄνακτος
Κρατὸς ἀπ᾽ ἀθανάτοιο· μέγαν δ᾽ ἐλέλιξεν Ὄλυμπον.

Ambrosiæ vero comæ concussæ sunt regis
A capite immortali : ac magnum tremefecit Olympum.

Tous les sculpteurs s'étudierent à rendre cette sublime image : l'élévation seule des cheveux de Jupiter, suffiroit à en faire reconnoître les têtes, comme le rabaissement de ceux de Pluton suffit à faire reconnoître les têtes de ce Dieu, ou les cornes de bélier celles de *Jupiter Ammon*. Ce dernier étoit de tous les Dieux celui dont la physionomie annonçoit la plus grande douceur ; cela venoit de ce qu'avec les cornes, on lui donnoit encore le caractere de celui de tous les animaux, qu'on regarde comme le plus doux : cette singularité est très-marquée dans une belle tête en marbre trouvée dans les ruines d'Herculanum, & conservée dans la galerie du Palais du Roi de Naples à Portici. Le *Caractere* de *Jupiter Ammon* est exactement le contraire de celui qu'on voit ici à Pluton : l'un des bras de celui-ci est passé derriere son dos, comme s'il venoit d'infliger quelque peine ; l'autre bras s'appuye sur son génoux élevé ; son menton se repose sur sa main, comme s'il jugeoit ou attendoit la suite de quelque événement ; sa physionomie est austere & menaçante, elle exprime clairement le Dieu que Virgile dépeint comme le *Roi terrible, dont le cœur ne peut être appaisé par les prieres des hommes.* Georgic. *lib.* iv.

Manesque adiit, Regem que tremendum,
Nescia que humanis précibus mansuescere corda.

On reconnoit vis-à-vis lui l'une des portes de la maison de Pluton, car Homere en compte plusieurs ; (*Odyss. lib.*viii. *v.*370. Κατὰ εὐρυπυλὲς Ἀϊδος δῶ.) c'est ce que Virgile appele, *alta ostia ditis.* On y voit ces degrés si faciles à descendre, mais si difficiles à remonter dont il est parlé dans l'Enéide ; (*lib.* vi.) cela même

les

comme nous l'apprenons de Platon : (204) il y avoit à ce sujet,

(204) Plat. *Min.*

les caractérise encore pour l'entrée de la noire demeure de Pluton. Déja le Héros qu'on voit près de ces marches fatales, y étoit parvenu, sa robbe en touche encore les pierres, sur lesquels elle s'étend ; il étoit prêt à les franchir, l'un de ses pieds en est voisin, l'autre qui s'avance montre qu'il vient de se retourner ; c'est Orphée, il a revu Eurydice contre l'ordre de Proserpine : elle est contrainte à tourner le dos à l'époux qu'elle voudroit suivre, elle lui tend un bras qui n'est plus à lui, il cherche envain à la retenir, le serpent, dont elle a reçu la blessure mortelle, est à côté d'elle ; à la sorte de crête qu'il porte sur la tête, on le reconnoit pour le serpent aquatique, pour l'Hydre spécifié dans les poëtes comme le Serpent qui fit mourir Eurydice. *Geogr. lib.* iv.

Immanem ante pedes Hydrum moritura puella, &c.

Il semble se rélever encore pour la rappeler à une seconde mort ;

En iterum crudelia retro fata vocant.

arrêtée sur la terre, elle ne peut s'en arracher ; cette expression se trouvoit dans le poëte Panyasis, cité par Pausanias. Il représentoit Thesée & Pirithous arrêtés dans les enfers, non par des chaines, mais parce que leur corps même adhéroit au rocher sur lequel ils étoient assis & comme fixés. *(Pausan. lib.* x. *p.* 871. Οὐ κατὰ δεσμώτας, προσφυὲς δὲ ἀπὸ τοῦ χρωτὸς ἀντὶ δεσμῶν σφισιν ἔφη τὴν πέτραν.) Le Dieu dont la volonté s'oppose au retour d'Eurydice, la regarde ici fiérement, & semble jouir des plaintes d'Orphée. L'Amour qui accompagna son voyage, qui le conduisoit encore à son retour, vient de l'abandonner ; il change sa route, se retourne, & paroit éclairer de son flambeau le triste bois, dans lequel la noire terreur répand des ténébres éternelles.

Et Caligantem nigra formidine lucum.

Ce bois s'étendant également des deux côtés du vase, ne permet pas de douter qu'on n'aye voulu représenter les *Enfers* dans toutes ses parties. Homere parle du bois de Proserpine en terme pluriel, pour en exprimer les *divisions.* *(Homer. Odyss. lib.* x. *v.* 509. Καὶ ἄλσεα Περσεφονείης.) L'une de ces *divisions* est ici marquée par un *Pilastre* quarré. Ces sortes de *Pilastres* quarrés ou cylindriques, se voyent souvent sur les vases peints avec les figures des *Dioscures* ;

sujet, une loi qui défendoit aux Thébains d'élever aucune maison,

Dioscures; il y en a un au revers d'une médaille de *Dioscurias*, ville de la Colchide, qui portoit leur nom, & dans laquelle ils étoient particuliérement révérés. *(Rec. de Méd. des Peup. & Villes. T.* II. *Planche* III. N° 2.) Cette colone y paroit ornée de bandelettes qui se croisent. Les mêmes bandelettes attachées de même à une colonne sur les vases peints, y sont de couleur blanche & noire, pour marquer la vie *Alternative* de ces Dieux : " la Terre, dit Homere, les " renferme tous deux, mais ils reçoivent, même sous terre, les honeurs que " Jupiter leur accorde. Cependant ils VIVENT *alternativement d'un jour à l'au-" tre*, & MEURENT de rechef, car les Dieux les honorent également." *(Homer. Odyss. lib.* xi. *v.* 300.

Τοὺς ἄμφω ζωοὺς κατέχει φυσίζοος αἶα,
Οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
Ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Τεθνᾶσιν· τιμὴν δὲ λελόγχασ' ἶσα θεοῖσι.

Quos ambos vivos detinet alma-terra.
Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes
Interdum quidem Vivunt alternis-diebus, interdum autem rursus
Mortui sunt ; honorem vero sortiti sunt equaliter a Diis.

En composant les figures de ce vase, l'Artiste semble avoir eu dessein de profiter du *Pilastre*, qui lui servoit à marquer la division des Enfers en différentes parties, & qui étoit connu pour un des symboles des *Dioscures*, pour placer à côté de ce *Pilastre*, celui des *Disocures* qui jouissoit de la *vie* tandis que l'autre étoit *mort*. En supprimant ici la figure de l'un, il a sçu faire reconnoître celle de l'autre ; en montrant ce dernier dans l'âge qu'on leur donnoit à tous deux, avec le caractere qui leur étoit propre, il l'a représenté assis dans une attitude *majestueuse*, propre à répondre au titre d'*Anactes* ou de *Rois* sous lequel ils étoient révérés à Lacédémone. *(Plutarch. de Amor. fratern. p.* 478.) Cette même *attitude*, qui dans les figures de Jupiter indiquoit le Roi des Dieux : fait reconnoître Pollux son fils dans le *Dioscure* représenté ici. Castor, né de Léda en même tems que lui, n'étoit pas le fils de Jupiter, mais celui de Tyndare : en cette qualité il n'étoit pas *immortel* ; l'amitié de Pollux pour son frere, lui fit demander de partager avec lui l'immortalité,

maiſon, ſans y conſtruire en même tems un tombeau pour

mortalité, qu'il tenoit de ſon pere. Cette compoſition le repréſente dans le *jour* où il doit *vivre* chez les *morts* ; Caſtor eſt ſuppoſé dans le *jour* où il eſt parmi les *vivans* ; & contre l'ordinaire, ils ne ſont pas repréſentés enſemble. Pollux doit s'intéreſſer dans les enfers aux perſonnes qu'il a connues ſur la terre : il eſt effectivement ici avec Orphée, qui fut un de ſes compagnons dans l'expédition des Argonautes: *(Orph. Argonaut. v.* 125.) de tous les évenemens arrivés de leurs tems, la deſcente d'Orphée aux enfers pour en tirer Eurydice, fut un des plus remarquables, elle fait le ſujet d'un des bas-reliefs de ce vaſe.

Un autre événement non moins célébre dans le même tems, fait le ſujet de l'autre partie de ce même bas-relief. C'eſt la magnanimité d'*Alceſte* fille de *Pélias*. Cette princeſſe prit la généreuſe réſolution d'abandonner ſa vie pour conſerver celle d'Admete ſon mari. Ainſi qu'Orphée, elle deſcendit chez les morts par un effet de l'amour conjugal ; ainſi que Pollux elle céda la moitié de ſa vie par un effet de l'amitié qu'elle eut pour ſon époux. Cette reſſemblance de caracteres, cette analogie de ſentimens, ingénieuſement exprimées par l'Artiſte, lui a fait repréſenter Pollux dans l'action de ſe retourner vers *Alceſte* : il l'avoit connue dans les jeux funebres célébrés à la mort de ſon *Pere*, car elle y aſſiſta avec ſes deux ſœurs. On les voyoit toutes trois ſur un des bas-reliefs du fameux coffre de Cypſelus conſacré dans le temple de Junon à Olympie ; l'inſcription ne nommoit qu'*Alceſte*, parce qu'elle étoit la plus illuſtre des filles de *Pélias*, *(Pauſan. lib.* v. *p.* 421. Καὶ θυγατέρες εἰσὶν αἱ Πελίου, τὸ δὲ ὄνομα ἐπι τῃ 'Αλκήςιδι γέγραπται μόνῃ) on y voyoit auſſi Eupheme, *Pollux* & *Admete* (*Idem. p.* 421.) tous ces Héros étoient encore du nombre des Argonautes. *(Conf. Pauſ. ub. ſupr. et Apoll. Rhod. Argon. lib.* i. *v.* 49.) Lié avec *Admete* ſur la terre, *Pollux* ſemble admirer *Alceſte* ſon épouſe dans les Enfers. Les Dieux touchés de ſon dévouement pour ſon mari lui rendirent la vie ; Proſerpine la lui accorda de nouveau, *(Apollod.* Ὡς δὲ ἦλθεν ἡ τοῦ θνήσκειν ἡμέρα, μήτε τοῦ πατρὸς, μήτε τῆς μητρὸς, (Τοῦ Αδμέτου.) ὕπερ αὐτοῦ θνήσκειν θελόντων Αλκηςις ὕπερ αὐτοῦ ἀπένθανε, καὶ αὐτὴν πάλιν ἀνέπεμψεν ἡ Κορὴ.) comme elle l'avoit accordée à Eurydice : Hercule deſcendit aux enfers pour la chercher : cette action fait le ſujet d'une tragédie d'Euripides que nous avons encore ſous le nom d'*Alceſte*.

pour les morts de la famille qui devoit l'habiter. L'esprit de

Cette Princesse, dans le bas-relief du vase de Barberin dont nous parlons ici, paroit étendue sur un rocher, dans une situation à peu près semblable à celle où l'on représentoit les figures des morts, sur les sarcophages destinés pour eux. L'*Olivier* des enfers placé derriere elle, se voit fréquemment sur le *Modius* qui couvre la tête de Sérapis ou de Pluton, & sur les urnes antiques. Elle tient un flambeau renversé ; la *lumiere* de ce flambeau élevé étoit le symbole de la *vie*, son renversement étoit celui de la *mort :* il indique celle d'*Alceste* ; mais quoique morte, puisquelle est dans les Enfers, la flamme du flambeau qu'elle tient en main commence à se rallumer ; c'est l'emblême de la vie qui lui est rendue. Etant la seule femme à qui cela arriva, elle seule peut être représentée ici. On voit près d'elle une pierre quarrée avec une ouverture dans son milieu : cette sorte de pierre couvroit ordinairement les vases *cinéraires*, on y faisoit entrer des libations par l'ouverture pratiquée dans celle-ci. Le dérangement de cette pierre montre qu'*Alceste*, dont elle recouvroit les cendres, doit quitter les enfers. Un des bras de cette princesse est posé sur sa tête ; cette attitude étant celle des Dieux *Philésiens*, marque dans tous les monumens antiques *l'amour* ou *l'amitié*, elle est employée pour marquer ici l'attachement singulier d'*Alceste* pour son époux. L'attitude du *Dioscure* qui se retourne vers elle, est l'indice de la connoissance qu'ils avoient eu ensemble sur la terre. C'est ainsi que Polygnote représenta Jasius renouvellant dans les Enfers, la connoissance qu'il eut autrefois avec Phocus, au moyen d'une bague qu'il lui avoit donnée. *(Pausan. lib.* x. *p.* 872.) Et comme dans ce tableau, dans lequel Polygnote avoit représenté le séjour des morts, beaucoup de figures paroissoient assises sur des *rochers*, ainsi presque touts celles de ce bas-reliefs, sont assises de même sur des *pierres*, propres à caractériser encore l'endroit où elles se trouvent, & le *lieu de la scene* dont elles font partie.

On voit Tyro près d'*Alceste*, sa figure est la premiere de toutes celles de ce vase : c'est aussi, après Anticlée mere d'Ulisse, la premiere dont parle ce Héros dans la description des Enfers. *(Homer. Odyss. lib.* xi. *v.* 234.)

Ἔνθ' ἤτοι πρώτην Τυρὼ ἴδον εὐπατέρειαν.

Hic sane primam Tyro vidi nobili-patre-natam.

Tyro

de cette loi étoit d'empêcher de couvrir les campagnes néceſſaires

Tyro l'une des Princeſſes les plus illuſtres de la Grèce, étoit fille de Salmonée, & femme de Créteus fils d'Eole ; le poëte l'appele la *Reine des femmes.* Βασίλεια γυναικων ; c'eſt pourquoi, dans le bas-relief de ce vaſe, elle porte un *Sceptre.* Elle eut de Neptune *Nelée* & *Pélias* ; je crois voir ici la raiſon pour laquelle Tyro tourne la tête vers *Alceſte* ſa petite fille, car l'attitude dans laquelle on l'a repréſentée, montre qu'elle la précéda dans l'ordre du tems, c'eſt pourquoi elle eſt repréſentée comme ſi elle regardoit quelqu'un venir après elle.

La compoſition de ce bas-relief eſt conduite avec tant d'intelligence, qu'il n'eſt pas une *forme* dans ſes figures, pas une *attitude*, pas un *caractere* qui ne ſerve à développer l'intention de l'Artiſte. Il n'y exiſte pas un ſeul *acceſſoir* qui ne contribue à développer le ſujet, & qui ne rappele un témoignage des anciens poëtes, ſur lequel on peut ſe fonder pour l'expliquer, comme le fait Pauſanias en expliquant les tableaux de Delphes. Par le rapport des idées employées dans ſa compoſition & dans les poëmes de Virgile, on reconnoit les ſources communes dans leſquelles l'Artiſte & le Poëte ont puiſſé ces idées. Cela nous montre, combien le dernier connut les anciens auteurs Grecs dont le tems nous a privés. Tous les ſujets ſont ici liés les uns aux autres avec une intelligence ſinguliere ; & comme ils contribuent également à l'action, ils contribuent auſſi à nous donner l'intelligence de cette ſavante compoſition. Il m'en a couté deux fois plus de peine pour détruire les explications puériles qu'a occaſionnées ce monument, que pour faire celle-ci : cependant je n'ai pas dit à beaucoup près tout ce que je vois, tout ce que m'inſpire ce beau morceau. Les têtes de Satyres placées ſous ſes anſes, ont été expliquées ailleurs ; & l'on a montré pourquoi ces figures, ordinairement employées dans les *Orgies* de Bacchus, le ſont auſſi fréquemment ſur les urnes & les vaſes cinéraires des anciens.

Toutes les figures de ce vaſe, dont le deſſin qu'on voit ici ne donne qu'une très-foible idée, ſont d'une étonante beauté. La ſimplicité de leur contours, le peu de mouvement donné aux lignes dont leurs joues ſont formées, la hauteur du relief, ſont les mêmes qui s'obſervent ſur les médailles de Gélon & d'Hiéron Ier Rois de Syracuſe ; enfin les cheveux en ſont touchés de la même façon. Gélon fut invité par les Grecs à leur fournir des ſecours contre

 les

nécessaires à l'agriculture, de ces tombeaux, dont l'espace quelquefois

les Perses; *(Herod. lib.* vii. *cap.* cliii.) Phidias, de leurs dépouilles, fit pour les Athéniens plusieurs ouvrages remarquables: Polyclete, qui rebâtit le temple de la Junon d'Argos dont il fit la statue, *(Pausan. lib.* ii.) comparable suivant Strabon aux ouvrages de Phidias même, *(Strab. Geogr. lib.* viii. *p.* 372.) entreprit l'un & l'autre, peu après la troisieme année de la 82e Olympiade, dans laquelle le temple d'Argos fut brulé par la prêtresse Chrysis. *(Euseb. Chronic. lib.* ii.) Phidias n'exécuta qu'après cette époque & suivant Eusebe dans la 85e Olympiade, la Minerve du Parthénon: ces deux grands Artistes, alors fort agés, parvenus au plus haut point de leur Art, l'avoient porté à sa perfection. Phidias ajouta ou donna une nouvelle forme à la *Toreutique*, que Polyclete rendit encore plus savante. *(Plin. lib.* xxxiv. *p.* 196. *Hic.* Polycletus, *consumasse hanc scientiam judicatur, et* TOREUTICEN *sic erudisse, ut Phidias aperuisse) la Toreutique*, étoit l'art de travailler sur le tour, sans lequel on ne peut exécuter un vase pareil à celui dont nous parlons ici. C'est à mon gré une chose remarquable, que dans le tems où les médailles nous prouvent qu'on dessinoit dans le même goût que sont dessinées les figures de ce vase, qu'on touchoit les cheveux comme ceux de ces figures sont touchés, qu'on leur donnoit le relief qu'elles ont, l'instrument sans lequel on ne pouvoit les entreprendre, fut porté au point nécessaire pour les rendre, par les découvertes des deux hommes les plus habiles de tous ceux qui vécurent dans ce même tems.

Simonides composa l'inscription d'un des tableaux que Polygnote fit à Delphes: *(Pausan. lib.* x. *cap.*xxvii.) suivant le marbre d'Arondel ce poëte fleurit à une époque correspondante à l'an 489 avant notre Ere. *(Merm. Oxon. Epoc.* XLVIII.) C'est à dire dans la 72e Olympiade, dans laquelle se donna la bataille de Marathon. Ainsi, Polygnote & ce Poëte furent les contemporains de Phidias & de Polyclete. On fit de leur tems à Delphes le fameux tableau des Enfers: ce sujet est le même que celui de la composition représentée sur ce vase, dont les figures sont encore traitées dans le goût qui regnoit alors en Grèce. Toutes ces considérations réunies me portent à croire, qu'il peut avoir été exécuté vers l'époque où vécurent tant d'hommes célébres, & dans laquelle les arts furent les plus florissans. Les

tems

quelquefois très-vaſte, non-ſeulement par les terreins qu'ils occupoient

tems ſuivans leur firent perdre de leur élévation; en les rendant plus recherchés, on leur donna plus d'agrément, mais on ne put conſerver la majeſtueuſe ſimplicité qu'ils avoient acquiſe, & qu'il me ſemble voir dans cet ouvrage.

Deſtiné à contenir les Cendres de quelque mort, ce vaſe inconteſtablement fait en Grèce, y fut ſans doute renfermé dans un tombeau. On l'en tira, dans la ſuite, & on le tranſporta en Italie où il a été trouvé. On ne voit dans toute l'hiſtoire de la Grèce, que trois occaſions dans leſquelles on y viola les tombeaux. La premiere eſt celle, où pour conſtruire les longues murailles, qui uniſſoient Athenes au Pirée, Thémiſtocles fut obligé d'employer les pierres mêmes des ſépultures; cependant alors on n'enleva pas les choſes précieuſes qu'ils contenoient: c'eut été les profaner ſans néceſſité, & les Athéniens ne l'euſſent pas ſouffert. Le vaſe dont nous parlons ne paroit avoir été fait que peu après le tems où Thémiſtocles conſtruiſit les grandes murailles, ainſi il ne put avoir été trouvé dans les tombeaux dont alors on n'énleva que les pierres.

La ſeconde occaſion dans laquelle les ſépultures des Grecs furent violées, tombe au tems où Philippe fils de Démetrius fit la guerre aux Athéniens, vers l'an 200 avant notre Ere. Ce Prince détruiſit le Cynoſarges & le Lycée, il incendia tous les lieux ſacrés ou agréables du voiſinage d'Athenes; il abâtit les maiſons & les *Tombeaux* mêmes, violant, dit Tite live, dans ſon impuiſſante colere, toutes les loix du droit Divin & Humain. (*Liv. lib.* xxxi. *p.* 734. *Sed et Cynoſarges et Lyceum, et quicquid ſancti amænive circa urbem erat incenſum eſt, diruitque non tecta ſolum, ſed etiam ſepulcra: non Divini Humanive juris quicquam præ impotenti ira ſervatum.*) Philippe, dans une ſeconde excurſion, " ayant " précédemment dévaſté les *Tombeaux*, pour ne rien laiſſer qui ne portat des " marques de ſa violence, ordonna de ruiner & de mettre le feu aux tem- " ples des bourgs de l'Attique: ce pays, très-orné par l'abondance des " marbres qui s'y trouvent, & par le grand nombre des artiſtes qu'il produiſit, " devint l'objet de ſa fureur. Ce ne fut pas aſſez pour lui de détruire les " temples, d'abattre les ſtatues, il ordonna encore d'en *rompre les pierres*, " afin de ne rien laiſſer d'entier. Les Etoliens & les Achéens, vers la même

" époque

occupoient, mais encore par les bois qu'on plantoit autour d'eux,

". époque avoient exercé les mêmes ravages en différentes parties de la Grèce," (*Polyb. lib.* iv. *p.* 331. *lib.* ix. *p.* 567. *Exurpt. lib.* xi. *p.* 46. & *lib.* xvi. *p.* 67.) néanmoins ils ne fouillerent pas les tombeaux; alors on ruinoit, on démolissoit, on brisoit tout, & si un vase de la nature de celui dont nous parlons s'y fut trouvé, rien n'eut pu le sauver de la dévastation générale; il eut péri par une effet du peu de soin que prenoient les troupes de Philippe en ouvrant les tombeaux, ou par un effet de la rage qui ordonnoit de ne rien épargner, de tout rompre, de ne rien laisser d'entier. Avant la prise de Persée fils de ce Roi Philippe, les Romains ne transporterent chez eux aucun monument de la Grèce. Paul Emile dans son triomphe, qui est de l'an 166 avant J. C. fit voir à Rome les premieres statues enlevées aux Grecs. Il les tira de Pella capitale de la Macédoine, dont il avoit fait la conquête: (*Plutarch. in Paul. Emil. Vid. et Plin. lib.* xxxv. *in Zeuxid.*) avant ce tems, les Romains recherchoient peu les monumens des beaux arts, mais ils en étoient devenus très-avides, dans le tems où Jules César envoya la colonie qui repeupla Corinthe, détruite 102 ans avant lui. C'est alors que les nouveaux colons *ouvrirent* & *fouillerent* généralement tous les tombeaux de cette ville, (*Strab. lib.* viii. *p.* 381. Ουδενα ταφον ασκευωρητον ειασαν. &c.) non pour y laisser ce qu'ils renfermoient, comme au tems de Thémistocles, ou pour détruire tout, comme au tems de Philippe, mais au contraire, pour en tirer, les effets qu'ils contenoient, & les vendre ensuite. Cela même les obligeoit à mettre beaucoup de soin dans leur recherches, & à prendre toutes les précautions nécessaires pour conserver les choses qu'ils en tiroient. Ils y trouverent des vases d'Argille, qu'on leur payoit à Rome aussi chérement que les vases d'airain de Corinthe, dont la valeur étoit très-grande. On appeloit ces vases *Necro-Corinthes*, ou les Vases *mortuaires* de *Corinthe*. Bien plus précieux qu'aucun vase d'Argille, celui dont il s'agit ici, me paroit avoir été du nombre de ces *Necro-Corinthes*, desquels parle Strabon. Il feroit honeur par sa beauté au goût de cette ville fameuse, où les beaux arts ne furent pas moins florissans qu'ils l'avoient été dans Argos, où naquit Polyclete, qu'à Sycione & dans Athenes même où vécurent tant de grands artistes en tous genres. Suivant m'a conjecture ce vase paroit avoir été transporté à Rome vers le tems d'Auguste. Après y a voir été conservé pendant plus

d'eux, devenoit dès-lors même sacré, & ne pouvoit plus être

plus de deux siecles, on le rendit à sa premiere destination, en l'enfermant dans le tombeau d'une personne très-importante. Tel étoit *Genesius Marcianus*, puisqu'il parvint au consulat; puisqu'il épousa *Julia Mamæa*, niece de l'Imperatrice *Julia Aquilia Severa*, & qu'il fut allié aux Empereurs *Septime Severe*, *Septime Géta*, *Antonin Caracalla*, *Héliogabale*, & qu'enfin il fut le Pere d'*Alexandre Severe*, l'un des meilleurs princes, qui ayent gouverné l'Empire Romain.

Il existe encore quelques fragmens antiques de matiere semblable à celle du vase de Barberin: j'en ai vu plusieurs d'une très-belle éxécution, parmi les pâtes du recueil de Mr. C. Townley. Mais rien n'égale le travail & la conservation des figures de ce vase, c'est un monument unique en son genre. Comme rien n'y est restauré, au moins dans son bas-relief principal; comme ses figures n'ont souffert aucune altération, on peut y étudier, mieux que dans toute autre composition qui ne réuniroit pas les mêmes qualités, l'intention de l'Art, & la maniere dont les artistes anciens s'y prenoient pour en rendre les idées. Cet ouvrage ayant pour objet de rechercher ce que furent, & ce que firent les Arts de la Grèce, j'aurois bien voulu pouvoir développer leur intention & leur idée dans la composition de ces bas-reliefs: j'aurois desiré faire sentir l'usage qu'ils firent des formes, car je suis persuadé qu'elles étoient pour eux une sorte d'écriture ou de langage, dont le sens étoit bien mieux entendu de leur tems qu'il ne l'est du nôtre. On a pu voir ici comment ils distinguerent les figures des Dieux de celles des Héros. Par les formes des uns, ils voulurent marquer la puissance qu'ils leur attribuoient; par le caractere qu'ils leur donnerent, ils prétendirent distinguer le rang qu'ils occupoient dans leur mythologie, ainsi que les qualités & les emplois qu'elle leur donnoit. L'Art distingua les Héros des hommes ordinaires, par la *beauté* & par cette sorte de *force* que donne l'habitude des exercices & des facultés du corps. La *beauté* particuliere aux Dieux, empruntoit du caractere de *puissance* attaché à leurs figures, un caractere de majesté propre à marquer leur *élévation*; mais la *beauté* des Héros marquoit en eux leur *grandeur* & leur *supériorité* sur les autres hommes.

Dans les Compositions des anciens, les *actions* des figures étant tirées du *caractere* qu'ils leur supposoient, & qu'ils marquoient par les *formes* spéciales attribuées à leur état, les *attitudes* destinées à représenter ces actions, étoient toujours

être employé à aucun ufage utile aux vivans. Cette raifon très-importante dans un pays fort peuplé comme l'étoit l'Attique, où l'induftrie n'eut jamais pu fuppléer au travail de la terre & à fes productions, fit porter à Solon cette loi qui défendoit de mettre des Hermes fur les tombeaux. (205) Le favant Potter a cru que par cette expreffion on devoit entendre des ftatues de Mercure, mais c'eft évidemment de ces *tas de* pierres qu'on appeloit des *Hermes*, parce qu'ils étoient confacrés à Mercure, dont la loi vouloit parler, & qu'elle profcrivit, à caufe du trop grand efpace qu'ils occupoient. Quelquefois ce terrein n'étoit pas recouvert de

toujours dépendantes de ces formes : ainfi l'on ne peut fe flatter d'avoir entendu ou expliqué un monument antique, quand on n'eft pas arrivé à rendre compte des *caracteres* & des *attitudes* des figures de leur compofition. Il en eft de même des *acceffoirs*, aucun ne fut employé au hafard, il n'en eft aucun qui ne doive fervir à concourir à faire entendre le fujet, parce qu'il n'en eft aucun d'étranger à lui, & qui ne foit fondé fur des raifons. Celui qui explique un monument antique, doit rendre ces raifons, comme a du les concevoir celui qui l'a compofé : quand l'explicateur a expofé les *raifons* de tous les *caracteres* des figures repréfentées dans un monument, les *raifons* de toutes les formes qui s'y voyent, les *raifons* de toutes les attitudes & de tous les acceffoirs qu'il comprend, il a réfolu le probleme ; il a fait difparoître les inconnues, en leur fubftituant des qualités connues. Mais on ne peut regarder un monument comme expliqué, quand l'explication ne comprend pas toutes ces conditions, quand elle n'eft pas fondée fur ces principes, quand enfin il refte quelque chofe à faire entendre. Car alors elle n'embraffe pas toutes les données du probleme à réfoudre. C'eft ce que j'aurois voulu faire comprendre dans l'explication qu'on vient de lire : fi elle n'eft pas un modele, elle peut du moins fervir à montrer ce qu'il me femble qu'on devroit tenter dans ces fortes d'explications.

(205) *Archæolog. Græc. Vol.* II. *p.* 224.

pierres

pierres mais en étoit ſimplement entouré, pour embraſſer l'aire où l'on avoit brûlé les morts ; on élevoit dans ſon milieu autant d'obéliſques que le défunt avoit tué d'ennemis à la guerre. Ce fait, rapporté dans Ariſtote, nous apprend l'intention de ces cercles de pierres ſi fréquemment conſtruits par les Celtes ; on en voit encore quelques-uns avec des pierres élevées dans leur enceinte, elles marquent nombre des victoires remportées par ceux pour qui ces monumens furent érigés. Il s'en trouve pluſieurs de cette eſpece en Angleterre, dans la province de Cornwal, où ils ſubſiſtent encore dans leur entier. (206)

Ces cercles rentrent quelquefois les uns dans les autres ; ils marquent alors des ſépultures voiſines, dont une partie du terrein étoit commune. Ils tiennent lieu de ces urnes, qui chez les Grecs & les Romains renfermoient les cendres de pluſieurs perſonnes, comme on le voit par leurs inſcriptions. Tout nous montre dans les ſépultures des Celtes & Grecs, qu'ils les conſtruiſirent ſur des principes ſemblables, & que ces principes eurent comme eux-mêmes une origine commune, dont nous avons fait voir la ſource inconnue juſqu'à préſent.

Vers la 46ᵉ Olympiade, dans laquelle Solon donna ſes Loix à Athenes, le luxe des tombeaux & des funérailles y étoit porté à un ſi haut degré, qu'il crut néceſſaire de l'arrêter. Il

(206) Voyez Borlaze, Antiq. of Cornwal.

reſtreignit à trois habits ceux qu'on pouvoit enterrer avec les morts: (207) cette reſtriction fait voir, qu'avant ce tems les Grecs comme les peuples du Nord, avoient coutume d'enterrer avec eux la plupart des effets, que de leur vivant ils avoient poſſédés. Avant les loix de Solon on faiſoit de grandes dépenſes pour les tombeaux; c'étoient des eſpeces de maiſons, qu'il défendit expreſſément, en ſtatuant qu'on n'y conſtruiroit plus de voutes, (208) & qu'on n'y employeroit que le travail dont dix hommes étoient capables en trois jours. Dès-lors les Sculptures des pierres ſépulcrales, auxquelles un ſeul homme pouvoit travailler pendant trois jours ſeulement, ne purent être que des ouvrages faits à la hâte par des artiſtes très-communs. Par les vœux en marbre qui nous reſtent, & qui ſont à peu près du même travail que la plupart de ces tombeaux, on juge qu'ils furent exécutés par des artiſtes du même genre. (209) Ce-ci nous donne la raiſon pour

(207) Iſæus *de Hered. Pyrrh. in Archæolog. cit. v.* I. *p.* 174.

(208) Cic. *de Legib. lib.* ii.

(209) Il exiſte encore à Athenes une colonne très groſſierement faite, ſur laquelle eſt écrit le nom de Miltiades en caracteres très-anciens. Cette colonne fut autrefois placée ſur le tombeau de ce grand homme, regardé comme le libérateur de la Grece. Il nous reſte un vœu du même temps, car il porte le nom de *Xantippe* contemporain de Miltiades. Ce vœu ſculpté ſur un marbre apporté d'Athenes par M. Aſkew, ſe voit à préſent dans la collection de Mr. C. Townley. Xantippe y eſt repréſenté aſſis, tenant en main un pied *votif* qu'il ſemble offrir aux Dieux: les Grecs durent à ce grand homme le ſuccès de la bataille de Mycale. Il a près de lui une jeune fille & un jeune garçon, qu'on croit être Péricles ſon fils. Ce monument de la piété de Xantippe

pour laquelle les ouvrages des uns & des autres, ſemblent montrer infiniment moins de connoiſſance & de pratique de l'art, que ne le font les bas-reliefs qui ſe voyent dans les friſés & le fronton des temples du Parthénon & de Theſée, faits à Athenes à peu près vers la même époque. Cette obſervation très-importante à l'hiſtoire de l'art, détruit ce-que des auteurs modernes ont avancé ſur l'état de la Sculpture des tems où furent faits ces tombeaux & ces vœux : ils ont jugé de l'art de Phidias & de Polyclete ſur des morceaux exécutés par des artiſtes très-communs : ces derniers, même avec beaucoup plus de ſavoir qu'ils n'en avoient, n'euſſent jamais rien pu faire de bon, dans le court eſpace de tems où la loi les contraignoit à terminer leurs ouvrages.

Par une ſuite des troubles dont Athenes fut agitée, après la malheureuſe guerre du Péloponeſe, & du changement qui

Xantippe paroit avoir été conſacré à Eſculape, à raiſon de la guériſon d'une bleſſure au pied. On voyoit dans la citadelle d'Athenes une ſtatue de ce grand Capitaine : elle étoit des plus beaux tems de l'Art, & ſurement la ſculpture, en étoit bien meilleure que ne l'eſt celle du bas-relief qui le repréſente, car on y obſerve plutôt la main d'un artiſte ordinaire, que celle d'un maître. Si des monumens ſemblables furent érigés pour des hommes de l'importance dont étoient Miltiades & Xantippe, on peut bien juger que ceux des gens d'un état inférieur ne pouvoient être meilleurs ; mais on n'eut pas du conclure de là, comme on l'a fait, que la ſculpture des tems de Phidias & de Polyclete étoit très-inférieure à ce que nous en ont dit les auteurs : comme on ne devroit pas conclure des *ex-voto* faits par des peintres très-communs, de l'état de la peinture au tems de Michel-Ange & de Raphael ; car leurs ouvrages ne reſſembloient en rien à ceux des peintres occupés à faire cette ſorte de tableaux, dont quelques égliſes d'Italie ſont défigurées.

arriva dans son gouvernement sous les trente Tyrans, les Loix de Solon perdirent beaucoup de leur vigueur. Bientôt après la vanité fit élever des tombeaux très-magnifiques. Harpalus, l'un des gens d'affaire d'Alexandre le Grand, en fit construire un près d'Athenes, pour la courtisanne Pythionice, (210) auquel il dépensa deux cents talens, c'est-à-dire presqu'un million de livres de France. La magnificence la plus recherchée fut employée dans les plus petites villes de la Grèce, à la décoration des tombeaux: nous apprenons de Pausanias, que près de Sicyone il y en avoit un, dont l'intérieur étoit orné de peintures aussi belles, qu'aucunes de celles qu'il eut vues ailleurs. (211) Près de Tritia, petit endroit de l'Achaie, il y avoit au tems du même auteur, un tombeau digne d'être examiné pour la beauté de ses marbres, mais plus encore pour les peintures dont il étoit décoré, (212) & qu'avoit

(210) Athen. Deipnos. *lib.* xiii. *p.* 594. Ταυτὸ δὲ πάθοι τίς ἂν ἐπὶ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἀφορώμενος νεὼς καὶ τὸ πόλισμα ὄψεται παρὰ τὴν ὁδὸν αὐτὴν ὠκοδομημένον μνῆμα οἷον οὐχ ἕτερον οὐδὲ συνεγγὺς οὐδέν ἐστι τῷ μεγέθει, &c. *Hoc, inquit, illis accidet, qui Athenas petunt, via qua Eleusinem itur, et quam sacram vocant, templa cernere et castellum possunt, juxta viam extructum monumentum videbunt, cum quod nullum aliud, nec ex iis quidem quæ vicina sunt, æquiparare magnitudine queat.* Εἰ δὲ μὴ δεδογμένον κατασκευάσασθαι πάλιν δὲ ὅταν ἐξετάσῃ Πυθιονίκης τῆς ἑταίρας. *Cùm autem cujus sit quæsierit, et didicerit esse de Phythinicis scorti, &c. &c.*

(211) Pausan. *lib.* ii.

(212) Pausan. *lib.* vii. *p.* 580. Πρὶν δὲ ἢ ἐς τὴν πόλιν εἰσελθεῖν, μνῆμά ἐστι λευκοῦ λίθου θέας καὶ ἐς τὰ ἄλλα ἄξιον καὶ οὐχ ἥκιστα ἐπὶ ταῖς γραφαῖς αἵ εἰσιν τοῦ τάφου τέχνη Νικίου. *In suburbano agro sepulchrum videtur candido lapide extructum,*

qu'avoit faites Nicias contemporain de Praxiteles, l'un des plus grands peintres de l'Ecole d'Athenes. Il falloit bien qu'on ouvrit ces tombeaux aux voyageurs, puisqu'ils les visitoient, comme aujourd'hui nous visitons les églises, & les édifices dans lesquels sont renfermés des monumens des arts. Ces faits nous montrent où les Romains prirent le goût de décoration & de magnificence qui se remarque encore dans les ruines de leurs sépultures. On y retrouve souvent des peintures, des stucs & des ornemens exactement distribués comme ceux des Grecs: mais ils ne purent jamais y employer, au moins pour la peinture, des artistes bien excellens, parce que les beaux tems des arts étoient passés, quand ceux de la Grèce s'introduisirent chez eux.

En nous montrant l'identité des formes employées dans les sépultures des Grecs & des Romains, cette observation peut nous faire reconnoître par celles-ci, qui existent encore, ce que furent celles de la Grèce, qui n'existent plus; & comme Cicéron nous dit que tout le chemin de Rome à Albe étoit couvert de tombeaux très-splendides, qui formoient une voie d'environ quinze miles, ainsi tout l'espace qui alloit d'Athenes au Pirée, dans une distance de plus de six miles, étoit de part & d'autre couvert de tombeaux. Les

extructum, insigne illud quidem, tum reliquo opere, tum maxime quòd in eo Niciæ relucent picturæ. On peut voir dans Pausanias la description de ces peintures: cet auteur conjecture que le tombeau, qui les renfermoit, étoit celui d'un mari, & d'une femme, dont il ignoroit le nom.

besoins

beſoins de l'état, plus puiſſans que les loix mêmes, firent, au tems de Thémiſtocles, employer les pierres de ces tombeaux à conſtruire les *grandes murailles*, qui joignoient la ville à ce port.

On a découvert ſur le *Janicule*, près d'une maiſon de campagne appartenante à la famille Corſini, une ſuite de bâtimens diviſés par des rues qui les ſéparoient, & dont le deſſin ſe peut voir ici. (213) Ces bâtimens, deſtinés à des tombeaux, étoient partagés en différentes chambres ornées de ſtucs & de peintures. Des niches placées dans l'intérieur des murs, contenoient des vaſes, faits pour renfermer les cendres des morts. Ces édifices d'une très-bonne architecture, comme on peut s'en former une idée, par leur élévation repréſentée à la *Planche* XIII. étoient totalement enſevelis ſous une montagne, dont les terres furent rapportées pour les mettre à l'abri de toute inſulte. Cette précaution, ſouvent priſe pour dérober la connoiſſance des tombeaux, ſe remarque encore dans celui qui ſe voit ici *Planche* XIV. Ce dernier étoit élevé dans l'intérieur d'une caverne pratiquée dans la montagne même, pour le garantir de l'humidité : c'eſt pourquoi ſa chambre ſépulchrale étoit entourée d'un corridor. Il s'eſt trouvé dans cette chambre, de même que dans ſon corridor, des coffres de pierre avec les noms de la

(213) Voyez la *Planche* XII. Elle eſt tirée du livre des *Sépulchres antiques de Pietro Santi Bartoli.*

famille

famille Furia, (214) qui fut très-illuftre chez les Romains : elle fe partageoit en deux branches, dont l'une fut adoptée parmi les familles patriciennes & l'autre refta toujours dans le rang des plébéiennes. On trouve ordinairement dans ces fortes de tombeaux les médailles que l'on appelle de famille ; celui-ci étoit précédé d'une cour pavée en marbre comme celle du précédent. On l'avoit encore recouvert de terre, quand on ceffa d'en faire ufage, & qu'on le trouva affez rempli. *

Les *Planches* XV. & XVI. prefentent le plan avec l'élévation d'un tombeau du genre des deux précédens, mais bien plus magnifique & plus fpacieux qu'ils ne l'étoient. Le corridor pratiqué dans fon pour-tour, pour en écarter l'humidité du terrein, étoit creufé dans le *tuf* de la montagne même. On y découvrit des cavités dans lefquelles on renfermoit les morts ; (215) ce qui peut donner aux lecteurs, qui n'ont pas vu des *Catacombes*, une idée de la maniere dont les fépultures particulieres y étoient diftribuées : ces *Catacombes* font des tranchées fouterraines, quelquefois étendues fur plufieurs miles de longueur, & divifées en plufieurs routes, diftribuées comme les rues d'une ville. Elles fervoient

(214) Ce tombeau copié du livre cité dans la note précédente, *Tav.* XXV. fut découvert en 1665 près de Frefcati, fur le terrein de l'ancienne Tufculum, dans celui qui appartient à préfent aux Camaldules.

(215) Ce tombeau repréfenté *Planche* XVII, eft copié d'après ceux de Pietro Santi Bartoli : il fut trouvé dans la vigne Cavalieri, entre l'Eglife de S. Sabba & les murs de Rome.

à des

à des sépultures communes, comme le font celle de nos cimetieres : mais elles étoient plus assurées, à cause de leur éloignement de la vue & de la portée de ceux qui eussent voulu y pénétrer. Quant au tombeau représenté ici, le pavé en étoit de marbre noir & blanc. Ses portes, dont les paneaux portoient des muffles de lion, étoient toute entieres de marbre blanc. Cette singularité n'est pas tout-a-fait sans exemple dans les bâtimens antiques, puisqu'on a trouvé des battans de portes semblables, dans une des maisons découvertes parmi les ruines d'Herculanum.

Les tombeaux dont on vient de parler tenoient un milieu, entre ceux qui étoient élevés sur terre, & par là même plus exposés à être fouillés, & ceux qui étoient vraiment creusés dans le terrein même : on donnoit à ces derniers le nom d'*Ypogés* qui signifie *Souterrain*. Cette forme de sépulture étoit la plus commune chez les Grecs ; parce que d'une part, elle étoit la moins dispendieuse, & que de l'autre elle remplissoit mieux l'objet d'assurer le repos des morts, & les effets déposés avec eux. De tels tombeaux plus ou moins grands, arrangés avec plus ou moins de précautions, rendus plus ou moins solides, distribués dans les campagnes, au voisinage des sentiers & des grands chemins, n'empêchoient pas la culture des terres. Ils devoient être oubliés bientôt après avoir été recouverts. De sorte qu'il n'y avoit qu'un pur hasard, qui jamais put les faire découvrir. L'expérience nous montre en effet, qu'on en retrouve

encore

encore un très-grand nombre, qui jamais ne furent ouverts. En voici un *Planche* XVIII. qui fut déterré en 1757 près de Capoue, dans un terrein où presque chaque jour on en pourroit rencontrer d'à peu près semblables. M. le Chevalier Hamilton, instruit par un paysan de la découverte de ce tombeau, s'y transporta, & le fit ouvrir en sa présence. Le sommet de sa toîture étoit formé de six pierres butées les unes contre les autres, & recouvertes d'environ trois pieds de terre: trois de ces pierres étoient taillées de façon qu'elles engrainoient sur les trois autres; un bourlet pratiqué à leur extrêmité supérieure, empêchoit l'eau de pénétrer dans l'intérieur de la chambre, dont elles faisoient le plafond. Trois autres rangs de pierres très-épaisses, formoient les murs de cette chambre, & quelques dalles lui servoient de plancher.

Après avoir enlevé avec beaucoup de peine l'une des pierres du plafond, on descendit dans un espace de huit pieds de long sur six de hauteur, & environ cinq de largeur: le milieu en étoit occupé par un squelette étendu sur le pavé; ses ossemens furent bientôt réduits en poudre par le contact de l'air extérieur. Des rayons formés par des barres de fer très-bien conservées, formoient autour de la tête de ce squelette un espece d'auréole, pareil à celui dont on entoure la tête des figures de Saints. A l'un de ses côtés il y avoit deux épées de fer & deux petits chandeliers du même métal, près d'un vase de bronze, de très-belle conservation. Il y avoit aussi une *passoire* également de bronze, & à quelque distance

une *patere* ou coupe, dans laquelle étoit un de ces inſtrumens deſtinés aux ſacrifices, & connus ſous le nom de *Simpulum*. Il s'y trouva encore une *râpe* de cuivre & deux *œufs*, dont les *coques* parfaitement bien conſervées ſe réduiſirent cependant bientôt en pouſſiere : mais les vaſes d'argile placés aux pieds du mort, & pluſieurs autres de même matiere, ſuſpendus à des cloux le long du mur, étoient de la plus parfaite conſervation. Ces vaſes, avec tout ce qui fut trouvé avec eux, ſi l'on en excepte ce qui étoit en fer, ſont à préſent dans le *Muſæum Britannique*.

Si les oſſemens d'un cadavre, ſi des œufs mêmes, s'étoient maintenus pendant ſi long-tems dans ce tombeau, ſi des vaſes, d'une terre très-fragile, n'y avoient rien perdu de ce qu'ils étoient, quand on les y dépoſa, il eſt aiſé de juger ſi des pierres gravées, ſi des figures en bronze ou des médailles y euſſent ſouffert la moindre altération. On voit par cet exemple comment des petites ſtatues de métal, des agathes, des ornemens en or & en argent, des peintures ſur des vaſes d'argile, & des effets de toute eſpece, ſouvent d'une antiquité très-reculée, ont pu ſe conſerver juſqu'à nous.

Nous voyons dans Suétone, que dès le tems de Capys fondateur de Capoue, on mettoit déja des inſcriptions dans les tombeaux ſitués près de cette ville. (216) Nous ſommes aſſurés

(216) Suet. in Jul. Cæſ. *p*. 548. *Paucos ante menſes, quum in colonia Capua deducti lege Julia coloni ad extruendas villas ſepulcbra vetuſtiſſima disjicerent, idque eo*

assurés d'un autre côté, par une Loi de Lycurgue, dont Plutarque

eo studiosius facerent quod aliquantum vasculorum operis antiqui scrutantes reperiebant, tabula ænea in monumento inquo dicebatur Capys conditor Capuæ sepultus, inventa est, conscripta literis verbisque Grecis. Carthage & Corinthe, détruites 211 ans avant notre Ere, furent rétablies dans le même tems que Capoue, ruinée, ainsi que ces deux villes par les Romains, 65 ans avant elles. On trouva dans les tombeaux des anciens habitans de Corinthe, des vases de la même espece de ceux qu'on recherchoit avec tant d'attention, dans les tombeaux des anciens habitans de Capoue ; le passage de Strabon à ce sujet mérite d'être rapporté ici. Πολὺν δὲ χρόνον ἐρήμη μείνασα ἡ Κόρινθος, ἀνελήφθη πάλιν ὑπὼ Καίσαρος τȣ̃ θεοῦ διὰ τὴν εὐφυΐαν, ἐποίκοις πέμψαντος τοῦ ἀπελευθερικοῦ γένοις πλείςοις· οἱ τὰ ἐρείπια κινοῦντες, καὶ τοὶς ταφοις, συνανασκάπlοντες, εὕρισκον ὀςρακίνων τορευμάτων πλήτη, πολλὰ δὲ καὶ χαλκώματα· ταυμάζοντες δὲ τὴν κατασκευὴν οὐδένα ταφον ἀσκευώρητον εἴασαν, ὥςτε εὐπορήσαντες τῶν τοιούτων· καὶ διατιθέμενοι πολλοῦ, Νεκροκορινθίων ἐπλήρωσαν τὴν Ρώμην· οὕτω γαρ ἐκάλουν τα ἐκ τῶν τάφων ληφτέντα, καὶ μάλιςα τὰ ὀςράκινα. Καταρχαὶ, μὴν οὖν ἐτιμήθη σφόδρα ὁμοίως τοῖς χαλκώμασι τοῖς Κορινθιουργέσιν, εἶτ' ἐπαύσυαντο τῆς σπουδῆς, ἐκ λιπόντων τῶν ὀςράκων, καὶ οὐδὲ κατορθουμένων τῶν πλείςων. *Sed Corinthus cum diù deserta jacuisset, instaurata est à divo Cæsare propter loci opportunitatem, missis eò in coloniam libertinis plurimis. Hi cum rudera cæpissent moliri, simulque sepulchra effodissent, testacea opera plurima, atque etiam ærea multa invenerunt : quorum admirati artificium, nullum sepulchrum non effoderunt, magnaque id genus rerum copia potiti, iisque magno divenditis, Romam impleverunt Necrocorinthiis : sic enim appellabant quæ è sepulchris erant ablata opera, maxime testacea : quæ cum initio in magno pretio, neque æreis Corinthiis operibus haberentur viliora, tandem studium iis impendi desitum est, cum deficerent testæ, & plæraque figlina non probarentur.* On voit par cet auteur, qu'on distinguoit dans ces vases d'argile, ceux qui pour la plupart ne plaisoient pas, de ceux dont l'espece moins abondante commença bientôt à manquer. Ces derniers étoient des vases peints, sans comparaison plus rares dans tous les temps, que ne le furent les vases sur lesquels on ne trouve pas de peinture. Nous retrouvons journellement des uns & des autres dans les tombeaux. Dans celui que M. le Chevalier Hamilton fit ouvrir près de Capoue, il n'y avoit qu'un seul vase peint, mais il en contenoit onze qui ne l'étoient pas. Les choses se retrouvent donc encore aujourd'hui, dans l'ordre

tarque fait mention, (217) qu'avant ce Légiſlateur l'uſage des inſcriptions dans les tombeaux étoit commun chez les Grecs. Le monument dont on vient de parler, tant par ſa forme, que par les choſes qu'il contenoit, & par l'endroit où il fut découvert, ſembleroit devoir s'annoncer par quelque endroit ; cependant, on n'y a trouvé ni inſcription, ni médailles, quoique la coutume de placer les premieres dans les ſépultures, fut aſſurément antérieure au tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies : (218) mais comme il eſt certain que ce monument ne fut jamais ouvert, il paroit donc être d'un tems antérieur à Lycurgue & à Phi-

l'ordre où Strabon nous les repréſente au temps de Jules Céſar, ou peu après ſa mort, environ 44 ans avant notre Ere ; l'extrême rareté de ces vaſes à cette époque, ſe montre par la grandeur des prix qu'on y mettoit ; il faut donc qu'alors on n'en fit plus, ſans quoi ils n'euſſent pu être, ni ſi rares, ni ſi précieux qu'ils le devinrent : & l'art de les peindre eſt un de ceux qui s'étoient perdus, long-tems avant le commencement de l'Empire : la religion empêchant de les tirer des tombeaux, dans leſquels ils étoient dépoſés, ce n'étoit que par quelque événement ſingulier, comme celui de la reſtauration de Corinthe & de Capoue qu'on pouvoit s'en procurer. Il s'en trouve peut-être à préſent un plus grand nombre, dans les collections du *Vatican* & du *Muſæum Britannique*, qu'il ne s'en trouvoit à Rome même, où ils étoient ſi fort recherchés, au tems dont écrivent Strabon & Suétone. J'aurai occaſion de parler ailleurs de ce ſujet intéreſſant pour l'hiſtoire de la peinture.

(217) Plutarch. *in Lycurg.*

(218) Lycurgue & Phidon d'Argos étoient de cette même famille des Héraclides, avec laquelle les Doriens s'établirent dans le Péloponeſe. Le marbre d'Arondel met le tems de Lycurgue à l'année 643 avant la date de celle où il fut fait, & Phidon à l'an 633 de cette même date. *Epoch.* XXVIII. & XXIX.

don

don d'Argos, qui furent contemporains l'un de l'autre ; on peut bien croire que ſi l'on y eut dépoſé des médailles, elles s'y feroient retrouvées tout au moins auſſi bien conſervées, que les vaſes en terre bien plus fragiles qu'elles. L'antiquité de ce tombeau, antérieure, même à l'époque où l'on put y dépoſer des médailles, & la parfaite conſervation des effets qu'il renfermoit, nous montrent la poſſibilité de retrouver encore des monumens du même genre, auſſi anciens que le ſiecle dans lequel les Grecs commencerent à frapper des monoies. Et celles qu'ils pourroient contenir, y feroient conſervées dans l'état où elles y auroient été placées, ſur-tout ſi elles étoient d'or ou d'argent ; car ces métaux ne ſouffrent aucune altération ni du tems, ni des terres dans leſquelles ils ſont renfermés.

On trouve d'anciennes monoies d'or & d'argent dont la conſervation eſt ſi grande, qu'elles paroiſſent ſortir de deſſous le coin. J'ai maintenant que j'écris ce-ci, ſept médailles Grecques devant moi : rien n'eſt à deſirer dans le relief de leur empreinte, le poliment que la percuſſion a donné au champ de ces médailles, eſt auſſi brillant que s'il ſortoit des mains de l'ouvrier. Il faut donc qu'elles ayent été enterrées dans le tems même où elles furent frappées, & que jamais elles n'ayent circulé ; ſans quoi le frottement leur eut néceſſairement fait eſſuyer quelque altération. Tous les pays dans leſquels on frappa des monoies, ayant d'ordinaire été très-peuplés, durent enterrer preſque chaque jour des morts & des

& des monoies avec eux. Ainsi nous voyons comment quelques-unes ces monoies toutes neuves, ont pu passer des mains des artistes qui les firent, dans les tombeaux où on les enfouit, & où l'on vient de montrer quelles ont du se conserver comme elles le sont. Ce-ci rend raison de la merveilleuse conservation de quelques anciennes médailles : il paroit même qu'on en réservoit tout exprès pour les déposer dans les tombeaux, ou du moins qu'on choisissoit les moins endommagées pour cet effet. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il nous en reste une si grande quantité d'absolument parfaites. (219)

Dans l'immense quantité de tombeaux répandus partout, & garantis par la terre qui les recouvre, de toutes recherches, le hasard en fait quelquefois trouver des tems, dont les médailles se sont épuisées, par les découvertes faites dans ceux où l'on ne les recueilloit pas, ou même des siecles dont on n'est pas encore parvenu à déterrer les tombeaux. Il arrive de-là, que de tems à autre on rencontre des médailles qui n'ont jamais été vues. (220) Il s'en trouve aussi dont les

(219) Si toutes les médailles ne sont pas à peu près également conservées, c'est que quelques-unes d'entr'elles, quelquefois roulées pendant long-tems dans les terres, & emportées loin des tombeaux où d'abord on les avoit mises, n'ont été retrouvées que quand on a retourné ces terres avec des instrumens de fer, qui souvent ont touché les médailles, même en aidant à les découvrir. C'est ordinairement le peu de soin qu'en ont les paysans, dans les mains de qui le hasard les fait tomber, qui occasionne l'altération qu'on y observe.

(220) La plus ou moins grande quantité de certaines especes de médailles, dépend

les auteurs ont parlé, & qui se sont perdues, d'où quelques-uns ont jugé qu'elles n'ont jamais existé. Quelques-unes de celles dont parle Goltzius sont dans ce cas. On l'a soupçonné d'avoir gravé des médailles inconnues aux plus grandes collections, mais la terre ou les tombeaux ont restitué depuis beaucoup de ces médailles, & justifié cet auteur.

En considérant l'étonnante quantité de villes florissantes dont la Grèce, toutes ses isles, l'Asie mineure, la Thrace, la Sicile & la grande Grèce étoient couvertes, on ne pourra douter que leur population ne montât au moins à vingt millions d'habitans; car quelques-unes de ces villes entretinrent seules des armées très-considérables, & soutinrent pendant long-tems des guerres très-importantes. Chacun de ces hommes, dont le nombre se renouvelloit à peu près trois fois dans un siecle, ayant été enterré avec un plus ou moins grand nombre de monoies, suivant un usage religieux, scrupuleusement observé durant une longue suite de siecles, la masse de ces monoies enfouies sans retour, dans les sépul-tures

dépend de la quantité des tombeaux construits dans les temps où elles furent frappées, & qui se découvrent quelquefois. Il n'y a pas 25 ans, que les anciennes Proserpines de Syracuse ne se voyoient guere que dans la collection des Farneses, & dans celle du Baron Stoch: elles sont maintenant devenues très-communes, au moyen d'un dépôt trouvé en Sicile, dans un tombeau où il y en avoit plus de six cents, sans compter celles qui ont été découvertes depuis dans les endroits voisins. Les hasards qui les ont rendues, comme toutes les autres, nous apprennent que nous ne devons pas désespérer de retrouver avec le tems, la plus grande partie de celles qui n'existent pas encore pour nous, car elles peuvent être renfermées dans les tombeaux qui n'ont pas encore été reconnus.

tures de ceux qui les avoient possédées, dut être prodigieuse. On trouve dans cet usage destructif la raison pour laquelle les métaux précieux furent souvent en Grèce d'une extrême rareté ; & celle pour laquelle on frappa dans quelques villes une immense quantité de coins différens : car lorsque les monoies qu'on avoit frappées dans ces coins, étoient absorbées dans les tombeaux, il falloit bien suppléer à leur défaut en en fabriquant de nouvelles.

Toutes les anciennes monnoies enterrées journellement & peu à peu, ne retournant jamais dans la circulation, il devint impossible d'en faire des collections. (221) Il est peut-être plus aisé d'en ramasser à présent un très-grand nombre, qu'il ne le fut en aucun tems des anciens, à prendre depuis Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies 895 ans avant notre Ere, jusqu'à Constantin, qui mourut dans l'an 337, ce qui embrasse la durée de 1202 années.

(221) Auguste, dans ses amusemens, distribua quelquefois à ses amis des pieces de différens coins, & même des monoies anciennes des Rois ou des pays étrangers. Suétone en rapportant ce fait, nous montre assez qu'Auguste donnoit ces pieces, plutôt comme des choses singulieres & inutiles, que comme des choses précieuses ou recherchées. Cela ne montre pas qu'on en fit des collections, & si jamais il s'en étoit trouvé quelques-unes, elles ne prouveroient pas que les anciens eussent fait de ces sortes de recueils, mais seulement qu'on en auroit recouvert quelqu'un fait dans les tems modernes, caché, & dans la suite oublié par des circonstances inconnues, & retrouvé par un effet du hasard, qui a souvent fait découvrir des dépôts de toute espece.

CHAPITRE



CHAPITRE II.

De l'uſage qu'on doit faire de la forme des lettres, pour connoître l'antiquité des monumens: erreurs qui peuvent réſulter de cet uſage, &c.

PAR une ſuite de cet eſprit des arts des anciens, que nous avons montré avoir fait conſerver les formes des monoies primitives, dans celles des tems poſtérieurs, ceux qui préſidoient au monoyage y firent ſouvent employer des caracteres, dont l'uſage avoit ceſſé quelquefois pluſieurs ſiecles avant eux. Nous avons des preuves aſſurées de ce fait,

dans une médaille d'Alexandre le Grand, dont la légende eſt avec des caracteres pareils à ceux qu'employoient les Etruſques, (1) quoiqu'aſſurément ces caracteres ne fuſſent pas ceux des Grecs au tems de ce Prince, & quoiqu'il ſoit encore plus certain que la médaille où ils ſont empreints ne puiſſe avoir été frappée en Etrurie. C'eſt ainſi que la coutume d'écrire de la droite à la gauche, avoit certainement ceſſé pluſieurs ſiecles avant les Empereurs Romains, dans les médailles deſquels on ne laiſſe pas cependant d'obſerver l'emploi de cet ancien uſage: (2) il y en a même

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Inſcriptions, *T.* XXVII. *p.* 597. Cette médaille, unique juſqu'à préſent, étoit en Italie où je l'ai vue en 1 56: elle y a été achetée par Mr. l'Abbé Barthelemi pour le Cabinet du Roi, dans lequel elle eſt maintenant.

(2) Voyez entr'autres la médaille Grecque de *Domitia* avec la tête de *Domitien* au revers. *Melang. de diverſes médaill. &c. du Cabinet de Mr. Pellerin, T.* II. *Planche* XXVI. N° 11. On croit que cette médaille a été frappée en Theſſalie: cette belle province fut d'abord poſſédée par les Pélaſgues, c'eſt-à-dire par les plus anciens habitans de la Grece. Ils y fonderent la ville d'*Argos* près du fleuve Pénée. (Strab. *lib.* ix.) C'eſt elle à qui Homere donne le nom de *Pélaſgique*. Iliad. *lib.* ii. *v.* 681.

Νῦν δ' αὐτοὺς ὅσσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον

Nunc vero ipſos quicumque Pelaſgicum Argos *habitant.*

Ses peuples ſemblent avoir toujours conſervé, ou du moins avoir renouvellé, au tems de Domitien, la maniere d'écrire des plus anciens tems de l'écriture Grecque. Cette maniere me paroît venir des Pélaſgues, comme j'aurai occaſion de le montrer dans la ſuite: c'étoit auſſi celle des Egyptiens au tems d'Hérodote, où certainement elle n'étoit plus en uſage. Ελληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστερων ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερά. *Græci*

même quelques-unes dont les lettres vont de gauche à droite, & ensuite de droite à gauche, (3) c'est ce qu'on appeloit écrire en *Boustrophedon*; cette maniere d'écrire étoit tellement antérieure à la 83e Olympiade, vers laquelle Hérodote publia son histoire, qu'il se crut obligé d'en expliquer la forme aux Grecs mêmes pour lesquels il écrivoit. (4) Les fameuses colonnes d'Hérode Atticus, maintenant conservées dans le *Musæum* de *Portici*, sont encore une preuve du goût qu'eurent les anciens de rappeler les usages des tems qui les avoient précédés; car quoique faites vers le milieu du second siecle de notre Ere, on y reconnoît les caracteres employés dans l'Attique, plus de 700 ans avant cette époque.

Ces exemples en nous montrant que les formes des lettres employées dans les médailles & les pierres de toute espece, peuvent nous tromper sur les tems où elles furent gravées, nous assurent que l'autorité qu'on tireroit de ces formes, ne peut déterminer avec certitude le tems où les monumens ont été faits. Cependant, la nature de ces monumens, leur objet, mais surtout la maniere dont ils sont travaillés, peuvent

Græci litteras scribunt et calculis computant, a sinistro in dextrum manum ferentes; Ægyptii a dextro in sinistrum. Ce sont les lettres qu'Hérodote appele *populaires*, δημοτικὰ, que les Egytiens écrivoient ainsi, & ils disoient que les Grecs faisoient à droite ce qu'ils faisoient à gauche. On verra dans la suite les raisons de ces différentes pratiques.

(3) Popul. & Reg. *Num. vet.* Franc. Neuman. *p.* 222.

(4) Herodot. *lib.* ii. *cap.* xxxvi. *p.* 103. Voyez la fin de la *note* 1.

donner aux lettres qui les accompagnent une autorité, d'autant plus aſſurée, que le concours de tant de circonſtances ne peut être un effet du haſard ou du caprice. Il n'y a que les cas où ces monumens auroient été reſtitués, qui pourroit avoir reproduit ce concours de circonſtances ; alors même celles qui ſe tirent de l'art ſe trouveroient difficilement dans des copies ; mais ſi elles s'y rencontroient, l'exactitude qu'elles ſuppoſent, rendant ces copies équivalentes aux originaux qu'elles auroient eu pour modeles, on pourroit juger par ces copies mêmes des tems où furent faits ces originaux, comme s'ils exiſtoient encore. Nous jugeons ainſi de la forme des anciennes lettres Attiques, par celle des lettres gravées ſur les colonnes d'Hérode Atticus, comme nous pourrions le faire, ſi les modeles qu'elles imitent s'étoient conſervés.

L'embarras occaſionné par l'emploi des caracteres, dans des tems où ils n'étoient plus en uſage, n'a juſqu'à préſent cauſé que des mépriſes, ou faciles à corriger, ou de trop peu d'importance pour mériter de l'être. Il n'en eſt pas ainſi du jugement haſardé ſur le tems auquel on doit attribuer les formes de quelques caracteres de l'écriture ; car le commencement de ce tems une fois fixé, tous les monumens où ces formes ſe trouvent, ne peuvent lui être antérieur. Mais ſi la date en eſt fauſſe, il en doit réſulter des erreurs d'autant plus importantes, que c'eſt malheureuſement aux époques de l'hiſtoire des Arts, qu'on a d'ordinaire employé cette méthode de

juger

juger des tems où les monumens ont été faits. Elle a jetté une telle confusion dans cette histoire, qu'il est presqu'impossible d'en suivre le cours, & par conséquent de mesurer les progrès des Arts. On arrêteroit les inconséquences qui résultent de cette maniere de juger, on en préviendroit de nouvelles, s'il étoit possible d'avoir une suite de monumens capables de nous montrer la marche de l'ancienne écriture ; car dès-lors, au lieu d'être obligé, comme on l'a été jusqu'ici, de s'en rapporter à la décision de quelques Savans, chacun pourroit se décider par lui-même, & sans doute que l'autorité de ces monumens authentiques seroit préférée à celle d'un petit nombre de gens, parmi lesquels il seroit difficile d'en trouver deux du même sentiment. C'est pour arriver si je puis à cet objet, que j'ai fait les recherches dont je donne ici le résultat. En le soumettant au jugement de ceux qui connoissent les tentatives inutiles faites sur cette importante matiere, les difficultés qu'elle porte avec elle, & la nécessité qu'il y auroit de les éclaircir, je ne me propose que de les mettre à portée de juger par leurs yeux, & de cesser de voir par ceux des autres.

Au lieu d'employer ici la méthode des antiquaires, qui d'ordinaire remontent aux tems les plus anciens, pour descendre ensuite aux tems les plus modernes, je me servirai de la méthode des Géometres : par les choses connues ils vont à la connoissance de celles qui ne le sont pas, & comme eux, pour parvenir à connoître les tems les plus éloignés, je commencerai

mencerai par les tems les plus voisins de nous, & par conséquent les plus faciles à connoître.

Depuis le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, jusqu'au regne des premiers Empereurs Romains, l'écriture Grecque n'essuya aucune variation importante. Si quelquefois elle ne rejeta pas les formes de quelques lettres très-anciennes, au moins elle n'en admit pas de nouvelles. La comparaison des médailles de ce Prince & de ses successeurs, avec celles de Gélon, qui régna dans Syracuse vers la 72e. Olympiade, nous montre qu'à cette époque, l'écriture étoit fixée, & toutes les lettres Ioniques admises presque partout, quoiqu'elles ne le fussent pas encore dans Athenes : elles y furent reçues dans la 94e. Olympiade, sous l'Archontat d'Euclides, (5) 403 ans avant notre Ere.

De toutes les Inscriptions Grecques parvenues jusqu'à nous depuis la 70e Olympiade, la plus importante est celle qui est connue sous le nom de *Marbre d'Arondel.* Dans son état présent, elle contient une suite d'époques depuis Cécrops, premier Roi d'Athenes, jusqu'au tems où Callistrate fut Archonte de cette ville célebre. C'est l'année même de la naissance d'Alexandre le Grand, la seconde de la 106e Olympiade, & la 355e. avant notre Ere. Les deux lignes qui suivent cette date, sont tellement altérées par le tems,

(5) Suidas *in sam.* Τοὺς δ' Ἀθηναίους ἔπεισε χρῆσθαι τῶν ἰώνων γράμμασιν Ἀρχῖνος Ἀρχίνου ὁ Ἀθηναίου, ἐπὶ Ἄρχοντος Εὐκλείδου. *Atheniensibus vero sub Archonte Euclide, autor fuit Archinous Archinoi filius Atheniensis, ut Ionum literis uterentur.*

qu'elles

qu'elles ne peuvent être reſtituées avec certitude; nous ſommes néanmoins certains qu'il y manque un eſpace de 90 années: ce manquement ne vient pas du marbre, comme j'ai cru avoir lieu de le remarquer, mais de ce que les lettres en ſont entiérement effacées. Ce précieux monument eſt de l'an 265 avant la naiſſance de J. C. On ne peut aſſurer où il a été trouvé, mais on a raiſon de croire qu'il vient de l'iſle de Paros, d'où il fut apporté à Smyrne avec d'autres marbres antiques, raſſemblés par ordre de M. de Peireſc, l'un des hommes de ſon tems les plus capables d'en connoître le mérite. On dit qu'il avoit laiſſé plus de cent manuſcrits: moins curieux que lui, ſes héritiers brûlerent tous ſes papiers, & s'en chaufferent à ce qu'on aſſuroit pendant un hyver entier. (6) De tels gens, après la mort de leur parent, n'eurent garde de retirer les marbres qu'il avoit fait recueillir dans le Levant; ils furent vendus aux agens du fameux Comte Thomas Arondel, portés à Londres en 1626, & depoſés dans ſes jardins ſitués au bord de la Tamiſe. Selden, en les publiant, leur donna le nom de leur poſſeſſeur, qu'à préſent ils partagent avec l'Académie d'Oxford, à laquelle ils appartiennent. C'eſt par une eſpece de miracle qu'ils ſe ſont conſervés, car on m'a aſſuré que durant les guerres civiles, qui dans le dernier ſiecle agiterent l'Angleterre, ces marbres furent diſſipés;

(6) *Voyage au Levant,* par Mr. de Tournefort. *T.* I. *p.* 2.

quelques-uns

quelques-uns furent même employés dans les murs d'une brasserie d'où on les a retirés.

Lydiat & Prideaux, après Selden, ont écrit de savans commentaires sur la Chronique du marbre d'Arondel; mais il a toujours manqué à leurs explications la forme du monument qui en faisoit l'objet, & celle des caracteres dans lesquels il est écrit, avec les détails des traces des lettres effacées, dont quelques parties existent encore. Une telle maniere de présenter cette inscription, eut mis toutes les Nations en état de juger des corrections qu'on y a faites, & de celles qu'on y pourroit ajouter. J'ai vu ce monument, sans avoir eu le tems de le copier; j'y remarquai seulement que les dates en sont marquées par les lettres initiales du nom que les Grecs donnoient aux nombres qu'elles exprimoient. Cependant, au tems où l'on grava cette inscription, on employoit des lettres numérales, auxquelles on avoit donné depuis longtems la valeur des nombres. Cette maniere étant plus nouvelle que celle dont on s'est servi dans le marbre d'Arondel, fait reconnoître dans l'emploi de celle-ci l'attachement des Athéniens à leurs anciens usages. Cette circonstance jointe à ce que la Chronologie de ce monument est réglée par celle d'Athenes, me persuade qu'elle fut écrite par un Athénien, comme le nom du Magistrat de Paros qu'on y observe prouve, ainsi que l'ont dit ses savans commentateurs, qu'elle fut faite dans l'isle de ce nom, ce qui lui a fait donner par quelques-uns celui de *Marbre* ou de *Chronique de Paros*.

M. Freret,

M. Freret, dont les mémoires font tant d'honeur à ceux de l'Académie des Infcriptions, & qui, connoiffoit fi bien tous les défauts de nos chronologies, penfoit que l'autorité du marbre d'Arondel, au moins égale à toutes autres, (7) leur étoit même fupérieure, en ce qui regarde les tems qui précéderent la guerre de Troye. Appuyé de l'autorité d'un écrivain fi profond, j'emploîrai ici par préférence les dates de cette chronologie, fur-tout quand elle n'a fouffert d'autre reftitution, que celle où les traces des anciennes lettres ont conduit les favans qui les ont interprétées.

Dans un voyage fait en 1729 & 1730, M. l'Abbé Fourmont découvrit en Laconie un grand nombre d'infcriptions antiques; il en a donné quelques-unes dans les Mémoires de l'Académie (8) dont il étoit membre. Dans le deffein où je

(7) Mémoires de l'Académ. des Infcript. *T.* XXVI. *p.* 166.

(8) Mémoires de l'*Acad. des Infcript.* *T.* XV. XVI. & XXXIII. M. l'Abbé Fourmont n'ayant pas eu le loifir d'écrire ce qu'il penfoit, fur le grand nombre d'infcriptions qu'il avoit recueillies en Grèce, ne put les publier comme il s'étoit propofé de le faire. Après fa mort, elles furent remifes dans la Bibliotheque du Roi. Perfonne n'ayant entrepris de les mettre en ordre, ou voulu prendre la peine de les traduire, & de faire les differtations dont elles devroient être accompagnées pour être rendues publiques, on a jugé qu'il feroit inutile de les faire imprimer dans l'état où elles font. Plufieurs volumes d'infcriptions écrites dans une langue entendue de peu de monde, & fouvent dans des caracteres peu familiers à la plupart des Savans mêmes, euffent trouvé peu d'acheteurs, & peut-être peu de lecteurs: la dépenfe à faire pour donner une édition de ces monumens, femble avoir encore contribué à la retarder. Cette raifon apportée par Mr. le Comte de Caylus, (Recueil. d'Antiq. *T.* I.) ayant

je fuis d'employer plufieurs de ces infcriptions, il eft nécef-

ayant femblé peu naturelle à quelques perfonnes très-éclairées, elles en ont conclu que l'on avoit en France des foupçons, fur l'authenticité de ces monumens : mais fi cela étoit, M. de Caylus même ne s'en fût pas fervi ; les favans auteurs de la *Paléographie* ne les euffent pas employés, & Mr. l'Abbé Barthélemy n'eût jamais écrit l'excellente differtation qu'il a donnée dans les Mémoires de l'Académie, fur le Catalogue des Prêtreffes d'Amycle : l'Académie n'eût pas reçu cette differtation, elle n'eût pas publié celles de M. l'Abbé Fourmont, fi elle eût eu des foupçons fur les infcriptions qu'il rapporte ; elle ne les eût pas adoptées & autorifées, dans un tems où elle réuniffoit tant de véritables Savans. Tels furent entr'autres Mr. Freret, M. Burette, Mr. Sevin & Mr. Fourmont l'aîné, dont l'érudition étoit auffi étendue qu'elle peut l'être. Les écrits de Mr. Freret fur la Chronologie, ceux de M. Burette fur la Mufique des anciens, ceux de M. Sevin fur différens fujets, enfin ceux de Mr. Fourmont, montrent combien ils étoient profondément verfés dans la connoiffance de la langue Grecque, & dans tout ce qui peut y avoir rapport. Eft-il croyable que de tels hommes euffent donné leur approbation à des infcriptions fuppofées, & que M. l'Abbé Barthélemy, qui en a tant vues par lui-même en Italie & ailleurs, qui les a examinées avec tant de foin, qui a d'ailleurs & de fi grandes connoiffances, & une fi grande pratique des médailles, eût pu être trompé fur un fujet de cette nature ? On dit, pour appuyer les foupçons qu'on a de la fidélité de Mr. l'Abbé Fourmont, qu'on ne montre pas fes manufcrits à la Bibliotheque du Roi ; mais c'eft une erreur : on les a communiquées aux Bénédictins qui ont compofé la nouvelle Paléographie ; à Mr. l'Abbé Barthélemy ; à Mr. le Comte de Caylus ; & s'il n'eft pas auffi facile de les voir, qu'il l'eft de voir les autres livres de la Bibliotheque du Roi, c'eft qu'étant confervées parmi les manufcrits, on ne peut les communiquer qu'avec les précautions qu'exige la garde de ces précieux dépôts. Les objections que nous venons de rapporter, nous paroiffent étrangeres aux monumens dont nous parlons, car la maniere dont on les voit, & les raifons qui peuvent en avoir retardé la publication, pourroient être mauvaifes, fans que pour cela les monumens ceffaffent d'être antiques : ainfi l'on n'en peut rien conclure contre leur authenticité. Il en eft d'autres, qu'on tire des monumens mêmes, & auxquelles nous répondrons dans la fuite de ces notes.

faire

faire pour leur intelligence de faire connoître ici la ville & le pays d'où elles ont été tirées, & où elles sont encore.

La Laconie est cette partie de la Grèce qu'habiterent autrefois les Lacédémoniens. Elle est située dans le Péloponese; Sparte en étoit la capitale. A vingt stades de cette ville, suivant Polybe, (9) en tirant au midi, on trouvoit celle d'Amycle autrefois très-florissante, mais qui détruite par les Doriens, n'étoit plus qu'une espece de bourg au tems de Pausanias. (10) Cependant elle avoit encore alors un temple fameux consacré à Apollon. On y voyoit la statue de ce Dieu haute de trente coudées, ou quarante-cinq pieds. Cette statue " étoit d'un goût très-ancien, car à la réserve du visage " des mains & des pieds, elle ressembloit à une colonne " d'airain. Elle avoit un casque sur la tête; d'une main " elle tenoit une lance, de l'autre elle portoit un arc." Sa base élevée en forme d'autel, servoit de tombeau au jeune Hyacinthe, fils d'Amyclas fondateur & Roi d'Amycle. Le temple le plus renomé de cette ville portant le nom d'*Amycleum*, que lui donnent Strabon (11) & Pausanias, (12) & le

(9) Polyb. *lib.* v. *p.* 367.

(10) Pausan. *lib.* iii. *p.* 258.

(11) Strab. *lib.* vi. *p.* 278. Συνέκειτο μὲν δὴ τοῖς Υακινθίοις ἐν τῷ ΑΜΥΚΛΑΙΩ συντελουμένου τοῦ ἀγῶνος. *Compositum fuit ludis Hyacinthiis in AMYCLEO commissis.*

(12) Pausan. *lib.* iii. *p.* 255. Cet auteur rapporte que Polyclete fit une statue de Vénus, qu'on appeloit *ad Amyclæum* παρὰ Ἀμυκλαίῳ, parce qu'elle étoit placée dans l'*Amyclée* ou dans le temple d'Apollon. Cet édifice portoit le nom de son fondateur, comme l'*Académie* d'Athenes portoit le nom d'*Académus*, à qui son terrein avoit appartenu. Pausan. *lib.* i. *p.* 71.

Dieu qu'on y révéroit ayant pris de lui la dénomination d'*Amycléen*, le fils du fondateur même d'Amyclé y étant enterré, on peut être assuré qu'Amyclas même fonda cet édifice auquel il donna son nom : ainsi, sa fondation ne paroit pas remonter jusqu'au tems de Lacédémon pere d'Amyclas : ce fait étoit très-important à déterminer, relativement à ce que nous dirons dans la suite.

Le temple d'Amycle, étoit devenu très-célébre quand Hercule arriva dans le Péloponese ; car ce Héros vint y offrir un sacrifice. (13) Sa célébrité continua dans les tems suivans : avant la 59e. Olympiade, dans laquelle finit la puissance de Crésus Roi de Lydie, les Lacédémoniens acheterent de lui l'or nécessaire à dorer le visage de la statue d'Apollon Amycléen : (14) ce fut alors que Batyclès de Magnésie, avec d'autres artistes du même pays, firent le magnifique trône de marbre, devant lequel étoit cette statue. (15) Cet

(13) Eutat. Iliad. B. *p.* 293. Edit. Rom.

(14) Athen. Deipnos. *lib.* vi. *p.* 232. Λακεδαιμόνιοι χρυσῶσαι βουλόμενοι τὸ πρόσωπον τοῦ ἐν Ἀμύκλαις Ἀπόλλωνος, καὶ οὐχ εὑρίσκοντες ἐν τῇ Ἑλλάδι χρυσίον, πέμψαντες εἰς θεοῦ, ἐπηρώτων τὸν θεὸν παρ' οὗ χρυσίον πρίαιντο. ὁ δὲ αὐτοῖς ἀνεῖλε παρὰ Κροίσου τοῦ Λυδοῦ, πορευθέντας ὠνεῖσθαι παρ' ἐκείνου· καὶ οἱ πορευθέντες παρὰ Κροίσου ὠνήσαντο. *Lacedæmonii, cum Apollinis Amyclæi faciem inaurare decrevissent, nec aurum in Græcia reperiretur, ad oraculum legatos miserunt, Deum interrogaturos a quo aurum emerent : cum autem respondisset, ut a Cræso Lydio peterent, eo profectos ac mercatos fuisse.*

(15) Pausanias. *lib.* iii. *p.* 155, 156 & 157. Le monument dont parle Pausanias, fut un des plus grands & des plus beaux ouvrages de la sculpture des Grecs. Par l'époque que j'en donne ici, on voit qu'il fut exécuté dans

Cet ouvrage, dont Pausanias nous a laissé l'intéressante description, étoit un chef-d'œuvre de l'art. Sa grandeur, proportionnée

dans le tems du regne de Crésus, dont la durée fut de 15 ans, & finit dans la 58ᵉ Olympiade : ainsi, cet ouvrage peut avoir été fait vers la 55ᵉ Olympiade, dans un tems où tous ceux qui ont écrit sur l'Art des anciens prétendent qu'il étoit encore dans son enfance. On en peut juger par le passage de Pausanias, trop long pour le rapporter ici en original, & que pour cette raison je donne en suivant la traduction qu'en a faite Mr. l'Abbé Gédyon.

" Mais une antiquité très-curieuse, c'est le trône d'Amyclée fait par un Ou-
" vrier de Magnesie qui se nommoit Bathyclès ; & non-seulement le trône est
" de lui, mais tout l'ouvrage & les accompagnemens, les Graces, la statue de
" Diane Leucophryné, tout est de la façon de cet ouvrier. Sous quel maître
" il avoit appris son art, & en quel tems il florissoit, je n'en dirai rien. Quant
" à l'ouvrage, je l'ai vu, ainsi j'en puis rendre compte. Les Graces & les
" Heures, au nombre de deux les unes & les autres, soutiennent ce trône par-
" devant & par-derriere. Sur la gauche Bathyclès a représenté Echidné avec
" Typhon, & sur la droite des Tritons. Je ne prétends pas faire un détail
" exact de tout ce que l'on voit gravé sur ce siége, le récit en deviendroit en-
" nuyeux : pour abréger donc, voici ce qui m'a paru de plus remarquable.

" Dans un endroit Jupiter & Neptune enlevent Taïgete fille d'Atlas &
" Alcyone sa sœur ; Atlas y tient aussi sa place. Dans un autre vous voyez
" le combat d'Hercule avec Cycnus, & le combat des Centaures chez
" Pholus : ici c'est Thésée qui combat le Minotaure ; mais pourquoi il traîne
" le Minotaure enchaîné & encore vivant, c'est ce que je ne sais pas ; là
" c'est une danse de Phéaciens & Demodocus qui chante. Ces bas-reliefs
" vous représentent une infinité d'objets tout-à-la-fois ; Persée coupe la tête à
" Méduse, Hercule terrasse le géant Thurius, Tyndare combat contre Eu-
" rytus, Castor & Pollux enlevent les filles de Leucippe, Bacchus tout jeune
" est porté au Ciel par Mercure, Minerve introduit Hercule dans l'assemblée
" des Dieux, il y est reçu, & prend possession du séjour des bienheureux,
" Pélée met son fils Achille entre les mains de Chiron, qui en effet l'éleva &
" fut dit-on son précepteur, Céphale est enlevé par l'Aurore à cause de sa
" beauté, les Dieux honorent de leur présence & de leurs bienfaits les noces
" d'Harmonie,

portionnée à celle du colosse auquel il servoit de trône, n'ayant pas permis de le transporter, ni même de le détruire entiérement,

« d'Harmonie, Achille combat coutre Memnon, Hercule châtie Diomede « Roi de Thrace, & tue de sa main Nessus auprès du fleuve Enenus ; Mer- « cure amene les trois Déesses pour être jugées par le fils de Priam, Adraste « & Tydée terminent la querelle d'Amphiaraüs avec Lycurgue fils de Pronax ; « Junon arrête ses regards sur Io fille d'Inachus déjà métamorphosée en vache ; « Minerve échappe à Vulcain qui la poursuit, Hercule combat l'Hydre de la « maniere dont on le raconte, & dans un autre endroit il traîne après lui le « chien du Dieu des Enfers ; Anaxias & Mnasinoüs paroissent montés sur « de superbes coursiers, Megapenthe & Nicostrate tous deux fils de Ménélas « sont sur le même cheval, Bellérophon abat à ses pieds le monstre de Lycie, « Hercule chasse devant lui les bœufs de Gérion. Sur le rebord d'en haut « on voit les fils de Tyndare à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; au- « dessous ce sont des Sphinx, & au-dessus des bêtes féroces : un léopard vient « attaquer Castor, & une lionne veut se jetter sur Pollux. Tout au haut Ba- « thyclès a représenté une troupe de Magnésiens qui dansent & se réjouissent ; « ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe trône. Le dedans n'est « pas moins travaillé, ni diversifié : du côté droit où sont les Tritons, le « sanglier de Calydon est poursuivi par des chasseurs, Hercule tue les fils « d'Actor, Calaïs & Zétès défendent Phinée contre les Harpies, Apollon & « Diane percent Tityus de leurs fleches, Hercule mesure ses forces contre le « Centaure Oréüs, Théſée combat le Minotaure. Au côté gauche c'est en- « core Hercule qui lutte avec Achéloüs : là vous voyez aussi ce que la fable « nous apprend de Junon, qu'elle fut enchaînée par Vulcain ; plus loin c'est « Acaste qui célebre des jeux funebres en l'honeur de son pere, ensuite « vous trouvez tout ce qu'Homere dans l'Odyssée raconte de Ménélas & de « Protée l'Egyptien. Dans un autre endroit Admete attele à son char un « sanglier & un lion ; dans un autre endroit enfin, ce sont les Troyens qui font « des funérailles à Hector.

« Le milieu du trône est la place du Dieu ; à droite & à gauche il y a « plusieurs siéges un peu distans les uns des autres, mais celui du milieu est « le plus spacieux de tous : c'est-là qu'est posée la statue du Dieu. Je ne

« connois

entiérement, je ne doute pas qu'on n'en puiſſe encore retrouver les débris, dans les ruines du temple ſous leſquelles il reſte enterré : Mr. Fourmont déterra de ces ruines trois boucliers en pierre, ſur leſquels ſont écrits les noms de quelques anciens Rois de Lacédémone, avec d'autres inſcriptions plus curieuſes encore, dont nous parlerons dans la ſuite.

Le moins ancien de ces boucliers (16) eſt ſculpté ſur une pierre d'un gris obſcur, haute de 3 pieds 8 pouces, ſur 2 pieds 8 pouces de large, & de 6 pouces d'épaiſſeur. Des ſyllabes gravées dans les angles de cette pierre, forment le nom de *Lacédémone*, ou plutôt des *Lacédémoniens*, par l'ordre deſquels ce monument fut ſans doute conſacré dans le temple d'Apollon. Son inſcription montre qu'il fut érigé en l'honeur d'Archidamus, fils d'Agéſilaus Roi de Sparte, dont Plutarque nous a laiſſé la vie. Ce Prince perſuada Xénophon ſon ami, d'être le gouverneur de ſes enfans, ainſi Archidamus fut éleve de ce grand homme. La famille de ces Rois remontoit par Procles fils d'Ariſtodeme, juſqu'à Hercule, dont la *maſſue* occupe le milieu de ce monument

" connois perſonne qui en ait encore marqué la hauteur ; autant que j'en ai
" pu juger, elle eſt au moins de trente coudées. Ce n'eſt point Bathyclès
" qui l'a faite, car c'eſt une ſtatue d'un goût fort ancien & ſans art, qui à
" la réſerve du viſage, des mains & des pieds eſt toute ſemblable à une co-
" lonne d'airain : elle a la tête dans un caſque, & tient dans ſes mains une
" lance & un arc".

(16) Voyez ici la *Planche* XIX ; elle eſt copiée d'après celle qui ſe trouve dans le *Vol.* XVI. des Mémoires de l'Académie. *p.* 101.

ſur

fur lequel leur nom eft écrit. Archidamus y eft appelé *Laconien*, par les deux lettres Λ. Α. gravées aux deux extrêmités du bouclier, où eft placée cette infcription.

Archidamus ayant fuccédé à fon pere, régna pendant les 33 ans écoulés entre la 388e. & la 355e. année avant notre Ere : il fut tué près de Tarente, (17) qu'il étoit venu fecourir, vers la feconde année de la 106e. Olympiade, dans laquelle naquit Alexandre le Grand : ainfi ce monument ne peut être de beaucoup poftérieur à cette époque. Le nom d'Archidamus y eft écrit de droite à gauche, comme celui du Roi Philippe de Macédoine fon contemporain, l'eft fur quelques-unes de fes médailles. (18) Cependant, on écrivoit alors bien plus fréquemment de gauche à droite, ainfi que nous le pratiquons à préfent. On employoit auffi

(17) Paufan. *lib.* iii. *p.* 230. Le corps d'Archidamus fut privé de la fépulture, par un événement attribué à la colere d'Apollon, parce que ce Prince avoit contribué au pillage du temple de Delphes par les Etoliens. Plutarque, dans la vie d'Agis, nous apprend qu'Archidamus fut tué dans un combat contre les Meffapiens. Il paroit néanmoins qu'on lui érigea un *cœnotaphe* à Amyclé : c'eft je crois celui dont on voit ici la repréfentation. Une loi de Lycurgue ne permettoit les infcriptions fépulchrales que pour les femmes mortes en couche, ou pour ceux qui avoient été tués à la guerre. (Plutarch. in Lycurg *p.* 56.) Ἐπιγράψαι δὲ τοὔνομα θάψαντας οὐκ ἐξῆν τοῦ νεκροῦ, πλὴν ἀνδρὸς ἐν πολέμῳ, καὶ γυναικὸς, ἱερῶς ἀποθανόντων.) Archidamus étoit dans ce cas, & d'ailleurs il y eut peut-être une exception à la loi générale par rapport aux Rois ; car ils étoient toujours cenfés mourir au fervice de l'état.

(18) On peut voir une de ces médailles dans le Recueil de celles des Rois, de Mr. Pellerin. *Planche* I. *p.* 10.

l'*Epfilon*

l'*Epsilon* & le *Sigma*, sous la forme qu'on leur donne constamment aujourd'hui : cela n'empêchoit pas qu'on ne donnat à ces lettres la forme Є & Ϲ ; ce qui se faisoit aussi, du moins à l'égard du premier de ces caracteres, au tems des premiers *Lagides*, comme on peut le voir ici (19) par la légende d'un beau médaillon en or, sur lequel Ptolémée *Lagus* est représenté avec Bérénice sa femme : on a mis au revers les têtes de Ptolémée *Philadelphe* & d'*Arsinoé* son épouse, qui étoit aussi sa sœur, ce qui leur fait donner dans la légende le nom de Dieux *Adelphes*. D'après l'inspection de ces lettres sur les médailles, ainsi que sur les inscriptions des tems voisins d'Alexandre, on peut voir si quelques antiquaires de beaucoup de réputation ont eu raison d'assurer que ces lettres ne furent employées que peu avant les Empereurs Romains. Cette opinion nous réduiroit à juger que les médaillons des Ptolémées & le monument d'Archidamus ont été faits peu avant notre Ere, à laquelle ils sont cependant antérieurs de plusieurs siecles ; cette erreur tombe d'elle-même par les dates précises qu'on peut leur assigner : mais il n'en est pas ainsi de plusieurs pierres gravées avec des lettres toutes semblables, car cette opinion les a fait regarder jusqu'à présent comme étant postérieurs au tems de la Ré-

(19) Voyez ici le médaillon de la *Planche* XIX, où l'*Epsilon* est à la face sous la forme du C avec un trait dans son milieu, & au revers sous la forme maintenant usitée.

publique Romaine, mais il eft évident par ces lettres mêmes, que les graveurs, dont elles font l'ouvrage, peuvent avoir travaillé, foit vers les tems de Philippe & d'Archidamus, foit même, comme nous le ferons voir dans la fuite, plufieurs fiecles avant ces Princes. (20)

Le

(20) Le Baron Spanheim, Spon, le Pere Montfaucon, le Pere Corfini, & en dernier lieu Mr. Winckelmann ont foutenu cette opinion, maintenant détruite par les monumens les plus authentiques; car tel eft inconteftablement le médaillon de Ptolémée *Philadelphe*. Mr. le Prince de Torremuzza a d'ailleurs prouvé que cette forme de lettres fut employée en Sicile, plus de trois fiecles avant le tems où ces Savans prétendent qu'elle fut en ufage. (*Veter. Panormit. Infcript. p.* 232.) Leur fentiment réduit toutes les pierres gravées où l'*Epfilon* fe lit fous la figure de l'Є, à des tems voifins de ceux des Empereurs; mais étant démontré qu'ils peuvent être antérieurs de plufieurs fiecles à ces époques, il réfulte delà, que l'on peut déterminer d'une maniere moins fautive les tems vers lefquelles ces pierres ont été gravées, & ceux où vécurent les graveurs dont elles portent les noms. Ces époques font très-importantes à connoître, puifque ce font celles de l'hiftoire de l'Art, ainfi que je le ferai voir dans la fuite.

Alexandre le Grand naquit dans l'année où mourut Archidamus, cette année fut la premiere du regne d'Agis à Lacédémone. Agathocles, tyran de Syracufe, mourut 56 ans après cette époque. L'écriture, en ce court efpace de tems, ne peut avoir effuyé de changemens. Nicétas, qui fe rendit maitre de Syracufe après Agathocles, fut contemporain de Phintias Prince d'Agrigente. (Diodor. *lib.* xxiv.) Ce dernier, après avoir détruit les maifons & les murs de Géla, tranfporta fes habitans dans une nouvelle ville préparée pour eux, & à laquelle il donna fon nom. (Diod. *lib.* xxii. Κτίζει δὲ Φιντίας πόλιν, ὀνομάσας αὐτὴν Φιντιάδα, Γελωοῦς, ἀνασάτους ὄτας, οἰκίσας ἐν αὐτῇ—καθαιρῶν γὰρ τὰ τείχη καὶ τὰς οἰκίας, καὶ τοὺς λαοὺς τῆς Γέλας εἰς τὴν Φιντιάδα μετήνεγκε.) Après cette ruine totale, Géla ayant changé de nom, ou plutôt n'exiftant plus, ne put ériger aucun monument fous cet ancien nom; ainfi, toutes les infcriptions qui

le

Le marbre apporté de l'isle de Délos par Milord Sandwich,

le portent furent nécessairement faites avant sa destruction, & par conséquent dans un tems très-voisin de celui où l'on fit celle d'Archidamus, dont elles ne peuvent s'éloigner de plus de 56 ans. Il existe en Sicile un *Pséphisme* ou *Décret* des Géléens, gravé sur un marbre qui se voit à Léocate où il a été trouvé. Ce Décret " loue Heraclides fils de Zopyre & lui décerne une couronne " d'Olivier, pour avoir maintenu le bon ordre & la tranquillité dans le " Gymnase, pendant l'année qu'il en eut l'administration, & pour avoir fait " observer une bonne discipline aux jeunes gens & aux enfans élevés dans " cette école publique." Cette inscription supposant l'existence de Géla, doit être peu éloignée du tems où l'on fit celle d'Archidamus; elle pourroit encore l'avoir précédé, ou même avoir été érigée à la même époque. On y trouve le *Sigma* en forme de C, & l'*Epsilon* sous la figure de l' Є; ces deux caracteres se voyent dans le mot ΔЄΥΤЄΡΑϹ *semestris*, à la quatrieme ligne du marbre de Géla, où le *Sigma* se trouve aussi sous la forme commune. (*Sicil. & adj. Insul. Veter. Inscript. nov. Collect.* Class. viii. Nº 3. *p.* 78.) Cette inscription, ainsi que le médaillon de Ptolémée Philadelphe, prouve que peu après le tems d'Archidamus, ou dans ce tems même, ou même avant on employoit en Sicile la même forme de caracteres qu'on employa en Laconie sur le bouclier d'Archidamus, puisqu'on voit sur ce dernier le *Sigma* fait en Ϲ & l'*Epsilon* fait en Є, comme sur le marbre Sicilien. Celui qu'a publié M. l'Abbé Fourmont, est donc tel qu'il doit être, s'il fut fait après la mort d'Archidamus. Cette vérité de fait étoit entiérement ignorée, quand il publia cette inscription; on ne connoissoit pas alors celle de Géla & l'on n'avoit fait aucune attention à la forme de l'*Epsilon* du médaillon de Ptolémée Philadelphe; Spanheim même qui le fit graver, l'avoit si peu examiné, qu'il changea la forme de l'Є en celle d'E. (*De usu an præst. Num.* Differt. V. *p.* 406.) Dans la gravure de ce médaillon, & conserva l'opinion que cette forme eut dû détruire. Ainsi quand Mr. Fourmont donna l'inscription d'Archidamus, pour persuader aux antiquaires qu'elle étoit du tems de ce Prince, il eût fallu l'écrire suivant l'opinion qu'ils avoient sur cette lettres. M. Fourmont étoit si éloigné de penser que la forme de l'*Epsilon* & du *Sigma*, employés dans le monument qu'il publioit, put contredire l'opinion commune, & en introduire une toute con-

wich, aujourd'hui connu sous son nom & publié par Mr. Taylor, est de la fin de la CI^e. l'Olympiade. (21) Il nous conserve

traire, qu'il n'a pas même pensé à faire quelque observation à ce sujet, dans le mémoire dont on trouve l'extrait dans ceux de l'Académie. Or, de ce qu'il n'a pas publié l'inscription d'Archidamus, suivant la maniere dont on pensoit de son tems qu'elle eût dû être écrite, pour appartenir à celui de ce Prince; de ce qu'il nous l'a donnée écrite comme elle doit l'être, & d'une maniere concordante avec quelques médailles & quelques autres inscriptions; de ce qu'il y a dans la sienne des choses qu'il ne savoit pas lui-même, & qui contredisent ce qu'il croyoit savoir; on doit conclure, qu'il a copié fidélement cette inscription telle qu'il l'a vue. En confirmant ce que le médaillon de Ptolémée Philadelphe & le Pséphisme de Géla nous apprennent d'ailleurs, il a constaté, sans s'en appercevoir, une vérité de fait, opposée à l'erreur du tems où il écrivit, & dans laquelle il étoit lui-même, ainsi que Spanheim, Spon, Montfaucon, Corsini & Mr. l'Abbé Winckelmann, qui soutenoit encore ce sentiment plus de trente ans après Mr. Fourmont: cette erreur est corrigée dans la savante table de Mr. le Docteur Morton, qui range l'Є parmi les lettres usitées au tems d'Alexandre, 330 ans avant J. C.

(21) Ce marbre est gravé avec une magnificence & une exactitude singulieres: la planche qu'on en a faite, est à-peu-près de la grandeur de l'original même, dont elle marque toutes les formes, & même les défauts de la pierre sur laquelle on lit l'inscription. Sa date est de la CI^e. Olympiade; celle du bouclier d'Archidamus étant de la CVI^e, toutes deux doivent avoir été faites à vingt ans l'une de l'autre: cependant, l'inscription du plus nouveau de ces monumens est écrite en lettres, dont la forme est plus ancienne que celle des caracteres du monument, qui est en effet le plus ancien. Cette singularité pourroit être un effet de l'immutabilité des coutumes des Lacédémoniens; tout étoit fixé chez eux par des loix immuables; les usages n'y changeoient pas; & comme on le verra bientôt, la forme des caracteres de l'écriture semble s'y être conservée jusqu'à la 344 année avant notre Ere, à peu-près dans l'état où elle fut au tems de Lycurgue. Les Spartiates s'exprimoient en peu de paroles, ils écrivoient de même, & n'écrivoient gueres; moins on écrit, moins il y a d'occasion de changer les caracteres dont on se sert. L'inscription d'Archidamus

ſerve un détail très-curieux, des revenus employés à célébrer les fêtes de Délos, de la maniere dont ils ſe percevoient, de leur

damus eſt écrite comme l'eut été celle de Charilaus, dont Lycurgue étoit le tuteur, quoiqu'il y ait 544 ans entre l'un & l'autre.

Si l'on compare le tems où put être écrit le *Pſéphiſme* de Géla, dont il a été parlé dans la note précédente, avec le tems où fut faite l'inſcription du marbre d'Arondèl, l'un ne pouvant être poſtérieur à la deſtruction de Géla, arrivée environ 56 ans après la mort d'Alexandre le Grand, & la derniere date de l'autre étant de l'an 60, après la même époque, on trouvera que ces deux monumens peuvent être regardés comme étant du meme tems, ou de tems ſi peu diſtans l'un de l'autre, que la différence entr'eux s'évanouit dans le calcul dont il s'agit ici. Cependant, les formes de quelques-unes de leurs lettres étant très-différentes, la comparaiſon de ces quatre anciennes inſcriptions, faites en différens pays, nous aſſure que dans les tems où on les fit, l'écriture n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de la Grèce. Les médailles des premiers ſucceſſeurs d'Alexandre, confirment encore ce que nous montrent les inſcriptions : on trouve effectivement des légendes ſur les médailles de Caſſander, de Lyſimachus & d'autres Princes, dont quelques lettres ſont différentes de celles du médaillon de Ptolémée Philadelphe, quoiqu'il ait régné dans le même tems. Le fond de ces caracteres fut aſſurément le même pour tous les Grecs ; long-tems avant la mort d'Alexandre, ils admîrent les lettres doubles, mais ils ne s'accorderent pas pour ceſſer d'employer quelques formes de lettres anciennes : celles-ci ſe mêlerent dans leur alphabet avec les lettres de formes plus modernes ; le *Sigma* ſe trouve dans le *Pſéphiſme* de Géla ſous la double forme de Σ & de C, & l'*Epſilon* ſous celles de l'E & de l'Є.

La dixieme lettre de notre alphabet, le K, appelé *Cap* ou *Caph* chez les Hébreux, portoit le nom de *Kappa* dans l'ancienne langue Syrienne & dans la langue Grecque. Dans le tems où le K étoit d'un uſage général dans toute la Grèce, les *Doriens* qui habitoient Corinthe, Corcyre, Crotone & Syracuſe, employoient encore ſur leurs médailles la forme du Ϙ à la place de celle de cette lettre. Ce caractere, bien plus ancien que celui du K, eſt rangé dans la table de Mr. le Docteur Morton, parmi les plus anciennes lettres de l'Alphabet Grec.

leur nature & quelquefois de leur emploi. Le savant commentateur de ce monument observe, qu'avec le marbre d'Arondel,

Grec. Les Lacédémoniens qui faisoient partie des Doriens, comme eux, suivant Hérodote, étoient d'origine Pélasgue ; le Ϙ se trouve parmi les lettres des Etrusques qui descendoient des Pélasgues. (Man. Typ. *T.* I. N° 30.) Les Latins en firent le Q ; celui-ci ne differe du Ϙ que par la courbure donnée au trait placé sous la figure ronde mise à son sommet. La forme de cet ancien *Kappa*, conservée dans tous les tems par les Doriens, se voit sur la plus ancienne médaille de Corinthe, avec un *quarré* au lieu d'un *rond* à son sommet. (*Numm. vet. Pop. & Urb. qui in Musæ. Gal. Hunter asserv. T.* XX. N° 6.) Le *Kappa*, ou le Ϙ, est de même sous cette forme *quarrée* sur un vase d'argile conservé à Catane, dans la précieuse collection de Mr. le Prince de Biscari, (*Sicil. & obj. Insul. vet. Inscript. nov. Collect.* Class. xvi. *p.* 233. N° 4.) enfin il se voit aussi parmi les caracteres *Runiques*, avec la puissance du Q. (*Olaus. Mag. caract. Rhunic. vid. & Man. Topograph.* XXIX.) Vérélius ne dit rien, de cette lettre, parce qu'on lui substitua le *Kappa* sous le nom de *Kaun*, qui est la sixieme des *Runes :* sa figure ᚴ montre son origine, car elle est la même que celle de l'ancien *Kappa*, dont la partie supérieure n'est pas fermée ; elle ne differe du K des Latins, que par le trait ajouté dans sa partie latérale. Cette lettre dont nous rechercherons ailleurs l'histoire & le principe, est peut-être la plus curieuse de toutes celles de l'alphabet. Employée sous sa figure la plus antique par les Doriens du Péloponese, de la Sicile, de la grande Grèce & de quelques isles Grecques, elle paroît avoir été attachée à la Dialecte de ces Peuples : l'usage qu'on en fit même quand on employoit le *Kappa* plus moderne, confirme ce que nous avons dit du peu d'uniformité des caracteres, employés en même tems dans les différentes parties de la Grèce. Il en fut de ces pays, comme il en est à présent de l'Europe : le fond des caracteres de l'écriture y est par-tout le même, car les lettres Allemandes viennent du *Gothique*, & celui-ci vient du caractere *Romain*, dont on alongea les proportions, en donnant une forme angulaire & quarrée à ses formes arrondies. Quand Nicolas Jenson, vers l'an 1461, forma le caractere *Romain*, il ne fit que rétablir les formes altérées par ceux qui avoient composé le caractere *Gothique :* il prit ses modeles dans les monumens anciens, dont ces formes plus modernes avoient altéré

d'Arondel, il eſt le ſeul où l'on trouve les nombres écrits par les lettres initiales des noms qui les exprimoient. (22) Il ſe trompe en cela, car nous allons faire voir des inſcriptions, antérieures au moins de huit ſiecles à celle dont il parle, & qui marquent les dates par la même méthode.

Le marbre de Nointel, maintenant conſervé dans le Cabinet de l'Académie des Inſcriptions, fut publié dans le dernier ſiecle par Mr. Gallant : il fut fait au tems de la guerre du Péloponeſe, qui finit l'an 404 avant notre Ere : il eſt donc antérieur d'aumoins 28 années au marbre de Sandwich. Cette inſcription fut pendant un tems regardée comme la plus ancienne de toutes celles que l'on connoiſſoit, & par là même on en faiſoit un très-grand cas. Cependant celles qui précédent la 72e. Olympiade, ou l'an 491 avant J. C. ſont les ſeules dont l'utilité ſoit réelle par rapport à la *Paléographie*. Tout ce que peuvent nous apprendre à cet égard, les inſcriptions poſtérieures à cette date, doit ſe trouver dans les caracteres des médailles frappées ſous les regnes de Gélon, de

téré les lettres. Quoique ce caractere de Jenſon ſoit devenu celui de toute l'Europe, les Allemands & les Flamands n'ont pas laiſſé de conſerver les formes *Gothiques*, & les Anglois employent encore avec les caracteres *Romains*, les lettres qu'ils appelent *Noires, Black-Letters* : ainſi l'on voit en Europe, comme autrefois on voyoit en Grèce, des caracteres les uns plus anciens, les autres plus modernes, employés dans le même tems ; & ces deux manieres d'écrire ſont en uſage tout à-la-fois, chez quelques Peuples, ainſi que cela ſe remarque ſur le *Pſéphiſme* de Géla, & dans un trés-grand nombre d'autres inſcriptions Grecques.

(22) Comment. ad Marm. Sandwiceum. *p.* 23 & 24.

Théron,

Théron, d'Hiéron, & dans les tems suivans pour lesquels ces médailles sont des époques fixes. Il n'en est pas ainsi de celles qui furent faites avant eux, car les inscriptions des tems qui les précéderent, peuvent beaucoup servir à éclaircir ceux où ces mêmes médailles furent frappées : telle est l'inscription de Sigée, si bien expliquée par Mr. le Docteur Edmond Chishull.

Le Cap de Sigée, situé près des ruines de l'ancienne Troye, donnoit son nom à une ville voisine. Il existe encore dans ses débris un fragment de terme haut de neuf pieds, sur quatre de large & deux d'épaisseur : la tête en est maintenant séparée, mais on y trouve une inscription remarquable par son objet, par son style, & bien plus encore par la forme de ses caracteres : (23) en voici la traduction en Latin.

PHANODICI SUM FILII
HERMOCRATIS PROCONE-
-SII ET EGO CRATEREM
ET *CRATERIS* BASIN ET
COLUM AD PRYTANEUM
DEDI MEMORIÆ ERGO SI-
-GEIS. SI QUID VERO PATIAR
CURARE ME JUBEBO
SIGEOS. ET FECIT
ME ÆSOPUS ATQUE FRATRES.

Ce terme représentoit *Phanodicus fils d'Hermocrate, de la ville ou de l'isle de Proconese*, célébre par la beauté & la

(23) Voyez ici la *Planche* XX. N° 1 & 2.

blancheur

blancheur de ses marbres, (24) dont cette figure peut avoir été faite. *Il donna au Prytanée*, ou à l'Hôtel-de-Ville *des Sigéens, un bassin avec sa base & une passoire*, pour purifier le vin, *afin qu'ils se souvinssent de lui*; (c'est le *terme* même qui leur parle) *il ordonne de le restituer, s'il vient à souffrir quelque accident*, & finit par nous apprendre qu'il *fut fait par* le sculpteur *Esope* aidé de *ses freres*. Cette inscription en dialecte Æolienne, est répétée sur le côté, avec quelques changemens dans le langage, dans le nombre des lignes, & dans les lettres ; cette seconde inscription est nécessairement d'un tems postérieur à la précédente : voici ce qu'elle dit.

PHANODICI
SUM FILII HER-
-MOCRATIS PRO-
CONESII. CRA-
TEREM VERO ET
HYPOCRATERIUM
ET COLUM AD
PRYTANEUM
DEDIT IS
SIGEIS.

Les lettres, qui dans ces deux inscriptions, vont d'abord de gauche à droite, retournent ensuite de droite à gauche &

(24) Strab Geograph. *lib.* xiii. Παλαιὰ Προκόννεσος ἐστὶ, καὶ ἡ νῦν Προκόννησος πόλιν ἔχουσα καὶ μέταλλον μέγα λευκοῦ λίθου σφόδρα ἐπαινούμενον· τὰ γοῦν κάλλιστα τῶν ταύτῃ πόλεων ἔργα, ἐν δὲ τούτοις πρῶτον, τὰ ἐν Κυζίκῳ, ταύτης ἐστὶ τῆς λίθου. *Antiqua est Proconesus*, itemque nova, *urbem habens, & fodinam marmoris valde laudati. Itaque earum quæ istic sunt urbium opera, ac præcipue Cysici, ex eo sunt lapide.* Sigée étoit une des villes dont Strabon parle ici.

suivent cette marche tortueuse jusqu'à la fin. C'est la sorte d'écriture, anciennement appelée *Boustrophedon*, parce qu'elle sembloit imiter la trace du bœuf, dont les pas en labourant, tracent des sillons de suite, en recommençant un sillon à l'endroit où il a fini le précédent. Les loix de Solon furent écrites de cette maniere, sur des rouleaux de bois qu'on gardoit dans le Prytanée d'Athenes. (25) L'inscription de Sigée, étant écrite comme les loix de Solon, a paru pour cette raison avoir été faite vers le tems de ce Législateur, (26) c'est-à-dire, vers la XLVIe. Olympiade, 594 ans avant notre Ere.

Le *Sigma*, dans cette inscription, prend quelquefois la figure de l'S des Latins, quelquefois aussi il a celle du C, mais avec un trait ajouté vers sa partie supérieure & rejeté en arriere. Je parlerai bientôt de toutes ces formes. Le *Sigma*, dans la copie, se voit sous la figure d'un arc recourbé dans son milieu Σ: (27) c'est le commencement de la forme du Σ qu'il garda dans la suite. L'alphabet Grec long-tems incertain sur cette lettre, suivit pendant plusieurs siecles les différentes formes qu'il a dans cette inscription, jusqu'à ce qu'enfin celle d'un arc recourbé dans son milieu, obtint la

(25) Didymus apud Plutarch. *in Solone*.

(26) Solon fut Archonte d'Athenes & publia ses loix, dans la seconde année de la XLVIe. Olympiade.

(27) Voyez ici la *Planche* XIX. N° 2. *lig.* 3, 5, 6 & 7 de l'inscription latérale du monument de Sigée.

préférence,

préférence, fans pourtant abolir totalement les formes primitives de cette lettre.

On peut voir fur la même *Planche*, où eft gravée cette infcription, une médaille d'Athenes, (28) dans laquelle deux lignes divifent, en fe croifant, l'intérieur du *Thêta*, comme elles le font dans la même lettre à la quatrieme ligne de l'infcription de Sigée. Athenes en prenant la forme des lettres Ioniennes, dans la 94e. Olympiade, (29) dut abandonner celle de cet ancien *Thêta* : elle peut donc marquer, dans la médaille où elle fe trouve, un tems antérieur à cette époque, & l'explication du fujet repréfenté à fon revers, doit fe chercher dans les tems qui la précéderent. En trouvant moyen d'en expliquer le fujet, le tems où il arriva, prouveroit, que la forme de cette lettre n'eft pas ici du nombre de celles que l'on reftitua, en imitant d'autres plus anciennes.

On obferve à la face de la médaille dont nous parlons, la tête de Minerve protectrice d'Athenes. A fon revers, une figure armée à la maniere des Athéniens, placée, contre leur ufage, entre les lettres qui forment le nom d'Athenes, indique par cette difpofition un Général Athénien. Il eft fur une galere & tient un trophée avec une courone ; ce font évidemment les marques d'une victoire, & le navire fur le-

(28) Voyez *Planche* XX. N° 5.

(29) Suidas *fup. cit.*

quel eſt poſée cette figure, ne laiſſe pas douter qu'on n'ait voulu exprimer ici une victoire remportée ſur mer : la chouette, ſymbole de Minerve & à-la-fois de la ville d'Athenes, ſe voit à l'avant de la galere, comme ſi elle en guidoit la marche. Elle montre une navigation où les Athéniens ſeuls eurent part : à la bataille de Salamine leurs vaiſſeaux ne faiſoient qu'une partie de l'armée navale des Grecs, & les Athéniens loin d'y commander, y recevoient les ordres du Général Lacédémonien. L'éperon ſur lequel eſt poſée la chouette, porte un ſerpent qui ſe replie comme pour s'élancer en avant. J'ai fait voir que ce *ſerpent* fut le ſymbole du Dieu des eaux ; il peut indiquer ici la domination de la mer, gagnée par les Athéniens après une victoire dont leur Général porte le trophée. Telle fut la ſuite de la victoire de Mycale, remportée par Xantippe pere de Péricles : dès-lors les Athéniens devenus maîtres de la mer, attaquerent ſeuls & ſans les Lacédémoniens, les pays voiſins de l'Helleſpont ; (30) ils retournerent enſuite en Grèce, portant avec eux, dit Hérodote, (31) non-ſeulement l'argent, mais enore les armes de *Gépyriens*, comme *pour les dépoſer dans les temples*. L'action après laquelle ils arriverent à Athenes paroit repréſentée ſur cette médaille, telle

(30) Herodot. *lib.* ix. *cap.* cxiii.

(31) Herodot. *lib.* ix. *cap.* cxx. Ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἀπέπλεον ἐς τὴν Ἑλλάδα, τά τε ἄλλα χρήματα ἄγοντες, καὶ δὴ καὶ τὰ ὅπλα τῶν Γεφυρέων, ὡς ἀναθήσοντες ἐς ἱρά. *His actis Athenienſes in Græciam remeaverunt, portantes tum alias pecunias, tum vero arma Pontium, tanquam apud templa depoſituri.*

exactement

exactement qu'elle eſt décrite dans les Hiſtoriens. Cette circonſtance ſe combinant avec celle de la forme des lettres en uſage à cette époque chez les Athéniens, (32) m'autoriſe à croire qu'ils frapperent cette médaille, vers la ſeconde an-

(32) Simonides, qu'Euſebe met à la 68e Olympiade, mourut dans la 78e.; il avoit fait adopter l'E *long*, ou l'*Hêta* dont la forme ſe voit ſur cette médaille Athénienne. Elle eſt employée dans les colonnes d'Hérode Atticus, trouvées à Triopea ſur la voie Appienne; mais elle y ſert d'*aſpiration* devant le pronom relatif ʽO *quod*, HO ΕΣΤΙΝ, *quod eſt*. Dans les inſcriptions de ces mêmes colonnes, le *Thêta* eſt ſous la figure ⊗, ainſi que ſur cette médaille; cette forme n'eſt cependant pas la plus ancienne qu'on lui donna, mais elle précéda le tems de Simonides, & on l'employa encore quelquefois dans le ſiecle d'Alexandre, comme l'a très bien remarqué M. le Docteur Morton, dans la table où il a ajouté tant d'obſervations à celles du Docteur Bernard. On peut donc voir, dans la médaille Athénienne, les lettres dont on ſe ſervoit du vivant même de Simonides. Il paſſa pour être l'inventeur de l'*Hêta*, parce qu'il le fit recevoir; mais on voit par le monument de Sigée que la forme de cette lettre, au moins comme marque de l'*aſpirée*, fut antérieure à ce poëte. Elle y eſt employée dans les mots *Hermocrates*, *Haiſopus*, *Hadelphoi*, &c. Nous verrons dans la ſuite, qu'avant Simonides, elle ſervit à exprimer l'*Hêta* ou l'E *long*, qu'on marquoit auparavant par deux *Epſilon* ou ſeulement par cette lettre, comme le remarquent Platon & Plutarque. (Plat. in Cratylo. Οὐγὰρ H ἐχρώμεθα, ἀλλα E τοπαλαιόν, & *Plutarch. in* EI). Cet E ſimple en place de l'H, ſe voit ſur les colonnes des Farneſes dans les mots DEMETROΣ & KOPEΣ. Le titre d'inventeur, donné par les Grecs, paroitroit devoir ſuppoſer que la choſe inventée ne précéda pas ceux qui porterent ce titre; cependant, je ferai bientôt voir que ſouvent l'*invention* d'une choſe, fut antérieure à ceux que l'on en donnoit pour les inventeurs: delà vint, qu'une même invention fut ſouvent attribuée à beaucoup de gens, qui vécurent quelquefois dans des tems éloignés de pluſieurs ſiecles les uns des autres. Cette maniere vicieuſe de s'exprimer répandant un faux jour dans l'hiſtoire, eſt devenue la cauſe de beaucoup d'incertitudes, & le principe d'un grand nombre de faux jugemens portés dans les tems où l'on a voulu éclaircir cette hiſtoire.

née

née de la 75e. Olympiade, dans laquelle arriva l'événement qu'elle repréfente.

Hérodote rapporte qu'après le combat de Mycale, les Athéniens furent reconnus, pour ceux qui s'y étoient le plus diftingués, & que parmi eux l'Athlète Hermolycus remporta le prix ; c'eft peut-être lui qui eft ici repréfenté (33) avec la courone qu'il obtint, fuivant la coutume, en cette occafion.

On peut obferver, dans la copie de l'infcription de Sigée, la fuppreffion de quelques voyelles, comme cela fe pratiquoit fréquemment chez les Etrufques : ainfi, au lieu d'HERMOCPATES on lit RMOCRATES : la même chofe fe voit dans la médaille, où le nom de la ville de *Cumes* en Campanie, eft uni avec celui de *Linternum :* ce dernier eft écrit LTERNVM. (34) Toutes les lettres de cette légende fe trouvent dans l'infcription de Sigée : ce ne font donc pas des lettres Etrufques, comme on l'a tant de fois répété, mais bien les anciennes lettres Grecques, dont Cumes s'étoit autrefois fervie, & qu'elle renouvella fur plufieurs de fes monoies, quand elle en eut de communes avec Linternum, en conféquence d'un traité d'alliance, femblable à celui que firent les habitans de Magnéfie fur le Méandre, avec ceux

(33) Herod. *lib.* ix. *cap.* civ. *p.* 551. Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ μάχῃ Ἑλλήνων ἠρίστευσαν Ἀθηναῖοι· καὶ Ἀθηναίων Ἑρμόλυκος, ὁ Εὐθοίνου, ἀνὴρ παγκράτιον ἐπασκήσας. *In hoc prælio præclariffimam operam navaverunt Athenienfes, & ex Athenienfibus Hermolicus Euthœni filius, vir in Pancratio celeber.*

(34) Voyez ici la *Planche* XX. N° 5.

de

de Smyrne, & qui eſt gravé ſur un des marbres de la collection du comte d'Arondel. (35)

A l'occaſion de cette médaille, en voici une qui me ſemble très-remarquable: (36) elle eſt de l'*Ancienne ville* de Naples fondée par les habitans de Cumes. (37) Ceux-ci étant originaires de l'iſle d'Eubée, (38) où nous avons vu que le culte de Bacchus fut introduit, peut-être par les Arabes compagnons de Cadmus, ſous la forme du bœuf auquel ils donnoient le nom d'*Urotal*. (39) Ce Dieu étoit le même que le Soleil *nocturne*, comme l'Apollon des Grecs étoit le Soleil *diurne*. (40) La tête de celui-ci ſe voit à la face de la médaille de Naples; le bœuf à tête humaine repréſenté à ſon revers, a ſur lui un oiſeau. Anciennement on adoroit à Naples une ſtatue d'Apollon avec une colombe ſur la tête: (41) cette même colombe ſe voit ici ſur le dos du bœuf. Ce fût

(35) Marm. Oxon. *p.* 15. Il eſt ordonné par le traité d'alliance gravé ſur ce marbre, que les monoies de Smyrne ſeront recues à Magnéſie comme *légitime*; Δεχέσθωσαν δὲ καὶ ἐμ Μαγνησίᾳ καὶ νόμισμα καὶ τῆς πόλεως ἔννομον. Et c'eſt parce que les monoies devoient être communes entre *Cumes* & *Linternum*, & recues comme *légitimes* dans ces deux villes voiſines & alliées, que leurs noms ſont réunis ſur la médaille dont nous parlons.

(36) Voyez ici la *Planche* XX. N° 3.

(37) Tit. Liv. *lib.* viii. *cap.* xxii. *Palæpolis fuit haud procul inde, ubi nunc Neapolis ſita eſt: duabus urbibus populus idem habitabat. Cumæ erant oriundi.*

(38) Strab. Geograph. *lib.* v.

(39) Herodot. *ſup. cit.*

(40) Macrob. Saturn. *lib.* i.

(41) Stac. Theb. *lib.* iv. *v.* 45.

fut elle, qui suivant une opinion rapportée dans Patercule, (42) conduisit la flotte d'Hippocles & de Mégasthenes, quand ils vinrent s'établir à Cumes. Stace dans les vers cités ci-dessus donne le nom d'*Abantes* à ces nouveaux colons, & ces *Abantes* étoient les descendans des Arabes établis dans l'Eubée. Au lieu de se trouver sur la tête d'Apollon, comme dans la statue des Napolitains, la colombe est placée sur le Dieu, représenté sous la forme que les premiers habitans de Cumes avoient appris à lui donner dans leur patrie: & ce qui est très-remarquable, c'est que dans la médaille où les noms de Linternum & de Cumes sont écrits en *anciens* caracteres Grecs, & réunis pour marquer l'*alliance* & *l'hospitalité* contractées entre ces villes, on voit sous le bœuf à tête humaine les deux lettres ΙΣ, écrites en caracteres plus *modernes:* elles expriment le commencement du titre *Isodætes*, donné à Bacchus par Plutarque, comme présidant à l'*hospitalité* & aux *aliances*. Ce Dieu est le garant de celle qui est représentée sur ce monument, entre les habitans de Lin-

Dii Patrii, quos auguriis super æquora magnis
Littus ad Ausonium devexit Abantia *classis.*
Tu, ductor Populi longe emigrantis, Apollo
Cujus ad volucrem læva cervice sedentem
Respiciens blande felix Eumelis adorat.

(42) Vell. Pat. *lib.* i. *cap.* iv. *Nec multo post Chalchidenses orti, ut prædiximus Atticis, Hippocle et Megasthene ducibus, Cumas in Italia condiderunt, hujus classis cursum esse directum alii columbæ antecedentis ferunt, &c.*

ternum

ternum & ceux de Cumes : (43) la médaille de Naples qui rappele le voyage des Calchidiens en Italie, où ils paroissent guidés par leur Dieu, montre à-la-fois le pays & le peu-

(43) La fable du voyage des *Abantes*, quand ils vinrent s'établir en Campanie, étant évidemment représentée sur les médailles de Naples, dont elle rapportoit l'origine ; l'alliance de *Linternum* & de *Cumes* étant aussi représentée sur la médaille de cette derniere ville ; enfin, le retour de la flote Athénienne après la bataille de Mycale, étant encore représenté sur une médaille d'Athenes, nous montre clairement, combien il seroit dangereux d'adopter la maxime de ceux, qui croyent qu'on ne doit chercher sur les médailles que des figures symboliques, relatives au culte ou à la théologie des anciens. Qu'ils voyent l'histoire de la fondation de Tarente, représentée sur les monoies de cette ville par la figure d'un jeune homme monté sur un Dauphin, ainsi que l'est celle de Cyrrha en Phocide, où l'histoire attribuée à Castalius son fondateur est aussi représentée ; qu'ils lisent enfin le passage où Plutarque assure positivement qu'un événement, sans doute fabuleux, mais de la nature de ceux dont nous venons de parler, étoitreprésenté sur les médailles des Jassiens. (Plutarch. in Gryllo. *p.* 984. Καὶ τοῦ πάθους ἐπίσημον ἀσεῦσι τὸ χαραγματοῦ ΝΟΜΙΣΜΑΤΟΣ ἐςι, παῖς ὕπερ Δελφῖνος ὀχουμενος. *Et Jassensibus monimentum est hujus casus est MONETÆ NOTA, puer Delphino insidens.*) Après un tel témoignage, peut-on douter que les anciens n'ayent souvent prétendu marquer des traits de leur histoire & de leur mythologie sur des monumens, où ils nous assurent eux-mêmes que leur intention étoit de les représenter ; & quand ils mirent la Rose, sur les médailles de Rhodes, qu'ils nous disent avoir été très-abondante en cette sorte de fleurs, l'Epi & les Grains de bled sur les médailles de Léontium & de Métaponte, célébres par la fertilité de leur terrein dans cette sorte de production, ainsi que l'étoit celui de Cyrene par celle du *Sylpius* empreint sur ses monoies, peut-on nier qu'ils ayent eu l'intention de marquer par ces types les productions des pays auxquels ils appartiennent ? & n'est-ce pas détruire ce que nous savons de plus certain sur l'antiquité, que de rejeter le sentiment des anciens, quand ils nous disent leur intention sur les choses en usage de leur tems, & qui par conséquent devoient être bien mieux connues d'eux, qu'elles ne le sont des modernes ?

ple, dont ils prirent les formes par leſquelles ils repréſenterent ce Dieu, qu'ils apporterent en Campanie.

Avec le bouclier de pierre du Roi Archidamus, dont il a été parlé ci-deſſus, on en découvrit auſſi deux autres parmi les ruines du temple d'Apollon Amycléen. (44) L'un d'eux eſt ſculpté ſur une pierre de couleur noire, épaiſſe d'un pied, haute de cinq & demi ſur ſix de largeur. (45) Il ſemble ſortir d'une baſe, aux deux côtés de laquelle, un javelot eſt repréſenté ; on lit ſur le *Dé* de cette baſe une inſcription dont voici la traduction.

ANAKSIDAMVS, ZEVKSIDAMI FILIVS,
QVI ANAXANDRI, QVI EVRIKRATIS, DVX.

Anaxidame fils de Zeuxidame,
petit-fils d'Anaxandre, arriere-petit-fils d'Eurycrate Commandant.

Zeuxidame, pere d'Anaxidame, eut pour ayeul le brave Roi Théopompe, dont le fils ou le petit-fils, appelé *Archidame* dans Pauſanias, (46) eſt nommé *Anaxandre* dans cette inſcription,

(44) Mémoires de l'Académie *T.* XVI. *p.* 103 & 4.

(45) Voyez ici la *Planche* XXI.

(46) Pauſan. *lib.* iii *p.* 220. Θεόπομπος δὲ αὐτὸς οὐ μετέσχε τοῦ ἔργου γήρᾳ ϗ ὑπὸ λύπης τὸ πλέον· Ἀρχίδαμον γὰρ Θευπόμπου ζῶντος ἔτι ἐπιλαμβάνει τὸ χρεών. οὐ μὴν ἄπαις ἐτελεύτησεν ὁ Ἀρχίδαμος, Ζευξίδαμον δὲ ἀπολιπὼν υἱόν. Ζευξιδάμου δὲ Ἀναξίδαμος ὁ παῖς ἐκδέχεται τὴν ἀρχήν. *Eo prælio Theopompus, ſenio & animi ægritudine confectus, non interfuit : nam eo vivente, Archidamus filius moritur, Zeuxidamo filio relicto, cui Anaxidamus item filius ſucceſſit.* Tous ces Princes deſcendoient

inscription, qui met *Eurycrate* à la place de Théopompe : (47) Anaxidame est ici appelé *Dux, Chef, Général* ou *Commandant*,

descendoient d'Aristodeme, frere de Téménus & de Cresphonte, dont l'un établit les Doriens à Argos, & l'autre dans la Messénie, tandis qu'Eurysthene & Proclès fils d'Aristodeme, chasserent de Sparte Tisamene fils d'Oreste & petit-fils d'Agamemnon, qui commandoit les Grecs au siége de Troye. Cette conquête de l'Argolide, de la Messénie & de la Laconie par les *Doriens*, est ce qu'on appele le *retour des Héraclides* dans le Péloponese : elle arriva 80 ans après la prise de Troye, 1129 ans avant notre Ere. Eurysthene & Ptoclès qui régnerent ensemble, furent les chefs des deux branches des Rois de Sparte : l'une de ces branches, d'abord appelée *Eurysthenide*, prit ensuite le nom d'*Agide*, de celui d'*Agis* fils d'*Eurysthene* ; l'autre, après avoir d'abord porté le nom de *Proclide*, eut ensuite celui d'*Eurypontide*, parce qu'elle descendoit d'*Eurypon* petit-fils de *Proclès*. C'est de celle-ci, qu'étoient issus Lycurgue, ainsi que tous les Rois dont il est parlé dans l'inscription du bouclier d'*Anaxidame*, & dans le passage de Pausanias, cité au commencement de cette note.

Mr. de la Barre, dans un excellent Mémoire recueilli parmi ceux de l'Académie des Inscriptions, (*Mém. de l'Acad. T.* VIII.) prouve que *les anciens ont donné diversement la Généalogie des Proclides.* Cette *diversité* d'opinions sur une matiere de fait, prouve *l'incertitude* des auteurs anciens au sujet de cette *Généalogie :* elle est en effet différemment rapportée dans l'inscription du marbre dont il s'agit ici, & dans Pausanias. Cependant, cet auteur fut un des principaux guides, dont Mr. l'Abbé Fourmont dit s'être servi pour reconnoître les endroits de la Grèce où il découvrit des inscriptions. (*Mém. de l'Acad. T.* XV. *p.* 395.) Il étoit de si bonne foi en publiant celle d'*Anaxidame*, qu'il ne s'apperçut pas dans l'explication qu'il en donna, de la contradiction entr'elle & le récit de Pausanias ; & l'Académie fut obligée de la lui faire observer. (*Voyez les Mém. de l'Acad. T.* XVI. *p.* 108.) D'où l'on voit que ses membres étoient très-capables d'en juger, & qu'assurément Mr. l'Abbé Fourmont, n'avoit pas fait cette inscription sur les notices des auteurs dont il s'étoit servi ; car il ignoroit même, ce dont la lecture de ces auteurs eut pu l'instruire, c'est-à-dire le peu d'accord de leur sentiment, avec le fait établi par l'inscription d'*Anaxidame* :

 cela

mandant, parce qu'au tems où fut fait ce monument il commandoit l'armée Lacédémonienne.

Ce

cela seul seroit capable d'en montrer l'authenticité. Ce marbre, bien plus savant que ne l'étoit celui qui l'a copié, *décide* les variations qu'on trouve dans les auteurs, au sujet de la *Généalogie* des Proclydes : il nous apprend qu'*Anaxidame* fut fils de *Zeuxidame*, dont le pere s'appeloit *Anaxandre* & non pas *Archidame*, & qu'enfin cet *Anaxandre* étoit fils d'*Eurycrates* & non de *Théopompe*, ainsi que le dit Pausanias. *Eurycrate*, qui doit avoir été le fils de ce Roi, paroit avoir laissé un fils, qui mourut dans la vieillesse de *Théopompe* & fut pere de *Zeuxidame* : par l'âge très-avancé de l'ayeul, dont parle expressément Pausanias, on voit que son fils pouvant être mort de bonne heure, son petit-fils fut regardé comme son fils même, & qu'on lui en donna le titre, comme cela étoit usité chez les anciens : de là vient l'erreur de Pausanias, qui supprime un degré dans la Généalogie des Proclides, & change le nom de celui dont il oublie le pere, ce qui peut cependant être une méprise de copiste.

Une inscription faite au tems du fils de Zeuxidame, ne peut pas plus se tromper sur ses ancêtres que sur ce fils même : son autorité est bien supérieure à celle des auteurs, qui dans une Généalogie, où il s'agit de tems très-éloignés de ceux où ils écrivoient, peuvent aisément avoir été trompés, soit par la suppression de quelques noms, soit par le changement que les copistes peuvent avoir faits dans les noms parvenus jusqu'à eux. On verra dans les notes suivantes des preuves évidentes de l'ingénuité de l'inscription donnée par Mr. l'Abbé Fourmont : ces preuves me semblent d'autant plus démonstratives, qu'elles se tirent, comme celles que l'on vient de donner, de la nature même de ce monument : les unes sont prises de son objet, les autres le sont de la maniere dont il est rempli, & des moyens employés à le remplir.

(47) Les noms de *Zeuxidame* & d'*Anaxandre* se lisent dans cette inscription avec l'*Omicron* qui marque leur *Génitif*. Cette maniere d'écrire fut antérieure à celle qu'introduisirent les Samiens : l'O s'écrivoit pour OΥ, à cause qu'il se prononçoit ainsi. On lit HERMOCRATOS, au lieu d'HERMOCPATOΥ, sur le marbre de Sigée, cette maniere de terminer le *génitif* est bien moins ancienne que la premiere. Hérode Atticus, qui sur les colonnes du tombeau

de

Ce Prince, vers la 28ᵉ Olympiade, (48) termina la guerre de Meſſénie, l'une des plus ſanglantes dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire

de Régilla ſa femme, voulut imiter les formes des anciens caractères & les formules de l'ancienne écriture Grecque, y mit ΕΝ ΤΟΙ ΗΕΡΟDΟ ΑΓΡΟΙ aulieu d'ΗΕΡΟDΟΥ, *in Herodis agro.* Vers la 46ᵉ. Olympiade, à laquelle on attribue le marbre de Sigée, on ſe ſervoit indifféremment des terminaiſons Ο, ou ΟΣ pour former le *génitif*, car on y lit ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ ΤΟ ΠΡΟΚΟΝΕΣΙΟ pour ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΥ ΤΟΥ ΠΡΟΚΟΝΗΣΙΟΥ, & dans la copie de cette même inſcription on trouve ΤΟ ΡΜΟΚΡΑΤΕΟS, avec l'*Epſilon* Ionique. Les Poëtes joignoient quelquefois cette lettre avec l'Ω de la même ſyllabe, comme cela ſe voit dans le premier vers de l'Iliade, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος. Les Doriens faiſoient la même choſe, ils changoient l'ΟΥ du Génitif en Ο, en Α ou en Ω. Dans un Mémoire très-bien écrit, qu'on m'a remis ſur les inſcriptions de Mr. l'Abbé Fourmont, on reproche à Mr. l'Abbé Barthélemy d'avoir dit en s'appuyant ſur ces inſcriptions, que les anciens Doriens employoient la terminaiſon en ΕΩ : mais il dit ſeulement que le génitif du mot ΔΡΟΣΗΣ *ou* ΔΡΥΣΗΣ *peut ſe terminer en* ΕΩ, *ſuivant le Dialecte en uſage* dans le Péloponeſe. (Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 401.) C'eſt celle qu'employa Théocrite, né à Syracuſe ville originaire du Péloponeſe, & dont la Dialecte étoit celle qu'on y parloit. Ce Poëte dit. Ἐιδ· κέ.

Ἑρμέω αζόμενος δεινὴν ὄπιν είν οδίοίο.

Mercurii gravem iram temens, in viis conſecrati.

L'ΕΩ eſt employé dans ce vers pour l'ΟΥ *génitif*, comme Mr. l'Abbé Barthélemy dit que l'employoient les Doriens du Péloponeſe : ainſi, ce n'eſt pas ſur les inſcriptions de Mr. Fourmont qu'il s'appuye pour établir cet uſage. Ces inſcriptions qui ne nous donnent pas de terminaiſons en ΕΩ pour les *génitifs*, en nous confirmant ce que nous apprend leur uſage, nous apprennent encore qu'anciennement les Doriens en place de l'ΟΥ ou de l'ΕΩ, employerent pour marquer les *génitifs*, la terminaiſon en ΕΟ, ce qui eſt reconnu par Longis & les autres Grammairiens ; ils en trouvent la raiſon dans le nom même de l'Ο qui étoit ΟΥ. Comme les Romains pronocent aujourd'hui le premier Ο du mot ROMANO, car ils diſent Roumano. L'Ω n'eſt que la répétition de

l'hiſtoire de la Grèce. (49) Les Meſſéniens vaincus, furent alors contraints d'abandonner leur patrie : invités par Anaxilaus tyran de Rhegium, ils paſſerent en Sicile & s'emparerent de *Zancle*, où ils entrerent les armes à la main. (50) Après avoir changé le nom de cette ville, ils lui donnerent celui de *Meſſene*, (51) conſervé juſqu'à préſent dans celui de

de l'O, il équivant à OO. Le marbre de Sigée & les inſcriptions d'Hérode Atticus atteſtent ce que diſent les Grammairiens avec Mr. l'Abbé Barthélemy, & prouvent que le Marbre copié par Mr. l'Abbé Fourmont s'exprime en cette occaſion, comme il doit s'exprimer pour être des tems dont il s'annonce. Je répondrois volontiers aux reproches faits à ces Marbres trouvés dans le Péloponeſe, & qui parlent la langue des *anciens tems* où ils furent faits, par ces vers de Théocrite. Ἐιδ. ιε.

Πελοποννησιςὶ λαλεῦμες.
ΔΩΡΙΣΔΕΝ δ'ἔξεςι (δοκῶ) τοῖς ΔΩΡΙΕΕΣΣΙ.

Peloponiace loquimur.
DORICE vero loqui licet (opinor) *DORIENSIBUS.*

La maniere dont eſt écrite l'inſcription d'Anaxidame, montre un tems encore plus reculé que celui où fut fait le marbre de Sigée, qui pourtant ne différe guere que de 54 ou 64 ans de celui, où le nom d'Anaxidame ſuppoſe que fut fait le marbre ſur lequel il eſt gravé.

(48) Pauſan. *lib.* iv. *p.* 335. Ἑάλω δὲ ἡ Εἶρα, καὶ ὁ πόλεμος ὁ δεύτερος Λακεδαιμονίων καὶ Μεσσηνίων τέλος ἔσχεν, Ἀθηναίοις Ἄρχοντος Αὐτοσθένους, ἔτει πρώτω τῆς ὀγδόης τε καὶ εἰκοςῆς Ὀλυμπίαδος ἣν ἐνίκα Χιόνις Λάκων. *Ira capta finem habuit Meſſeniorum et Lacedemoniorum ſecundum bellum, Athenis Archonte Authoſthene, anno primo octavæ & viceſimæ Olympiadis, cujus victor extitit Chionis Laco.*

(49) Pauſan. *lib.* iv.

(50) Pauſan. *lib.* iv. *p.* 337.

(51) Pauſan. *ub. ſupr.* Ὄνομα δὲ τῇ πόλει μέθεσαι Μεσσήνην ἀντὶ Ζάγκλης καλεῖσθαι. *Mutato tamen urbis nomine Zanclen, Meſſenem placuit appellari.*

Meſſine,

Messine, presque détruite de nos jours par les tremblemens de terre.

La premiere lettre du nom de *Zancle*, qui commence par un *Zêta*, est sur les plus anciennes médailles de cette ville sous la forme du *Zêta* par lequel commence le nom de *Zeuxidamus*, (52) dans l'inscription du bouclier érigé pour le fils de ce Prince. Cette lettre paroit dans ces deux monumens sous la forme du ▷. L'un écrit ΔANKΛE, l'autre ΔEYKSIΔAMO. Tous les autres caracteres communs à ces deux mots, sont exactement les mêmes dans chacun d'eux; si donc le premier est écrit en lettres *Etrusques*, comme les antiquaires l'assurent unanimement, (53) le second étant très-certainement écrit en lettres Grecques, il faut que celles de l'Etrurie ne soient que les anciennes lettres employées dans la Grèce; (54) elles y quitterent dans la suite les formes qu'elles

(52) Voyez ici *la médaille de la Planche* XXI.

(53) Voyez la *p.* 218.

(54) Ce qui est dit ici de l'analogie des caracteres, fondée sur l'inspection des monumens & le sentiment des antiquaires, peut nous conduire à une conclusion toute différente de celle qu'ils tirent de la comparaison des lettres employées dans la Grèce & dans l'Etruire. Ce que nous déduisons de cette comparaison, nous paroit encore appuyé sur l'histoire. Anaxidame, suivant Pausanias, (*Lib.* iv. *cap* xxiii.) termina la seconde guerre de Messénie dans la 28e Olympiade, 668 ans avant notre Ere; ce Prince vécut encore 23 ans après cette époque, car Agasiclès ou Hegesiclès lui succéda l'an 645, qui fut la derniere de la 33e Olympiade; ainsi, Anaxidame fut contemporain de Cypsélus, qu'Eusebe met à la 30e Olympiade. (Eusеb. Chron. *lib.* ii. *Olymp.* XXX.) Démarate, pere de Tarquin l'ancien, chassé de Corinthe par ce Cypsélus, étant venu s'établir

qu'elles conserverent chez les Etrusques. La suite des monumens nous fera voir cette verité de fait, d'une maniere d'autant plus manifeste, que nous arriverons à des temps plus éloignés de nous.

Par une suite de cette identité de caracteres le  du mot *Bagos*, est écrit dans la présente inscription, comme il l'est dans la médaille de *Pæstum* où de *Pistulis*, (55) car c'étoit l'ancien nom Grec de cette ville d'origine Oenotrienne. On le voit sur ses médailles, dans les anciennes lettres Grecques dont elle se servit, avant d'être appelée *Posidonia* & ensuite *Pæstum*. (56) Ainsi, quand Mr. l'Abbé Barthélemy dit avoir aquis

s'établir en Etrurie, (Dionys. Halicarn. *lib.* ii.) y apporta les lettres dont les Etrusques se servirent dans la suite. (Cornel. Tacit. Annal. *lib.* xi. *p.* 126. *At in Italia Etrusci a Corinthio Demarato, Aborigenes ab Arcade Evandro* literas *didicerunt.*) Ces lettres enseignées à l'Etrurie par Démarate, étant celles dont on se servoit dans le Péloponese dont il sortoit, devoient donc ressembler à celles qu'on y employoit de son tems, & de celui d'Archidamus ; ainsi, les lettres du monument de ce Prince doivent avoir avec celles des Etrusques & des Siciliens de Zancle, l'affinité qu'ont observé les antiquaires dans les lettres de la médaille de ces derniers. C'est en effet ce que nous montre de la maniere la plus évidente la comparaison des monumens de ce tems-là. Rien ne me paroît plus capable de constater l'authenticité de l'inscription rapportée par Mr. l'Abbé Fourmont, qui sans avoir fait aucune de ces combinaisons, ne laisse pas de nous donner les formes qu'elles exigent, pour prouver qu'un monument est du tems auquel son inscription suppose qu'il appartient.

(55) Voyez ici la médaille de la *Planche* XXII.

(56) On connoit l'analogie du B & du Φ : les Macédoniens employoient l'un pour l'autre, & disoient Φερενίκη pour Βερενίκη. (Not. in Strab. *lib.* iii.) Le Φ n'est que le Π labialement aspiré ; de là vint que dans les colonies originairement

acquis pour le Roi une médaille d'Alexandre, dont la légende eſt *Etruſque*, cela veut dire qu'elle eſt écrite en très-anciennes lettres Grecques.

Les murs de *Zancle* ayant été abatus par les Meſſéniens, ſes citoyens ſe retirerent dans les temples, s'abandonant à la merci du vainqueur : leur ville entiere ceſſa bientôt d'exiſter ; elle fut même tranſportée ſur le plan où nous voyons à préſent Meſſine : Strabon marque expreſſément ce fait, quand il dit que les Naxiens la *fonderent* d'abord, & qu'enſuite elle fut *fondée* par les Meſſéniens du Péloponeſe, mais qu'elle fut depuis *occupée* par les Mamertins. (57) Ainſi les monoies de *Zancle*, qui n'exiſtoit plus, & dont on avoit ceſſé

rement Pélaſgues, comme l'étoient les Macédoniens & les Œnotriens qui fonderent *Piſtulis*, la figure du Π garda toujours une grande reſſemblance à celle du B des anciens tems de la Grèce : on voit ici que vers la 30ᵉ. Olympiade, cette figure étoit conſervée par les Doriens du Péloponeſe, qui comme les Œnotriens & les Macédoniens, étoient d'origine Pélaſgue, & qu'à cette époque, on avoit des lettres à-peu-près ſemblables chez quelques peuples de la Grèce, de la grande Grèce, de l'Etrurie & de la Sicile ; ce qui n'empêchoit pas que dans d'autres villes de tous ces pays, on ne put en employer d'une forme ou plus ancienne ou plus nouvelle, ſuivant les uſages des différens peuples, qui ſemblent n'avoir jamais eu de regles fixes à cet égard.

(57) Strab. Geog. *lib.* vi. *p.* 268. Κτίσμα δ' ἐςι Μεσσηνίων τῶν ἐν Πελοποννήσω, παρ' ὧν τοὔνομα μετήλλαξε, Ζάγκλη πρότερον καλουμένη, διὰ τὴν σκολιότητα τῶν τόπων (Ζάγκλιον γὰρ ἐκαλειτο τὸ κολεὸν) Ναξίων οὖσα πρὸτερόν κτίσμα τῶν πρὸς Κατάνη. ἐπωκισαν δ' ὕςερον Μαμετῖνοι Καμπανῶν τι φῦλον. Condita *eſt Meſſina a Meſſeniacis Peloponeſiacis, a quibus et nomen deduxit, cum ob locorum obliquitatem* Zancle *diceretur, (nam obliquum iis* Zanclum *appellabatur)* Condita *a Naxiis qui apud Catanam incolebant ; poſtea temporis Mamertini, gens Campana Meſſanam inhabitavit.*

d'employer le nom à la fin de la XXXe. Olympiade, ne peuvent en aucun tems, ni pour aucun motif, avoir été reſtituées.

Un auteur très-reſpectable, dont l'ouvrage eſt infiniment utile, dit à propos des anciennes médailles de *Zancle*, (58) " Il y a deux choſes à obſerver dans ce mot tel qu'il eſt " écrit dans la préſente médaille, & celle qui a été publiée " par Paruta : l'une eſt qu'il eſt compoſé *de caracteres Oſques* " *ou Tyrrhéniens, appelés communément Etruſques* ; l'autre " eſt que la premiere lettre, dont la forme approche de celle " du D Latin, avoit chez ces Peuples le ſon de la lettre R " Latine, & du *Rho* Grec, de ſorte qu'ils devoient prononcer " *Rancle* au lieu de *Zancle*." Je laiſſe à juger au Lecteur ſi dans la Laconie, où cette lettre s'employoit dans le même tems que *Zancle* exiſtoit encore en Sicile, on prononçoit *Reuxidamus* au lieu de *Zeuxidamus* ; ou plutôt, ſi les Grecs, qui habitoient également ces deux pays, ne prononçoient pas *Sdeuxidamus*, (59) eux, dont la langue venoit de la Pélaſgue

(58) Recueuil des médailles des peuples & villes. *T.* III. *p.* 101.

(59) Le *Zêta* que Pline dit avoir été inventé par Simonides, (Plin. *lib.* vii. *p.* 230.) *Totidem, poſt eum (Palamedem) Simonidem Melium* Z H Ψ Ω, *quarum omnium vis in noſtris recognoſcitur.*) eſt une abbréviation pour marquer le δσ que les Doriens prononçoient σδ, en tranſpoſant les lettres. Les Italiens prononcent encore *Zeccha Dſeccha*, & quelques-uns *Sdeccha*. Ainſi les Doriens diſoient Σδευς pour Ζευς, Σδυγος au lieu de Ζεῦγος. Il eſt certain que la ville de Zancle & le Roi Zeuxidamus exiſterent avant Simonides, & leur nom ſe prononçoit ainſi. Le ſon de la premiere lettre de ce nom étoit aſſurément connu

lasgue ainsi que la langue Latine : celle-ci prononçoit *Deus*, le mot que les Grecs prononçoient *Dseus*, & dont ils firent leur *Jupiter* ; eux mêmes convertirent le *Zêta* qui commence ce mot en *Delta*, quand ils dirent *Dios* pour *Dseus*, de là vint dans la Laconie le nom des *Dioscures* pour exprimer les fils de Jupiter ; & les Lacédémoniens ainsi que les Béotiens, au lieu du *Zêta* qui entre dans le mot *Maza* farine ou pâte, prononçoient *Madda*. Il est donc très-certain que de même ils prononcerent *Sdeuxidamus*, & non *Reuxidamus*, & *Sdancle* au lieu de *Rancle*.

Le même auteur poursuivant ses observations sur le même sujet, ajoute, « de ce que la *légende* de *Zancle* est « en caracteres *Osques* ou *Tyrrhéniens*, on peut juger du « tems où la médaille à été frappée. » On a vu que ces caracteres *Osques* ou *Tyrrhéniens* sont des caracteres *Grecs*, & comme le jugement sur le tems où la médaille fut frappée porte sur une supposition mal fondée, on va voir la méprise qui en résulte, & les inconvéniens qu'elle entraîne

connu avant Simonides : on ne peut donc pas dire, comme le fait Pline, qu'il ajouta cette lettre à l'ancien Alphabet, puisqu'on la voit sur la médaille de *Zancle* & dans l'inscription d'Anaxidame, qui furent faites avant le tems de ce Poëte. Mais elle y est sous une forme approchante du *Delta*, parce que ce caractere étoit celui sur lequel on appuyoit, & qui faisoit la résonance principale du σδ ou du δσ. Si donc Simonides doit être regardé comme inventeur, ce n'est que pour avoir donné une forme nouvelle à cette lettre qui existoit avant lui, ou pour avoir fait adopter cette forme qui pouvoit être plus ancienne, & par laquelle on distingua le *Zêta* d'une maniere plus marquée.

après elle : l'auteur continue. " Cette médaille a été
" vraiſemblablement frappée lorſque les Mamertins originaires de la Campanie habitoient la ville de Meſſine, dont
" ils s'étoient emparés par trahiſon, événement mémorable
" dont pluſieurs Hiſtoriens ont fait mention. Or l'on ſait
" que les Campaniens, qui étoient Tyrrhéniens d'origine,
" parloient la langue Oſque ou Etruſque ; & il eſt tout naturel qu'ils ayent fait battre à Meſſine des monoies en caracteres de leur langue, dans le tems qu'ils poſſédoient
" cette ville, c'eſt-à-dire environ 300 ans avant l'Ere Chrétienne." Mais pourquoi ces Campaniens, qui ôterent à *Meſſine*, le nom de *Meſſene* pour lui ſubſtituer celui de *Mamertinum*, auroient-ils renouvellé celui de *Zancle*, qui depuis plus de quatre ſiecles n'exiſtoit plus ? Pourquoi n'auroient-ils pas écrit le nom de *Mamertinum* ſur leurs monoies, dans les caracteres de cette même langue *Etruſque* ? Il nous reſte beaucoup de médailles de ces peuples, cependant il n'en exiſte aucune avec ces caracteres. N'eſt-il pas plus ſimple de dire, que les Grecs, habitans de *Zancle*, employerent dans les légendes de leurs monoies les lettres dont on ſe ſervoit en Grèce, au tems où ils les frapperent.

La médaille de *Zancle*, dont on parle ici, eſt avec le *creux* à partition au revers, & porte un coquillage dans ſon milieu : ſi, comme on le dit, elle a été frappée trois ſiecles avant notre Ere, il en faut conclure que le *creux* à partition étoit encore en uſage dans le monoyage. Dès-lors, beaucoup de

médailles

médailles où l'on voit ce *creux*, peuvent appartenir à la même époque qui tombe à la vingt-quatrieme année après la mort d'Alexandre. Néanmoins, cette maniere de fabriquer les monoies ne s'obſerve ni dans celles des ſucceſſeurs de ce Prince, ni dans les ſiennes, ni dans celles de Philippe ſon pere, ni même dans celles de Denys le Tyran, d'Hiéron & de Gélon, frappées deux cents ans avant que les Mamertins arrivaſſent en Sicile. Le jugement porté ſur la médaille de *Zancle*, peut donc nous jeter dans des erreurs très-conſidérables, ſur le tems où d'autres médailles ont été frappées, & ſur l'hiſtoire de l'Art. Mais ce qui eſt pis, c'eſt que par ſes conſéquences il eſt capable d'empêcher des découvertes très-importantes à ce ſujet : en voici un exemple tiré de la choſe même dont il s'agit.

Quoique nous ayons juſqu'à cinq médailles de *Zancle*, toutes de formes & de coins différens, avec le *creux à partition* à leur revers, on en trouve cependant une ſans ce *creux* ; celle-ci doit néceſſairement avoir été frappée avant le tems où *Zancle* ceſſa de porter ce nom : on voit auſſi que cette marque de l'imperfection du monoyage ne ſe trouve ſur aucune médaille de *Meſſene*. Il eſt donc aſſuré que l'uſage du *creux* avoit ceſſé vers la 29e. ou la 30e. Olympiade, même dans une très-petite ville comme l'étoit celle de *Zancle*. Cela put même arriver quelque tems avant cette époque, aſſurément très-importante à connoître, puiſqu'elle nous montre qu'au moins la plupart des médailles Grecques ſur leſquelles ſe trouve le *creux*

à pluſieurs

à plufieurs divifions, eft antérieure à la 29e ou à la 30e Olympiade, & doit avoir été faite dans l'efpace des 231 ans qui fuivirent le tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies d'or & d'argent, & qui conduifent à la 29e Olympiade, antérieure à notre Ere de 664 ans. Ainfi, la médaille dont on vient de parler, eft tout au moins de 364 ans antérieure à l'époque où l'on a pris tant de peine, & employé tant de combinaifons & de fcience pour la placer: cette méprife n'eût pas eu lieu, fi l'auteur eût comparé les caracteres de cette médaille, avec ceux du bouclier d'*Anaxidame*, (60) comme je crois avoir mis mes lecteurs à portée de le faire ici.

Les

(60) Je crois devoir attribuer le peu d'ufage que l'on a fait de ces précieux monumens, à la maniere dont on les a préfentés au public. Mr. Fourmont étoit un homme qui favoit bien plus d'Hébreu & de Grec que de François; il n'avoit aucune connoiffance des arts ni de l'antiquité; il connoiffoit les livres, mais n'avoit jamais rien imaginé de fa vie. Il s'eft contenté de déchiffrer les infcriptions, d'en expliquer les mots, fans aucune vue de l'ufage dont elles pouvoient être. Comme il n'avoit aucune forte de goût, il ne parle ni de fculpture ni d'architecture, dans le récit de fes voyages, où il fut portée de voir tant de chofes: le peu qu'il en a dit, prouve qu'il n'en fentoit pas la valeur & n'en connoiffoit pas l'importance. C'étoit des infcriptions qu'il cherchoit; il en a rempli des porte-feuilles, mais il n'a vu dans ces monumens que ce qui ne méritoit pas trop la peine d'y être obfervé. Ils l'ont ennuyé, & il a ennuyé les autres en en parlant; delà vient qu'il n'a pas été lu. Telle eft la fenfation que m'ont fait fes Mémoires, qu'il eût pu rendre fi intéreffans. Mais une juftice qu'il faut lui rendre, c'eft qu'il a fûrement été d'une exactitude extrême dans les copies qu'il a faites des infcriptions, & dans la forme des lettres qu'il a fi bien confervées, qu'on les reconnoit parfaitement fur des monumens qui ne font jamais parvenus à fa connoiffance. Telles font par exemple les médailles

Les trous quarrés qu'on peut obſerver aux deux côtés du bouclier d'Anaxidame, (61) me ſemblent avoir été pratiqués pour y encaſtrer des bois employés à ſoutenir des trophées. Ces trophées étoient faits des dépouilles remportées ſur les Meſſéniens, & conſacrées dans le Temple d'Apollon Amycléen, après la double guerre de Meſſénie terminée par Anaxidame, dont le nom eſt écrit ſur ce bouclier: ſon milieu eſt occupé par un *Serpent* qui s'éleve, malgré deux *Renards* repréſentés dans l'action de l'épier, & de ſe jetter ſur lui.

Au tems du partage de l'Argolide, de la Laconie & de la Meſſénie conquiſes par les Héraclides, les nouveaux Rois de ces trois contrées firent chacun un ſacrifice ſur trois autels différens. On trouva ſur l'autel du Roi d'Argos une *grenouille*, un *Serpent* ſur celui du Roi de Lacédémone, enfin un *Renard* ſur l'autel où avoit ſacrifié le Roi de Meſſene: (62) les Devins conclûrent de cet événement que les Argiens

dailles de Zancle; & tout bien compté, je ne ſais ſi le mérite de cette exactitude ne compenſe pas avec avantage les petits défauts que je lui reproche, & qui ne dépendoient pas de lui; car on ne peut ſe donner ni du ſentiment ni de l'imagination, & ſans l'un, on ne peut avoir du goût, comme ſans l'autre on ne peut avoir des vues étendues. Rien ne feroit plus à deſirer que de voir publier les inſcriptions qu'il a recueillies, & qui ſe conſervent parmi les manuſcrits de la Bibliotheque du Roi. J'eſpere que l'importance dont eſt le peu qu'il en a donné, engagera à communiquer le reſte au public.

(61) Voyez la *Planche* XXI.

(62) Apoll *liv.* ii. *ſect.* v. *p.* 144. Επὶ δὲ τοῖς βωμοῖς, οἷς ἔθυσαν, εὗρον σημεῖα κείμενα. οἱ μὲν λάχοντες Ἄργος ἐπὶ τὸν ἴδιον φρύνον, οἱ δὲ Λακεδαίμονα λαχόντες, δράκοντα· οἱ δὲ Μεσσήνην, ἀλώπεκα· περὶ δὲ τῶν σημείων, ἔλεγον οἱ μάντεις, τοῖς μὲν

giens devoient ſe contenir chez eux, que les Lacédémoniens deviendroient formidables quand ils ſeroient attaqués, & que les Meſſéniens auroient la fineſſe & la ruſe des *Renards*: cette fable inventée pour expliquer la fortune & le génie de ces peuples, fut fondée ſur les emblêmes que portoient leurs Princes. Le *Serpent* étoit ſans doute celui des Héraclides qui régnoient à Lacédémone, comme l'obſerve Mr. Fourmont; (63) quant aux deux *Renards* placés ſous ce *Serpent*, ils me paroiſſent repréſenter, les deux Rois de Meſſénie qui périrent dans le cours des deux guerres dont la derniere fut terminée par Anaxidame: ces Princes employerent ſucceſſivement la *fineſſe* & la *ruſe*, comme on peut le voir par la narration que Pauſanias nous a laiſſé de ces guerres. Le Roi Euphaès fut tué dans un combat; (64) Ariſtodême ſon ſucceſſeur ſe tua lui-même: (65) avec lui finirent les Rois de Meſſénie deſcendans d'Hercule, car Damis (66) & Ariſto-

μὲν τὸν φρόνον καταβέοιν, ἐπὶ τῆς πόλεως μένειν ἄμεινον. μὴ γὰρ ἔχειν ἀλκὴν πορευόμενον τὸ θηρίον· τοῖς δὲ δράπαντα καταλαβόντας, δεινοὺς ἐπιόντας ἔλεγον ἔσεσθαι· τοῖς δὲ τὴν ἀλώπεκα, δολίοις. Porro in aris quibus immolatum erat, jacentia ſigna invenere: nam quibus Argos obtigit privatim, ruberam; *quibus Lacædemon,* draconem; *quibus autem Meſſene,* vulpem. *Hi in ſua quiſque ara privati ſigni oſtenderunt: quæ vero ad ſymbola ſpectant Vates cecinerunt, nactis quidem ruberam, in urbem manere præſtat, qui Draconum conſecuti ſunt, formidabiles fore, ſi promoveantur. Id enim animantium genus ſi peregrinetur, nullis viribus ſe tueri poteſt. Qui vero vulpem deprehendiſſent, doloſos fore prædicebant.*

(63) Mémoires de l'Académie des Inſcriptions. *T.* XVI. *p.* 107.

(64) Pauſanias *lib.* iv. *cap.* x.

(65) Pauſanias. *lib.* iv. *cap.* xiii.

(66) Pauſanias. *ibid.*

mene, qui commanderent dans la ſuite les Meſſéniens avec beaucoup de gloire, ne prirent pas le titre de leur Rois, mais ſeulement celui de leur Généraux. (67)

On peut voir ici, (68) après le marbre dont nous venons de donner l'explication, un *fragment* précieux d'une inſcription (69) copiée à Pharès, ville de l'ancienne Meſſénie, ſituée à ſix

(67) Pauſanias. *lib.* iv. *cap.* xiii. & xv.

(68) Voyez la *Planche* XXII.

(69) Une perſonne de beaucoup d'eſprit & de lumieres a raſſemblé, à ma priere, toutes les objections qu'on peut faire contre les monumens publiés par Mr. l'Abbé Fourmont : à celles des autres elle a joint les ſiennes, & me les a communiquées dans un mémoire écrit avec clarté & rempli de ſagacité. Ne pouvant me rendre à ſon opinion, ayant pour ſoutenir la mienne celle de tant de Savans, qui ont admis ces monumens comme très-légitimes, celle de l'Académie, celle du Prince de Torremuzza, de Mr. Gebelin, enfin de tant d'autres perſonnes très-inſtruites, & en dernier celle de Mr. Aſtle, qui a fait uſage de ces mêmes inſcriptions dans un ouvrage très-utile & très-bien fait, (*The Origin and Progreſs of Writing. p.* 66.) j'ai néanmoins diſpoſé les choſes dont je parle, de maniere, que les formes des anciennes lettres employées par les Grecs, ne ſont pas prouvées ſeulement par celles des monumens de Mr. Fourmont, mais bien plus encore par celles des médailles & d'autres inſcriptions, dont l'autorité généralement reçue, ne me paroit pourtant pas être plus grande que celle de ces mêmes monumens. Cependant, je vais continuer de répondre ici aux objections qu'on leur fait, & à juſtifier par ce moyen les raiſons que j'ai de ne pas les rejeter. On a regardé pendant long-tems, dans un pays très-éclairé, la doctrine de Galilée comme erronée ; elle y eſt admiſe aujourd'hui, & l'on traite maintenant de rêveurs abſurdes, ceux qui traitoient de rêveries & d'abſurdités les vérités qu'enſeigne cette doctrine. Les découvertes de Newton ont long-tems paſſé pour chimériques : des Géometres très-capables ont attaqué ſes calculs ; des Phyſiciens très-habiles ont nié la poſſibilité de ſes expériences ; mais ils ont dans la ſuite juſtifié les uns, & reconnu la réalité des autres.

à six stades de la mer, & où il y eut autrefois un temple de la

autres. On a prétendu que les tables *Engubiennes* étoient fausses; on a donné pour bonnes, des raisons qui n'étoient que savantes, pour prouver que ces monumens les plus authentiques de tous ceux qui existent, étoient des monumens modernes : ils sont aujourd'hui reconnus pour antiques. Le Docteur Lami de Florence, a soutenu pendant plus de dix ans, qu'*Herculanum* n'exista jamais dans l'endroit où il fut découvert de son tems; & quoiqu'on lui montrât cent inscriptions où le nom de cette ville étoit constamment rappelé, quoiqu'on lui en fit voir le théâtre, avec sa dédicace faite par les habitans d'*Herculanum*, quoiqu'on mît sous ses yeux les maisons, les temples, les meubles, les peintures, les livres de cette ancienne ville, il trouva toujours de savantes raisons pour en nier l'existence, maintenant incontestée. Les inscriptions dont nous parlons seront un jour dans le même cas. On en reconnoîtra le mérite, déjà reconnu par tant de personnes capables d'en juger; le tems détruira les objections, & ce qui présentement semble faux à quelques-uns d'entre eux, paroitra très-vrai pour l'avenir, qui connoitra la grande utilité qu'on peut tirer de ces monumens. La science des antiquités présente des difficultés sans nombre : mais les plus grandes de toutes, sont peut-être celles qu'ont fait naître les opinions singulieres de quelques Savans, qui paroissent s'être étudiés à répandre des doutes sur les choses les plus claires, & quelquefois à faire regarder comme très-claires les choses les plus obscures. Ils semblent s'être plu à faire naître des épines, à multiplier les obstacles, à resserrer des entraves dont il étoit déjà si mal-aisé de se débarrasser. Pour faire le contraire de ce qu'ils ont fait, je vais tâcher ici de mettre mes lecteurs à portée de juger, en rapprochant les preuves que nous fournissent les monumens anciens, des reproches que font les modernes à ceux dont nous parlons.

Le fragment d'inscription qu'on trouve ici *Planche* XXII, fut découvert dans les ruines de Pharès, située dans le fond du golfe qui s'étend entre le promontoire appelé *Ténare*, & celui qu'on appeloit *Acritas:* ce golphe portoit le nom de *Messene*, de celui d'une ville de la *Messénie*, dans le voisinage de laquelle étoit celle de *Thalama* aujourd'hui *Calamata*, où l'on a découvert une autre inscription du même genre que la précédente. On peut la voir dans les Mémoires de l'Académie, *T.* XV. *p.* 397. Il s'en est trouvé une troisieme de la même espece, dans l'ancien

la Fortune. Cette inſcription porte les noms des Rois Théo-
pompe

l'ancien temple d'*Amycles* en Laconie. Ces trois inſcriptions étant conſtituées de la même façon, ayant été faites ſous les regnes des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, on ne peut douter qu'elles n'aient eu un objet ſemblable : de ce que l'une s'eſt trouvée dans la *Laconie*, & les deux autres dans la *Meſſénie*, où les Lacédémoniens commandés par Théopompe, Alcamene & Polydore porterent la guerre, on eſt aſſuré qu'elles ſont relatives à cette guerre. Elle commença ſuivant Pauſanias (*lib.* iv. *cap.* vi.) par la priſe d'*Amphée*, dans la ſeconde année de la IXe. Olympiade, & finit dans la premiere de la XIVe. par la priſe d'*Ithome*. (Pauſan. *lib.* iv. *cap.* xiii.) Ainſi elle dura depuis l'an 743, juſqu'à l'an 724 avant notre Ere, ce qui comprend la durée de dix-neuf années.

La plus ancienne de ces inſcriptions paroit être de la premiere année de la guerre de Meſſénie : c'eſt la dixieme après la fondation de Rome, ſuivant Varron. Toutes trois parlant du Roi Théopompe, comme régnant au tems où elles furent faites, elles doivent l'avoir été avant la mort de ce Prince, qui ſemble avoir vécu juſqu'après la fin de cette guerre, puiſque le Poëte Tyrtée aſſuroit qu'il la termina. (Pauſan. *lib.* iv. *cap.* vi.) Quelques-uns prétendent qu'il fut tué avant cette époque, mais on peut croire que les autres inſcriptions où ſon nom ſe trouve, furent faites entre la Xe. & la XIVe. Olympiade.

Colonis petite ville de la Meſſénie, tiroit ſon origine de l'Attique. (Pauſan. *lib.* iv. *cap.* xxxiv.) Elle étoit ſituée au voiſinage de la mer, ainſi que Pharès, dont elle étoit peu diſtante. Il nous reſte une médaille unique de Colonis : ſon revers eſt diviſé par une ſorte d'Aſtérique, dont les rayons ſont deſtinés à contenir dans leur intervalle, toutes les lettres qui forment le nom de *Coloniates*, ΚΟΛΩΝΑΩΝ. Cette médaille eſt la *ſeule qu'on ait vue juſqu'à préſent*. (Recueil de Méd. *ſuppl. T.* II & III. *p.* 134.) On ne put la publier dans le *Recueil des Peuples & Villes*, imprimé en 1763, parce qu'alors elle étoit encore inconnue : elle ne ceſſa de l'être que vers l'an 1767, vingt-un ans après la mort de Mr. l'Abbé Fourmont, arrivée en 1746. Ainſi il ne put connoître, par le moyen de cette médaille, que la maniere d'écrire le nom des peuples, qui ſe voit employée dans les inſcriptions trouvées à *Calama* & à *Pharès* en *Meſſénie*, étoit en uſage dans les villes de ce pays. Je laiſſe à juger ſi le haſard lui eût fait

 rencontrer

pompe & Polydore, chefs des deux branches des Héraclides, qui régnoient conjointement à Sparte quand on la fit.

Polydore

rencontrer précisément cette maniere, en cas qu'il eût fait ces inscriptions, ou si plutôt cette méthode singuliere d'écrire, qui s'observe sur les médailles *Messéniennes*, ne prouve pas l'authenticité des marbres où elle se trouve : car enfin, celui qu'on suppose les avoir inventés, n'a pu employer des formes qu'il n'a pu connoître, & deviner qu'on les employât dans la Messénie, où les monumens qu'il a publiés supposent qu'elles furent en usage, ce qu'attestent d'autres monumens du même pays. Mr. l'Abbé Fourmont connoissoit si peu les raisons de ces formes, qu'il a pris celles des marbres où se trouve le nom des Lacédémoniens, pour le *sceau* de ces peuples. (Mém. de l'Acad. *T.* XV. *p.* 400.) Il n'a pas même vu que cette forme étoit celle des *boucliers*, tels qu'ils sont représentés sur les médailles Macédoniennes, comme sur celles de quelques autres villes ; & ne sachant quel nom leur donner, il leur a donné celui de *rond. (Idem. p.* 401.) Enfin, il est arrivé jusqu'à dire que ce prétendu *sceau n'étoit apposé qu'aux grandes délibérations de l'Etat.* Rien ne feroit plus ridicule en effet, que de supposer l'apposition d'un *sceau* sur une inscription en marbre : cela même a décrédité le monument, auquel pourtant cette explication est étrangere. Le *sceau* public, ne s'y trouve pas plus, que celui de *Colonis* ne se trouve sur ses médailles, où il a la même forme. Ce que l'on nous donne pour tel, n'est qu'une maniere d'écrire les noms des peuples du Péloponese, imitée par beaucoup d'autres : rien n'est plus commun que de trouver des inscriptions publiques avec les noms des villes & des peuples qui les ont fait publier. La puérile explication de Mr. l'Abbé Fourmont, peut bien montrer qu'il n'entendoit pas les antiquités, mais elle ne doit pas décréditer les monumens qu'il a mal interprétés. S'il eût bien lu Pausanias, il eût vu qu'au tems dont nous parlons, le cachet des Rois de Sparte servoit de *sceau* à cette ville, & que celui du Roi Polydore, où étoit représentée son effigie, servit après sa mort à tous les actes publics. (Pausan. *lib.* iii. *p.* 235. *Ἔϛιν εἰκὼν Πολυδώρου τοῦ Ἀλκαλένους. ὃν βασιλέων ἐς τοσοῦτο τιμῆς προήχασιν, ὥϛτε οἱ τὰς ἀρχὰς ἔχοντες, ὁπόσα δεῖ σημαίνεσθαι τῇ εἰκόνι.*) La vénération qu'on eut pour ce Prince, paroit avoir fait abandonner l'ancien usage de se servir de l'effigie des Rois sur le *sceau public*, pour ne plus y employer que celle du Roi Polydore ; il est parlé de lui

dans

Polydore fils d'Alcamene, termina dans la XIVe. Olympiade

dans ces inscriptions, où ces recherches montrent bien clairement qu'on ne doit pas reconnoître le *sceau* des Lacédémoniens. Quant une fois Mr. l'Abbé Fourmont crut l'y avoir vu, il se figura que les noms de ceux qui exerçoient l'emploi marqué par le mot *Pythii*, écrit avec ces noms au-dessus de ce prétendu *sceau*, étoient les *Chanceliers* des Rois. Il trouva le *Garde* du sceau, avec le sceau qu'il devoit *garder*; il y vit le nom du premier Officier de l'état, à côté de celui des Rois, & arrangea le gouvernement de Lacédémone vers l'an 700 avant notre Ere, sur celui de France vers l'an 1740 après cette époque. Il découvrit même dans l'arrangement du nom des *Grammatistes* ou *Greffiers* des Spartiates, leur respect pour ceux dont ils dépendoient: mais il n'existe rien de tout cela dans les monumens. Les *Pythiens* étoient, non les *Chanceliers*, mais les *Devins*, qui à ces tems reculés accompagnoient les armées & prenoient part dans toutes les délibérations publiques: on en voit jusqu'à trois chez les Messéniens, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Théopompe, Alcamene & Polydore. L'un de ces Devins s'appeloit Tisis, (Pausan. *lib.* iv. *cap.* ix.) l'autre Ephébolus, & le troisieme portoit le nom d'*Ophionée*, (Pausan. *lib.* iv. *cap.* x.) qui semble revenir à celui de *Pythien*. On trouve jusqu'à quatre de ces *Pythiens* parmi les Lacédémoniens, dont les noms sont écrits sur les inscriptions de Pharès, d'Amycle & de Calama.

Les soupçons qu'ont fait naître les mauvaises explications de Mr. l'Abbé Fourmont, ont fait étendre le ridicule qu'elles se sont attiré, sur les inscriptions qui malheureusement en sont l'objet. On a dit que, pour cacher son ignorance, il n'a mis dans ces inscriptions que des noms aisés à remplir, parce qu'il pouvoit les choisir dans Pausanias, & y trouver la maniere de les écrire: mais il ne les a pas écrit comme Pausanias, & ces noms ne se trouvent pas tous, à beaucoup près, dans cet Auteur. Rien n'est d'ailleurs plus commun que des inscriptions qui ne sont remplies que des titres des charges, & des noms de ceux qui les remplissoient. Il en existe une d'un genre à-peu-près semblable dans la collection de Mr. Charles Townley: c'est un bouclier de marbre apporté de Grèce par Mr. Askew. On y lit le nom & la qualité de celui qui gouvernoit le *Gymnase* d'Athenes, au tems où ce marbre fut érigé; on y voit ensuite les noms des *Ephebes*, ou jeunes-gens admis dans ce *Gymnase*, ceux des tribus dont

piade la premiere guerre de Messene, environ 56 ans avant celle

dont ils étoient, ceux enfin de quelques Officiers employés à leur éducation. Sous ce rapport, les inscriptions de Mr. Fourmont ressemblent non-seulement à celle dont on vient de parler, mais encore à beaucoup d'autres : elles suivent exactement le *costume* des Grecs. On lui reproche aussi l'emploi des *monagrammes* ou des lettres *comprises* les unes dans les autres, & l'on prétend que cette maniere d'écrire paroit peu convenable à la gravité des Lacédémoniens. Nous savons cependant qu'ils se faisoient une regle de s'exprimer en peu de paroles, & je ne vois pas pourquoi ils n'auroient pas ménagé les lettres, comme ils ménageoient les mots ; pourquoi il n'y eût pas eu une écriture *Laconique*, ainsi qu'il y avoit un style de ce nom. En quoi cela eût-il nui à la gravité de ces peuples ? ma réponse à cet égard n'est pas fondée sur des conjectures & des vraisemblances, comme l'est l'objection faite à ces monumens, mais sur des faits ; car on trouve des *monogrammes* sur les médailles de *Sparte* même, (Recueil des Méd. des peuples & villes. *T.* I. *Planche* XIX. N° 8.) & sur celles d'*Asine* (*Id.* N° 10.) & de *Malée* en Laconie. Pourquoi les mêmes peuples n'auroient-ils pas employé dans leurs inscriptions, les mêmes lettres abrégées qu'ils employoient dans leurs médailles ? les unes étoient-elles moins publiques que ne l'étoient les autres ? Enfin, si la gravité des Lacédémoniens leur a permis d'en faire usage sur les médailles, pourquoi leur eût-elle défendu de les employer sur des marbres ?

A ces difficultés j'en vais joindre ici quelques autres. On a vu dans l'inscription du bouclier d'Anaxandre, (*Planche* XXI.) que les *génitifs* sont terminés O au lieu de l'être en OY, parce que l'un se prononçant comme l'autre s'écrivoit, la prononciation suppléoit à l'écriture. Pourquoi donc, le tems d'Anaxidame & celui où fut faite l'inscription qu'on a de lui, étant postérieur d'au moins seize Olympiades, ou 64 ans, au tems où la moins ancienne des trois inscriptions trouvées à Amycle, à Pharès & à Calamaca peut avoir été faite, pourquoi, dis-je, trouve-t-on sur toutes celles-ci des *génitifs* terminés en OY & non pas en O ? & comment arrive-t-il que la plus nouvelle maniere de terminer les *génitifs*, se trouve sur les monumens les plus anciens, & la maniere de les terminer la plus ancienne se remarque sur les monumens les plus modernes ? Cela ne devroit-il pas rendre suspectes les inscriptions qui donnent lieu

celle que finit Anaxidame. On lit sur cette inscription les différentes

lieu à ces remarques? Le marbre de Sigée, comparé avec les colonnes d'Hérode Atticus, peut servir à lever ces difficultés. Nous avons observé que ces dernieres furent écrites dans les anciennes lettres & les anciennes formules qui n'étoient plus en usage, quand elles furent faites. Elles imitoient des usages de tems très-éloignés ; & comme Hérode Atticus étoit le plus savant homme de son tems, on ne peut douter qu'il n'ait écrit ces inscriptions, de la maniere dont elles l'eussent été dans les tems les plus reculés desquels il se proposoit d'imiter les usages. Il écrit cependant ΕΚ ΤΟ TRIOΠΙΟ au-lieu d'ἐκ τοῦ Τριοπιοῦ : dans l'inscription de Sigée où l'on n'imitoit pas des tems anciens, mais où l'on pratiquoit ce qui se faisoit au tems même où elle fut écrite. On voit deux manieres de terminer le Génitif. ΤΟ ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ ΤΟ ΠΟΡΚΟΝΕΣΙΟ, où le ΤΟ, comme dans les colonnes d'Atticus, est employé au lieu de ΤΟΥ, mais dans le mot ΗΕΡΜΟΚΡΑΤΟΣ, l'ΟΣ tient la place de l'ΟΥ, tandis que dans le mot PROKONEΣΙΟ l'Ο est mis au lieu de cette terminaison. Voilà donc trois manieres différentes de terminer les génitifs dans une même inscription. Après cela, doit-on être surpris de trouver qu'on en employoit deux différentes, dans le même pays, sur deux différentes inscriptions ? Cela nous montre que les manieres d'écrire n'étoient pas encore fixées, les uns écrivant d'une façon, les autres en employant une diverse ; dans cette incertitude des choses, des méthodes en apparence plus nouvelles pour nous, se trouvent usitées dans des monumens antérieurs en apparence à ces méthodes. On trouve aussi dans des inscriptions plus modernes des méthodes plus anciennes que dans les premieres, ce qui vient de ce que durant long-tems, elles furent également en usage : la difficulté vient moins ici du fond des choses que de notre maniere de les voir. Nous avons déterminé que l'une de ces méthodes est plus ancienne que l'autre, & que celle qui prévalut est la plus nouvelle ; nous jugeons en conséquence, sans faire attention que ces deux méthodes subsisterent ensemble, & qu'il a peut-être fallu des siecles pour déterminer la préférence en faveur de l'une d'elles. Nous ne voyons plus ce qui est, mais ce dont nous avons fait une regle applicable aux tems qui ont suivi : mais cette regle nous trompe pour ceux qui ont précédé l'antiere adoption sur laquelle on l'a établie.

Ce que je viens de dire des *formules*, peut se dire aussi des *caracteres* de l'écriture ; on voit des formes différentes à des mêmes lettres dans une même inscription,

différentes charges de ceux qui servoient sous les Rois, dans le gouvernement civil & militaire de l'année où elle fut érigée. (70) Les *Pythiens*, au dire de Mr. Fourmont, (71) étoient les *Chanceliers* de l'état; leur titre, à ce qu'il prétend, & leurs noms sont placés sous ceux des deux Rois, au-dessus d'une sorte de marque de forme ronde, où l'on

inscription, ce qui paroit devoir la rendre suspecte; cela ne vient pourtant, que de ce que le choix du caractere auquel on se fixa après le tems où furent faites ces inscriptions, étant encore incertain dans celui où on les fit, on employoit également & ceux qu'on a rejettés dans la suite, & ceux qu'on a admis depuis. Ceci même rend plus précieux les monumens où ces lettres se trouvent: en nous môntrant des tems où l'écriture étoit encore incertaine, où ses caracteres n'étoient point encore entierement déterminés, elle nous marque leur antiquité: cette marque presqu'autant qu'aucune autre, peut nous aider à reconnoître les tems. Les médaillons où l'on voit les têtes de Ptolemée *Lagus* & de *Bérenice*, avec celles de Ptolemée *Philadelphe* & d'*Arsinoé*, ont dans leur *légende*, les deux formes de l'*Epsilon*, en E & en Є, cependant cette lettre est constament écrite par l'E dans les médailles de *Gélon* & d'*Hiéron* I. frappées plus de deux siecles avant les Ptolemées. Cette derniere forme à été adoptée depuis. Mais cela n'empêche pas qu'on ne trouve l'Є sur des monumens, assurément moins anciens que ceux où l'on voit les lettres que cette adoption a fait proscrire. Ainsi, l'on ne peut dire que l'*Epsilon* fait en E ou le *Sigma* fait en Σ soient plus anciens que les mêmes caractere fait en Є ou en C ou en Ε. Ce que nous prouvent les médailles à cet égard, est confirmé par ce qui se voit sur les inscriptions dont nous parlons; puisque l'on y observe les formes de l'*Epsilon* en Є & du *Sigma* en C, employées dès les premieres Olympiades.

Je parlerai ailleurs des lettres dont l'invention paroit plus moderne que le tems de ces inscriptions, & surtout des difficultés qu'on leur oppose, au sujet de la dialecte qui y paroit employée.

(70) Mémoires de l'Academ. *T.* XVI.

(71) Idem. *p.* 400.

voit

voit écrites les lettres LAKEΔAIMON abrégées du mot LAKEΔAIMONIΩN, ici placé pour montrer que cette inſcription fut dreſſée par ordre des *Lacédémoniens.*

On lit enſuite le titre d'*Aniokarater* & le nom de *Méchanidas* fils de Théopompe qui le portoit. C'étoit le *Général* qui commandoit le corps de bataille, & tenoit dans l'armée le premier rang après les Rois. Dans la premiere année du regne de Polydore, qui fut la cinquieme de la guerre de Meſſene, l'emploi de *Général* fut rempli, comme nous l'apprend Pauſanias, (72) par *Euryleon* fils d'Egée, né à Sparte, mais d'origine Thébaine & deſcendant de Cadmus; ainſi cette inſcription fut aſſurément écrite après la premiere année qui ſuivit la mort d'Alcamene, auquel ſon fils ſuccéda, mais elle eſt antérieure à la fin de la guerre de Meſſénie, après laquelle l'exercice de la charge de *Général*, & de celle des Officiers nommés dans ce marbre durent ceſſer.

Après le nom de l'*Aniokarater* viennent ceux des Chefs des *Locagi* & des *Moragi.* C'étoient les bandes choiſies des Lacédémoniens, invincibles par leur diſcipline: les *Moragi* combattoient armés de piques.

Quant aux *Bidiens* dont le titre ſe trouve à la troiſieme colonne, ils préſidoient aux combats auxquels on exerçoit la jeuneſſe Lacédémonienne; les *Armoſteres* & les *Armoſyni*

(72) Pauſanias. *lib.* vi. *cap.* vii. *p.* 295.

étoient les intendans ou les commiſſaires des provinces & de l'armée ; mais les *Nomophylaces* préſidoient à la garde & à la conſervation des Loix. On lit enſuite le nom du Greffier, *Grammatiſte*, qui ſouſcrivit la piece originale dont la copie ſe voit ſur ce marbre. On trouvera dans l'explication du monument ſuivant, ce qui manque à la premiere colonne de celui-ci. Il réſulte de ce qui vient d'être dit, que la forme des caracteres de cette inſcription eſt une de celles qu'on employoit dans la Laconie & la Meſſénie, vers l'an 723 avant notre Ere.

Immédiatement après cette époque, " les Lacédémoniens " conſacrerent à Apollon Amycléen trois *trépieds* de bronze : " ils furent faits du produit des dépouilles remportées ſur les " Meſſéniens ; Vénus étoit repréſentée ſur le premier, Diane " ſur le ſecond, Céres & Proſerpine ſur le troiſieme. (73) " Ce dernier étoit l'ouvrage de Callon, ſtatuaire de l'iſle " d'Egine ; les deux autres, avec leurs bas-reliefs, étoient de

(73) Pauſanias. *lib.* vii. *cap.* xiv. *p.* 313. Ἀνέθεσαν δὲ ϗ ἀπὸ τῶν λαφύρων τῷ Ἀμυκλαίῳ τρίποδας χαλκοῦς. Ἀφροδίτης ἄγαλμά ἐςιν ἑςηκὸς ὑπὼ τῷ τρίποδι τῷ πρώτῳ, Αρτέμιδος δὲ ὑπὸ τῷ δευτέρῳ. Κόρης δὲ ἢ Δήμητρος ὑπὸ τῷ τρίτῳ. Pauſan. *lib.* iii. *cap.* xviii. *p.* 255. dit, en parlant de ces trépieds qu'il avoit vus dans le temple d'Amycles, & en décrivant les premiers ceux qu'il compte les derniers dans le paſſage précédent. Γιτιδιάδα ϗ αὐτοι τέχνη, ϗ τὰ ἔπειργασμενα. ὁ τρίτος δὲ ἐςιν Ἀἰγινήτου Κάλλωνος. *De manubiis vera Amyclæo Apolloni tripodas æneos tres dedicaverunt : in quarum uno Veneris, Dianæ in altero, in tertio Cereris et Proſerpinæ ſigna inſiſtunt.—Tum ipſos tripodes, tum quæ ſunt in iis operis ſupervacanei, Gitidias fecit : tertius eſt ab Ægineta Callone factus.*

" Gitidias,

" Gitidias, (74) né dans la Laconie, & qui fut à-la-fois
" ſtatuaire, Poëte & Muſicien."

Cet artiſte fut aſſurément capable de très-grandes choſes, puiſqu'il avoit conduit la bâtiſſe du temple de Minerve, qu'on appeloit *Calchiæcos*, parce que tout l'édifice en étoit de bronze. La ſtatue de la Déeſſe exécutée par Gitidias même, étoit du même métal, ainſi que les travaux d'Hercule & pluſieurs autres exploits de ce Héros, qui ſe voyoient en bas-reliefs ſur les murs de ce temple. Gitidias y repréſenta auſſi " les actions des fils de Tyndare, & ſur-tout l'en-
" levement des filles de Leucippe ; enſuite Vulcain déga-
" geant Junon de ſes chaines : d'un autre côté Perſée prêt
" à partir pour aller en Lybie combattre Méduſe ; des
" Nymphes lui mettoient un caſque ſur la tête & des talo-
" nieres aux pieds, afin qu'il pût voler au beſoin : mais ce
" qui effaçoit tout cela, au gré de Pauſanias, c'étoient un
" Neptune & une Amphitrite d'une beauté merveilleuſe."

Vers le même tems où furent exécutés ces grands ouvrages, ou du moins peu d'années après, & avant la fin de la XVIIIe. Olympiade, le Peintre *Bularque* peignit pour Candaule Roi de Lydie, un tableau de bataille eſtimé ſi beau, qu'on le paya, dit Pline, en le couvrant d'or. (75) Ce tems eſt cependant celui

(74) Pauſanias. *lib.* iii. *cap.* xvii. *p.* 250.

(75) Pline. *lib.* xxxv. *cap.* viii. *In confeſſo perinde eſt Bularchi Pictoris Tabulam, in qua erat Magnetum prælium, a Candaule Rege Lydiæ, Heraclidarum noviſſimo, qui et Myrſylus vocitatus eſt, repenſam auro, tanta jam dignatio picturæ erat. Id circa ætatem*

celui où tous les modernes, ſur des paſſages mal interprétés des anciens, prétendent qu'à peine les Arts étoient connus : ils aſſurent quon ne pouvoit encore exécuter des ſtatues en bronze, que même on n'en faiſoit pas en marbre. Mais par le degré de perfection auquel étoit portée la Statuaire à Sparte, malgré l'auſtérité des loix de Lycurgue, on peut juger de ce qu'étoient alors les Arts dans le reſte de la Grèce. Le Roi Polydore dont je rapporte ici un monument, fût tellement aimé des Spartiates, qu'après ſa mort ils lui érigerent une ſtatue en marbre, près du tombeau d'Oreſte fils d'Agamemnon. Ce Prince mourut dans l'année même où il termina la guerre de Meſſene, qui fut la ſeconde de la XIVe. Olympiade, & la 723 avant notre Ere. Je ferai voir dans la ſuite de cet ouvrage une tête coloſſale d'Hercule en marbre, qui eſt à-peu-près des mêmes tems. (76) L'attachement

ætatem Romuli acciderit neceſſe eſt ; duo enim de viceſima Olympiade interiit Candaules, aut, ut quidem tradunt, eodem anno quo Romulus, niſi fallor, manifeſta jam tum claritate artis atque abſolutione.

(74) Cette tête ſinguliere, trouvée dans la ville de l'Empereur Hadrien à Tivoli, eſt maintenant dans la collection de Mr. Charles Townley. Quoiqu'en marbre, le travail en eſt exécuté comme celui d'une figure en bronze, & l'on voit par ce qui vient d'être rapporté des monumens exécutés par Gitidias de Laconie, & par Callon d'Egine, combien les ouvrages en bronze étoient en uſage vers cette époque. Ce qui marque encore mieux le tems où fut faite la tête d'Hercule dont je parle ici, c'eſt qu'elle eſt d'un caractere tout différent de celui que bientôt après les artiſtes donnerent à ce Héros, ainſi que je le montrerai dans la ſuite, où je ferai voir la différence entre le caractere qu'on lui donna dans le tems ſuivans, & qui repréſentoit le fils de Jupiter, & celui qu'on lui

chement des Lacédémoniens pour le Roi Polydore, leur fit employer l'effigie de ce prince fur le *fceau* public, (76) ce qui fe pratiqua toujours dans la fuite: ainfi la forme du fceau des Lacédémoniens, ne changea plus après lui. C'eft vraifemblablement d'après la tête qui fut gravée fur celui dont on commença pour-lors à fe fervir, que l'on copia dans la fuite l'effigie de ce Prince qui fe voit fur des médailles de Sparte rapportées par Goltzius. (77) Quoiqu'il en foit de cette conjecture, on peut juger par ce qui a été dit de la peinture, de la ftatuaire & de la fculpture, au tems de Polydore, de ce qu'étoit la gravure quand elle exécuta le fceau public avec la figure de ce Prince, & par conféquent, fi contre l'opinion commune, on put frapper de bonnes médailles & graver de bonnes pierres dans ces tems fi éloignés de nous.

Le Roi Polydore envoya dans la Grande-Grèce des colonies qui peuplerent Locres & Crotone. (78) Les plus anciennes monoies de cette derniere ville, font écrites dans les mêmes lettres qui fe voyent fur l'infcription d'Amycles, avec le nom de ce Prince; la forme de l'ancien *Kappa* des Grecs qui y eft employée, eft celle dont les Corinthiens fe fervoient;

lui donnoit alors: on n'y reconnoît pas le defcendant de ce Dieu, mais on a voulu y exprimer le courage qui lui fit donner par Homere & les autres Poëtes après lui, le titre de Λεοντόθυμος, qui répond à celui de *Cœur-de-Lion.*

(76) Il a été parlé de ce fceau dans la *note* 69.

(77) Goltz. *Græc. Tab.* XI. N° 3 & 4.

(78) Paufanias. *lib.* iii. *cap.* iii.

elle montre que cette colonie fut en partie composée de gens venus du pays où Corinthe étoit située. Les *creux* au revers des plus anciennes monoies de Crotone y sont sans aucune partition ; leur forme n'y étant pas gravée pour marquer l'usage dont elle fut dans les premiers tems du monoyage, on pourroit croire que dès avant la XIVe. Olympiade, on commençoit déja à n'en plus user ; toujours est il certain qu'alors même on étoit en état de s'en passer, comme on le prouvera dans la suite.

Alcamene, pere de Polydore, régna dans Sparte avant son fils ; celui-ci dans la premiere année de la XIVe. Olympiade, termina la guerre entreprise au tems du premier. (79) Une inscription qu'on peut voir ici, (80) avec les noms des Rois Théopompe & Alcamene, a été trouvée dans les ruines d'Amycles, près d'une chapelle anciennement dédiée à Minerve *Onga*. (81) On lit sur cette inscription, dont la forme & l'objet sont les mêmes que ceux de la précédente, les noms des Magistrats qui manquent à celle-ci. La premiere colonne contient la liste des *Gérontes* ou vieillards, qui formoient le Sénat de Lacédémone : la seconde colonne contient les noms des Rois Théopompe & Alcamene, ensuite les *Pythiens* qui étoient les *Devins* de l'état. Ils opinoient sur les délibérations proposées suivant les loix de Lycurgue, par les Gérontes & les Rois, & le peuple les rejetoit ou les approuvoit à son gré.

(79) Pausan. *lib.* iv. *cap.* xiii.
(80) Voyez la *Planche* XXIII.
(81) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *p.* 403.

Le nom de l'*Aniokarater* ou *Commandant* des troupes ſe trouvant, dans cette inſcription, avant ceux des Chefs particuliers de ces troupes, nous aſſure que cette liſte fut faite en tems de guerre ; & puiſqu'au tems d'Alcamene, les Lacédémoniens n'eurent à ſoutenir que la guerre de Meſſénie, ce monument, comme on l'a dit ailleurs, eſt néceſſairement relatif à elle. Ce Prince étant mort vers la quatrieme année de cette même guerre, (82) le marbre où il eſt parlé de lui comme vivant, doit néceſſairement être encore antérieur à cette date : il remonte à la 131ᵉ année, après l'inſtitution des loix de Lycurgue. Ce tems n'eſt poſtérieure que de 23 ans à celui où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homere : (83) & je ne doute pas que ce ne ſoit celle où mourut ce grand poëte.

Les *Ephores*, ſuivant Plutarque, furent inſtitués *environ* cent trente ans après Lycurgue, c'eſt-à-dire (84) ſous le regne de Théopompe, pour oppoſer, comme le diſoit Platon, leur authorité à celle des *Gérontes :* le premier de ces Ephores portoit le nom d'*Elatus*. N'étant pas nommé parmi ceux qui ſe voyent dans cette inſcription, non plus que dans une autre ſemblable trouvée à *Calamata* en Meſſénie. (85) Il faut donc néceſſairement que ces deux monumens ſoient

(82) Pauſan. *lib.* iv. *cap.* vii.

(83) Marm. Oxon. *Epoch.* XXVIII.

(84) Plutarch. *in Lycurg.*

(85) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *Planche* I. *p.* 397.

au

au plutôt de l'an 130 & 131 après la réformation des loix de Sparte, & que l'inftitution des Ephores foit précifément de l'an 129 après Lycurgue: c'eft ce que laiffe entendre l'expreffion *douteufe* de Plutarque (86) ces marbres peuvent donc nous donner une époque très-précife du commencement de ces Magiftrats, qui dans la fuite devinrent affez puiffans pour juger les Rois mêmes, & les condamner à mort.

On trouve dans cette infcription les titres des mêmes emplois qui fe voyent dans celle de Pharès; mais il y a de plus les *Empelores*, qui avoient l'infpection des vivres, & le *Bouagor* qui étoit le préfet de la jeuneffe. C'eft pour ainfi dire l'état politique de Lacédémone, vers la dixieme année du regne de Romulus en Italie.

Les anciens As moulés à Eugubium en Ombrie, de même que ceux de Volfinium, de Luni & d'autres villes, ont pour empreintes des efpeces d'*Aftérifques* pareilles à celle qu'on voit fur les médailles de *Colonis*, & fur les marbres précédens. Il femble que cette forme ait paffé de Grèce en Italie avec les Pélafgues qui habiterent l'Ombrie, & qui vinrent du Péloponefe: (87) mais ce qui eft digne d'être obfervé, c'eft qu'on trouve encore quelque chofe de femblable au Japon

(86) Plutarch. in Lycurg. *p.* 43. Ἔτεσί ΠΟΥ ΜΑΛΙΣΤΑ τριάκοντα καὶ ἑκατὸν μετὰ Λυκοῦργον, πρῶτον τῶν περὶ Ἔλατον ἐφόρων καταςαθέντων ἐπὶ Θεοπόμπου Βασιλεύοντος. *Atque infra Lycurgum annis CIRCITER triginta fupra centum, primum Ephorum defignaverunt Elatum, Rege Theopompo.*

(87) Dionyf. Halycarn. *lib.* i.

& dans

& dans l'Inde, (88) où l'on employe de même ſur les monoies une marque formée d'une eſpece de roue, ou de fleur, comme celle de la *Roſe* des médailles de Rhodes ; cette figure eſt diſpoſée ſur les dernieres, de maniere à repréſenter à-la-fois la fleur ſymbole du pays où furent frappées ces médailles, & l'*Aſtérique* ou la *Roue* ſymbole du *Soleil* adoré principalement des Rhodiens. (89) Cette *Roue* ſe remarque très-fréquemment

(88) Voyez le *Vol.* I. *Planche* VII. N° 3 & 4.

(89) Les médailles de *Cartha* dans l'iſle de *Ceos*, repréſentent un *Loup* dans l'action de courir : cet animal y paroît entouré de rayons de lumiere qui ſemblent s'élancer de ſon corps. (Voyez *le Recueil des Méd. des Peuples & Villes*. *T.* III. *Pl.* XCV. N° 6.) Le mot Λύκη ſignifiant la *lumiere*, & le mot Λύκος ſignifiant un *loup*, on prit ce dernier pour le ſymbole de l'autre. Il devint par-là celui d'Apollon ou du Soleil qui répand la *lumiere*, & auquel on donna le titre de *Lycius*. Voilà pourquoi dans la médaille de *Cartha* la tête de ce Dieu ſe voit au revers du *Loup* qui répand des rayons *lumineux*. Ces mêmes *rayons* diſpoſés en forme d'*Aſtérique* au revers d'une tête d'Apollon, ſe voyent encore ſur une autre médaille de la même ville, (*Recueil des Méd. des Peuples & Villes*. *T.* III. *Pl.* XCV. N° 8.) ou le nom de *Cartha* eſt écrit dans les *rayons* de l'*Aſtérique*, comme celui de *Colonis* l'eſt ſur les médailles, dont on a parlé ci-deſſus, & celui des Lacédémoniens ſur les inſcriptions déterrées à Pharès, à Amycles & à Calamata. Sur une monoie Rhodienne, où le *Calice* de la *Roſe* eſt repréſenté dans ſa hauteur, (*Méd. des Peuples & Villes*. *T.* III. *Pl.* CVII. N° 5.) on voit des *rayons* ſemblables à ceux qui environnent le *Loup* des médailles de Cartha, & ces *rayons* paroiſſent émanés de la Roſe même. Ils marquent que cette fleur, ou l'iſle de Rhodes qu'elle repréſentoit, étoit conſacrée au Soleil, dont elle devint un des ſymboles ; & quand on repréſenta ſur ſes monoies le plan de cette *Roſe*, les diviſions entre ſes feuilles marquerent celles des rayons de l'*Aſtériſque* du Soleil, dont la tête d'Apollon eſt ordinairement environnée ſur ces mêmes monoies. Ainſi cette *Roſe*, l'*Aſtérique*, ou même la *Roue* formée de ſes rayons, qui ſe voit ſous le *Griffon* emblême du Soleil dans les médailles de

fréquemment sous la patte du *Griffon*, qui, comme on sait, fut l'emblême d'Apollon considéré comme l'Astre du jour.

Par l'inscription précédente qui est aussi ancienne que le regne de Romulus, on voit que le *Sigma* sous la forme du *C* Romain, suivant l'idée du savant Potters, est celui dont parlent les poëtes quand ils lui donnent la forme de l'Arc Scythique: (90) cette forme est bien plus ancienne que ne le veut Mr. l'Abbé Winckelmann. « Il est, dit-il, « quelques Savans (91) qui ont prétendu que le *Sigma*, « dans les plus anciens tems étoit formé en *C* Latin. *Mais* « *c'est ce qui est évidemment faux*, (92) puisqu'au contraire c'est-là la plus moderne forme de cette lettre. « Cependant, ajoute-t-il, le P. Hardouin a tort de prétendre que « le Σ formé en *C* ne se trouve ni du tems d'Auguste, ni de

de l'isle de Chio, ne sont qu'un même symbole, dont les formes diversifiées reviennent à un même objet. Cet objet fut de représenter le Dieu particuliérement révéré des Rhodiens, le Soleil, dont le culte comme on l'a dit ailleurs, fut le premier que connurent les anciens peuples. Nous avons vu quel étoit ce culte; nous avons vu que le Soleil fut le *guide* des voyages, le *Patron* des peuples & des colonies: de là vint le nom de *Patrous* qu'on lui donnoit; c'est parce qu'il étoit regardé comme le *Patron* des villes, que l'on inscrivit les lettres dont leur nom étoit composé, dans les *rayons* de l'*Astérique* ou de la *Roue* qui étoit son symbole. Ce-ci rend raison de cette singuliere maniere d'écrire les noms des villes sur les monumens érigées en leur noms, comme l'étoient ceux dont on a parlé ci-dessus.

(90) Potter. *Archæolog. Græc. T.* II. *p.* 42.

(91) Descript. des pierres gravées du feu B. Stoch. *p.* 277.

(92) Idem. *ub. supr.*

« celui

" celui des premiers Empereurs. On voit le *Sigma C* ſur " les médailles de Mithridate & ſur la moſaïque du temple " de la Fortune, que Sylla fit bâtir à Préneſte, aujourd'hui " Paleſtrine." Sur ce fondement, on a rejeté après les tems de Mithridate & de Sylla, toutes les inſcriptions & les pierres gravées où le *Sigma* en *C* s'eſt trouvé : par ces moyens, & d'autres regles du même genre, les antiquités ſont devenues inexplicables.

Les lettres *Thêta* & *Chi* attribuées à Epicharme, ſe liſent dans les mots *Pythioi* & *Lochagi*, ſur la ſeconde & la derniere de ces inſcription faites vers la Xe, ainſi que l'*Eta* & l'*Oméga*, dont on prétend que Simonides fut l'inventeur vers LXIe. Olympiade, ſe trouvent dans les mots *Armoſteres* & *Moragoi*. L'uſage, & non l'autorité peut ſeul faire adopter les lettres d'un alphabet : en vain l'Empereur Claude ordonna de ſe ſervir des trois qu'il preſcrivit, bientôt, dit Tacite, elle furent oubliées. (93) Si Epicharme & Simonides contribuerent à faire admettre des caracteres, dont on ſe ſervoit bien antérieurement à leur tems, c'eſt que leurs ouvrages ayant eu beaucoup de cours, purent effectivement ſervir à fixer l'uſage de ces caracteres, qui avant eux étoit vague, incertain & preſqu'arbitraire, chacun employant l'*Epſilon* à la place de l'*Eta*, ou l'*Omicron*, à la place de l'*Omega*, comme bon lui ſembloit. Il eſt

(93) Tacit. *Annal. lib.* xi. *p.* 226.

très-important d'être aſſuré que des monumens de la plus haute antiquité, bien antérieurs à ces deux Poëtes, peuvent ſe trouver avec ces mêmes caractères, que quelques-uns croyent n'avoir pas exiſté avant eux.

L'ancien uſage des Doriens étoit de former en O ou EO, les génitifs des mots terminés en ΗΣ ou en ΟΣ : ils ſubſtituerent auſſi l'Ω, & depuis l'OY à cette terminaiſon : on a déja remarqué qu'on trouve ces trois manieres dans les marbres du tems d'Alcamene & de Polydore. (94) Ce dernier eſt appelé ΠΟΛΥΔΟΟΡΟΣ ΑΛΚΑΜΕΝΕΟ, & ſon pere eſt nommé ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ ΤΑΛΕΚΛΟΥ, on voit auſſi ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΑΛΛΙΚΛΕΩ, pour dire Polydore, fils d'Alcamene, Alcamene fils de Téleclus, ou Lycurgue fils de Calliclès. Ces différentes pratiques en uſage dans le même tems, nous apprennent que la Grammaire étoit alors auſſi incertaine que la forme & l'emploi des lettres : tout dépendoit des écrivains qu'on employoit. Les génitifs exprimés en EΩ, EO ou en OY dans la Xe. Olympiade, l'étoient encore par l'O ſimple dans la XXXe, c'eſt-à-dire près de 80 ans après. Quelquefois on employoit l'I au lieu de l'Y, & dans le même tems on ſe ſervoit d'une lettre ſimple ou d'une lettre double indifféremment. Tout ceci confirme, qu'on peut bien juger qu'une ſorte d'écriture, quand elle contient une ſuite de lignes dont les lettres ſont écrites de même, appartient à un même tems, mais que l'on ne peut pas tout-à-

(94) Voyez ce qui a été dit à ce ſujet dans la *note* 69.

fait décider que ce tems soit antérieur ou postérieur, uniquement sur la forme des caracteres qui y sont employés, & même sur la Grammaire dont on s'est servi ; car l'une & l'autre ayant été long-tems incertaines, on a repris & quitté plusieurs fois les mêmes usages.

Alcamene devint Roi de Sparte après la mort de Téleclus son pere, qui fut tué par les Messéniens. Le prétexte de venger la mort de ce Prince occasionna la guerre de Messénie. Le Regne d'Alcamene fut de 37 ans, (95) & comme il mourut dans la quatrieme année de cette guerre commencée dans la seconde de la IXe. Olympiade, il faut qu'il ait succédé à Téleclus vers la fin de la premiere année de la premiere Olympiade, environ 776 ans avant notre Ere : Téleclus, ayant régné quarante ans, le commencement de son regne doit tomber à l'an 815 avant J. C. : c'est 80 ans, suivant le marbre d'Arondel, après le tems où Phidon d'Argos frappa les premieres monoies en argent.

Peu de tems après l'avénement du Roi Téleclus, il prit sur les Achéens les villes de Pharès, de Géranthre & d'Amycles : les habitans de cette derniere se défendirent bravement. " Ce que les Doriens reconnurent eux-mêmes, par le trophée " qu'ils érigerent quand ils furent maîtres de la place." (96) Le bouclier de marbre dont la représentation est ici

(95) Eufeb. Chronic. *lib.* i. *Laced. Reg. Alcam.*

(96) Pausan. *lib.* iii. *cap.* ii.

gravée,

gravée, (97) a été tiré des décombres du temple d'Apollon *Amycléen*: (98) son inscription porte le nom & la généalogie du vainqueur d'*Amycles*, il étoit fils d'Archélaus, fils d'Agésilas, fils de Doryssus, fils de Labotas, fils d'Echestrate, qui l'étoit d'Agis prince très-célebre, dont le nom fut donné à toute la branche aînée des Rois de Sparte descendus d'Hercule. Le nom de ce Roi Agis avec celui d'Echestrate son fils, se trouvent encore ici écrits sur le milieu du bouclier, où se voit le serpent expliqué au sujet du bouclier d'Anaxidame; (99) & comme ce dernier servit dans un trophée érigé à l'occasion de la fin de la premiere guerre de Messénie, l'autre servit de même à l'occasion de la prise d'*Amycles*. Dans tous deux on a rappelé la généalogie des Rois vainqueurs, comme pour marquer que leur gloire rejaillissoit sur leurs ancêtres; ce qui distingue ces monumens de celui d'Archidame, sur lequel on ne lit que le nom d'Agésilas son pere.

Les armes des Amycléens étoient vraisemblablement suspendues aux deux côtés de ce marbre, comme on voit par les trous quarrés pratiqués à côté du bouclier d'Anaxidame, qu'on y suspendit les armes des peuples qu'il avoit domptés.

Voici donc un monument très-authentique de la sculpture & de l'écriture d'un tems assurément antérieur à la pre-

(97) Voyez ici la *Planche* XXIV.
(98) Mémoir. de l'Acad. *T.* XVI. *p.* 102.
(99) Voyez la *note* 62.

miere

miere Olympiade, & de près d'un demi ſiecle à la fondation de Rome. Nous y voyons le *Sigma* formé à-peu-près comme le *C* Latin, mais avec un trait au-deſſous, Ƽ comme celui qui ſe voit au-deſſus de la même lettre dans l'inſcription de Sigée, poſtérieure de plus de deux ſiecles à celle-ci : (100) on

(100) Le *Sigma* dans la plus ancienne partie de l'inſcription de Sigée, a trois formes différentes, comme on peut le remarquer dans les mots ZOTΔΡKOMΡΡ, & ZOΠOƧIΔH ; car il y paroit ſous les figures L . Ƨ & Z : ſur le bouclier de Téleclus, le *Sigma* eſt ſous une forme dans le mot TΔLEKLOϟ, & ſous une autre dans le mot ΑΧΑΣRΤΟϚ. Le L de l'une de ces inſcriptions, répond au ϟ de l'autre, & la forme Z de la premiere répond à la forme Ƽ de la ſeconde. C'eſt le *C* Latin arrondi ou quarré, ſur lequel, ou ſous lequel on a mis un trait qui le déguiſe, mais n'empêche pas de le reconnoître. Sa forme arrondie ou quarrée ne le change pas ; car on ſait qu'anciennement on employa ces deux mêmes formes pour l'*Omicron*. Quelques-uns diſent que l'une étoit plus commode pour la *plume*, & l'autre pour l'*écriture lapidaire*, dans laquelle les traits quarrés ſont plus aiſés à faire que les traits arrondis : mais l'inſcription de Sigée nous fait voir que ſouvent les ſculpteurs préféroient les derniers aux premiers, & nous montre déjà l'emploi du *Sigma* en *C* vers la XLVIe. Olympiade ; l'inſcription de *Téleclus* nous montre encore l'emploi de la même lettre ſous la forme du Ŀ plus de deux ſiecles avant cette époque. Dans les époques ſuivies ici, nous avons combiné celles que donne Pauſanias, avec la durée aſſignée aux regnes de Téleclus & d'Alcamene par Euſebe. Ces deux regnes embraſſant, ſuivant ce dernier auteur, l'eſpace de 77 ans, & celui d'Alcamene finiſſant, ſuivant Pauſanias, avant le commencement de la cinquieme année de la premiere guerre de Meſſénie, c'eſt-à-dire avant l'année qui précéda la 740e avant notre Ere, le Regne de Téleclus fut poſtérieur de 69 ans, à l'an 884 dans lequel on prétend que Lycurgue forma les loix de Sparte ; onze années après celle où le marbre d'Arondel dit que Phidon d'Argos fit battre les premieres monoies d'argent dans l'iſle d'Egine, & vers le même tems où ce marbre met l'époque d'Homere. Quelques Chronologiſtes rapprochent encore ces époques les unes des autres, & ſont

on y voit encore l'emploi de l'*Epsilon*, & cependant celui de l'*Iota* étoit usité : l'*Epsilon* y est employé à la place de l'*Eta* déja connu au tems d'Alcamene : enfin l'*Omicron* tient encore dans cette inscription lieu de l'*Omega*, mais on y re-

& font le tems de Téleclus plus voisin de ceux où Lycurgue & Phidon d'Argos vécurent ensemble : mais en admettant que le premier publia ses loix 69 ans avant Téleclus, & le second frappa des monoies d'argent 80 ans avant ce Prince, l'écriture n'ayant assurément reçu aucun changement considérable dans ce court espace de tems, puisqu'elle n'en reçut presqu'aucun dans l'espace de tems encore plus long, qui s'écoula depuis le regne de Téleclus jusqu'à celui d'*Anaxidame*, dont le bouclier est dans les mêmes lettres employées dans celui de Téleclus, on voit que ces dernieres doivent être semblables à celles qu'on employoit au tems de Lycurgue, & de Phidon d'Argos, soit dans l'écriture courante, soit sur les monoies ou dans les inscriptions publiques. Si l'on trouve une si grande affinité entre ces lettres & celles qui se lisent dans les légendes des anciennes médailles de *Zancle* & de *Pistulis*, regardées comme Pélasgues, c'est qu'alors les Grecs se servoient encore de celles-ci. Homere, dont la mort me semble fixée dans le marbre d'Arondel, à deux années avant celle où Phidon d'Argos frappa des monoies dans l'isle d'Egine, écrivit ses Poëmes dans les caracteres *Pélasgues* qu'il apprit de Pronapides son maître, & dont Linus & Orphée s'étoient servis avant lui. (Diod. Sicul. Biblioth. *lib.* iv. *cap.* v.) Les Grecs se servoient alors de différentes sortes de caracteres, & les médailles citées ci-dessus, ainsi que les inscriptions dont nous parlons ici, comparées avec les tables *Eugubiennes*, nous montrent que souvent ils confondirent ces caracteres, ou les employerent en même temps, ce qui paroit évident par lés formes du *Sigma*, employées de trois manieres différentes dans le marbre de Sigée : & comme on trouve dans les poëmes Homere le mélange de différes dialectes, on observe aussi dans ces anciennes inscriptions le mélange de différens *Alphabets*. Tout nous semble prouver qu'à ces tems si éloignés de ceux où l'on assigna des formes plus fixes aux caracteres de l'écriture, ils resterent dans cet état de confusion qui constate l'antiquité des monumens ; tout nous montre qu'il ne faut pas les juger par les principes dont on s'est servi jusqu'à présent, puisque les usages d'un tems ne doivent jamais être admis pour regle des tems qui les précéderent.

marque

marque auſſi l'emploi du *Chi*, que Mr. Winckelmann aſſure avoir été inventé long-tems après la LXe. Olympiade, (101) cependant on le voit en uſage ici, plus de 40 ans avant la premiere : le bas-relief du Capitole, où le nom de *Callimachus* eſt écrit avec un *Chi*, pourroit donc remonter non-ſeulement à la LXe. Olympiade, dans laquelle Félibien a placé le tems de ce ſculpteur, (102) mais même près de trois ſiecles avant cette époque ; car l'objection fondée ſur l'emploi de cette lettre inconnue avant le tems de Simonides, eſt une aſſertion détruite par une ſuite de monumens, dont la répétition en différens tems aſſez éloignés les uns des autres, ne peut laiſſer aucun doute ſur cet article.

Le titre de *Bagos*, *Dux*, Chef, Commandant d'une armée, donné à Téleclus, comme il eſt donné à Anaxidame dans un monument de la même eſpece, (103) trouvé dans le même temple, montre que ces Princes étoient à la tête de l'armée Lacédémonienne, quand ces boucliers furent conſacrés dans l'*Amyclée :* il n'y a aucun doute que celui de Téleclus n'ait été fait dans la ſeule guerre où il ne trouva de défenſe que dans les habitans d'*Amycles :* bien qu'entourés de la Laconie, ainſi que ceux de Pharis & de Géranthre, ces peuples n'étoient pas *Doriens*, & les derniers avoient quitté leurs villes avant l'arrivée des *Héraclides :* ainſi l'on a

(101) Hiſtoire de l'Art chez les anciens par Mr. l'Abbé Winckelmann. *T.* II. *p.* 12.

(102) Félibien, Hiſt. des Architectes. *p.* 22.

(103) Voyez la *Planche* XXI.

toutes les raiſons poſſibles de croire que le bouclier de Téleclus eſt le trophée même dont parle Pauſanias.

On a trouvé dans le même temple d'Apollon *Amycléen*, une autre inſcription gravée ſur un marbre, diviſé en deux pieces. (104) Mr. l'Abbé Barthélemy s'étant apperçu de cette diviſion, a très-heureuſement raſſemblé les parties de ce monument : il a corrigé dans la ſavante & judicieuſe explication qu'il en a donnée, (105) les mépriſes de ceux qui avant lui en avoient publié la fin, (106) ſans en connoître le commencement.

Cette inſcription contient le *Catalogue* des Prêtreſſes, employées ſous les noms de *Meres* & de *Filles*, au ſervice du temple d'Apollon *Amycléen*. Les années du *ſacerdoce* des *Meres*, marquées par des lettres *initiales* des nombres, dans la premiere partie de ces marbres, le ſont dans la ſeconde par des lettres *numérales*. (107) L'une eſt écrite dans le dialecte Ionien, l'autre dans le dialecte Dorien : (108) l'écriture

(104) Voyez les *Planches* XXV & XXVI.

(105) Voyez les remarques ſur une inſcription Grecque trouvée par Mr. l'Abbé Fourmont dans le temple d'Apollon Amycléen, & contenant une liſte des Prêtreſſes de ce Dieu par Mr. l'Abbé Barthélemy. (Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 594.) Je vais tâcher de donner le plus exactement qu'il me ſera poſſible l'extrait de ces remarques ; mais je prie ceux qui les verront de lire encore l'original : ils ne peuvent trouver une diſſertation mieux écrite & mieux faite à tous égards.

(106) Nouveau Traité de Diplomatique. *p.* 615.

(107) Mém. de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 416.

(108) Idem. *p.* 145.

de

de la premiere eſt *uniforme*, mais dans celle de la ſeconde on obſerve dans les lettres la *différence* que l'intervalle de quelques ſiecles doit naturellement produire, & qui par elle-même montre une *ſucceſſion*. La variété des uſages dont ce monument fait mention, en prouvant la diverſité des tems où il fut gravé, montre que d'abord ce temple fut confié aux ſoins de deux Prêtreſſes, dont les noms furent aſſociés l'un avec l'autre, pendant plus de 200 ans. Les Prêtreſſes ſubalternes furent long-tems privées de cet honneur; mais elles paroiſſent dans la ſuite avoir entrepris ſur l'autorité des *Meres*, s'être oppoſées à leur élection, & s'être miſes en poſſeſſion de la premiere dignité du temple. Cette forme d'adminiſtration ne ſubſiſta gueres: les noms des *Meres* reparoiſſent de nouveau dans ce *Nécrologe*; elles y occupent le premier rang, juſqu'à ce qu'enfin elles en ſont exclues de nouveau par les *Filles*, dont les noms rempliſſent les huit dernieres lignes de l'inſcription. (109)

" Amycles

(109) Dans les objections faites à ces monumens, on prétend que les titres de *Meres* & de *Filles* ne ſe trouvant pas dans les auteurs anciens, doivent rendre ſuſpectes les inſcriptions dans leſquelles on les lit. Je réponds à cela, qu'on obſerve chaque jour dans les inſcriptions des titres, dont les auteurs qui nous reſtent ne diſent rien, ce qui n'empêche pas que les monumens où ces titres ſont rapportés ne ſoient très-authentiques. La qualité de *Fille*, *Kora*, étoit donnée à des Prêtreſſes dans la Laconie, où le monument dont il s'agit ici a été découvert; on appeloit à Sparte *Leucippides*, des Prêtreſſes conſacrées à Hilarion & Phœbé filles de *Leucippe*. Ce nom étoit celui de leur *Ordre*, ainſi que celui des Déeſſes auquelles elles appartenoient, mais on leur donnoit enſuite

 celui

" Amycles & le pays où elle eſt ſituée, furent ſucceſſivement " habités par les Léleges, qui outre les noms d'*Iktéocrates* & " de *Lacons*, qu'ils reçurent en différens tems, prirent celui " d'Achéens, quand Achéus fils d'Hellen, ou ſes deux fils " Architeles & Arcander vinrent habiter parmi eux. 80 ans " après la guerre de Troye, les *Achéens* ayant été chaſſés " par les *Doriens* des pays qu'ils habitoient, tomberent ſur " les Ioniens, & ſe fixerent dans cette partie du Péloponeſe " qui porta depuis le nom d'Achaïe." (110)

Le mélange des Achéens qui étoient d'origine Eolienne, (111) avec les Léleges, put donner à la langue employée dans

celui de *Filles*, *Κοραι*, comme nous appelons *Sœurs* quelques *Religieuſes* d'un état ſubordonné à celui des *Meres*. Les *Filles* de l'Ordre des *Leucippides* devoient être *Vierges*, c'eſt pourquoi elles ſont appelées *Parthenes* dans Pauſanias, (Pauſan. *lib.* ii. *p.* 246. Κόραι δὲ ἱερῶνται σφισιν παρθένοι καλούμεναι κατὰ ταυτὰ ταῖς θεαῖς. *Sacrantur illis puellæ virgines, quæ Deæ nomine Leucippides appellantur.)* Cet auteur ne ſe ſert que du mot *Parthenes* pour exprimer les *Vierges* appelées *Canéphores* par les Athéniens, (Pauſan. *lib.* i. *p.* 64. Παρθένοι δύο τοῦ ναοῦ τῆς Πολιάδος οἰκοῦσιν οὐ πόῤῥω, καλοῦσι δὲ Ἀθηναῖοι, σφᾶς κανηφόρους.) Il n'y joint pas le mot Κοραί qui déſigne un titre, comme le mot *Parthenes* déſigne une maniere d'être. La qualité de *Meres*, donnée dans le marbre d'Amycles aux Prêtreſſes d'un ordre ſupérieur à celui de *Filles*, étoit exprimée à Sparte par celui de *Femmes*, Γυναῖκες. C'étoit celle des *ouvrieres* dont les fonctions étoient de tiſſer la *tunique* dont on revêtiſſoit chaque année la ſtatue d'Apollon Amycléen, qui avoit 30 coudées de hauteur ; le lieu même où elles travailloient portoit le nom de *Tunique*. Ὑφαίνουσι δὲ κατὰ ἔτος αἱ Γυναῖκες, τῷ Ἀπόλλωνι χιτῶνα τῷ ἐν Ἀμύκλαις, καὶ οἴκημα ἔνθα ὑφαίνουσι, Χιτῶνα ὀνομάζουσιν.

(110) Mémoires de l'Académie. *T.* XXIII. *p.* 415.

(111) Xuthus fils d'Hellen, obligé de quitter la Theſſalie après la mort de ſon

dans la premiere partie de ce monument, les inflexions qui firent terminer les noms des femmes en H, au lieu que dans la

ſon pere, ſe retira dans l'Attique où il épouſa une fille d'Erecthée, dont il eut deux fils, Achæus & Ion. Forcé d'abandonner encore le pays où il s'étoit retiré, Xuthus vint dans l'Egiale, province du Péloponeſe, où il mourut. Ion, l'un de ſes fils, donna dans la ſuite le nom d'Ionie à l'Egiale, & ſes neveux Archandre & Architele s'étant rendus très-puiſſans à Argos & à Lacédémone, les *Argiens* & les *Lacédémoniens* prirent inſenſiblement le nom d'*Achéens*, de celui d'Achæus leur pere. (Pauſan. *lib.* vii. *cap.* i.) Les compagnons de Xuthus & d'Ion en arrivant de l'Attique, porterent néceſſairement dans le pays où ils s'établirent le dialecte dont on ſe ſervoit dans le leur; & quoique venus de Theſſalie, Architeles & Archandre ne laiſſerent pas de porter le même dialecte à Argos, car Pauſanias nous aſſure que les *Argiens*, avant le retour des Héraclides dans le Péloponeſe, parloient la langue en uſage chez les Athéniens. (Pauſan. *lib.* ii. *cap.* xxxvii. *p.* 199. Πρὶν δὲ Ἡρακλείδας κατελθεῖν ἐς Πελόποννησον, τὴν αὐτὴν ἠφίεσαν Ἀθηναιοις οἱ Ἀργεῖοι φωνήν. *Nam ante Herculis liberum in Peloponeſum reditum, eadem Argivi lingua qua Athenienſes utebantur.*) Et comme alors les habitans de Lacédémone, ainſi que ceux d'Argos, étoient devenus *Achéens*, on voit que tout leur pays parloit la même langue qu'on parla dans la ſuite en Ionie, où les deſcendans d'Ion chaſſés de l'Egiale porterent cette langue qui prit leur nom. La mer ſituée au midi du Péloponeſe, & ſur les bords de laquelle étoient ſituées la Laconie & la Meſſénie, ſemble avoir porté le nom d'Ionienne, parce que les peuples qui habitoient ſes côtes avoient anciennement parlé cette langue *Ionienne*, qui étoit preſque la même que l'ancienne langue *Attique*.

Des Hiſtoriens, cités par Iamblique, aſſuroient que long-tems avant Homere Orphée avoit écrit ſes poëmes en dialecte Dorien. (De vit Pythag. *cap.* xxxiv. Κεχρῆσθαι τῇ Δωρικῇ διαλέκτω καὶ Ορφέα, πρεσβύτερον ὄντα τῶν ποιητῶν.) Il ne reſte aucune trace de ce Dialecte dans les poëſies que nous avons ſous le nom d'Orphée, & quoiqu'Homere ait employé les Dialectes Æolien, Attique & Ionien, il ne s'eſt pourtant pas ſervi du *Dorien*, cela fait croire à quelques Savans qu'il n'exiſtoit pas encore au tems de ce grand Poëte. Cependant il paroit avoir exiſté, même avant le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponeſe, 222 ans avant le tems d'Homere: mais comme

la ſeconde partie ils ſe terminent en A, ſuivant la déſinence Dorique.

Suivant

comme les Doriens ſe mêlerent avec les Ioniens & les Achéens, chez leſquels le dialecte *Ionien* étoit en uſage, le dialecte *Dorien* reſta long-tems parmi eux, ſans être fixe, & fut pendant pluſieurs ſiecles mêlé de l'*Ionien*. Il ne faut pas croire que les Doriens chaſſerent tous les habitans des pays dont ils s'emparerent, car ſi tous ceux qui habitoient l'Ionie euſſent accompagné Ion quand il ſe retira dans l'Attique, cette petite province n'eût pu maintenir auſſi long-tems qu'elle le fit cette ſurcharge d'un peuple entier. Il paroit donc que les Doriens partagerent avec les Achéens & les Ioniens du Péloponeſe, les terres & les villes où ils s'établirent, & où ils s'emparerent de la principale autorité, comme on le voit par les Rois qu'ils établirent à Corinthe, dans la Meſſénie, l'Argolide & la Laconie. Cependant des villes entieres reſterent à leurs anciens habitans, telle étoit entr'autres celle d'Amycles, qui ne fut conquiſe par les Spartiates que ſous le regne de Téleclus, près de 300 ans après le retour des Héraclides.

Dans ces villes, comme à *Caphies* dans l'Arcadie, & à *Colonis* dans la Meſſénie, habitées par des colonies venues de l'Attique, on parloit un langage mêlé de l'Ionien & du Dorien ; & de même qu'en Italie, des villes très-voiſines, telles que Modene & Bologne, ont une prononciation & même des mots très-différens les uns des autres, ainſi dans la Grèce, & principalement dans le Péloponeſe, il y avoit de ville à ville vers les premieres Olympiades, une confuſion de langage née du mélange des peuples, qui ne leur avoit pas permis de s'attacher encore uniformément au dialecte qu'ils ſuivirent dans la ſuite. Cet effet dont l'hiſtoire nous montre la cauſe, ſe fait voir clairement dans les inſcriptions des tems dont nous parlons ; car ſouvent dans celles des Prêtreſſes d'Amycles, & des Rois Théopompe, Alcamenes & Polydore, on trouve dans un même mot le mélange des dialectes Ionien & Dorien. Loin de rendre ſuſpectes ces inſcriptions, cela même me ſemble devoir en prouver l'authenticité. On ne trouve pas ce mélange dans les auteurs, parce que nous n'avons aucun auteur auſſi ancien que le ſont quelques-unes de ces inſcriptions, & ceux qui, comme Homere, Héſiode & Orphée, ſont antérieurs, ont été tant de fois retouchés, à Athenes & à Alexandrie, qu'on ne peut gueres juger de ce qu'ils étoient

par

Suivant Mr. l'Abbé Barthélemy, les dernieres lignes de la feconde infcription, font d'un tems bien antérieur à celui où l'on grava le bouclier d'Archidame dont nous avons parlé : en comparant les lettres de ces dernieres lignes avec celles du bouclier d'Anaxidame, il dit que leur forme a tant de rapport avec celle de la fin de l'infcription, qu'il ne craindroit pas de faire concourir celles-ci avec le tems de la feconde guerre de Meffénie, ou tout au plus tard avec le commencement du fixieme fiecle avant l'Ere vulgaire, dans lequel tombe la XXXe. Olympiade. Ce favant regarde encore la premiere partie de cette infcription comme moins ancienne que la feconde, & donne de fortes raifons pour

par ce qu'ils font à préfent. Il nous refte quelques marbres qui peuvent nous donner une idée des chofes dont il s'agit ici. Le mot ΔΗΜΗΤΗΡ employé par les Ioniens pour fignifier la *Terre Mere* ou le nom de *Cérès*, étoit écrit & prononcé ΔΑΜΑΤΗΡ par les Doriens de la Sicile. Par *Methathefe*, on prononça ΔΗΜΗΤΡΑ. On voit fenfiblement dans ce mot le mélange de la prononciation Ionienne & Dorienne, mélange qui s'eft confervé dans plufieurs autres mots : & comme on écrit volontiers comme on prononce, il ne doit pas être étonnant que dans un tems où la prononciation admettoit la confufion de certains Dialectes, on ait écrit comme on prononçoit. Demander que cela ne foit pas, exiger qu'on ait parlé dans le Péloponefe au tems de Tyrtée le dialecte Dorien, comme on le parloit au tems de Pindare ou de Théocrite, c'eft demander à un tems ce qui ne peut appartenir qu'à un autre ; c'eft trouver mauvais que Philippe de Comines ne parle pas François comme Boffuet, ou Montagne comme Pafcal. Il fuffit pour affurer que les infcriptions de Mr. Fourmont font des temps qu'elles rappelent, de montrer qu'elles s'expriment comme alors on s'exprimoit ; & les inductions tirées contr'elles de la maniere dont elles s'expriment, me femblent être les preuves les plus fures de leur authenticité.

prouver

prouver que celle-ci fut très-anciennement restituée : (112) elle lui paroit copiée d'un original dont on s'est écarté en certains endroits ; & d'abord dans les génitifs des noms en ΟΣ, qui se terminent en ΟΥ, tandis que dans la seconde partie de l'inscription, cette terminaison ne commence à s'introduire qu'à la dix-neuvieme ligne : l'écriture n'éprouve aucun changement, dans la premiere inscription, dans la seconde au contraire elle laisse voir des progrès successifs, & conserve en partie les traits originaux qu'elle a reçus de différentes mains ; (113) enfin, la premiere offre la lettre X, au lieu que dans la seconde, cette lettre est toujours remplacée par la lettre K, ce qui marque une plus haute antiquité.

A ces preuves j'en ajoute deux autres, dit l'auteur, l'une

(112) Mémoires de l'Acad. *T.* XXIII. *p.* 417.

(113) Ceux qui veulent que Mr. l'Abbé Fourmont soit l'auteur des inscriptions qu'il nous a données comme antiques, remarquent dans les traits de quelques lettres, ceux de la plume qui les écrivit : ainsi dans la lignes 14. de la *Planche* XXV. on voit les lettres NR avec un trait qui semble étranger à leur forme naturelle : mais si cela étoit une preuve de fausseté de l'inscription de *Sigée*, elle prouveroit aussi la fausseté des *colonnes d'Hérode Atticus*, car on y observe la même maniere d'écrire, qui ressemble aux traits de la plume, & ne laisse cependant pas d'être incontestablement antique : sur la premiere on voit le *Sigma* Σ. Σ. Et sur les secondes on voit le mot ΑΝΑΘΕΜΑ. Dont la plupart des lettres sont imitées de ces traits de plume qu'on reproche aux inscriptions dont il s'agit ici : la comparaison de ces deux anciens monumens, montre que ces traits sont ceux que l'on employoit dans les tems les plus reculés, d'après lesquels on a imité les lettres des colonnes d'Herode Atticus. Ils prouvent donc le contraire de ce qu'on veut prouver contre des monumens, auxquels on reproche ici d'avoir un des caracteres capables de constater leur antiquité.

concernant

concernant l'*Omicron* qu'on confondoit dans ces tems reculés avec l'*Oméga*, l'autre concernant *l'Upſilon*.

(114) L'O, d'abord triangulaire, au commencement du ſecond fragment, s'arrondit vers le milieu de l'inſcription, & paroit indifféremment vers ſa fin ſous l'une & l'autre forme. Il s'agiroit de ſavoir ſi dans les tems les plus reculés l'O étoit figuré de cette maniere. Dans les plus anciens monumens rapportés du Péloponeſe par Mr. l'Abbé Fourmont, cette lettre conſerve conſtamment la forme triangulaire, comme on le voit par deux inſcriptions, l'une du tems d'*Eurotas*, & l'autre d'*Echeſtrate* & de *Sous* ; l'*Omicron* étant dans toutes deux triangulaire, paroit avoir conſervé cette forme dans tout l'intervalle de tems écoulé entre *Eurotas* & *Echeſtrate*, & par une conſéquence néceſſaire, le premier fragment du Catalogue des Prêtreſſes d'Amycle ne doit pas avoir été fait dans cet intervalle.

On déduit la même conſéquence de la forme de l'*Upſilon* ; il ſe trouve fréquemment dans la premiere partie de l'inſcription : (115) mais dans la ſeconde, après avoir été confondu avec l'O aux mots ΑΜΟΚΕΛ . . . ligne premiere, ΣΕΚΟΛΑ, ligne quatorze, ΠΟΛΟΞΩ, ligne dix-huit, il ne commence à paroître ſous ſa véritable forme qu'à la ligne dix-neuf. Ce changement paroit évidemment prouver que dans les pre-

(114) Mémoires de l'Académie. *T.* XXIII. *p.* 419.
(115) Idem. *p.* 420.

miers tems l'*Upsilon* n'étoit pas distingué de l'*Omicron* ; & sans rapporter ici les inscriptions capables de confirmer ce sentiment, on assure seulement, qu'en les comparant avec les premiers des fragmens dont il s'agit ici, on ne pourra s'empêcher de reconnoître que ce fragment n'est qu'une copie d'un autre plus ancien.

Il a été dit auparavant, que " dans l'état où se trouve à " présent l'inscription, elle ne peut fournir aucune lumiere " à la chronologie : 1°. parce que les deux fragmens ne se " suivent pas immédiatement ; 2°. parce que dans le second " il y a quelques époques que le tems a fait disparoître. En " général, il est aisé de fixer à-peu-près le temps où le cata- " logue des Prêtresses commençoit. La troisieme Prêtresse " nommée dans le premier fragment étoit fille du Roi " Amyclas, qui régnoit environ deux siecles avant la guerre " de Troye ; & comme on ne sauroit prouver que ce Prince " ait fondé le temple d'Apollon, & qu'on voit au contraire " que sa fille avoit succédé à deux Prêtresses qui avoient " rempli cette place pendant 33 ans," *(Il y a ici une faute, comme on le verra dans la suite, car ces deux Prêtresses ne jouirent du sacerdoce que 23 ans.)* " on croit que l'inscrip- " tion peut remonter jusqu'au regne de Lacédémon pere " d'Amyclas."

Nous venons de faire l'extrait le plus fidele qu'il nous a été possible de l'excellent Mémoire de Mr. l'Abbé Barthélemy. Il s'est proposé de montrer l'objet de l'inscription singuliere

dont il parle, & de faire voir que les deux parties qu'on en avoit séparées mal-à-propos doivent être réunies : son dessein ne pouvoit être mieux rempli à tout égard. Quant à ses remarques philologiques, elles sont également sages & judicieuses ; je les ai transcrites presque mot pour mot, afin de mettre le lecteur à portée de juger de ce que je pourrai dire moi-même à ce sujet.

Quant au tems où fut fait ce marbre, l'auteur n'en parle qu'*en général*, comme il le dit lui-même ; cette partie n'est qu'un accessoire à son Mémoire : mais comme c'est une chose bien différente de voir les choses sous ce point de vue, ou de les considérer dans tous les détails dont elles sont susceptibles, je vais les examiner à part, & je commence où Mr. l'Abbé Barthélemy a fini.

Pour s'assurer si la premiere partie de ce marbre se lie sans interruption avec la seconde, si le tems en a enlevé quelques époques, enfin, s'il peut, ou ne peut pas, dans l'état où il se trouve, fournir des lumieres à la chronologie, il faut d'abord déterminer quel fut le fondateur du temple, où les Prêtresses nommées dans ce catalogue exercerent le sacerdoce dont elles étoient chargées ; il faut en second lieu rechercher le tems où vécut le fondateur de ce temple, & voir ensuite si l'inscription ne remonte pas jusqu'à la date de sa fondation.

La Diane révérée dans Ephese, fut pour cette raison appelée Ephésienne, mais jamais on ne séparoit son nom de celui de la ville dont elle étoit la Patrone : on disoit toujours

la Diane d'Ephese, ou la Diane Ephésienne. (116) Il n'en étoit pas ainsi de la *Colænide*, dont la statue se voyoit à Myrrhinunte dans l'Attique. C'étoit aussi une *Diane* dont le nom s'exprimoit sans celui de cette Déesse : cela fit croire à Pausanias qu'elle avoit pris cette dénomination de *Colænus*, (117) l'un des anciens Rois de l'Attique. *Alœus* pere d'Augée, qui eut d'Hercule un fils appelé Télephe, vécut au tems de Dédale & d'Endius. Celui-ci fit en ivoire une statue de Minerve, qu'Auguste transporta à Rome. Elle portoit le nom d'*Alœa*, parce qu'Aleus ayant construit son temple, (118) lui avoit consacré cette statue, (119) dans la ville de Tégée dont il étoit Roi.

Amyclas Roi de Laconie, le fut aussi de la ville d'Amycles

(116) Pausan. *lib.* vii. *cap.* ii. *p.* 525. en parlant de la Diane d'Ephese, dit : Πολλῷ δὴ πρεσβύτερα ἔτι ἢ κατὰ Ἴωνας, τὰ ἐς τὴν Ἄρτεμιν τὴν Ἐφεσίαν ἐστιν. *Quin et* Ephesinæ Dianæ *fanum jam celebre erat antequam venirent in ea loca Iones.*

(117) Pausan. *lib.* i. *cap.* xxxi. *p.* 77. Τὸ δὲ ἐν Μυῤῥινοῦντι, ξόανον ἐστὶ Κολαινίδος. — — Τὴν δὲ ἐν Μυῤῥινοῦντι Κολαινίδα, ἀπὸ Κολαίνου καλεῖσθαι. *Myrrhinuntæ Colænidis est signum.——Colænidem vero quæ in Myrrhinunte est, a Colæno dictam existimo.*

(118) Pausan. *lib.* viii. *cap.* iv. *p.* 606. Ἀλεὸς δὲ τῇ τε Ἀθηνᾷ τῇ Ἀλέᾳ τὸ ἱερὸν ᾠκοδόμησεν ἐν Τεγέᾳ τὸ ἀρχαῖον. *Exædificavit Aleus vetustum illud quod Tegeæ visitur, Aleæ Minervæ fanum.*

(119) Pausan. *lib.* viii. *cap.* xlvi. *p.* 694. Ῥωμαίοις δὲ τῆς Ἀθηνᾶς τὸ ἄγαλμα τῆς Ἀλέας, ἐς τὴν ἀγορὰν τὴν ὑπὸ Αὐγούστου ποιηθεῖσαν, ἐς ταύτην ἐστὶν ἰόντι. Τοῦτο μὲν δὴ ἐνταῦθα ἀνάκειται ἐλέφαντος διὰ παντὸς πεποιημένου, τέχνη δὲ Ἐνδίου. *Aleæ quidem Minervæ signum Romani positum habent in ejus fori aditu, quod est ab Augusto dicatum. Est vero signum id totum ex ebore factum : Endius opus fecit.*

dont

dont il étoit le fondateur : (120) la ſtatue du *Patron* de cette ville, étoit conſtamment appelée *Amyclée* ; & comme la ſtatue de Diane *Colœnide* prit ſon nom de *Colœnus* qui la fit élever, l'*Amyclée* prit le ſien d'*Amyclas* par ordre de qui elle fut exécutée. C'eſt elle dont on a déjà parlé : ſa hauteur étoit de 30 coudées ou 45 pieds ; faite *ſans art*, car elle avoit précédé le tems de Dédale qui donna des regles à la ſculpture, (121) à l'exception *de la tête, des mains & de l'extrémité des pieds*, cette ſtatue reſſembloit *à une colonne d'airain*. (122) Cependant, on en voyoit la copie dans un temple près de Sparte, où elle portoit le nom d'Apollon *Pythéus*. (123) C'eſt ainſi qu'en copiant l'ancienne forme de la Diane *Epheſienne*, Endius diſciple de Dédale arrangea celle (124) dont la forme ſervit depuis à toutes les autres; & de même que l'Apollon *Amycléen*, cette Diane,

(120) Voyez ci-deſſus, *p.* 230.

(121) Diodor. Biblioth. *lib.* iv. *cap.* xxxi.

(122) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* xix. *p.* 257.

(123) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* x. *p.* 231. Ἐν δὲ Θόρνακι (ἐς γὰρ τοῦτον ἀφίξῃ προϊὼν) ἄγαλμά ἐςι Πυθαέως Ἀπόλλωνος, κατὰ τὰ αὐτὰ τῷ ἐν Ἀμύκλαις πεποιημένον. *In Tornace, quo hinc profectus non multo poſt pervenies, Pythæi ſignum, eadem figura qua Amycles eſt.* On voit encore ici que cet Apollon portoit le nom de *Pythéus* qui l'avoit fait copier, & l'uſage où l'on étoit de donner aux ſtatues des Dieux, les noms de ceux qui en en avoient enrichi les temples.

(124) Athenag. legat. pro Chriſto. *p.* 66. C. Τὸ ἐν Ἐφέσῳ τῆς Ἀρτέμιδος εἴδωλον,—— Ἐνδυὸς εἰργάσατο, μαθητὴς Δαιδάλου.— *Dianæ Epheſiæ idolum,— Endyus Dædali diſcipulus fecit.*

à l'exception

à l'exception de la tête, des mains & des pieds, ressembloit en tout à une colonne. (125)

L'immense grandeur de l'Apollon Amycléen, armé d'une pique & d'une lance à la maniere des Scythes, rappele l'idée de ces énormes figures en bronze, qui dans le Japon s'élevent à la hauteur de la voûte des temples. (126) Dans celle de l'Apollon d'Amycles, où l'on avoit prétendu suppléer à l'art qu'on ne connoissoit pas encore assez, par la grandeur qui en impose toujours, on reconnoît quelque chose de majestueux, bien capable d'exprimer l'élévation des Dieux. Chaque année on revêtissoit cette statue d'une tunique nouvelle, comme dans la Basilique du Vatican, au jour de la *Saint-Pierre*, on revétit encore la statue de ce Saint d'une chappe & d'une thiare : c'est l'imitation d'un usage très-ancien, pratiqué peut-être dès le tems d'Amyclas.

Bien qu'il soit prouvé que le Roi Amyclas consacra la statue qui porta son nom, cela ne prouveroit pas assez qu'il fonda le temple où elle étoit placée, & qu'il en institua les Prêtresses. Le premier de ces faits laissera peu de doute, si l'on considere que le nom d'*Amyclæum* donné à ce temple en marquoit le fondateur. Ainsi, du nom d'*Aesymnus* ci-

(125) On trouve encore quelques-unes de ces statues de Diane d'Ephese, dont l'extrémité inférieure se termine en colonne canelée : il me semble en avoir observé une de cette sorte dans le livre de l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon.

(126) A Memorable Ambassy to the Emperor of Japon. *p.* 274.

toyen

toyen de Mégare, on donnoit dans cette ville celui d'*Aesymnion* à un édifice sacré, où l'on avoit renfermé les tombeaux des Héros du pays, & dans lequel s'assembloit le Sénat. (127) Quant à l'institution des Prêtresses, *Laodamas* fille d'*Amyclas* étant nommée la troisieme dans l'inscription qui en rapporte la suite, on ne peut douter que ce Prince ayant fait avec le temple où elles servoient, la statue au service de laquelle elles étoient dévouées, leur fondation étant d'ailleurs antérieure de vingt-trois années à celle où *Laodamas* fut reçue, elle ne remonte à l'origine même du temple, qui précéda de vingt-trois ans le sacerdoce de la fille du fondateur, & de l'instituteur du college de ces Prêtresses.

Dans la premiere partie de l'inscription d'Amycle, on trouve employée la plus ancienne maniere de compter par des lettres ; celles-ci marquent le nombre dont elles commencent le mot : dans la seconde partie de cette même inscription, les lettres prises arithmétiquement servent de figures pour compter les nombres. En quelques tems qu'aient été gravées ces deux inscriptions, la premiere porte en cela un caractere d'antiquité plus grande encore que la seconde. Dans celle-ci la désinance des noms féminins est toujours en

(127) Pausan. *lib.* i. *cap.* xliii. Τὸ δὲ Αἰσύμνιον καλούμενον μνῆμα ἢ καὶ τοῦτο ἡρώων. *Aesymnium vero quod appellant Heroum ipsum est monumentum.* Voyez la suite de ce passage où il est dit qu'Aesymnus, l'un des plus considérables citoyens de Mégare, fit construire ce monument auquel on donna son nom.

A; dans l'autre cette déſinance eſt toujours en E E, qui tient lieu de l'H, car cette derniere n'eſt que le *ſigle* ou l'abrégé du double E.

Les noms de Taygete ayeule d'Amyclas, de Sparte ſa mere, d'Eurydice ſa ſœur, de Diomedes ſon épouſe, (128) de Daphné l'une des filles de ce prince, (129) & preſque tous ceux des princeſſes qui vecurent dans le Péloponeſe avant le tems où les Doriens s'en emparerent, ſont terminés en H, qui comme on vient de le voir s'exprimoit par un double E. C'étoit la prononciation en uſage dans la Laconie, & comme elle ſe trouve exactement ſuivie dans la premiere partie de l'inſcription des prêtreſſes, celle-ci paroit avoir ſur l'autre un caractere d'antiquité propre à montrer un tems plus reculé; car l'une eſt écrite dans un dialecte qui certainement précéda celle de l'autre dans la Laconie.

Les Doriens évitoient volontiers les Diptongues, ainſi aulieu de prononcer *Nicolaos*, *Menelaos*, ils diſoient *Nicolas*, *Menelas*: on trouve on exemple ſenſible de cet uſage dans les marbres d'Alcamene, & dans ceux des tems ſuivans; dans le premier on voit écrit *Theodoros Théopompou* avec la diphthonge OY, & ſur le bouclier d'Anaxidame, fait bien long-tems après, ces marbres le nom du pere de ce prince

(128) Apollod. *Biblioth. lib.* iii. *cap.* x. *ſect.* iii. *p.* 196.
(129) Parth. *Nicæ. Erotic. cap.* xv. *p.* 374.

qui

qui devroit être écrit ſuivant cet uſage ΔΕΥΚΣΙΔΑΜΟΥ, eſt écrit ſimplement dans l'ancienne maniere conſervée par les Doriens ΔΕΥΚΣΙΔΑΜΟ. Il en eſt de même du X, auquel ils préférerent le K : car quoique ſouvent ils ayent employé la premiere de ces lettres, comme on le voit par l'inſcription d'Alcamene, où elle eſt fréquemment répétée, ils ne laiſſerent pas de la quitter enſuite pour reprendre le K, ſuivant leur ancien uſage. Si donc la diphtongue OY & le X, ſe voyent ſur la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, & ne ſe trouvent pas ſur la ſeconde, cela ne prouve pas, comme nous l'avons déja dit, que cette déſinence & cette lettre ſoient moins anciennes, que la déſinence génitive en O & la lettre K, mais ſeulement que les Doriens, quand ils s'emparerent de la Laconie, où étoit ſituée la ville d'Amycles, ne s'aſſujettirent pas plus à l'uſage des caracteres qu'on y employoit, qu'au Dialecte qu'on y parloit : ils ſemblent avoir changé les uns, comme ils changerent l'autre.

Pour ce qui eſt de la forme de l'O, dont la figure *ronde* dans la premiere partie de l'inſcription, devient *triangulaire* dans le commencement de la ſeconde ; cette forme ronde de l'O, me ſemble être celle que lui donnoient les Pélaſgues, & qui paſſa chez les Latins : (130) les Doriens peuvent avoir conſervé

(130) Pline dit que les Pélaſgues apporterent les *lettres* dans le Latium. (Hiſt. Nat. *lib.* vii. *p.* 230. *In Latium eas attulerunt Pelaſgi.)* Ces lettres étoient

conservé la forme *triangulaire* de cette lettre plus long-tems que les autres peuples de la Laconie, mais cela ne prouveroit

étoient assurément différentes de celles dont on attribuoit l'invention à Cadmus; car on observoit que Linus & Orphée les avoient employées long-tems avant Homere & Pronopides, dont ce grand Poëte fut le disciple. *(Diod. Sicul. Biblioth. lib.* iv. *cap.* v.) Avant les tems d'Orphée & d'Homere, on se servoit donc en Grèce de deux écritures différentes : celle des Pélasgues, reconnus pour les plus anciens peuples de la Grèce, devoit être aussi la plus ancienne ; elle s'y changea comme leur langue. Ayant porté leurs caracteres dans le Latium, la forme de l'O qu'ils employoient s'y conserva toujours : on la voit sur les deux tables de cuivre découvertes en 1444 près du théatre d'*Eugubium*, & sur celle dont Spon fait mention, & qui commence par le mot LERPIRIOR. (Miscell. Erud. Antiq. *sect.* iii. N° 33. *p.* 87.) L'O, ne se trouvant employé dans aucune des cinq tables *Eugubiennes* écrites en lettres Etrusques, il paroit que ces peuples rejetterent ce caractere, à la place duquel ils employerent l'V. (Orcum *quem dicimus, ait Verrius, ab antiquis dictum* Uragum, *quod et literæ* V *sonum pro O offerebant.* Fest. *in Orc.)* ainsi, de même que les Doriens prononçoient en A, ce que les Ioniens & les Attiques prononçoient en EE, ou en H, les Etrusques prononçoient en V ce que les Pélasgues prononçoient en O. Cette derniere prononciation doit être la plus ancienne. Les Latins continuerent de donner aux habitans de la *Grèce* le nom de *Grecs*, même après le tems où les Grecs avoient quitté ce nom pour celui d'*Hellenes:* cependant les uns & les autres continuerent à désigner les *Grecs* par la dénomination de *Pélasgues*, parce que c'étoit la plus ancienne de toutes celles qu'ils avoient portée. Cela même montre que les Pélasgues, dont le Latium prit ses institutions, doivent être sortis de la *Grèce* avant le tems où elle changea son nom pour celui d'*Helladie*. Cet événement fut antérieur à l'arrivée de Cadmus en Béotie, & à celle des lettres qu'on prétend qu'il y apporta. Ainsi la forme ronde de l'O employée par les Pélasgues, doit avoir précédé celle de l'O triangulaire ou quarré, cette derniere est en effet plus conforme à l'usage des Phéniciens & des Syriens. Il me semble donc que la forme *ronde* de l'O, à laquelle on revint dans la suite, fut antérieure chez les Grecs à la forme *triangulaire :* & comme il arrive ordinairement, quand il s'introduit quelque nouveau caractere chez des peuples qui en

prouveroit pas que ces derniers donnoient toujours à l'O, la figure *triangulaire* avant de s'être mêlés avec les Doriens. La premiere partie du *catalogue* des Prêtreſſes pourroit ici ſervir en preuve du contraire, car ſes lettres, comparées à celles de l'inſcription du temple d'*Onga*, que j'ai fait graver au-deſſus d'elles, (131) montrent dans celles-ci des formes de caracteres plus approchantes de la figure qu'eurent ceux des Grecs dans les tems voiſins de Cadmus, que ne le furent les formes des caracteres plus anciens encore, employés par les Pélaſgues, qu'on diſtinguoit des caracteres *Cadméens*, par le nom de *Pélaſgiques*.

Ces obſervations me paroiſſent lever les difficultés qui ont donné lieu de ſoupçonner, que la premiere partie de cette inſcription devoit avoir été reſtituée à l'occaſion de quelques accidens qui euſſent pu lui être arrivés : bien qu'en apparence elle ne marque pas une ſucceſſion d'écriture ſi marquée que la ſeconde, je penſe cependant qu'elle pourroit avoir été faite avant elle, dans le tems même où furent écrites ſes dernieres lignes : & je crois poſſible d'aſſigner ce tems, comme je tacherai bientôt de le faire voir.

Ces obſervations philologiques, abſolument indiſpenſables

en ont un, ces deux formes durent long-tems être employées l'une avec l'autre, juſqu'à ce qu'enfin la forme *ronde* de l'O emporta la préférence, parce qu'elle ſe diſtinguoit mieux du Δ & du Δσ ou Z auxquels on donnoit auſſi la forme *triangulaire*.

(131) Voyez la *Planche* XXV.

ici, diftinguent dans les deux parties de cette importante infcription, l'âge où elle fut écrite dans le dialecte & fuivant la maniere de prononcer des anciens habitans d'Amycles & de la Laconie, de celui où elle fut écrite dans le dialecte & fuivant la maniere de prononcer propre aux Doriens : le nom d'*Amyclas*, *ligne* 7. de la premiere infcription, devient *Amokelo* dans la feconde, *ligne* 1e. & fuivant l'ufage qui y eft fuivi de convertir en A, les finales prononcées en EE par les anciens *Lacons*, le nom prononcé par ceux-ci AMY-MONEE, *ligne* 5e. *Planche* XXV. eft écrit deux fois par les autres AMOMONA, *lignes* 5e. & 6e. *Planche* XXVI. L'introduction de cette derniere maniere d'écrire & de prononcer, n'étant pas antérieure à la date du retour des Héraclides, qui conduifirent les Doriens dans le Péloponefe, (132) & cette date étant déterminée par Thucydide, (133) & d'autres auteurs, (134) à l'an 80 après la prife de Troye. La premiere infcription paroit être antérieure à cette époque, & le commencement de la feconde ne peut remonter plus haut.

J'obferve que le nom des *vierges* nommées après celui de chaque *mere*, ceffe de l'être à la vingt-troifieme ligne, de la premiere infcription, & ne l'eft plus dans tout le commencement de la feconde : cela montre que le nom de *Polydora*,

(132) Paufan *lib.* ii. *cap.* lxxxvi. *fup. cit.*
(133) Thucidid. *lib.* i.
(134) Vellei. Paterc. *lib.* i. *cap.* ii.

par

par lequel eſt terminé le premier marbre, déſigne la *mere* à laquelle appartient la date ΜΛ◇, 495 écrite dans le ſecond. L'inſcription préſente fut aſſurément gravée dans le tems de cette *Polydora*, 234 années après la *premiere* Prêtreſſe ; le nombre des années de ſon ſacerdoce n'ayant pu ſe déterminer qu'après ſa mort ou ſon abdication, il ne fut écrit ſur le ſecond marbre que 283 ans après le commencement du miniſtere qu'elle exerçoit. Toute l'écriture des neuf premieres lignes de ce ſecond marbre eſt uniforme & ſans variation dans la forme des lettres : mais l'O, toujours *triangulaire* juſques-là, commence à prendre la figure *quarrée* à la *ligne* 10. Cette circonſtance indique le commencement du tems où cette forme de lettre s'introduiſit chez les Doriens ; ceux-ci, comme on le voit par les lignes ſuivantes, la mêloient encore avec la figure *triangulaire*, d'où l'on voit que l'uſage ne s'en introduiſit pas tout d'un coup, mais peu à peu & par ſucceſſion de tems.

De ce que le nom de la prêtreſſe *Polydora* eſt écrit avec l'Y, & l'O rond, *ligne* 24. *marbre* Ire. ſuivant l'uſage des anciens Lacédémoniens, & la date de ſon ſacerdoce eſt marquée en lettres *numérales*, ſuivant un uſage moins ancien que celui qu'on ſuivoit avant l'arrivée des Doriens, & ſur une inſcription où tout commence encore à ſe reſſentir de leur dialecte, il s'en ſuit que cette Prêtreſſe étoit en fonction quand les Doriens s'emparerent de la Laconie, c'eſt-à-dire

l'an

l'an 80 après la ruine de Troye. Connoiffant l'année du facerdoce de cette Prêtreffe, à laquelle répond l'époque de la rentrée des Héraclides dans le Péloponefe, on pourroit remonter, au moyen des dates antérieures à celle-là, jufqu'à celle de la premiere Prêtreffe, jufqu'au tems de la fondation du temple d'Amycles, enfin à celui où fut faite fa ftatue coloffale; mais on ignore ces dates, faute de connoître au jufte le tems où vécut le Roi Amyclas: cependant leur importance pour l'hiftoire civile & à-la-fois pour celle des Arts, nous fera chercher le moyen de les déterminer.

De la connoiffance de l'année précife du miniftere de la Prêtreffe *Polydora*, dans laquelle les Héraclides retournerent dans le Péloponefe, réfulteroit celle du tems où furent écrites les dernieres lettres de la feconde infcription, ce qui nous donneroit la forme des lettres Grecques dans tout l'intervalle intermédiaire. Pour arriver à cette connoiffance, il faut, à l'exemple des Algébriftes, fuppofer comme refolu le problême qu'elle fait naître, & calculer la fuite des dates depuis la premiere Prêtreffe Dorienne appelée ENALIA dans le fecond marbre. Celle-ci fut fille d'un *Amyclas*, qu'on fent bien être très-différent du Roi dont nous avons parlé. En regardant ce terme comme celui du commencement du Regne des Doriens dans le Péloponefe, & négligeant d'abord les années de la Prêtreffe *Polydora*, qui peuvent appartenir aux tems antérieurs à cette époque, nous parvien-

drons

drons enſuite à la déterminer avec préciſion, & même à ſavoir s'il manque quelque choſe à cette inſcription, ainſi qu'on l'a ſoupçonné.

Le marbre d'Arondel, qui marque juſqu'au jour & au nom du mois ou Troye fut priſe, en détermine la date à une époque correſpondante, ſuivant Lydiat, à l'an 1209 avant notre Ere : (135) ainſi, le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponeſe, ayant eu lieu l'an 80 après la deſtruction de Troye, cet événement eſt de l'an 1129 avant J. C. Si le miniſtere de la Prêtreſſe ENALIA étoit préciſément de cette date, l'inſcription Dorienne où elle eſt nommée la premiere, contenant depuis elle des époques ſuivies, qui donnent 574 ans pour l'intervalle de tems écoulé entre le commencement de ſon ſacerdoce & la fin de celui d'APAIA fille de *Lyſiſtrate*, la derniere des Prêtreſſes dont le nom termine l'inſcription, la fin du miniſtere de celle-ci, & le tems où fut écrite la derniere ligne qui en fait mention, arriveroient à l'an 555 avant notre Ere. Cette année fut la ſeconde de la LVIe. Olympiade : elle tombe 45 ans plus tard que le terme le plus bas où Mr. l'Abbé Barthélemy a cru que l'on puiſſe faire deſcendre le tems où fut fait ce monument : il me ſemble pourtant aſſuré qu'il doit être encore moins ancien, puiſqu'il eſt certain qu'une partie des années marquées par la date 49 du ſacerdoce de *Polydora*, appartenant au tems de l'arrivée des Doriens, doit être ajou-

(135) Marm. Oxon. *Ldyiat. Can. Chronic. p.* 242.

tée à la ſomme des 574 ans que donne la ſuite des époques des Prêtreſſes dont il eſt parlé dans cette partie du marbre : c'eſt en remontant au moyen des dates de l'autre inſcription, juſqu'au tems de ſon commencement, qu'on peut rectifier le défaut de ce calcul.

Le Regne d'Acriſius pere de Danaé, fut de 31 ans: (136) il commença vers l'an 1379 avant notre Ere, & précéda de 170 années la priſe de Troye, déterminée par le marbre d'Arondel à l'an 1209 avant cette même époque : (137) Acriſius ayant épouſé Eurydice ſœur d'Amyclas, (138) ces deux princes furent contemporains : ainſi en jugeant du tems de l'un par celui de l'autre, Amyclas dut vivre vers l'an 170 avant la ruine de Troye.

Daphné, qui fut aimée par Apollon, le fut auſſi par Leucippe fils d'Oenomaus, (139) dont la fille Hippodamie épouſa Pélops : Amyclas étant le pere de cette Daphné, comme Oenomaus l'étoit du Leucippe, ces deux Princes ont dû vivre dans le même tems. Le Regne de Pélops fut, ſuivant Euſebe, de 59 ans; (140) celui d'Atrée ſon ſucceſſeur, précéda de 84 ans la priſe de Troye par Agamemnon & Ménelas ſes deux fils : ainſi le commencement du regne de Pélops tombe à l'an 143 avant cette époque. En mettant

(136) Euſeb. Chronic. *lib.* i. *in Argiv. Reg.*

(137) Marm. Oxon. *Epoch.* XXXIII.

(138) Apollod. Biblioth. *lib.* iii. *cap.* x. *ſect.* iii. *p.* 196.

(139) Parth. Nicæ. *Erotic. cap.* xv.

(140) Euſeb. Chronic. *lib.* ii. *p.* 82.

avec

avec Hérodote 33 ans pour une génération, (141) celle où Œnomaus vécut avec Amyclas a dû précéder de 175 ans la ruine de Troye.

Perierès, au rapport d'Apollodore, épousa Gorgophonée fille de Persée : (142) après sa mort, elle fut mariée avec Œbalus, (143) qui eut pour pere Cynortas fils d'*Amyclas*. Du mariage de ce Prince avec Gorgophonée, sortit Tyndare pere des *Dioscures*, & d'Helene ; & comme Œbalus succéda à Argalus son frere, dont le regne suivit immédiatement celui d'*Amyclas*, (144) il dut s'écouler cinq générations & environ un tiers entre, ce dernier Prince & le tems de la ruine de Troye, d'où il paroît qu'il vécut vers l'an 175 ou 176 avant cette époque.

Soit que l'on prenne l'une ou l'autre de ces dates, il ne peut y avoir que la différence d'une année ; mais deux des généalogies rapportées ici donnant l'an 175 avant la prise de Troye pour le tems d'*Amyclas*, cette date paroit devoir être préférée.

(141) Hérodote *(lib.* ii.) & Clément d'Alexandrie *(Stromat. lib.* i. *p.* 401.) prennent cent ans pour trois générations, ce qui fait trente-trois ans & quatre mois pour chacune. Les générations des anciens auteurs, quand ils parlent des tems héroïques, me semblent réglées sur ce calcul. Ce sont les seules qu'on puisse accorder avec les généalogies des ce tems-là. Si donc on met pour la génération écoulée entre Œnomaus & Pélops, 33 ans au-dessus des 143 que donnent les époques des regnes de Pélops & de son fils avant la guerre de Troye, on aura 176 ans pour la génération dans laquelle vécut Pélops.

(142) Apollod. *Biblioth. lib.* iii. *cap.* x. *sect.* iii. *p.* 196.

(143) Pausan. *lib.* iii. *cap.* i.

(144) Idem.

Si l'on compte d'après le calcul précédent la ſuite des Prêtreſſes d'Amycles, le premier marbre donnant 234 années, il doit avoir été écrit au plus tard l'an 1150 avant notre Ere, ce qui répond à l'an 59 après la priſe de Troye, 21 ans avant le retour des Héraclides dans le Péloponeſe : ainſi la Prêtreſſe *Polydora* nommée à la fin de ce marbre, eut le gouvernement du temple pendant 28 années, à compter de celle de la conquête des Doriens, & 21 années avant cette révolution. Il arriva alors dans le Péloponeſe, à-peu-près ce qui arriva en Angleterre quand elle fut conquiſe par les Normands : car de même que depuis Guillaume le *Conquérant*, les chartres, au lieu d'y être écrites en Anglo-Saxon, comme elles l'étoient avant lui, le furent enſuite en ancien François ; ainſi la *plûpart* des inſcriptions publiques du Péloponeſe furent, après l'invaſion des Doriens, écrites dans leur dialecte, ou dans un dialecte mêlé du leur, au lieu de l'être dans le celui des Ioniens, qui ſe remarque dans la premiere partie de cette inſcription.

L'idiôme Anglo-Saxon en uſage dans l'Angleterre avant la conquête des Normans, ſe chargea depuis cette époque de quantité de mots François, & forma dans la ſuite une langue nouvelle dont il eſt le fond. Il n'en fut pas ainſi du *dialecte Ionien* dans le *Péloponeſe*. Après s'y être long-tems mêlé avec le *dialecte Dorien*, celui-ci prévalut à la fin ſur l'autre ; & s'il n'arriva pas à la langue des *Péloponéſiens* la même choſe qui arriva à celle des Anglo-Saxons, c'eſt que l'*Idiôme* de ces derniers & celui des François dont on ſe ſervit à-la-fois en Angleterre,

gleterre, étant très-éloignés l'un de l'autre ; l'habitude de parler l'ancien langage ne put s'éffacer par l'uſage du nouveau, au liéu que l'*Ionien* & le *Dorien* n'étant que des *Dialectes* d'une même langue, également entendues de tous ceux qui parloient ces *Dialectes*, l'habitude d'entendre prononçer le *Dorien*, le faiſant aiſément adopter dans le Péloponeſe, ſon uſage à la fin l'emporta ſur du *Dialecte* dont les Ioniens & les Achéens s'étoient ſervi avant la révolution arrivée dans leur pays.

J'ai dit ſur des inductions tirées de la nature des noms de la famille même d'*Amyclas*, que le *dialecte Ionien* devoit être en uſage de ſon tems : en cela j'ai répondu aux doutes que la modeſtie de Mr. l'Abbé Barthélemy s'étoit faite à elle-même, & qui l'ont empêché de rien aſſurer ſur ce ſujet. Mais mon opinion à cet égard eſt encore prouvée par un paſſage poſitif d'un auteur très-ancien. Cet auteur que nous n'avons plus, c'eſt Arriphon de *Triconion :* Pauſanias l'appele un ſavant homme & un critique très-judicieux. Il aſſuroit *qu'avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponeſe, les Argiens parloient la même langue que les Athéniens.* (145) Sur cela il eſt à remarquer que Xuthus, gendre d'Erechtée Roi d'Athenes, ayant quitté l'Attique au commencement du regne de Cécrops II, qui tombe à l'an 173 avant la priſe de Troye, c'eſt-à-dire au tems même d'Amyclas, vint s'établir dans le

(145) Pauſanias. *lib.* ii. *cap.* xxxvii.

Péloponese avec sa famille. Xuthus étoit fils de cet *Hellen*, de qui les Grecs prirent le nom d'*Hellenes:* la Phtiotide où regnoit ce prince, (146) comprenoit l'*Helladie* & l'*Achaïe*, dont les habitans suivant Homere, s'appeloient *Myrmidons*, *Hellenes*, & *Achéens*. (147) Ces peuples parloient assurément la langue dont se servoient les *Achéens* venus de la *Pthiotide* dans l'*Argolide* & la *Laconie*, plus de 250 ans, avant le tems où les Doriens les en chasserent. Cette langue étoit celle de Xuthus, d'Hellen son pere, d'Ion & d'Achæus ses fils, ainsi que celle de ses petits-fils qui conduisirent les Achéens dans le Péloponese. C'étoit encore celle de Philammon pere de Tamyris poëte antérieur à l'ancien Orphée; car *Arriphon* de Triconion observoit que les Hymnes & les prieres dont on se servoit dans les *mysteres* de *Lerna* en Arcadie, ne pouvoient être de Philammon, qui les institua, parce qu'ils étoient écrits en langue *Dorienne*. (148) La langue de Philammon n'étant ni la *Dorienne* ni l'*Eolienne*, qu'on ne parla jamais dans aucune partie du Péloponese, devoit donc être la même que l'ancien *Attique*, d'où vint l'*Ionien*; ce fut donc le *Dialecte* qu'on parloit en Laconie au

(146) Marm. Oxon. *Epoch:* VI.

(147) Homer. *Catalog. vers.* 683.

Οἵ τ' ἔχον φθίην, ἠδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα,
Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο, καὶ Ἕλληνες, καὶ Ἀχαιοί.

Quique tenebant Phtiam, & Helladam pulchras mulieres habentem,
Myrmidones autem vocabantur, & Hellenes, & Achæi.

(148) Pausan. *lib.* ii. *cap.* xxxvii.

tems

tems d'Amyclas, bien avant l'établiſſement des Doriens à Amycles, & c'eſt en effet celui de la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes de cette ancienne ville : on l'y trouve avec l'ancienne maniere de l'écrire, & les *caracteres* employés pour exprimer les *nombres*, non par la valeur marquée par le rang qu'ils occupent dans l'ordre *Alphabétique*, ſuivant la méthode dont on a fait uſage dans la ſeconde partie de cette inſcription ; mais par des *lettres* deſtinées à marquer les *noms* mêmes des *nombres* : cette maniere bien plus ancienne que la premiere, doit encore être attribuée aux tems qui précéderent le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponeſe ; les Athéniens la conſerverent plus long-tems que les autres peuples, c'eſt elle qui ſe voit employée dans les marbres de Sandwich & d'Arondel : elle peut être venue dans l'Attique, par les Pélaſgues (149) qui y eurent ſi long-tems des établiſſemens conſidérables.

Nous

(149) Les langue Grecque & Latine tirant leur origine de la langue Pélaſgue, ſe ſervirent de mots à-peu-près ſemblables pour exprimer les nombres : cela même fait ſoupçonner que les *noms* de nombres employés dans ces deux langues tiennent à celle des Pélaſgues, & que la maniere de les marquer par les lettres initiales des mots qui les expriment, vint de ces anciens peuples. L'initiale du mot Ἴα, qui exprimoit une unité, en devint la marque : répétée deux, trois ou quatre fois, elle exprima les nombres II, III & IIII. Du mot Πέντε, qui ſignifie cinq, vint la marque Π, qui déſigna cinq unités. La premiere lettre du mot Δέκα qui exprime le nombre *dix*, ſervit à le marquer ; l'*Hêta* déſigna le nombre cent, parce qu'il marquoit l'aſpiration du mot HKATON qui ſignifie *cent* ; l'X valut mille, parce qu'elle étoit le commencement du mot Χίλια, & l'M dix mille, à cauſe qu'elle commençoit le

mot

Nous trouvons dans la seconde partie de cette inscription des Prêtresses d'Amycles, l'ancienne langue, & l'ancienne écriture en usage en Grèce, 243 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel met le tems d'Homere. C'est le plus ancien monument qui puisse exister du dialecte Dorique, & de l'écriture des Doriens dans le Péloponese, puisqu'il date du tems même où ils en firent la conquête. Nous pouvons par la différence des trois écritures, très-sensible dans ce marbre, assigner le tems où elles ont été gravées : en voici la suite.

La premiere ligne du second marbre, qui date de l'année 49 avant la Prêtresse *Enalia*, & de la 21 avant l'arrivée des Doriens, est suivie de huit autres, dans lesquelles on ne voit aucune altération dans l'écriture : ces neuf lignes, en supprimant 21 ans des 49 du sacerdoce qui appartient en partie à l'autre inscription, donnent un espace de 256 ans après l'arrivée des Héraclides, ce qui répond à l'année 873 avant notre Ere, 22 ans seulement après le tems où le marbre d'Arondel place Phidon d'Argos, & celui où il frappa les premieres monoies d'or & d'argent en Grèce. Alors fut gravé tout le commencement de cette inscription.

On y ajouta dans la suite les dix lignes suivantes, dont l'écriture est constamment la même quoique différente de celle qu'elles suivent par la forme de l'O. Les tems qu'elles

mot Μύρια qui marque ce nombre. Cette maniere étant la moins compliquée de toutes celles qu'employerent les Grecs pour exprimer les nombres, doit encore par cette raison paroître la plus ancienne.

marquent

marquent précédent ou embraſſent celui où vécut Téleclus : l'inſcription du bouclier de ce Prince étant écrite dans les mêmes lettres, (150) differe par cette raiſon dans la forme des O *ronds* qu'elle employe, de l'écriture des lignes précédentes, qui font uſage de l'O *quarré* ou *triangulaire*. L'eſpace de tems compris dans les époques de ces dix lignes étant de 251 ans, nous aſſure que cette partie de l'inſcription fut gravée dans l'an 612 avant notre Ere : c'eſt la premiere année de la XLII[e] Olympiade. La derniere partie de la ſeconde inſcription, contenant huit époques, elle doit avoir été faite dans la derniere année des 95 marquées ſur ce monument : la derniere répond à l'an 527 avant notre Ere : c'eſt la ſeconde de la LXIII[e] Olympiade.

J'ai fait graver au bas de cette inſcription deux médailles de Gélon : (151) les lettres de leurs légendes montrent que quand elles furent frappées, les caracteres de l'écriture étoient bien plus perfectionnés en Sicile, qu'ils ne l'étoient dans le Péloponeſe (152) au tems où l'on grava ce monument. Ses dernieres

(150) Voyez la *Planche* XXIV.

(151) Voyez la *Planche* XXVI.

(152) L'hiſtoire & les médailles de Syracuſe, nous aſſurent qu'elle eut dans tous les tems une très-grande correſpondance avec Corinthe, dont elle étoit une Colonie, & avec Sparte dont elle emprunta quelquefois les Généraux. Syracuſe étant liée par ſon origine, par la langue qu'elle parloit, par des intérêts d'état, avec les Doriens du Péloponeſe, il paroitroit que les arts durent eſſuyer chez elle à peu-près les mêmes révolutions, & ſuivre la même route que ceux des Péloponéſiens. On voit cependant qu'au tems de Gélon les lettres Grecques avoient pris à Syracuſe la forme qu'elles garderent toujours dans la ſuite : mais

dernieres lignes ne sont antérieures que de trente-six années à la premiere du regne de Gélon à Syracuse. On voit par la différence des caracteres de ces médailles, comparés à ceux de la fin du Catalogue des Prêtresses d'Amycles, l'impossibilité qu'il manque des époques dans cette seconde partie : car s'il y en manquoit quelques-unes, elle descendroit encore plus bas, & arriveroit à un tems où l'écriture étoit manifestement différente de ce qu'elle est ici. D'un autre côté, elle ne peut remonter plus haut, puisqu'elle ne peut être antérieure au tems où s'introduisit dans le Péloponese le dialecte dans lequel elle est écrite, & que nous avons calculé dès les commencemens mêmes de ce tems, pour en marquer les époques.

Il résulte de ceci, que la seconde partie de ce monument nous donne la suite des formes de l'écriture employée dans la *Laconie*, depuis le milieu de la LXIII[e] Olympiade, jusqu'à la cinquante-neuvieme année après la prise de Troye ; & comme on le verra dans la suite, la premiere partie de cette même inscription, nous donne la continuation des formes de cette même écriture dans les tems encore antérieurs à cette date.

mais peu avant ce tems, elles étoient encore bien éloignées de cette forme chez les Doriens d'Amycles, & si elles parvinrent vers le tems de Gélon, à y atteindre dans cette ville, il faut que cela soit arrivé dans les 36 années qui s'écoulerent entre celle où finit le Catalogue des Prêtresses, & le commencement du regne de ce Prince. Tout cela nous montre encore combien peu il y avoit d'uniformité dans les caracteres dont on se servoit dans les différentes villes Grecques. Vers la LXXIII[e]. Olympiade ces caracteres commencerent à devenir plus constans, sans pourtant qu'on puisse assurer que jamais tous les Grecs se soient accordés sur cet article.

La

La premiere partie du Catalogue des Prêtresses, remontant par des époques liées l'une à l'autre jusqu'à la fondation du temple d'Amycles, & par conséquent au tems où l'on exécuta la statue colossale du Dieu auquel ce temple étoit dédié, nous montre qu'alors même on faisoit des ouvrages très-magnifiques, & nous apprend quel fut l'*état* & le *génie* de l'*Art*, près de 80 ans avant que Dédale lui donnât des principes différens de ceux qu'on suivoit avant lui. Des colonnes de forme *obéliscale* servirent d'abord, comme on l'a dit ailleurs, à représenter le *Soleil* ou *Apollon*. Quand on commença à donner à ses figures les formes de la nature humaine, on confondit ces formes avec celles des *colonnes* que les peuples étoient accoutumés à prendre pour des représentations de ce Dieu : ce *signe représentatif* se maintint dans les statues dont il altéra les figures, jusqu'à ce que Dédale enseigna les moyens de se passer de lui. Le modele de l'Apollon Amycléen, ainsi que celui de la Diane Ephésienne, furent composés sur les mêmes idées, cette derniere fut encore plus bizâre par les attributs dont on la chargea. (153)

Œnomaüs

(153) Danaüs, suivant le marbre d'Arondel, aborda en Grèce vers l'an 1511 avant notre Ere, 302 ans avant le tems où le même marbre met l'époque de la prise de Troye. C'est à-peu-près 127 ans avant le tems où nous avons vû que vécut Amyclas, & celui où il bâtit le temple d'Amycles, & fit élever la statue d'Apollon en forme de colonne, dont nous parlons ici. Avant Amyclas Danaüs avoit érigé des statues de cette sorte : elles représentoient Jupiter & Diane. Ce n'étoit pas des figures placées sur des bases, comme l'entendent les interpretes Latins, mais des figures qui étoient à-la-fois des colonnes & des statues.

Œnomaüs vécut avec les premieres Prêtreſſes *Acacalis* & *Amymone*, nommées dans cette inſcription : il conſtruiſit un palais dans la ville de Piſe en Elide, dont il étoit Roi. Au tems où Pauſanias voyageoit en Grèce, on montroit encore à Olympie une des colonnes de cet édifice : elle étoit toute cariée, tomboit de vétuſté, & ne ſe ſoutenoit qu'au moyen des liens de fer dont on l'avoit entourée : on l'appeloit la colonne d'Œnomaüs ; ſon inſcription aſſuroit qu'elle étoit ſeule échappée à l'incendie qui conſuma le palais auquel elle appartint d'abord. (154) Il exiſtoit donc alors un *Ordre d'Architecture*, antérieur de plus de deux ſiecles à celui que les Doriens apporterent en Elide, & aux ordres Ionique & Corinthien. C'eſt plus de mille ans avant l'invention de l'ordre Compoſite par les Romains.

Laodamie fille du Roi Amyclas, qui fut la troiſieme des Prêtreſſes d'Amycles : ne retint le *ſacerdoce* que pendant quatre années. Elle devint mere de Triphylus dont la ſtatue ſe voyoit à Delphes, parmi les offrandes faites par les habitans de Tégée en Arcadie. (155) Ce Triphylus donna ſon nom à une petite province de l'Elide : c'eſt dans

ſtatues. Telle étoit celle de l'Apollon d'Amycles. On voyoit ces ſtatues de Danaüs dans Argos, près d'autres monumens conſacrés par ce Prince. (Pauſan. *lib.* ii. *p.* 154. Δαναὸς δὲ ταῦτα γε ἀνέθηκε, ϗ πλησίον κίονας ἐς Διός, ϗ Ἀρτέμιδος ξόανον.) La Diane Ephéſienne étoit aſſurément une figure de ce genre, & ſans doute qu'il y en avoit un grand nombre de ſemblables.

(154) Pauſan *lib.* v. *cap* xx. *p.* 428.

(155) Pauſan. *lib.* x. *cap.* ix. *p.* 819.

l'Elide

l'Elide même que vécut Hippodamie fille d'Œnomaüs, en même tems que *Laodamie*. On montroit dans le temple de Junon à Olympie, un petit lit presque tout couvert de l'ivoire dont il étoit incrusté, & qui avoit appartenu à la premiere de ces deux Princesses. (156) On est surpris de voir le luxe de ces tems si anciens, employer déja les mêmes matieres & les mêmes incrustations, en usage chez nous il n'y a gueres plus d'un siecle.

Pélops, mari d'*Hippodamie*, vécut avec elle, dans le tems de la quatrieme Prêtresse d'Amycles, dont le sacerdoce fut de 23 ans. Ce Prince à ce que rapportoit la tradition, consacra dans Temnos une statue de Vénus, faite de myrthe femelle. (157) Il éleva le premier temple à Mercure dans le Péloponese : (158) ce Dieu, disoit-on, inventa la lyre, & fit la premiere avec l'écaille d'une tortue prise sur le mont Chélydore. (159) Cette montagne fait partie des monts Cyllenes qui confinent à l'Elide, où se trouve le promontoire de la *tortue* & le *golphe* du même nom, dans lequel l'Alphée se rend en entrant dans la mer. La tortue étant le symbole de l'Elide, quand Pélops donna son nom au Péloponese, (160) ce symbole devint celui de toute le pays : c'est la raison pour laquelle on le voit sur les médailles Péloponésiennes.

(156) Pausan. *lib.* v. *cap.* xx.
(157) Idem. *lib.* v. *cap.* xiii *p.* 408.
(158) Idem. *lib.* v. *cap.* i. *p.* 376.
(159) Idem. *lib* viii. *cap.* xvii. *p.* 634.
(160) Steph. de Urb. *in voce* Πελοπόννησος.

Atrée & Thyefte fils de Pélops, furent contemporains de la Prêtreffe *Califto*, qui exerça le facerdoce d'Amycles pendant 12 ans. Ces deux freres conçurent une invincible inimitié l'un contre l'autre, à l'occafion d'un vafe d'or enlevé à Atrée par Thyefte, & fur le fond duquel étoit cifelé un mouton. (161) En confirmant ce que nous avons dit du luxe de ces anciens tems, ce fait nous apprend que la *cifelure* étoit dès-lors en ufage: peu après ce tems Phocus, fils d'Eacus Roi d'Egine, étant allé en Phocide, il y reçut de Jafeus fon ami une bague d'or, dans laquelle étoit enchaffée une *pierre gravée*. (162)

Vers la même époque, on fit les deux trépieds qu'Hérodote vit à Thebes dans le temple d'Apollon Ifménien: l'un avoit été confacré par Amphytrion pere d'Hercule, comme le difoit l'infcription, & l'autre par Scæus que cet auteur croit être fils d'Hyppocoon, qui futtué par Hercule. Ces infcriptions, dit-il, étoient en lettres *Cadméennes*; (163) d'où nous apprenons qu'à cette époque ces lettres n'avoient pas effuyé de variations.

Dédale vécut vers le tems de la Prêtreffe Callirohé, dont le facerdoce fut de 30 ans. Cet artifte, bien fupérieur à tous ceux qui l'avoient précédé, donna des regles & des modeles

(161) Athen. *Deipnos. lib.* vi. *p.* 231.

(162) Paufan. *lib.* x. *cap.* xxv. *p.* 872.

(163) Herodot. *lib.* v. *cap.* lix. *p.* 309. Ἴδον δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήια γράμματα ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβῃσι, τῇσι Βοιωτῶν, ἐπὶ τρίποσί τισι ἐγκεκολαμμένα. *Quin ipfe vidi apud Thæbas Bæotias in Ifmenii Apollonis templo, litteras Cadmeas in tripodibus quibufdam incifas, &c.*

à la ſculpture, & fut encore un grand Architecte. (164) Smilis ſon contemporain, devint un Sculpteur très-fameux : (165) il fit la ſtatue de Junon à Samos & celle d'Argos ; (166) mais il ne put atteindre à la gloire de Dédale, dont tous les auteurs de l'antiquité ont fait l'éloge.

Ce doit être ſous la Prêtreſſe Anato, qu'Endius diſciple de Dédale fit en ivoire cette ſtatue de Junon *Aléa* dont il a été parlé. (167) On voyoit de lui, dans la citadelle d'Athenes, une autre ſtatue de Minerve, avec une inſcription qui apprenoit qu'elle avoit été conſacrée par Critias. (168) Les Méropides, qui les premiers imaginerent de repréſenter les Graces dans la main du Dieu de la Muſique, ſont encore plus qu'Endius ; (169) car Plutarque dit qu'ils travaillerent au tems d'Hercule. (170) Euchir, parent de Dédale, regardé par Ariſtote comme l'inventeur de la *peinture*, vécut dans un tems encore antérieur à Endius, ainſi

(164) Diod. Sicul. *lib.* vii. *p.* 403 & 404.

(165) Pauſan. *lib.* vii. *cap.* iv. *p.* 531. Εἶναι δ' οὖν τὸ ἱερὸν τοῦτο ἐν τοῖς μάλιϛα ἀρχαῖον· ὃ οὐχ ἥκιϛα ἄν τις ϗ ἐπὶ ἀγάλματι τεκμαίροιτο. ἔϛι γὰρ δὴ ἀνδρὸς ἔργον Αἰγινήτου Σμίλιδος τοῦ Ευκλείδου. οὗτος ὁ Σμίλις ἐϛὶν ἡλικίαν κατὰ Δαίδαλον, δόξης δὲ οὐκ ἐς τὸ ἴσον ἀφίκετο. *Eſſe vero vetuſtiſſimum, ex eo ipſo ſimulachro facile conjici poſſit. Eſt enim Smilidis Æginetæ Euclidis filii opus. Fuit Smilis Dædalo ætate, gloria multo inferior.*

(166) Athen. Ath. *Leg. pro Chriſt.* Ἡ ἐν Σάμῳ Ἥρα ϗ ἐν Ἄργει, Σμίλιδος χεῖρες. *Quæ Sami eſt Juno, & Argis eſt Similidis manus.*

(167) Pauſan *lib.* ii *cap.* xlvii.

(168) Idem. *lib.* i. *cap.* xxvi.

(169) Plutarch. *de Muſica. p.* 1136.

(170) Pline *lib.* vii. *cap.* lvi.

que Talus neveu de ce même Dédale. Talus inventa le *tour à potier*, au moyen duquel on put faire ces beaux vases, & dans lequel les Grecs excellerent. (171) Ces artistes vécurent néanmoins avec Endius qui accompagna son maître en Crete, quand il fut obligé de quitter Athenes; & l'on rapporte que Dédale forma dans cette isle une école de sculpture. (172)

(173) Endius, ou Endæus avoit fait à Erythres les statues des *Graces* & des *Heures* en marbre. (174) Hercule, dès avant le tems de cet artiste, avoit consacré dans Thébes, près du temple de Diane *Eucléa* un lion en pierre. (175) La sculpture

(171) Diodor. Sic. *Biblioth. lib.* iv. *cap.* xxix.

(172) Pausan. *lib.* viii. *cap.* liii. *p.* 708.

(173) Idem. *lib.* i. *cap.* xxvi. *p.* 62.

(174) Pausan. *lib.* vii. *cap.* v. *p.* 534. Ἔςι δὲ ἐν Ἐρυθραῖς ϗ Ἀθηνᾶς Πολιάδος ναὸς, ϗ ἄγαλμα ξύλου μεγέθει μέγα καθήμενόν τε ἐπὶ θρόνου, ϗ ἠλακάτην ἐν ἑκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἔχει, ϗ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς πόλον. Τοῦτο Ενδοίου τέχνην, ϗ ἄλλοις ἐτεκμαιρόμεθα εἶναι, ϗ ἐς τὴν ἐργασίαν ὁρῶντες ἔνδον τοῦ ἀγάλματος, ϗ οὐχ ἥκιςα ἐπὶ ταῖς Χάρισί τε ϗ Ὥραις. Αἳ, πρὶν ἐλθεῖν, ἑςήκασιν ἐν ὑπαίθρῳ λίθου λευκοῦ. *Est etiam Erythris ædes Poliadis Minervæ, cujus e ligno simulacrum eximia magnitudine in solio sedens, utraque manu colum tenet, capite polum gestat. Opus hoc fuisse Endæi & aliis argumentis conjecimus, tum ex toto simulachri opificio, tum vero maxime ex Gratiarum & Horarum signis, quæ ex candido lapide, ante adventum meum sub Dio posita fuerant.*

(175) Pausan. *lib.* ix. *cap.* xvii. *p.* 743. Τοῦ ναοῦ δὲ τῆς Εὐκλείας Ἀρθέμιδος λέων ἐςὶν ἔμπροσθεν, λίθου πεποιημένος. ἀναθῆναι δὲ ἐλέγετο Ἡρακλῆς. *Ante ædem Eucleæ Dianæ, Leo e lapide factus collocatus est. Dedicasse ferunt Hercules.* On trouve des statues en pierre encore bien plus anciennes chez les Grecs. Il est donc assuré qu'on en fit, non-seulement avant la guerre de Troye, mais encore dans les tems qui suivirent cette époque, jusqu'à la L^e. Olympiade. Et quand des auteurs

ture employoit donc le marbre & la pierre, même avant l'époque de la ruine de Troye. Ainsi rien n'est moins vrai que l'assertion de tant d'auteurs, qui prétendent qu'on ne fit usage du marbre & de la pierre que vers la L^e^. Olympiade.

Damonasse, qui présida au temple d'Amycles pendant l'espace de 49 ans, étoit dans cet emploi quand Helene fut enlevée par Paris, dans la 39e. année de ce sacerdoce. Cette Princesse porta dans sa fuite une bague sur laquelle il y avoit un poisson gravé. (176) Ulysse, qui dix ans après l'enlévement d'Helene partit pour la guerre de Troye, emporta de même avec lui une bague où étoit représenté un dauphin, pareil à celui qu'on voyoit sur son bouclier. (177) Ces faits nous montrent combien la *Gravure* & la *Ciselure* étoient employées même avant cette guerre fameuse, & nous

auteurs assurent qu'on n'employa la pierre & le marbre que dans les tems qui suivirent Dipœne & Scyllis, c'est-à-dire environ 580 ans avant notre Ere, ils nous mettent dans le cas de ne pouvoir juger d'une statue qui seroit antérieure à ce tems; de ne pouvoir en reconnoître le style, & rendent impossible d'assigner les époques auxquelles des monumens bien plus anciens encore, peuvent avoir été faits : c'est empêcher de connoître les époques de l'Art, & nous mettre hors d'état d'en avoir l'histoire, sans laquelle on ne peut cependant expliquer les antiquités sur un fondement solide.

(176) Photii. *Biblioth. cod* cxc. *ex Ptol. Hephæst. lib* vii. *p.* 494. Τοῦτον δὴ τὸν λίθον (ἀςερίτην) εἶχεν Ἑλένη, γλυφὴν ἔχοντα, αὐτὸν τὸν ἰχθὺν τὸν Πανᾶ, καὶ ταύτῃ ἐκέχρητο τῇ σφραγῖδι *Adeoque hanc Helenam lapidem* (Asteritam) *habuisse, insculpta Panis imagine, quo in obsignando sit usa.*

(177) Plutarch *de solert' Animal. p.* 985. Ἡ δὲ Ὀδυσσέως ἀσπὶς ὅτι μὲν ἐπίσημον εἶχε δελφῖνα, καὶ Στησίχορος ἱςόρηκεν.——— Ὅθεν ἐποιήσατο γλυφὴν τῇ σφραγῖδι καὶ τῆς ἀσπίδος κόσμον. —*Ulyssis porro scutum insigne habuisse delphinum, etiam Stesichorus scripsit.*—Annulo & scuto *delphinum insculpsit* Ulysses.

assurent

affurent que les narrations d'Homere, au fujet du bouclier d'Achille, ne font pas des fimples fictions poëtiques ; mais qu'en parlant des Arts, il rapporte les chofes qu'ils étoient capables d'exécuter au tems dont il parle. Paufanias nous dit qu'on confervoit à Gnoffe un bas-relief en *marbre blanc* exécuté par Dédale. Il y avoit repréfenté la danfe décrite dans l'Iliade d'Homere : cet ouvrage fut fait par Ariane. (178) C'eft dans la dixieme année de la prêtrife exercée durant 47 ans par la fille de Polydore, que Troye fut renverfée par les Grecs, 945 années avant celle où l'on grava le marbre d'Arondel, & 175 ans après la premiere date de l'infcription dont nous parlons ici.

Les monumens des arts devenant trop abondans après la guerre de Troye, pour qu'on puiffe les renfermer tous fous cette Chronique. De tant d'époques que nous pourrions rapporter ici, nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes.

C'eft dans la vingt-neuvieme année du facerdoce de *Polydora*, qui étoit en charge quand les Doriens s'emparerent d'une partie du Péloponefe, qu'Oxilus fit conftruire le temple de Junon à Olympie: car on rapportoit la fondation de

(178) Paufan. *lib.* ix. *cap.* xl. *p.* 793. *Δαιδάλου δὲ τῶν ἔργων—εςιν.—'Αθηνᾶ παρὰ Κνωσσίοις. παρά τούτοις δὲ ϗ ὁ τῆς 'Αριάδνης χορὸς, οὗ ϗ Ὅμηρος ἐν 'Ιλιάδι μνημην ἐποιήσατο, ἐπειργασμένος ἐςὶν ἐπι λευκοῦ λίθου.* —*Ex Dædali operibus—extant & apud Gnoffios Minerva. Habent iidem & Ariadnæ* chorum, *cujus in Iliade Homerus mentionem fecit, ex candido lapide.*

cet

cet édifice à la huitieme année du regne de ce Prince en Elide : (179) il y devint Roi par le moyen des Héraclides aussitôt après leur arrivée. Ce temple, de soixante-trois pieds de hauteur, étoit décoré d'un pérystile, mais n'avoit que deux colonnes à sa face postérieure : l'architecture en étoit Dorique ; c'est le plus ancien édifice de cet *ordre* qui ait existé dans le Péloponese : il fut construit 88 ans après la prise de Troye, 1121 ans avant notre Ere. L'*Ordre* employé dans le palais d'Œnomaus ne pouvant être le Dorique, ni par conséquent l'Ionique, le Corinthien, ou le Composite, qui ne furent découverts qu'après lui, celui que depuis on a nommé *Toscan*, doit donc avoir été employé en Grèce au moins dans le tems d'Œnomaus, vers l'an 175 avant la prise de Troye.

La statue de Junon, placée dans le temple qui lui fut élevé sous le regne d'Oxilus, représentoit cette Déesse assise sur un

(179) Pausan. *lib.* v *cap.* xvi. *p.* 416. Λείπεται δὲ τὸ μετὰ τοῦτο ἡμῖν τῆς τε Ἥρας ὁ ναὸς, καὶ ὁπόσα ἐστὶν ἐν τῷ ναῷ πρέποντα εἰς συγγραφήν. Λέγεται δὲ ὑπὸ Ἠλείων, ὡς Σκιλλούντιοι τῶν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ πόλεων εἰσιν οἱ κατασκευασάμενοι τὸν ναὸν ὀκτὼ μάλιστα ἔτεσιν ὕστερον, ἢ τὴν βασιλείαν τὴν ἐν Ἤλιδι ἐκτήσατο Ὄξυλος. Ἐργασία μὲν δή ἐστι τοῦ ναοῦ Δώριος· κίονες δὲ περὶ παντα ἑστήκασιν αὐτόν. Ἐν δὲ τῷ ὀπισθοδόμῳ, δρυὸς ὁ ἕτερος τῶν κιόνων ἐστί. Μῆκος δέ εἰσι τοῦ ναοῦ, πόδες τρεῖς καὶ ἑξήκοντα. Τὸν δὲ ἀρχιτέκτονα ὅστις ἐγένετο, οὐ μνημονεύουσι. *Postulat jam hic locus ut ad Junonis templum accedam, et quæ in eo memoratu digna sunt, stylo persequar. Primum omnium Elei tradunt Scilluntios, quæ Triphyliæ civitas est, fanum erexisse, annis ferme* viii *posteaquam Elidis regnum Oxylus iniit. Totius quidem operis figura Dorica est, columnis circumquaque ambientibus : et earum quidem quæ in postico templi sunt, altera e quercu est. Porrigit se in longitudinem pedes tres et* lx. *Architectus qui operi præfuerit, certus nemo proditur.*

 trône :

trône: une figure de Jupiter, représenté avec de la barbe & un casque sur la tête, étoit debout auprès d'elle. Le travail de ces statues étoit d'un style que Pausanias appelle *simple* ou peu *recherché:* (180) c'est le plus ancien de tous ceux que prirent les arts pour arriver à leur perfection, & ce style est particulierement remarquable pour leur histoire, dont il fait une époque: mais ce qui peut-être mérite encore plus d'attention, c'est que ces anciennes statues, de même que beaucoup d'autres plus modernes placées avec elles, étoient d'*or* & d'*ivoire*. (181) Ainsi, quand Homere parle des figures de Mars & de Minerve, qui étoient toutes d'*or*; (182) quand il décrit des sillons dont le revers paroissoit noir, quoiqu'ils fussent

(180) Pausan. *lib.* v. *cap.* xxvii. *p.* 418. Τῆς Ἥρας δὲ ἐςιν ἐν τῷ ναῷ, Διὸς ἄγαλμα· τὸ δὲ Ἥρας καθήμενόν ἐςιν ἐπὶ θρόνῳ, παρέςηκε δὲ γένεια τὲ ἔχων, καὶ ἐπικείμενος κυνῆν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ. Ἔργα δέ ἐςιν ἁπλᾶ. *In Junonis templo, Jovis est simulacrum; tum Junonis ipsius in throno sedins, adstit barbatus (Deus) et galea armatus, hæc et rudis opificii opera sunt.*

(181) Idem. P. P. Τὰ μὲν δὴ κατειλεγμένα, ἔςιν ἐλέφαντος καὶ χρυσοῦ. *Et sunt quæ hac in parte recensui, omnia ex ebore et ruro.*

(182) Homer. *Iliad. lib.* xviii. *v.* 516.

——— Ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
Ἄμφω χρυσείω, χρύσεια δὲ εἵματα ἕσθην,
Καλὼ καὶ μεγάλω σὺν τεύχεσιν, ὥς τε θεώ περ,
Ἀμφὶς ἀριζήλω.

——— *Dux erat autem iis Mars et Pallas Minerva,*
Ambo aurei, aureasque vestes induti erant,
Pulchri et Magni cum armis, sicut dii scilicet,
Utrinque perensignes.

faits

faits avec de l'*or*; (183) quand enfin il dépeint une vigne du même métal, chargée de *raisins* dont la couleur étoit *noire*, dont les *échalas* étoient d'*argent*, & qu'environnoit un fossé dont l'*eau* étoit représentée avec de l'*étain*, (184) il nous fait voir que l'usage d'employer les différens *métaux* & les *émaux* mêmes, pour rendre les couleurs des objets, étoit déja connu des Artistes : (185) ils employerent aussi l'*ivoire* pour

(183) Homer. *Iliad. lib.* xxviii. *v.* 548.

Ἡ δὲ μελαίνετ' ὄπισθεν, ἀρηρομένῃ δὲ ἐώκει,
Χρυσείη περ ἐοῦσα· τὸ δὴ περὶ θαῦμ' ἐτέτυκτο.

Ipsum autem Novale *nigricabat à-tergo, versóque-aratris simile-erat,*
Aureum licet esset : hoc sane ingens miraculum effectum erat.

(184) Homer. *Iliad. lib* xviii. *v.* 561.

Ἐν δ' ἐτίθει σταφυλῇσι μέγα βρίθουσαν ἀλωήν.
Καλὴν, χρυσείην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυες ἦσαν.
Ἑστήκει δὲ καμαξι διαμπερὲς ἀργυρέῃσιν
Ἀμφὶ δὲ, κυανέην κάπετον, περὶ δ' ἕρκος ἔλασσε.
Κασσιτέρου.

Posuit in eo et uvis admodum gravatam vineam,
Pulchram, auream ; nigri autem per eam racemi erant
Stabat autem innixa-palis-ex-ordine argenteis.
Circum autem, cyaneam fossam, circum et septum duxit
Stanni.

(185) Les précédentes observations nous ont fait voir, que dès les tems antérieurs à la guerre de Troye, les Artistes employerent dans la sculpture les bois de toute espece, la pierre, le marbre, l'ivoire, les émaux mêmes, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain & tous les métaux. Aristote parle de deux figures, l'une en plomb l'autre en cuivre, faites par Dédale dans les isles Electrides qu'on croit être dans la mer Adriatique : l'une de ces figures représentoit Icare

fils

pour exprimer les chairs des figures, & l'*or* pour en repréfenter les draperies.

On

fils de cet artifte fameux, l'autre le repréfentoit lui-même. (Ariftot. *de Mirab. Aufcult.*) Il fit auffi plufieurs ftatues d'Hercule dont il étoit contemporain. Celle qu'on voyoit à Sparte étoit *nue* & en *bois* : Paufanias, à propos de cette ftatue, obferve que celles de Dédale étoient *rudes* & peu *agréables* à la vue, mais que cependant elles avoient quelque chofe de *majeftueux*. (Paufan. *lib.* ii. *cap.* iv. *p.* 121. Δαίδαλος δὲ ὁπόσα εἰργάσατο, ἀτοπώτερα μέν ἐςιν ἐς τὴν ὄψιν, ἐπιπρέπει δὲ ὅμως τὶ ϗ ἔνθεον τούτοις.) C'eft le *Caractere* néceffaire aux figures d'Hercule. Il en fit une en *poix*, tellement *reffemblante*, dit Apollodore, qu'Hercule même y fut trompé, & la prenant de nuit pour un homme, il lui jeta une pierre. (Apollod. *lib.* ii. *cap.* vi. *p.* 126. Ἀντὶ τούτου Δαίδαλος ἐν πίσσῃ εἰκόνα παραπλησίαν κατεσκεύασεν Ἡρακλεῖ, ἣν νυκτὸς ἀγνοήσας Ἡρακλῆς, λίθῳ βαλὼν ἤπληξε. *Hujus beneficii gratia Dædalus in picea fecit Herculi* fimillimam imaginem, *quam de nocte ignarus Hercules, jacto lapide, ut* vivam *percuffit.*) Une autre ftatue d'Hercule, faite également par Dédale, fe voyoit anciennement fur les confins de la Meffénie & de l'Arcadie, où ce Héros avoit porté fes conquêtes : (Paufan. *lib.* viii. *cap.* xxiv. *p.* 670.) enfin, il y en avoit une dans Thebes en Béotie, où rien ne devoit être plus connu que la figure d'Hercule, puifqu'il étoit né & qu'il vécut long-tems dans cette ville. Ainfi toutes ces figures, comme celle d'Icare, & celle que Dédale fit de lui-même, étoient les *portraits* de ceux qu'elles repréfentoient : on les avoit imitées d'après nature, & l'art d'exprimer les reffemblances étoit connu dès le tems de Dédale. Long-tems avant l'exil des Bacchiades, qui furent chaffés de Corinthe par Cypfélus, vers la XXX[e] Olympiade, le Sculpteur Théodore de Samos, qui avec Rhœcus inventa la *Plaftique*, (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii.) fit en bronze fon propre *portrait*, dont la *reffemblance*, dit Pline, étoit *admirable* (Plin. *lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Theodorus—ipfe fe ex ære fudit, præter* fimilitudinem mirabilem *fama magnæ fubtilitatis celebratus.*) Cet artifte, qu'on dit avoir vécu au tems de Polycrate tyran de Samos, mais qui lui fut bien antérieur, puifqu'il travailla long-tems avant l'expulfion des Bacchiades, vivoit, comme nous le montrerons dans la fuite, avant la premiere Olympiade, 131 ans après le tems où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homere. On faifoit donc bien avant Homere, & peu après lui, des portraits en

pierre

On voit cette pratique dans les anciennes statues de Jupiter

pierre & en bronze; ainsi, l'on ne peut pas douter qu'on n'en ait fait de son tems. Cependant, Pline dit très-expressément, que dans celui où il écrivoit, on n'avoit pas le portrait d'Homere, & que les têtes données alors pour représenter celle de ce Poëte, étoient faites d'imagination. (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xi. *p.* 213.) *Quin imo etiam, quæ non sunt, finguntur, pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.)* Pline reconnoit par-là, que de son tems on faisoit des têtes auxquelles on donnoit le nom d'Homere, que cependant ces têtes ne le représentoient pas tel qu'il fut effectivement, mais tel qu'on se figuroit qu'il pouvoit avoir été. Cette maniere de suppléer à des portraits véritables impossibles à trouver, par des portraits faits pour rappeler l'idée de ceux qu'ils représentoient, fut d'abord employée à Rome par Asinius Pollion. (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* viii. *Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit.)* Ce récit feroit croire que Pollion inventa les portraits *factices*, & que le premier, il ouvrit une *Bibliotheque publique :* mais le discours de Pline ne regarde que Rome : car il ajoute ensuite, qu'il ignore si cette invention n'avoit pas été déja employée par les Rois d'Alexandrie & de Pergame, pour décorer les Bibliotheques qu'ils formerent à l'envi les uns des autres, des portraits de ceux dont elles contenoient les ouvrages. *(An priores Alexandriæ et Pergami Reges, qui Bibliothecas magno certamine instituere, non facile dixerim.)* Bien que cet auteur ne pût décider cette question, il étoit cependant assuré que les *portraits* qu'on supposoit être ceux d'Homere, étoient des *portraits d'invention.* Toutes les recherches de Pomponius Atticus & de Varron, le plus savant des Romains, n'avoient pu leur faire découvrir un véritable *portrait* d'Homere : on s'étoit cependant donné toutes les peines possibles pour ramasser ces sortes de monumens : Atticus avoit recueilli un volume entier de *portraits* des hommes illustres ; Varron *publia* plusieurs volumes, dans lesquels il en avoit réuni jusqu'à sept-cent, tous pris d'après nature : *(Non passus intercidere figuras, aut vetustatem ævi contra homines valere.)* il y joignit leurs noms, & en quelque façon leurs images *(Non hominibus tantum septingentorum illustrium, sed aliquo modo imaginibus :)* & ce qui doit paroître plus singulier, c'est que Pline assure que Varron avoit répandu ces portraits par toute la terre, afin qu'existant par-tout, chacun pût les renfermer chez soi. *(Verum etiam in*

omnes

piter & de Junon, conſervées dans le temple conſacré à cette Déeſſe

omnes terras miſit, ut preſentes eſſe ubique et claudi poſſent) C'eſt tout ce qu'on eût pu faire & dire, ſi la *Gravure des eſtampes* eût été inventée.

Les efforts inutiles de deux hommes tels qu'Atticus & Varron, pour ſe procurer un véritable portrait d'Homere, prouvent bien qu'il n'en exiſtoit pas de leur tems : ainſi, tous ceux que nous poſſédons à préſent, doivent être du genre de ces portraits dont Pline fait mention, *ils feignent ce qui n'eſt pas*, *quæ non ſunt finguntur*, & ne laiſſent pas d'être ceux dont on ſe ſervoit pour ſuppléer au manquement des portraits d'Homere. Ce ſont des figures de *convention*, comme l'étoient celles des Dieux : mais quoiqu'on n'ait aſſurément pas fait ces figures d'après les Dieux, on ne laiſſoit pas d'y reconnoître leur *caractere* fondé ſur celui que leur donnoit la Mythologie ; elles exprimoient l'*idée* qu'on avoit des êtres qu'elles devoient repréſenter, & les *titres* qu'on leur donnoit ; les figures d'Homere exprimoient de même l'*idée* qu'on avoit de l'auteur des Poêmes qui nous reſtent de lui, & la *qualité* de Prince des Poëtes qu'on lui donnoit.

Quelques antiquaires ont conclu du diſcours de Pline, qu'au tems où vécut Homere, on ne faiſoit pas encore des portraits : comme ſi l'on n'eût pû alors en faire, ſans pourtant avoir fait celui d'Homere. Des raiſons tirées de ſon hiſtoire montrent qu'en effet on n'en fit pas. Sa grande réputation acquiſe long-tems après lui, ne l'empêcha pas d'être, un des hommes du monde les plus malheureux. « La fortune, non contente de l'avoir privé de la « vue, pour ajouter à ſon malheur un nouveau genre de calamité, l'accabla de « miſere, & le força de mendier ſa ſubſiſtance, & d'errer preſque par-tout. » (Pauſan. *lib.* ii *cap.* xxxiii. *p.* 189. *Εἰ δὴ Ὅμηρον μὲν προδιεφθαρμένον τοὺς ὀφθαλμοὺς, ἐπὶ τοσούτῳ κακῷ κακὸν δεύτερον πενία πιέζουσα ἐπὶ πᾶσαν γῆν πτωχεύοντα ἦγε.*) Il trouva depuis ſa mort des hommes qui lui éleverent des ſtatues & des temples ; mais il n'en trouva pas de ſon vivant qui lui donnaſſent de quoi vivre. La ſublimité de ſon Génie ne put lui procurer un aſile, dans ces mêmes villes qui ſe diſputerent l'honeur de l'avoir vu naître : elles frapperent des monoies avec ſon effigie ; ces monoies porterent ſon nom, (Strab *lib.* viii. *p* 646. *Καὶ δὴ καὶ νομίσμά τι χαλκοῦν παρ' αὐτοῖς Ὁμήρειον λέγεται.*) mais il n'en poſſéda jamais ; il vécut & mourut dans une exceſſive pauvreté. N'étant preſque pas connu

de

Déesse dans le bois d'Olympie. Ce luxe des arts, cette recherche

de ses contemporains, personne ne s'avisa de se procurer le portrait d'un homme si peu regardé. Lui seul paroit avoir eu le sentiment de son mérite ; il nous a laissé son portrait dans ses sublimes poêmes, jamais il n'eût pu en payer la façon aux artistes qui l'eussent fait. Dans une épigramme qu'on lui attribue, il implore l'assistance des *Potiers de terre*, il fait des vœux pour la réussite & la vente de leurs ouvrages, (*Ep.* xiv. *Εἰ μὲν δώσετε μισθὸν, ἀείσω ὦ κεραμῆες.*) & les menace d'attirer des malheurs sur leurs travaux, s'ils ne lui donnent pas la récompense qu'ils lui ont promise. A peine étoit-il estimé de cette sorte d'ouvriers. Lycurgue voyageant dans l'isle de Crete, fut, dit Plutarque, le premier qui recueillit quelques-uns des poêmes d'Homere, & qui les publia. " Leur nom même étoit à peine connu des Grecs : on en trouvoit difficile- " ment quelques fragmens, répandus en divers endroits, & dont on faisoit " peu de cas." (Plutarch. *in Lycurg. p.* 41. *Ἦν γὰρ τις ἤδη δόξα τῶν ἐπῶν ἀμαυρὰ παρὰ τοῖς Ἕλλησιν. ἐκέκτηντο δὲ οὐ πολλοὶ μέρη τινὰ σποράδην τῆς ποιήσεως ὡς ἔτυχε διαφερομένης. γνωρίμην δὲ αὐτὴν καὶ μάλιστα πρῶτος ἐποίησε Λυκοῦργος.*) Cependant Lycurgue ne rassembla pas tous les ouvrages d'Homere, puisque près de trois siecles après lui, Pisistrate prit soin de les réunir, car alors ils étoient encore dispersés, (Pausan. *lib.* viii. *cap.* xxvi. *p.* 594. *Πεισίστρατον δὲ ἡνίκα ἔπη τὰ Ὁμήρου διεσπασμένα τε καὶ ἀλλαχοῦ μνημονευόμενα ἠθροίζετο, ἢ αὐτὸν Πεισίστρατον, ἢ τὸν τινα ἑταίρων, μεταποιῆσαι τὸ ὄνομα ὑπὸ ἀγνοίας.*) & de les corriger avec quelques-uns de ses amis : Pisistrate ouvrit dans Athenes la premiere Bibliotheque publique qu'aient eue les Grecs : ce fut alors qu'il put y placer les œuvres d'Homere, qui de son tems parvinrent à toute la réputation qu'elles ont eue depuis. L'estime qu'elles acquirent à leur auteur, dut faire desirer d'en avoir le portrait, & je soupçonne que ce fut vers le siecle de Pisistrate, c'est-à-dire peu après la LV[e]. Olympiade, que l'on commença à faire ces têtes *idéales* aux quelles on donna le nom d'Homere. Il est assuré que déja l'on faisoit à cette époque des figures *idéales*, dans lesquelles entroient les formes de deux têtes différentes sans se nuire les unes aux autres, suivant la méthode dont nous avons donné ailleurs les raisons : telle fut la figure par laquelle on disoit que Pisistrate lui-même fut représenté sous les traits de Bacchus ; (Athenæ. *Deipnos. lib.* xii. *p.* 533. *Ὁ δὲ Πεισίστρατος καὶ ἐν πολλοῖς βαρὺς ἐγένετο, ὅπου καὶ τὸ Ἀθήνησι*

τοῦ

cherche dans les matieres qu'ils employoient, tandis que leur ſtyle

του Διονύσου πρόσωπον ἐκ ενου τινὲς φασὶν εἶναι εἰκόνα.) celles d'Homere ſont de ce genre, comme nous le montrerons ci-après.

Vers le milieu du dernier ſiecle, on découvrit un bas-relief en marbre, dont la ſculpture repréſente l'*Apothéoſe* d'Homere. Ce monument exécuté par ARCHELAVS de PRIENE FILS D'APOLLONIVS, eſt maintenant à Rome, dans le palais du Conétable Colonne. On l'a trouvé vers le dixieme *mille* de la *voie Appienne*, dans un endroit appelé les *Fratocbie*. C'étoit l'ancienne *Bovilles* : il exiſte beaucoup de ruines de cette ville, parmi leſquelles on croit reconnoître celles d'une maiſon de l'Empereur Claude ; & comme le marbre d'Archélaüs de Priene fut déterré de ces ruines, Mr. l'Abbé Winckelmann en conclut qu'on peut ſuppoſer qu'il fut fait au tems de ce Prince. (*Hiſtoire de l'Art chez les Anciens. T.* II. *p.* 201.) Rien n'eſt moins fondé que cette opinion ; car le bas-relief dont il s'agit, paroiſſant avoir été apporté d'ailleurs, comme tant d'autres ouvrages Grecs dont les Romains remplirent leurs maiſons de campagne, il pourroit être d'un tems antérieur au regne de Claude. Mais dans cette ſuppoſition même, il eſt aſſuré qu'il nous conſerve la forme qu'on donnoit aux têtes d'Homere vers le tems de Pline, & que c'eſt cette même forme de têtes que cet auteur dit avoir été faite d'imagination. L'importance de ce monument nous engage à l'expliquer : on en peut voir ici la repréſentation à la *Planche* XXVII. ; elle eſt gravée d'après celle qu'à publiée le Pere Montfaucon, (*Antiq Explīq. T.* V. *part.* 1ere. *p* 168. *Pl.* LXXX.) ſon deſſin, quoique peu exact, ſuffit cependant à cet objet.

La partie inférieure du bas-relief d'Archélaüs de Priene, repréſente un temple. Son enceinte eſt marquée par des pilaſtres quarrés employés à ſoutenir une eſpece de tapiſſerie ou de voile, pareil à ceux qu'on voyoit à Epheſe dans le fond du temple de Diane, & dans celui d'Olympie. (Pauſan. *lib.* xii. *p.* 405. *cap.* v.) Le voile de ce dernier, qu'on tenoit toujours déployé, étoit d'une étoffe de laine teinte en pourpre de Phénicie, & brodée ſuivant la maniere des Aſſyriens ; Antiochus Roi de Syrie en avoit fait préſent à Jupiter Olympien. Ptolémée Philopator fit élever un temple en l'honeur d'Homere : ce Poëte y étoit repréſenté aſſis, on avoit mis autour de lui les villes qui ſe diſputoient la gloire de l'avoir vu naître. (Æli. Var. Hiſt. *lib.* xiii. *cap.* xxii. Πτολεμαῖος ὁ Φιλοπατόρ,

ſtyle étoit encore très-ſimple & très-négligé, prouvent combien,

Φιλοπατώρ, κατασκευάσας Ομήρῳ νεὼν, αὐτὸν μὲν καλῶς ἐκάθισε· κύκλῳ δὲ τὰς πόλεις περιέστησε τοῦ ἀγάλματος, ὅσαι ἀντιποιοῦνται τοῦ Ομήρου.) On voit au côté gauche de ce bas-relief deux Génies aîlés; l'un porte un *modius* ſur la tête, l'autre paroit frapper un inſtrument ou *plateau* de cuivre, qu'il tient d'une main, avec un bois qu'il tient de l'autre. C'étoit une maniere d'applaudir ou d'acclamer. L'inſcription nous apprend que cette figure repréſente le *tems*, ΚΡΟΝΟΣ: il ſemble applaudir & confirmer les louanges que tous les peuples ſe ſont accordés à donner au plus grand Poëte de l'Antiquité. Le Génie de la *terre* ou du *monde*, ΟΙΚΟΥΜΕΝΗΣ, reconnoiſſable au *modius* placé ſur ſa tête, poſe une nouvelle courone de laurier ſur la tête d'Homere, qui déja porte un *Diadême* formé d'une *bandelette*, *ταίνια*. Aſſis ſur un trône, il a près de lui deux figures qui repréſentent l'*Iliade*, ΙΛΙΑΣ, & l'*Odyſſée*, ΟΔΥΣΣΕΙΑ. La premiere tient un *ſceptre* & une *épée*: cet attribut marque les *guerres* chantées dans l'*Iliade*; la ſublimité de ce poëme eſt indiquée par le *ſceptre* que tient la figure deſtinée à le repréſenter. Celle de l'*Odyſſée*, dont la compoſition eſt d'un genre moins *ſublime*, ſemble pour cette raiſon moins *apparente*: elle tient l'*Apluſtre* ou l'ornement d'une pouppe de navire, pour marquer les *erreurs* ou la *navigation* d'*Ulyſſe*, qui ſont le ſujet de ce poëme.

Homere tient d'une main le *volume* où ſont les ouvrages qui lui mériterent l'honeur de l'*Apothéoſe*; de l'autre il porte le *ſceptre* de la Poéſie. Cet attribut exprime le titre de *Prince* ou *Chef* des Poëtes, qui lui fut donné par les Argiens, & qu'on trouve dans les anciens auteurs. Deux *Rats*, ſculptés à côté du *marchepied* ſur lequel il s'appuye, marquent la guerre de ces animaux avec les *Grenouilles*, ingénieuſement décrite dans la *Batrachomiomachie*, dont malgré le ſentiment de Proclus, pluſieurs ont cru qu'Homere étoit l'auteur.

La *Fable*, l'*Hiſtoire*, la *Poéſie*, employées avec tant de ſuccès dans les ouvrages d'Homere, la *Tragédie*, qui peint les effets funeſtes des paſſions, les revers de la fortune, les malheurs des Héros & des Rois, la *Comédie*, qui montre les ridicules des hommes, & confond les vices en les livrant à la plaiſanterie, ſont *perſonifiées* dans ce bas-relief: elles y paroiſſent réunies pour offrir un ſacrifice au Poëte, qui a ſi heureuſement emprunté ce qu'elles ont de mieux, &

bien, ils étoient éloignés, au tems où regna ce luxe, de celui où

l'a fait passer dans ses vers immortels. Les noms de ces êtres nouveaux, à qui l'artiste a donné des corps, sont écrits sous les figures faites pour les représenter. ΜΥΘΟΣ, la Fable, marque l'*invention* dont les poëmes ne peuvent se passer. Comme son nom est *masculin* dans la langue Grecque, elle paroit ici sous la figure d'un jeune garçon, qui se retourne vers Homere: il tient un vase avec une *patere*, & semble se préparer à faire une libation sur l'autel placé près de lui. Un *Bœuf* représente la victime destinée au sacrifice.

L'Histoire, ΙΣΤΟΡΙΑ, étant le fondement & la source de l'intérêt que les Grecs trouvoient dans l'*Iliade* & l'*Odyssée*, répand l'encens sur l'autel consacré à leur auteur. Cet autel est orné de guirlandes, comme en un jour de fête solemnele. La Poesie, ΠΟΙΗΣΙΣ, qui anime les écrits d'Homere, qui peint tout ce qu'il veut exprimer, qui vivifie tout ce qu'il dit, est ici à la suite de l'*Histoire*: elle éleve deux flambeaux, pour montrer qu'elle échauffe & répand la lumiere sur les narrations historiques de ses deux poëmes.

La Tragedie, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, dont les premieres idées furent puisées dans les ouvrages d'Homere, vient après la *Poésie*: elle éleve le bras & la main pour acclamer le nouveau Dieu. Enfin la Comedie, ΚΩΜΩΙΔΙΑ, qui paroît suivre la *Tragédie*, imite ses acclamations en faisant un *geste* semblable: moins élevée dans sa stature, moins somptueuse dans ses habits, au lieu du *Diadême* ou du *voile* que la *Tragédie* porte sur la tête, la *Comédie* n'a sur la sienne que le Κεκρυφαλος, ou la *coëfure* ordinaire du peuple; plus humble dans son maintien, elle semble moins recherchée dans ses vêtemens, comme elle est moins élevée dans son style, & moins impétueuse dans sa marche: elle exprime dans ce bas-relief le *Margitès* d'Homere, dont il n'existe plus que trois vers. (*Mém. de l'Acad. T.* XXIX. *p.* 55.) Aristote dit à propos de ce poëme, "qu'Homere occupe le premier rang dans le genre sérieux, non-seulement parce qu'il a bien écrit, mais parce que dans le grand & le sublime, il a conçu mieux que personne l'imitation *dramatique*: il fut aussi, ajoute cet auteur, le premier qui donna l'idée de la *Comédie*, en changeant en plaisanterie les piquantes railleries des Poëtes plus anciens que lui; car le *Margitès* est à la *Comédie* ce que l'*Iliade* & l'*Odyssée* sont à la *Tragédie*." (*Arist. Poet. cap.* iv.) Ce poëme étoit ce que sont la *Secchia rappita* du Tassoni, & l'*Hudibras* de Butler, par

rapport

où ils furent inventés. On trouve encore dans l'Inde, dans le

rapport à la *Gierusalemme liberata* & au *Paradis perdu* du Tasse & de Milton. Le *Margitès* d'Homere, ainsi que le *Scholasticus* des *Facéties* d'Hiérocles, étoit un *sot*, dont le nom servit dans la suite pour désigner un *imbécille*, comme le *Tartuffe* de *Moliere* nous sert à présent à caractériser un *hypocrite*. Homere disoit de son *Margitès* qu'*il savoit beaucoup de choses, mais qu'il les savoit toutes mal.* Ὡς ἄρα πολλὰ μὲν ἔργα, κακῶς δ' ἠπίςατο πάντα. Platon qui nous a conservé ce vers, *(Alcibiade* ii.) prétend que la science de *Margitès* étoit un malheur pour lui, parce qu'elle le trompoit, & lui faisoit croire qu'il savoit ce qu'il ne savoit pas.

Cinq figures, moins grandes que les précédentes, terminent la partie inférieure du bas-relief où est représentée l'Apothéose d'Homere. Ces figures représentent la *Nature*, ΦΙΣΙΣ, la *Vertu*, ΑΡΗΤΗ, la *Foi*, ΠΙΣΤΙΣ, la *Mémoire*, ΜΗΜΟΡΙΑ, enfin la *Sagesse*, ΣΟΦΙΑ. Elles expriment d'une part les *qualités* qu'on peut acquérir par la lecture des livres d'Homere : telles sont la *Vertu*, la *Discrétion* ou la *Foi*, & la *Sagesse* ; & d'un autre côté celles qui contribuent au mérite des ouvrages de ce grand Poëte : telles sont l'imitation de la *Nature*, & le récit des faits dignes d'être conservés dans la *Mémoire* des hommes. La Nature, si fidélement copiée par Homere, est ici représentée par la figure d'un jeune homme, qui tend la main à la Foi comme pour recevoir ses instructions. Celle-ci *porte le doigt sur la bouche :* ce *geste* étoit chez les anciens celui du *Secret* & du *Silence*, *(Plutarch. in Isid. & Osirid. p.* 378. Διὸ τῷ ςόματι τὸν δάκτυλον ἔχει προσκείμενον ἐχεμυθίας καὶ σιωπῆς σύμβολον.) qu'on promettoit avant d'être admis dans les *Mysteres*. La Foi est ici représentée comme l'étoit l'*Harpocrate* des Grecs & des Egyptiens : ceux-ci plaçoient quelquefois ce Dieu sur la fleur du *Persea*, spécialement consacré à *Isis*, parce que les feuilles de cette plante étoient l'emblême de la *langue*, & son fruit l'emblême du *cœur*. *(Plutarch. in Isid. & Osirid.* Τῶν δ' ἐν Αἰγύπτῳ φυτῶν μάλιςα τῇ θεῷ καθιερῶσθαι λέγουσι περσέαν, ὅτι καρδίᾳ μὲν ὁ καρπὸς αὐτῆς, γλώττῃ δὲ τὸ φύλλον ἔοικεν.) L'*Angerona* des Romains, étoit aussi représentée de la même façon: *(Macrob. Saturnal. lib.* iii. *p.* 175-176. *Deum ignotum in cujus tutela urbs Roma est, sunt qui putant Angeronam, quæ digito ad os admoto silentium denuntiat.)* Le doigt mis sur la bouche de cette Déesse, indiquoit le profond *secret* qu'on devoit garder sur le nom de la Divinité *tutélaire*

le Japon, & même chez les Tartares, qui n'ont pas perfectionné

de Rome. Dans la figure de la Foi, ce même geſte marque le *ſecret* qu'on devoit garder pour les choſes *ſacrées*. C'étoit pour avertir du *ſilence* recomandé à cet égard, qu'on plaçoit des ſphinx au-devant des temples, ou qu'on mettoit dans leur intérieur des figures d'Harpocrate: voilà d'où vient qu'Orphée, regardé comme l'inſtituteur des *Myſteres* d'Hécate, fut repréſenté ſur l'*Hélicon* avec la figure du *Myſtere* près de lui: (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxx. *p.* 768. Ὀρφεῖ δὲ τῷ Θρακὶ πεποίηται μὲν παρεστῶσα, αὐτῷ ΤΕΛΕΤΗ, πεποίηται δὲ περὶ αὐτὸν λίθου τε καὶ χαλκοῦ θηρία ἀκούοντα ᾄδοντος. *Thracio quidem Orphæo adſiſtit MYSTERIUM: circumſtant canentem feræ in marmore et ære expreſſæ.*) & nous avons fait obſerver ſur le fond du vaſe de Barberini, une figure d'Orphée en habit de ſa nation, comme Pauſanias le déſigne dans le paſſage précédent, mais qui, au lieu d'avoir le *Myſtere* auprès de lui, le repréſente par le *geſte* de ſa main, qui eſt le même que celui d'*Angerona*, & de la figure de la Foi ici repréſentée par Archélaüs de Priene. La connexion de toute ces choſes aſſure le ſens que nous leur donnons ici, & l'autorité des auteurs anciens, s'accorde avec celle des monumens, pour garantir ce que nous en avons dit ailleurs.

La Vertu ſe tient à côté de la Foi; l'une eſt toujours compagne de l'autre: elle éleve la main, pour applaudir à la déïfication d'un Poëte, dans les ouvrages duquel les anciens prétendoient trouver tous les principes de la Vertu. L'on a obſervé que l'autorité d'Homere eſt plus ſouvent citée dans le *Digeſte*, que celle de tous les Philoſophes de la Grèce pris enſemble. (Mém. de l'Acad. *T.* XXV. *p.* 197.) La Memoire, ici repréſentée par la figure la plus éloignée, eſt placée derriere toutes les autres: elle contemple le Poëte dont les vers étoient l'objet principal de l'étude des anciens, dont les maximes étoient les guides de leurs actions, & que la plupart d'entr'eux regardoit comme les conſeils de la Philoſophie même. Voilà pourquoi la Sagesse, ainſi que la Memoire, eſt repréſentée dans l'action de regarder Homere, avec une attention qui ſemble marquer l'intérêt qu'elle prend à lui. Elle a le menton appuyé ſur ſa main: c'eſt le geſte de la pudeur & de la modeſtie ou de la connoiſſance de ſoi-même, qui eſt la ſource de toute ſageſſe.

L'endroit où l'on ſuppoſe être repréſentée l'*Apothéoſe* d'Homere, eſt au pied d'une montagne priſe par Kircher pour l'*Olympe* & par Couper pour le *Parnaſſe*: ce n'eſt ni l'un ni l'autre, mais l'*Helicon*. Ce mont de la Béotie étoit regardé comme

tionné la ſculpture, cette même recherche dans les matieres qu'ils

comme le *ſéjour* des Muſes ; elles en prenoient le nom d'*Héliconides :* on y voyoit leurs ſtatues faites par Cépiſodote, Strongylion & Olympioſthenes. (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxx. *p.* 767.) L'*Helicon* étoit la plus agréable de toutes les montagnes de la Grèce, pour la bonté de ſon terrein, & la beauté de ſes arbres. (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxviii. *p.* 663.) Là couloit la fontaine *Aganippide,* près du chemin par lequel on alloit dans le *bois* ſacré des *Muſes* ; l'*Hippocrêne* étoit une autre des fontaines de l'*Hélicon,* & le *Permeſſe* en deſcendoit pour aller ſe rendre dans le lac *Copaïs* près d'Haliarte. (*Strab. lib.* ix. *p.* 407.) Le village d'*Aſcra,* où naquit Héſiode, ſe voyoit à la droite de cette montagne. Des vers attribués à cet ancien Poëte, ſuppoſent qu'il en chanta dans le temple de Délos en concurrence avec Homere ; (*Ἐν Δήλῳ τότε πρῶτον ἐγὼ καὶ Ὅμηρος, ἀοιδοὶ μέλπομεν.*) le marbre d'Arondel le fait paroitre 41 ans avant le tems où parut ce dernier. (*Marm. Oxon. Epoce.* XXVII & XXVIII.) Ces époques me ſemblent marquer celles de la mort des deux hommes célebres dont elles parlent : étant parvenus tous deux à un âge très-avancé, elles ſuppoſent qu'ils furent contemporains. On a raſſemblé leurs figures dans le bas-relief qui repréſente l'Apothéoſe d'Homere : elles ſont encore réunies dans la peinture d'un très-beau vaſe trouvé en Sicile, & maintenant conſervé dans le *Muſæum Britannique.*

Héſiode ayant remporté à *Chalcis,* en Eubée, le prix de la Poéſie, conſacra ſur le mont *Hélicon* le *trépied* qu'il obtint en cette occaſion. (*Pauſan. lib.* ix. *cap.* xxxi. *p.* 771. *Ἐν δὲ τῷ Ἑλικῶνι καὶ ἄλλοι τρίποδες κεῖνται, καὶ ἀρχαιότατος ὃν ἐν Χαλκίδι λαβεῖν τῇ ἐπ' Εὐρίπῳ λέγουσιν Ἡσίοδον νικήσαντα ᾠδῇ.*) La repréſentation de cé *trépied,* avec ſon *couvercle* ou ſa *courtine,* ſe voit ſur le bas-relief d'Archélaüs de Priene : & la figure repréſentée debout devant ce *trépied,* eſt celle d'Héſiode même qui le conſacra aux *Muſes.* Le *volume* qu'il tient d'une main, eſt ſemblable à celui qu'on montroit ſur l'Hélicon : il étoit écrit ſur une *lame* de *plomb* ; le tems avoit effacé une grande partie de ſes lettres, quand Pauſanias l'examina. Il ne contenoit que le poême des *Œuvres* & des *Jours,* qui s'eſt conſervé juſqu'à nous. (*Pauſan. lib.* ix. *cap.* xxxi. *p.* 771. *Καί μοι μόλιβδον ἐδείκνυσαν ἔνθα ἡ πηγὴ, τὰ πολλὰ ὑπὸ τοῦ χρόνου λελυμασμένα· γέγραπται δὲ αὐτῷ τὰ Ἔργα.*) Les Béotiens des environs de l'Hélicon, fondés ſur une tradition de leurs ancêtres, nioient qu'Héſiode eût laiſſé les autres ouvrages qu'on lui attribuoit alors, comme

qu'ils employent aux ſtatues de leurs Dieux, & cette même négligence

comme on le fait encore aujourd'hui ; ils ôtoient même le *Præmium* des *Œuvres* & des *Jours*, & ne faiſoient commencer ce livre que là où il parle de la *diſſenſion* entre les hommes. (*Βοιωτῶν δὲ οἱ περὶ τὸν Ἑλικῶνα οἰκοῦντες παρειλημμένα δόξῃ λέγουσιν ὡς ἄλλο Ἡσίοδος ποιήσαι οὐδὲν ἢ τὰ Ἔργα. καὶ τούτων δὲ τὰ ἐς τὰς Μούσας ἀφαιροῦσι προοίμιον, ἀρχὴν τῆς ποιήσεως εἶναι τὸ ἐς τὰς Ἔριδας λέγοντες.*) A travers un fort grand nombre de ſtatues répandues par-tout ſur l'Hélicon, on remarquoit celle d'Héſiode. Il étoit repréſenté aſſis, ayant une cythare appuyée ſur ſes genoux, ce qui cependant n'étoit pas ſon uſage, car il avoit coutume, dit Pauſanias, de chanter ſes vers en tenant une branche de laurier à la main. Comme ce n'eſt pas la ſtatue, mais la perſonne même de ce Poëte qu'on a voulu repréſenter ici, on l'a mis debout & ſur la baſe du trépied, pour montrer qu'il le conſacra dans cet endroit. L'artiſte s'eſt habilement ſervi de cette circonſtance pour déterminer le *lieu* de la *ſcene* où il a placé ſes figures, & montrer qu'elle ſe paſſe ſur l'Hélicon, & vers les bords du Permeſſe qui baignoit le pied de cette montagne. C'étoit aſſurément l'endroit le plus convenable pour y repréſenter l'Apothéoſe d'un Poëte.

Il y avoit ſur le mont Hélicon un *Antre*, dans lequel étoit placée une petite ſtatue de l'ancien Linus, (Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xxix. *p.* 766. *Ταύτης τε οὖν εἰκὼν καὶ μετ' αὐτὴν Λίνος ἐστιν ἐν πέτρᾳ μικρᾷ σπηλαίου τρόπον εἰργασμένῃ.*) Cet *Antre* ſe voit ici, près du trépied d'Héſiode. Les deux Muſes qui l'occupent ont entr'elles une ſorte de cône, dans lequel on peut reconnoître le *bonet*, que les anciens ont coutume de donner aux figures d'Ulyſſe ; l'intention de l'artiſte à été d'exprimer par-là l'*Odyſſée*, dont Ulyſſe eſt le Héros, & l'*Arc* avec le *carquois* & les lanieres qui ſervoient à l'attacher, placés près de ce *bonet*, me ſemble marquer l'*Iliade*. Ces attributs ſont entre les deux Muſes qui préſiderent aux deux principaux poêmes qu'Homere ait compoſés. L'une de ces Muſes ſemble répondre à ſon invocation ; elle *chante*, en s'accompagnant de la lyre, la fatale *colere d'Achille fils de Pelée ; & les malheurs dont elle fut la cauſe pour les Grecs.* C'eſt *Calliope*, ΚΑΛΛΙΟΠΗ au nom de laquelle on a joint le mot ΠΟΙΗΜΑ, dans une des peintures trouvées à Herculanum, pour montrer qu'elle préſidoit au poême *Epique*. (*Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* IX.) Cette Muſe tient ici le *Plectrum*, avec lequel on touchoit les cordes de la lyre : ſes yeux regardent le ciel,

négligence dans ce qui devroit être l'objet principal de leurs artistes :

ciel, son *action*, sans être plus grande, paroit néanmoins plus animée, plus majestueuse, & plus sublime que celle de la Muse qui l'accompagne. Celle-ci est dans l'attitude de *Dire* les choses écrites dans un livre qu'elle tient de la main gauche, le *geste* de la droite marque qu'elle *Récite* ; l'action & l'attitude de *Calliope,* me semblent répondre à l'*invitation* Ἄειδε Θεὰ, *Déesse chantez*, employée au commencement de l'*Iliade*, au lieu que l'action & l'attitude de cette seconde Muse, me paroit répondre d'avantage à l'invitation de l'*Odyssée*, Μοι ἔννεπε, Μοῦσα, *Dites moi Muse.* L'une plus *Enthousiaste*, éleve la tête & semble voir ce qu'elle anonce, l'autre plus tranquille paroit rappeler à sa mémoire ce qu'elle récite. Elle *dit quel fut cet homme plein de ressources, qui long-tems errant, après avoir renversé la sacrée ville de Troye, vit grand nombre de villes habitées par des peuples différens, dont il connut les mœurs.* C'est Clio, cette Muse célébroit aussi les actions des hommes, & des Héros, *(Horat. Od. Quem virum aut Heroa Lyra vel acri Tibia sumes celebrare Clio.)* Dans une peinture antique, elle est appelée ΚΛΕΙΩ ΙΣΤΩΡΙΑΝ, *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* II.) pour marquer qu'elle présidoit à l'*Histoire :* & comme la premiere de ces Muses indique celle qui inspira l'*Iliade*, cette derniere désigne la Muse, qui inspira l'auteur de l'*Odyssée* ; la conduite de ce poême, tient plus de l'*œconomie* de la *narration*, que ne fait celle de l'*Iliade :* tout étant en *action* dans celle-ci, & presque tout étant en *discours* dans l'*Odyssée* l'une s'approche bien plus du genre *Dramatique*, comme l'observe Longin, *(De sublimit.* Ὅλον τὸ σωμάτιον δραματικὸν ὑπεστήσατο καὶ ἐναγώνιον, τῆς δὲ Ὀδυσσείας τὸ πλέον διηγηματικόν.) & l'autre du genre de l'*Histoire.* Je crois découvrir ici que l'Artiste dans cette partie du bas-relief, comme dans celle où il a représenté l'Apothéose d'Homere, s'est appliqué à caractériser ses deux principaux poêmes ; & peut-être qu'en représentant dans un *Antre* les deux Muses qui y présiderent, il eût en vue de rappeler l'idée de l'*Antre* situé à la source du *Mèles*, dans lequel on disoit qu'Homere composa ses ouvrages.

La figure qui s'appuye près de ce *Grote*, comme pour écouter les *Chants* de Calliope, & les *Récits* de Clio, doit être celle de POLYMNIE : l'inscription mise sous cette Muse, dans la peinture d'Herculanum, est ΠΟΛΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥΣ ; (Pitt. d'Hercol. *T.* II. *Tav.* VII.) elle présidoit à la *Fable :* & comme la figure de fable *personifiée*, est placée devant celles d'Homere, & celles

artiſtes : ils font des monſtres, mais ils les font en or & en ivoire,

des deux poëmes dont les noms ſont écrits dans la partie inférieure de ce bas-relief, ainſi la Muſe qui préſidoit à la fable eſt, dans cette autre partie, repréſentée devant celles qui préſiderent à ces mêmes poëmes. L'ordre de choſes, qu'on apperçoit dans cette compoſition, nous montre que toutes les figures repréſentées ici, ainſi que celles de ſa partie inférieure, expriment l'influence que toutes les Muſes, eurent ſur les ouvrages d'Homere. C'eſt une maniere d'en faire l'éloge en montrant qu'ils ſont en quelque ſorte les ouvrages mêmes de ces Déeſſes. *Polymnie*, dans la peinture d'Herculanum, eſt repréſentée avec la tête inclinée & le doigt *index* tourné vers la bouche ; ce geſte eſt, comme on l'a vu, le ſymbole du *ſilence* & du *myſtere*, & comme il marque dans la figure d'*Angerone* & d'Orphée le ſecret recommendé ſur le nom de l'une, qu'on ne devoit pas révéler, & ſur les myſteres inſtitués par l'autre, qu'on ne pouvoit déclarer ſans crime. Ce *ſigne* marque dans la Muſe de la *fable*, le *myſtere* qu'envéloppent les *fables* de la *Mythologie*. C'eſt pour exprimer cette idée, que les figures de *Polymnie*, aulieu de ce *geſte* du ſecret, ſont fréquemment repréſentées dans des vêtemens qui les *envéloppent* d'une maniere particuliere, & appuyées comme on voit celle-ci dans la compoſition préſente. Il nous reſte quelques ſtatues, de cette eſpece, j'en ai vu une à Wimbledon, parmi celles de Mr. Lyde Browne, qui doivent être maintenant en Ruſſie, où l'Impératrice les a fait tranſporter.

Uranie, ou la Muſe *Céleſte*, paroit ici près de *Polymnie*. Ainſi que dans la peinture d'Herculanum, dans laquelle elle eſt repréſentée, elle s'occupe à montrer un globe, & ſemble développer la *Coſmogonie*, chantée par les plus anciens poëtes ; *(Orphæ. Argonautic. Apoll. Rhod.)* elle paroit l'expliquer à Euterpe qui eſt aſſiſe devant elle. C'eſt la Muſe *Lyrique* ; l'inſcription de la peinture antique porte ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΛΥΡΑΝ. *(Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. IV.)* *Uranie* lui enſeigne à chanter les Dieux, ce qui paroit faire alluſion aux *Hymnes* attribués par les anciens à Homere, dont quelques-uns pouvoient célébrer la *Création* de l'univers, ou la naiſſance du monde & des Dieux.

Des deux figures placées au-deſſus des précédentes, l'une eſt aſſiſe & ſemble répéter quelque choſe, en geſticulant d'un air *majeſtueux*, & liſant dans un livre qu'elle tient en main ; elle paroit *déclamer* ; à ſon attitude, à ſon action pleine de dignité, vous reconnoiſſez Melpomene, la Muſe de la *Tragédie*.

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ

ivoire, ou du moins ils en cachent la laideur par la dorure & les pierres précieuses dont ils les couvrent.

Ce

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ : *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Tav.* II.) elle est exactement dans l'occupation dans laquelle Euripide est représenté sur un fragment de bas-relief, qui se voyoit autrefois à Rome ; son action est la même que celle où, sur d'autres monumens antiques, on voit des *Acteurs* ou des *Poëtes*, répéter le *Drame* qu'ils doivent réciter. THALIE, qui présidoit à la *Comédie*, suit ici *Melpomene :* c'est ainsi, que dans la premiere partie de cette composition, les figures faites pour représenter les deux principaux genres du *Drame*, sont à la suite l'une de l'autre. *Thalie* ne semble pas *déclamer*, mais *réciter* quelque morceau d'une piece de Théatre : son habillement, bien plus simple que celui de la muse Tragique, indique un état moins relevé ; c'est celui que les femmes du commun avoient coutume de porter.

La Muse qui tient ici deux *Flutes*, est EUTERPE : on ne la trouve pas parmi celles d'Herculanum, parce qu'elle a été détruite en voulant enlever le mur sur lequel elle étoit peinte : elle se fait reconnoître à la double flute qu'elle porte ici. *(Petron. Afran.* Euterpæ *geminis loquitur cava tibi tibia ventis.)* Enfin la figure placée entre *Euterpe* & *Thalie*, doit représenter EPATO ; elle présidoit à la *Danse*, ΕΡΑΤΩ ΨΑΛΤΡΙΑΝ : *(Pitt. d'Hercol. T.* II. *Pl.* VI.) cette Muse ne pouvant agir sans la Musique instrumentale, est mise pour cette raison près d'*Euterpe*. On verra bientôt le motif pour lequel cette derniere semble offrir ses *flutes* à la figure placée sur elle, où les tenir de la persone que représente cette figure ; celle d'*Erato* tient un livre, parce qu'elle présidoit aux poésies *Erotiques*. C'est elle qu'Ovide invoque dans son poême de l'Art d'aimer. *Lib.* ii. *v.* 15.

Nunc mihi, si quando, puer et Cytherea favete.
Nunc ERATO, *nam tu nomen amoris habes :*
Magna paro ; quas possit Amor remanere per artes
Dicere.

Jusqu'à présent on a vu dans ce bas-relief, le *Chœur* des Muses représenté sur l'*Hélicon*. C'est de là que les évoque Homere, ou l'auteur de la *Batrachomyomachie*, quelqu'il soit.

Ce luxe des Arts se maintint en Grèce, même après les tems

Ἀρχόμενος πρῶτον Μουσῶν χορὸν ἐξ Ἑλικῶνος
Ἐλθεῖν εἰς ἐμὸν ἦτορ ἐπεύχομαι, εἵνεκ' ἀοιδῆς.
Ordiens, primum Musarum Chorum *ex* Helicone
Venire in meum pectus exopto, gratia carminis.

Homere ne comptoit que *neuf* Muses ; *Odyss. lib.* xxiv. *v.* 60.

Μοῦσαι δ' ἐννέα πᾶσαι.
Musæ vero novem *omnes.*

& comme elles ne passerent jamais ce nombre, il est assuré que les deux dernieres figures de femmes sculptées au somet de ce bas-relief, ne doivent pas être regardées comme des Muses : ainsi, bien que placées avec elles sur l'*Hélicon*, on ne peut les admettre au nombre de celles qu'on appeloit *Héliconides* ; la connoissance de la figure qui est au-dessus de toutes les autres, peut nous conduire à celle de ces deux figures inconnues.

Platon dit que *Bacchus*, les *Muses* & *Apollon* leur *conducteur*, du consentement des autres Dieux, présidoient aux jours de *Fête*. (Plat. *de Legib. lib.* ii. Διόνυσον, Μούσας, Ἀπόλλωνα τε Μουσηγέτην.) Les *Muses* en effet semblent présider dans ce bas-relief, à la fête célébrée pour l'*Apothéose* ou la *Déification* d'Homere. Le *Tems* & le *Monde* y tiennent lieu de Prêtres ; ils représentent tous les *siecles* & toute la *terre*, dont le consentement a ratifié l'éloge du nouveau Dieu. Solon, ou Hipparque fils de Pisistrate, fit chanter les poêmes d'Homere dans les fêtes les plus solemnelles d'Athenes. (*Ælian. Var. Hist. lib.* viii. *cap.* ii. *p.* 396.) Les Indiens les avoient, disoit-on, traduit dans leur langue, & les chantoient ainsi que les Perses. (*Plat. apud Dion. Chrysost. Orat.* liii. *p.* 154. & *Ælian. Var. Hist. lib.* xii. *cap.* xlviii. *p.* 619. Ὅτι Ινδοὶ τῇ παρὰ σφίσιν ἐπιχωρίῳ φωνῇ τὰ Ὁμήρου μεταγράψαντες ᾄδουσιν οὐ μόνοι, ἀλλὰ καὶ οἱ Περσῶν βασιλεῖς, &c.) Homere est encore considéré de nos jours comme le *Prince* des *Poëtes* : la *Fable*, l'*Histoire*, la *Poésie* & la *Comédie*, dans le marbre où est représentée son *Apothéose*, lui offrent un sacrifice solemnel en présence de la *Nature*, de la *Vertu*, de la *Foi*, de la *Mémoire* & de la *Sagesse*. Cette cérémonie se célébrant au pied de l'*Hélicon* sur lequel sont placées les *Muses*, on seroit porté à croire que la figure mise au sommet de ce mont, où elle paroit à-la-fois présider à la fête, & conduire les Muses,

tems où ils y furent portés à leur plus grande perfection.
Réformés

Muſes, feroit celle de Bacchus ou celle d'Apollon, car tous deux eurent chez les Grecs le titre de *Muſagetes.* Mais aſſurément elle ne peut être celle de Bacchus : le *ſceptre* qu'elle porte eſt tout différent du *thyrſe* de ce Dieu, & l'*oiſeau* dont elle eſt accompagnée n'eſt pas un de ſes attributs. Elle ne peut pas non plus repréſenter Apollon, dont l'*âge* & le *caractere* ſont tous différens de celui qu'elle a ; car les Grecs donnerent bien rarement aux figures d'Apollon la barbe, qu'on voit à celle-ci. A la grandeur des muſcles de ſa poitrine, qui exprime la *puiſſance* du Dieu qu'elle repréſente, à ſon âge, à l'air de majeſté répandu dans ſon action, dans ſon air, dans ſon attitude, à la forme de ſon ſceptre, on a reconnu le *caractere* propre aux figures de *Jupiter:* (Montfauc. *Antiq. expliq. T.* V. *Pl.* I. *p.* 165.) l'*oiſeau* placé près de lui a, par cette raiſon, été pris pour l'*aigle* qui l'accompagne ordinairement. Mais étant à Rome, j'ai vérifié ſur le marbre même, que cet oiſeau eſt un *Corbeau :* on le donnoit pour attribut à Apollon, (Ælian. *de Animal.*, & Alberic. Phil. *de Deor. Imagin. lib. de Apollon. p.* 314.) dont cette figure tient manifeſtement la place. « Pluſieurs croyent, dit le P. Mont« faucon, que c'eſt Homere même repreſenté en forme de Jupiter." Cette opinion eſt fondée, ſur ce que la tête de la figure dont il s'agit ici, ne reſſemblant en rien à celle de Jupiter, a d'un autre côté tous les traits de la tête d'Homere, repréſentée ſur une médaille de Crete de la collection du Comte de Pembroke, & ſur une autre médaille de Chio, qui appartenoit au Cardinal François Barberin. Cette derniere tête eſt décrite par Léon Allatius de maniere à la rendre très-reconnoiſſable dans la figure du bas-relief d'Archélaüs de Priene. (Leo. Allat. *de Pat. Homer. Epiſt. ad Lect. p.* 11. *Barbæ impexæ, nec adeo longæ, concretæ cincinni promittuntur ; oculi cavi & fixi, ſupercilia hirſuta contractaque, rugæ frontis, plicæ denique faciei, omnes meditantis, ac aliquid parturientis ſunt.)* Enfin, on a remarqué que ſous des traits différens, comme feroient ceux d'une perſone d'un âge & d'une diſpoſition d'eſprit différente de ce qu'elle auroit été en un autre-tems, ou dans d'autres circonſtances, on reconnoît pourtant la même perſone qui repréſente celle d'Homere, dans la partie inférieure de ce monument, où ſon nom eſt écrit ſous lui. Les deux figures vues ſéparément dans celle-ci par les antiquaires, y ſont donc effectivement réunies comme quelques-uns l'ont obſervé. Mais ce dont on ne s'eſt pas apperçu, c'eſt qu'elles y

 ſont

Réformés par Dédale, ils apprirent de lui à copier la nature; il

sont aussi avec l'*attribut* du Dieu de la poésie : d'où nous voyons que l'intention de l'artiste fut de représenter Homere, non-seulement sous la forme de Jupiter, mais encore avec l'*attribut* d'Apollon *conducteur des Muses*, dont il tient évidemment la place sur l'Hélicon.

Il n'est pas étonnant de voir les anciens donner à Homere la place d'Apollon; puisque nous apprenons d'un passage de Lucien, qu'en invoquant ce grand Poëte dans son temple, comme ils invoquoient *Apollon* même, ils lui demandoient comme à ce Dieu, de leur inspirer des vers; (Lucian. *in Encom. Demosth. p.* 916. Τῇ χειρὶ τὸν Ομηρον ἐπιδείξας· ἴςε δή που τὸν ἐν δεξιᾷ τοῦ τῶν Πτολεμαίων νεὼ, τὸν καθειμένον τὰς κόμας. προσερῶν τὲ οὖν αὐτὸν ἀφικόμην ἔφη, ϗ προσευξόμενος ἀφθόνων μεταδιδόναι τῶν ἐπῶν.) & les Argiens dans leurs *Fêtes sacrées*, invitoient *Homere* avec *Apollon*, à venir prendre part à leurs *festins*. (Ælian. *Var. Hist. lib.* ix. *cap.* xv. *p.* 454. Αργεῖοι—ποιοῦντες δὲ θυσίαν, ἐπὶ ξενία ἐκάλουν τὸν Απόλλωνα, ϗ Ομηρον.) Quant à la figure de Jupiter, à laquelle celle d'Homere est alliée dans le bas-relief d'Archélaüs de Priene, comme elle le fut avec la figure d'Alexandre dans une peinture d'Apelles. (Plin. *Hist. Nat. lib.* xxxv. *cap.* x.) On pourroit en trouver la raison, en ce qu'on révéroit Homere comme le premier des Poëtes, ainsi qu'on révéroit Jupiter comme le premier des Dieux : mais cette idée, déja rendue dans la premiere partie de ce monument, ne peut être répétée dans la seconde. L'artiste ayant exprimé l'opinion de la Grèce sur la *primauté* d'Homere, après avoir représenté par son *Apothéose* le titre de *Divin* si fréquemment répété dans les auteurs anciens, semble avoir voulu exposer, & pour ainsi dire mettre sous les yeux le sentiment universel des Grecs & des Romains, qui s'accordoient à regarder les sublimes ouvrages de ce grand Poëte comme le *Phare* ou le *Foyer*, d'où tous les écrivains & les artistes avoient tiré les lumieres répandues dans les leurs.

Homere, au jugement de Denys d'Halicarnasse, " doit à juste titre être re-" gardé au-dessus de tout ; il est comme les sommités de ces monts, desquels " découlent *& tous les fleuves, & toute la mer, & toutes les eaux des fontaines.*" (Dionys. Halichar. *Synthese. Onomat. sect.* xxiv. Κορυφὴ μὲν οὖν ἁπάντων ϗ σκοπὸς, ἐξ οὗ πως πάντες ποταμοὶ, ϗ πᾶσα θάλασσα, ϗ πᾶσαι κρῆναι, δικαίως ἂν Ομηρος λέγοιτο.) Longin, dans son *Traité du sublime*, confirme ce jugement, quand il dit,

il leur fallut l'étudier durant plusieurs siecles, avant d'oser tenter

dit, “ Hérodote fut-il le seul grand imitateur d'Homere ? Stésichore avant “ lui, Archiloque ensuite, & plus qu'aucun d'eux Platon puisa dans ce “ grand Poëte comme dans une source féconde, dont il a détourné une infi- “ nité de ruisseaux.” *(De Sublimit. sect.* xiii. Μόνος Ἡρόδοτος Ὁμηρικώτατος ἐγένετο; *Στησίχορος ἔτι πρότερον, ὅ τε* Ἀρχίλοχος. *πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ* Πλάτων, *ἀπὸ τοῦ* Ὁμηρικοῦ *ἐκείνου νάματος εἰς αὐτὸν μυρίας ὅσας παρατροπὰς ἀποχετευσάμενος.*) Eschyle, cité par Athenée, reconnoissoit que ses Tragédies *n'étoient que des retailles des grandes et magnifiques scenes d'Homere.* (Deipnos. *lib.* viii. *p.* 347.) *Alcée* parmi les Poëtes lyriques, *Sophocle* parmi les Poëtes tragiques, *Hérodote* parmi les Historiens, *Démosthene* parmi les Orateurs, *Démocrite*, *Platon*, *Aristote* parmi les Philosophes, c'est-à-dire les meilleurs écrivains en tous genres, emprunterent d'Homere le mérite de leurs ouvrages, & le regarderent comme leur modele. (Dionys. Halichar. *ub. sup.)* Phidias enfin, le plus grand sculpteur de la Grèce, avouoit avoir pris de lui la superbe idée de son Jupiter *Olympien*, (Valer. Maxim. *lib.* iii. *cap.* vii.) dont la sublime beauté sembloit encore ajouter, dit Quintilien, *au respect de la Religion*; *tant la majesté de la statue égaloit celle du Dieu !* (De Institut. Orat. *lib.* v. *cap.* x. *Cujus* (Jovis Olympii) *pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religionis videtur, adeo majestas operis Deum æquavit.)* Enfin les artistes & tous les gens de lettres regardoient les œuvres d'Homere comme la source où ils devoient puiser; ce qui fit dire à Manilius :

Cujusque (Homeri) *ex ore profusos*
Omnis posteritas latices in carmina duxit.
Amnemque in tenues ausa est deducere rivos
Unius facunda bonis.

Ces idées, qui étoient celles de toute l'antiquité, rendues de tant de manieres différentes en vers & en prose, furent exprimées par Archélaüs de Priene dans une composition où il s'agissoit de l'Apothéose d'Homere. Ce Poëte y est représenté, non seulement à la *place* & avec l'*attribut* d'Apollon *Conducteur des Muses*, mais encore sous la *forme* de Jupiter qui étoit le pere de ces Déesses ; (Virgil. *Bucol. Eglog.* iii. *Ab Jove principium Musæ.)* & comme elles dominoient sur toutes les parties des Arts, des Sciences & des Lettres qu'elles avoient

tenter à la ſurpaſſer. Homere leur apprit à exprimer la *Beauté*,

avoient inventées, en repréſentant Homere ſous les formes du pere des Muſes, c'étoit montrer, comme l'aſſuroient les auteurs cités ci-deſſus, qu'il étoit l'*origine* & la *ſource* d'où l'on avoit puiſé tout ce qui eſt écrit de *beau*, de *grand* & de *ſublime* en tous genres.

Mnemosine *mere* des Muſes, inventa, dit Diodore (*Biblioth. lib.* v. *cap.* xi.) tout ce qui ſert à rappeler la mémoire des choſes dont on veut ſe ſouvenir : ſa figure eſt repreſentée dans ces bas-relief près de celle d'Homere ; elle paroit s'entretenir avec lui, le conſulter, recevoir ſes conſeils ou ſes ordres ſur la maniere de tranſmettre à la poſtérité, les faits dignes d'être conſervés dans la *Mémoire* des hommes. Elle eſt au-deſſus de toutes les Muſes, parce qu'elles deſcendent d'elle : la figure de femme qui ſe voit à côté de *Mnémoſine*, qui paſſe par l'endroit le plus précipité de l'Hélicon pour aller ſe réunir aux Muſes, & prendre la lyre qui eſt près d'*Euterpe*, repréſente Sappho de Mytilene dans l'Iſle de Leſbos. La beauté de ſon *Génie*, lui fit donner le nom de *Dixieme Muſe* ; elle paroit ici avoir été adoptée par *Mnémoſine* au nombre de ſes filles, elle va les rejoindre avec empreſſement, & prendre la lyre qui lui fit donner encore le nom de huitieme Muſe *Lyrique*. *Euterpe* paroit ici offrir à Homere les *flutes* qu'elle inventa, parce que ce Poète, regardé comme la ſource de l'Harmonie, eſt ſuppoſé avoir donné naiſſance à toutes les inventions des Muſes : toutes ont recours à lui, c'eſt la raiſon pour laquelle *Erato* ſemble le regarder. Il n'y a pas une forme, dans cette ſavante compoſition, pas une attitude, pas un attribut, qui n'ait ſes raiſons, qui ne correſponde à ſon objet, qui ne ſerve à développer l'intention de l'Artiſte, & à communiquer ſes idées, & l'on pourroit dire en voyant ici la figure d'Homere placée au ſommet de l'Hélicon, ce que dit Ovide de ce grand Poëte. Amor. *lib.* iii.

> *Aſpice* Mœnidem *a quo ſeu fonte perenni*,
> *Vatum pieriis ora rigantur aquis.*

J'obſerverai encore que quelques-uns ont penſé que les Muſes prirent d'Homere le nom de *Mæonides*, comme ſi elles en étoient les filles.

On a vu par ce qui précéde, que l'intention d'Archélaüs de Priene en compoſant le bas-relief, où il a repréſenté l'*Apothéoſe* d'Homere, ſemble avoir

été

Beauté, dont il a tant parlé, dont par-tout il fait l'éloge, & dont

été de caractériser d'une maniere particuliere les *deux Poëmes* qui lui procurerent l'*immortalité*. Cette intention, manifestée par la destination des figures au moyen desqu'elles il a représenté l'*Iliade* & l'*Odyssée* avec leurs noms écrits au-dessous d'elles, ne se montre pas moins dans les figures des deux Muses, qui dans l'*antre* où on les voit, ayant entr'elles les attributs propres à marquer ces deux poêmes, expriment qu'elles ont présidé à leur conduite, qu'elles en ont dirigé la marche, qu'elles en ont reglé l'économie. Homere est *deux fois* *représenté dans cette composition, comme étant l'auteur de ces *deux poêmes*, dont chacun en particulier lui eut mérité le double culte des *Héros* & des *Dieux*, qu'on lui rendoit par ordre exprès de l'*Oracle* de Delphes ; (Julian. *Orat.* III.) comme on le rendoit au Bacchus Thébain, qu'on invoquoit aussi séparément sous les titres de *Héros*, (Plutarch. *in Isid. & Osirid. sup. cit.)* & de *Dieu*. Nous montrerons bientôt des figures d'Homere, avec *des formes* prises de celles de Bacchus, comme on voit ici qu'elles en prirent de celles de Jupiter & d'Apollon. Si dans l'une des représentations d'Homere placée dans son temple aupied de l'*Hélicon*, il paroit comme l'*Auteur* de l'*Odyssée*, qui est le moindre de ses poêmes, par l'autre figure qui le représente au sommet de la montagne habitée par les Muses, & comme leur chef, on paroit avoir voulu indiquer l'*Auteur* de l'*Iliade*, dont la diction est généralement bien plus *sublime* & plus *pathétique* que ne l'est celle de l'*Odyssée :* Longin compare le *Génie* qui produisit ce dernier poême, qu'il croit fait dans la vieillesse d'Homere, au Soleil qui vers son coucher, conserve la grandeur qu'il eut à son lever, mais ne répand plus la même chaleur, & n'a plus le même éclat. *(De sublimit. sect.* ix.)

Comme nous avons vu que la *Mythologie*, dans laquelle se changea la primitive *Théologie* des Grecs, fut chez eux dans tous les tems l'objet des ouvrages & des *Poëtes* & des *Sculpteurs :* ceux-ci ayant encore été les premiers *Historiens*, il arriva que les idées de la *Poésie* & celles de la *Sculpture* eurent entr'elles une correspondance d'autant plus grande, que souvent elles se plurent encore à exprimer les pensées l'une de l'autre. Celle d'Archélaüs de Priene me semble en effet exprimée dans une ancienne *épigramme* Grecque faite sur Homere. L'auteur dit : " Quel est celui qui grava dans ses vers la guerre de Troye, ou celui qui " décrivit les longs voyages du fils de Laërte ? Je ne trouve clairement ni

" son

& dont il donne quelquefois les règles. La lecture de ses poêmes

" son nom, ni celui de la ville où il naquit : divin Jupiter, Homere n'auroit-" il pas toute la gloire des vers dont tu est l'auteur ?" (Anthol. *lib.* iv. *cap.* xxvii. N° 2.

Τίς ποθ' ὁ τὸν Τροίης πόλεμον σελίδεσσι χαράξας,
Η τίς ὁ τὴν δολιχὴν Λαερτιάδαο πλάνην;
Οὐκ ὄνομ' εὑρίσκω σαφὲς, οὐ πόλιν· οὐράνιε Ζεῦ,
Μήποτε σῶν ἐπέων δόξαν Ομηρος ἔχει.

Quis ille qui olim Troiæ bellum libris exaravit,
Aut quis ille qui longum Laërtiadæ errorem ?
Non nomen certum invenio, non urbem. Celestis Jupiter,
Numquid tuorum carminum gloriam Homerus habet ?

Rien ne ressemble plus que l'idée de cette épigramme, à celle dont on trouve l'expression dans le bas-relief dont il s'agit ici : car représenter Jupiter pere des Muses, comme l'auteur de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere, à cause de l'excellence de ces poêmes, c'est la même chose que représenter, à cause de l'excellence de ces même poêmes, Homere sous la forme de Jupiter : l'une de ces choses me semble revenir à l'autre, & ne différer que dans la maniere & les moyens de la représenter.

On conserve dans le *Musæum* d'Herculanum un vase en argent, orné de feuillages d'un beau travail, & d'un bon style. Ces feuillages sont de *chêne*, arbre qu'on sait avoir été consacré à Jupiter : ce Dieu, représenté sur la partie antérieure du vase, est porté sur un aigle ; sa main placée sous son menton qu'elle soutient, tandis que sa tête est légerement inclinée, lui donne un air pensif qu'on voit souvent aux figures de Jupiter dans les monumens antiques. *(Admir. Rom.)* Celle-ci a deux *Cygnes* auprès d'elle : ces oiseaux, ainsi que le *Corbeau*, étoient les attributs d'Apollon *Conducteur des Muses*. Les figures de femmes mises au revers de ce vase, nous montrent pourquoi Jupiter est sur ce bas-relief, comme sur celui d'Archélaüs de Priene, avec les attributs du Dieu de la Poésie. L'une de ces figures, assise sur un feuillage de chêne, & coëfée avec le *bonet* d'*Ulysse*, croise une jambe sur l'autre, & semble occupée de ses pensées, elle représente l'*Odyssée* : l'*Iliade*, dont les Héros sont toujours en *action*, est représentée vis-à-vis d'elle par une femme armée d'une épée,

poêmes enſeigna dans la ſuite à rechercher la *Beauté idéale,* qui

épée, d'une lance & d'un bouclier : celle-ci occupe la droite, comme étant le rang le plus diſtingué, l'autre eſt placée à ſa gauche. L'objet de ces figures ſe liant manifeſtement avec celui de la figure de la partie antérieure de ce monument, on ne peut douter que Jupiter n'y ſoit placé comme auteur des poêmes d'Homere, ſuivant l'idée de l'épigramme conſervée dans l'Anthologie ; ou qu'Homere ne ſoit ici repréſenté à la place de Jupiter & avec les attributs d'Apollon, ſuivant l'idée exprimée par Archélaüs de Priene, dans le bas-relief de l'Apothéoſe d'Homere.

Les deux figures deſtinées dans ce bas-relief à repréſenter Homere, y paroiſſent à des âges & même ſous des traits différens, mais cependant avec un même fond de *Caractere,* qui fait évidemment reconnoître la même perſone. Ce *portrait* ſingulier, qui ſous des traits peu ſemblables repréſente pourtant le même individu, ſe varie en diverſes façons, qu'on peut en quelque maniere conſidérer comme les *eſpeces* dont il eſt le *genre,* & comme le type ou l'idée primitive dont elles dérivent ; ce n'eſt pas, comme on pourroit le croire, à raiſon des différences de l'*âge* qu'on voit ces variations dans les traits d'un même viſage, mais c'eſt qu'on a voulu exprimer par elles les différentes *conſtitutions* des poêmes d'Homere, la différente *impreſſion* qui réſulte de leur lecture, enfin les deux différentes *idées* qu'ils donnent de leur auteur. Ces *idées perſonifiées* ont été rendues ſous les traits d'un homme ordinairement privé de la vue, comme on ſait que le fut Homere, dont les têtes ne repréſentent pas tant la *Perſone* que le *Génie.* Ne pouvant copier des figures de ce grand Poëte, parce qu'il n'y en avoit pas d'*originales,* l'Art en créa donc qui *repréſenterent* l'*idée* ou l'*opinion* qu'on avoit de lui : ſa figure même n'eut peut-être pas ſoutenu cette *idée,* car aſſurément, ſi la nature lui eut donné un *caractere* propre à faire reconnoître l'auteur de l'*Iliade,* cela même eût rendu méconnoiſſable l'auteur de l'*Odyſſée,* puiſqu'en ce cas, il eût ſemblé plus grand que l'idée donnée de lui par cet *ouvrage :* mais il eût paru inférieur à l'idée que l'on eût conçu de l'auteur de l'*Iliade,* ſi on eût pu reconnoître en lui celui de l'*Odyſſée.* Par ce *méchaniſme,* qui fut un effet de l'intelligence de l'Art des anciens, au lieu d'une figure d'Homere, il nous en a donné deux ; & comme le *Génie* de ce Poëte eût ſuffi pour faire la réputation de deux grands hommes, il a ſuffi à le faire repréſenter ſous deux formes très-diſtinctes, auxquelles,

qui seule étoit capable de représenter des figures Divines: la richesse

auxquelles, sans se douter de l'artifice employé par la sculpture, tout le monde le reconnoit également.

On voit de ces sortes de figures avec le nom d'Homere, sur les médailles des *Ægiens*, (Spanheim. *de Præst. & us. Numis. p.* 491.) sur celles de Crete, (Haym. *Thes. Britan. T.* II. *p.* 58.) sur celles d'*Amastris*, (Car. Patin. *Numis. Imp. Rom. p.* 8.) sur celles de Chio, (Leo Allat. *de Patr. Homer. Epist. ad Lect. p.* 11.) enfin sur celles de Smyrne. (Spanh. *ub. sup. p.* 48.) Il en existe un assez grand nombre en pierres gravées: on en trouve quatre en marbre dans le *Musæum* du Capitole; j'en ai vu deux dans la ville du Cardinal Alexandre Albani: il y en a une autre en bronze dans la galerie de Florence; celle-ci fut trouvée dans la mer près de Livourne. Tout le monde connoit la fameuse tête d'Homere qui se conserve à Rome dans le Palais Farnese; quelque belle qu'elle soit, elle me paroit encore surpassée par une de celles qu'on peut voir maintenant à Londres, dans la collection de Mr. Charles Townley. Il en possede une autre d'un caractere moins *élevé*, moins *sublime*, & d'un âge moins avancé; quoique très-bonne, la sculpture de cette derniere est cependant inférieure à celle de la premiere. Je ne parlerai pas ici d'une autre tête d'Homere en bronze, qui de la collection du Comte d'Arondel est passée dans celle du Docteur Méad, & se voit à présent dans le *Musæum Britannique*: tous les véritables connoisseurs s'accordent à la regarder comme moderne, & je suis du même sentiment.

Presque toutes les têtes d'Homere portent une sorte de *diadême*, formé d'une *bandelete* arrondie comme une corde. On en voit une pareille sur la tête d'un Apollon de la collection de Mr. C. Townley: la Poëtesse *Corinne* étoit représentée dans le *Gymnase* de Tanagre en Béotie, avec la tête ceinte d'une *bandelete* semblable, pour *marquer*, dit Pausanias, *le prix de Poésie qu'elle remporta dans Thèbes sur Pindare.* (Pausan. *lib.* x. *cap.* xxii. *p.* 743. Ἔςι δὲ ἐν Γυμνασίῳ γραφὴ, ταινίᾳ τὴν κεφαλὴν ἡ Κόριννα ἀναδουμένη τῆς νίκης εἵνεκα, ἣ Πίνδαρον ᾄσματι ἐνίκησεν ἐν Θήβαις. *In Gymnasio ipsa Corinna picta est*, tænia *redimita victoriæ ejus* insigne, *quod Thebis Pindarum vicerit.*) & comme cette sorte de courone étoit celle des vainqueurs, on est assuré que placée sur la tête d'Homere, elle montre le prix de la Poésie qu'il emporta sur tous ceux qui s'en occuperent; & qu'elle exprime relativement à lui le titre de *Prince* des Poëtes. Les Argiens

richesse des matieres, bien-tôt surpassée par la beauté des ouvrages,

vrages,

Argiens n'accordoient que le second rang à tous les autres. (Ælian. *Var. Hist lib.* ix. *cap.* xv. *p.* 454. Ὅτι ποιητικῆς ἁπάσης Ἀργεῖοι τὰ πρῶτα Ὁμήρῳ ἔδωκαν, δευτέρους δὲ αὐτοῦ ἔτατον πάντας.)

Les Artistes anciens firent les figures des Dieux, en réunissant dans leurs statues les différens *traits* de *beauté* répandus dans un grand nombre de figures humaines, choisies parmi les plus belles; (Cic. *de Orat.* & Quint. *Instit. Orat.*) ils associerent ces *traits* avec ceux que comportoient l'*âge* & le *caractere* que la mythologie donnoit à ce Dieux. Ils firent de mêmes les portraits d'Homere, en rassemblant les traits de la *vieillesse* & de la *cécité*, avec ceux que comportoient l'*âge* & le *caractere* qu'on lui supposoit, soit comme auteur de l'*Iliade*, soit comme auteur de l'*Odyssée*. Ce fut ainsi que suivant Denys d'Halicarnasse, pour peindre une figure d'Helene nue, après avoir rassemblé dans son imagination les différentes parties de la plus belle nature, dont les Crotoniates lui fournirent les modeles, Zeuxis employa les regles de son art à faire un ouvrage d'une *parfaite beauté*, qui représentoit non Helene telle qu'elle fut, mais l'idée qu'il avoit conçue d'une beauté plus grande que toutes celles de la nature même. (Dionys. Halic. Καὶ πόλλῶν μερῶν συλλογίσαντι συνέθηκεν ἡ τέχνη τέλειον καλόν.) Ceux qui firent les tétes d'Homere, en rassemblant dans leur imagination les traits les plus propres à marquer le *Génie actif* & *plein de feu* qu'il montre dans l'*Iliade*, ou le *Génie* plus *tempéré* qu'il montre dans l'*Odyssée*, en formerent des figures qui *Caractériserent* ces deux poêmes, & servirent à représenter leur auteur. Ces *traits* différemment choisis par des artistes, dont l'imagination & le sentiment n'étoient pas les mêmes, furent par cette raison rendus très-différemment: de-là vint que toutes les figures d'Homere effectivement ressemblantes dans le fond, varient cependant très-considérablement dans les détails; d'où il arrive qu'on reconnoit toujours le sujet de ces portraits, quoique réellement si différens les uns des autres, que quand on en compare deux ensemble, on a peine à y reconnoître la même persone, qu'on y reconnoissoit en les considérant seuls & à part: ce-ci arrive sur-tout quand on compare séparément les têtes faites pour représenter Homere, comme auteur de ses deux poêmes; car alors, la différence entr'elles semble encore plus apparente qu'elle ne le paroit, lorsqu'on compare l'une avec l'autre deux têtes destinées à le représenter, comme l'auteur d'un même poême.

 J'ai

vrages, ne fut plus considérée que comme accessoire à des statues,

J'ai par-devers moi plusieurs expériences du fait que je viens de rapporter : il n'auroit pas lieu, si les portraits d'Homere eussent été copiés d'après un même original, ou s'ils eussent été faits d'après une même tête prise à des âges différens. Nous voyons en effet de ces portraits, qui dans un même âge n'ont cependant ni les mêmes traits, ni les mêmes proportions relatives, & dans lesquels la charpente de la tête & la forme des os est toute différente : une telle singularité montre bien, que ces têtes tirent leur ressemblance de la seule idée qu'elle rappelent d'un homme, dont les talens & le génie ne ressemblerent à ceux d'aucun autre. Cette idée est si clairement exprimé dans ces sortes de figures, qu'elle empêche de les confondre avec aucunes autres. Tout amateur, ou marchand d'antiquités, en voyant déterrer une tête de cette sorte, de quelque *Espece* qu'elle soit, & quoiqu'elle puisse être représentée de cent façons différentes, dira au premier coup-d'œil que c'est une tête d'Homere.

Malgré la grande diversité qu'on observe dans les têtes d'Homere, dont aucune n'est presque jamais semblable à l'autre, quoiqu'elles se ressemblent toutes pour le fond du caractere, on peut cependant les réduire à deux *Especes* très-marquées & très-distinctes : chacune de ces *Especes* se rapporte à l'une des deux formes de tête employées dans les deux figures d'Homere représentées par Archélaüs de Priene. Et quand le nom d'Homere ne seroit pas écrit sous l'une de ces figures, on la reconnoitroit aux descriptions que les anciens nous ont laissées des statues de ce Poëte qui n'existent plus. L'une de ces descriptions, conservée dans Cédrenus, est faite d'après une statue en bronze qui périt dans une incendie arrivée à Constantinople, sous le regne de l'Empereur Justinien. En comparant ce que rapporte cet auteur de la tête de la figure qu'il a décrite, avec ce qu'on voit dans une des deux têtes en marbre de la collection de Mr. Townley, on trouvera dans celle-ci des traits tellement analogues à ceux de l'autre, qu'au moyen de ce qu'on voit dans l'une, on pourra juger de ce qui manque à la description de celle que nous n'avons plus. Je ne prétends pas ici qu'il y ait jamais eu une entiere ressemblance entre ces têtes, mais seulement que leurs traits les plus *caractéristiques* ont eu cette sorte d'analogie très-décidée, qui n'empêcheroit cependant pas qu'elles ne pussent avoir été différentes, mais qui sert à faire reconnoître la même personne dont on a voulu faire le portrait dans ces deux figures.

La

ſtatues, où la ſupériorité du Génie des artiſtes, parvint à égaler la majeſté des Dieux qu'ils repréſenterent.

L'époque

La tête, dont parle Cédrenus, comme celle que je lui compare ici, avoit l'air de penſer profondément; Homere y étoit repréſenté dans l'action de méditer; (Cedren. *Compt. Hiſt.* N° 149. *p.* 369. *Facie cogitabundum fuiſſe.)* ſa barbe étoit épaiſſe & négligée; (*Καὶ πώγων ὠυτοῦ ἀπλῶς καθεῖτο.*) des cheveux peu abondans, mais également arrangés ſur ſa tête, tomboient aux deux côtés de ſon viſage. (*Θρίξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμοία ἐν τοῖς ἑκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιουμένη.*) On voit par le marbre, que ces cheveux, étoient tirés du ſommet de la tête ſur le devant & les côtés; ils étoient ſéparés de ceux de la partie poſtérieure du col, par l'oreille qu'ils laiſſoient nue, pour couvrir les tempes. Son viſage, ajoute Cédrenus, montroit la triſteſſe ou l'auſtérité de la vieilleſſe: (*Τετριχωμένῳ δὲ τῷ προσώπῳ γήρατι.*) malgré cette triſteſſe, on ne laiſſe pas d'obſerver dans la tête en marbre, une douceur de mœurs, propre à tempérer ce que la gravité rendroit trop auſtere. Ce mélange de choſes me ſemble inſpirer plutôt la *vénération*, qu'on accorde volontiers, que le *reſpect* qu'on ne rend que malgré ſoi, parce qu'il ſemble exigé par l'autorité qui humilie, au lieu que la vénération eſt l'effet du ſentiment; elle nait de la nature des choſes, elle eſt le ſuffrage libre d'une ame qui juge par elle même, & rend juſtice. Dans la ſtatue d'Homere, que nous n'avons plus, ainſi que dans le marbre dont nous parlons, les yeux paroiſſoient adhérens aux paupieres, afin de montrer qu'il fut aveugle, comme la tradition le diſoit: (*ὄμματα δὲ συνημμένα τοῖν βλεφάροιν, ὃιον ϗ ὁ περὶ αὐτοῦ λόγος ἔχει, τυφλὸν ἐμφαίνοντα.*) j'ajouterai ici que dans la tête en marbre, les yeux ſont peu enfoncés ſous les ſourcils. Ils y paroiſſent fixés dans leur orbite; mais la bouche eſt couverte ſous l'épaiſſeur de la barbe, ce qui la faiſant paroître grande, lui donne à mon gré un air très-marqué de loquacité. Son front large & quarré s'applatit vers les tempes, & ſon viſage eſt celui d'un vieillard; cependant, les rides n'ont pas laiſſé grande impreſſion ſur ſes joues: légérement empreintes ſur le front, elles y reſſemblent aux mouvemens d'une onde calme, à peine effleurée dans ſa ſurface par l'haleine des vents. Tout anonce dans le caractere de cette tête, la plus grande tranquillité d'ame, rien n'y montre ce feu du *ſentiment*, qui doit échauffer celui qui veut le communiquer aux autres; elle ſemble n'en pas ſentir l'ardeur, ou ne l'avoir éprouvée que rarement:

rien

L'époque où le marbre d'Arondel met Homere, correspond à la

rien ne me rappele le chantre *passioné* de l'*Iliade*, qui ne put exprimer les violentes passions qui agitent ses héros, sans les avoir éprouvées en lui même. Tout, dans ce portrait, me rappele l'idée de l'*Odyssée*, me fait penser à son auteur, & me le fait voir comme s'il étoit présent. La forme de tête qu'on lui voit ici, constitue une des deux *Especes* de ses portraits : tous ceux de cette sorte s'approchent plus ou moins de l'idée, que celui-ci fait concevoir à ceux qui l'examinent par les yeux du sentiment. L'autre *Espece* de portraits d'Homere, tenant par sa ressemblance à celui de la figure représentée au haut de l'Hélicon par Archélaüs de Priene, nous fait voir qu'au tems de cet artiste ces deux compositions de tête d'Homere étoient en usage. Cette seconde sorte de portraits est décrite avec beaucoup de pompe dans une épigramme du *cinquieme* livre de l'Anthologie. Elle fut faite au sujet d'une statue, dont les traits avoient avec ceux d'une autre belle tête d'Homere de la collection dont j'ai parlé, les mêmes rapports qu'avoient les traits de la tête décrite par Cédrenus, avec ceux de la tête en marbre dont on vient de faire mention. Cette statue d'Homere étoit de bronze : le travail en doit avoir été bien supérieur à celui de la statue dont Cédrenus parle si froidement, & sa beauté singuliere paroit avoir échauffé l'enthousiasme du Poëte inconnu, qui nous en a conservé le souvenir. " *Le sage Homere*, dit-il, *se montroit dans ce bronze*; *le sentiment ne* " *lui manquoit pas, il n'étoit pas privé d'intelligence, mais seulement de cette voix Di-* " *vine*, qu'il eut autrefois. *L'Art ne fit rien de plus solemnel*; *un Dieu y avoit* " *à-la-fois fondu le bronze & l'image de sa figure*."

Ευφρονα χαλκὸν Ομηρος ἐδείκνυεν ὄυτε μενοινῆς
Αμμορον, ὄυτε νόου κεχρημένον, ἀλλ' ἄρα μούνης
Φωνῆς ἀμβροσίης. ἀνέφαινε δὲ θυάδα τέχνην,
Η ϗ χαλκὸν ἔχευεν ὁμοῦ θεὸς εἴδεϊ μορφῆς.

Sapiens æs Homerus ostendebat, nec sententiæ carentem,
Nec mentis expertem, sed sola
Voce Divina. Demonstrabat vero sacram artem,
Quod et æs fundebat simul Deus cum imagine figuræ.

On voit par ces vers, qu'on avoit prétendu exprimer quelque chose de divin, dans cette figure d'Homere ; qu'on avoit cherché à y montrer le *sentiment*, & l'*ame*

à la 37ᵉ année de la Prêtreſſe Lipo nommée à la *ligne* 7.

du

l'*ame* même de ce grand Poëte. Il n'y eſt pas parlé de ſa reſſemblance *phyſique*, mais ſeulement de ſa reſſemblance *morale :* cette figure *penſoit* & *ſentoit* comme lui-même ; il ne lui manquoit que la *voix ſeule.* L'artiſte n'avoit pû la lui donner, parce que la voix ne peut ſe rendre par les formes. On ne peut montrer qu'un moment de ſon action, par celle des organes qui la propagent. Il n'en eſt pas ainſi de l'action de l'ame ; elle ſe manifeſte, & ſemble ſe montrer dans la *configuration* qu'elle donne aux parties du corps ſur leſquelles elle influe. Cette forme faiſant remonter à la cauſe par ſon effet, peut donner l'idée d'un être *penſant* & *ſentant*, & faire partager au ſpectateur le *ſentiment* repréſenté dans la figure. Le Poëte, en voyant celle qu'il décrit, " *ne peut croire qu'un ſtatuaire en ſoit l'au-* " *teur ; elle lui paroit être l'ouvrage de Minerve, de la ſageſſe même : elle ſeule a ſu* " *repréſenter Homere ſous des traits convenables. Elle exiſtoit en lui, elle inſpiroit* " *ſes vers divins.*" *Nourri avec Apollon*, Homere *égal au Dieu*, eſt appelé dans cette épigramme le *pere* de celui qui l'a compoſée, parce qu'il y eſt regardé comme le pere de la Poéſie.— " *Sa figure étoit droite ; il reſſembloit à un ſage* " *vieillard, mais ſa vieilleſſe étoit remplie d'agrément.*"

> Ιςατο θεῖος Θμηρος. ἔικτο μὲν ἀνδρι νοῆσαι
> Γηραλέω, τὸ δὲ γῆρας ἔην γλυκύ.
>
> *Stabat divinus Homerus : aſſimilabatur viro intelligentia*
> *Seni ; ſenectus vero erat dulcis.*

On trouve dans la tête en marbre que nous avons comparée à celle dont parle cette deſcription, tous les traits propres à faire reconnoître cette derniere, & à montrer que l'une & l'autre furent exécutées ſur les mêmes idées. Le marbre, comme le bronze décrit par le Poëte, exprime l'*intelligence* de celui qu'il repréſente. Il ſemble *doué de ſentiment :* quelque choſe d'extraordinaire, d'inattendu, de grand, répandu dans toutes les formes de ſa tête, dans tous les traits de ſon viſage, lui forme un caractere dans lequel on reconnoit une ame élevée, un génie ſupérieur, un être d'une nature ſublime & preſqu'approchante de celle des Dieux. On diroit que la ſageſſe elle-même eſt repréſentée par ce vieillard, dont la vieilleſſe eſt à-la-fois remplie d'attraits & de douceur. Par cette partie, ſon caractere differe peu de celui qu'on obſerve dans la

tête

du second marbre. Pronopides, maître d'Homere, qui fut lui-même

tête dont on a parlé ci-dessus. Ce caractere s'exprime dans ces deux monumens par des traits tous différens : la douceur & la vieillesse de l'une de ces têtes, laissent voir celle d'un homme plus sensible & plus agissant, que ne le paroît celui dont l'autre est le portrait ; l'ame du premier semble plus active, & son esprit semble plus élevé. Suivant le Poëte, " *la figure d'Homere inspiroit* " *la vénération.*"

Σέβας δ' ἀπελάμπετο μορφῆς.

Veneratio vero effulgebat formæ.

La *Vénération*, également produite par les deux têtes en marbre comparées à celle-ci, s'y fait ressentir à différens degrés. Dans le portrait d'Homere de la *seconde Espece*, il est représenté avec une *sublimité de caractere* à laquelle celui du portrait de l'*autre Espece* est bien éloigné d'atteindre : & comme cette *sublimité de caractere*, fait concevoir une haute idée de la personne en qui elle éclate, il résulte dans celui qui apperçoit la *sublimité* de ces sortes de têtes, un sentiment plus profond & une idée plus durable que ne peuvent l'être le sentiment & l'idée que donnent toutes les autres têtes d'un caractere moins élevé. L'un de ces portraits d'Homere, séparé de l'autre, fera une grande impression ; mis à côté de lui, il ne paroitra plus ce qu'il paroissoit auparavant : on sera presqu'étonné de l'estime qu'on en faisoit, & sans qu'il ait changé de mérite, on aura changé l'opinion qu'on en avoit. Cela même fair voir, que de ces deux portraits, celui qui l'emporte sur l'autre est dans le style *sublime*. Car la propriété de ce style est de rabaisser tous les autres, & de s'attirer toute l'attention à lui seul. Sa force toute-puissante en a prêté au foible Poëte qui décrit une figure de ce genre. Il dit que la *vénération s'élancoit de cette figure*, & laisse concevoir par cette énergique façon de s'exprimer, la *sublimité* du caractere imprimé dans la figure qu'il décrit. Dans le portrait d'Homere dont nous parlons, tout retrace, ou plutôt exprime la *sagesse* ; & par *le mouvement de son cou*, qui est à peine sensible, *par le jet de ses cheveux, qui du sommet de la tête se répandent sur sa partie inférieure, & viennent autour des oreilles recouvrir les tempes*, cette tête ressemble exactement à celle que décrit l'épigramme Grecque.

lui-même un Poëte célébre, employa dans ses écrits les caracteres

Αὐχένι μὲν κύπτοντι γέρων ἐπεσύρετο ΒΟΤΡΥΣ
Χαίτης εἰσοπίσω πεφορημἰ ἀμφὶ δ' ἀκουὰς
Πλαζόμενος κεχάλαςο.

Cervice autem demissa, senex trahebatur RACEMUS
Comæ a tergo latus : circa vero aures
Vagabundus demittebatur.

Indépendamment de la sublimité du caractere, plus grande dans les têtes d'Homere de la seconde *Espece* dont nous venons de parler, celles-ci different encore de des autres, par la vieillesse toujours plus avancée dans ces dernieres, & par cet arrangement de cheveux exprimé dans l'épigramme Grecque par le mot Botrus. La forme désignée par cette singuliere expression, se voit dans plusieurs têtes de Bacchus, mais seulement dans celles qui représentent ce Dieu avec la barbe. Il en existe une très-belle de cette sorte dans la collection de Mr. C. Townley : les cheveux de cette tête descendent sur ses tempes ; ils s'y distribuent en plusieurs rangs de boucles arrondies & pressées, comme le font les grains d'une *grape de raisin,* dont le nom s'exprime par le mot Botrus, aussi employé pour marquer cette figure de cheveux qui lui ressemble. Son arrangement, destiné à représenter le raisin consacré à Bacchus, fut spécialement réservé à la chevelure de ce Dieu : on ne le voit employé dans celle d'aucune autre Divinité. La figure d'Homere dont il est parlé dans l'épigramme, & celle de la collection dont on parle ici, sont les seules où l'on puisse observer distinctement cette particularité : car dans les têtes de ce Poëte qu'on voit au palais Farnese & au Capitole, les cheveux sont adhérens aux tempes ; au lieu que dans celle-ci, ils s'en séparent d'une maniere très-sensible, & par-là même se conforment davantage à la forme qu'ils prennent dans les figures de Bacchus barbu.

On a vu, par l'explication des monumens rapportés ci-dessus, les raisons pour lesquelles Homere fut représenté sous les formes de Jupiter, avec les attributs d'Apollon : la forme spécialement réservée aux cheveux de Bacchus, donnée à ceux de ce grand Poëte, pourroit faire penser qu'on a voulu exprimer par cette forme l'auteur des poêmes, dont ceux que dans la suite on composa

ractères Pélasgues, dont s'étoient autrefois servi Orphée & Thymœtès

pour le théâtre consacré à Bacchus, tiroient leur origine. (Plat. *de Republ. lib.* x. Ὅμηρος πρῶτος διδάσκαλος ϗ ἡγεμὼν ἁπάντων τῶν καλῶν τῶν τραγικῶν.) Euripide, par un motif en apparence semblable, est représenté avec le *thyrse* de *Bacchus* & le *masque* de *Melpomene*, dans un bas-relief où son nom est écrit avec celui des tragédies qu'il composa pour le théâtre. Ce marbre doit se trouver parmi ceux de la collection Farnese. Bacchus, comme nous vons fait voir ailleurs, ne présidoit pas moins à la *Divination* qu'au *Théatre*: & comme on tiroit des présages des vers d'Homere & de ceux d'Euripide, ce fut peut-être une des raisons pour lesquelles l'un fut représenté avec la forme de cheveux propre à Bacchus, & l'autre avec le sceptre de ce Dieu. La *Divination* par les vers d'Homere portoit le nom de *Rapsodomantie*. On voit par un passage de Lampride qu'elle étoit encore en usage au tems de l'Empereur Macrin. (Æli. Lamprid. *in Diod.)* Brutus crut voir le présage de sa mort dans un passage de l'*Iliade*; (Val. Maxim. *lib.* i. *cap.* vii. N° 7.) & Socrate, en plaisantant trois jours avant de boire la ciguë, tira un présage semblable des vers d'Homere.

L'épigramme Grecque donne à la statue d'Homere "*une barbe, qui s'étendoit de* " *toutes parts: elle étoit légere & frisée, & ne finissoit pas en pointe, mais se terminoit* " *quarrément.*" C'est exactement la forme de la barbe qu'on voit à la tête en marbre, que nous comparons à celle de la statue décrite par ces vers. Cette barbe, rare & frisée, laisse voir toute la forme du menton qu'elle recouvre à peine; & comme le dit encore l'auteur de ces vers, *elle ajoute à la beauté de la poitrine & du visage*, qui effectivement perdroient à ne l'avoir pas.

Κάτω δ' εὐρύνετο πώγων
Ἀμφιταθεὶς, μαλακὸς δὲ ϗ εὔτροχος. οὐδὲ, γὰρ ἦεν
Ὀξυτενὴς, ἀλλ' εὐρὺ ἐπαύετο, κάλλος ὑφαίνων
Στήθεϊ γυμνωθέντι, ϗ ἱμερόεντι προσώπῳ

Deorsum dilatabatur barba
Undique protensa; mollis vero et volubilis. Neque enim erat
In acutum tendens, sed in latitudinem desinebat, pulchritudinem contexens
Pectori nudo et amabili vultui.

La

Thymœtès de Lacédémone fon contemporain : ces caractères

La tête en marbre a le front chauve ; les cheveux en font peu épais, mais ils font tirés fur le devant, comme pour fuppléer à ceux qui manquent à cette partie, & pour en couvrir le défaut. C'eft pourquoi ils font affujettis par la bandelette ou diadême dont la tête eft entourée. S'il eft poffible de repréfenter la prudence, elle l'eft dans cette tête, par la forme élevée de fa partie antérieure, & par l'air de gravité qu'elle tire de fa conformation. Tout cela me femble décrit dans les vers Grecs.

Γυμνὸν δὲ εἶχε μέτωπον, ἐπ' ἀπλοκάμω δὲ μετώπω
Ἧστο σαοφροσύνη κουροτρόφος.

Nudam vero habebat frontem : in calva vero fronte
Stabat prudentia juvenes nutriens.

Les têtes d'Homere de la feconde *Efpece*, font particulierement remarquables, dans les parties voifines des yeux. L'*Art prévoyant*, dit le Poëte, *avoit élevé le contour des deux fourcils, & avec raifon ; car les yeux étoient privés de la lumiere :* cependant ils *n'avoient pas le défagrément que caufe la cécité ; quelque chofe de gracieux fe faifoit encore fentir dans les yeux ; l'Artifte en avoit ménagé les traits afin de faire voir que la lumiere de la fageffe, qui ne peut s'éteindre, fe confervoit dans fon ame.* Il faut confidérer avec attention le marbre, en lifant cette defcription, pour en apprécier toute l'énergie ; la *Grace*, dont elle parle, fe retrouve en effet dans les yeux aveugles d'Homere ; elle paroit diminuer la peine que donne la vue de ceux qui ont le malheur d'être privés de fon organe. La *Cécité* ne fe montre qu'autant qu'il faut pour fe faire reconnoître; elle femble couverte par l'épaiffeur & la cavité de l'os fur lequel le fourcil fe recourbe. Le jeu de l'œil eft remplacé par celui des mufcles dont fon orbite eft environné : cette difpofition des chofes n'eft pas un effet de la *nature* mais de l'*art*, comme l'obferve l'auteur de ces vers ; c'eft l'Art, qui, pour éloigner la forte de terreur que caufe l'afpect d'un aveugle, en fupprimant l'action des yeux, à fu imprimer l'idée de mouvement à fes parties voifines. Par la profondeur de la cavité où l'œil eft encaftré, vous fentez l'habitude à réfléchir profondément fur les chofes qu'il a vues, qu'il ne voit plus, mais qu'il fait voir aux autres ; vous reconnoiffez cette fageffe, dont l'*inextinguible* lumiere fe répand du dedans au dehors, & vient

racteres étoient donc encore en usage au tems d'Homere, & s'il

éclairer par le moyen de l'aveugle qui est le peintre de la nature : la lumiere ne lui semble ôtée, que pour rendre plus étonante celle qu'il répand autour de lui, elle éclate dans tout ce qu'il à écrit : malgré l'aveuglement d'Homere, nous voyons, dit Ciceron, non sa *poésie* mais sa *peinture*. (Tuscul. Quæst. *lib.* v. *Traditum est Homerum cæcum fuisse ; at ejus picturam non pœsin videmus.)* Voici les vers qui spécifient ces traits, dont on ne trouve presqu'aucune trace dans les autres têtes d'Homere ; & je prie le lecteur d'observer que l'auteur, pour marquer ici l'intention de l'*Art* dans la composition de ces têtes, dit expréssement que son dessein à été de ne pas donner à sa figure l'apparence d'un aveugle, & de montrer la sagesse de la personne qu'elle représente. Cela suppose donc que cette figure n'étoit pas prise de la nature, qu'elle étoit l'ouvrage de limagination de l'artiste, & qu'il pouvoit en disposer à son gré les parties, pour exprimer l'idée qu'il il s'étoit formée d'Homere par la lecture de son plus beau poême.

Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὄφρυς
Ἀμφοτέρας προβλῆτας ΕΥΣΚΟΠΟΣ ἔπλασε ΤΕΧΝΗ.
Οὔτι μάτην· φαέων γὰρ ἐρημάδες ἦσαν ὄπωπαι.
Ἀλλ' οὐκ ἦν ἀλαῷ ἐναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.
Ἕζετο γὰρ κενεοῖς χάρις ὄμμασιν· ὡς δὲ δοκεύω,
ΤΕΧΝΗ τοῦτο τέλεσσεν, ὅπως πάντεσσι φανείη
Φέγγος ὑπὸ κραδίην σοφίης ἄσβεστον ἀείρων.

Circa vero supercilia
Utraque prominentia PROVIDA formavit ARS.
Neque frustra : luce enim orbati erant oculi.
Sed non erat cæco similis viro aspectu
Sedebat vero in vacuis gratia oculis : at vero censeo
ARS hoc perfecit, ut omnibus ostenderet
Lucem sub corde sapientiæ inextinguibilem attollens.

Les deux joues, dans la statue en bronze qui représentoit Homere, *étoient un peu creusées & affaissées par les rides de la vieillesse.* Cette cavité des joues, qui s'étend jusques sur les tempes, cet affaissement des chairs, s'observent dans la tête

& s'il ne les employa pas, il se servit nécessairement de ceux qui

tête en marbre : les pommetes en sont élevées ; elles se montrent sensiblement dans cette partie qui se colore quand la pudeur est émue. Une telle disposition de choses, donne à la figure d'Homere *le maintien de la pudeur qui paroit née d'elle-même*, & qui, suivant l'ingénieuse expression de l'épigramme, est la *compagne* des Graces.

Δοιαὶ μὲν ποτὶ βαιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαὶ,
Γήραϊ ῥικνήεντι κτάσχετοι· ἀλλ' ἐν ἐκείναις
Αὐτογένης Χαρίτεσσι συνέστιος ἵζανεν αἰδώς.

Binæ quidem paululum cavabantur genæ.
Senio rigoso detentæ. Sed in illis,
Per se natus, Gratiis comes sedebat Pudor.

Les joues de cette tête sont froissées par la vieillesse, dont l'empreinte, plus sensible sur le front, s'y marque par des sillons plus profonds ; la peau plus aride, y laisse voir davantage l'os auquel elle est attachée : mais c'est autour des yeux que la caducité s'est gravée encore plus profondément. Les épis creusés par les rides à leur angle extérieur, montrent le desséchement de toutes ces parties : le ravage du tems se fait encore mieux sentir dans celle qui joint le nez au front ; la peau repliée s'y affaisse sur elle-même, elle reste immobile & privée de son élasticité. C'est toujours sur le front, sur le nez, autour des yeux, que les grandes passions se manifestent, il faut les sentir vivement pour les exprimer avec chaleur, comme l'a fait Homere. L'ardeur de ces passions semble avoir laissé sur les parties qui les ressentent, les traces profondes qu'on observe dans cette tête ; elles y ont toute l'énergie, tout le pathétique des discours où le Poëte peint l'emportement d'Achille, la colere d'Agamemnon, la violence d'Ajax ou la rapidité de Diomedes. Cependant, malgré le changement arrivé dans les traits de son visage, on y voit les restes d'une beauté peu commune ; il a encore un air de grandeur, de supériorité, de majesté, qui donne l'idée du précepteur de l'univers ; toutes les autres têtes de Philosophes disparoissent à côté de celle-ci ; on sent que le corps auquel elle appartint étoit d'une stature très-élevée, trés-robuste, & qu'enfin son maintien devoit avoir quelque chose de solemnel & d'auguste, difficile à trouver en d'autres figures que celles des Dieux ou des Héros.

La

qui se voyent ici ; car alors on ne connoissoit pas les lettres courantes,

La bouche est peut-être la partie la plus remarquable de cette tête, & de celle en bronze que décrit l'*Anthologie :* elle a dans le marbre une *grace*, une *vénusté* que les Latins exprimoient par le mot *suaviloquentia*, dont se sert Lucrece pour marquer l'aménité de la poésie, le charme de l'expression, la *douceur*, ou enfin la *suavité* des paroles. On croiroit entendre sortir de cette bouche le tendre discours de Phénix, qui cherche à réveiller la clémence dans le cœur inflexible d'Achille ; qui représentente les *Prieres* au pas chancelant, au front ridé, au regard incertain : elles suivent l'*Offense* dont elles réparent les outrages : filles de Jupiter, elles fléchissent la colere même des Dieux ; le miel de la séduction est sur les levres de cette figure. C'est ce que l'épigramme Grecque exprime par ces vers.

Πιερικὴ δὲ μέλισσα περὶ ϛόμα θεῖον ἀλᾶτο,
Κηρίον ὠδίνουσα μελιϛαγές.

Pieria vero apis circa os divinum oberrabat
Ceram *pariens* Mel *stillantem.*

Les mots de cire & de miel, employés ici par le Poëte, sont des figures dans le goût oriental : elle expriment ce *mélange de l'utile & de l'agréable* qui, suivant Horace, fait le plus grand mérite de la poésie, le point où elle cherche d'atteindre, & celui où sont effectivement arrivés les poëmes d'Homere.

On voit par la tête d'Homere en marbre, qu'il semble écouter ou faire attention à quelque chose ; mais la tête de la statue en bronze paroit avoir été inclinée sur le côté droit, pour approcher l'oreille, comme pour entendre la voix d'Apollon & des Muses ; c'est ainsi qu'elle est décrite dans les vers de l'épigramme : en cela, son action différoit manifestement de celle de la tête que nous lui comparons ; mais ce en quoi elle eurent ensemble une parfaite ressemblance, c'est que toutes les deux représenterent Homere dans l'action de méditer, de faire des recherches, dont il paroit profondément occupé dans la tête en marbre. Le Poëte dit, qu'*il semble s'occuper à construire un ouvrage, dans lequel il s'agit de décrire les travaux de la guerre, & les combats que doit chanter la Syrene du mont Piérus.*

'Εν

courantes, tout s'écrivoit en majuſcules, même au tems où furent écrits les livres découverts à Herculanum. L'embarras de cette ſorte d'écriture dont la marche eſt très-lente, fit inventer les *ſigles* ou lettres abregées, qui ſont des eſpeces de

'Εν δ' ἄρα θυμῷ,
Σκεπτομένῳ μὲν ἔικτο. νόος δέ οἱ ἔνθα καὶ ἔνθα
Εξ ἀδύτων πεφόρητο πολυστρέπτοιο μενοινῆς,
Πιερικῆς Σειρῆνος ἀρήϊον ἔργον ὑφαίνων.

In animo ſane
Inveſtiganti erat ſimilis : mens vero ipſi inde et inde
Ex receſſu ferebatur varii deſiderii,
Pieriæ Syrenis martiale opus texere.

Comme l'*Odyſſée* ne repréſente pas les combats, comme au contraire l'*Iliade* en eſt remplie, on voit que par ces expreſſions, le Poëte a prétendu montrer que la figure dont il exprimoit l'intention, devoit être celle de l'auteur de l'*Iliade*, & non celui de l'*Odyſſée*. Ce dernier poëme ſembloit aux anciens, avoir pour objet de repréſenter, le modele des *vertus Civiles*, l'autre leur paroiſſoit repréſenter le modele de la *vertu Militaire*. On peut dire que l'idée d'un homme excellent dans la premiere de ces choſes, ſe voit dans la tête où Homere eſt repréſenté comme l'auteur de l'*Odyſſée*, mais la *vertu Héroïque* ſe fait bien mieux ſentir dans celle qui le repréſente comme le chantre de l'*Iliade*.

Ces obſervations nous montrent, que nous retrouvons dans les monumens encore exiſtans, les deux eſpeces de figures d'Homere décrites par les anciens ; les deux formes différentes de ces figures furent employées enſemble dans le bas-relief d'Archélaüs de Priene ; où ſont à-la-fois repréſentés l'Apothéoſe & les deux poêmes d'Homere : mais puiſqu'un même homme à un même âge à peu-près, ne peut avoir qu'une reſſemblance, de ce qu'on trouve cependant deux caracteres, & deux reſſemblances très-diſtinctes dans les têtes antiques d'Homere, qui différent peu par l'âge qu'elles expriment, il faut en conclure qu'elles furent faites, non pour le repréſenter tel qu'il fut, mais tel que ſes ouvrages firent concevoir qu'il peut-être, & qu'on les modela ſuivant la méthode développée ici.

chiffres,

chiffres, dont on peut voir des exemples répétés dans les inſcriptions d'Alcamene & de Polydore rapportées ci-deſſus.

Iphitus qui reſtitua les Jeux Olympiques 112 années avant la premiere Olympiade, vécut dans la 16e. année du pontificat de la prêtreſſe qui précéda *Makais*. Le nom de cette prêtreſſe eſt effacé par le tems; mais le marbre nous apprend qu'elle conſerva l'emploi de *Mere* pendant 31 ans. On montroit à Olympie, dans le temple de Junon, le *Diſque* ſur lequel Iphitus, avoit fait graver les tems où devoient ſe célébrer les *Jeux Olympiques*, les loix de la treve qui s'obſervoit alors dans toute la Grèce, & les franchiſes appartenantes à ces jeux: tout cela étoit écrit, non en ligne droite, mais en une ligne (186) qui rentroit en elle-même, & ſe terminoit à ſon centre. Cette maniere d'écrire étoit pratiquée ſur les mêmes principes que celle en *Bouſtrophédon:* leur objet étoit d'empêcher l'œil d'abandonner la ſuite des mots & le ſens du diſcours, en ſe tranſportant de la fin d'une ligne à ſa partie oppoſée, où nous mettons le commencement de l'autre. Ce *Diſque* d'Iphitus étoit le *Ca-*

(186) Pauſan. *lib.* v. *cap.* xxx. *p.* 427. Εςὶ δὲ —— καὶ ὁ Ἰφίτου δίσκος. —— ὁ δὲ τοῦ Ἰφίτου δισκος, τὴν ἐκεχειρίαν τὴν ἐπὶ τοῖς Ὀλυμπίοις ἐπαγγέλλουσιν οἱ Ἠλεῖοι. τούτην οὐκ ἐς εὐθὺς ἔχει γεγραμμένην, ἀλλὰ ἐς κύκλου σχῆμα περίεισιν ἐπὶ τῷ δίσκῳ τὰ γράμματα. *Eſt —— Iphiti Diſcus. —— Iphiti vero diſco ad Olympiorum inducias indicendas uſi ſunt Elei. Inſcriptæ enim ſunt illæ iu diſco, non recto verſuum ordine, ſed orbem ambientibus literis.* Cet ordre de lettres en uſage dans le Péloponeſe, s'y voit employé vers le tems d'Iphitus, dans les monumens des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, dont on a parlé ci-deſſus.

lendrier

lendrier d'Olympie : on en fait encore ſur des lames de bronze, qui ont à-peu-près la même forme, & le même objet.

La premiere Olympiade, dans laquelle l'*Eléen Corœbus* remporta le prix de la courſe aux Jeux Olympiques, tombe dans la neuvieme année de la Prêtreſſe Amymone, nommée à la ligne 12 ; ſon miniſtere fut de 30 ans. On ſculpta vers ce tems-là les bas-reliefs du fameux coffre de Cypſélus, dont Pauſanias nous a laiſſé la plus ample deſcription. (187) Ce coffre fait en cedre, étoit couvert de figures, dont les unes étoient d'or, les autres d'ivoire, quelques-unes étoient priſes dans le bois même. La compoſition des ſujets qu'elles repréſentoient, me ſemble ſans aucune comparaiſon ſupérieure à celle des bas-reliefs du bouclier d'Achille. On y voit déjà l'idée de la *beauté idéale*, & celle du *caractere* qui eſt peut-être la partie la plus importante de l'Art. Les poëmes d'Homere firent chercher l'une & l'autre, & la ſculpture, dans cet ancien monument, ſemble avoir été portée au point où elle parvint en Italie vers le quinzieme ſiecle. Elle ne paſſa pas ce point chez les modernes, mais elle alla beaucoup plus avant chez les Grecs. Le coffre de Cypſélus eſt une preuve inconteſtable des grands progrès qu'avoient faits les Arts, vers la premiere Olympiade, 24 ans environ avant la fondation de Rome. Les inſcriptions

(187) Pauſan. *lib.* v. *cap.* xxxvii. & xxxviii.

des bas-reliefs ſculptés ſur ce coffre étoient écrites en *Bouſtrophédon*, comme le ſont celles des mêmes tems dont on parle ici : on y avoit employé ces *ſigles* ou *abbréviations* dont j'ai parlé, & dont l'emploi ſe voit encore ſur les monumens d'Alcamene & de Polydore, faites peu de tems après. Je quitte ces recherches qui me conduiroient trop-loin pour remonter encore à des tems antérieurs à ceux du monument des prêtreſſes d'Amycles.

Lacédémon, qui donna ſon nom à la Laconie dont il fut Roi avant ſon fils Amyclas, fut le premier qui éleva près de cette ville un temple aux Graces : il n'en reconnut que deux, & donna à l'une le nom de *Cléta*, qui ſignifie *la célèbre*, & à l'autre celui de *Phænna*, qui ſignifie l'*éclatante*. (188) Ces idées très-poëtiques, très-dignes du ſujet qui les inſpiroit, ne peuvent être d'un tems barbare ; elles montrent un ſiecle poli, & par conſéquent éclaïré : le Prince qui les conçut avoit épouſé Sparté fille d'Eurotas ; celui-ci, *parvenu à un très-grand âge* & n'ayant pas d'enfans mâles, céda la couronne à ſon gendre. (189) Eurotas, comme on a vû, fut grand-pere d'Amyclas ; il bâtit une *chapelle* à la diſtance d'environ cinq cens pas de l'endroit où ſon petit-fils fit

(188). *lib.* iii. *cap.* xviii. *p.* 254. Καὶ πρὸς αὐτῇ Χαρίτων ἐςὶν ἱερὸν, Φαέννας ϰ Κλητᾶς, καθὰ δὴ ϰ Ἀλκμὰν ἐποίησεν. ἱδρύσασθαι δὲ Λακεδαίμονα Χάρισιν ἐνταῦθα ἱερὸν, ϰ θέσθαι τὰ ὀνόματα ἥγηνται. *Proxima amni eſt Gratiarum ædes*, Phæennæ *et* Clitæ, *quæ ſunt Alcmani verſibus nobilitatæ. Lacædemona putant* Gratiis *ædem eam dedicaſſe, nomina etiam impoſuiſſe.*

(189) Pauſan. *lib.* iii. *cap.* i.

enſuite

enſuite conſtruire le temple d'Apollon Amycléen. Cette *chapelle* exiſte encore à préſent en ſon entier. Elle étoit renfermée dans un hallier, quand Mr. l'Abbé Fourmont en fit la découverte. Après avoir eſſarté les arbres & les buiſſons qui la couvroient, (190) on vit un édifice dont trois pierres d'une énorme grandeur forment le pédiment : elles ſervent de degrès pour y monter, & chacune d'elles a ſeize pouces de hauteur. Quatre autres pierres d'un ſeul morceau font les quatre murs ; elles ont cinq pieds d'épaiſſeur, ſur une hauteur ſans doute proportionnée, mais dont Mr. Fourmont ne parle pas. Comme l'intérieur de cet édifice porte dans œuvre ſeize pieds de long, ſur dix de large, chacune des pierres de ſes côtés doit avoir vingt-ſix pieds de long : la longueur des pierres du devant & de la face oppoſée doit être de vingt pieds. Le pavé & le plafond ſont auſſi formés d'une ſeule pierre, de dix pieds de large ſur ſeize de haut : enfin, deux autres maſſes de rocher pareilles aux précédentes, ſont butées l'une contre l'autre, pour former à-la-fois le toît & le fronton de cet édifice, unique en ſon eſpece. Sa porte, haute à peine de quatre pieds, eſt creuſée dans la pierre qui fait le frontiſpice. Ainſi que toutes les autres, cette pierre eſt brute, & de couleur noire. L'architecture décrite ici, anciennement fort commune en Grèce où on l'attribuoit aux Cyclopes, eſt comme on voit celle dont

(190) Mémoires de l'Académie. *T.* XV. *p.* 402.

les anciens Toscans s'attribuerent l'invention : si ces peuples ne l'inventerent pas, leurs descendans l'ont au moins conservée presque jusqu'à nos jours. Mais il est bien étonnant de trouver le style & le goût de leur architecture, dans un pays où l'on a montré qu'on eut autrefois des caracteres pareils aux leurs, & où l'on a fait voir l'origine & la raison des formes empreintes sur leurs plus anciennes monoies.

Malgré la petitesse & la rusticité de ce bâtiment, il me semble pourtant avoir un caractere très-marqué & même très-imposant : il ne parut d'abord qu'une grote à Mr. l'Abbé Fourmont, mais elle lui rappela l'idée d'une fabrique construite par des Géants : c'est une idée que ne feroient peut-être pas naître nos édificès modernes les plus considérables & les plus recherchés.

Après avoir enlevé la mousse épaisse, dont la main des siecles avoit recouvert la façade de cette *chapelle*, on y découvrit des caracteres au moyen desquels on apprit qu'elle fut autrefois consacrée à Minerve *Onga*, " ΔΛΑΙ, par *Eu-*
" *rotas :* il prend dans cette inscription la qualité de Roi
" des *Iketerkerates* IKETEΔKEΔΔTEEϟ, dont le nom
" suivant *Hésychius*, fut celui des *Lacons*, sans doute des
" plus anciens tems : ils cesserent de l'employer, quand ils pri-
" rent celui de *Lacédémoniens*, de *Lacédémon* gendre & suc-
" cesseur d'*Eurotas*. Ce Prince est fameux dans cette na-
" tion, qui se fit honeur de porter toujours son nom, quel-
" que changement de Dynastie qui soit arrivé."

Le

Le nom d'*Onga*, totalement étranger à la Grèce, étoit donné par les Phéniciens à *Minerve :* (191) Cadmus en apporta le culte en Béotie : l'une des portes de Thebes prit ſa dénomination de celle d'*Onga*, parce que ce Hérôs avoit conſacré dans ſon voiſinage un autel en pierres, (192) avec un temple à cette Déeſſe (193) de ſon pays, peu après ſon arrivée en Grèce. Cette époque célébre eſt fixée dans le marbre d'Arondel : elle correſpond à l'an 1519 avant notre Ere, (194) c'eſt environ 125 années avant celle où le temple d'Apollon *Amycléen*, fut fondé par Amyclas. Pour peu qu'aient vécu Lacédémon pere de ce prince & Eurotas ſon aïeul, ce dernier dut néceſſairement être contemporain de Cadmus : auſſi Lydiat & le chevalier Marſham, en ſuivant le marbre d'Arondel, ont-ils mis le tems où Eurotas & Lacédémon commencerent à regner enſemble, trois années avant celle de la venue de Cadmus à Thebes ; (195) il paroit de ce-ci, que la *chapelle* conſacrée par Eurotas à l'*Onga* des Phéniciens, doit avoir été conſtruite dans un tems très-

(191) Selden. *de Diis Syr. Syntagm.* ii. *cap.* iv. *v.* 39.

(192) Nonn. Dionyſ. *lib.* xliv.

> Λαΐνος Ὀγκαίης ἐλελίζετο βωμὸς Ἀθήνης.
> Ὅν ποτε Κάδμος ἔδειμεν.
>
> *Lapideæ Onceæ volvebatur ara Minervæ,*
> *Quam quondam Cadmus ædificarat*

(193) Pauſan. *lib.* ix. *cap.* xii.

(194) Marm. Oxon. *Epoch.* VII. *Can. Chroniq. p.* 242.

(195) Marm. Oxon. *Epoch.* VIII.

voiſin

voiſin de celui, où ſuivant l'opinion commune ces derniers apporterent les lettres en Grèce : celles de l'inſcription conſervée ſur le frontiſpice de cet édifice, doivent par conſéquent être du tems le plus approchant qu'il ſoit poſſible, de celui où Cadmus en donna l'uſage aux Grecs.

Il exiſte donc encore un monument indubitable de l'écriture d'un ſiecle, qu'on regarde comme le plus ancien de la Grèce : ce monument n'a jamais changé de place ; il n'a pu être ni mû, ni tranſporté ailleurs ; il n'a jamais ſouffert la moindre altération, & par-là même il eſt de la plus grande authenticité, quoiqu'antérieur de près de trois ſiecles à la priſe de Troye.

Dans le court intervalle des années écoulées entre l'époque où Cadmus fonda Thebes, & celle où Eurotas conſtruiſit la chapelle d'*Onga*, les lettres, dont ſans doute on faiſoit alors peu d'uſage, n'avoient pas encore eu le tems de ſouffrir d'altération importante. On pourroit donc les retrouver dans l'inſcription de cette chapelle, telles qu'elles furent dans leur origine. Des ſeize lettres apportées par Cadmus, ce monument devroit néceſſairement nous avoir conſervé la forme d'au-moins huit, puiſqu'il y en exiſte ce nombre dans les paroles de l'inſcription copiée par Mr. Fourmont : c'eſt la moîtié de l'*Alphabet* entier tel qu'il fut, dit-on, (196) dans ſa nouveauté chez les Grecs.

(196) Pline *lib.* vii. *cap.* lvi. *Utique in Græcium* (literas) *intuliſſe e Phœnice Cadmum ſedecim numero.*

La

La comparaiſon des huit lettres priſes d'une ſi ancienne inſcription, avec celles de la premiere partie du *catalogue* des Prêtreſſes d'Amycle, nous fait voir qu'elles ſont en tout ſemblables chacune à chacune, à l'exception néanmoins de l'O, dont la forme ronde dans l'inſcription des Prêtreſſes, eſt triangulaire ◿ dans celle d'Eurotas : on verra bientôt la raiſon de cette différence ; elle n'empêche pas qu'on ne trouve dans cette même inſcription le complément des lettres de l'*Alphabet* Cadméen, c'eſt-à-dire celles qui manquent au monument d'Eurotas : en les réuniſſant les unes avec les autres, on paroit aſſuré de les avoir telles qu'elles furent au tems même de Cadmus.

Les mêmes lettres, conſervées ſous la même forme dans les légendes de différentes médailles ne peuvent, malgré l'exactitude de leur reſſemblance, ſervir au même uſage que celles qui ſe tirent de ces inſcriptions. Car les premieres étant néceſſairement poſtérieures au tems de Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies plus de 600 ans après Cadmus, l'éloignement des tems pourroit faire douter ſi elles ne furent pas altérées, ſi des changemens inconnus n'empêchent pas de reconnoître leur origine dans la forme des lettres Phéniciennes, au lieu que ſe trouvant réunies dans des monumens, ou contemporains de Cadmus même, ou d'un tems peu éloigné de celui où il vécut, elles ont toute l'authenticité néceſſaire, pour aſſurer, par la comparaiſon qu'on en peut faire avec les lettres Phéniciennes, ſi effectivement celles-ci

furent,

furent, comme on le dit, l'origine des autres. C'eſt aſſurément la premiere fois que les modernes ont pu faire avec exactitude cette comparaiſon, au moyen des monumens qu'ils ont découverts.

Pour mettre les Lecteurs en état de juger cette queſtion par eux-mêmes, j'ai fait réunir dans la *Planche* XXVIII, les caracteres Phéniciens dont on dit que furent priſes les 16 lettres, qui composerent le premier *Alphabet* des Grecs. Les ſept premieres colonnes de cette *planche*, contiennent autant d'*Alphabets* Phéniciens. Le premier eſt copié d'après Scaliger; (197) le ſecond d'après Bochart: (198) on a tiré le troiſieme de la table du Docteur Bernard, rectifiée & beaucoup augmentée par le ſavant Docteur Morton: (199) le quatrieme vient de celui que Mr. l'Abbé Barthélemy a formé d'après des inſcriptions anciennement découvertes à Malte, & d'après des médailles Syriennes; le cinquieme eſt tiré des médailles de Sicile; le ſixieme eſt extrait des caracteres gravés ſur des inſcriptions conſervées en Chypre & rapportées par Pockocke; enfin, le ſeptieme alphabet Phénicien, eſt dû, comme les trois précédens, à Mr. l'Abbé Barthélemy, qui l'a pris d'une inſcription découverte à Malte depuis quelques années. (200) On lit dans la huitieme & la neuvieme co-

(197) Scalig. *Animad. in Chron. Euſeb. p.* 103.

(198) Samuel. Boch. *Phaleg. lib.* i. *cap.* xx. *p.* 452.

(199) Tab. Edm. Bernardi *cum ſupplem. Carol Marton.* 1759. *col.* viii.

(200) Encyclop. *Planche* V. *T.* II. *Alphabets.* Nos 2, 3, 4, & 5.

lonnes

lonnes de cette table, les noms que les Phéniciens & les Grecs donnoient à leurs lettres. Ces noms vinrent à tous deux des anciens Syriens, dont les caracteres étant passés aux Samaritains, prirent les noms de Syriens, de Phéniciens & de Samaritains.

La dixieme colonne contient les formes des lettres Grecques employées dans l'inscription du temple d'Onga, & dans celles des Prêtresses d'Amycles.

Par la comparaison de l'*ordre* Alphabétique & des *noms* des lettres Grecques, avec l'ordre & les noms des lettres Phéniciennes, il est évident que depuis Eurotas & Cadmus, l'alphabet Grec suivit le même arrangement qu'il eut chez les Phéniciens ; car les noms des lettres Grecques furent évidemment les mêmes que ceux des lettres Phéniciennes : ainsi, l'on ne peut douter que Cadmus n'ait donné cet arrangement & ces noms, suivant la méthode en usage dans son pays.

Malgré cette exacte ressemblance des noms de lettres, il semble pourtant qu'on n'en trouve que cinq *dans l'ancien* alphabet Grec, dont la forme ait une analogie bien déterminée avec les lettres Phéniciennes correspondantes : tels sont le *Gamma*, l'*Epsilon*, le *Lambda*, l'*Omicron* & le *Rho*, marqués dans la table avec des astérisques destinés à rappeler leurs lettres analogues : toutes les autres paroissent avoir peu de ressemblance entr'elles ; & comme la comparaison des tems fait voir qu'elles n'ont pu être altérées dans

ceux où l'on grava les lettres de l'inſcription d'*Onga*, on pourroit au-moins douter, ſi Cadmus donna aux Grecs les lettres, qui, dans cette inſcription, ſont ſi différentes de celles qu'il dut leur apporter de Phénicie : car en prenant dans les ſept alphabets Phéniciens les caracteres les plus analogues, l'on écrivoit le mot ◁/⌃◿| de l'inſcription d'Eurotas, avec les lettres ∇Γ/\//ΠΓ, qui aſſurément ne ſe reſſemblent en rien dans l'A & l'I : ainſi, des 16 lettres dont fut compoſé l'alphabet Grec au tems d'Eurotas, il y en avoit encore neuf autres, outre celles-ci, qui ne reſſembloient pas davantage à celles de Cadmus, bien qu'il vécut dans le même tems.

Quant aux cinq lettres Grecques, dont l'analogie eſt ſenſible avec les lettres Phéniciennes, on pourroit peut-être demander, comment en ſi peu de tems qu'il s'en écoula entre Eurotas & Cadmus, le *He* & l'*Ajin* des Phéniciens, dont la figure eſt celle de l'*Epſilon* & de l'*Omicron* des Grecs, parvinrent à changer de *puiſſance?* Comment d'*Eſprits* qu'ils étoient dans l'alphabet Phénicien, ils devinrent ſi promptement des *voyelles* dans l'alphabet Grec? Comment le *Jod*, qui dans le premier de ces alphabets eſt une *conſone*, ſe transforma dans le ſecond en *voyelle*, comme eſt l'*Iota* qui lui correſpond? Si les Grecs emprunterent ces lettres des Phéniciens, elles ſemblent avoir dû conſerver parmi eux, au moins pendant quelques ſiecles, la même *puiſſance* qui les caractériſoit dans l'*alphabet* dont elles ſortoient : & puiſqu'elles ne l'ont pas fait, il faut bien qu'il y ait eu chez eux quelque

chofe

chose de contraire à l'introduction des caracteres Phéniciens, sous la forme & les qualités où il purent être apportés en Grèce par Cadmus.

Les Phéniciens écrivoient leurs lettres & faisoient marcher les lignes de leur écriture de la gauche à la droite : les lettres & les lignes de l'inscription de la chapelle d'Onga suivent un ordre tout contraire, car elles sont écrites de la droite à la gauche ; ainsi, du tems de Cadmus même, les Grecs, auxquels il est supposé avoir apporté l'écriture, disposoient cependant la leur d'une maniere entierement opposée à la sienne.

Vers le tems de Cadmus, il y eut donc en Grèce deux méthodes d'écrire très-différentes l'une de l'autre : ces deux méthodes se trouvent réunies dans les deux premieres lignes de l'inscription des Prêtresses d'Amycles : (201) la premiere de ces lignes marche de droite à gauche à la maniere des Phéciens, mais la seconde marche de gauche à droite suivant l'ancienne maniere des Grecs ; la troisieme ligne commence dans le même sens que la seconde, & la quatrieme retourne encore suivant l'usage Phénicien, ce qui arrive constamment au changement de chaque Prêtresse jusqu'à la ligne 12, où la marche en *Boustrophédon* se suit sans interruption, jusqu'à la fin des deux marbres.

Ces différentes manieres d'écrire, employées dans une même inscription, nous montrent qu'en la copiant du re-

(201) Voyez la *Planche* XXVI.

giftre, où étoient infcrits les noms & les âges des Prêtreffes d'Amycles, on fuivit très fidélement les formes & l'ordre de l'écriture de chacun des tems où elles vécurent : ceci nous apprend que l'écriture, qui au tems de Cadmus marchoit de droite à gauche chez les Phéniciens, & qui alloit de gauche à droite chez les Grecs, avoit réuni ces deux manieres au tems de la Prêtreffe *Akakalis* ; 175 ans avant la prife de Troye, c'eft environ la 235e année après la venue de Cadmus en Grèce. Cependant, alors même on n'écrivoit ainfi que chaque *phrafe*, & non toute la fuite d'un difcours, comme cela commença à fe pratiquer vers le tems de la Prêtreffe Laodamie fille d'Argalus, qui fut mere pendant 12 ans : à compter de la fin de fon facerdoce, environ 104 ans avant la prife de Troye, l'écriture en *Bouftrophédon* s'introduifit en Grèce, où elle continua toujours, jufques dans la 165e Olympiade : cela paroit n'avoir pas empêché qu'on n'écrivît fouvent de la gauche à la droite, fuivant la premiere méthode des Grecs, comme on le voit par les infcriptions des Rois Talecles, Alcamene, Polydore & Anaxidame, dont nous avons parlé ci-deffus.

De ce qu'une très-petite partie des lettres Phéniciennes fe trouve dans l'alphabet employé en Grèce, peu de tems après celui où Cadmus y arriva, de ce que dans la maniere d'écrire des Grecs, vers cette même époque, on obferve une méthode toute différente de celle des Phéniciens, de ce qu'enfin l'alphabet Phénicien n'ayant pas eu le tems de

de s'altérer au tems d'Eurotas, n'étoit pourtant pas le même que celui de la Phénicie, dans le ſiecle où vécut ce Prince, il paroit, que ſi les Phéniciens & Cadmus en particulier contribuerent, comme cela ſemble aſſuré, à l'arrangement des lettres Grecques, ils ne furent pas les ſeuls qui les donnerent à la Grèce ; & puiſque dès leur arrivée en Béotie on voit leurs *caracteres* ſe mêler avec d'autres, dont ils devinrent en quelque façon le *ſupplément*, on peut ſoupçonner que les Grecs eurent un alphabet qui leur fut propre, avant l'arrivée des Phéniciens & de Cadmus en Grèce.

Cette concluſion eſt décidément contredite par Hérodote, & par quantité d'auteurs fondés ſur ce qu'il en a dit. (202) Car il aſſure très-poſitivement, que les Grecs ne connurent pas les lettres avant le tems où elles leur furent apportées par Cadmus ; mais en ajoutant *que c'eſt ſon opinion*, il donne ſon témoignage, non comme un fait, mais comme un ſentiment qui lui eſt propre. Les auteurs des tems ſuivans, ſe prévalant de ce ſentiment particulier, en ont tiré la certitude d'un fait hiſtorique, & ont aſſuré que les Grecs n'avoient pas de lettres avant Cadmus. On peut voir à préſent ſi des monumens incapables de tromper, des monu-

(202) Herod. *lib.* v. *cap.* lviii. Οἱ δὲ Φοίνικες οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπικόμενοι, τῶν ἔσαν οἱ Γεφυραῖοι, ἄλλά τε πολλὰ, οἰκήσαντες ταύτην τὴν χώρην, ἐσήγαγον διδασκάλια ἐς τοὺς Ἕλλημας, ϗ δὴ ϗ γράμματα, οὐκ ἐόντα πρὶν Ἕλλησι, ὩΣ ἘΜΟῚ ΔΟΚΈΕΙ. *Phœnices iſti, qui cum Cadmo advenerunt, quorum Gephyræi fuere, dum hanc regionem incolunt, cum alias multas doctrinas in Græciam introduxere, tum vero literas quæ apud Græcos, UT MIHI VIDETUR, antea non fuerant.*

mens

mens où l'on ne peut trouver que l'usage des tems où ils furent faits, ne détruisent pas l'opinion d'Hérodote, & ne nous font pas évidemment connoître, que pour avoir ajouté quelque chose à l'ancien alphabet de la Grèce, Cadmus passa pour en être l'inventeur. C'est ainsi que pour avoir contribué par différens moyens à l'avancement du monoyage, Erichtonius qui ne l'inventa pas, mais le reçut des Scythes, (203) Ion Roi de Thessalie, (204) Janus, (205) les habitans de l'isle de Naxe, (206) Phidon d'Argos (207) & bien d'autres, passerent pour en être les inventeurs. Il en fut de même des Arts, car la fille de Dibutade de Corinthe, (208) Cléanthe de la même ville, (209) l'Egyptien Philocles, (210) Sauria de l'Isle de Samos, Craton de Sicyone, (211) enfin, Euchir d'Athenes parent de Dédale, (212) passerent tous pour avoir inventé la Peinture : chacun des pays où ils étoient nés, se faisoit honeur de sa découverte ; ce qui ne prouve autre chose, sinon qu'elle existoit dans ces pays à la date des tems où vécurent tous ces prétendus inventeurs,

(203) Jul. Polluc. Onomast. *lib.* ix. *cap.* vi. & Hygin. *fol.* 274.
(204) Lucan. Pharf. *sup. cit.*
(205) Draco. Corcyr. *ap. Athen. cit. lib.* i. *cap.* i.
(206) Jul. Polluc. Onom. *lib.* ix. *cap.* vi.
(207) Strab. Geograph. *lib.* viii. *p.* 358. B. & 376. A.
(208) Athenag. Ath. *Leg. pro Christ.* & Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii.
(209) Plin. *lib.* xxxv. *cap.* iii.
(210) Idem.
(211) Athenag. Phil. Ath. *Leg. pro Christ.*
(212) Aristot. *apud Plinium. lib.* vii. *cap.* lvi.

dont

dont le plus ancien ne fut peut-être pas même celui qui l'employa le premier, mais ſeulement le premier qui en fit uſage dans ſa patrie. (213)

Les

(213) Cette maniere d'employer les témoignages des anciens, ſur les tems & les lieux où furent inventés les Arts & les Lettres, eſt à mon gré, la ſeule capable de concilier tant d'opinions différentes au ſujet de leurs inventeurs. La *Plaſtique* ou l'*Art* de *mouler*, fut, diſoit-on, inventée dans l'iſle de Samos par les Sculpteurs Théodore & Rhœcus : (Plin. *lib.* xxxv. *cap.* xii. *Sunt qui in Samo primos omnium Plaſticen inveniſſe Rhœcum et Theodorum tradant.)* d'autres prétendoient que cet art néceſſaire à la fonte des ſtatues, fut découvert par Théodore de Milet & par Dédale. La *Plaſtique* ne peut en effet avoir été inconnue à ce dernier, s'il eſt vrai, comme le dit Ariſtote, qu'il fit en plomb & cuivre ſa propre ſtatue & celle de ſon fils. Quelques-uns regarderent ces deux artiſtes comme les inventeurs de la *Statuaire :* (Athenag. Athen. *regat.* *Δαίδαλος ϗ Θεόδωρος ὁ Μιλήσιος ἀνδριαντοποιητικὴν ϗ πλαςικὴν προσεξεῦρον.)* cependant il exiſtoit des ſtatues bien avant le tems de Dédale : il y avoit à Mégare celles du tombeau de Corœbus ; c'étoient, au jugement de Pauſanias, les plus anciennes de toutes les ſtatues en pierre qu'il eût vues en Grèce. (Pauſan. *lib.* i. *cap.* xliii. *p.* 106. *Τούτων ἀγάλματα παλαιότατα ὁπόσα λίθου πεποιημένα ὁςὶν Ἕλλησιν, ἰδὼν οἶδα.)* Ce Corœbus vécut plus de deux ſiecles avant Dédale ; il fut contemporain de Crotopus Roi d'Argos, dont le regne commença vers l'année 1543 avant notre Ere, 24 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel fixe l'arrivée de Cadmus en Bœotie. L'inſcription du tombeau de Corœbus écrite en vers élégiaques, doit avoir précédé le tems où l'on put employer à Mégare les lettres de Cadmus : cet ancien monument n'eſt pas le ſeul qui prouve l'exiſtence d'un alphabet connu dans la Grèce, avant le tems où on prétend que les Phéniciens y apporterent le leur.

Au lieu des ſeize lettres attribuées à Cadmus, Ariſtote en comptoit juſqu'à dix-huit. (Plin. *lib.* vii. *p.* 230. *Ariſtoteles X et VIII priſcas* literas *fuiſſe.)* Il mettoit parmi elles le *Zêta*, dont Simonide paſſoit pour être l'inventeur, & le *Phi*, inventé diſoit-on pas Palamede, avec le *Thêta* & le *Xi* : *Epicharme* fut auſſi regardé comme l'inventeur de ces deux mêmes lettres. Ainſi,

les

Les Phéniciens eurent toujours des lettres *numérales*: ainsi, quand Cadmus vint de Phénicie en Grèce, il dut y porter

les uns donnoient à Simonide la gloire d'avoir inventé des lettres, tenues par d'autres pour aussi anciennes que Cadmus, qui vécut plus de mille ans avant lui ; & suivant quelques auteurs, Epicharme fut le premier à employer des caracteres dont la découverte, selon plusieurs critiques, étoit due à Palamède, mort avant la prise de Troye, près de huit siecles avant le tems où mourut Epicharme; car on sait qu'il vivoit encore dans la 84[e]. Olympiade.

Ce grand nombre de sentimens différens, au sujet de l'invention des caracteres Grecs, semble montrer qu'on les employoit vers le tems où l'on met leurs plus anciens inventeurs : jamais il n'y eût eu chez les anciens cette étrange diversité d'opinions, s'ils eussent eu quelque chose d'assuré à cet égard. En nous montrant leur incertitude à ce sujet, ils nous indiquent eux-mêmes qu'il faut moins s'en rapporter à leurs témoignages qu'à leurs monumens, qu'ils paroissent avoir peu consultés. Hérodote parle des trépieds de Thebes, où l'on voyoit d'anciennes inscriptions faites au tems d'Amphitryon pere d'Hercule : Diodore fait aussi mention d'un bassin en or, consacré par Cadmus dans le temple de Minerve à Linde. Ce bassin, dit cet auteur, étoit avec une inscription en ces premiers caracteres qu'on croyoit avoir été apportés de Phénicie en Grèce : (Diod. *lib.* v. *p.* 377. Ὁ δὲ οὖν Κάδμος καὶ τὴν Λινδίαν Ἀθηνᾶν ἐτίμησεν ἀναθήμασιν, ἐν οἷς ἦν χαλκοῦς λέβης ἀξιόλογος, κατεσκευασμένος εἰς τὸν ἀρχαῖον ῥυθμόν· οὗτος δ' εἶχεν ἐπιγραφὴν Φοινικοῖς γράμμασιν, ἅ φασι πρῶτον ἐκ Φοινίκης εἰς τὴν Ἑλλάδα κομισθῆναι.) cela ne nous apprend pas quelle analogie avoient ces caracteres avec ceux des Grecs ; rien n'est plus étonnant, que de voir qu'aucun des auteurs anciens n'ait employé des inscriptions considérables, au moyen desqu'elles on eût sans doute pu mieux juger de la forme des anciens caracteres, qu'on ne pouvoit le faire par trois ou quatre mots écrits sur une *offrande* déposée dans un temple. Il paroit néanmoins par un passage de Pline, qu'Anticlides s'étoit efforcé de prouver par les monumens, le tems où les caracteres de l'écriture furent découverts. Cet auteur prétendoit que les lettres avoient été inventées en Egypte, quinze ans avant le regne de Phoronée l'un des plus anciens Rois de la Grèce. (Plin. *lib.* vii. *p.* 230. *Anticlides in*

Ægypto

porter l'emploi de cette ſorte de lettres. On voit cependant, par la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, qu'au tems où elle fut écrite on employoit encore la maniere de compter par les *lettres initiales* des noms de nombres. Si cette méthode fut réformée par Cadmus, elle exiſtoit donc avant lui, car une réformation ſuppoſe une choſe à réformer ; mais cette méthode même ſuppoſant auſſi l'exiſtence des lettres qu'elle employoit pour marquer les nombres, prouve encore que les Grecs connoiſſoient ces lettres avant l'arrivée des Phéniciens dans leur pays.

Si ce que nous apprennent les monumens à l'égard des anciennes lettres Grecques eſt une vérité de fait, il eſt impoſſible que l'hiſtoire n'ait pas conſervé quelque trace d'un fait auſſi intéreſſant. Diodore de Sicile, en rapportant le ſentiment de quelques auteurs dont il avoit lu les ouvrages, dit « qu'un *Déluge* étant arrivé en Grèce, y détruiſit la plus « grande partie des hommes, & avec eux les monumens « littéraires. »

Ægypto inveniſſe literas *quemdam nomine Memnona tradit, XV annis ante Phoroneum antiquiſſimum Græciæ Regem, idque monumentis adprobare conatur.)* Comme dans tout le paſſage où il eſt parlé de ce fait, il s'agit des lettres en uſage en Grèce, Anticlides ſemble avoir prétendu montrer par les monumens mêmes des Grecs, que les lettres leur avoient été apportées d'Egypte, où elles exiſtoient quinze années avant le regne de Phoronée. Cette époque remontant vers l'an 1788 avant notre Ere, le diſcours d'Anticlides paroit ſuppoſer qu'il exiſtoit en Grèce des inſcriptions encore antérieures à l'introduction des caractères Phéniciens, ou aux changemens qu'apporta Cadmus dans ceux dont on ſe ſervoit avant lui. Nous aurons occaſion de parler ailleurs de cette opinion, & des fondemens ſur leſquels on peut l'avoir appuyée.

" littéraires." (214) Il ajoute que les Grecs ayant depuis-lors négligé les lettres, avoient ceffé de prétendre à la gloire de les avoir anciennement cultivées ; d'où il arriva, que " *beaucoup de fiecles* après cet évenement, Cadmus fils " d'Agénor *fut cru* avoir apporté les lettres de Phénicie en " Grèce :" (215) à cette croyance, la tradition, comme on le voit par ce difcours, oppofoit un fait très-remarquable, & qui pour n'être guère connu, n'en femble pas moins affuré, par tout ce qui peut conftater un fait hiftorique de cette nature. Un *Déluge* eft ici donné pour la caufe d'un événement, qui, bien des fiecles avant Cadmus, détruifit avec les *connoiffances* des Grecs, leurs *monumens littéraires*. (216) Le cours de ces connoiffances avoit été interrompu ;

(214) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* v. *p.* 376. Ὕςερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησι γενομένου καταϰλυσμοῦ, ϗ διὰ τὴν ἐπομβρίαν τῶν πλείςων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις ϗ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι. *Poft cum in Græcia Diluvio oppreffa maxima pars hominum periiffet, literarum monumentis fimul deletis, &c. &c.*

(215) Diod. *lib.* v. *p.* 376. Δἰ ἃς αἰτίας πολλαῖς ὕςερον γενεαῖς Κάδμος ὁ Ἀγήνορος ἐκ τῆς Φοινίκης πρῶτος ὑπελήφθη κομίσαι γράμματα εἰς τὴν Ἑλλάδα. *Quam ob caufam multa poft inde fecula, Cadmus Agenoris ex Phænicia in Græcam literas attuliffe creditur.*

(216) Ce *Déluge* n'eft évidemment, ni celui d'Ogyges, ni celui de Deucalion. Les inondations paffageres arrivées de leur tems, ne fe répandirent que dans le continent de la Grèce, & n'affligerent que l'Attique, la Béotie & la Theffalie. Le *Déluge*, dont l'ancienne tradition des habitans de l'ifle de Rhodes confervoit la mémoire, paroit avoir encore été mieux connu des peuples de la *Samothrace*. Cette ifle, autrefois célebre par fes Myfteres inftitués par les Corybantes venus de Rhodes, fut appelée *Melita*, (Strab. *lib.* x. *p.* 473.) avant

terrompu; les monumens qu'elles avoient élevés étoient détruits;

avant d'être habitée par les Samiens de l'Ionie, dont quelques-uns croyoient qu'elle prit le nom : d'autres faisoient venir ce nom des *Saïens* de la Thrace, (Strab. *lib.* x. *p.* 457. Ἀπὸ Σαΐων τῶν οἰκούντων Θρακῶν πρότερον οἳ ϗ τὴν ἤπειρον ἔχον τὴν προσεχῆ.) qui l'habiterent anciennement, ainsi que le continent voisin. Elle est principalement formée par le mont *Saoce*, dont parle Hésychius, c'est pourquoi on l'appela aussi *Saocis*. Ce mont très-élevé dominoit sur toute la Chersonese de Thrace, & suivant Homere, on découvroit de sa sommité la ville de Troye & le mont Ida. (Homer. *Iliad. lib.* xiii *v.* 13.) Rien n'étoit plus propre que cette montagne, pour mettre les peuples à l'abri d'une grande inondation.

Les habitans de la Samothrace montroient encore sous le regne d'Auguste les autels élevés par-tout dans leur isle, aux endroits où les eaux s'étoient arrêtées, & où leurs ancêtres s'étoient réfugiés. (Diod. *lib.* v. *p.* 369. Οὐκ ὀλίγην δὲ ϗ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθράκῃ θάλασσαν ἐποίησε —— τοὺς δὲ περιλειφθέντας προσαναδραμεῖν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς νήσου τόπους. τῆς δὲ θαλάσσης ἀναβαινούσης ἀεὶ μᾶλλον εὔξασθαι τοῖς Θεοῖς τοὺς ἐγχωρίους, ϗ διασωθέντας κύκλῳ περὶ ὅλην τὴν νῆσον ὅρους θέσθαι τῆς σωτηρίας, ϗ βωμοὺς ἱδρύσασθαι, ἐφ' ὧν μέχρι τοῦ νῦν θύειν. *Et non pauca ora plana Samothraciæ crescente mari oppressa sunt.——Superstites homines ad altiora insulæ loca confugerunt. Decrescente mari, accolas vota Diis fecisse : salutemque consecutos vota Diis patriis fecisse, & per totam insulam terminos salutis, arasque constituisse, in quibus adhuc rem divinam faciunt.*) Ces autels étoient érigés sur des lieux très-élevés que les eaux avoient atteint : elles en descendirent dans la suite & laisserent moyen d'habiter les terres situées dans les endroits plus bas. La tradition de cet événement remarquable, étoit non-seulement garantie par des monumens entretenus avec soin, mais encore par des cérémonies religieuses, instituées pour rendre graces aux Dieux, qu'on croyoit avoir arrêté les progrès des eaux, & auxquels on sacrifioit encore sur ces mêmes autels au tems où écrivoit Diodore de Sicile.

La cause de ce *Déluge*, fidélement rapportée par les anciens *Samothraces*, s'accorde avec les découvertes faites par les modernes sur la situation présente de la mer *Caspienne*, & l'état où elle fut quand elle communiquoit avec la mer *Noire*. Mr. Pallas rapporte " qu'en parcourant les *immenses déserts* qui

 " s'étendent

détruits ; l'ignorance avoit succédé à des tems plus éclairés ; il

" s'étendent entre le Volga, le Jaïk, la mer Caspienne & le Don, il a remarqué " que ces *steppes* ou déserts sablonneux, sont de toutes parts environnés d'une " *côte élevée,* qui embrasse une grande partie du lit du Jaïk, du Volga & du " Don, & que ces rivieres très-profondes, avant que d'avoir pénétré dans cette " enceinte, sont remplies d'isles & de bas-fonds, dès qu'elles commencent à " tomber dans ces *steppes,* où la grande riviere du Kuman va se perdre elle-" même dans les sables, comme le font quantité de fleuves vers leur embou-" chure dans la mer." De ces observations réunies, le savant Naturaliste conclut "que la *mer Caspienne a couvert autrefois tous ces déserts* ; qu'elle n'a eu " anciennement d'autres bords que ces mêmes *côtes élevées* qui les environnent " de toutes parts, & qu'elle a communiqué avec le Don & la mer Noire, " supposé même que cette mer & celle d'Azoff n'en ait pas fait partie." (*Journ. Hist. & Politiq.* Nov. 1773, *art.* Péterfbourg.) Les *côtes élevées* dont il est ici parlé, formerent anciennement le vaste bassin de ces mers réunies, dont l'immense étendue & la prodigieuse élévation au-dessus de leur niveau présent, seroit presqu'incroyable, si l'on n'avoit d'ailleurs des preuves de ce fait intéressant.

La mer Caspienne ne put jamais s'étendre vers le Sud, où elle trouva des barrieres insurmontables dans les montagnes de la Médie & de l'Hircanie. Arrêtée vers l'Ouest par des montagnes semblables qui s'élevent dans l'Arménie & l'ancienne Ibérie,elle dut en couvrir une partie, quand son niveau s'éleva bien au-dessus de ce qu'il est aujourd'hui ; mais il lui fut impossible de traverser ces monts pour venir se réunir à la mer Noire. Ce fut donc par le Nord que ces deux mers se joignirent : elles couvrirent alors les terreins les plus bas de touts les pays les plus voisins de la mer Noire ou de l'Euxin. Les Grecs firent autrefois sur les côtes du Sud & de l'Est de cette mer, les mêmes observations qu'a faites de nos jours Mr. Pallas sur celles du Nord. ils s'assurerent que cette mer avoit été bien plus étendue qu'elle ne l'étoit alors, & qu'anciennement ses eaux s'étoient élevées bien au-dessus du niveau où elles étoient de leur tems.

Xanthus de Lydie, qui vécut dans la LXXe & LXXIVe Olympiade, près de 500 ans avant notre Ere, ayant observé fort loin de la mer des pétrifications,

il arriva pour lors à la Grèce ce qui depuis s'eſt renouvellé par

cations, du genre des *Pectinites* & des *Chéramides*, qui en ſont des productions; ayant remarqué dans l'Arménie & le pays des Mattieniens, qui eſt fort élevé, & même dans la baſſe Phrygie, des lacs d'eau ſaumâtre, comme l'eſt celle de la mer, il en concluoit qu'elle avoit autrefois recouvert tous ces terreins. (Strab. *lib.* i. *p.* 49. Τοῦ μὲν Ξάνθου λέγοντος—— αὐτὸν δὲ εἰδέναι πολλαχῇ πρόσω ἀπὸ τῆς θαλάσσης λίθοις τε κογχυλιώδεις, καὶ τὰ κτενώδεα, καὶ χηραμίδων τυπώματα, καὶ λιμνοθάλασσαν ἐν Αρμενίοις, καὶ ἐν Ματλιηνοῖς, καὶ ἐν Φρυγίᾳ τῇ κάτω. ὧν ἕνεκα πείθεσθαι τὰ πεδία ποτὲ θάλατλαν γενέσθαι.) Straton de Lampſaque, qui vécut ſous les premiers Ptolémées, deux ſiecles après Xanthus de Lydie, expliquoit la retraite de ces mers par celle de l'Euxin, quand enflé par les fleuves qui s'y jettoient, il s'ouvrit un paſſage par le détroit de *Byzance*, (Strab. *ub. ſupr.* Τοῦ δὲ Στράτωνος ἔτι μᾶλλον ἁπλομένου τῆς αἰτιολογίας, ὅτι φησὶν οἴεσθαι τὸν Εὔξεινον μὴ ἔχειν πρότερον τὸ κατὰ Βυζάντιον ςόμα τοὺς δὲ ποταμοὺς βιάσασθαι, καὶ ἀνοῖξαι, τοὺς εἰς αὐτὸν ἐμβάλλοντας εἶτ' ἐκπεσεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὴν Προποντίδα, καὶ Ἑλλήσποντον.) pour ſe répandre dans la Propontide & l'Helleſpont. Ainſi, de même que par la forme des *côtes élevées* qui renferment les déſerts ſitués au Nord de l'Euxin, on reconnoît à préſent qu'il s'étendit autrefois juſqu'au Don, au Volga & au Jaïk, & qu'il dut être uni à la mer Caſpienne; ainſi, par la nature des pays ſitués au ſud & à l'eſt de l'Euxin, on reconnut autrefois qu'il avoit anciennement recouvert quelque partie de l'Arménie, du pays des Mattieniens & de la Phrygie. Le fleuve *Halys*, qui deſcendoit de la grande Cappadoce, & venoit ſe jetter dans l'Euxin près de Sinope, prit ſon nom de celui du ſel marin dont il ſe chargeoit, en parcourant des pays qui en étoient remplis. (Strab. *lib.* xii. *p.* 254. Ὠνομάσαι δ' ἀπὸ τῶν ἁλῶν ἃς παραῤῥεῖ.) En venant de *Tocat*, on trouve vers l'eſt à quatre journées d'*Ancyre*, un pays de douze heures de chemin tout couvert de buttes remplies de ſel foſſile : tel eſt à quarante farſanges au nord d'Iſpahan, ce déſert ſablonneux où l'on rencontre des monceaux de ſel répandus ſur une ſurface de quelques lieues, ce qui lui fait donner le nom de *mer ſalée*. Le pays de ſel que Mr. de Tournefort traverſa pour aller à Ancyre, (*Voyage du Levant*. *T.* II. *cap.* xxi. *p.* 176.) ne produit aucun arbre, aucun arbuſte, aucune ſorte de plantes, à l'exception de celles dont les eſpeces de la nature de la *Soude* & du *Limonium*, ſe plaiſent aux

par d'autres cauſes. Elle fut au tems de Cadmus ce qu'elle eſt

aux bords de la mer, qui ſans doute couvrit autrefois ces terreins, où elle a dépoſé ſes ſels : elle a couvert de même les territoires voiſins du mont Olympe, puiſqu'on y trouve une ſi grande abondance d'eaux *thermales*. Ce ſont les reſtes manifeſtes d'un volcan, dont cette montagne la plus haute de la Bithynie fut autrefois le ſiege. Il s'éteignit quand la mer s'en éloigna, car il eſt maintenant aſſuré, que les feux des volcans ne peuvent ſe maintenir qu'au voiſinage des mers. Tout conſtate que les eaux de l'Euxin s'étendant beaucoup au de-là des côtes qui les contiennent maintenant vers le ſud, couvrirent une grande partie de la Bithynie, de la Galatie & même de la Phrygie : le nom de *Pont* qui ſignifie *Mer*, anciennement donné à beaucoup de provinces voiſines de l'Euxin, montre aſſez que ſuivant le ſentiment de Xanthus de Lydie, on croyoit qu'elles avoient, à des tems très-éloignés, été ſous les eaux de cette Mer.

La grande élévation où parvint la mer Noire, quand elle occupoit l'extrêmité des *ſteppes* qui ſont au Nord, & les *lacs ſalés* qui ſont à l'eſt ſur les montagnes de l'Armenie, fait aſſez voir à quelle grande hauteur elles dut arriver dans les pays ſitués à ſon midi. Ancyre en peut donner une idée. Cette ancienne ville, eſt à peu près auſſi éloignée des rivages de la mer Noire, que le ſont les extrêmités des *ſteppes :* malgré l'éloignement dans lequel Ancyre eſt de la mer, malgré ſon *élévation* ſur une montagne bien au-deſſus du niveau actuel des mers, il faut cependant qu'elles ſoient arrivées juſqu'à ſon plan, puiſqu'au tems où elle fut conſtruite, on trouva une *ancre de navire* dans ſes fondemens. Le nom d'*Ancyre*, qui ſignifie une *ancre*, conſerva toujours la mémoire de cette découverte, atteſtée par la préſence de l'*ancre* même ; car Midas fondateur d'*Ancyre*, la dépoſa dans le temple de Jupiter, où elle ſe voyoit encore au tems des Antonins. (Pauſan. *lib.* i. *cap.* iv. *p.* 12. Ἦν Μίδας ὁ Γορδίου πρότερον ὤκισεν (Ἄγκυραν πόλιν Φρυγῶν) ἌΑΚΥΡΑ δὲ ἣν ὁ Μίδας ἀνεῦρεν, ἦν ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἐν ἱερῷ Διός *Midas Gordii filius condiderat* Ancyram urbem Phrygum, & *ad meam uſque ætatem permanſit ANCHORA ab eo inventa in Jovis æde.* Cette *ancre* eſt ſans doute la même dont parle Ovide, qui ſemble auſſi décrire la ſituation fort élevée d'Ancyre, quand il dit (*Metamorph. lib.* xv. *v.* 264.

Et

eſt de nos jours : les monumens des ſes anciennes connoiſ-ſances

Et procul e pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa eſt in montibus anchora ſummis.

Priam, étant encore fort jeune, aſſiſta comme auxiliaire dans l'armée que les Phrygiens oppoſerent aux Amazones. Il vit, dit Homere, les troupes d'*Otreus*, & de *Migdon* ſur les rives du *Sangar*. (Iliad. III. *v.* 185.) *Otreus* étoit fils de Gordius & frere de Midas fondateur d'Ancyre : ainſi la fondation de cette ville, remonte au tems de la jeuneſſe de Priam, & par conſéquent à celui de l'expédition des Argonautes, à laquelle elle peut-être antérieure de quelques années. L'uſage des *Ancres* étoit alors tellement ignoré, que ces navigateurs, les plus célébres de leur ſiecle, prirent, au rapport de Denys de Byzance, dans le Boſphore de Thrace, une groſſe pierre pour leur en tenir lieu. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, ne pouvoit donc être l'ouvrage du tems où elle fut découverte ; c'étoit un monument d'un art alors inconnu, d'un art ignoré depuis bien des ſiecles, d'un art employé dans la navigation, dès les tems reculés où les eaux ſéjournerent dans l'endroit même où fut déterrée cette *Ancre :* elle atteſtoit la vérité du ſentiment de Xanthus de Lydie, ſur le ſéjour des mers voiſines dans tous ces pays ; elle confirmoit l'idée du *Phyſicien* Straton ſur l'élevation de cette mer, avant qu'elle deſcendit de ces hauteurs pour aller ſe répandre ailleurs : enfin, elle juſtifie les obſervations de Mr. Pallas, ſur la néceſſité de la jonction des eaux de la mer Noire avec celles de la mer Caſpienne. En effet, ces eaux ne peuvent s'être portées à la hauteur d'Ancyre, ſans être parvenues à celle des *côtes élevées* qu'elle a deſertées depuis, & ſans avoir couvert toutes les *ſteppes*, par leſquelles ſeulles elle eſt maintenant ſéparée de la mer Caſpienne : d'un autre côté, ces *ſteppes* ne peuvent avoir été recouvertes par les eaux de l'Euxin, ſans que celles-ci ſoient montées à l'élévation où l'on découvrit anciennement l'*Ancre* d'Ancyre.

Monſieur Matra, ayant long-tems réſidé à Conſtantinople dont il a examiné les détails & les environs avec la plus grande intelligence & le plus grand ſoin, m'a dit avoir ſouvent été reconnoître l'entrée de la mer Noire ; les côtes, vers cette partie où ſont les *fanaux* d'Europe & d'Aſie, en ſont prodigieuſement élevées, & Tournefort obſerve, qu'à l'embouchure du canal elles ſe plient en forme d'entonoir, dont la direction regarde le Nord-eſt. *(Voyage du Levant.*

sances dans les arts & dans les lettres ne sont plus capables de

Levant. T. II. *p.* 61.) Les rochers escarpés à perte de vue, dont ces côtes sont formées, servirent anciennement de barrieres aux eaux qu'elles empêchoient alors de pénétrer dans le Bosphore de Thrace, en les soutenant à la hauteur où sont élevées les parties supérieures des *steppes*, & le plan d'Ancyre. On peut juger de la grandeur de cet immense amas d'eaux, quand l'Euxin étoit uni à la mer Caspienne, par celle des fleuves que reçoivent à présent ces deux mers.

Le Danube, apportant avec lui les rivieres d'une partie de la Suisse, de la Suabe, de la Françonie, de la Baviere, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Moravie, de la Carinthie, de la Croatie, de la Bosnie de la Servie, de la Transylvanie & de la Valachie, va se perdre avec elles dans la mer Noire: ce fleuve étant de tous ceux de l'Europe, celui dont le cours arrose une plus grande étendue de terrein, entraine la plus grande partie des eaux des pays qu'il parcourt. La plupart de celles de la Pologne, de la Moscovie, & des provinces habitées par les Cosaques, se rend à la mer Noire par le Dnieper ou le Borysthenes. Le Tanaïs, maintenant appelé Don, va se jetter, ainsi que le Copa, & d'autres rivieres moins considérables, dans la mer d'Azoff, à qui l'on donnoit autrefois le nom de *Palus Mæotides.* Le Phaze avec quantité de petits fleuves descend de la Mingrelie, pour unir ses eaux, à celles que l'Halys & cent autres moindres rivieres apportent à cette même mer. L'Araxe, le Cosaki, le Cyrus, se rendent ainsi que grand nombre d'autres, dans la mer Caspienne, après avoir fertilisé l'ancienne Ibérie, l'Albanie & ces hautes montagees, qui dans tous les tems, contraignirent les deux mers à se séparer, & ne leur pérmirent de se tenir unies que vers le nord: c'est-là que le Volga traversant les *steppes*, vient se perdre dans la mer *Caspienne*, où le Jamba & le Jaïk terminent leur cours. L'Oxus du côté de l'est entraîne dans cette mer les eaux de la Bactriane, enfin le Jaxartes uni au Syrr va se rendre ainsi que plusieurs rivieres dans cette autre mer qu'on appele le lac *Aral.* Ce dernier n'est suivant les meilleurs Naturalistes, qu'une partie séparée, & comme un démembrement d'une mer plus grande, qui le réunissoit autrefois avec la mer Caspienne & l'Euxin. Confondues ensemble, ces trois mers remplissoient un espace pour le moins égal à celui qu'occupe à présent la *Méditerranée:* mais

de l'instruire, mais ils attestent encore qu'il y exista des hommes;

mais elles lui furent de beaucoup supérieures par leur largeur, & plus encore par leur profondeur, comme nous aurons bientôt occasion de le montrer.

Privée des eaux de la mer Noire & de celles de l'Océan, que reçoit aujourd'hui la Méditerranée, cette mer étoit alors bien différente de ce qu'elle est maintenant: on pourroit comparer à plusieurs égards les terreins dont elle remplissoit les parties les plus basses, à la vallée dans laquelle le Pô a creusé son lit; de même que ce beau fleuve, aujourd'hui contenu entre les Alpes dont il descend, & l'Apennin dont les torrens augmentent son volume & sa rapidité, parcourt la fertile vallée de la Lombardie, en s'avançant vers le Golfe Adriatique où il se perd; ainsi, en prolongeant autrefois son cours à travers ce golfe, que les eaux de la mer ne remplissoient pas encore, il alloit joindre les siennes à celles que le Rhône, qui arrose le midi de la France, le Guadalquivir qui coule en Espagne, & le Nil qui fertilise l'Egypte, versoient dans un grand lac qui faisoit le fond de la Méditerranée, dont il n'est à présent que la moindre partie. Ces fleuves, auxquels tous les autres qui se rendent dans cette mer ne sont pas comparables, formoient cependant avec eux la masse principale des eaux, qui de l'Afrique, de l'Asie Mineure & des côtes méridionales de l'Europe alloient se jetter dans leur commun réservoir. Retenues dans les parties les plus basses situées entre l'Afrique & l'Europe, leurs eaux étoient d'une part arrêtées par les terres de l'Asie, & de l'autre par les hautes montagnes, qui fermant alors le détroit de Gibraltar, les empêchoient de se joindre à l'Océan, & de se mêler avec lui. C'étoit ainsi que les hauts rochers qui soutenoient les efforts de la mer Noire, arrêtant la pente qui l'entrainoit vers la Méditerranée, l'empêchoient de s'unir avec elle: le lac situé dans une petite partie de l'espace que la Méditerranée remplit maintenant en entier, étoit cette mer elle même dans son état primitif. A juger de sa grandeur par la quantité des eaux qu'elle reçoit, elle étoit à peine trois fois aussi considérable que l'est à présent le lac Aral. Et comme ainsi que lui elle étoit sans issue, elle rendoit comme lui par une évaporation continue, les eaux que les fleuves ne cessoient de lui apporter, & qu'elle recevoit toujours sans jamais s'augmenter.

Dans cet état des choses, la Méditerranée, bien éloignée de la grandeur à laquelle elle parvint dans la suite, ne pouvoit se comparer aux mers, dont l'Euxin

hommes; qu'on y cultiva les sciences; qu'on y connut, qu'on y aima

l'Euxin tout grand qu'il étoit, ne faisoit cependant qu'une partie. Ces mers, par l'abondance de leurs eaux, couvroient alors des pays immenses qu'elles ont depuis abandonnés; tandis que par un effet contraire, la Méditerranée dont les eaux étoient beaucoup moins abondantes, laissoit à découvert les vastes contrées qu'elle a depuis englouties. Des grands territoires, qui maintenant dans les *steppes* ou les déserts au nord de la mer Noire & de la mer Caspienne forment des vallées ou des plaines, furent autrefois ce que sont à présent ces mers; & les provinces anciennement connues sous les noms de *Pont* Cappadocien, de *Pont* Galatique, de *Pont* Polémoniaque, de même que le pays des Mattieniens, une partie de la petite Arménie, de la Paphlagonie, de la Bithynie, de la Phrygie même, avant de former des Royaumes puissans, avant de contenir des villes florissantes & des peuples nombreux, furent ensevelies sous les mêmes eaux qui recouvroient les *steppes* des bords opposés de l'Euxin. Les plaines de ces belles contrées formoient les profondeurs des mers; les sommets de leurs montagnes les plus hautes étoient des isles; leurs vallées maintenant ornées d'arbres de toutes sortes, couvertes d'animaux de toutes especes, leurs champs qui se chargent des plus riches moissons, qui produisent les plus beaux fruits, n'étoient habités que par les poissons, ne nourissoient que des plantes aquatiques, n'étoient couverts que de vase ou de sable: là où les eaux des rivieres renfermées dans leurs bornes, portent à présent la fertilité, l'abondance & la richesse, ces mêmes rivieres épanchées, répandues sur la surface des terreins, réunies ensemble, ne formoient qu'un tout, qu'un désert humide, une triste solitude, où l'œil égaré ne trouvoit pas d'objets qui l'arrêtassent, & des abimes, dont l'intéret seul pouvoit engager à parcourir la surface, & faire mesurer les profondeurs. Dans ce même tems, de vastes contrées, maintenant ensévelies sous la Méditerranée, étoient ce que sont à présent ces délicieuses provinces de l'Asie; mais par une suite des vicissitudes de ce monde, elles sont devenues ce que celles-ci furent autrefois.

La mer *Adriatique* n'étant qu'un prolongement, une continuation, une dépendance de la *Méditerranée*, ne pouvoit remplir le lit qu'elle occupe, quand cette derniere, incapable de s'étendre jusqu'à ses rivages présens, n'occupoit qu'un espace peu considérable vers l'Afrique, dont les bords sont moins élevés

que

y aima tous les beaux arts : les revolutions qui l'ont avilie, les

que ceux de l'Europe. A cette époque, le *Golfe* dans lequel Venise s'éleve du fond des eaux, qu'elle prétend dominer aujourd'hui, étoit une large & profonde vallée, dont le Pô ou l'*Eridan* faisoit l'ornement & la richesse. Comme un Roi qui tire sa grandeur des tributs que lui apportent ses sujets, ce fleuve, plus grand encore alors qu'il ne l'est à présent, augmentoit le volume de ses eaux par celles que lui fournissoient les parties orientales de l'Italie, & les montagnes de l'Illyrie, de l'Epire & de la Grèce qui leur sont opposées ; il parcouroit majestueusement l'espace situé entre les uns & les autres. Toute cette vallée, maintenant changée en une mer difficile à naviguer, étoit cultivée, étoit habitée par des animaux, étoit peuplée par des hommes. Mr. Vitellian Donati, qui a fait un *essai sur l'histoire naturelle de cette Mer* après l'avoir examinée par lui-même, a trouvé que son fond ressembloit en tout à ceux de la Lombardie & des pays voisins. Il y a le premier observé des *Amas prodigieux d'Ossemens* d'hommes & d'animaux terrestres, épars en mille endroits différens, souvent répandus dans les fentes des montagnes, dans les vallons, sur les rivages de la mer, dans les isles & sur la terre ferme. Ces *Os*, confusément mélés & amoncellés ensemble, pour les raisons dont nous parlerons dans la suite, forment des couches immenses, que Mr. l'Abbé Fortis & plusieurs autres curieux ont été reconnoître sur les côtes de l'Istrie, de la Dalmatie, & dans les isles de Cherso & d'Osero qui sont les *Absyrtes* des anciens. On a trouvé de ces bancs d'*Ossemens* jusques sur des écueils inhabités ; il en existe dans l'isle de Corcyre, qu'on appelle à présent Corfou ; il y en a dans celle de Cérigo ou l'ancienne Cythere, située dans la mer Ionienne à l'extrêmité méridionale du Péloponese : beaucoup d'isles de la Grèce, entr'autres celle de Chypre, en contiennent aussi. Théophraste eut connoissance de ces *Ossemens* pétrifiés, ou enveloppés dans des pétrifications. Il crut avec Mucianus, cité dans Pline, que la terre les produisoit d'elle même. (Plin. Hist. Nat. *lib.* xxxvi. *cap.* xxix. *Idem Théophrastus et Mucianus, esse aliquos lapides qui pariant credunt. Théophrastus auctor est, et ebur fossile candido et nigro colore inveniri, et* Ossa *e terra nasci, invenirique* lapides osseos.) Les énormes couches de ces *Ossemens*, que ces auteurs avoient sous les yeux, leur firent penser que la terre seule pouvoit en avoir produit une si prodigieuse quantité. Mais cela même prouve qu'ils ont appartenu à des

animaux

les désastres qu'elle a essuyés, la servitude dans laquelle elle

animaux & à des hommes, aux os desquels ils ressemblent si parfaitement, qu'on ne peut les regarder ni comme des jeux de la nature, ni comme des productions du hazard. Ces animaux & ces hommes devoient être dans un nombre presqu'incroyable, au moment que quelqu'accident les fit périr. La disposition dans laquelle on trouve les débris de leurs corps, la confusion dans laquelle ils sont jettés, assurent qu'après avoir été long-tems chariés par les eaux de la mer, après avoir été souvent brisés par le frottement, ils furent déposés dans les endroits où on les trouve, & sous les montagnes dont les mêmes eaux ont ensuite rapporté les terres sur les lieux où elles avoient fait ces dépôts. Ce n'est pas de la terre ferme dans son état actuel, mais de la mer dans son état passé, que sont venus ces ossemens si fréquens sur ses bords & dans ses isles : tout constate qu'ils sont les restes des anciens habitans des pays où on les trouve, ou du moins des pays voisins de ceux où les flots les apporterent, dans le tems que ces mêmes flots submergerent les terreins habités par ceux dont les os subsistent encore.

Une masse de la matiere dans laquelle se trouvent ordinairement envelop-pés ces amas d'ossemens, ayant été soumise par Mr. l'Abbé Fortis, en présence de Mr. Symonds, à l'examen de Mr. le Docteur Caldani, anatomiste célébre par ses découvertes, & de Mr. le Professeur Cirilli, dont je connois la grande capacité, ils y reconnurent une machoire humaine, une vertebre, & le tibia ou gros os de la jambe d'un corps humain : ces os, qui leur parurent un peu plus grands que ceux des hommes d'àprésent, étoient mêlés avec des os de mouton, & quelques dents de bœuf ou de cheval ; *(Osservaz. Sopr. Chers. ed Oser. p. 98.)* Mr. Brunnich Professeur à Copenhague, dans un voyage qu'il fit en Dalmatie, rapporta des isles *Coronate* des ossemens de la même espece, qu'il a re-connus pour avoir appartenu à des corps humains. On en trouve en grand nombre sur les côtes de l'Afrique & sur celles de l'Europe, vers le détroit de Gibraltar, dans la partie opposée de toute la longueur de la Méditerranée à l'isle de Chypre, où l'on découvre aussi des amas de semblables ossemens. Il paroit y en avoir encore, ou du moins y en avoir eu presque par toute cette mer : ils y sont épars & répandus de tous côtés, comme pour attester par leur présence que les endroits où on les voit maintenant, furent autrefois le séjour des hommes & des animaux auxquels ils appartinrent, que ces endroits furent habitables & habités,

elle eſt retenue, n'ont pu y anéantir l'uſage de l'écriture,
que

habités, & que la mer dont ils ſont à préſent recouverts, n'exiſtoit aſſurément pas dans l'état où nous la voyons, au tems où vécurent les hommes & les animaux dont les reſtes ſe ſont conſervés juſqu'à nous. Le mélange de ces oſſemens eſt ſi extraordinaire, leur quantité eſt ſi conſidérable, ſi étonnante, ſi fort hors de toute proportion avec ce qu'euſſent pu en accumuler des peuples, qui euſſent réſolu d'en faire des amas, qu'on ne peut l'attribuer qu'à quelque grande révolution, qui déſola des contrées entieres, qui en bouleverſa d'autres, & qui changeant l'ordre des choſes, fit périr à-la-fois & dans un même tems la plupart des habitans des contrées où elle eut lieu. Mr. l'Abbé Fortis, à qui le public eſt redevable de beaucoup d'obſervations curieuſes à ce ſujet, conjecture "qu'autrefois un banc formé tout entier de ces oſſemens, s'étendoit
" depuis les rivages ſeptentrionaux du *Quarnaro*, dans la mer *Adriatique*, juſ-
" qu'aux iſles de la mer *Egée* & plus loin encore." *(Oſſerva. ſopr. Cherſ. ed Oſer. ſect.* xiv. *p.* 100. *Queſta ſtraordinaria copia d'Oſſa, la coſtanza d'ell'imprigionamento loro in terra ocraceo-ſtallattitica, la poſitura die' vari amaſſi da noi oſſervati, et quella corriſpondenza cui ſcoprimmo nelle caverne di Germoſhall, oltre al far ſoſpettare, che uno ſtrato ne foſſe compoſto in lontani ſecoli, potrebbero anche far, che taluno ſtimaſſe, con nol del tutto irragionevole conjettura dedurre, che queſto ſtrato, alternativemente compoſto di ſcheggie marmoree e d'oſſa, correſſe d'alle ſponde ſeptentrionali del Quarnaro ſino all' iſole dell' Egeo, e più oltre probabilmente.)* Le fond de la mer *Egée*, où Mr. Fortis croit que put s'étendre le *banc d'oſſemens*, dont le commencement ſe trouve ſur la côte d'Illyrie, eſt l'endroit même où s'étoit conſervée la mémoire de l'événement qui ſeul a pu produire un phénomene, dont il n'exiſte pas d'exemple ſur tout le reſte de la terre : on ne peut l'attribuer au *Déluge univerſel* ; car ce *Déluge* étendu par-tout eut produit par-tout les mêmes effets, & l'on trouveroit en tous pays les mêmes bancs d'oſſemens ; cependant, comme il ne s'en trouve que dans la Méditerranée, l'inondation qui les accumula doit avoir été particuliere à cette mer, & ſans doute aux pays qui en ſont les plus voiſins : la mer *Egée*, qui fait partie de la Méditerranée, eſt à ſon extrêmité : c'eſt-là qu'eſt ſituée la Samothrace, par laquelle Diodore de Sicile dit expreſſément qu'il commence la deſcription des iſles *Grecques* de la mer *Egée*. Cette iſle, maintenant appelée *Samandrachi*, placée au
bout

que Plutarque appele le *remede contre l'oubli*; ce remede peut

bout de la Méditerranée, n'étant pas éloignée de ſoixante lieues de la mer Noire, ſa poſition la mettoit à portée de ſavoir ce qui ſe paſſoit dans ces deux mers; aucune autre ne put mieux connoître les circonſtances d'une révolution, qui changea la face d'une partie de l'Aſie & de l'Europe, en découvrant une immenſe ſurface de pays placés au-deſſus d'elle, & couvrant des eaux qui les tenoient ſubmergés un immenſe eſpace de terres, dont cette iſle paroit être le commencement, & qui ſont pour ainſi dire au-deſſous d'elle. Ses peuples conſacrerent des autels, & continuerent à faire des ſacrifices en commémoration de ce grand événement, dont l'hiſtoire naturelle de l'Europe & de l'Aſie conſerve les preuves les plus authentiques; tandis que l'hiſtoire civile de la Samothrace, avec le fait qui explique les monumens obſervés par les Naturaliſtes, nous en montre la cauſe, & nous rapporte juſqu'aux circonſtances qui l'accompagnerent.

Les Hiſtoriens Samothraces aſſuroient, « qu'avant tous les *Déluges* des autres nations, il y en eut chez eux un très-grand: ce *Déluge* fut produit par l'éruption des eaux, qui d'abord ſéparerent les roches *Cyanées* & deſcendirent enſuite dans l'*Helleſpont*; la *Mer du Pont, autrefois formée comme un Lac*, fut pour lors tellement enflée par les eaux des fleuves qui s'y jetterent, que ne pouvant plus contenir la maſſe dont elle étoit ſurchargée, elle ſe répandit ſur l'Helleſpont, où elle ſubmergea une grande partie de l'Aſie maritime, & couvrit de ſes flots des grands terreins de la Samothrace." (Diod. *lib.* v. *p.* 369. Οἱ δὲ Σαμοθρᾴκες ἱϛοροῦσι πρὸ τῶν παρὰ τοῖς ἄλλοις γενομένων καϊακλυσμῶν ἕτερον ἐκεῖ μέγαν γενέσθαι, τὸ μὲν πρῶτον, τοῦ περὶ τὰς Κυανέας ϛόμαϊος ῥαγένϊος, μετὰ δὲ ταῦτα, τοῦ Ελλησπόντου. τὸ γὰρ ἐν τῷ Πόντῳ πέλαγος λίμνης ἔχον τάξιν, μέχρι τοσούτου πεπληρῶσθαὶ διὰ τῶν εἰσρεόντων ποταμῶν, μέχρις ὅτου διὰ τὸ πλῆθος παρεκχυθὲν τὸ ῥεῦμα λάβρως ἐξέπεσεν εἰς τὸν Ελλήσποντον, ϗ πολλὴν μὲν τῆς Ασίας τῆς παρὰ ταλαϊϊαν ἐπέκλυσεν, οὐκ ὀλίγην δὲ ϗ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθρᾴκῃ θάλασσαν ἐποίησε. *Ab hiſtoriarum ſcriptoribus Samothracæ refertur, ante omnia aliarum nationum Diluvia, ingens apud ſe inundaſſe: prima irruptione per Cyanearum oſtium, altera per Helleſpontum facta. Ponti enim pelagus (aiunt) ad modum ſtagni ſe habens, uſque adeo ab ingredientibus fluviis repletum fuit, ut nimis aquarum mole oneratum*

peut ſeul en effet nous ſauver de l'oubli des tems. Et comme encore

oneratum in Helleſpontum ſe evacuaret: ubi magnam Aſiæ partem maritimæ ſubmerſit; nec pauca in Samothraciæ oris fluctibus maris oppreſſit.) Il n'y a pas une période, pas une expreſſion de cette narration qui ne ſoit intéreſſante, & qui ne nous apprenne quelque choſe d'importante à ſavoir.

Nous voyons d'abord, que le Déluge de la Samothrace précéda tous les autres, dont parloient les hiſtoires des Grecs: ainſi ſa date eſt antérieure à celle du Déluge d'Ogygès, mis par les chronologiſtes à deux ſiecles & demi avant celui de Déucalion, 1777 ans avant notre Ere, 258 ans avant l'arrivée de Cadmus en Grèce.

Le Déluge de la Samothrace, commença par le débordement de la mer du *Pont*, qui n'étoit qu'un *Lac immenſe*; c'eſt ce que prouve l'état préſent des pays voiſins de cette mer. Les côtes élevées des *ſteppes* reconnues par Mr. Pallas, nous montrent les anciennes limites de ce grand *Lac* du côté du Nord; tandis que les obſervations de Xanthus de Lydie & de Straton de *Lampſaque*, nous font voir celles qu'il eut vers le Midi: le dernier de ces auteurs né dans une ville voiſine de l'Helleſpont, fut à portée de juger par lui même de l'ancien état de la mer du *Pont*. D'accord avec les hiſtoriens de la Samothrace, il la regardoit comme un Lac dont les eaux, en ſe retirant, avoient laiſſé à découvert les terres, que Xanthus diſoit qu'elles avoient autrefois inondées. Une prodigieuſe quantité d'eau étant ſortie de la mer du *Pont*, comme le prouvent les obſervations des anciens & des modernes, elle doit s'être portée quelque part; on trouve dans l'ouverture de l'Helleſpont, la bouche par laquelle ces eaux ſe ſont écoulées dans la Méditerranée. Celle-ci ne put, ſans s'élever, recevoir un volume d'eau fort ſuperieur à celui qu'elle contient maintenant; elle ſortit donc alors de ſes premieres limites, & paſſa même celles dans deſquelles elle eſt maintenant contenue; ces conſidérations nous ont fait dire que le golfe Adriatique, dans l'état *primitif* de la Méditerranée, ne fut qu'une longue vallée, à travers laquelle le Pô couloit, comme il coule à préſent dans la Lombardie.

L'*Eruption* de la mer du Pont arriva dans un tems, où les eaux des fleuves qu'elle recevoit la groſſirent extraordinairement, & la porterent encore au-deſſus de ſa hauteur ordinaire: des neiges abondantes, dont la fonte trop prompte put doubler ſubitement les eaux de ces fleuves, furent capables de

encore à préſent les lettres ſe ſont conſervées en Grèce, bien qu'elles

de produire cette éruption, qui d'abord s'ouvrit un paſſage par les *Roches Cyanées* & ſe répandit enſuite dans l'*Helleſpont*. Elle ravagea la partie de l'Aſie la plus voiſine de la mer, qui ſe formoit en ce moment : celle-ci ſe précipitant dans le baſſin de la Méditerranée, au commencement duquel eſt la Samothrace, dut couvrir les parties les plus baſſes de cette iſle, & contraindre ſes habitans à fuir ſur les parties les plus élevées, c'eſt-à-dire ſur le mont *Saos*, auquel Pline donne dix milles pas de hauteur ; (*Plin. lib.* iv. *p.* 142.) qu'elle qu'ait été l'élévation des eaux, les Samothraces purent trouver un aſile aſſuré ſur cette montagne.

L'embouchure des Dardanelles ou de l'Helleſpont, eſt de près de quatre milles & demi de large : (*Tournefort Voyag. du Lev. T.* I. *p.* 175.) la mer du Pont s'élançant par ce vaſte canal, qu'elle venoit de s'ouvrir, avec l'impétuoſité que lui donnoit l'élévation dont elle deſcendoit, la maſſe énorme des eaux dont elle étoit ſurchargée, & la réſiſtance qu'elle avoit eſſuyée, ſe répandit avec un fracas effroyable dans le baſſin de la Méditerranée. Rien ne fut capable de réſiſter à la violence de ſes eaux, tout fut ſubmergé, tout périt : les plantes furent détruites, les lieux habités furent renverſés, la déſolation ſe répandit par-tout, les hommes & les animaux entraînés par une force à laquelle rien ne put s'oppoſer, dont rien ne put les garantir, partagérent le même ſort. Leurs corps nageants confuſément ſur les eaux agitées par les vents, dirigées en ſens différens par les courans, devinrent pendant long-têms le jouet des vagues ; & quand dans la ſuite leurs chairs furent conſumées, ou mangées par les poiſſons, leurs os mêlés les uns avec les autres, briſés par le frottement, emportés par les flots qui ſe ſuccédoient, furent amoncelés dans la *confuſion* où nous les voyons aujourd'hui. Un événement ſemblable à celui dont il eſt parlé dans la tradition des Samothraces, peut ſeul avoir produit une telle *confuſion* ; lui ſeul put raſſembler un ſi grand nombre d'oſſemens de différens animaux, les répandre de la maniere dont ils le ſont, & les recouvrir de ces terres dont la main des tems a fait des rochers.

Il ne s'agit pas ſeulement ici d'*Oſſemens* réunis en grand nombre, répandus ſur une ſurface de quelques milles, comme le ſeroient ceux de quelques milliers d'hommes tués dans une bataille. Les Oſſemens dont on parle ici, ſont dans une quantité

qu'elles n'y soient plus en honeur comme autrefois, ainsi elles

quantité impossible à déterminer, ils se trouvent répandus dans des espaces de plusieurs centaines de lieues ; ce ne peut-être ceux de deux armées qui ont disparu, qui ont péri sans exception de persone, ce sont les Ossemens de peuples entiers : ils sont mêlés, non avec des restes d'Ossemens de quelques troupeaux, mais avec ceux de races entieres d'animaux de toutes les especes, qui périrent dans un même tems. Leur nombre excessif nous montre combien étoient peuplés les pays où ils vécurent, & nous assure que le bassin de la Méditerranée & celui de l'Adriatique, dont la surface est encore plus grande que celle du Portugal, de l'Espagne, de la France & de l'Italie réunies, étoient à l'époque de leur submersion, au moins aussi peuplés que le sont à présent ces beaux pays. La perte des hommes & des animaux, en cette occasion, après la destruction que causa le Déluge universel, fut peut-être la plus grande de toutes celles qui affligerent la terre. Ce qui existe encore des corps submergés alors, est le reste de ceux que le tems a dévorés, & qu'il consume encore tous les jours.

Ce grand nombre d'hommes rapprochés les uns des autres, anéantis par un même accident, suppose des sociétés ; conséquemment une Culture très-grande dans les pays où elles s'établirent, & des Arts dont les hommes ne peuvent se passer, quand ils vivent réunis en grand nombre. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, nous a fait voir que l'Art de la navigation étoit déjà connu, au tems où le terrein de cette ville étoit encore sous les eaux : quand elles abandonnerent ce terrein pour couvrir celui de la Méditerranée, les Arts ne devoient pas être moins avancés dans les pays qu'occupa cette mer. Les Samothraces en donnoient la preuve ; ils disoient "que dans les tems postérieurs
" à ce Déluge, qui détruisit une partie de leur isle, des pêcheurs tiroient quel-
" quefois dans leurs filets, des chapiteaux de colonnes en pierre, qui marquoient
" que cette mer couvroit les ruines de leurs anciennes villes." (Diod. *ub. supr.* Καὶ διὰ τοῦτο ἐν τοῖς μεταγενεστέροις καιροῖς ἐνίους τῶν ἁλιέων ἀνεσπακέναι τοῖς δικτύοις ΛΙΘΙΝΑ ΚΙΟΝΟΚΡΑΝΑ, ὡς καὶ πόλεων καταχεκλυσμένων. *Idcirco, posteris temporibus piscatorum nonnulli, LAPIDEA COLUMNARUM CAPITA retibus extraxere, urbium aquis abruptarum indicia.*) Ceux qui purent échapper aux premiers effets de l'inondation, se réfugierent sur les montagnes les plus élevées de l'isle. (Τους

elles paroiſſent s'y être maintenues juſqu'au tems de Cadmus,

δὲ περιλειφθέντας προσαναδραμεῖν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς νησου τόπους. *Superſtites autem ad editiora inſulæ perfugiſſe tradunt.)* On voit par cette relation, combien l'inondation fut inſtantanée : beaucoup y périrent, il n'en échappa que ceux dont la diligence à ſe ſauver fut la plus grande ; cette diligence eut été inutile aux malheureux, dont le pays ne pouvoit fournir une retraite auſſi élevée, que l'étoit celle du mont *Saos* des Samothraces ; c'eſt pourquoi les derniers échapperent, tandis que les autres périrent. Les chapiteaux de pierre qu'ils repêchérent dans leur mer, étoient l'ouvrage des peuples dont nous trouvons les oſſemens épars en tant de pays : les villes dont on tiroit ces chapiteaux, nous montrent qu'il en exiſtoit avant ce déluge. L'Art de faire des Colonnes, ou l'Architecture, étoit connue & pratiquée par ces mêmes peuples, dont nous voyons les reſtes ſans en connoître même les noms. On met à l'époque de ce déluge la deſtruction des monumens littéraires des anciens peuples de la Grèce ; un tel événement fut bien capable de l'opérer ; mais comme on voit par l'exemple des Samothraces, qu'il en échappa quelques perſones, on voit auſſi comment les lettres purent ſe conſerver ; comment elles durent enſuite être bien moins employées qu'elles ne l'avoient été dans les tems précédens ; comment la confuſion put s'y introduire ; comment enfin on put avoir à Dodone des inſcriptions bien antérieures au tems de Cadmus : puiſque ce Phénicien ne vint en Grèce, que pluſieurs ſiecles après celui où les lettres commencerent à y décliner, & l'époque où périrent avec les arts, les monumens littéraires des tems précédens.

Tout conſidérable qu'eſt le volume préſent des eaux de la Méditerranée, il ne l'eſt cependant pas à beaucoup près autant qu'il le fut, quand les eaux des mers de l'Aſie vinrent en combler le baſſin. Il eſt reſté vers le détroit de Gibraltar, un monument bien authentique de l'ancienne élévation de cette Mer au deſſus de ſa ſurface actuelle : des perſonnes très-éclairées, m'aſſurent y avoir vu des *Oſſemens* entaſſés, comme le ſont ceux des iſles de l'Adriatique & de la Grèce. Ces *Oſſemens* ſe trouvent ſur des rochers, à pluſieurs centaines de pieds au-deſſus du niveau de la mer ; & comme ils ſont encore recouverts par des maſſes de pierres placées au-deſſus d'eux, la mer en ayant apporté la matiere, l'ayant amoncelée ſur les oſſemens qu'elle y avoit déja dépoſés, doit avoir

mus ; & malgré le désordre où elles étoient tombées, l'histoire même nous peut garantir qu'elles y existoient encore.

Denys

avoir surpassé la hauteur même de ces rochers. Une autre preuve de ce même fait existoit encore dans la Samothrace ; les autels érigés au terme où les eaux étoient arrivées, au tems de l'éruption de la mer du Pont, au lieu d'être placés sur les rivages de la Méditerranée, se voyoient au contraire dans des endroits très-élevés ; il falloit donc que la mer fut descendue de la hauteur à laquelle elle s'étoit d'abord portée : mais pour s'être soutenue à cette hauteur, il fallut aussi que les montagnes d'*Abila* & de *Calpé*, qui forment les deux côtés du détroit de Gibraltar, aient empêché par leur réunion, l'issue des eaux de la Méditerranée & leur communication avec l'Océan. Ces eaux étoient alors beaucoup au-dessus du niveau de la mer Atlantique, comme celles de l'Euxin avoient long-tems été au-dessus du niveau de la Méditerranée, & comme encore à présent, les grands lacs situés dans les Alpes sont au-dessus du plan de toutes les mers. On voit ici les raisons qui nous ont fait dire, que la masse des eaux des trois mers de l'Asie unies ensemble, au tems où elles couvrirent les *steppes* & qu'elles arriverent aux côtes élevées qui en sont les limites, fut bien plus grande que ne l'est celle des eaux de la Méditerranée, dont la profondeur étoit de beaucoup surpassée par celle de ces mers.

Dans cet ordre de choses, l'Adriatique étant nécessairement autant au-dessus du niveau présent de sa surface, que les eaux de la Méditerranée étoient au-dessus de sa superficie actuelle, cette élévation, déterminée par celle des amas d'*Ossemens* & des rochers placés sur eux au détroit de Gibraltar, montant à plusieurs centaines de pieds, la mer Adriatique qui s'élevoit d'autant, dut entrer dans cette grande vallée, dont le Pô traverse aujourd'hui toute la longueur. On y trouve effectivement des traces du séjour de cette mer, dans le grand nombre de productions marines, & la grande abondance de pétrifications, dont quelques-unes portent l'empreinte des plantes de l'Asie, & qui se trouvent néanmoins vers les pieds des Alpes Cottiennes, ainsi qu'au voisinage de Vicence & de Vérone, où j'en ai vu des collections entieres, tirées des montagnes situées dans les environs de ces villes.

Les rivages de la mer Adriatique, maintenant découverts, alors cachés sous les

Denys d'Halicarnaſſe, hiſtorien très-judicieux & très-inſtruit,

les flots, firent partie d'une mer toute nouvelle; voilà pourquoi on trouve encore des *Oſſemens* dans quelques territoires voiſins des rives du golfe qu'elle remplit. Les eaux de cette mer, pénétrant dans les gorges tortueuſes des Alpes & des Apennins, entourerent des groupes de montagnes dont elles firent autant d'iſles particulieres. Les *pyrites* ſulphureuſes & ferrugineuſes, très-abondantes dans ces montagnes, décompoſées par l'action des eaux de la mer, produiſirent le grand nombre de Volcans, dont les traces reſtent profondément marquées dans tous ces terreins; & comme la Méditerranée s'augmenta des eaux que perdit la mer Noire, les Volcans de ſes bords s'allumerent au moyen de ces mêmes eaux, dont la retraite cauſa l'extinction de ceux de l'Aſie. *Aſtroni*, la *Solfatara*, le *Véſuve* devinrent des montagnes enflammées, tandis que le mont *Ararat* & l'*Olympe* ceſſerent de répandre des flammes. Ce fut alors que les feux terribles de l'Etna, encore plus redoutables quand ils agiſſent en ſecret & ſous terre, que lorſqu'ils déployent des torrens de lumiere ardente & de fumée, commencerent à développer ce pouvoir étonnant, ce principe de deſtruction qui ſous nos yeux a renverſé Meſſine, ébranlé toute la Calabre, changé l'aſpect de pluſieurs provinces, & fait répandre tant de larmes aux deux Siciles.

Les mêmes cauſes qui éleverent le niveau de la Méditerranée au-deſſus de ſon état préſent, en porterent les eaux dans l'intérieur de l'Egypte: ſes habitans purent alors trouver un aſyle en Ethiopie. On avoit dans ce pays quelques notions de cet événement; les Ethiopiens prétendoient que l'Egypte s'étoit formée des ſables apportés par le Nil, & qu'au commencement du monde elle n'étoit qu'une mer. (Diod. *lib.* iii. *p.* 175.) Il eſt à préſent démontré, que le Nil n'apporte pas aſſez de limon pour augmenter d'une maniere ſenſible le terrein de l'Egypte; (Mém. de l'Acad. des Inſcript. *T.* XXIV. *p.* 468 & 469.) & quand les Ethiopiens crurent que la mer la recouvroit autrefois, ils connurent confuſément la vérité d'un fait, dont ils confondirent la date, en mettant au commencement des choſes un événement arrivé au tems où les eaux de l'Aſie deſcendant dans la Méditerranée, en augmenterent tellement la hauteur, qu'elle s'étendit ſur l'Egypte: quand le détroit de Gibraltar fut ouvert, les eaux répandues dans l'Egypte, de même que celles dont la Lombardie étoit inondée

ſtruit, rapporte que Deucalion fils de Prométhée, chaſſa de la

inondée s'écoulerent dans l'Océan, & laiſſerent à découvert ces deux grandes vallées, dont l'élévation eſt à-peu-près la même, & dont la longueur eſt preſqu'égale. Le Pô & le Nil ſuivirent à cette époque le cours qu'ils ont maintenant : de ce qu'alors ce dernier fleuve ſe montra dans l'Egypte, les Ethiopiens en conclurent qu'elle étoit ſon ouvrage, comme ils euſſent pu conclure que la Lombardie fut produite par le Pô, parce qu'effectivement il ne reparut qu'après la retraite des eaux qui la couvrirent. Ce fut au tems de cette retraite des eaux, que la mer Méditerranée, la mer Noire, & toutes celles qui ont rapport à elles, s'établirent dans l'équilibre où elles ſont aujourd'hui : les tems poſtérieurs y ont apporté peu de changemens. Les habitans de la Samothrace purent alors deſcendre des montagnes, ſur leſquelles leurs ancêtres s'étoient réfugiés : & les Egyptiens, autrefois retirés dans l'Ethiopie, vinrent repeupler les terreins, dont l'inondation les avoient chaſſés : cela fit dire aux Ethiopiens que l'Egypte fut peuplée par une de leurs colonies. Ce ſentiment n'étoit pas tout-à-fait ſans fondement, mais les Egyptiens crurent avoir des raiſons ſuffiſantes pour ne pas l'adopter.

Les Prêtres de l'Egypte conſerverent la mémoire du Déluge qui ſubmergea leur pays : ils diſoient à Solon " qu'à différens intervalles de tems, des inon-
" dations ſuſcitées par le ciel avoient tout détruit : les hommes périrent alors
" de beaucoup de genres de mort différens ; c'étoit la raiſon pour laquelle leurs
" ſuccédeſſeurs furent privés de la connoiſſance des lettres & de celle des
" ſciences." *(Plat. in Timæ.)* Cette tradition eſt dans le fond la même que celle des Rhodiens & des Samothraces ; mais les Philoſophes Egyptiens firent des deux périodes pendant leſquels leur pays fut ſubmergé, & enſuite délivré des eaux de la mer, une regle générale qui leur fit regarder comme périodiques des événemens qui n'étoient qu'extraordinaires. Ils crurent ces inondations aſtreintes à des retours fixes, comme le ſont celles du Nil. Cette erreur vint de ce qu'ils méconnurent la cauſe des deux événemens ſinguliers dont ils conſidéroient les effets. Cette cauſe dont l'application n'a jamais été faite aux choſes dont il eſt parlé dans cette note, fut bien mieux connue des habitans de la Samothrace, parce qu'ils ſe trouverent plus à portée de voir ſon action, & d'en prévenir en partie les effets.

Thessalie les Pélasgues établis depuis cinq générations dans l'Hémonie, où ils étoient venus du Péloponese. (217) Le plus grand nombre d'entr'eux alla par terre chercher un asile chez les Pélasgues de Dodone, dont ils étoient parens : après un court séjour dans un pays incapable de les nourrir, pour obéir aux ordres de l'Oracle, ils passerent en Italie : ils y fonderent Spinete à l'embouchure du Pô, & dans la suite Agylle, Saturnie, Alsium, Crotone & Pise ; ces deux dernieres villes existent encore en Etrurie. (218) Les Pélasgues apporterent les lettres dans le Latium : (219) ils les avoient conservées, comme le dit Eustathius ; (220) & la chose doit être ainsi, car étant arrivées en Italie au tems de Deucalion, dont le regne finit quelques années avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, (221) ils ne purent recevoir de lui les lettres qu'ils introduisirent dans les pays où ils s'établirent. L'usage en étoit si familier pour eux, qu'ils l'employerent dans une inscription, où se lisoit un oracle rendu avant leur départ de Dodone. Cette inscription, assez considérable, étoit gravée sur un ancien trépied conservé dans le temple avec beaucoup de respect ; le Sénateur

(217) Dyonys. Halic. *Antiq. Rom. lib.* i. *cap.* ix.

(218) Dionys. *ub. supr. cap.* x.

(219) Plin. *Hist. Nat. lib.* vii. *In Latium eas* (Literas) *attulerunt Pelasgi.*

(220) Eusthat. *in Iliad. lib.* ii. *p.* 358.

(221) Confer. in Marm. Oxon. *Epoch.* IV. cum *Epoch.* VII.

Lucius

Lucius Mamius qui assuroit l'y avoir lue, reconnoissoit en même tems qu'elle étoit en caracteres très-anciens. (222)

Il existoit donc à Dodone une inscription, antérieure de quelques années à l'arrivée de Cadmus : les lettres dans lesquelles elle étoit écrite, ne pouvant assurément ressembler à celles qu'on ne connut en Grèce que dans les tems suivans, durent nécessairement ressembler à celles dont les Pélasgues firent usage en Italie. Ces peuples, originaires du Péloponese, donnerent le nom de *Pise* à l'une des villes de cette partie de la Grèce située sur les rives de l'Alphée, ainsi qu'à une autre ville qu'ils construisirent dans l'Etrurie sur les bords de l'Arno. Œnomaus régna depuis dans la premiere : son palais étoit orné de colonnes d'un ordre, dont la découverte étoit assurément de beaucoup antérieure à son tems : les murs de Tirynthe, d'architecture semblable, furent construits bien avant le départ des Pélasgues pour l'Italie. On retrouve des monumens de cette même espece d'architecture dans le pays où les Pélasgues fonderent Crotone, Pise, & tant d'autres villes : le nom de *Toscane* qu'on lui a donné, est donc le même que celui de *Pélasgue*, & les lettres Etrusques ne peuvent être que celles de ces mêmes peuples un peu altérées ; ainsi l'on ne doit plus s'étonner, si les caracteres des anciens Toscans ou des Etrusques ressemblerent presqu'en tout à ceux des anciens Grecs, puisqu'ils vinrent de Grèce en Etrurie ; & si l'architecture, ainsi que la reli-

(222) Dionys. *ub. sup.*

gion

gion de ces Peuples, furent absolument les mêmes, puisque ces recherches nous font voir avec la derniere évidence, que, quoiqu'on ait tant écrit pour obscurcir l'histoire des Etrusques, il est néanmoins très-assuré qu'ils reçurent leurs arts, leurs lettres, & leur religion des Pélasgues, qui les leur apporterent de Grèce : on verra dans la suite qu'ils tenoient à eux par des relations encore plus anciennes.

Cadmus ayant certainement donné aux lettres Grecques l'arrangement, qu'elles conserverent depuis, il paroit que de son tems, le peu d'usage qu'on faisoit des lettres anciennes avoit jeté beaucoup de désordre dans la maniere de les arranger & de les prononcer : en leur donnant les noms des lettres Phéniciennes, en les arrangeant suivant la méthode employée pour ces lettres, la forme de quelques-unes de celles des Grecs, put bien prendre celle de quelques lettres Phéniciennes : mais comme on ne put totalement changer la maniere de les considérer & d'en estimer la valeur, il arriva de-là que la puissance des caracteres Phéniciens fut soumise à celle des anciens caracteres Grecs : l'*Alpha* & l'*Ajin* qui n'étoient que des *esprits*, & le *Jod* qui étoit une *consone* devinrent des *voyelles*. Ce fut une sorte de mutation, confondue dans la suite par les auteurs avec une création réelle ; & l'influence des dénominations Phéniciennes sur les anciennes lettres Pélasgues, fit croire que celles-ci tiroient leur origine de Phénicie. Les monumens, & les notions historiques des choses arrivées au tems de l'éta-

blissement

bliſſement de Cadmus en Béotie, nous montrent ce qui arriva pour lors à l'ancien alphabet Grec ; un paſſage de Diodore de Sicile me ſemble devoir fixer ce qu'on doit croire à ce ſujet : « Quant à ceux, dit cet auteur, qui attri-« buent l'invention des lettres aux Syriens, qui les apprirent « enſuite aux Phéniciens, leſquels les communiquerent de-« puis aux Grecs, lorſqu'ils arriverent avec Cadmus en Eu-« rope, d'où eſt venu le nom de Phéniciennes aux lettres ; « on leur répond, que les Phéniciens n'en furent d'aucune « maniere les premiers *inventeurs* ; mais qu'ils *changerent* « ſeulement les *formes* des élémens, & que pluſieurs « s'étant dans la ſuite ſervis de cette écriture, on s'ac-« coutuma à lui donner leur nom. » (223) Après avoir comparé ces formes, & fait voir à quoi tient ce changement, relativement aux premiers tems où il arriva, nous reviendrons dans la ſuite à l'opinion qui, en attribuant aux Muſes

(223) Diod. Sicul. *Biblioth. Hiſt. lib.* v. *p.* 390. Πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας, ὅτι Σύροι μὲν εὑρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσί, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἕλλησι παραδεδώκασιν· οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην. καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα Φοινίκια προσαγορεύειν, φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὑρεῖν ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον, καὶ τῇ γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων χρήσασθαι, καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. *His vero qui literas Syrorum inventioni tribuunt : a quibus Phœnices illas didicerint, et cum Græcis communicarint, profecti ſcilicet una cum Cadmo in Europam ; unde literas Græci Phœnicias appellant : his ergo reſpondent ; Phœnices nequaquam primos eſſe inventores, ſed formas tantum elementorum immutaſſe. Qua ſcriptura cum plurimi deinde uterentur, appellationes illas ſic inoleviſſe.*

la découverte des caracteres de l'écriture, cache une importante vérité ſous l'apparence d'une fable.

Le paſſage qu'on vient de citer, développe très-bien ce qu'on doit entendre par les noms de Phéniciens ou de Cadméens donnés aux anciens caracteres de la Grèce; cela ne ſignifie pas qu'ils reſſembloient aux lettres Phéniciennes, mais ſeulement qu'ils étoient arrangés ſuivant la méthode introduite par les Phéniciens & par Cadmus: & quand Hérodote dit avoir vu dans le temple d'Apollon Iſménien, à Thebes, un trépied avec une inſcription, (224) dont les lettres étoient *Cadméennes*, cela ſeul montre aſſez que cette inſcription n'étoit pas écrite en lettres Phéniciennes; car Hérodote n'eût pu ni l'entendre ni la copier; elle étoit donc écrite en lettres, dont l'uſage devenu plus commode au tems de Cadmus, ſubſiſtoit encore dans celui d'Amphytrion, qui vécut moins d'un ſiecle avant la priſe de Troye. D'où nous avons la preuve la plus complette, que les caracteres de l'inſcription du temple d'*Onga*, comme ceux de la

(224) Herodot. *lib.* v. *cap.* lix. Ἴδον δὲ ϗ αὐτὸς Καδμήϊα γράμματα ἐν τῷ ἱρῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμηνίου ἐν Θήβῃσι τῇσι Βοιωτῶν ἐπὶ τρίποσι τισὶ ἐγκεκολαμμένα, τὰ πολλὰ ὅμοια ἐόντα τοῖσι Ἰωνικοῖσι. ὁ μὲν δὴ εἷς τῶν τριπόδων ἐπίγραμμα ἔχει.

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν, ἐὼν ἀπὸ Τηλεβοάων. ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴη κατὰ Λάϊον τὸν Λαβδάκου του Πολυδώρου τοῦ Κάδμου. —— *Quin ipſe vidi apud Thæbas Bœotias, in Iſmenii Apollonis templo,* literas Cadmæas, *in tripodibus quibuſdam inciſas, magna ex parte conſimiles Ionicis. Quorum tripodum unus habet hoc epigramma.*

Amphytrion poſuit me, natus apud Theleboas. Hæc fuere circa ætatem Laïi, qui fuit filius Labdaci, nepos Polydori, pronepos Cadmi.

premiere

premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, ſont les mêmes dont on ſe ſervoit dès le tems de Cadmus.

Ces caracteres Cadméens étoient, ſuivant Hérodote, *en grande partie les mêmes que ceux des Ioniens :* cela devoit être ainſi, puiſque les Ioniens n'ayant été chaſſés du Péloponeſe qu'au tems du retour des Héraclides, leurs lettres qu'ils porterent dans l'Ionie, à laquelle ils donnerent leur nom, durent être préciſément les mêmes que celles de la premiere partie de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles, écrite, comme nous l'avons montré, 21 ans ſeulement avant le retour des Héraclides, & la ſortie des Ioniens du Péloponeſe : ceux-ci ſe retirerent d'abord dans l'Attique, & bientôt après en Aſie, où ils cultiverent les Arts & les Lettres avec beaucoup de ſuccès.

Les Pélaſgues, deſquels l'Italie reçut les lettres, furent les plus anciens habitans de la Grèce, (225) & de l'Attique en particulier. (226) Leur langue s'y changea dans la langue Grecque : (227) alors même la *Grèce* quitta ce nom, qui ſe conſerva dans la langue Latine, pour prendre celui d'*Helladie* ou *Hellénie.* (228) Les caracteres Pélaſgues anté-

(225) Strab. Geograph. *lib.* vi. *p.* 327.

(226) Herodot. *lib.* i. *cap.* lvii. Ἐί τούτοισι τεκμαιρόμενον δεῖ λέγειν, ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βάρβαρον γλῶσσαν ἱέντες. Εἰ τοίνυν ἦν καὶ παν τοιοῦτον τὸ Πελασγικὸν, τὸ Ἀττικὸν ἔνθος ἐὸν Πελασγικὸν, ἅμα τῇ μηταβολῇ τῇ ἐς Ἕλλήνας, καὶ τὴν γλῶσσαν μετέμαθε. ——*Quibus ſignis conjectantes opportet dicere, Pelaſgos barbara lingua fuiſſe ; et ſi tota gens Pelaſgica talis erat, gentem* Atticam utpote Pelaſgicam, *cum in* Hellenes *tranſiit, linguam iſtorum perdidiſſe.*

(227) Herodot. *ub. ſup.*

(228) Marm. Oxon. *Epoch.* VI.

rieurs à Cadmus, étoient donc ceux que Tacite appele les *plus anciens caracteres Grecs* ; (229) ils sont désignés par Démosthenes & Pausanias, sous le nom d'anciens *caracteres Attiques*. (230) On s'en servit pour écrire les Loix de Solon. Et quand Diodore de Sicile, cité ci-dessus, dit que Linus, Orphée, Thymœtes son contemporain, & Pronapides d'Athenes, (231) maitre d'Homere, écrivirent en lettres Pélasgues, cela veut dire qu'ils employerent les anciens caracteres dont on s'étoit servi dans la Grèce & dans l'Attique, avant que les Pélasgues en fussent chassés ; d'abord par Deucalion, & ensuite par les Cadméens qui les forcerent à quitter la Grèce. (232) Ces dénominations différentes d'un même genre de caracteres, relatives aux *tems*, au *pays* dans lesquels ils furent employés, & au *peuple* qui s'en servit le premier, ne signifiant que la même chose, nous montrent ce que furent les premiers caracteres *Grecs*, & nous font connoître à-la-fois ceux des *Pélasgues*, ainsi que les anciens caracteres *Attiques*, dont on a tant parlé, mais desquels on n'a pu nous donner des notions certaines.

(229) Cornel. Tacit. *Annal. lib.* xi. *p.* 226. *Et formæ literi Latinis, quæ* veterrimis Græcorum.

(230) Demosth. *cit. apud Suid. in Attico.* — Ατ]ικοῖς γράμμασιν Δημοσθένης— ἀντὶ του παλαιοῖς. —*Demosthenes literas Attiquas quasi antiquas dicet.* Et Pausan. *in Eliac. lib.* ii. *cap.* xix. Καὶ ἐπίγραμμα ἐπὶ τω κέρατι ἔςιν ἀρχαίοις Ἀττικοῖς γράμμασι. *Et in cornu incisa priscis Atticis literis inscriptio.*

(231) Diodor. Sic. *Biblioth. Hist. lib.* iii. *cap.* xxxv.

(232) Herodot. *lib.* i. *cap.* lvi.

Tacite qui écrivoit aux tems de Domitien, de Nerva & de Trajan, aſſure que les lettres Latines avoient la même forme que les plus anciennes lettres Grecques ; (233) & Pline, qui vécut ſous les regnes de Néron, de Veſpaſien & de Titus, dit que les anciennes lettres Grecques étoient preſque les mêmes que les lettres Latines employées de ſon tems. (234) Un très-grand nombre de médailles de toutes eſpeces, frappées depuis le tems de Néron juſqu'à celui de Trajan, de même qu'une très-grande quantite d'inſcriptions du même ſiecle, atteſtent qu'à cette époque l'écriture des Romains étoit exactement la même que celle de nos lettres *capitales* : cette écriture des tems des Empereurs étant auſſi la même que celle des anciens Grecs, cette derniere dut reſſembler preſque en tout à celle dont nous nous ſervons : nos lettres ſont donc les mêmes que celles des Pélaſgues & des anciens Attiques. Leur peu de reſſemblance avec les caracteres Phéniciens, ſuffiroit pour montrer que les lettres *Pélaſgues* ne furent pas données par Cadmus au peuple, dont elles portoient le nom.

En preuve de la reſſemblance qu'eurent les anciennes lettres Grecques, avec les lettres Latines en uſage de ſon tems, Pline cite une inſcription gravée ſur une lame antique de bronze,

(233) Tacit. *ſup. cit.*

(234) Pline *Hiſt. Nat. lib.* vii. *cap.* lviii. *Veteres Græcas (literas) fuiſſe eaſdem pene, quæ nunc Latinæ, indicio erit Delphica tabula antiqui æris, quæ eſt hodie in palatio, dono Principum Minervæ dicata in Bibliotheca, cum inſcriptione tali* Ναυσικράτης Τισαμένου Ἀθηναῖος ἀνέθηκεν.

bronze, apportée de Delphes par les Empereurs, & consacrée à Minerve par quelqu'un d'eux, (235) vraisemblablement par Néron, qui enleva tant de choses rares au temple de Delphes. (236) Cet ancien monument se voyoit dans la Bibliotheque du mont Palatin, construite par Auguste; (237) son inscription montroit qu'elle avoit autrefois été attachée à une offrande, faite *par Nausicrates d'Athenes fils de Tisamene*; elle étoit donc écrite en caracteres usités dans l'Attique au tems de ce *Nausicrates*: & puisque ses lettres ressembloient à celles du tems de Pline & aux nôtres, elles devoient donc être à-peu-près ainsi.

NAVSICRATES TISAMENOU ATEENAIOS ANETEEKE.

Au tems que Mr. Stuart étoit à Athenes, on y déterra une ancienne inscription Grecque, dont les lettres recueillies dans la table de Mr. le Docteur Morton, présentent le D, l'R & l'V sous la forme Latine; (238) c'est évidemment celle des anciennes lettres Attiques & Pélasgues. Cette inscription, à laquelle on n'assigne aucun tems, paroit, par ce qui a été dit ci-dessus, antérieure à l'Archontat d'Euclide, sous lequel les Athéniens quitterent cette forme de lettres, pour prendre celles dont se servoient les autres Grecs à

(235) Plin. *ub. sup.*
(236) Pausan. *in Phocic.*
(237) Sueton. *in Augusto.*
(238) Tab. Edm. Bernardi *a Clariss. Doct. Carol. Marton. public. Col.* ix.

l'exemple

l'exemple des Ioniens modernes ; car il eſt évident que cette forme de caracteres n'appartient pas à l'ancienne Ionie : ce ſont les mêmes qui ſe liſent ſur les fameuſes colonnes des Farneſes, conſervées maintenant dans la cour du Muſæum de Portici. Scaliger crut y voir les anciennes lettres Ioniennes ; (239) mais ce ſont aſſurément les anciens caracteres Pélaſgues & Attiques.

Ces recherches peuvent nous montrer, pourquoi Hérode Atticus fit employer la forme de lettres qu'on voit ſur ces colonnes. Il paroit par une autre inſcription, dont elles étoient accompagnées, qu'il ſe diſoit deſcendu d'Herſée, (240) l'une des filles de Cécrops premier Roi d'Athenes ; & comme ce Prince vécut beaucoup avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, en employant des caracteres plus anciens dans l'Attique que ceux de Cadmus même, Hérode voulut faire ſentir l'ancienneté de la famille dont il deſcendoit, & à-la-fois le pays où il étoit né, & dont il prit le nom d'*Atticus*, que ſes colonnes méritent de porter, puiſqu'elles ſont écrites dans les anciennes lettres *Attiques*. On ne voit déja plus cette forme de caracteres dans quelques lettres de l'inſcription des Prêtreſſes d'Amycles ; mais comme les lettres Pélaſgues dominerent long-tems dans l'alphabet Cadméen, c'eſt la raiſon pour laquelle dans la premiere partie de cette même inſcription, on trouve l'O ſous la forme ronde, & l'*Upſilon* ſous la

(239) Joſeph. Scalig. *Animad. ad Chron. Euſeb. lib.* ii. *p.* 103.

(240) Inſcript. Regill. *in Hort. Burgheſianis.*

forme

forme de l'V, ſous lesquelles ces lettres furent employées dans l'ancien alphabet Pélaſgue & Attique. Ainſi, loin de faire douter de la grande ancienneté de cette inſcription, ces lettres mêmes jointes aux autres circonſtances rapportées ci-deſſus, achevent de conſtater qu'elle fut faite peu après la deſtruction de Troye, & à l'époque préciſe qui ſe voit ſur le marbre même.

Nôtre alphabet en lettres capitales d'imprimerie, garde la forme des anciennes lettres Pélaſgues, mais les noms & l'arrangement de ces lettres ſont pris de l'alphabet Cadméen. Evandre, (241) qui environ ſoixante ans avant la priſe de Troye vint de Pallantium en Arcadie, s'établir dans le Latium, (242) ne put y apporter les lettres Pélaſgues, puiſqu'elles y étoient introduites près de trois ſiecles avant lui : cependant, comme il leur donna un ordre & des noms pris de l'arrangement & des dénominations reçues en Grèce au tems où il en ſortit, il paſſa pour en être l'auteur ; il ne fit pourtant que répéter ce que Cadmus avoit fait autrefois, & comme ce dernier eut la réputation d'avoir apporté les lettres aux Grecs, Evandre eut celle de les avoir apportées aux Latins ; tous deux opérerent ſur les mêmes caracteres, & les trouverent dans le même état, car le déſordre où ils étoient au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce, n'avoit

(241) Corn. Tacit. *lib.* xi. *p.* 226. *Aborigenes, Arcade ab Evandro didicerunt (literas.)*

(242) Dionyſ. Halycarn. *lib.* i. *cap.* xxiii. *p.* 31.

pas

pas changé en Italie quand Evandre s'y transporta. On ignore quels noms & quel arrangement on donnoit avant lui à ces caracteres: mais si l'on en juge par ce qu'il y eut de commun entre les anciens Grecs & les anciens Italiens sur la maniere de marquer les nombres, l'I, qui chez tous deux fut la marque de l'unité, parce que, suivant Priscillien, il commençoit l'ancien mot *Ia*, dont les Latins firent *Unus*, & les Grecs *Mia*, semble avoir été la premiere lettre de l'alphabet Pélasgue, avant le tems de Cadmus, & celui où Evandre vint en Italie: l'V, qui signifioit cinq, étant l'I cinq fois répété, doit avoir été la cinquieme lettre de cet ancien alphabet, dont l'X paroit avoir été la dixieme: l'L pouvoit être placée au quinzieme rang, & le C au dix-septieme; tous deux multiplioient le nombre dont ils étoient précédés, par l'intervalle qui les séparoit; car *cinq fois dix* égalent *cinquante*, & deux fois *cinquante* font *Cent*, exprimé dans le Latin par le nom dont la lettre C est le commencement, comme Mille l'étoit par le mot qui commence par la lettre M, employée pour l'exprimer. C'étoit le terme auquel on commençoit à répéter les nombres; ainsi cette lettre doit avoir été la derniere de l'ancien alphabet, dans lequel le D dut être la vingt deuxieme lettre, à cause de sa distance du C, qui la multipliant cinq fois, donnoit à cette lettre D la valeur de cinq-cents. Quant aux noms particuliers de chacune de ces lettres, l'avantage qu'il y auroit à les retrouver, ne dé-

dommageant pas de la peine qu'il y auroit à les découvrir, j'en abandonne la recherche.

L'Alphabet encore à-présent en usage chez la plupart des peuples de l'Europe, remonte, comme on vient de le voir, à la plus haute antiquité. Il est même antérieur à l'arrivée des Pélasgues dans la Grèce: originaires de la haute Asie, ces peuples changerent le culte qu'ils en avoient apporté; ils rendirent les honeurs divins à la famille des Titans par lesquels ils furent gouvernés, & trouverent dans cette famille même, les inventeurs de l'écriture. *Mnémosine* l'une des Titanides avoit, disoient-ils, inventé tout ce qui sert à conserver la *mémoire*; (243) les Muses ses filles reçurent les *Lettres* de Jupiter leur pere: (244) elles habitoient le mont Parnasse; leur nom marque qu'elles étoient consacrées à l'explication des mysteres; (245) on les regardoit comme les compagnes d'Apollon & de Bacchus, parce qu'elles étoient attachées à leur culte. Elles faisoient les fonctions de ces Prêtresses, connues dans la suite sous les noms de *Colombes* à Dodone, de *Pythies* à Delphes, de *Sibylles* à Cumes & en d'autres lieux, où elles rendoient les oracles. Les Muses suivirent les Pélasgues dans leurs voyages: dire qu'elles habitoient le *Parnasse*, & qu'elles accompag-

(243) Diod. Sic. *Biblioth. Hist. lib.* v. *cap.* xl.
(244) Idem. *lib.* v. *cap.* xliii.
(245) Idem. *lib.* iv. *cap.* iv.
(246) Idem. *lib.* iv. *cap.* i.

nerent

nerent le Dieu de *Nyse*, (246) c'eſt faire entendre qu'elles étoient originaires de la Bactriane, où ſe trouvoit ce mont *Parnaſſe*, (247) dont le nom fut tranſporté à celui ſur lequel Delphes fut depuis bâtie. C'eſt au voiſinage de ce même pays qu'exiſta la ville de *Nyſe*, d'où ſortit le culte de *Bacchus*. (248) Parmi les fables dont les Grecs envelopperent les commencemens de leur hiſtoire, on peut aiſément reconnoître dans celle-ci l'origine des premiers Caracteres de leur écriture, le pays d'où ils en tirerent les formes, & l'état des prêtreſſes qui chez eux, comme chez beaucoup d'autres peuples, en furent regardées commé les dépoſitaires.

Les caracteres Pélaſgues, vû leur origine, devoient tenir à ceux des Hyperboréens, dont le pays étoit ſitué encore plus haut que la Bactriane: ces peuples entretînrent un commerce continuel avec la Grèce; (249) on liſoit comme on l'a déja dit, à Délos, des inſcriptions écrites dans leur langue: (250) ils envoyoient annuellement des offrandes dans cette iſle, (251) & comme on a découvert de nos jours, que les plus hautes Sciences furent cultivées avec le plus grand ſuccès dans les pays habités par ces mêmes Hyperboréens, nous avons lieu de ſoupçonner que les monumens littéraires,

(247) Dionyſ. Perieget. *ſupr. cit.*

(248) Voyez ce qui a été dit ce ſujet dans les *Chapitre* I. II. & III. du *Tom.* I.

(249) Pauſan. *ſupr. cit.*

(250) Plat. *in Axioch.*

(251) Pauſan. *in Attic.*

détruits dans la Grèce par le déluge dont la tradition s'est conservée, tenoient à ceux de ces peuples, & que les lettres Pélasgues, furent à peu près les mêmes dont se servoient les Hyperboréens. (252)

De

(252) Je fonde cette conjecture, sur ce que d'anciennes tables en bronze déposées à Délos par les Hyperboréens, étoient lues & entendues des Grecs dans le tems de l'expédition de Xerxès. L'aïeul da Gobrias y lut toute la doctrine des enfers, telle qu'on l'avoit en Grèce: (Plat. *in Axioch. T.* III.) il falloit donc que les lettres & la langue employées dans ces tables, eussent assez d'analogie avec les lettres & la langue des Grecs, pour que ceux-ci pussent les comprendre. Cependant les inscriptions dans lesquelles elles étoient employées, remontant au tems de l'institution du culte de Délos, & pour le moins à celui où Erysicthon fils de Cécrops y construisit un temple, bien avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, ces monumens précéderent assurément l'époque à laquelle on prétend que les lettres furent apportées en Grèce; ils semblent donc avoir été du même genre que ces monumens littéraires si anciennement détruits par le déluge, dont les habitans de la Samothrace avoient conservé la tradition. Suivant Diodore de Sicile, des Grècs déposerent dans le temple des Hyperboréens de riches offrandes, accompagnées d'inscriptions en lettres Grecques. (Diodor. *lib.* ii. *cap.* xiii. *p.* 159. Καὶ ἀναθήματα πολυτελῆ καταλιπεῖν, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐπιγεγραμμένα.) Cela semble supposer que ces inscriptions Grecques étoient entendues des Hyperboréens, comme celles des Hyperboréens étoient entendues des Grecs; & quoique les premiers eussent un dialecte particulier, (Ὑπερβορέους ἰδίαν τινὰ διάλεκτον) ce dialecte semble n'avoir différé de celui des Grecs, que comme leur ancienne langue différoit de celle qui s'introduisit ensuite chez eux, où elle porta le nom d'Hellénienne: de-là vint ce rapport, qui malgré le changement des choses, faisoit que ces peuples s'entendoient réciproquement. Ce rapport de Dialecte étoit assez grand, pour qu'on crût reconnoître la langue Grecque dans celle d'un peuple voisin des Hyperboréens. Plutarque, sur le rapport d'un ancien auteur, met ce peuple sur les rivages d'un golphe grand comme les Palus Mœotide, & situé au bord de la mer Saturnienne, à l'opposite de la mer Caspienne. (Plutarch. *de fac. in Or. Lun.* Τῆς δὲ ἠπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

κατοικεῖν

De tous les alphabets, auxquels on peut comparer celui des Pélasgues, il n'en eſt aucun avec lequel on lui trouve plus de rapport, qu'avec celui des anciens *Iſlandois*. Cet alphabet appelé Scytique, Danois ou Rhunique, fut autrefois employé par les Goths : (253) Olaüs Magnus le regarde comme bien antérieur à celui qu'Evandre apporta en Italie. (254) Il

κατοικεῖν Ἕλληνας περὶ κόλπον οὐκ ἐλάττονα τῆ Μαιώτιδος, οὗ τῷ ςόμα τῷ ςόματι τοῦ Κασπίου πελάγοις μάλιςα κατ' εὐθεῖαν κεῖσθαι.) Ce golphe dont la grandeur différoit peu de celle du Palus Mœotide, eſt celui dans lequel ſe rend l'Obi, avec quantité de rivieres qui le rempliſſent de vaſe, & le rendent tel qu'il eſt décrit par les anciens. On trouve encore près de ſes bords des peuplades, dont la langue eſt un dialecte de celle des Finois, que des Savans ont montré avoir une très-grande affinité avec la langue Grecque. Il ſemble donc que ces deux langues tirerent leur origine des anciens peuples qui habiterent les environs du golphe d'*Obſkala*, dont parle Plutarque : ſon voiſinage des Hyperboréens nous montre, comment il put y avoir une ſi grande analogie entre la langue de ces peuples & celle des Grecs ; & comment il eſt poſſible qu'il y ait eû des rapports très-marqués entre leurs lettres & celles dont on ſe ſervit dans les plus anciens tems de la Grèce : ces rapports s'obſervent encore dans les caracteres Rhuniques. Comme il paroit qu'Anticlide, cité dans Pline, s'étoit ſervi de monumens très-anciens pour prouver que les lettres Grecques venoient des Egyptiens, les Egyptiens prétendant de leur côté que le déluge avoit détruit chez eux les Lettres & les Sciences, il pourroit que ces anciennes lettres Egyptiennes euſſent été les mêmes que celles des Hyperboréens, dont les Grecs firent anciennement uſage : elles peuvent être venues des uns autres, dans le tems où la communication entr'eux n'étoit pas encore interceptée par les eaux, qui cauſerent ce déluge, & remplirent le baſſin de la Méditerranée. On trouveroit encore des preuves de cette communication dans la religion même des Egyptiens, & dans leur doctrine des enfers, qui aſſurément eurent un même fond avec celle des Hyperboréens.

(253) Man. Typog. *p.* 270. *art.* 29.

(254) Olaüs Mag. *de Gent. Sep. lib.* i. *cap. ult.*

eſt

eſt employé dans les légendes de beaucoup de monoies d'argent & de cuivre frappées par ces peuples ; la maniere dont eſt traitée leur gravure, ne laiſſe aucun doute qu'elles n'ayent été faites avant le regne de Valens, & que ces caracteres n'ayent par conſéquent été employés bien avant Ulphilas, qui vécut ſous le regne de ce Prince.

Rien n'eſt plus ſingulier dans les caracteres Iſlandois, que les lettres S & T : elles ont très-exactement, la forme de celles des plus anciens Grecs ou des Pélaſgues ; mais l'une porte le nom de *Sol*, qui de la langue Pélaſgue, aſſurément originaire de Scythique, paſſa *peut-être* dans la Latine pour exprimer le Soleil *diurne* ; & l'autre qui la ſuit immédiatement, porte le nom de *Tyr*, qui dans la langue Iſlandoiſe ſignifie *Taureau*. C'eſt le *Tauros* des Grecs, le *Taurus* des Latins, le *Thor* des Orientaux, & l'*Embléme* employé par tous ces peuples pour repréſenter le Soleil *nocturne*, ou le Bacchus. Les habitans du Nord conduiſoient cet ancien *Embléme* dans leurs armées : (255) ils le repréſenterent ſouvent avec le corps humain & des pieds de bœuf, exactement comme le faiſoient les Grecs, ainſi que cela ſe voit par les paſſages cités ailleurs de quantité de leurs auteurs, & par quelques-uns leurs monumens parvenus juſqu'à nous.

(255) Plutarch. *in Mario.*

CHAPITRE



CHAPITRE III.

Commencement des monoies frappées; uſage de leurs empreintes par rapport aux Arts.

LA forme des monoies *Polygonales*, dont on ſe ſervit d'abord en Grèce, leur volume & leur poids, qui les rendoient très-difficiles à tranſporter, gênant également la circulation & le commerce, en rendirent l'uſage preſqu'inutile aux Négocians, aux Voyageurs & aux Troupes : on eſſaya dès les commencemens, d'en fondre en or & en argent, (1)

(1) Lucan. *ſupr. cit.*

mais

mais leur extrême peſanteur les rendant néceſſairement très-rares, elles durent avoir peu de cours, & furent tellement ſupprimées, qu'elles étoient déja preſque inconnues au tems où vécut Homere.

Pour rendre les monoies plus uſuelles & plus courantes, on leur donna la forme *ronde*, en diminuant en même tems leur poids & leur volume. Dès-lors même, au lieu de les *fondre* comme on le faiſoit auparavant, leur marque fut imprimée en les *frappant* au moyen du marteau & du coin. Les Grecs employerent d'abord cette ſorte de travail à la fabrique des monoies d'argent. Ælien en *Caractériſe* la pratique, en diſant qu'on les *frappa*. (2) Il les diſtingue par cette expreſſion de toutes les monoies, où l'on imprimoit des figures en les coulant dans le moule. Phidon Roi d'Argos ayant frappé le premier cette ſorte monoie dans l'Iſle d'Egine, (3) elle prit de là le nom d'*Eginete :* c'eſt l'*origine* de celles dont nous nous ſervons, & des médailles dont on fait à-préſent des collections. Conſidérée ſous les rapports, par leſquels elle tient à ces *origines*, la *Date* où vécut Phidon d'Argos devient très-importante à connoître : nous allons chercher à la déterminer de la maniere la plus aſſurée qu'il

(2) Ælian. *Var. Hiſt. lib.* xii. *cap.* x. Καὶ πρῶτοι νόμισμα ἐκόψαντο, καὶ ἐξ αὐτῶν ἐκλήθη νόμισμα Αἰγιναῖον. *Et primi nomiſma* percuſſerunt *(Æginenſes) quod ex ipſis nomen accepit, ut Æginenſe nomiſma vocaretur.*

(3) Ephor. *cit. apud. Strab. lib.* viii. *p.* 376. Ἔφορος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἄργυρον πρωτον κοπῆναι φησὶν ὑπὸ Φείδωνος. *Ephorus in Ægina primo argentum a Phidone cuſum fuiſſe ſcribit.*

nous

nous ſera poſſible : il faut pour cela remonter juſqu'au tems d'Hercule, de qui Phidon tiroit ſon origine ; Strabon le donne pour le dixieme deſcendant de ce Héros, (4) mais l'auteur du marbre d'Arondel, le fait encore deſcendre d'un degré plus bas. (5) Il s'agit ici de conſtater laquelle de ces deux opinions il convient de ſuivre.

Hercule, ſoit par le droit de ſa naiſſance, ſoit par celui de conquête, (6) avoit à ſa mort des prétentions ſur la plus grande partie du Péloponeſe : Hyllus l'un de ſes fils réclama ſes droits, tua Euryſthée Roi de Mycene, mais ayant enſuite été tué, les autres deſcendans d'Hercule, qu'on appeloit *Héraclides*, allerent s'établir près du Pinde dans une contrée habitée par les *Doriens*. Ces peuples occupoient le pays des Pélaſgues, qui chaſſés autrefois de l'Hémonie par Deucalion, vinrent chercher de nouvelles terres en Italie. (8) Ayant pris de *Dorus* petit-fils de Deucalion le nom de *Doriens*, (9) ils accompagnerent les *Héraclides*, quand ils allerent conquérir le Péloponeſe, *quatre générations* après Hercule. Cette époque

(4) Strab. *Geograph. lib.* viii. *p.* 358. Φείδωνα δὲ τὸν Ἀργεῖον δέκατον μὲν ὄντα ἀπὸ Ἡρακλέους, δυνάμει δ' ὑπερβεβλημένον τοῖς κατ' αὐτόν. *At vero Phido Argivus, decimus ab Hercule, & omnibus ſuæ ætatis principibus potentia præſtans.*

(5) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

(6) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* xviii.

(7) Diod. Sicul. *Biblioth. Hiſt. lib.* iv. *cap.* xviii.

(8) Dyonyſ. Halic. *lib.* i. *cap.* ix.

(9) Strab *lib.* ix. & Apollod. *lib.* i.

très-fameuse dans l'histoire, est fixée par Thucydide (10) & par le Canon d'Eratosthenes, (11) à l'an 80 après la ruine de Troye : Oxilus qui conduisit les *Héraclides*, devint alors Roi d'Elide. (12)

Iphitus, l'un des descendans d'Oxilus, (13) restitua les *Jeux Olympiques*, 108 années avant celle dans laquelle Corœbus remporta le prix de la course: cette derniere fut dans la suite comptée pour le commencement des *Olympiades*, sur le registre des Eléens : mais ce fut dans celle où Iphitus rétablit ces jeux, (14) que Lycurgue onzieme descendant d'Hercule, (15) remit la tutele de son neveu Chérilaus Roi de Sparte, après avoir réformé les loix de sa Patrie. Les Spartiates, par un effet de cette réformation, consacrerent dans le temple de Delphes, tout l'*or* & l'*argent* qui se trouva dans Lacédémone, (16) où les monoies de ces métaux furent ex-

(10) Thucyd. *Hist. lib.* i. Δωριεῖς ὀγδοηκοστῷ ἔτει, μετὰ Ἰλίου ἅλωσιν, ξὺν Ἡρακλείδαις Πελοπόννησον ἔσχον. *Dores octogesimo evoluto anno post Ilii excidium, cum Heraclides Peloponesum obtinuerunt.*

(11) Eratosth. *apud Clem. Alex. Stromat. lib.* i. Ἀπὸ Τροίας ἁλώσεως ἐπὶ Ἡρακλειδῶν κάθοδον ἔτη ὀγδοήκοντα. *A capta Troja ad Heraclidarum reditum annos* 80.

(12) Pausan. *lib.* v. *cap.* iii.

(13) Pausan. *lib.* v. *cap.* iv.

(14) Eratosth. *apud C. Alex. Strab. lib.* i. Cet auteur met la fin de la tutele de Lycurgue sur son neveu Chérilaus à l'an 108 avant la premiere Olympiade.

(15) Plutarch. *in Solon. vita.* Λυκοῦργος —— ἑνδέκατος ὢν ἀφ' Ἡρακλέους. *Lycurgus——undecimus ab Hercule.*

(16) Athen. *Deipnos. lib.* vi. *p.* 233. Τῷ μὲν οὖν ἐν Δελφοῖς Ἀπόλλωνι τὸν πρότερον ἐν τῇ Λακεδαίμονι χρυσόν καὶ ἄργυρον ἱστοροῦσιν ἀνατεθῆναι. *Apolloni Delphico quicquid auri Lacedæmone et argenti prius erat, dicatum fuisse narrant.*

pressément

preſſément *prohibées.* (17) La loi faite à leur ſujet prouve inconteſtablement leur exiſtence, car ſi elles n'euſſent pas exiſté, cette loi n'eût pu les ſupprimer; elle fait voir, que le tems où l'on frappa les premieres monoies de cette eſpece, dut précéder celui de leur ſuppreſſion à Sparte: on y conſerva les anciennes monoies de fer, mais on leur donna un poids ſi grand, qu'une très-petite ſomme occupoit un très-grand eſpace: il falloit un char atelé de deux bœufs pour traîner la valeur de dix mines. (18)

Phidon d'Argos réunit tout l'héritage de Temenus, diviſé avant lui en différentes portions: il inventa les meſures appelées *Phidoniennes* de ſon nom, régla les poids, & fit frapper des monoies de toutes eſpeces. (19) L'Epidaurie faiſoit partie de l'héritage réuni par Phidon, car Déiphonte gendre de Témenus l'avoit poſſédée, & y avoit joint l'iſle d'Egine: (20) c'eſt la raiſon pour laquelle Phidon put faire battre des premieres monoies d'argent dans cette iſle. Quant

(17) Plutarch. *in Lycurg. p.* 20. Πρῶτον μὲν ἀκυρῶσαι τᾶν νόμισμα χρυσοῦν ϗ ἀργυροῦν.——*Primum abrogavit nummum aureum et argenteum.*

(18) Plutarch. *in Lycurg. ub. ſup.*

(19) Strab. *Geogr. lib.* viii. *p.* 358. Ἀφ' ἧς τὴν τε λῆξιν ὅλην ἀνέλαβε τὴν Τημένου διεσπασμένην εἰς πλείω μέρη. ϗ μέτρα ἐξεῦρε τὰ Φειδώνεια καλούμενα, ϗ σαθμοὺς ϗ νόμισμα κεχαραγμένον, τό, τε ἄλλο, ϗ τὸ ἀργυροῦν. *Qua uſus (poteſtate) Pheidon et totam Temeni ſucceſſionem in plures divulſam partes ad ſe recepit, et menſuras invenit quæ Pheidoneæ dicuntur, et pondera, atque monetam cum aliam tum argenteam procudit.*

(20) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* xxvi & xxix.

à celles d'or, les premieres furent frappées dans un endroit de l'Argolide nommé *Eubée*. (21)

Ces deux opérations étant néceſſairement antérieures à la loi, par laquelle Lycurgue défendit à Sparte l'uſage des monoies d'or & d'argent, Phidon dut en faire fabriquer avant la réformation des loix de cette ville : le marbre d'Arondel met en effet l'époque où il régla les poids & les meſures, & frappa les premieres monoies en argent, à dix ans avant le tems où Eratoſthenes met la fin de l'adminiſtration de Lycurgue. Ainſi, ces deux hommes célébres furent contemporains, & l'on ne peut douter, que l'un comme l'autre n'ait été l'onzieme deſcendant depuis Hercule, comme l'aſſure expreſſément le marbre d'Arondel, (22) dont l'autorité ſur cet article, eſt préférable à celle de Strabon même. Il réſulte de ces recherches, que ce Phidon ne peut avoir été frere de Caranus premier Roi de Macédoine, (23) & qu'il ne fit pas célébrer les Jeux Olympiques dans la huitieme Olympiade, (24) ainſi que le diſent le Syncelle & Pauſanias ; & le Phidon dont ils parlent, doit être différent de celui qui frappa les premieres monoies, comme Lydiat l'a très-bien

(21) Etymol. Mag. Ἐπειδὲ Φείδων ὁ Ἀργείων Βασιλεὺς ἐν Εὐβοίᾳ χωρίῳ τοῦ Ἄργους πρῶτος ἔκοψε χρυσὸν νόμισμα. *Pheidon Rex Argivorum, primus percuſſit aureum numiſma in Eubæa, loco Argolidis.*

(22) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

(23) Georg. Syncell. *Chronic.*

(24) Pauſan. *lib.* v. & vi.

obſervé,

obſervé, (25) car ce dernier vécut 895 ans avant notre Ere, c'eſt-à-dire 119 ans avant la premiere Olympiade.

Des perſonnes, aſſurément très-éclairées, ayant obſervé dans les plus anciennes médailles frappées en Perſe, des revers avec le *champ creux* diviſé en pluſieurs parties, comme celui des plus anciennes médailles Grecques, trouvant d'ailleurs qu'Hérodote aſſure de la maniere la plus poſitive " que de tous les hommes connus de lui, les Lydiens " furent les premiers à faire uſage & à frapper des monoies " d'or & d'argent," (26) & ce ſentiment étant encore confirmé par celui de Xénophane, cité par Julius Pollux, (27) ont cru devoir conclure de ces autorités comparées avec les monumens, " que les médailles où l'on voit ce champ " creux diviſé en pluſieurs parties, ſont du tems où l'on " commença à fabriquer des monoies en Grèce, à l'exemple " de celles de Lydie & de Perſe qui étoient fabriquées de la " même maniere." (28) L'aſſertion d'Hérodote ayant été copiée par Xénophane, les témoignages de ces deux auteurs ſe réduiſent au même ſentiment, leur poids devient plus grave par les obſervations faites ſur les monoies Perſanes, & le jugement que des perſonnes très-reſpectables en ont

(25) Lydiat. *Red. Anot. ad Chronic. Marm. Epoch.* XXIX.

(26) Herodot. *lib.* i. *cap.* xciv. Πρῶτοι δὲ ανθρώπον τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, νόμισμα χρύσοῦ ϗ ἀργύρου κοψάμενοι ἐχρήσαντο. — *Hi (Lydi) primi eorum quos novimus nummum aureum et argenteum ad utendum percuſſerunt.*

(27) Jul. Polluc. Onomaſtic. *lib.* ix. *cap.* vi. *ſegm.* 83.

(28) Recueil des méd. des Peuples & Villes. *T.* I. *p.* 138.

porté :

porté : cependant avant de recevoir ce jugement comme une regle de fait, il nous semble nécessaire de rechercher quelle est la véritable origine de l'opinion d'Hérodote ; car pour ce qui est de la ressemblance des monoies employées par les Lydiens & les Persans avec celles des Grecs, elle ne conclut rien ni pour les uns ni contre les autres : chacun d'eux pouvant être également celui qui en découvrit l'usage, & qui le communiqua à ceux, dont les monoies portent les traces d'une même maniere de les fabriquer.

Suivant Hérodote, (29) Crœsus Roi de Lydie, combla de bienfaits Alcmæon d'Athenes, (30) dont *il enrichit la maison* ; elle s'éleva encore bien d'avantage *deux générations*, c'est-à-dire 66 ans après ce tems, par le mariage de Mégaclès, petit-fils d'Alcmæon, avec Agariste fille de Clisthene Tyran de Sicyone. (31) Parmi les prétendans à ce mariage, Hérodote compte Léocides, qu'il dit être le fils encore très-jeune de ce Phidon d'Argos " qui donna les mesures aux Pélo- " ponese, qui fut le Tyran le plus insolent de tous les Grecs, " & voulut présider aux Jeux Olympiques." (32) Il est caractérisé

(29) Herodot. *lib.* vi. *cap.* cxxv.

(30) Idem. Οὕτω μὲν ἐπλούτησε ἡ οἰκια αὕτη μεγάλως. *Ita domus hæc magnopere locupletata est.*

(31) Herodot. *lib.* vi *cap.* cxxvi. Μετὰ δὲ γενεῇ δευτέρῃ ὕστερον Κλεισθένης μιν ὁ Σικυώνιος ἐξῆρε, &c. *Eam (domum) deinde* generatione secunda *Clisthenes Sicyonius Tyrannus extulit.*

(32) Herodot. *lib.* vi. *cap.* cxxvi. Ἀπὸ δὲ Πελοποννήσου Φείδωνος τοῦ Ἀργείων Τυράννου παῖς Λεωκίδης. Φείδωνος δὲ τοῦ τὰ μέτρα ποιήσαντος Πελοποννησίοισι, καὶ

caractérifé par ces paroles, exactement de la même maniere que le caractérife Strabon : (33) ces deux auteurs, ainfi que celui du marbre d'Arondel; (34) donnent ce Phidon pour celui qui régla les mefures, & frappa les premieres monoies d'argent. Par le titre d'*enfant* attribué à fon fils, on voit qu'à peine il étoit à l'âge de puberté ; ainfi Phidon, qui mourut fort âgé, devoit vivre encore quand Léocides fe préfenta pour le mariage d'Agarifte, deux générations après Alcmæon d'Athenes. Celui-ci accueillit les envoyés de Crœfus, dans l'année qui précéda la ruine de ce Prince, car ce fut alors qu'il envoya confulter l'Oracle de Delphes, fur la guerre qu'il vouloit faire à Cyrus ; cette guerre fe termina par la deftruction de l'empire des Lydiens, dans la premiere année de la LVIII[e] Olympiade. Ainfi le tems où le fils de Phidon fe préfenta pour le mariage d'Agarifte, ayant fuivi cette époque de 66 ans, tombe dans la LXXIV[e] Olympiade: Alexandre I[e]. Roi de Macédoine, & Gélon Roi de Syracufe, vivant alors ; nous avons de ces princes des médailles très-belles en argent & en or, quoique Hérodote les faffe contemporain de Phidon d'Argos, qui frappa les premieres monoies en or & en ar-

ὑβρίσαντος μέγιςα δὴ Ἑλλήνων ἁπάντων· ὃς ἐξαναςήσας τοὺς Ἠλείων ἀγωνοθέτας, αὐτὸς τὴν ἐν Ὀλυμπίῃ ἀγῶνα ἔθηκε. *E Peloponneso autem Leocides Phidonis Argivorum Tyranni* puer, *ejus inquam Phidonis, qui* menfuras *fecit Peloponnenfibus, longe Græcorum omnium infolentiffimus : qui fummotis Elienfium agonothetis, ipfe præfes fuit in Olympia.*

(33) Strab. *Geograph. lib.* viii. *p.* 358. *ubi de Phidone.*

(34) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

gent :

gent : ici les médailles, le marbre d'Arondel, de même que le témoignage des auteurs anciens, déposent contre l'assertion d'Hérodote, qui faisant vivre celui qui fit en Grèce les premieres monoies en argent & en or, deux générations après la destruction du Royaume de Lydie, & voyant des monoies Lydiennes faites de ces deux métaux, en a conclu, que de tous les hommes qu'ils connoissoit, les Lydiens étoient les premiers qui eussent fait frapper de ces sortes de monoies pour leur usage.

Par une erreur pareille à celle-ci, Hérodote donne à Lycurgue la tutele du Roi Labotas, qui regna plus de soixante ans avant la naissance de son pretendu tuteur, comme l'a très-bien observé Meursius : (35) Strabon, qui lut assurément les livres d'Hérodote qu'il cite & réfute souvent, (36) n'eut garde de le suivre, ni sur l'époque de Lycurgue, ni sur celle de Phidon d'Argos ; puisqu'il met le premier à six degrés de génération depuis Proclés fils d'Aristodeme, quatrieme descendant d'Hercule, & que d'un autre côté il met Phidon à la dixieme génération depuis ce Héros : en cela il le fait précéder de plus de quatre siecles l'époque où le place Hérodote ; & comme c'est sur cet étrange anachronisme, que cet auteur a cru que les Lydiens furent les premiers à frapper des monoies d'or & d'argent, il est évident que son senti-

(35) Meurs. *de Reg. Lacon. lib.* xi. *cap.* i.
(36) Strab. *lib.* xi. *p.* 58.

ment

ment ſe fonde ſur une erreur, qui doit lui ôter toute croyance.

La maniere de frapper les monoies employée par Phidon d'Argos, paſſant bientôt chez les Grecs établis dans le voiſinage de la Lydie, put aiſément parvenir aux Lydiens, chez qui les artiſtes Grecs travaillerent dans tous les tems, comme on le voit par les offrandes faites à Delphes par Crœſus, car le travail en fut exécuté par Théodore de Samos. (37) Le *creux* à pluſieurs partitions imprimé ſur des monoies Lydiennes, y feroit ſans doute une preuve que cette maniere de monoyer fut tranſportée en Lydie, avant de s'être réformée en Grèce. Si l'on s'en rapporte à Euſebe, les premiers tems du monoyage des Grecs furent antérieurs à ceux de la monarchie même des Lydiens: car Ardiſſus, regardé par cet auteur comme le premier Roi de Lydie, (38) vécut près d'un ſiecle après Phidon d'Argos, vers l'an 793 avant notre Ere, (39) & le marbre d'Arondel met Phidon à l'an 895 avant cette époque.

Les plus anciennes médailles Perſanes, ſeroient celles d'Achœmenes, (40) qui fut le pere de Cambyſe, & l'ayeul de Cyrus; (41) cet Achœmenes vivoit vers la trentieme Olympiade,

(37) Pauſanias. *lib.* viii. & Herod. *lib.* i.

(38) Euſeb. Chronic. *lib.* i. Λυδῶν ἐβασίλευσεν ᾱ Αρδυσσος Αλυάτου—ἔτη-λ̅ϛ̅.

(39) Petav. Doct. Temp. Period. Jul. 3936.

(40) C'eſt le premier Roi de la branche des Achœmenides, deſquels pluſieurs médailles ſont rapportées dans le Catalogue de Mr. Pellerin, Vol. des Rois.

(41) Herodot. *lib.* vii. *cap.* ii.

près de deux cens cinquante ans après Phidon d'Argos: & puiſque qu'on frappa en Grèce des médailles en or & en argent, dans des tems de beaucoup antérieurs à ceux où les Perſes & les Lydiens purent en frapper, de ce que nous voyons ces peuples employer la maniere de les fabriquer en uſage dans les premiers tems du monoyage des Grecs, il nous ſemble devoir en conclure, que ceux-ci, loin de reçevoir des Perſes ou des Lydiens l'exemple du monoyage, l'employerent au contraire long-tems avant eux. (42)

Quelques-

(42) On a vû dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que la forme *Obéliſcale* des premieres monoies introduite en Grèce par Ericthonius, exiſte encore chez les Japonais & les Chinois : ſuivant une tradition conſervée par les anciens, un Scythe appelé Indus, inventa l'argent, c'eſt-à-dire le monoyage ; & comme les Chinois & les Japonais ſont d'origine Scythique, comme les premiers habitans de la Grèce eurent une même origine, comme on trouve encore à préſent chez les Tartares & les Indiens, des monoies moulées de toutes les différentes formes *Polygonales* qu'eurent celles des Grecs, avant le tems où Phidon d'Argos leur donna l'uſage des monoies frappées ; il paroit que l'idée du monoyage, & les formes primitives dont on ſe ſervit d'abord en Grèce, y furent apportées de l'Aſie.

Des idées Théologiques, entiérement les mêmes, ſont exprimées de la même façon, & même en termes pareils, dans les anciens Hymnes des Grecs & dans ceux des Tartares & des Indiens : des *emblêmes* abſolument ſemblables, mis en uſage par ces trois peuples, repréſentent ces idées Théologiques, ſous des formes évidemment choiſies pour répondre aux termes employés dans leurs poéſies ſacrées, & nous avons un très-grand nombre de figures religieuſes, dont le travail exécuté par les Grecs, ne differe en rien de celui des figures du même genre, qu'on révére maintenant aux extrêmités de l'Aſie. On eut en Grèce, avant le tems de Dédale, des ſtatues à pluſieurs corps, à pluſieurs têtes, à pluſieurs bras, comme celles des Dieux actuellement adorés dans la Tartarie,

dans

Quelques-uns attribuoient l'invention des monoies à Démodice

dans le Japon, à la Chine & dans l'Inde. L'esprit des Arts de la Grèce fut pendant long-tems le même que celui des Arts de l'Asie : ils agirent sur les mêmes principes, ils eurent les mêmes vues ; les uns comme les autres conserverent sur les monoies, les traces des premieres opérations du monoyage, & l'on trouve encore sur les monoies Indiennes les mêmes marques de ces opérations, qui s'observent sur quantité de monoies Grecques.

La Religion, la Philosophie, les Sciences, les Arts des Grecs leur vinrent de l'Orient : l'emploi des couleurs mises à plat dans la Peinture, telle que la pratiquerent les plus anciens peintres Grecs, existe encore en Asie : la Sculpture y multiplie encore les membres des figures, en change les parties, unit ensemble celles qui appartiennent à des natures différentes, comme le firent autrefois les Sculpteurs Grecs. Inventeurs de ces méthodes peu savantes, les peuples de l'Orient les conserverent toujours. Leur imagination qui ne connoit pas de bornes, en les rendant capables de tout inventer, les empêcha de perfectionner les choses qu'ils inventerent : toujours en de-là des modeles, la nature même ne put les arrêter ; leur vanité & leur paresse, leur firent regarder ce qu'ils avoient fait une fois, comme la regle de ce qui doit se faire à l'avenir. Les Grecs, plus capables de saisir l'esprit des choses, avec une imagination moins déréglée eurent un sens plus juste, des organes plus aisés à être choqués par ce qui n'est pas le beau, plus sensibles à ce qui doit plaire. Ces qualités les rendirent propres à perfectionner les découvertes des Orientaux : ils les changerent tellement qu'ensuite ils s'en regarderent comme les auteurs. Le monoyage, assujetti chez eux durant près de six siecles aux formes qu'il emprunta de l'Asie, en prit de plus convenables & de plus commodes au tems de Phidon d'Argos. Nous avons fait voir des monoies Indiennes, au centre desquelles on trouve un *creux* de la profondeur d'une demie-ligne, dont la forme quarrée ou ronde est la même que celles de quelques médailles de Syracuse. Chez les Indiens comme chez les Grecs, ce *creux* servit à fixer le flân de la monoie sous le coin, tandis qu'on le frappoit, & à l'empêcher de glisser. Ce moyen n'est pas le plus ancien de ceux dont les Grecs se servirent pour produire cet effet ; ils employerent d'abord des *dents* ou *élévations* pratiquées sur le coin opposé à celui qui devoit imprimer l'empreinte sur la face de la monoie : la trace de ces élévations, restée sur le

Démodice de Cumes, femme de Midas Roi de Phry-

le revers des médailles, eſt marquée par des diviſions plus ou moins multipliées, ſuivant le beſoin qu'on crut avoir d'un plus ou moins grand nombre de ces élévations, pour aſſujettir la piece en la frappant. Dans la ſuite on en diminua la quantité; elle fut reduite à une ſeule élévation: c'eſt celle dont l'empreinte s'obſerve également ſur les monoies Syracuſaines & Indiennes. On ne trouve ſur ces dernieres aucune trace bien aſſurée des anciennes diviſions dont on vient de parler: ainſi la méthode de fabriquer qu'elles indiquent, ſemble n'avoir jamais été employée par les Indiens; & bien qu'elle ait été en uſage chez les Perſans, les plus anciennes médailles de ces peuples étant de beaucoup poſtérieures au tems de Phidon d'Argos, elles paroiſſent faites à l'imitation de celles de ce Prince, qui doit avoir été le véritable inventeur des monoies frappées, ou du moins, celui qui le premier fit uſage de cette invention. Les Grecs prirent des Orientaux l'idée des monoies, avec la maniere de les couler dans des moules; & les Orientaux ſemblent avoir reçu des Grecs la maniere de frapper ces mêmes monoies. L'Inde doit avoir pris cette maniere de monoyage dans un tems, où déjà plus avancé dans la Grèce qu'il ne le fût dans ſes commencemens, il étoit déja en état de frapper les monoies avec une empreinte à leur revers, telle qu'eſt celle des médailles de Syracuſe qui reſſemblent pour le creux à celles de l'Inde. On verra dans la ſuite qu'il eſt poſſible de déterminer l'époque où cette méthode de monoyage paſſa chez les Indiens. Quant aux Perſans qui étoient plus voiſins de la Grèce, ainſi que les Lydiens, ils reçurent beaucoup plutôt le ſyſtême de monoyage qu'on y employa depuis Phidon. Mais ce ne fut gueres qu'au tems d'Alexandre, que les Indiens prirent la maniere de monoyer dont ils ſe ſervent à préſent; les Grecs frappoient alors des monoies très-parfaites, tant pour la face que pour le revers. Arrien rapporte que de ſon tems, des anciennes Drachmes circuloient encore dans le commerce de l'Inde: ces Drachmes dont les légendes étoient en lettres Grecques, portoient les noms d'Apollodote & de Menandre, qui, même aprés la mort d'Alexandre, eurent l'adminiſtration des affaires. (Arrian. *Peripl. Mar. Erythr.* Ἀφ' οὗ μέχρι νῦν ἐν Βαρυγάζοις παλαιαὶ προχωροῦσι δραχμαὶ, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐγκεχαραγμέναι, ἐπίσημα τῶν μετὰ Ἀλέξανδρον βεβασιλευκότων Ἀπολλοδότου καὶ Μενάνδρου.) Ces monoies ſemblent avoir été les modeles de celles que les Indiens, les Tartares, & tous les peuples de l'Aſie, comme ceux de l'Europe frappent à préſent.

gie :

gie : (43) ce prince étant mort, ſuivant Euſebe, dans le cours de la vingtieme Olympiade, (44) fut poſtérieur de deux ſiecles à Phidon d'Argos : ainſi Démodice put bien employer l'invention de ce dernier, mais il eſt évident qu'elle n'en fut pas l'auteur ; & qu'au moins, relativement à tous les peuples dont nous avons parlé, Phidon eut la gloire d'avoir fait ou employé une découverte très-utile, dont nous profitons encore à préſent ; car notre monoyage n'eſt que la ſuite & la continuation de celui qu'il fit adopter, ſur des principes préférables à ceux des tems antérieurs à lui, mais qu'on perfectionna dans la ſuite.

L'importante époque du tems où vécut Phidon d'Argos, eſt fondée ſur ſa généalogie comparée avec celle de la branche des Héraclides, dont Ariſtodême fut le chef: garantie par le marbre d'Arondel, elle eſt encore atteſtée par un fait hiſtorique, dont la date eſt néceſſairement poſtérieure à celle où il frappa les premieres monoies en or & en argent : cette date remonte à l'année 314 après la ruine de Troye ; c'eſt la 119e avant la premiere Olympiade, & la 895e avant notre Ere. Ce tems eſt le plus reculé de tous ceux dont nous pouvons avoir des médailles Grecques frappées en or où en argent : les plus anciennes ne peuvent remonter qu'à cette époque. Les premieres monoies ayant été fabriquées dans l'iſle d'Egine,

(43) Heraclid. *in Polit. et Jul. Polluc. Onomaſtic. lib.* IX. *cap.* VI. *ſeg.* 83. *Vide Note* 75.

(44) Euſeb. Chronic. *lib. poſt. ad. ann.* MCCCXX.

on

on pourroit peut-être eſpérer d'y en retrouver encore ; mais elles n'en porteroient pas le nom, puiſqu'on n'imprima pas de légendes ſur les premieres monoies ; cette iſle, continua d'en frapper juſqu'au tems d'Heliogabale. (45)

Le nom de Phidon, gravé ſur une médaille d'*argent* près d'un vaſe ſur lequel eſt un raiſin, a fait regarder ce vaſe comme une des meſures *Phidoniennes*, & l'on a pris ce nom pour celui Phidon d'Argos ; (46) cependant le revers de la médaille où il ſe trouve, portant un bouclier Béotien, montre aſſez qu'elle fut frappée en Béotie, & non dans l'iſle d'Egine : d'ailleurs, ce nom même, ainſi que le revers ſuffiſoit pour montrer que cette médaille eſt poſtérieure au tems où l'on trouva le moyen de graver des légendes & d'imprimer des revers ſur les monoies : ces deux pratiques ayant été également inconnues dans les commencemens du monoyage, le manque de légendes, avec le quarré à pluſieurs diviſions à la place du revers, ſont à préſent les indices les plus certains des monoies des premiers tems.

Les médailles en argent où ſe voit la feuille de *platane*, dont la forme indiquant celle de tout le Péloponeſe en devint l'emblême, (47) n'ayant ni légende, ni même aucune lettre pour en tenir lieu, portant d'ailleurs au revers le

(45) Recueil des Méd. des Peuples & Villes. *T.* III. *p.* 26.

(46) Theſaur. Brandeburg. *T.* I. *p.* 279.

(47) Voyez la *Planche* VI. N° 11. *T.* I. de cet ouvrage : la forme du *Péloponeſe* eſt comparée, dans Denys le Périegete à celle de la feuille de *Platane*, voilà pourquoi cette feuille en devint le *Symbole*.

quarré à plusieurs divisions très-inégales, sont par-là reconnoissables pour être des premiers tems où l'on en fabriqua. Phidon d'Argos étoit le plus puissant de tous les Princes de la Gréce: ayant, comme le dit Strabon, (48) " réuni tout " l'héritage de Téménus auparavant divisé en plusieurs par- " ties, il prétendit à la possession de toutes les villes qu'Hercule " avoit prises autrefois," (49) c'est-à-dire de tout le Péloponese, dont il possédoit une très-grande partie. Il fût le seul des Héraclides, qui conçut de pareilles prétentions; ainsi lui seul put faire représenter sur ses monoies le symbole du Péloponese entier. Ce symbole est la feuille de *platane*, il ne se trouve sur aucune des médailles des tems postérieurs, ni sur aucune de celles qui sont frappées avec un revers ou avec une légende; cela nous assure que ces monoies, d'ailleurs très-rares, furent faites au tems de Phidon d'Argos: elles sont les témoins de la domination qu'il affecta sur tout le Péloponese. On trouve deux especes différentes, de ces anciennes médailles; les unes (50) paroissent avoir été faites dans l'isle d'Egine, les autres peuvent avoir été frappées dans Argos, où Phidon habitoit ordinairement: quant aux monoies avec le sym-

(48) Voyez les *Notes* 4 & 22 de ce Chapitre avec la suivante.

(49) Strab. Geograph. *lib.* viii. *p.* 358. Πρὸς τούτοις, ἐπιθέσθαι καὶ ταῖς ὑφ' Ἡρακλέους αἱρεθείσαις πόλεσι. &c.——*Is ergo (Phido) præter alia facinora, adortus est etiam urbes, quas quondam Hercules cœperat.*

(50) Recueil des Méd. des Peuples & Villes. *T.* I. *p.* 137.

bole de la *Tortue*, (51) elles semblent avoir été fabriquées à Ægium, où Phidon domina ; car une partie des villes de l'Achaïe appartint assurément à l'héritage de Témenus (52) qu'il recueillit : ce symbole fut dans la suite conservé sur les monoies d'Ægium, (53) au lieu que celui de la féuille de platane ne se maintint nulle part ; de là vient que les médailles avec cette empreinte sont extrêmement rares : leur rareté pourroit servir à prouver que l'autorité dont Phidon s'étoit emparé ne fut pas de durée ; quoiqu'elle paroisse avoir passé à un autre Phidon, peut-être son parent, qui vécut vers la VIIIe. Olympiade, & que l'on a confondu avec lui.

Quelques lecteurs seront peut-être surpris de ce qu'on avance ici, sur la possibilité de l'existence de quelques médailles Grecques, faites au tems même où l'on commença d'en frapper, & par conséquent antérieures de près de neuf siecles à notre Ere. Nos monoies ne résistent pas si long-tems aux accidens qui contribuent sans cesse à en altérer les empreintes ; maintenant que j'écris ceci, j'ai devant moi une guinée frappée en 1779 ; quoique le relief en soit bien moins grand, & le travail beaucoup moins recherché que celui d'une médaille en or de Gélon, que je lui compare en ce moment, la tête, le revers &

(51) Voyez la *Planche* VI. du *T.* I. de cet ouvrage N° 12. le revers XVI. appartient à une médaille d'Ægium dont la face représente la Tortue.

(52) Pausan. *lib.* vii. *cap.* vi.

(53) Recueil des Méd. des Peuples & Villes.

toutes

toutes les parties de celle-ci, qui a certainement été faite il y a plus de deux mille deux cens ans, ſont infiniment mieux conſervées, que la tête & le revers de cette guinée frappée depuis quatre ans ſeulement. Quand cette médaille de Gélon ſeroit reſtée quatre, ou même dix ſiecles & d'avantage, dans la terre d'où on l'a tirée, elle n'en ſeroit pas moins bien conſervée qu'elle l'eſt à préſent. Je pourrois citer une infinité d'exemples de cette eſpece : l'expérience montre que des médailles encore plus anciennes s'il étoit poſſible, que celles qui furent faites au tems où l'on commença à en fabriquer en Grèce, pourroient être parvenues juſqu'à nous : j'ai fait voir ailleurs, par quelles raiſons les plus anciennes monoies ont pu ſe conſerver juſqu'à préſent, auſſi fraîches qu'elles l'étoient preſqu'en ſortant de deſſous le coin ; par quels moyens elles ont échappé à tant d'accidens qui pouvoient les détruire ; enfin, pourquoi nous pouvons en avoir de tous les tems, à commencer de celui où vécut Phidon d'Argos.

Les premieres médailles du Péloponeſe, ſont auſſi celles où le creux mis au revers eſt diviſé en un plus grand nombre de *partitions*, diſtribuées d'une maniere plus confuſe & plus inégale, (54) on reconnoit dans la multitude de ces *parti-*

(54) Voyez la Médaille I de la *Planche* XXX de ce Volume. Le revers y préſente le creux diviſé en triangles. On en trouve une de la même eſpece dans le premier Volume du Recueil des Médailles des Peuples & Villes. *Planche* XVI. N° 2.

tions employées pour mieux assujettir le flan de la monoie sous le coin, la défiance de l'Art, qui croyoit ne pouvoir trop multiplier les précautions ; aussi semble-t-il les avoir diminuées à mesure que l'expérience lui en fit sentir l'inutilité, car les *partitions* sont déja réduites à cinq, sur des monoies assurément frappées à peu d'intervalle des premieres, comme on peut le voir par les médailles frappées à Thèbes, où se trouve le symbole du Lion déchirant un taureau (55) dès les commencemens du monoyage on employa les symboles & les figures des Dieux sur les monoies publiques ; & comme les monumens d'après lesquel ces figures étoient imitées, se conservoient dans les temples ; la plupart de ceux qui furent représentés sur les premieres monoies, étoient des ouvrages des tems qui précéderent celui où on les frappa. Les médailles doivent par cette raison, nous avoir conservé la représentation des ouvrages de la sculpture, non-seulement bien plus anciens que tous ceux qui existent à présent, mais même antérieurs de plusieurs siecles à ceux où ces médailles furent frappées. L'extrême utilité dont cette observation peut être pour l'histoire des Arts, demande qu'elle soit constatée ici par un grand nombre d'exemples, afin de ne laisser aucune incertitude sur un objet dont la suite fera connoître toute l'importance.

Nous avons fait distribuer sur les *Planches* XXVIII & XXIX de ce Volume, une assez grande quantité de médailles

(55) Voyez la *Planche* VI. N°. 1. *T*. I. de cet ouvrage.

de

de différens pays & de différens siecles ; leurs types prouvent que les Grecs représenterent constamment sur leurs monoies les figures des Dieux, sous toutes les formes qu'ils leur donnerent en divers tems.

La premiere médaille frappée à Séleucie dans la Piérie, (56) représente la tête de Rhéa : cette Déesse présidant aux terreins sur lesquels les villes étoient construites, on la couronoit de *Tours*, qui en représentoient les *Murs* ; elle étoit la premiere des Divinités *Poliades* ou *Patrones* des villes. Au revers de cette médaille il y a un temple tout ouvert, dans lequel plusieurs grandes Pierres accumulées les unes sur les autres, représentent *Jupiter Casius*, dont le nom est écrit sous cette représentation. C'étoit le Dieu *Tutélaire* de Séleucie ; & de même que les Chinois & les Indiens, suivant l'ancienne coutume des Scythes, ont encore aujourd'hui la plus grande vénération pour les montagnes de *Chang-péchang* & de *Pir-pen-jal*, situées dans la Tartarie, ainsi les anciens Syriens & les Grecs établis avec eux, eurent la plus grande vénération pour le mont *Casius*. Ils le regardoient comme Jupiter même, & lui donnerent pour cette raison le nom d'*Epacrius* ou *Montanus Zeus*. (57) Ce *Jupiter Montagne* se voit sur les médailles de la Piérie où il étoit révéré : leur empreinte nous montre que ses habitans avoient rassemblé des *Pierres* dans leurs temples pour représenter la

(56) Voyez la *Planche* XXVIII *de ce Vol.*

(57) Hesych. Ἐπάκριος Ζεύς.

figure de la montagne priſe pour ce Dieu. Selon Théodoret, Rhéa étoit appelée *Pétroſa* & *Montana*, (58) de la figure donnée à ſon fils ; on voit ici cette Déeſſe ſous la forme que lui donnoient les Grecs de la Syrie, tandis que Jupiter *Caſius* eſt ſous celle où il étoit adoré quand on frappa cette monoie.

Au lieu de repréſenter Jupiter *Caſius* par la figure de la montagne de ce nom, quelquefois on ſe contentoit d'employer une groſſe pierre, dont la forme *conique* exprimoit celle de cette montagne vue de plus loin. Ces deux formes différentes exiſterent enſemble dans deux temples de Séleucie, au tems où Trajan, qui alloit faire la guerre aux Parthes, y envoya des offrandes, vraiſemblablement diſtribuées dans ces deux temples, car ils ſont tous deux gravés ſur les médailles de ce Prince : (59) cette variation dans la maniere de repréſenter un même Dieu, nous montre avec combien d'exactitude les anciens chercherent à conſerver ſur leurs médailles, les différentes formes données aux repréſentations de leurs Divinités, ſans avoir égard à la biſarrerie qui les fit choiſir. On trouve dans l'*Anthologie* une épigramme de l'Empereur Hadrien, qui paroit avoir été miſe ſous une partie des préſens offerts par Trajan à Jupiter *Caſius* : ces offrandes faiſoient

(58) Theod. *lib.* vii. *Epiſt.* Ῥέαν πετρώδη καὶ ὄρειον. *Jovem Epacrium ſive montanum vocant, et Rheám matrem ejus,* petroſam *ſive montanam.*

(59) Iſt. Univ. di Bianchini. *T.* B. *ad cap.* xxxi. & xxxii. *Med.* v. & Patini Numiſm. *in Trajan.*

partie

partie des dépouilles remportées ſur les Daces ou les Getes. C'étoient deux rets, tiſſus avec beaucoup d'art, avec une corne du bœuf appelé *Uri* qui étoit garnie d'or. (60)

Au revers d'une médaille, frappée à Docimée en Phrygie, (61) on obſerve un *amas* de pierres poſées les unes ſur les autres ; une tête avec un caducée eſt à la face de cette même médaille : cette figure étant un portrait, il ſemble qu'on a voulu repréſenter par elle le fondateur de cette ville ſous la forme de Mercure : l'amas de pierres mis à ſon revers s'appeloit *Acervum Mercurii* ou le *Tas de Mercure.* (62) C'étoit l'ancienne

(60) Anthol. Græc. *Conſt. Cephal. lib.* ii. *Epig.* 540. *Jovi Caſio Trajanus, Æneæ Soboles, hoc oblectamentum, Dominus hominum, Domino Deorum dedicavit : duo puta retia texta faberrime, et* Uri *bovis ornatum auro late ſplendente cornu, ſuperiore de præda delecta præclara munera, quum invictus laceravit ſua haſta feroces Getas. Tu ergo, qui nubes percellere vales, indulge ipſi glorioſam belli Perſici, quod præ manibus habet, confectionem ; quo tibi coram in oculis poſita demulceant animum gemina, hinc Getarum, illinc Arſacidarum ſpolia.*

Hadrien monta ſur la ſommité du mont Caſius, où il fit un ſacrifice à Jupiter : ce Prince paroit avoir été chargé de porter les préſens à l'occaſion deſquels il fit l'épigramme qu'on vient de lire. Les offrandes de Trajan ſemblent avoir été répandues dans pluſieurs temples, car Spartien parle de cuvettes d'argent, de baſſins, & d'autres préſens plus magnifiques que ne l'étoient ceux dont il eſt fait mention dans l'épigramme d'Hadrien ; d'où il paroit qu'ils n'étoient pas placés dans le même endroit, & l'on peut croire qu'on fit une autre épigramme pareille à la premiere pour les accompagner. Voyez le commentaire de Saumaiſe ſur Spartien dans la vie d'Hadrien.

(61) Voyez la *Planche* XXIX de ce Volume. N° 2.

(62) Didymus *ad Odyſſ.* π. Καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἀχριτοῦ νυαυ ἐις τιμὴν τοῦ Ἑρμοῦ κατὰ τὰς ὁδοὺς διὰ τὸ τὴν θεὸν εἶναι τουτον καθηγεμονα, καὶ τρόπον τῶν ἐκδικούντων, σωροὺς ποιεῖν λίθων, καὶ διαγοντας, προβαλλειν λίθους, καὶ τούτους καλεῖν Ἑρμαιους λόφους. *Inde etiamnum*

l'ancienne maniere de repréſenter ce Dieu, dont ces *tas de pierres* porterent le nom. (63) Des repréſentations ſemblables étoient communes à beaucoup de peuples, on en voyoit chez les Scythes (64) & chez tous les peuples Celtes. Suivant Artémidore, il y en avoit un grand nombre en Eſpagne près du promontoire ſacré. Ces amas étoient compoſés de trois ou quatre pierres miſes les unes ſur les autres ; (65) il en exiſte encore beaucoup de cette eſpece en Angleterre, en France, en Allemagne & dans le Nord. Quoique les habitans de Docimée, ſur les médailles deſquels on voit cette maniere de repréſenter Mercure, ayent aſſurément pu lui donner une autre figure, comme on le voit par celle qui eſt à la face de ces mêmes médailles, ils ne laiſſerent cependant pas de lui conſerver l'ancienne forme ſous laquelle les Scythes leurs ancêtres avoient adoré ce Dieu ; il eſt remarquable ici, que dans la ſtatue, dont la tête eſt gravée à la face de leurs monoies, ils paroiſſent avoir donné à *Docimus* leur fondateur, le manteau & les cheveux de Mercure, pour in-

etiamnum in uſu eſt homines in Mercurii honorem, eo quod viarum ſit præſes, et ad morem Deorum abſolventium, lapidum acervos viis publicis congerere, eos autem prætereuntes crebro jactu augere, et acervos Mercuriales nuncupare.

(63) Quint. Curt. *lib.* vii. *cap.* ix.

(64) Strab. *Geogr. lib.* iii. *p.* 138.

(65) Strab. *ibid.* Ἀλλὰ λίθοις συγκεῖσθαι τρεῖς ἢ τέτταρας κατὰ πολλοὺς τόποις οὓς ὑπὸ τῶν ἀφικνουμένων στρέφεσθαι κατά τι πάτριον, καὶ μεταφέρεσθαι ψευδοποιησαμένων. *Sed lapides multis in locis* ternos *aut* quaternos *eſſe compoſitos, qui ab eo (promontorio) venientibus ex more a majoribus tradito convertantur tranſlatique fingantur.*

diquer

diquer par-là que leur ville étoit ſpécialement *vouée* à ce Dieu. (66)

Phurnutus nous apprend qu'anciennement on *avoit coutume de ramaſſer les pierres des grands chemins & de les ajouter aux monceaux de Mercure.* (67) Dans les tems où les chemins publics n'étoient pas encore conſtruits d'une maniere fixe & aſſurée, ces monceaux ſervoient à marquer les routes aux Voyageurs, ils alloient de l'un à l'autre, & ſe conduiſoient

(66) Parmi beaucoup de *Termes* dans leſquels Mercure eſt repréſenté ſous les traits de quelque perſonne particuliere, il y en un dans la collection de Mr. C. Townley qui mérite une attention particuliere : c'eſt un jeune Garçon dont la tête eſt coëfée du pétaſe aîlé ; il porte encore l'attribut de Mercure *Cillénien* à ſa partie antérieure : on a repréſenté le coq & le caducée ſur ſes côtés. Ainſi que la figure du Mercure de *Docimée,* celle-ci fut faite par une forte de *vœu,* & dans le deſſein de mettre ſous la protection du Dieu dont on lui a donné la forme, le jeune Garçon que cette forme repréſente, ainſi que cela ſe voit par une ancienne épigramme, autrefois gravée ſur un terme tout ſemblable : elle peut également ſervir à l'explication de celui dont on parle ici, & à celle de la tête de la médaille de *Domicée.* En voici la traduction. " O " Meſſager de Jupiter, le jeune Calliſtrate de la ville de Céphiſe, te conſacre " ta *propre image faite à ſa reſſemblance* & ſuivant ſon âge : ô Roi bienfaiſant, " reçois cette offrande, & conſerve le fils d'Apollodore & ſa Patrie."

Καλλίςρατον σοί, Ζηνὸς ὦ διάκτορε,
Ἔθηκε μορφῆς ξυνὸν ἔλικος τύπον
Κηφισσιεὺς ὁ κοῦρος. ὦ χαρεὶς ἄναξ
Ἀπολλοδώρου παῖδα καὶ πάτραν σάω.

Calliſtratus, Cephiſſienſis puer, Jovis Legate, tuæ imaginis ſtatuam ad ſuam ſimilitudinem effictam dedicat : *ô Rex, gratificans eumque patriamque ſalva.*

Cette inſcription paroit exprimer l'intention de la ville de Docimée, quand elle conſacra la figure de Mercure ſous la reſſemblance de ſon fondateur.

(67) Phurnut. *de Nat. Deor. in Mercur.*

par

par leur direction : de-là vint que Mercure fut regardé comme le gardien des voies publiques, comme le guide des voyageurs, & qu'on lui donna le titre d'*Hegémon* ou de *Conducteur*.

Les terreins cachés sous les pierres qui formoient les monceaux de Mercure, étant impénétrables à la charùe, de-là vint l'idée de consacrer aux Dieux des territoires qu'il étoit défendu de labourer. On les regardoit comme inviolables, on n'osoit en emporter les fruits, (68) & cette loi s'étendit aux confins des peuples, à des montagnes entieres, telle entre autres celle que les Celtes avoient consacrée sur les confins de la Galice : " On regardoit comme un crime d'y faire en-" trer le fer de la charue, parce qu'elle étoit consacrée aux " Dieux." (69) Ces usages donnerent lieu au respect que l'on eut pour le Dieu *Terme*, considéré comme le gardien des confins des terres publiques & particulieres, & dont il étoit prohibé, sous des peines capitales, de transporter les figures, appelées *Termes* ou *Hermes*.

Les terreins où se voyoient des monceaux de pierre, étant consacrés à Mercure & regardés comme inviolables, de-là vint d'abord l'usage d'élever des monceaux pareils sur les tombeaux des morts : on empêchoit par-là de violer leur repos, en avertissant de ne pas labourer les lieux où résidoient

(68) Vid. Inscript. & Col. Her. Attic. *in Triop.*

(69) Justin. *lib.* xliv. *cap.* iii. *In hujus gentis sacer mons est, quem ferro violari nefas habetur.*

leurs cendres. Cet usage fit regarder Mercure comme le gardien des *manes*, comme le conducteur des *ames*, comme le Dieu qui les consignoit à leur dernier séjour. Ce fut encore une des raisons qui engagerent à placer les sépultures sur les grands chemins, & à donner à la plupart d'entr'elles les formes dont on a parlé ailleurs.

La médaille du Numéro III, *Planche* XXVIII, porte à sa face la tête de la figure de Neptune révérée par les Chalcidiens, au tems où ils frapperent cette monoie: la *Pyramide* placée à son revers, dans un temple orné de festons comme en un jour de fête, est l'ancienne représentation de ce Dieu, telle qu'elle fut à Calchis avant le tems où la sculpture y fit des idoles de forme humaine. Le nom de cette ville mis sous la *Pyramide*, montre que cette ancienne pierre étoit encore plus vénérée que les autres statues du Dieu dont elle tenoit la place. Jupiter *Mélichius* fut aussi représenté par une *Pyramide* érigée à Sicyone près du tombeau d'Aratus : (70) le simulacre du même Dieu, sur le revers de la médaille de Céos, se voit avec celui de Junon, sous la forme *Pyramidale:* (71) la tête de celle-ci, empreinte à la face de la médaille, montre la figure sous laquelle on l'adoroit dans l'isle dont elle étoit, avec Jupiter, une des Divinités tutélaires. Ces deux *Pyramides* ont sur elles une bandelette semblable à celles dont on couronnoit

(70) Pausan. *lib.* ii. *cap.* ix.
(71) Voyez la *Planche* XXVIII. N° 4.

les figures des Dieux ; des morceaux d'étoffe descendent de leurs sommets sur leurs bases, qui sont décorées d'autres pieces d'étoffe avec des franges. Ces ornemens nous apprennent qu'avant le tems où la Sculpture fit des Dieux sous les traits humains, on avoit coutume de parer les pierres destinées à les représenter, & de les vêtir à-peu-près comme on eût vêtu des figures humaines ; de-là vint dans la suite l'usage de donner des habillemens aux statues sacrées ; usage qui jusqu'à présent s'est conservé dans quelques parties de l'Europe, & en Tartarie, où l'on couvre quelquefois des pelisses les plus précieuses les figures des Dieux. (72)

La monoie suivante N° 5, frappée à Mégare dans l'Attique, porte l'empreinte d'une *Pyramide* entre deux poissons ; Apollon *Carneus* y étoit représenté sous cette forme dans le Gymnase ou école publique ; & comme ce Gymnase, au rapport de Pausanias, (73) étoit situé entre le port des *Nymphes* & le port de *Nisée*, on a peut-être voulu faire sentir cette position, en plaçant la *Pyramide* entre deux poissons. Le revers de la médaille, par la représentation de la proue d'un vaisseau, montre la situation maritime de la ville où elle fut frappée.

Dioscurias qui frappa la médaille du Numéro VI étoit une colonie Grecque, établie sur la rive orientale de *l'Euxin*, (74)

(72) Voyage d'Isbrants Ides dans Corneille Lebrun. *p.* 3. *V.* I.

(73) Pausan. *lib.* i. *cap.* xliv.

(74) Strab. *Geograph. lib.* ii. *p.* 91. Τὴν δ' ἀπὸ Διοσκουριάδος εἰς τὸ Κάσπιον ὑπερθεσιν ἡμερῶν πεντε. *Transitum porro a Dioscuriade ad Caspium quinque dierum.*

entre

entre cette mer & celle d'*Hyrcanie*. *Dioſcurias*, comme l'indique ſon nom, étoit ſous la protection des *Dioſcures* regardés comme ſes fondateurs : ces Dieux ſont marqués ici par deux pierres, dont chacune repréſente la ſection de l'Œuf, duquel la Mythologie diſoit qu'ils naquirent. En expliquant l'origine de cette fable, (75) nous avons fait voir qu'elle fût fondée ſur l'abus des emblêmes employés à indiquer les deux ſoleils ſortis de l'Œuf du Cahos, qui engendra le monde. Comme ils n'étoient qu'un même être connu ſous deux aſpects différens ; on leur donna une phyſionomie parfaitement *reſſemblante*, & on les regarda comme deux freres jumeaux. Quelquefois le ſoleil de *nuit* fut repréſenté avec de la barbe, pour montrer qu'il précéda le ſoleil *diurne*, car le monde, ſuivant cette Coſmogonie, ſortit de la *nuit*, dont cette barbe parut propre à marquer l'obſcurité : l'une des étoiles repréſentées ſur les parties de l'œuf dont on coîffa les Dioſcures, repréſentoit l'une l'étoile de la *nuit*, l'autre repréſentoit l'étoile du jour ainſi que le dit expreſſément Martianus Capella, (76) dans un paſſage très-propre à expliquer les formes des figures & des attributs de ces Dieux. Les deux étoiles marquées ici ſur les bonets mêmes des Dioſcures, étant moins brillantes que celles dont ils ſont ſurmontés, les repréſentent comme préſidant à la conſtellation des Gémeaux.

(75) Voyez le troiſième Chapitre de cet ouvrage.

(76) Mart. Cap. *de Nupt. Philol. lib.* i. *p.* 20. *Poſt hos duorum* una *quidem* Germanaque facies : *ſed alius* Lucis ſidere, Noctis *alius refulgebat*.

Gémeaux. Celles-ci appartiennent ſpécialement aux fils de Léda : elles leur furent attribuées dans une de ces fables, par leſquelles on pretendit illuſtrer la navigation qu'ils firent avec les Argonautes : (77) cela même contribua beaucoup dans la ſuite, à faire confondre ces emblêmes, avec ceux qui primitivement avoient ſervi à marquer les deux ſoleils.

On voit au revers de cette médaille, un vaſe porté ſur une colone, qu'on a priſe pour le *Phare* de Dioſcurias, ville dont le grand commerce uniſſoit autrefois celui de la Colchide, de l'Aſie & de l'Inde : mais ce vaſe, & la colone *même* qui eſt ornée de deux *bandelettes* exprime l'un des Dioſcures. (78)

On

(77) Orph. Argonautic.

(78) Dans le nombre très-conſidérable de vaſes antiques en terre, qui exiſtent encore à préſent, & qui furent autrefois conſacrés aux Dioſcures, comme on en eſt aſſuré par les peintures dont ils ſont ornés, il y en a pluſieurs très-remarquables dans le Muſæum Britannique : tous ont la forme de l'œuf dont on prétendoit que ces Dieux étoient nés : mais il y en a deux particuliérement remarquables par leur grandeur & leur conſervation. Tous deux ont vers leur gorge des têtes de cigne ; ils repréſentent l'oiſon ſous la forme duquel Jupiter eut commerce avec *Léda,* & les anſes dont ces Vaſes ſont décorés portent à leur ſommité des têtes qui repréſentent le *ſoleil.* Le vaſe de la médaille de *Dioſcurias,* a la figure du bonet des Dioſcures : la forme en eſt renverſée pour y placer cette même flamme qui fait l'auréole de laquelle on entouroit la tête du ſoleil, dont elle exprime les rayons.

On voit ſur tous ces vaſes peints, un temple où eſt l'un des Dioſcures avec ſon cheval, & quelquefois ſans lui ; jamais ils ne paroiſſent enſemble, parce que dans ces monumens on a voulu exprimer que quand l'un *vivoit,* l'autre *étoit plongé dans le ſommeil,* & comme privé de la vie ; la fable repréſentoit ainſi l'abſence

On trouve dans cette médaille deux très-anciens emblêmes. autrefois employés à repréſenter les Dieux ; on y mettoit déja plus de recherches que dans les pierres groſſieres dont on ſe ſervoit pour repréſenter, ou Jupiter Caſius ou Mercure ; car celles qui figurent l'*œuf* ou le *bonet* des Dioſcures, ont du moins une forme priſe de la nature des choſes qu'on prétendoit exprimer, & la colone également deſtinée à être

ſence du ſoleil nocturne pendant l'apparition du ſoleil du jour ; à la partie oppoſée à celle où l'un des Dioſcures ſe montre dans ſon temple, on voit une colone poſée ſur un autel : c'eſt la même que celle de la médaille de Dioſcurias ; cette colone ſymbolique a devant elle des figures en acte d'adoration, comme devant l'image des Dieux qu'elle repréſente : elle eſt toujours entourée de deux bandelettes, dont l'une, conſtamment noire, repréſente le Dioſcure qui eſt privé de la lumiere, & l'autre, conſtamment blanche, repréſente celui qui en jouit. Ces mêmes bandelettes ſe voyent ſur la colonne de Dioſcurias ; elles y repréſentent donc la même choſe que les étoiles du jour & de la nuit placées près des Dioſcures, ou ſur leurs bonnets, ou ſur leurs têtes : cette idée rendue par les Poëtes dans le ſens mythologique, qui ne l'attribue qu'aux fils de Léda, nous montre par-là même comment les fables de cette mythologie ſe ſont formées, ſur les ſymboles de la religion qui la précéda. (Homer. Odyſſ. *lib.* xi. *v.* 295.

Κάστορά θ' ἱππόδαμον, καὶ πὺξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα·
Τοὺς ἄμφω ζωοὺς κατέχει φυσίζοος αἶα·
Οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
Ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Τεθνᾶσιν; τίμην δὲ λελόγχασ' ἶσα θεοῖσι.

Caſtoremque equorum domitorem et pugilatu ſtrenuum Pollucem,
Quos ambos vivos detinet alma terra ;
Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes,
Interdum quidem vivunt alternis diebus, interdum autem rurſus
Mortui ſunt, honorem vero ſortiti ſunt æqualiter Diis.

leur

leur symbole, est distinguée par des attributs propres à marquer le sens physique de leur culte, ou du moins la fable qu'il fit naître, & qui dans la suite fut la seule connue des peuples. Diane *Patrone* de la ville de Sycione, y étoit représentée par une colone semblable à celle des Dioscures: (79) il existoit en Grèce une très-grande quantité de monumens tous semblables, & par une suite de cet esprit de conservation que nous avons montré avoir été celui des Arts des anciens, ils continuerent toujours à imiter ce qu'ils avoient pratiqué au tems, où la sculpture, leur étant inconnue, ils ne pouvoient représenter les idées de leur Théologie que par les moyens grossiers, dont ces monumens nous conservent des images très-fideles.

Les deux médailles suivantes serviront à confirmer ce qui vient d'être dit; celle du Numéro VIII fut frappée sous le regne de Vespasien; la précédente, Numéro VII, fut faite au tems de Tibere à l'honeur de Drusus son fils. On reconnoit, au revers de toutes deux, la Vénus adorée à Paphos dans l'isle de Chypre: Titus, du vivant de son pere, alla la consulter sur les espérances qu'il avoit de parvenir à l'Empire. (80) *Le simulacre de cette Déesse n'étoit pas une figure humaine, mais une pierre de forme conique, élevée comme*

(79) Pausanias. *lib.* ii. *cap.* ix.

(80) Sueton. *in Tito. cap.* v. *Galba mox tenente Rempublicam missus ad gratulandum, quaqua iret (Titus) convertit homines, quasi adoptionis gratia arcesseretur, sed ubi turbari cuncta sensit, rediit ex itinere; aditoque Paphiæ Veneris Oraculo, dum de navigatione consulit, etiam de Imperii spe confirmatus est.*

une

une borne, (81) elle eſt reconnoiſſable ſur ces deux médailles. On voit par la premiere, qu'on plaçoit au ſommet de ce *ſimulacre* un *corps* de *robe* de femme, comme on a vu précédemment qu'on habilloit les *Pyramides* de Jupiter & de Junon : la ſeconde, au lieu de ce *corps* de *robe*, eſt ſurmontée d'un ornement qui s'ajuſte avec la ſommité de la borne, à côté de laquelle il y a deux figures d'oiſeaux, ce ſont certainement les colombes de Vénus ; & la borne eſt indubitablement le ſimulacre de cette Déeſſe adorée comme femme : car la Déeſſe de Paphos étoit, dit Pauſanias, la Vénus *Uranie* ou *Céleſte*, révérée d'abord par les Aſſyriens, de qui les habitans de Paphos, les Phéniciens & ceux d'Aſcalon reçurent ce culte. (82) Elle étoit repréſentée par la pierre de Paphos, comme on la repréſentoit en Aſſyrie, en Phénicie, à Aſcalon & en Arabie, où ſuivant Hérodote, elle portoit le nom d'*Alilat :* elle y fut avec Bacchus, ſous le nom d'*Urotalt*, la ſeule Divinité du pays ; (83) ou plutôt elle y repréſentoit l'un des ſexes de ce Dieu, & c'eſt de l'Aſſyrie que le ſymbole de la colombe vint aux Grecs.

(81) Cornel. Tacit. *Hiſt. lib.* i. *p.* 457. *Simulacrum Deæ, non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exſurgens.*

(82) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xiv. Πλησίον δὲ ἱερόν ἐστιν Ἀφροδίτης Οὐρανίας. πρώτοις δὲ ἀνθρώπων Ἀσσυρίοις κατέστη σέβεσθαι τὴν Οὐρανίαν· μετὰ δὲ Ἀσσυρίους, Κυπρίων Παφίοις, καὶ Φοινίκων τοῖς Ἀσκάλωνα ἔχουσιν ἐν τῇ Παλαιστίνῃ. *Non longe abeſt Cæleſtis Veneris delubrum : quam primi omnium Aſſyrii coluere. A quibus* Paphii *in Cypro acceptum ſacrorum ritum cum Phœnicibus, qui in Palæſtina Aſcalonem urbem incolunt.*

(83) Herodot. *lib.* iii. *cap.* viii.

Ce ſymbole étoit celui de l'amour le plus ardent, mais le plus chaſte: c'étoit auſſi celui du Mihir des Perſans. Chez les anciens, Vénus étoit *regardée comme la mere de toutes les Générations* : (84) & bien qu'on *la crut auſſi la mere de tous les amours & de tous les plaiſirs*, comme le dit *expreſſement* Martianus Capella, *on ne laiſſoit pas de lui attribuer la palme de la Pudcité.* (85) C'étoit donc la Vénus *pudique*, repréſentée par la figure ſi connue ſous le nom de Vénus de Médicis : & cette belle ſtatue tient lieu du ſimulacre de cette Déeſſe, repréſentée dans les premiers tems à Paphos ſous la forme de pierre conique qui ſe voit ſur les médailles. Les idées qu'on ſe formoit de cette Vénus, ſont rendues avec une étonnante vivacité dans l'auteur cité ci-deſſus, " toute ſa com-
" plexion inſpiroit le ſentiment d'un bouquet de roſes ; vous
" voudriez toujours admirer ſa blancheur ; entendre le charme
" de ſes paroles, reſpirer le ſouffle odorant de ſon haleine,
" couvrir de baiſers, toucher ſon beau corps, & ſoupirer
" des deſirs qu'elle vous inſpire ;" c'eſt la deſcription très-pathetique des ſenſations produites par la Vénus de Florence.

(84) Mart. Capella *de Nupt. Ph. & Merc. p.* 21. *Generationum omnium mater VENUS,*——*quæquidem licet amorum voluptatumque mater omnium crederetur ; tamen eidem deferebat pudicitiæ principatum.*

(85) Mart. Capella. *ibid. Huic roſis decuſſatim vinculis ſertata contexio ; quam et conſpicere nitentem, et ſantem audire dulces illecebras, et attrahere fragrantiſſimi ſpiritus habitus redolentem, et oſculis lambere, et contingere corpore, ejuſque velles cupidine ſuſpirare.*

La

La médaille VII, repréſente le temple de l'une des Vénus de Paphos : le corps de femme, dont le ſimulacre de ce temple eſt ſurmonté, paroitroit d'abord devoir la faire reconnoître ſous le ſexe qu'il eſt naturel de lui attribuer ; mais c'eſt tout le contraire, car il eſt certain qu'on doit reconnoître ici le ſimulacre de cette Déeſſe regardée comme un Dieu ; elle étoit nue quand on vouloit la repréſenter ſous les formes du ſexe, mais elle étoit vêtue d'un habit de femme quand on la repréſentoit ſous les formes humaines. On voyoit en Chypre, dit Macrobe, la *ſtatue de cette Vénus avec des habits de femme, mais avec la barbe, le corps & la ſtature d'un homme qui tenoit un ſceptre* ; (86) & comme les ſtatuaires lui donnoient les formes de l'homme, les Poëtes lui donnerent le titre de Dieu, en employant dans ſon nom le genre propre à exprimer ce titre : (87) les Théologiens prétendoient qu'elle reuniſſoit les deux ſexes, comme ayant en elle même la puiſſance de tout engendrer. (88)

La

(86) Macrob. Saturn. *lib.* iii. *p.* 174. *Signum et hujus (Veneris) eſt Cypri barbatum corpore, ſed* veſte muliebri, *cum ſceptro ac ſtatura viri.*

(87) Macrob. *ub. ſupr. Et putant eandem marem ac feminam eſſe Ariſtophanes eam* Ἀφρόδιτον *appellat. Levinus etiam ſic ait, Venerem igitur* almum *adorans, ſive* fœmina, *ſive* mas *eſt, ita uti* alma nocti luca *eſt. Philocorus quoque in Attide eandem affirmat eſſe Lunam, et ei ſacrificium facere viros cum veſte muliebri, mulieres cum veſte virili : quod eadem et mas exiſtimatur et fœmina.*

(88) Le plus ancien temple que la Grèce ait conſacré à Vénus *Uranie*, étoit celui de Cythere, où ſa ſtatue étoit *armée.* L'ancienneté de ce temple, & la compoſition de ſa ſtatue, garantiſſent que celle-ci étoit faite à la ma-

niere

La médaille IX de la *Planche* VIII, frappée au tems d'Antonin Caracalla, repreſente un autre temple de Vénus, qui exiſtoit auſſi en Chypre : on voit ſur les toits des aîles de ce temple, les colombes qu'on avoit ſoin d'entretenir dans les temples de Vénus, comme on entretenoit des ſerpens dans celui d'Eſculape à Epidaure & ailleurs. La *Borne* faite pour repréſenter la Déeſſe, eſt ſurmontée d'une boule qui lui tient lieu de tête. Ce ſimulacre très-ancien paroit avoir été fait, dans un tems où l'on commençoit à chercher les formes humaines, dans les pierres employées à repréſenter les Dieux.

La médaille ſuivante, fabriquée au tems de Sabina Tranquillina & de l'Empereur Gordien Pie ſon mari, préſente à

niere des Phéniciens & des Aſſyriens, de qui les Grecs reçurent le culte de cette Déeſſe. Ainſi, quand on voit ſur les médailles de Sidon, une figure de femme armée d'un caſque comme une Minerve, ou bien une autre une figure qui par ſon vêtement a l'apparence d'homme, celle-ci tenant d'une main une couronne & de l'autre un ſceptre dont l'extrêmité ſe termine en croix, ce qui s'obſerve auſſi ſur la premiere médaille, on ne peut douter que l'une & l'autre ne repréſente la *Vénus Uranie* ſous les formes des deux ſexes : (Voyez la *Planche* XXXI. N° 2, 3, & 4.) ſon ſceptre eſt ſurmonté d'une *croix* pareille à celle des figures Egyptiennes, cette *croix* eſt le ſymbole du *Phallus* ou l'emblême de la *génération*, à laquelle Vénus préſidoit : on la diſoit née de la Mer, ce qui lui fit donner le nom d'*Aphrodite*, & c'eſt la raiſon pour laquelle ces figures, qu'on n'a jamais pu expliquer, ſont placées ſur des navires. De-là vint l'idée de regarder Vénus comme la Déeſſe qui préſidoit aux *expéditions maritimes*, d'où lui vint le nom d'*Euplœenne* ou de *bonne navigation* ; ce titre ſingulier eſt exprimé dans la médaille Phénicienne du N° 4, où Vénus eſt repréſentée ſur un vaiſſeau tenant d'une main le ſceptre de la génération dont on vient de parler, & de l'autre une *Poupe* ou *Apluſtre* de navire. On l'adoroit ſous ce titre dans l'iſle de Gnide, peu diſtante des côtes de Phénicie.

ſon

ſon revers un temple, dans lequel eſt placé une ſorte de *terme* de ſtructure très-groſſiere, avec une tête à peine ébauchée : la boule miſe à côté de cette figure, ſemble indiquer le monde, à qui Vénus donna les ſemences de tout ce qu'il produit. On peut appercevoir dans ce *terme* ainſi que dans celui de la médaille précédente, quelque progrès dans la maniere de repréſenter les Dieux, & les premiers pas de la ſculpture naiſſante. Conſacrés par la religion qui les rendoit vénérables, ces anciens ſimulacres, malgré leur extrême groſſiereté, furent repréſentés ſur les monoies publiques, comme on conſerve encore aujourd'hui ſur les zecchins Vénitiens, la forme Gothique d'une image de la Vierge, telle qu'elle exiſtoit il y a pluſieurs ſiecles, quoiqu'on ſoit en état de faire une figure de Vierge beaucoup meilleure.

Dans les médailles de la *Planche* XXVIII, avec les différentes formes ſous leſquelles on repréſenta les Divinités, on voit encore celles qu'on donna ſucceſſivement aux lieux où on les adoroit : le *Tas* ou le *Monceau* de Mercure, fut peut-être la plus ancienne maniere de repréſenter les Dieux : ce *Tas*, ſur la médaille de Docimée Numéro XI, eſt expoſé en plein air, à la maniere des Scythes & des Celtes : ces peuples ainſi que les Perſes « regardoient comme ſacrilege l'idée de « renfermer les Dieux dans une enceinte de murailles, puiſ- « que tout doit leur être ouvert ; le monde entier étant leur « temple & leur maiſon :" ce fut la raiſon pour laquelle Xerxès, par le conſeil des Mages, fit mettre le feu à tous les

temples des Grecs. (89) Dans la ſuite on mit ces pierres ſacrées à couvert, ſans pourtant les renfermer dans des murs, ainſi qu'on peut le voir dans la chapelle de Jupiter *Caſius*, qui eſt toute à jour, (90) ainſi que dans celle de Neptune : (91) ces ſortes d'édifices furent ſouvent conſtruits en bois, tels ſont ceux des Numéros VII & VIII, où ſe voyent les ſimulacres des deux Vénus de Chypre : quelquefois on les agrandit en y attachant des aîles dont le toit ſe voit au Numéro IX : enfin on finit par les entourer de murs, & par y pratiquer des portes, comme cela peut s'obſerver dans le temple du Numéro X.

On rendit aux pierres de toute eſpece, employées à repréſenter les Dieux, les mêmes honeurs qu'à leurs ſtatues : *Baſſien* devenu Empereur des Romains, conſerva la prêtriſe du Soleil, qu'il avoit auparavant exercée pendant dix ans : le ſimulacre de ce Dieu, qu'on appeloit *Héliogabale* ou *Hélæagabale* en Phénicien, étoit une très-grande pierre noire, dont la baſe étoit circulaire, & qui ſe terminoit en pointe, (92) comme la Vénus de Paphos. C'étoit une de ces pierres

(89) Cicer. *de Leg. lib.* ii. *Non ſequor Magos, quibus autoribus Xerxes inflammaſſe templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia deberent eſſe patentia, ac libera, quorumque hic mundus omnis templum eſſet ac domus.*

(90) Voyez la *Planche* XXVIII. N° 1.

(91) Idem. N° 3.

(92) Herod. *in Macrin. lib.* vii. *p.* 436. *Simulachrum vero (Helæagabali) nullum Græco aut Romano more manufactum ad ejus Dei ſimilitudinem : ſed lapis eſt maximus, ab imo rotundus, et ſenſim faſtigiatus, prope modum ad coni figuram, niger lapidis color, quam etiam jactant cœlitus decidiſſe.*

Obéliſcales,

Obélifcales, dont on a parlé dans le premier chapitre de cet ouvrage, (93) auffi difoit-on qu'elle étoit tombée du ciel. Le temple d'Emefe, où l'on adoroit cette pierre, étoit très-grand, très-riche en or & en argent, & décoré de marbres très-beaux : arrivée à Rome, on lui conftruifit un temple magnifique, on inftitua des courfes & des jeux en fon honeur, enfin on la portoit en proceffion dans un char d'or, orné de pierres précieufes, conduit par fix chevaux blancs attelés de front & bardés d'or : l'Empereur lui-même en guidoit les rênes. (94)

La Déeffe de Sidon en Phénicie, eft repréfentée fur les médailles de cette ville (95) fous la forme d'une grande pierre, peu différente de celle de l'*Héliogabale:* elle y paroit placée fur un char qui fervoit à la porter en proceffion : l'ufage de ces machines dans les cérémonies religieufes, donna vraifemblablement l'idée de repréfenter les Dieux fur des chars : on s'en fert encore en plufieurs endroits de l'Italie, pour tranfporter avec plus de pompe les buftes & les ftatues des Saints dans les proceffions publiques. La Déeffe de Sidon étoit comme on l'a vu précédemment la même que la Vénus de Paphos, mais on la révéroit fous un nom différent : regardée comme la *Mere de toutes les générations*, on lui donnoit fui-

(93) Voyez le premier Chapitre de cet ouvrage.

(94) Herod. *in Macrin. lib.* v. *p.* 442.

(95) Voyez la *Planche* XXIX. N° 1.

vant

vant Ptolémée (96) le titre de ***Mere des Dieux.*** Elle eft en effet repréfentée fur une médaille, (97) avec le voile & les tours de *Cibèle* fur la tête; l'étoile de Vénus eft devant elle, & l'*Apluftre* de vaiffeau mis à côté eft, comme on l'a fait voir, l'attribut de Vénus ***Euplœenne*** ou de ***bonne navigation.***

On donnoit par excellence le titre de *Syrienne* à cette Déeffe, qui portoit celui d'*Aftarté* à Sidon en Phénicie. Son bufte eft repréfenté fur un char dans une monoie de cette ville: la Déeffe y paroit avec le *boiffeau* ou *modius* fur la tête; c'eft le fymbole de l'abondance, il fe voit prefque toujours fur la tête de la Diane ***Ephéfienne***, qui étoit auffi la même Divinité: on la regardoit, dit Plutarque, comme ayant tiré ***de l'eau, les femences de tout ce qui exifte, comme la caufe des chofes, enfin comme la nature même.*** (98) Et comme Diane, ***Aftarté***, étoit auffi confiderée comme la ***Lune***, fuivant l'o-

(96) Ptolem. *lib.* ii. Οἱ περὶ τὰς χώρας ταύτας, σέβουσι μὲν ὡς ἐπὶ πᾶν τὴν Ἀφροδίτην ὡς Ματέρα Θεῶν. ποικίλοις ϗ ἐγχωρίοις ὀνόμασι προσαγορεύοντες. *Qui has incolunt regiones; (nempe qui trigono aquilonari, geminis, Libræ et Aquario subjacent) plerumque* Venerem *ut* Matrem Deum *venerantur, et variis patriifque nominibus indigitant.*

Selden, de qui je tire ce paffage, *(de Diis Syr. Syntagm.* II. *cap.* ii. *p.* 181.) ajoute que cette Déeffe eft la même que l'on appelloit la Déeffe de Syrie, la Minerve, &c.

(97) Voyez la *Planche* XXIX. N° 2.

(98) Plutarch. *in vit. Craffi. p.* 553. Ἣν οἱ μὲν Ἀφροδίτην, οἱ δὲ Ἥραν, οἱ δὲ τὴν ἀρχὰς ϗ σπέρματα πᾶσιν ἐξ ὑγρῶν παρασχοῦσαι αἰτίαν ϗ φύσιν νομίζουσι. *Quam Venerem alii, alii Junonem, nonnulli eamque ab incunabula et fpermata omnibus ex humido præbuit,* caufam *rerum et* naturam *nominant.*

pinion de Lucien (99) confirmée par les médailles, qui souvent la représentent avec le croiſſant ſur la tête.

Dans ce buſte de l'Aſtarté ou de la Déeſſe de Sidon, on voit encore la trace des premieres opérations de la Sculpture: parvenue à ſubſtituer ce terme à tête humaine, aux pierres informes auxquelles on donnoit d'abord les noms des Dieux, mais ne pouvant encore détailler les bras & les autres parties de la figure, elle la coupa ſous la poitrine, & couvrit d'une draperie ſa partie inférieure, comme on couvroit précédement les *ſimulacres* des Dieux; cela donna l'idée du *buſte*, dont l'uſage, ainſi que celui du *terme* s'eſt conſervé dans tous les tems. La médaille du Numéro IV, (100) préſente à ſon revers une Minerve en terme avec les bras en action, mais avec l'indication des jambes & des cuiſſes, qui cependant étoient encore attachées au bloc dans lequel fut priſe la figure, dont celle de cette médaille eſt la copie; tels étoient les *Palladium*, exécutés bien avant le tems de Dédale, puiſque Chryſis femme de Dardanus les avoit reçus de ſon pere: (101) Dédale fut le premier, à ſéparer les jambes des ſtatues, (102) ce qui juſqu'à lui avoit été ſans exemple chez les Grecs.

La tête de la médaille III, frappée à Mytilene dans l'iſle

(99) Lucian. *de Dea Syria.* Αςάρτην δ' ἐγὼ δοκέω σεληναίην ἔμμεναι. *Aſtartem* Lunam *eſſe opinor.*

(100) Voyez la *Planche* XXVIII. *de ce Volume.*

(101) Dionyſ. Halycarn. *lib.* i. *cap.* xiii.

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. Hiſt. lib.* v.

de

de Leſbos, repréſente Jupiter Ammon adoré en Lybie, & ſon revers repréſente Bacchus ſous la forme d'un *terme*; il a près de lui ſon Thÿrſe, & porte un *Boiſſeau* ou *Modius*, comme celui de Jupiter Sérapis ; ce Dieu eſt ici poſé ſur un navire, comme on avoit coutume de repréſenter l'*Aſtarté* des Phéniciens, dont Cicéron dit qu'il étoit l'époux, ſous le nom d'Adonis: (103) ce dernier étoit le même que le Soleil ou Bacchus, adoré partout l'univers ſous les noms des différens Dieux. (104)

Te Serapim Nilus — — —
— — — — —
Ammon et Arentis Lybies, ac Biblices Adon.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Le vaiſſeau ſur lequel porte le terme de Bacchus, marque le Dieu des *Eaux*, c'eſt de ſon palais des *Eaux* qu'il étoit appellé par les femmes Eléenes; (105) voilà pourquoi, dans une médaille de la ville de Pylos en Elide, le bœuf ſous la forme duquel on y repréſentoit Bacchus, eſt placé ſur un dauphin: & ſi dans l'Hymne qu'on lui adreſſoit, il

(103) Cic. *de Natur. Deor. lib.* ii. *Quarta Venus Syria Tyroque concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adonidi nupſiſſe traditum eſt.*

(104) Mart. Cap. *de Nupt. Phil. lib.* ii. *p.* 39.

(105) Plutarch. *in Queſt. Rom. p.* 299. Ἔχει δ' οὕτως ὁ ὕμνος. Ἐλθεῖν ἥρω Διόνυσε ἅλιον ἐς ναὸν ἁγνὸν, σὺν Χαρίτεσσιν ἐς ναὸν τῷ βοέῳ ποδὶ θύων. εἶτα δὶς ἐπᾴδουσιν, Ἄξιε Ταῦρε. *Hymni hæc eſt forma. Veni Heros Bacche, maritimum ad templum ſanctum cum Gratiis, ad templum cum pede bubulo, et bis clamant Digne Taure.*

étoit

étoit appelé *digne Taureau*; si on le prioit de *venir avec son pied de bœuf*, c'est que ces paroles étoient l'expression de la figure même qui le représentoit; car dans cette médaille de Pylos, (106) on le voit & sous la forme de bœuf, & dans l'action de présenter son pied, & enfin arrivé dans son *temple* des *eaux*, représenté par le dauphin sur lequel on l'a placé. L'accord du sens de toutes les paroles de cet Hymne avec la figure représentée sur les médailles, ne laisse pas de doute quelles ne nous ayent conservé la représentation très-exacte de ce Bacchus, telle qu'elle étoit adorée en Elide: n'ayant pu me procurer la médaille originale, dont elle est tirée, j'ai été obligé de la faire copier le plus exactement qu'il m'a été possible, d'après celle qu'a publiée Mr. Pellerin, parmi les médailles de qui elle doit être encore à présent.

La Vénus des anciens n'étant autre que leur Bacchus mâle & femelle, étoit représentée comme lui avec le *modius* sur la tête; comme lui elle étoit placée sur un *vaisseau*; c'étoit des eaux dont il étoit le Dieu, qu'elle avoit *tiré les semences de toutes choses*; (107) par cette raison elle fut regardée comme présidant à cet élément; le *Serpent* étant un de ses symboles, on voit souvent deux de ces reptiles, qui représentent le mâle & la femelle de leur espece sur les *Cistophores* de *Bacchus*. Philon

(106) Voyez la *Planche* XXXI. N° 5.

(107) Plutarch. *in vit. Crassi.* Vid. *note* 98.

de Biblos dit qu'Aſtarté mit ſur ſa tête celle d'un *Taureau*, pour marque de la *royauté*, (108) cette tête étoit celle de Bacchus; ainſi que lui Aſtarté étoit repréſentée ſous la figure de la vache en laquelle fut changée Io, avec qui Euripide la confond. (109) Et de même que le Soleil ou Bacchus étoit le Dieu unique, invoqué par les noms de tous les autres Dieux, Aſtarté étoit la Déeſſe, ou plutôt l'unique Divinité, dont toutes les autres n'étoient que des dénominations particulieres: & ſi l'hymne de Martian Capella dit du Soleil, ou de Bacchus,

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis,

Apulée dit d'un autre côté de cette Déeſſe, *cujus numen unicum, multiformi ſpecie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis:* (110) ces deux Divinités, différentes en apparence par les titres, par les formes qu'on leur donnoit pour exprimer les différentes qualités d'un même être principe de tout, enfin par les rites employés en différentes parties du culte qu'on leur rendoit, n'étoient dans le fond qu'un même Dieu repréſenté ſous les apparences des deux ſexes, pour marquer ſa puiſſance de tout engendrer. (111) Les

(108) Phil. ap. Euſeb. *de Prep. Evang.* Ἡ δὲ Ἀςαρτη ἐπέθηκε τῃ ἰδία κεφαλῇ βασιλείας παράσημον κεφαλὴν Ταύρου. *Et Aſtarte ſumſit caput Taurinum, ſymbolum Regiæ dignitatis.*

(109) Euripid. *in Phœn.*

(110) Apul. *Metamorph. lib.* xi.

(111) On peut voir, *Planche* XXXI N° 1, la repréſentation d'une de ces figures

Les actes physiques de cette puissance, exprimés par des noms faits pour les marquer en les rapportant à un même objet, furent dans la suite regardés comme des Dieux différens: alors chaque peuple, pour illustrer son histoire, chercha des personnages dont il fit les peres de ces prétendus Dieux: de-là vint que la Théologie de tous les peuples, originairement la même, prit des formes mythologiques si différentes pour chacun d'eux, mais conserva cependant des emblêmes par lesquels on reconnoit leur principe commun.

Comme les médailles nous ont conservé les formes employées, dès les tems les plus anciens, à la représentation des Dieux, jusqu'à ceux où l'on parvint à leur donner les figures de *termes* & de *bustes*, ainsi elles nous ont conservé les formes de beaucoup de statues exécutées dans la suite. Au revers de la médaille du Numéro V, (112) frappée à *Ægium* en Achaïe,

figures, qui sous la forme de femme, représentoient le Dieu principe de tout, dont les qualités furent exprimées par les noms qu'on donna à tous les autres Dieux & à toutes les Déesses. Cette figure porte des aîles pareilles à celles qu'on donna souvent à Diane, à Apollon & à Bacchus, pour marquer la course aërienne de la Lune & des deux Soleils: les mêmes aîles furent données au *Griffon* consacré à ces trois Divinités. Cette figure porte encore l'arc d'Apollon, le trident de Neptune, le caducée de Mercure, & la peau du Lion qui est un des attribut d'Hercule. La corne d'abondance convient à toutes les Déesses: & celle-ci est remarquable par le *Croissant* qui caractérise à-la-fois Diane, Astarté, Vénus ou le Soleil nocturne, cette Divinité universelle à qui les deux sexes convenoient également; c'est celle qu'on voit ici sous la forme de femme. Cette figure est copiée d'après une pâte antique de la Collection de Mr. Charles Townley.

(112) Voyez la *Planche* XXIX.

on voit la figure d'une statue facile à reconnoître, par la description qu'en a faite Pausanias d'après l'Original. Voici la traduction des paroles de cet auteur, il est aisé de les comparer ici avec le monument dont il parle " entre les diverses " curiosités de la ville d'Ægium, il y a d'abord un ancien " temple de Lucine ; la Déesse est couverte d'un voile fort " fin depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa statue est de bois, à " la réserve du visage, des mains & des pieds, qui sont de " marbre des carrieres du mont Pentélique ; l'une de ses " mains est élevée, l'autre tient un flambeau, vraisembla- " blement pour montrer que les douleurs de l'enfantement " sont cuisantes comme le feu, ou que c'est la Déesse elle- " même qui fait jouir les enfans de la clarté du jour, cette " statue est un ouvrage de Damophon de Messéne." (113) Ce récit ne pouvant mieux décrire la figure représentée au revers de la médaille d'Ægium, nous montre évidemment,

(113) Pausan. *lib.* vii. *cap.* xxiii. *p.* 582. Αἰγιεῦσι δὲ Εἰλειθυίας ἱερόν ἐστιν ἀρχαῖον, καὶ Εἰλείθυια ἐς ἄκρους ἐκ κεφαλῆς τοὺς πόδας ὑφάσματι κεκάλυπται λεπτῷ, ξοάνου πλὴν προσώπου τε καὶ χειρῶν ἄκρων καὶ ποδῶν. ταῦτα δὲ τοῦ Πεντελησίου λίθου πεποίηται. καὶ ταῖς χερσὶ τῇ μὲν ἐς εὐθὺ ἐκτέταται, τῇ δὲ ἀνέχει δᾷδα. Εἰλειθυίᾳ δὲ εἰκάσαι τὶς ἂν εἶναι δᾷδας, ὅτι γυναιξὶν ἐν ἴσῳ καὶ πῦρ εἰσιν αἱ ὠδῖνες. Ἔχοιεν δ' ἂν λόγον καὶ ἐπὶ τοιῷδε αἱ δᾷδες· ὅτι Εἰλείθυιά ἐστιν ἡ ἐς φῶς ἄγουσα τοὺς παῖδας. ἔργον δὲ τοῦ Μεσσηνίου Δαμοφῶντός ἐστι τὸ ἄγαλμα. *Habent Ægienses vetustum Lucinæ fanum. Deæ signum a vertice ad calcem tenui carbaso velatum, ligneum est præter os, summas manus et pedes. Sunt enim hæ* quæ non tanguntur *partes e marmore Pentelico. Alteram manum porrigit, altera facem præfert. Attributas ei faces ex eo suspicari possis, quod parturientes dolores haud secus atque ignis urere videantur ; vel quod ipsa in lucem fœtus profert. Simulacrum illud fecit Damophon Messenius.*

que

que la ſtatue repréſentée ſur cette médaille, n'eſt pas de la compoſition de celui qui la grava, mais qu'il fut obligé de copier la *Lucine* du ſtatuaire Damophon conſacrée dans un temple. C'eſt le cas de la plupart des figures Divines empreintes ſur les médailles Grecques ; ainſi elles conſervent des copies, non-ſeulement des ſtatues antérieures à elles, mais encore de la plupart de celles qui furent conſacrées vers les tems où on les frappa. La connoiſſance des formes de ces anciens monumens, ne peut manquer de répandre le plus grand jour ſur l'hiſtoire de la ſculpture des anciens ; elle ſeule peut nous apprendre quel fut le ſtyle de l'Art dans les différens tems, comme la médaille d'Ægium peut nous montrer quel il étoit, quand *Damophon* de Meſſene fit la ſtatue dont la forme s'eſt conſervée ſur ſes médailles. Pauſanias, en rapportant les motifs pour leſquels les Artiſtes mirent un *flambeau* dans les mains de la ſtatue de Lucine révérée dans Ægium, nous montre ce qu'ils prétendirent exprimer par les attributs de leurs ſtatues, & la maniere dont nous devons nous y prendre pour les expliquer. Cette maniere eſt la même qu'ils nous ont appris à ſuivre, dans le compte que nous avons rendu juſqu'à préſent de la compoſition des emblêmes employés ſur leurs médailles. La tête de Junon, miſe à la face de celle-ci, eſt ſans doute celle d'une ſtatue placée dans le temple de Lucine, car cette Déeſſe, ſuivant Homere, étoit la mere des *Illythies*, qui préſidoient aux accouchemens.

Au revers de la médaille du Numéro VI, qui eſt de l'iſle de Siphne,

Siphne, il y a une figure de Diane, (114) dont la tête comparée avec celle qui eſt empreinte à la face de cette médaille, montre que celle-ci eſt évidemment la copie de la tête de la ſtatue de Diane, dont les Siphniens ont conſervé la forme : il paroit donc, que non-ſeulement les anciens ont gravé ſur leurs monoies les figures entieres, mais encore les têtes des ſtatues conſacrées dans leurs temples, de-là viennent la plupart de celles dont l'empreinte ſe trouve à la face des médailles Grecques. Ainſi, quand on obſerve ſur les médailles de Syracuſe rapportées ici aux Numéros VII & VIII, (115) des têtes d'un ſtyle particulierement remarquable par ſa très-grande ancienneté, il n'en faut pas conclure, comme on l'a fait, que ce ſtyle fut celui du ſiecle où l'on fit ces médailles, car au contraire on doit y voir le ſtyle d'un tems bien antérieur : puiſqu'effectivement les figures miſes à leur revers étant d'une maniere très-différente, montrent une connoiſſance du deſſin & une pratique de l'Art, qu'on n'avoit certainement pas lorſqu'on fit les ſtatues auxquelles appartinrent ces mêmes têtes ; elles peuvent être celles des Dianes adorées dans l'iſle d'Ortygie, bien avant qu'Archias de Corinthe vint y fonder une ville qu'on appela depuis Syracuſe.

Les médailles ne nous ont pas conſervé ſeulement les copies des monumens renfermés dans les temples, mais quelquefois on y trouve encore des repréſentations des ſtatues

(114) Voyez la *Planche* XXIX.
(115) Voyez la *Planche* XXIX.

publiques,

publiques, dont il n'exiſte plus rien : les monoies des Numéros IX & X, en fourniſſent des exemples : au revers de la premiere, ſur laquelle eſt aſſurément repréſentée la citadelle d'Athenes, avec le *Parthénon* ou temple de Minerve qui exiſte encore, on voit une ſtatue de cette Déeſſe ; ſon élévation ſurpaſſe celle de tous les édifices près deſquels elle eſt placée. (116) On peut donc y reconnoître cette ſtatue coloſſale en bronze, que Phidias exécuta des dépouilles remportées ſur les Perſes à la bataille de Marathon, & dont l'élévation prodigieuſe fait dire à Pauſanias, que du cap de Sunium on voyoit la crête de ſon caſque & la pointe de ſa lance. (117) C'eſt ainſi que dans les figures repréſentées au revers de la médaille du Numéro X, on reconnoit cette immenſe ſtatue compoſée de trois corps, par laquelle Alcamene diſciple de Phidias repréſenta la triple Hécate : ſon élévation

(116) Voyez la *Planche* XXIX.

(112) Pauſan. *lib.* i. *cap.* xxviii. *p.* 67. Χωρὶς δὲ γε ὅσα κατέλεξα, δύο μὲν Ἀθηναίοις εἰσὶ δεκάται πολεμήσασιν, ἄγαλμα Ἀθηνᾶς χαλκοῦν ἀπὸ Μήδων τῶν ἐς Μαραθῶνα ἀποβάντων, τέχνη Φειδίου· ϗ οἱ τὴν ἐπὶ τῆς ἀσπίδος Λαπιθῶν πρὸς Κενταύρους, ϗ ὅσα ἄλλα ἐςὶν ἐπειργασμένα, λέγουσι τορεῦσαι Μῦν· τῷ δὲ Μυΐ, ταῦτά τε ϗ τὰ λοιπὰ τῶν ἔργων, Παῤῥάσιου καταγράψαι τὸν Εὐήνορος. ταύτης τῆς Ἀθηνᾶς ἡ τοῦ δόρατος αἰχμὴ ϗ ὁ λόφος τοῦ κράνους, ἀπὸ Σουνίου πρόσπλέουσίν ἐςιν ἤδη σύνοπτα. *Præter ea vero quæ adhuc recenſui, duo ſunt ex bellicæ predæ decimis inſignia apud Athenienſes opera : de Perſarum, qui in Marathoniorum fines invaſerant, manubiis, Minervæ ex ære ſignum, quod Phidias fecit ; in cujus clypeo Lapitharum et Centaurorum pugnam Mys cæluvit, quum eam Myi, et quæ in clypeo ſpectantur reliqua, Parrhaſius Evenoris filius pinxiſſet. Haſtæ cuſpis, et in ſumma galea criſta, a Sunio uſque adnavigantibus conſpicua eſt.*

lui

lui fit donner par les Athéniens le titre d'*Epipyrgide*, comme ayant la hauteur d'une tour. (118)

Ces recherches, dans leſquelles on a moins cherché à multiplier les exemples, comme il eût été aiſé de le faire, qu'à les préſenter dans un ordre capable d'en montrer les conſéquences, nous aſſurent que le monoyage des Grecs conſerva les copies des monumens de la Religion & de la Sculpture de preſque tous les tems: en nous faiſant regretter la perte des médailles détruites par mille accidens différens, elles nous font ſentir les avantages qu'on trouveroit à connoître les tems où furent frappées celles qui nous reſtent, car nous pourrions juger par leur moyen, ſinon de l'âge précis des monumens dont elles nous ont conſervé les empreintes, au moins de celui auquel on ſeroit aſſuré qu'ils ſont antérieurs. Pour parvenir à ces objets, j'examinerai bientôt juſqu'à quel point, & comment on peut ſe ſervir des formes des médailles pour déterminer les époques où elles furent frappées.

Les premieres monoies frappées en Grèce furent ſans légendes, & leurs revers furent remplis de ces quarrés à pluſieurs diviſions, dont les intervalles étoient imprimés très-profondément dans le champ de la piece. Le nombre de ces

(118) Pauſan. *lib.* ii. *cap.* xxx. *p.* 180. Ἀλκαμένης δὲ (ἐμοὶ δοκεῖν) πρῶτος ἀγάλματα Ἑκάτης τρία ἐποίησε προσεχόμενα ἀλλήλοις, ἣν Ἀθηναῖοι καλοῦσιν Ἐπιπυργιδίαν. ἕστηκε δὲ παρὰ τῇ ἀπτέρου Νίκης τὸν ναόν. *Nam primus, uti ego exiſtimo, Alcamenes Athenienſibus triplex fecit junctis corporibus Hecates ſignum, quam Epipyrgidiam Athenienſes appellant, juxta involucris Victoriæ ædem poſitam.*

diviſions, d'abord très-multipliées, diminua dans la ſuite ; on chercha à les rendre plus ſymmétriques, ſans pourtant rien changer à la profondeur du creux. Ces différentes opérations appartenant moins à la Gravure, déja très-parfaite, qu'au Méchaniſme du Monoyage, alors très-grôſſier, diſtinguent les monoies de la premiere époque de cet âge, de celles qui étant avec des diviſions comme les précédentes, mais avec des creux très-ſuperficiels, ne peuvent pour cette raiſon être cenſées avoir le même objet : les diviſions des unes, comme nous l'avons dit ailleurs, ne ſont que l'ombre & l'apparence des autres, & l'on doit tenir pour certain, que toutes les monoies de cette ſorte de fabrique ſont de tems poſtérieurs à ceux où l'on fabriqua les premieres, qu'elles appartiennent toutes à d'autres époques de l'Art de Monoyer, & qu'enfin elles furent frappées après les premieres Olympiades.

On peut voir à la *Planche* XXX, ſous les Numéros I, II, III, IV, & V différentes médailles, dont les revers ſont avec le quarré à partitions, & le creux très-ſuperficiel : la premiere fut frappée à Zancle ; le quarré y eſt diviſé en un très-grand nombre de parties, en cela il reſſemble à celui des premieres médailles du Péloponeſe, mais il en eſt manifeſtement différent par l'ordre très-ſymmétrique de ſes diviſions, & plus encore par la profondeur de leurs intervalles : ceux-ci étant à peine ſenſibles, au lieu que les autres ſont très-profonds. Il en eſt de même d'une médaille d'Himere en Sicile,

rapportée ici au Numéro II ; son revers, divisé en huit triangles, seroit semblable à celui d'une médaille frappée à Thèbes en Béotie dans les premiers tems, (119) s'il n'en différoit pas par la profondeur des ses triangles, très-marquée dans cette derniere & très-peu sensible dans l'autre. Le quarré des médailles III & IV, *Planche* XXX, est divisé seulement en quatre partitions gravées très légérement, au lieu que celles des premieres époques du monoyage étoient profondément enfoncées dans le champ des monoies, comme cela se voit par les revers des médailles Numéros III & IV de la *Planche* XXXII ; enfin, dans la monoie du Numéro V, *Planche* XXX, frappée à Emporium en Sicile, on observe deux divisions peu profondes, qui tiennent lieu du creux à deux partitions très-approfondies, qui se voyent dans les anciennes monoies rapportées ci-après.

L'inspection de ces médailles faisant sentir le rapport de chacune à chacune, nous découvre dans celles dont les partitions sont marquées très légérement, & d'une maniere plus symmétrique, une *pratique* du monoyage d'un tems postérieur à celui, où il marqua plus profondément & plus grôssiérement les intervalles de ces mêmes partitions: l'usage de ces dernieres, exigeant que les *dents* ou *élévations* du coin qui les marquoient fussent très-hautes, & celles qui ont produit les autres ayant du être très-basses & peu saillantes

(119) Voyez la *Planche* XXXII. N° 3.

sur

ſur le coin, la premiere de ces opérations étant par conſéquent toute différente de la ſeconde, leur objet ne peut avoir été le même : la vue des monoyeurs, en imitant ſi exactement les formes primitivement employées par la néceſſité du travail, & l'ignorance où l'on étoit d'une meilleure méthode, doit avoir été bien différente de celle des premiers qui frapperent des monoies, puiſqu'il va paroître évident qu'ils pouvoient déja repréſenter des objets plus convenables ſur leurs revers, & ſe paſſer de ces partitions devenues inutiles.

La preuve de ce qu'on vient de dire, ſe tire des médailles mêmes : celle du Numéro III, *Planche* XXX. frappée en Macédoine, portant le nom d'Alexandre premier de ce nom, nous donne la date très-aſſurée du tems où elle fut faite ; le regne de ce Prince fut de 43 ans : (120) il commença, ſuivant Euſebe, dans l'anneé 497 avant notre Ere, qui répond à la quatrieme de la LXX[e] Olympiade, & finit dans l'année 454, ou la troiſieme de l'Olympiade LXXXI. Ce fut dans cet intervalle de tems que regnerent Théron à Agrigente en Sicile, & Gélon I[er], enſuite Hiéron ſon frere à Syracuſe. Le regne d'Alexandre I[er] précéda celui de ces trois Princes, & finit après leur mort. Il nous reſte un très-grand nombre de médailles, en tous métaux, de Théron, de Gélon & d'Hiéron ; (121) elles ſont toutes avec des revers parfaitement bien exécutés :

(120) Euſeb. Chronic. *lib.* ii.

(121) Voyez la Sicil. *del. Puruta & Goltz. Sicil.*

cutés : ainfi, dans le tems où elles furent frappées, & par conféquent dans celui d'Alexandre Ier. Roi de Macédoine, le monoyage ayant acquis toute fa perfection, n'avoit plus befoin d'employer comme il le faifoit dans fes commencemens, le quarré creux à plufieurs divifions : fi donc malgré cela, il imita les formes exactes de ce quarré, même au tems d'Alexandre II, ces formes étant trop fuperficiellement gravées, pour être d'un ufage reconnu d'ailleurs comme inutile, ne purent être employées, ainfi que nous l'avons dit ailleurs, que pour rapeler la mémoire des premiers procédés de l'Art ; l'objet des monoyeurs fut le même que celui des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres, & de tous les Artiftes, qui conferverent dans les monumens des tems les plus parfaits des Arts, les traces des premieres opérations par lefquelles ils commencerent à s'avancer : & ce qu'on a déduit de leur *Efprit*, fe prouve ici par la comparaifon des monumens mêmes qu'ils nous ont laiffés.

L'imitation d'une chofe en fuppofant l'exiftence ; les médailles où fe trouve la repréfentation des premieres pratiques du monoyage, nous montrent que les villes dans lefquelles on les frappa, commencerent à monoyer dans les tems mêmes où ces pratiques étoient encore employées en Grèce. Les époques durant lefquelles elles furent en ufage, deviennent par cette raifon très-importantes à l'Hiftoire des Arts, & par conféquent à l'objet de cet ouvrage.

Nous ferons bientôt voir des médailles qui furent frap-

pées

pées avec des revers peu après la XIe Olympiade : leur travail comparé à celui des premieres monoies, prouve l'avancement ſenſible du Monoyage quant à ſa partie méchanique, qui ne fit jamais de plus grands progrès chez les anciens. La ſorte de perfection à laquelle il parvint alors, mit les monoyeurs en état de ſe paſſer des moyens groſſiers, dont ils s'étoient d'abord ſervis pour frapper les monoies : ainſi, toutes celles qui portent les marques de ces *dents* ou *élévations*, employées à leur donner un aſſiete fixe & à les empêcher de gliſſer ſous le marteau, doivent avoir été frappées entre le tems où vécut Phidon d'Argos, & celui où l'on fit les monoies dans leſquelles on obſerve les premiers revers ; c'eſt-à-dire dans l'intervalle écoulé entre l'an 895 & l'an 732 avant notre Ere, qui fut la premiere de la XIIe. Olympiade : toutes les médailles Grecques en général, ſont poſtérieures à la premiere de ces dates, & toutes celles où ſe trouve l'empreinte du creux très profond, ſont antérieures à la ſeconde. Car celles-ci doivent être cenſées plus anciennes que le tems où l'on en fit avec des revers en *relief*, & par conſéquent à l'an 732 avant J. C.

Par les médailles frappées dans l'eſpace des 163 années, qui ſuivirent celle où l'on frappa les premiers monoies, & précéderent celle où l'on en frappa avec des revers en *relief*, on voit que le monoyage eſſaya différentes méthodes, avant d'arriver à faire ces revers dans toute la perfection qu'on pouvoit déſirer. Ces différentes méthodes, en marquant

quant les progrès que fit le monoyage, marquent aussi les différentes *époques* pendant lesquelles, il ne cessa de travailler à simplifier les pratiques qu'il avoit d'abord employées, & dont il trouva dans la suite moyen de se passer.

La feuille de *Platane* empreinte sur deux très-anciennes médailles, où elle marque la domination affectée par l'inventeur des monoies sur tout le Péloponese, ainsi que le creux à seize partitions, qui fait le revers de ces mêmes médailles, (122) concourent également à prouver qu'elles furent frappées dès les commencemens, & par conséquent dans la premiere époque du monoyage. L'expérience acquise par la pratique de monoyer, montrant aux artistes la possibilité de se passer de ce grand nombre de partitions qu'ils employerent d'abord, ils les reduisirent au nombre de huit: (123) les médailles dont le revers marque cette réduction sont de la fin de la premiere *époque* ou du commencement de la seconde, & d'un tems où l'on avoit déja simplifié des pratiques jugées nécessaires quand on commenca à frapper les monoies. On restreignit ensuite à quatre le nombre des *partitions*, & pour leur donner une figure plus symmétrique ou moins difforme, on voit par la comparaison des médailles que les monoyeurs les arrangerent de différentes manieres; leur intention à cet égard, peut se reconnoître dans la maniere

(122) Voyez la *Planche* XXXII. N° 1 & 2.
(123) Voyez la *Planche* XXXII. N° 3.

dont

dont le quarré creux eſt diſtribué ſur la médaille IV, & ſur celles des Numéros V & VII, de la *Planche* XXXII. dans la derniere; il prend la forme d'une Croix. Ces différens eſſais faits dans à la fin de la *ſeconde époque* du monoyage, conduiſirent à des tentatives plus heureuſes : dans l'époque ſuivante on entreprit de repréſenter des figures ſur les revers, ſans oſer cependant abandonner l'uſage du quarré; l'emploi des unes & de l'autre ſe voit ſur une médaille, à la face de laquelle les Cretois, repréſenterent le Minotaure, (*Planche* XXXII. N° IX.) & dont le revers repréſente le Labyrinthe: les quatre partitions en creux profondément marquées aux quatre coins de cette figure, paroiſſent encore plus ſenſibles, au revers d'une médaille d'*Ægium*, où ſe voit déja une légende avec l'empreinte d'un dauphin. (*Planche* XXXII. N° VIII.) Au tems où furent frappées ces médailles on approchoit progreſſivement de celui, où les légendes & les revers, s'imprimerent ſans les partitions, dont on croyoit alors ne pouvoir encore ſe paſſer : le tems où ces ſortes de médailles furent fabriquées, tombe à la fin de la *troiſieme époque* du monoyage ou dans le commencement de la quatrieme.

Au commencement de cette quatrieme époque on ſe reſtreignit à faire des coins où l'on ne pratiquoit plus que deux partitions; telles ſont celles dont l'empreinte ſe voit au revers de la médaille VI. *Planche* XXXII. mais dans le courant de cette même époque on ſe contenta d'un *ſeul creux* ordinairement de forme circulaire, pratiqué au mi-

lieu

lieu du quarré, mais ſouvent plus profond qu'il ne l'étoit. Dans le milieu de ce creux on grava des figures deſtinées a produire des empreintes en relief ; telles ſont celles de deux médailles de Syracuſes, l'un en or & l'autre en bronze ; la première peut ſe voir *Planche* XXX. N° VIII. & la ſeconde *Planche* XXIII. N° IV. Quelques monoyeurs imaginerent enſuite de donner aux élévations indéciſes du coin, une figure déterminée ſur celle de quelque objet ; par ce moyen ils conſervoient l'avantage qu'on tiroit de ces élévations, dont en quelque façon ils corrigeoient la forme inſignifiante & firent les premiers revers complets : cependant, ces revers étant gravés de relief ſur les coins, les figures qu'ils imprimoient parurent *incuſes* ſur le flan de la monoie ; telles eſt celle du revers de la médaille X, *Planche* XXXII ; telles ſont encore celles qu'on voit empreintes au revers des médailles I, II, III. de la *Planche* XXXIII. Ces dernieres ont été frappées à Métaponte à Sybaris & à Crotone dans la grande Grèce. Le tems où cette pratique commenca d'être en uſage, forme la cinquieme époque du monoyage. Il ne s'agiſſoit plus pour avoir des médailles parfaites, que de réunir les méthodes employées en différens endroits, & de graver en creux ſur le coin, ce qu'à cette époque on y gravoit en relief. On verra bientôt que cette opération eut lieu peu après la XIe Olympiade ; ainſi, toutes les médailles dont on vient de parler doivent avoir été fabriquées entre ce tems & celui où elles furent inventées ; cet eſpace de tems

étant

étant à peu près de 163 ans, durant lesquels on observe cinq changemens très-remarquables dans la maniere de fraper les monoies, & chacun de ces changemens marquant une époque particuliere du monoyage, la durée de chacune d'elles, l'une portant l'autre, peut être évaluée à la cinquieme partie du tems qui les contient toutes, & par conséquent à peu-près à 32 ans & quelques mois, qu'on négligera pour avoir un compte rond.

Dans les trente deux années qui suivirent l'invention des monoies, on les frapa avec le creux à seize ou huit partitions. Cette époque, commencée vers l'an 119 avant la premiere Olympiade, finit 87 ans avant cette date, 863 ans avant notre Ere. Dans les 32 années suivantes, vers la 55e avant les Olympiades, & la 831e avant J. C, on fabriqua des monoies dont les revers portent l'empreinte d'un quarré divisé en quatre parties. Dans l'époque suivante, on commenca à faire des monoies, dont le revers avec le quarré divisé en quatre parties comme dans l'époque précédente, fut orné de figures, & même de légendes ; cette troisieme époque finit environ 23 ans avant la premiere Olympiade, 799, avant notre Ere. L'époque qui vint ensuite, dura jusqu'à la IIIe. Olympiade : le marbre d'Arondel met la fondation de Syracuse à l'an 758 avant J. C, c'est-à-dire à l'an trois de la cinquieme Olympiade ; on eut alors des médailles dont le revers porte deux ou un seul creux, au fond duquel est une empreinte en relief. Cette méthode de les fabriquer,

 paroit

paroit avoir été celle de la quatrieme époque du monoyage: (124) bientôt après, on fit en quelques endroits des monoies avec des figures *incufes* à leurs revers, ou bien avec un quarré affez profond mais fans aucune partition; alors on y imprima des têtes ou des figures de relief, comme celles qui fe voyent au revers d'une médaille d'Argos, gravée à la *Planche* XXX, N° VII, ou fur une médaille Athenienne gravée à la *Planche* XXXIII, N° V. pour donner à ces dernieres toute la perfection à la laquelle parvinrent les monoies Grecques, il ne s'agiffoit que de fupprimer le *Creux*, qui les défiguroit encore, & cette opération femble avoir eu lieu vers la XIe Olympiade.

On peut juger par les médailles, au revers defquelles on obferve le *creux* fuperficiel deftiné à marquer les premieres opérations du monoyage, du tems où il s'introduifit dans les villes où furent frapées ces fortes de médailles. *Zancle*, dont la fondation remonte à des tems bien antérieurs à Phi-

(124) Quoique l'on fixe chacune de ces époques à 32 ans, cela n'empêche pas que quelques-unes n'aient pû être de quelques années plus longues que d'autres, ce qui ne peut jamais former une grande différence de tems: les formes de la quatrieme époque du monoyage, font confervées fur quelques monoies Orientales, & comme il n'y refte aucune trace des formes des trois premieres époques, il femble que les Grecs, après avoir pris de l'Afie l'ufage de leur premier monoyage, lui donnerent enfuite la méthode fraper les monoies: cette communication eft d'autant plus aifée à concevoir, qu'on fait que que dès les fiecles les plus reculés, il y eut des établiffemens Grecs fur la côte Orientale de l'Euxin, où viennent encore trafiquer la plupart des peuples de l'Orient.

don

don d'Argos, (125) dut vers le tems même de ce prince prendre l'usage du monoyage qu'il avoit introduit en Grèce, puisqu'on trouve sur les anciennes monoies de cette ville, la représentation du quarré creux à grand nombre de partitions, (126) tel qu'il étoit employé dans les trente deux ans qui suivirent la découverte de Phidon ; c'est-à-dire, vers le commencement même de la premiere époque du monoyage. Cet Art paroit donc s'être introduit en Sicile environ 863 ans avant notre Ere, & 87 ans avant la premiere Olympiade : mais de ce qu'il ne se trouve aucune médaille de la grande Grèce avec le creux à partition, ni avec celui, qui tracé plus légérement, en est la représentation, il s'ensuit que l'Italie ne reçut le monoyage qu'après la Sicile, & ne connut pas la maniere de fraper les monoies avant les premieres Olympiades. Ainsi nous pouvons avoir des médailles frapées en Grèce & en Sicile, dans des tems antérieurs à la plus ancienne de toutes celles qui existent de l'Italie.

Nous avons dit ailleurs ce que signifie le Dauphin representé à la face de la médaille de *Zancle,* la courone mise au revers de celle dont on vient de parler, y tient lieu de ces chars précédés d'une Victoire, si fréquemment repré-

(125) Eusebe fixe la fondation de Zancle au tems d'Ogyges, *(Euseb. Chronic. lib.* ii.) près de mille ans avant celui où les Grecs fraperent des monoies.

(126) Voyez la *Planche* XXX. N° 1.

ſentés ſur les médailles Siciliennes, & dont nous montrerons l'objet dans le livre ſuivant.

Himera, fut une colonie de *Zancle :* le nom qu'elle portoit, très-analogue à celui d'*Hemera* qui en Grec ſignifie le jour, lui fit prendre pour emblême le *Coq*, parce qu'il étoit le *ſymbole* de l'Aſtre dont la lumiere éclaire les jours. Ce fut ainſi que l'analogie des mots employés pour ſignifier un *cœur* ou une *clef*, fit prendre les figures de l'un & l'autre pour les *ſymboles* de la ville de *Cardie* & de l'iſle *Clides*, dont les noms approchent de ceux par leſquels la langue Grecque exprime ces deux choſes. Le Coq ſans légende ſur la médaille II. de la *Planche* XXX. marque la ville d'*Himera :* l'image du creux miſe à ſon revers, étant celle de ce qui ſe pratiquoit vers la fin de la premiere époque du monoyage, nous montre que peu après le tems où Zancle en prit l'uſage, elle envoya une colonie dans cette ville. Ce fait qui détermine le tems inconnu de ſa fondation, à peu près vers l'an 87 avant la premiere Olympiade, nous fournira dans la ſuite quelques remarques importantes, à l'égard des tems de la fondation des villes Grecques.

La mémoire du quarré creux à quatre partitions conſervée ſur les médailles de Macédoine & de Chio, repréſentées ici Numéros III & IV, (127) nous montre que les peuples dont elles ſont l'ouvrage reçurent le monoyage, environ 64

(127) Voyez la *Planche* XXX. N° 3 & 4.

ans

ans après Phidon d'Argos : ce prince étoit, comme on l'a dit, de la famille des Héraclides, de laquelle defcendoit auffi Caranus premier Roi de Macédoine : forti du Péloponefe, où les monoies furent d'abord employées, il en partit dans l'an 807 avant notre Ere, & s'établit chez les Macédoniens 28 ans après l'époque indiquée par la forme des revers, des plus anciennes monoies qui nous reftent de ces peuples : mais comme l'ufage de cette forme peut avoir duré quelque tems de plus, on pourroit croire que Caranus porta le monoyage en Macédoine, où il paroit avoir été au moins auffi ancien que le commencement de ce Royaume.

Emporium, aujourd'hui *Mazara*, adoroit Apollon comme fon *Patron:* c'eft la raifon pour laquelle cette ville repréfenta le cheval *Pegafe* fur fes médailles : on le voit fur celle du Numéro V ; la *Triquetra*, qui devint le fymbole de la Sicile, eft mife au revers de fes monoies, pour la diftinguer des autres villes du même nom fituées en Macédoine, en Campanie, (128) en Efpagne & ailleurs ; les deux Dauphins y marquent le port dont *Emporium* prenoit fon nom. Sa fondation doit avoir été très-ancienne, car la fabrique de fes monoies, où l'on voit le quarré creux reduit à deux divifions, montre qu'elle prit l'ufage du monoyage environ 96 ans après Phidon d'Argos, près de 23 années avant la premiere Olympiade.

(128) Steph. de Urbib. *Empor.*

Il ne faut pas confondre les médailles de l'efpece de celles dont on vient de parler, avec celles des Numéros V & VII, des *Planches* XXX & XXXIII, frappées par les Argiens & les Athéniens : celles-ci ont à leurs revers un *creux* fans aucune divifion, & dans lequel on voit une légende & des figures ; l'ufage de cette forte de *creux* fans partitions eft du même tems où l'on imprima des revers avec des empreintes en creüx, & comme il défiguroit moins les monoies il femble avoir fubfifté très long-tems : on le voit en effet encore fur quelques médailles d'un âge bien poftérieur ; il y marque moins le tems où les villes prirent leur monoyage, que la maniere des premieres pratiques qu'elles y employerent, & qui fe conferverent chez elles pendant plufieurs fiecles. Cette maniere ne peut marquer des époques certaines, comme le font les méthodes ufitées avant elle ; cependant, elle nous affure que toutes les médailles de cette fabrique, furent frappées depuis l'an 127 après Phidon d'Argos.

Quelques auteurs anciens, dont le fentiment eft affurément d'un très-grand poids, prétendent qu'*Himera* fut fondée par une colonie de *Meffeniens*, (129) néceffairement pofterieure à la XXXe Olympiade, dans laquelle Paufanias nous affure que les Mefféniens s'établirent à Zancle, & (130) Strabon, en donnant les habitans de Mylas pour fondateurs à

(129) Thucydid. *lib.* vi.
(130) Paufanias. *lib.* iv. *cap.* xxiii.

Himera,

Himera, femble appuyer l'opinion rapportée ci-deffus. (131) Ces témoignages contredifent ce que j'ai cru pouvoir avancer fur la foi des monumens, qu'Himera avoit été fondée vers l'an 87 avant la premiere Olympiade, bien plus de deux fiecles avant le tems où ces auteurs placent cet événement: ce que j'en ai dit, n'étant fondé que fur la forme du quarré creux à plufieurs divifions marqué légérement fur les médailles d'Himera, pour juftifier les conclufions tirées de ces formes, il faut examiner ici, comment les anciens ont appuyé les dates de la fondation de quelques unes des villes dont ils ont parlé. Cet examen, très-important pour l'intelligence de l'hiftoire & pour celle des auteurs, n'a pas encore été fait, & doit fervir à nous montrer le fens dans lequel on peut entendre les écrits des anciens fur ce fujet intéreffant.

Thucydide nous apprend " qu'Archias, de la famille des " Héraclides, étant venu de Corinthe en Sicile y fonda Sy- " racufe, après avoir *premierement chaffé les Siciliens de* " *l'Ifle*," dans laquelle étoit fituée la ville intérieure, qui, du tems de cet auteur n'étoit plus environnée de la mer. " Dans " la fuite, la ville voifine que l'on ferma d'un mur com- " menca à être habitée." (132) Cette ville plus nouvelle, eft

(131) Strabon. Georg. *lib.* vi. *p.* 272.

(132) Thucydid. *lib.* vi. Συρακούσας δὲ τοῦ ἐχομένου ἔτους Ἀρχίας τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκ Κορίνθου ᾤκισε, Σικελοὺς ἐξελάσας πρῶτον ἐκ τῆς νήσου, ἐν ᾗ νῦν οὐκέτι περικλυσομένη ἡ πόλις ἡ ἐντός ἐστιν· ὕστερον δὲ χρόνῳ καὶ ἡ ἔξω προστειχισθεῖσα, πολυάνθρωπος ἐγένετο. *Infequente anno Archias, unus ex Heraclidarum, e Corintho profectus, Syracufas condidit; expulfis prius Syracufis* ex infula, *in quæ jam non amplius mari circumflua urbs interior fita eft. Poftea vero temporis et ea, quæ extra infulam eft, addito muro fræquentari cœpta.*

la

la partie qu'on appela l'*Acradine :* jointe avec l'iſle qui portoit le nom d'*Ortygie* elle eut celui de *Syracuſe*, ou plutôt des *Syracuſes* ; dénomination priſe au pluriel, pour indiquer les deux villes dont alors elle étoit formée. Dans un quarré repréſenté au revers de la médaille VI, on voit le nom *des Syracuſes* (133) écrit dans les deux diviſions du haut de ce quarré, où il marque les deux parties dont cette ville étoit compoſée quand cette médaille fut frapée. Les deux Dauphins placés dans les deux diviſions d'en bas, l'un vis-à-vis de l'autre, marquent les deux ports de Syracuſe ſeparés par l'Iſle, dont la mer baignoit toute la partie Orientale : tel fut l'état de cette ancienne ville au tems d'Archias de Corinthe, & bien après lui : mais quand dans la ſuite on ajouta deux autres villes aux deux premieres, alors on repréſenta cette diviſion, par une croix qui partagea en quatre le champ de la médaille ; (134) on ne fit pas entrer dans ces diviſions les figures des Dauphins, parce que l'objet n'étoit pas d'exprimer, dans cette compoſition, les ports ſituées aux deux côtés de la ville.

Le marbre d'Arondel détermine l'époque du tems où Archias conduiſit une colonie à Syracuſe, à la XXe année de l'Archontat d'Eſchyle à Athenes : (135) cette date correſpondant à l'an trois de la cinquieme Olympiade, paroit contredire celle que donne Euſebe, en mettant à la derniere année

(133) Voyez la *Planche* XXX. de ce Volume. N° 6.
(134) Voyez la *Sicil. del. Parut. Tav.* XXXIII. No. 53.
(135) Marm. Oxon. *Epoch.* XXX.

de

de la XI[e] Olympiade la fondation de Syracufe, (136) mais le marbre parle du tems où s'y tranfporta la colonie conduite par Archias, & Eufebe n'entend parler que du tems où l'Acradine enfermée d'un mur, commenca, comme le dit Thucydide, à devenir habitée. La combinaifon de ces deux dates nous montre qu'il s'écoula 25 années, entre celle où les Corinthiens s'emparerent de l'ifle d'*Ortygie*, précédemment occupée par les Siciliens, & celle, où fe trouvant trop à l'étroit, ils formerent un nouveau quartier qu'ils ajouterent à l'ancienne ville, & qui fut l'ouvrage d'environ 25 ans : ainfi, l'on peut compter la date de la fondation de la colonie de Syracufe à la V[e]. Olympiade, & celle de la fondation de la nouvelle ville à fin de la XI[e], ou au commencement de la XII[e]. ainfi que le font plufieurs auteurs, & comme nous le ferons dans la fuite pour la commodité du calcul.

La partie de *Syracufe* appelée la *ville antérieure* par Thucydide, étant habitée avant la venue d'Archias & des Corinthiens, & la date de fa fondation ne remontant dans les auteurs anciens qu'à celle de l'établiffement de leur colonie, il eft évident que cette ville fut bien plus ancienne, qu'elle ne le paroit par ce qu'en difent les auteurs ; & qu'elle étoit en quelque façon antérieure à ce qu'ils appeloient le commencement de fa fondation. On peut en dire

(136) Eufeb. *Chronic. lib.* ii. *p.* 117.

autant de Métaponte; Trogue Pompée, en lui donnant pour fondateur Epeus qui assista au siege de Troye, (137) dit cependant qu'au *commencement de son Origine*, elle s'allia avec Sybaris & Crotone, dont la fondation fut postérieure de plus de 470 ans à ce siege: Métaponte ayant alors même reçû une colonie d'Achéens, (138) on datoit sa fondation, non du tems où elle fut construite par Epeus, mais de celui où ces Achéens vinrent l'habiter. La même chose eut lieu par rapport à beaucoup d'autres villes, parmi lesquelles on doit compter *Himera*, car Thucydide assure qu'elle *fut une colonie de Zancle*, (139) *conduite par Euclide, Simos & Sacon*. Mylas, suivant Strabon, étoit aussi une colonie originaire de *Zancle*; mais cette derniere fut bien postérieure à celle d'Himera, puisqu'elle ne put être établie qu'après la trentieme Olympiade: cependant, Himera ayant reçu dans la suite une colonie de Mylas, on data sa fondation du tems de cet événement, comme le font Strabon & Martianus d'Héraclée, mais cela n'empêche pas qu'Himera n'ait existé

(137) Justin. *lib.* xxix. *cap.* ii. *Metapontini quoque in templo Minervæ ferramenta, quibus Epeus, a quo conditi sunt, equum Trojanum fabricavit, ostentant.——Sed principo Originum Metapontini cum Sybaritanis et Crotoniensibus pellere ceteros Græcos Italia statuerunt.*

(138) T. Livius. *lib.* xxv. *cap.* xv. & Strab. *Geograph. lib.* vi. Cet auteur attribue aux Pyliens conduits par Nestor la fondation de Métaponte; renversée dans la suite par les peuples du Samnium, elle fut repeuplée par les Achéens.

(139) Thucydid. *lib.* vi. Καὶ Ἱμέρα ἀπὸ Ζάγκλης ᾠκίσθη ὑπὸ Εὐκλείδου καὶ Σίμου καὶ Σάκωνος· καὶ Χαλκιδεῖς μὲν οἱ πλεῖστοι, &c. *Himera quoque Zancles colonia est, ab Euclide, Simo et Sacone deducta, in quam plurimi quidem venere Chalcidenses, &c.*

avant

avant Mylas même : les médailles, en conciliant ce qui dans Thucydide paroit opposé à l'opinion de Strabon & Martianus d'Héraclée, nous apprenent par la forme de leurs revers, le tems où les Zancléens étoient déja établis à Himera, & nous montrent que cette ville existoit au moins 89 ans avant la premiere Olympiade, plus de deux siecles avant celui où l'on compte sa fondation.

Suivant Thucydide, *beaucoup de Chalcidiens s'établirent à Himéra* avec la colonie des Zancléens : (140) ces Chalcidiens étoient de l'Eubée, dont Zancle tiroit en partie son origine : (141) ce fut dans un vilage de ce nom, qu'au tems même de Phidon d'Argos, on frappa les premieres monoies d'or, (142)

(140) Voyez la note ci-dessus.

(141) Strabon dit que Zancle fut construite par les Naxiens de cette colonie qui habitoit près de Catane ; celle-ci étoit originaire de l'Eubée : ainsi quand cette même colonie s'établit à Zancle, ville bien plus ancienne que le tems où vinrent les Naxiens en Sicile ; Zancle se trouva renouvellée par des Chalcidiens, qui passerent pour ses fondateurs. Cette fondation est du genre de celles dont nous avons parlé ci-dessus ; c'est-à-dire qu'elle suppose une ville existante avant l'arrivée des Chalcidiens ; ces derniers venus, du même pays d'où sortirent ceux qui fonderent Naxe & Catane, furent confondus avec eux, mais doivent les avoir précédés de près d'un siecle & demi, & avoir formé à Naxe un établissement, qui s'étant considérablement augmenté un an avant la fondation de Syracuse, compta de cette époque celle la fondation de cette ville. Cela semble avoir fait croire à Antiochus d'Héraclée, que la colonie Chalcidienne de Zancle, fut postérieure à cette seconde fondation, au lieu qu'elle paroit par les monumens avoir précédé cette époque de plus d'un siecle, & qu'elle remonte vers le tems où l'on frapa les premieres monoies en Eubée.

(142) Vid. Scalig. Animad. in Euseb. *p.* 61. MCCXVII.

& comme on voit au revers de celles de Zancle & d'Himera, la même forme du *quarré* employé dans les premieres monoies, cela même nous fait ſoupçonner que les Chalcidiens purent apporter l'Art nouveau de les fraper à Zancle, & enſuite à Himera où ils s'établirent : c'eſt vraiſemblablement l'origine du monoyage de la Sicile. On peut obſerver ici, de quelle importance eſt la connoiſſance des premieres formes des monoies, puiſqu'en ſervant de commentaire aux auteurs anciens, en confirmant ce qu'ils avancent, elles peuvent nous apprendre la maniere dont il faut concilier leurs témoignages, & nous fourniſſent les dates mêmes qu'ils ne nous ont pas données.

On trouve aſſez fréquemment des médailles Grecques, dans leſquelles le titre de *Ktiſtes* ou de *Fondateur* eſt donné à des Empereurs (143) & à d'autres Princes, par des villes qu'aſſurément ils ne fonderent pas : car on a des preuves très-certaines qu'elles exiſtoient avant eux. Cette coutume ſinguliere ne fut pas, comme on le croiroit d'abord, un effet de la flaterie des Grecs, mais on doit la regarder comme la ſuite d'un très-ancien uſage, qui faiſoit donner le *titre de Fondateurs*, à ceux qui conduiſoient de nouvelles colonies dans des villes anciennement habitées,

(143) On peut voir *Planche* XXII. *T.* I. ſous la lettre B. une médaille frapée en honneur de Livie & d'Auguſte à qui la ville de Clazomenes donne le titre de *fondateur*, quoiqu'elle exiſtat pluſieurs ſiecles avant ce Prince. Cette médaille eſt tirée du Recueil des peuples & villes. *Part.* III. *p.* 232.

où

où les nouveaux colons se méloient quelquefois avec les habitans primitifs; & soit que les auteurs de ces colonies augmentassent les villes anciennes pour les y loger plus à l'aise, soit que par quelque côté on put les considérer comme les *Restituteurs* où les *Bienfaiteurs* de ces villes, celles-ci leur donnoient la qualité de *fondateurs*, pour témoigner la reconnoissance qu'elles avoient de leurs bienfaits.

Ces observations sur les colonies anciennes, servent à nous faire comprendre quelques passages des anciens auteurs, qu'avec assez de raison on a regardé comme avançant des choses impossibles & témerairement hazardées. Nous lisons souvent, que très peu de tems après la date de la fondation de quelques villes, elles soutinrent, des guerres considérables, attaquerent leurs voisins, & fonderent quelquefois des colonies à des distances asses grandes du pays où elles venoient de s'établir: ces faits doivent paroître d'autant moins probables, que la marine des anciens ne leur permettoit guere de transporter loin de chez eux des colonies fort nombreuses, & qu'on sait d'ailleurs que des provinces peu considérables, fournissoient cependant à ces colonies sans s'épuiser. Telle fut par exemple l'Achaïe, petite contrée du Péloponese qui, vers les premieres Olympiades, établit trois colonies fameuses à Métaponte, à Sybaris & à Crotone dans la grande Grèce: la fondation de Crotone, comme on a dit fut de la Xe Olympiade: ces trois villes alliées ensemble, presque à cette *époque de leurs Origines*, entreprirent,

entreprirent, (144) au plutard vers la XI[e] Olympiade, de chasser les autres Grecs de l'Italie: ayant pris d'abord la petite ville de *Siris*, elles essuyerent ensuite une peste, dont la durée qui fut assez longue dut emporter une partie des habitans de ces nouvelles colonies, d'ailleurs agitées par des séditions. (145) Cet événement les obligea de recourir à l'oracle de Delphes ; delivrées de ces deux fleaux, les Crotoniates *ne se tinrent pas long-tems en repos*, (146) & résolurent de se venger des secours donnés aux habitans de Siris par les Locriens: (147) ce derniers recoururent à la protection des Spartiates, mais occupés loin de chez eux, (148) ils ne purent les aider. Cependant les Crotoniates ayant mis en pied une armée de cent vingt mille hommes, (149) attaquerent les

(144) Trog. Pomp. *ap. Justin. lib.* xix. *cap.* ii. *Sed* principio Originum *Metapontini cum Sybaritanis et Crotoniensibus pellere ceteros Græcos Italia statuerunt.* Cum primum urbem Sirim cepissent, &c.

(145) Justin. *in eod Libr. Hæc* cum peste et seditionibus vexarentur, *priores Crotonienses Delphicum oraculum adierunt.—Atque ita pestis utrobique sedata est.*

(146) Justin. *in eod. loc. Recuperata Sanitate non diu Crotonienses quieverunt.*

(147) Justin. *in eod. loc. Itaque indignantes, in appugnatione Siris, auxilium contra se à Locrensibus latum, bellum his intulerunt.*

(148) Justin. *in eod. loc. Quo metu territi Locrenses, Spartanos decurrunt : auxilium a Castore et Polluce petere Jubent.* La guerre des Lacédemoniens dont il est ici parlé, est celle qu'ils eurent contre les Messéniens, dont ils subjuguerent le pays. Cette guerre commencée dans la seconde année de la IX[e] Olympiade, *(Pausan. lib.* iv. *cap.* v.) finit dans la XIV[e] & dura vingt ans. *Pausan. lib.* iv. *cap.* xiii.) Ses commencemens correspondent à ceux des origines de Métaponte de Sybaris & de Crotone.

(149) Justin. *lib.* xix. *cap.* iii. *Itaque cum in aciem processissent et Crotonensium centum viginti millia armatorum constitissent, &c.*

Locriens:

Locriens: ceux-ci, malgré leur petit nombre qui étoit au plus de quinze ou vingt mille combattans, ne laisserent pas de remporter une victoire complette. Sur cet exposé d'un auteur de grande autorité, comme l'est Trogue Pompée de qui Justin a copié ce qu'il dit, on demande, comment il est possible que peu après sa fondation, (150) Crotone ait été assez puissante pour prendre & ruiner Siris ville bien plus ancienne qu'elle ? Comment tourmentée par une peste & par des troubles domestiques, elle put en si peu de tems se trouver en état d'armer cent vingt mille hommes? On doit soupçonner d'exagération l'auteur de ce fait, attesté cependant par toute l'antiquité, dans laquelle rien n'étoit plus fameux que la victoire de *Sagra*, remportée en cette occasion par les Locriens. (151) Des médailles pourroient peut-être servir à éclaircir ces questions : il en existe une qu'on croit être de Crotone ; comme elle est avec des caracteres supposés Œnotriens, &

(150) Strabon. Geograph. *lib.* vi. *p.* 262. Cet auteur, en parlant de la bataille perdue par les Crotoniates au bord de la Sagra, dit que leur ville *ne fut pas long-tems habitée*, à cause de la perte qu'en cette occasion elle fit de ses citoyens. (*Καὶ περ οὐ πολὺν χρόνον οἰκηθεῖσα διὰ τὸν φθόρον τῶν ἐπὶ Σάγρα πεσόντων ἀνδρῶν, τοσούτων τὸ πλῆθος.* Strabon suppose, comme le fait Trogue Pompée, que la bataille de Sagra fut donnée peu après le tems où Crotone commença d'être peuplée par les Grecs, puisqu'il dit qu'ils ne l'habiterent *pas long-tems à cause de la perte de cette bataille.*

(151) Les Locriens ayant défait près de la Sagra cent vingt mille ou même cent trente mille hommes, avec quinze mille seulement, on se servit, dit Strabon, d'un proverbe qui employoit cette victoire pour marquer une chose très-vraie, quoique sans apparence de vraisemblance. *Strab. lib.* v. *p.* 261. Ἀφ' οὗ τὴν παροιμίαν πρὸς τοὺς ἀπιστοῦντας ἐκπεσεῖν φασὶν, ἀληθέστερα τῶν ἐπὶ Σάγρα.

à-la-fois

à-la-fois avec des caracteres Grecs: (152) il paroitroit par ce monument, que dès leur arrivée dans la grande Grèce les Achéens ſe mêlerent avec les *Chones Œnotriens*, qui habitoient anciennement cette contrée: alliés avec ces peuples, beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étoient eux mêmes, & ſe trouvant bientôt trop à l'étroit, ils furent obligés de chercher à s'étendre: ce fut alors que ſe liguant avec leurs voiſins ils entreprirent de chaſſer les Grecs de l'Italie; dans cette guerre, les Sybarites prirent *Piſtulis*, dont ils changerent enſuite le nom en celui de *Poſidonia*, & les Crotoniates reſterent les maîtres de *Siris*. Malgré les pertes qu'ils purent eſſuyer en cette occaſion, & les malheurs qui la ſuivirent, moins forts par eux mêmes que par le nombre des anciens habitans de Crotone, avec leſquels ils s'étoient confondus, ils furent par leur moyen en état de mettre en campagne une armée très-conſidérable, dont la grandeur même nous apprend que le pays où ils s'établirent étoit alors très-peuplé, & que Crotone, comme tant d'autres villes étoit, bien plus ancienne que le tems ou les Grecs faiſoient remonter ſa fondation.

(152) Cette médaille eſt rapportée dans le recueil des peuples & villes de Mr. Pellerin. *T.* I. *Pl.* VIII. N° 21. J'ai cependant des doutes, non ſur ſon antiquité, mais ſur ce qu'elle doive être confidérée comme frapée a Crotone. Si la choſe eſt autrement cela n'empêcheroit pas que les Chones Œnotriens qui habitoient le territoire de Crotone avant les Achéens, ne ſe fuſſent, aſſociés avec eux comme on le dit ici, & que ces deux peuples, reunis dès le moment même de l'établiſſement de la colonie Achéene à Crotone, n'ayent au moyen de leur réunion été capables de faire la guerre dont il eſt parlé dans l'hiſtoire.

La

La défaite des Crotoniates à la bataille de Sagra, les abatit tellement, qu'ils *en perdirent tout courage & renoncerent même à l'exercice des armes :* ils ne les reprirent qu'à l'époque où Pythagore vint reformer leurs loix, (153) & leur donner une nouvelle constitution. Ce Philosophe vécut vingt ans à Crotone, (154) où il habitoit la maison de Milon (155) son disciple, qui détruisit Sybaris dans la LXVIIe Olympiade : cette ville s'étoit énervée par le luxe étonant qui occasiona sa ruine, & dont on peut voir les détails dans Athenée. (156) Les mœurs données par Pythagore aux Crotoniates, (157) étant absolument contraires à celles des Sybaritains, ils en devinrent les ennemis irréconciliables ; la bataille de Sagra fit *déserter* Crotone, (158) & Strabon dit que la grande multitude d'hommes qu'elle y perdit, obligea ses habitans à *se dissiper :* (159) ainsi, depuis la date de cette défaite jusqu'à celle de Pythagore, Crotone restant presqu'en-

(153) Justin. *lib.* xix. *cap.* iv. *Post hæc Crotoniensibus nulla virtutis exercitatio, nulla armorum cura fuit. Oderant enim quæ infeliciter sumpserant; mutassent que vitam luxuria, ni Pythagoras Samius fuisset.*

(154) Idem. *Pythagoras autem cum annos* XX *Crotonæ egisset, Metapontum migravit.*

(155) Diogen. Lærti. *in Pythag.*

(156) Athenæ. Deipnosoph. *lib.* xii. *p.* 519, &c.

(157) Vid. Justin. *ub. sup.*

(158) Voyez la *note* 150.

(159) Strab. *lib.* vi. *p.* 261. Ταύτην δὲ τὴν συμφορὰν αἴτιον γενέσθαι τοῖς Κροτονιάταις φασὶ, τοῦ μὴ πολὺν ἔτι συμμεῖναι χρόνον, διὰ τὸ πλῆθος τῶν τότε πεσόντων ἀνδρῶν. *Atque hanc cladem aiunt causam fuisse cur Crotoniatæ paulo post dissiparentur, ob multitudinem eorum quæ ceciderant.*

tiérement abandonnée, ne frapa pas de monoies; & jusqu'au tems où elle détruisit Sybaris elle ne put avoir aucune alliance avec elle. Cependant une médaille, dont on peut voir la représentation au Numéro X de la *Planche* XXX, porte le nom de Crotone écrit à sa face, & celui de Sybaris écrit à son revers; elle fut frapée à l'occasion d'une alliance entre ces deux villes: cette alliance n'ayant pû exister qu'avant la bataille de Sagra, la médaille qui en conserve la mémoire doit avoir ait été faite avant cet événement, c'est-à-dire avant le tems où les Crotoniates abandonnerent leur ville. Cet abandon fut une suite de la guerre des Locriens, occasionnée par la prise de Siris leur alliée, (160) & par une conséquence de la confédération de Crotone avec Sybaris; (161) cette ligue ayant eu lieu peu après la fondation de ces villes, pour déterminer le tems de la médaille frapée à son occasion, il faut déterminer celui où Crotone même fut fondée, & ce qu'on entend par sa fondation.

Suivant Strabon, Archias, fondateur de Syracuse, reçut à Delphes, en même tems que Myscellus qui fonda Crotone, la réponse de l'oracle sur la fondation de ces deux villes: (162) ainsi, la colonie Achéene de Crotone arriva en Italie, vers

(160) Voyez la *note* 147.

(161) Voyez la *note* 144.

(162) Strab. *lib.* vi. *p.* 269. Ἅμα δὲ Μύσκελλόν τε φασὶν εἰς Δελφοὺς ἐλθεῖν, καὶ τὸν Ἀρχίαν χρηστηριαζόμενον, ἐρέσθαι τὸν θεὸν, &c. *Ferunt que simul Delphos advenisse Myscellum et Archiam consulendi Oraculi gratia, &c.* Il paroit que Myscellus vint

vers le même tems que la colonie Corinthienne vint s'établir à Syracuſe: cet époque, fixée dans le marbre d'Arondel

vint à Crotone quelque tems avant celui où Archias vint en Sicile, pour y fonder Syracuſe ; car Strabon dit encore qu'Archias allant à Syracuſe, arriva par hazard près de Crotone, & qu'il aida Myſcellus à la fonder. Επανελθόντα δὲ κτίσαι τὴν Κρότωνα, συμπράξαντος ϗ τοῦ Αρχίου τοῦ τὰς Συρακούσας οἰκήσαντος, προσπλεύσαντος κατὰ τύχην ἡνίκα ὥρμητο ἐπὶ τὸν τῶν Συρακουσῶν οἰκισμόν. *Itaque reverſum condidiſſe Crotonem, adjuvante Archia, Syracuſarum conditore, qui forte fortuna eo appulit cum ad Syracuſas condendas tenderet curſum.* D'où il paroit que le colonie Achéene, établie vers le même tems à Métaponte à Sybaris & à Crotone, eſt d'un peu antérieure à celle que les Corinthiens établirent à Syracuſe : & quand Strabon dit qu'Archias aida Myſcellus à bâtir Crotone, il entend qu'il l'aida à s'établir dans un terrein antérieurement occupé par les Chones Œnotriens ; Myſcellus paroit avoir augmenté la ville qu'ils poſſédoient, en y ajoutant ce qui lui parut néceſſaire pour y loger ſa nouvelle colonie. Les forces qu'Archias conduiſoit avec lui, appuyant celles de Myſcellus, faciliterent l'accord qui ſe fit entre lui & les anciens habitans du pays ; voilà comment leurs forces réunies furent en état de former, immédiatement après cet accord, ces armées ſi nombreuſes dont il eſt parlé dans l'hiſtoire. Les Achéens établis à Métaponte, à Sybaris & à Crotone avec les Chones, qui perdirent alors leur nom, purent entreprendre de chaſſer les autres Grecs de l'Italie, ce que n'euſſent aſſurément oſé tenter chacune de ces colonies priſes à part. Leur réunion même n'eut pas ſuffi à une telle entrepriſe, ſi elles euſſent eu contr'elles, les anciens peuples dont elles partagerent les terreins, car ils euſſent ſuffi pour les arrêter & les empêcher de porter leurs vues au dehors ; on n'entreprend pas des conquêtes éloignées quand on n'eſt pas en ſituation de défendre ſes foyers ; mais on conçoit aiſément, comment des étrangers en grand nombre étant venus s'établir, dans des villes déja puiſſantes, en augmentant leurs forces, chercherent à augmenter leur terrein, & purent engager les anciens habitans de ces villes à tenter de prendre ſur leurs voiſins, le dédomagement des terres qu'ils perdoient, en les partageant avec leurs nouveaux alliés.

à la cinquieme Olympiade, (163) détermine celle de la fondation de Crotone, qui doit auſſi être de la cinquieme Olympiade. Mais comme on ne compta le tems de la fondation de Syracuſe, que d'après celui où elle ſe fut aggrandie, c'eſt-à-dire vers la fin de la XIe, ou même vers le commencement de la XIIe Olympiade, ainſi l'on ne compta le tems de la fondation de Crotone, un peu antérieure à celle de Syracuſe, que de la Xe Olympiade ; ce fut alors, c'eſt-à-dire au commencement *de ſon Origine*, que ſe forma l'alliance contractée entr'elle & Sybaris, & que put être frapée la médaille, où cet événement eſt marqué : alors commença cette guerre qui s'ouvrit par la priſe de Siris, & ſe termina par la bataille de Sagra & l'abandon de Crotone : ſes habitans ne pouvant ſe conſerver dans leur propre ville, purent encore moins conſerver la poſſeſſion de Siris devenue l'objet de cette guerre malheureuſe : une médaille frapée avec le nom de Siris, & celui de *Crotone* (164) marque, non l'alliance de ces deux villes, mais la *domination* de cette derniere ſur l'autre : la forme *quarrée* du *Sigma* employé dans cette médaille, comme dans celle de Crotone où le nom de Sybaris eſt également écrit par le *Sigma quarré*, conſtate qu'elles ſont du même âge : les auteurs nous aſſurant d'un autre côté, que Siris fut priſe dans le tems de l'alliance marquée dans cette médaille de Crotone, celle de *Siris*

(163) Marm. Oxon. *Epoch.* XXX.
(164) Voyez la *Planche* XXX. N° 9.

doit

doit donc évidemment avoir été frapée vers le même tems que l'autre; c'est-à-dire depuis la XI[e] Olympiade, & avant la bataille de Sagra, car après cet événement Siris cessa d'être dominée par Crotone.

Avant de livrer la bataille de Sagra, les Locriens allerent implorer le secours des Spartiates, qui ne purent leur en donner parce qu'ils étoient occupés d'une guerre étrangere: (165) cette guerre allumée dans le même tems que celle des Locriens, dont le commencement ou l'origine étoit de la XI[e]. Olympiade, ne peut être que la premiere des deux guerres Messéniaques célébres dans l'histoire de la Grèce, & que l'on fait assurément avoir été terminée dans la XIV[e]. Ainsi la bataille de Sagra, ayant été livrée dans le tems que les Spartiates étoient occupés dans la Messénie doit être au plutard de la seconde année de la XIV[e] Olympiade, ou de l'an 723 avant notre Ere: & puisque les médailles qui constatent l'alliance de Crotone & de Sybaris, & la domination de Crotone sur Siris, sont antérieures à la date de la bataille de Sagra, & postérieures à celle de la fondation de Crotone, elles doivent donc avoir précédé d'au moins une année la fin de la guerre Messéniaque, & suivi d'au moins autant de tems la fondation de Crotone; ainsi elles ont du être frapées entre l'an 723 & l'an 736 avant notre Ere.

Des inscriptions précieuses, dont on a parlé dans le chapitre précédent, (166) publiées par l'Académie Royale des

(165) Voyez la *note* 148 *de ce Chapitre.*
(166) Voyez le précédent *Chapitre.*

inscriptions,

inſcriptions, & déterrées dans la Meſſénie même par Mr. l'Abbé Fourmont, doivent avoir été écrites au même tems où ſe donna la bataille de Sagra, où ſe fit la guerre Meſſéniaque, & où l'on frapa les deux médailles de Crotone & de Siris rapportées ici : ces inſcriptions ſont avec le *Sigma* C, c'eſt le même que le *Sigma* quarré ⊏ employé ſur ces deux médailles : cette circonſtance marquant une identité des tems de l'écriture, jointe à tout ce que les auteurs nous fourniſſent relativement aux époques de ces médailles, achéve de nous prouver qu'elles ſont indubitablement antérieures à la XIVe Olympiade ; ce ſont les plus anciennes de toutes celles où ſe voit marquée l'alliance de deux peuples, & la domination d'une ville ſur une autre. Aucune médaille de cette eſpece, ne paroit être antérieure à l'an 736 avant notre Ere.

L'uſage des revers en *relief*, employés dans ces médailles de Crotone & de Siris, doit avoir commencé 723 ans au plutard avant notre Ere, il pourroit même être antérieur de 13 ans à cette époque, à laquelle le monoyage étoit parvenu à toute la perfection méchanique qu'il eut chez les Grecs, car ce fut alors que l'on eut des monoies complettes avec la face & le revers entiers gravés de relief.

La plupart des médailles de Crotone avec des revers formés par des figures *incuſes*, paroit avoir été frapée depuis l'arrivée de Myſcellus à Crotone, juſqu'au tems où ſe forma l'alliance de cette ville avec Sybaris & Métaponte, c'eſt-à-dire

depuis

depuis la Ve jufqu'à la XIe Olympiade : elles femblent donc *prefque* toutes avoir été faites dans un efpace de vingt quatre ans. Si l'on confidere que dès le moment où l'on entreprit d'imprimer des figures en *creux* au revers des médailles, il ne s'agiffoit pour les rendre plus parfaites, que de graver en *creux* le coin qu'alors on gravoit en *relief*, c'eft-à-dire de fe fervir pour les revers, d'un coin tout femblable à celui qu'on employoit pour la face, on verra que cette tentative fi fimple dut bientôt avoir lieu, & qu'effectivement la maniere de monoyer en creux dut fubfifter peu de tems ; nous avons montré précédemment qu'elle commença vers les premieres Olympiades, en faifant voir ici que dès la XIe Olympiade, on put avoir des médailles avec les revers en relief, nous montrons que cette méthode de travailler qui forme la cinquieme époque du monoyage ne fubfifta guerres que pendant 42 ans ; toutes les monoies de cette efpece frapées à Métaponte, à Caulonia, comme la *plupart* de celles de Sybaris & toutes celles de Crotone doivent être cenfées avoir été faites avant cette date, quoique quelques unes puiffent lui être poftérieures.

Les médailles nous apprennent que *Pæftum* porta le nom de *Piftulis* avant celui de *Pofidonia :* les Sybarites qui la conquirent, après en avoir chaffé les anciens habitans, (167) y envoye-

(167) Strab. *lib.* v. *p.* 251. Καὶ ἡ πόλις ἡ Ποσειδωνία, Παῖςος, ἐν μέσω τῶ κόλπω κειμένη. Συβαρῖται μὲν οὖν ἐπὶ θαλάτῃ τεῖχος ἔθεντο, οἱ δ' οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέςησαν. *Et urbi Pofidoniæ Pæftum nomen eft, in medio finu fitæ. Murum Sybaritæ*

y envoyerent une colonie : avant cet événement *Pistulis* frapoit des médailles à deux revers, car on en trouve de deux especes

ritæ ad mare condiderunt : habitatores autem sursum commigraverunt. Quand les Lucaniens enleverent *Posidonia* aux Sybarites, elle prit le nom de *Pæstum* qu'elle avoit au tems de Strabon, & qu'elle garde encore à présent : les Sybarites, en transportant sur les montagnes voisines les habitans de cette ancienne ville, lui donnerent le nom de *Posidonia* à la place de celui de *Pistulis*, qu'elle avoit auparavant : il faut donc que ce nom ayent été faites avant le tems où elle le perdit. Ces médailles étant avec des revers en relief, nous montrent que l'on en faisoit déja de cette espece à *Pistulis* avant le tems où les Sybarites la conquirent. Cependant les plus anciennes médailles de *Posidonia* étant avec des revers à figure *incuse*, cela nous fait voir que cette maniere de les fabriquer subsista encore, après l'époque où l'on faisoit déja des médailles avec la face & le revers en relief. On en trouve de frapées à Crotone, dans lesquelles une partie de la figure du revers est *incuse*, tandis que l'autre est de *relief*, telle est celle qu'on peut voir ici *Planche* XXXIII. N° 3. Son travail nous montre le passage d'une maniere à l'autre de fabriquer les monoies ; ces deux manieres furent employées à-la-fois, & il paroit par les médailles de la grande Grèce que ses habitans conserverent encore quelque tems les revers à figures *incuses*, quoiqu'ils en fissent déja avec des figures de *relief*, & qu'ils employerent indifféremment les uns & les autres. Ainsi, quand j'ai dit que les médailles à revers avec des figures *incuses*, doivent toutes être censées avoir été faites entre la Ve & la XIe Olympiade, cela ne doit se prendre que rélativement aux époques du monoyage, cette méthode de fabriquer appartenant à la Ve. de ces époques ; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fut encore en usage dans l'époque suivante : mais elle n'y étoit pas seule employée, comme elle le fut dans celle qui la précéda. Il semble par les revers à figures *incuses* des médailles de *Posidonia*, que cette ville fut prise par les Sybaritains, vers les tems où ligués avec les Crotoniates & les Métapontains, ils entreprirent de chasser les Grecs de l'Italie. C'est-à-dire vers la XIe Olympiade, ou peu après. Restés en possession du territoire de cette ville, comme les Crotoniates resterent en possession du territoire de Syris, ils s'établirent à *Posidonia*, après en avoir transporté ailleurs les

especes différentes en argent. Ces médailles ne pouvant être antérieures à la XI[e] Olympiade, nous montrent qu'alors même cette ville n'étoit pas sujette à Sybaris, puisqu'elle conservoit encore son nom primitif. Mais comme elle le perdit dans le tems de la guerre qui suivit l'alliance des Crotoniates & des Sybarites, ses médailles à deux revers doivent avoir été frapées vers les mêmes tems que celles de Crotone & de Siris monoyées de la même façon : cependant les médailles de *Posidonia* assurément postérieures à celles-ci, sont avec le revers à figures *incuses*, d'où nous voyons que les Sybarites de qui sont ces médailles, garderent encore pendant assez long-tems la maniere vicieuse de monoyer qu'ils avoient eu d'abord : c'est ainsi que nous voyons par les écrits de Benedetto Cellini, sur le monoyage, que quoiqu'on se servit depuis long-tems du balancier pour fraper les monoies, quoiqu'on reconnut qu'il étoit plus commode que le marteau, on ne laissoit cependant pas d'employer encore en Italie l'usage de cet instrument, que l'habitude faisoit préférer à la méthode la plus sure & la plus aisée.

les habitans comme on le voit par ce que dit Strabon, au lieu que les Crotoniates paroissent avoir détruit Siris, qui dans la suite fut rebâtie sous le nom d'Héraclée. Ainsi quand on lit le nom de Siris sur les médailles de Crotone, cela même montre que cette ville existoit encore peu après être tombée sous le joug des Crotoniates, qui la renverserent bientôt après, rien ne montre mieux la grande antiquité de ces médailles, & celle des revers avec des figures en relief; car il est certain que Siris n'existoit plus dans la XIV[e] Olympiade, pendant laquelle Crotone loin de conserver ses conquêtes, ne put se conserver elle même & vit ses habitans se dissiper.

Par ce qui vient d'être dit, il paroit qu'aumoins jusqu'à présent, c'est à Crotone qu'on peut attribuer l'usage des revers en relief : bientôt il passa jusqu'à Pistulis, & vû son voisinage & celui de la grande Grèce avec la Sicile, cet usage semble y avoir été transporté peu après sa naissance, ce que les monumens nous prouveront bientôt de la maniere la plus satisfaisante.

La plupart des médailles de *Zancle*, nécessairement antérieures à la XXXe Olympiade, où elle cessa de porter ce nom, sont avec le quarré à plusieurs divisions, marquées si superficiellement qu'elles ne purent être d'aucun usage au monoyage : leur centre est toujours occupé par des figures en relief, dont les unes représentent un coquillage, d'autres représentent une courone, &c. &c. Ce sont de vrais revers ; dans lesquels on a seulement voulu conserver la mémoire d'un ancienne pratique de l'art : mais on ne laisse pas devoir très-clairement par leur moyen, que la connoissance de ces pratiques employées déja dans la grande Grèce, s'étoit transmise en Sicile. Et quelques-unes de ces médailles de Zancle, peuvent même avoir été frapées quand on commença, d'en fabriquer avec des revers, à Crotone & ailleurs. Avec le nom de Zancle, la maniere des revers de ses monoies changea totalement vers la XXXe Olympiade : nous avons la preuve de ce fait dans une médaille très-curieuse, (168) qui mérite bien d'être expliquée, car elle ne l'a jamais été.

(168) Voyez la *Planche* XXII. *du premier Volume de cet ouvrage*, N° I.

A la

A la fin de la feconde guerre de Meffénie, la plupart des Mefféniens chaffés de leur pays par les Spartiates, fe réfugierent en Italie, chez Anaxilaus tyran de Rhégium, qui les aida à s'emparer de *Zancle :* ils lui donnerent alors le nom de *Meffine*, (169) qu'elle porte encore maintenant. Le *Muffle de lion*, dans la forme où il eft prefque toujours empreint fur les médailles de Rhégium, & qui ne fe voit jamais fur celles de Meffine, ne s'obferve que dans la feule médaille dont il s'agit ici ; elle porte à fon revers la figure du Jupiter *Ithomate*, avec le nom des Meffénicns, chez qui ce Dieu avoit un temple fameux fur le mont *Ithome* ; (170) fous le *Muffle de lion*, fymbole de Rhégium, on a repréfenté un *Lievre* courant : cet animal, très-abondant encore aujourd'hui dans le territoire de Meffine, eft ordinairement repréfenté fur fes anciennes monoies, parce qu'il fut auffi l'un de fes fymboles : fon alliance avec celui de Rhégium, montre celle qui fubfiftoit entre les peuples de ces deux villes quand on frapa la monoie qui réunit ces deux fymboles. La forme des lettres de fa *légende*, fe combine avec fon empreinte pour déterminer le tems où elle fut faite, & par conféquent celui de l'alliance qu'elle indique. Cette légende eft écrite NOINAƆƆAM au lieu de ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ, comme dans toutes les autres médailles de cette ville : lorfque les Meffèniens vinrent à *Zancle*, après avoir été chaffés de leur pays, les anciennes infcrip-

(169) Paufanias. *lib.* iv. *cap.* xxiii.

(170) Paufanias. *lib.* iv. *cap.* iv.

Nnn 2 tions

tions des Rois de Sparte découvertes de nos jours en Messénie, y existoient déja, puisqu'il est prouvé qu'elles furent faites dans les deux guerres, dont la derniere fut la cause de l'exil des Messéniens & de leur passage en Sicile. L'*Oméga* employé dans ces inscriptions, est remplacé dans la légende de la médaille par l'*Omicron :* cela montre que la valeur de cette lettre n'étoit pas encore bien déterminée quand on écrivit cette légende, elle doit par conséquent, comme toutes celles qui employent la même lettre, être antérieure au tems où l'on s'accorda à faire cette lettre longue, au lieu qu'ici elle est brêve ; les médailles où on la voit doivent donc être censées des premiers tems de la colonie Messénienne : parmi ces médailles, celles-ci est la seule où se voyent les deux *Sigma* de figure quarrée Ϲ. On peut prouver par les monoies de Crotone & de Siris, faites au tems où l'on grava les inscriptions retrouvées dans la Messénie, que cette forme de lettres étoit celle dont se servoient les Messéniens, dans le tems qu'ils vinrent s'établir à Zancle : & comme cette forme ne se retrouve sur aucune autre médaille de la même ville, on ne peut douter qu'elle n'y soit venue de la Messénie, avec ceux qui lui firent changer de nom. L'alliance marquée par les symboles de Rhégium & de Messine, est donc ici déterminée au tems de l'arrivée des Messéniens à Zancle : c'est celle qui se forma entre Anaxilaus tyran de Rhégium, & le peuple par l'ordre duquel cette monoie fut frapée ; ainsi la médaille qui réunit ces caracteres, doit être aussi ancienne

que

que le nom de Meſſine même, & fut ou la premiere, ou du moins l'une des premieres qui furent frapées par les nouveaux habitans de cette ville, dont l'établiſſement fixé à la XXXe Olympiade, détermine le tems où fut faite cette médaille intéreſſante.

La maniere dont eſt combinée la compoſition des figures ſymboliques de cette médaille, pour marquer l'alliance des habitans de Rhégium & de Meſſine, étant beaucoup plus compoſée que celle où l'on n'employoit que des noms de villes pour le même objet, nous montre combien, dès la XXXe Olympiade, les artiſtes employés à graver les coins des monoies, s'étoient exercés à leur donner une ſignification très-expreſſive; & comme l'expérience acquiſe ſur cet objet, ne pouvoit être que le fruit du tems & de la réflexion, leur expérience prouvée par les monumens mêmes, conſtate que quand cette médaille fut faite, il y avoit déja long-tems que l'on pratiquoit l'uſage des revers: ainſi, alors on avoit une connoiſſance très-complette, de tout ce qui peut entrer dans la compoſition de toutes les parties d'une médaille.

La médaille de Siris frapée avec un revers, peu après la XIe Olympiade, porte l'empreinte d'un Vaſe de très-belle forme, & d'une élégance remarquable. Cette ſorte de vaſes étoit conſacrée à Bacchus, ce qui eſt exprimé par la feuille de vigne empreinte ſur celui-ci. Il nous en reſte un très-grand nombre de cette eſpece, ils ſont preſque tous exécutés

en

en argile & décorés de peintures ; on en voit plusieurs dans le *Musæum Britannique :* (171) la beauté du trait de celui qui est représenté sur les anciennes médailles de Siris, nous assure que dès les premieres Olympiades, la maniere de tourner ces sortes de vases, fut portée à sa plus grande perfection, & l'on sent encore ici l'accord de tous les Arts, assurément très-avancés à cette époque, où les modernes ont établi comme un principe qu'il n'en existoit pas.

Les recherches précédentes, nous ayant conduit à la fin de la cinquieme *Epoque* du monoyage, terminée au tems où l'on frappa des monoies avec des revers en relief, environ 163 ans après Phidon d'Argos, nous ont appris, ce que nous devons penser des tems où les auteurs placent souvent la fondation des colonies anciennes, & nous ont mis à portée de suivre l'histoire du Monoyage & de connoître par son moyen, celle de la Gravure, en rappelant les différens âges où elle fut employée au travail des médailles que nous pouvons rassembler. La liaison de la Gravure avec tous les Arts dont le dessin est le fondement, rend son histoire d'autant plus intéressante, qu'elle est le seul moyen que nous puissions avoir pour connoître celle de la Peinture & de la Sculpture des anciens, & pour juger, non seulement des tems où furent faits les ouvrages qui nous en restent, mais, ce qui est encore plus important, des mo-

(171) Voyez le revers la médaille IX. *Planche* XXX.

tifs

tifs qui en ont reglé la compoſition, & dirigé le travail. L'interêt qu'ont les Arts à la connoiſſance de cette hiſtoire nous en a fait rechercher les époques ; par celles qui ont été déterminées juſqu'à préſent, on a vû ce que fut la gravure des médailles depuis Phidon d'Argos juſqu'à l'an 736 avant notre Ere, on verra dans la ſuite quelle elle fut depuis la X[e] Olympiade juſqu'au tems de Conſtantin.

Ainſi que les monoies *Obéliſcales* des Arabes, des Japonais & des Chinois ſe péſent encore à préſent, de même les monoies *Obéliſcales*, *Quadrilateres* & *Poligonales*, des tems anciens de la Grèce ſe prenoient au poids : voilà pourquoi le mot *talent* ſignifia également, ou la piece de métal ou la *balance* qui ſervoit pour en conſtater la peſanteur : de là vint auſſi, que ſouvent les poids des anciens marqués des mêmes *types* que leurs monoies, furent confondus avec elles : tel eſt cette monoie ou ce poids de plomb (172) trouvé dans l'Iſle de Chio, des autres monoies de laquelle il porte l'empreinte : (173) par la deſcription qu'en a donné Mr. le Comte de Caylus, il paroit n'être marqué que d'un côté ; dans l'état où il ſe trouve maintenant, il peſe quatre onces ſix gros & demi poids de Paris : ſi l'on pouvoit être aſſuré de cette évaluation, elle feroit la valeur effective des deux mines, marquées dans l'épigraphe de ce monument ; mais

(172) Voyez la *Planche* IX. *du premier Volume de cet ouvrage*, N° 1.

(173) Comparez le N° 1. avec les médailles II & III. de la *Planche* IX. *du premier Volume*.

comme

comme on ne peut connoître le déchet qu'il a pu essuyer, & par conséquent statuer quelque chose de précis sur ce fondement, il ne peut servir maintenant à faire connoître d'une maniere précise le poids de deux mines, comme il le faisoit autrefois.

L'or & l'argent conserverent toujours le même titre dans les anciennes monoies Grecques: mais comme l'usage du laminoir étoit inconnu, on étoit obligé de jeter les flans des monoies dans des moules, & de les peser ensuite. Ces monoies, en raison de cette opération, étant difficilement d'un poids reglé, leur empreinte ne faisoit qu'en constater le titre; voilà pourquoi l'on trouve les différences qu'ont observées le Docteur Bernard & Haym, quand ils ont voulu déterminer les valeurs fixes des monoies anciennes, d'après les médailles les mieux conservées qu'ils ont pu se procurer, & la diversité d'opinions qui se trouve dans tous les auteurs modernes sur l'évaluation des rapports de ces mêmes monoies.

Le savant Monsieur de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, avoit conçu le projet de fixer toute incertitude sur la valeur attachée aux dénominations des anciennes monoies, & de se servir à cet effet d'un vase qui existoit de son tems à Rome dans le palais Farnese. L'inscription de ce vase de bronze, dont on peut voir ici la forme, (174) montroit

(174) Voyez la *Planche* XXXIV. *de ce Volume.*

qu'il

qu'il fut fait " ſuivant la meſure priſe au *Capitole*, ſous le " VIe Conſulat de l'Empereur Veſpaſien, Titus Céſar ſon " fils, étant Conſul pour la IVe fois : le poids de la liqueur " qu'il contenoit étoit de X livres."

IMPERATORE CÆSARE
VESPASIANO VI COSSVLE
TITO CÆSARE AVGVSTI FILIO III.
MENSVRAE
EXACTAE IN
CAPITOLIO
PONDO. X.

L'*Once* contenant huit *Drachmes*, (175) la *Drachme* faiſant la centieme partie de la *Mine*, & celle-ci étant contenue ſoixante fois dans le *Talent*, (176) la connoiſſance préciſe de l'*Once* Romaine, détermineroit la valeur exacte du poids de la *Drachme*, qui en feroit la 8e partie, de la *Mine* qui en contiendroit 800 parties, enfin du *Talent*, dans lequel feroient renfermées 48000 de ces parties de l'*Once*. (177)

Pour ſe procurer le poids de l'*Once*, contenue 120 fois dans le *Vaſe* du palais Farneſe, Mr. de Peireſc fit exécuter

(175) Fanius, de *Pond. & Menſur.*

In libra pars eſt quæ Menſis in anno.

(176) Hieronym. *in Eſichiel. Drachmæ octo unciam Romanam faciunt.* Le Poëte Fanius dit,

Uncia fit Drachmis bis quatuor.

(177) Demoſth. *in Panathen.* Suid. *in voce* Ταλαντον.

un *Vaſe* tout pareil, mais étant mort avant de l'avoir reçu, il ne put faire l'expérience qu'il avoit ſi ingénieuſement imaginée : Gaſſendi ſon ami la fit à ſa place. Mais comme cette opération devenoit bien plus aſſurée, en la tentant ſur le *Vaſe* même dont celui de Mr. de Peireſc n'étoit que la copie, l'Académie Royale des Sciences, connoiſſant l'utilité dont elle pouvoit être, chargea Mr. Azout, l'un de ſes membres de la répétér à Rome. (178) Celui-ci s'étant ſervi de l'eau de la fontaine de *Trevi*, trouva que l'*Once*, indiquée par la 120e partie de la liqueur contenue dans le *Vaſe* antique, équivaloit juſtement à celle dont les Romains ſe ſervent encore maintenant. Cette ſinguliere exactitude, étant peut-être la plus grande préſomption que l'on puiſſe avoir de la certitude du reſultat d'une telle opération, on doit en conclure avec Mr. Azout, que l'*once* & la *livre* Romaine n'ont en rien changé depuis le Regne de Véſpaſien juſqu'à préſent.

Cependant, on a prétendu que le *Vaſe* du palais Farneſe, étant la meſure du *Congius*, dont la capacité, ſuivant Feſtus Pompeius, étoit de *dix livres* de Vin, (179) la peſanteur ſpécifique de cette liqueur étant moins grande que celle de l'Eau, & l'expérience n'ayant été faite par Mr. Azout qu'avec de l'eau, elle ne pouvoit indiquer avec préciſion le raport exact de la livre ancienne des Romains, avec celle dont ils ſe ſervent aujourd'hui.

(178) Mémoires de l'*Academ. des Sciences. T.* VI.

(179) Feſt. Pomp. *in Voc. Pond. publ.* CONGIUS *decem pondo vini fiet.*

Je répons à cela, que le Vin dont se servoient les Romains étant cuit, sa liqueur plus concentrée devenoit par-là même beaucoup plus pesante que celle du Vin dans son état naturel, & devoit par conséquent approcher d'avantage de la pesanteur de l'eau. Ce-ci n'est pas une simple conjecture mais un fait; car Fanius, dans son poëme des Poids & des Mesures Romaines, en reconnoissant que les eaux courantes des fleuves, celles des puits ou des sources qui n'ont pas de cours, sont de pesanteurs inégales, ainsi que les vins vieux ou nouveaux, du crû des plaines ou des collines, assure en même tems, que le poids de la livre se mesuroit également, ou par le *Vin* ou par *l'eau pure:* (180) cette expérience ayant été faite par les Romains, nous assure qu'ils se servoient de l'eau la plus pure, pour étalon du poids de leurs liqueurs, or l'eau la plus pure qu'ils connussent, c'étoit celle qu'ils appeloient *l'eau Vierge*; Agrippa la fit conduire à Rome sous le regne d'Auguste, c'est précisément celle dont s'est servi Mr. Azout, c'est celle de la fontaine de *Trevi*; cette circonstance, jointe à celle de l'équipondérance

(180) Fan. *de Pond. & Mensur.*

Libræ ut memorant Bessum Sextarius addit
Seu puros pendas latices, seu dona Lyæi:
Hæc tamen assensu facili sunt credita nobis,
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec puteis latices, aut fonte perenni
Manantes par pondus habent: non denique Vina
Quæ campi aut colles nuperve aut arva tulere.

de la livre indiquée par cet eau, & de la livre Romaine d'aujourd'hui, assure le résultat de l'expérience faite sur le *Congius :* en voici le produit.

	Marcs.	Onces.	Gros.	Grains.
Le TALENT Attique pesoit poids de Paris —	85	0	7	66
La MINE — — — —	1	3	2	$57\frac{1}{2}$
La DRACHME — — —	0	0	0	$65\frac{3}{8}$
L'OBOLE — — — —	0	0	0	$10\frac{43}{48}$

	Livres.	Sols.	Deniers.
Et le TALENT à 50^{liv} tournois le Marc valoit	4256	3	8 - $\frac{3}{8}$
la MINE — — —	70	18	8 - $\frac{75}{96}$
la DRACHME — — —	0	14	2 - $\frac{25}{384}$
l'OBOLE — — —	0	0	4 - $\frac{868}{2301}$

Nous emploierons dans la suite ce calcul, pour réduire à nos monoies les prix dont les anciens payerent les monumens des Arts, & pour connoître l'estime qu'ils en faisoient : ainsi, quand Thucydide, contemporain de Péricles, fait dire à celui-ci dans une harangue aux Athéniens, qu'en se prévalant au besoin de l'or employé dans la statue de Minerve exécutée par Phidias, ils pouvoient en tirer 40 Talents, (181) cette somme, en negligeant les fractions, équivaloit à 170240 livres de notre monoie : le *Diadumene*, figure en bronze de Polyclete, représentoit un jeune homme enveloppant sa tête d'un *Diadème :* suivant Pline, il fut payé (182) 100 talents,

(181) Thucydid. *lib.* ii.

(182) Plin. *lib.* xxxiv. *cap.* viii. *Polycletus Sicyonius, Ageladis discipulus, Diadumenum*

lents, c'eſt plus de 425618 livres : enfin la moîtié de cette ſomme, c'eſt-à-dire 50 talents, fut donnée par Apelles même pour quelques tableaux de Protogenes. (183) Nous pouvons par ce moyen comparer les prix que les anciens mirent aux productions des Arts avec ceux qu'y employent les modernes.

Si les monoies des Grecs n'étoient pas uniformes pour le poids, elles l'étoient pour le titre, l'évaluation du talent & de ſes parties en déterminoit la valeur : ainſi, la monoie fut toujours pour eux une marchandiſe, comme elle l'eſt encore pour les Japonais, les Chinois, & pour d'autres peuples. La plupart des villes de la Grèce, décernoient la peine de mort contre ceux qui contrefaiſoient, altéroient, ou diminuoient les monoies : (184) il étoit même prohibé de les tranſporter d'Athenes, excepté pour l'achat des bleds ou d'autres denrées ſtatuées par les Loix. (185) Par une conſéquence de ces loix, les monoies des peuples les plus voiſins, n'avoient pas cours de l'un à l'autre :

dumenum fecit, molliter Juvenum, centum talentis nobilitatum. On voit que cette ſtatue en bronze, étoit eſtimée d'un prix ſupérieur à celui de tout l'or qui entroit dans la ſtatue de la Minerve du Parthénon d'Athenes. Mais la valeur de celle-ci paſſoit infiniment celle de l'or que Phidias y avoit employé.

(183) Plin. *lib.* XXXV. *cap.* X. *Percontantique, quantum licitaretur opera effecta, parvum neſcio quid dixerat :* (Protogenes) *at ille,* Apelles, *quinquagenis talentis popocit.*

(184) Demoſth. *Leptin. & Timocrat.*

(185) Demoſth. in *Locrit.*

c'eſt

c'eſt je crois la vraye cauſe pour laquelle preſque toutes les villes de la Grèce eurent leur monoyage particulier. On peut trouver une preuve de ce-ci, dans le ſecond des marbres de la collection d'Arondel publiée par Selden : il contient un traité d'alliance entre la ville de Smyrne & celle de Magnéſie ſur le Méandre : en accordant à celle-ci tous les droits de citoyens, Smyrne ſtatue par un article ſpécial, que *ſa monoie ſera tenue pour légitime chez les Magnéſiens*, (186) c'eſt-à-dire qu'elle aura cours chez eux comme la leur même. Ainſi, avant ce traité paſſé vers l'an 240 avant notre Ere, les monoies de ces deux villes, malgré leur grande proximité, n'avoient aucun cours de l'une à l'autre, & comme elle n'y étoient pas admiſes par la loi, on ne pouvoit les prendre qu'au poids & pour la valeur du métal. Ce qui ſe paſſoit à Smyrne & à Magnéſie, nous montre ce qui ſe pratiquoit dans les villes Grecques, entre leſquelles il n'exiſtoit pas de pareils traités, & l'on voit que le cours des monoies étant arrêté par-tout, il devoit y avoir peu de commerce & de communication entre ces villes.

Ces obſervations peuvent ſervir à expliquer ce que ſignifient ſur les médailles, les noms de deux villes réunis dans une même légende, comme dans celle des monoies de *Cumes* en Campanie où ſe lit avec ſon nom celui de *Linternum* :

(186) Marm. Oxon. *p.* 20. ΔΕΧΕΣΘΩΣΑΝ ΔΕ ΚΑΙ ΕΜ ΜΑΓΝΕΣΙΑ ΤΟ ΝΟΜΙΣΜΑ ΤΟ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΕΝΝΟΜΟΝ. *Admittunto etiam Magneſii*, Numiſma *civitatis ut* legitimum.

cette

cette réunion de noms indique un traité entre ces villes, pareil à celui qui exiſtoit entre celles de Smyrne & de Magnéſie, en vertu duquel leurs monoies devenoient communes. Le mot *Omonoia* par lequel on exprimoit l'union de deux villes, ne ſuppoſe peut-être pas toujours cette communauté de choſes, mais ſimplement une alliance particuliere d'amitié & de bienveillance.

Les noms de deux villes, placés à l'oppoſé l'un de l'autre ſur la face & le revers d'une médaille, comme dans celle où ſe voient les noms de Crotone & de Siris, (187) ou de Pandoſie, (188) montrent la domination de la premiere de ces villes ſur les deux autres : domination, en vertu de laquelle ſes monoies avoient cours à Siris, & à Pandoſie au taux où elles étoient à Crotone même, ſans que ce droit fut réciproque, ce qui eſt exprimé par la différence des légendes de ces médailles, avec celles qui marquent la communauté des loix.

Les monoies des villes ſur leſquelles on trouve les noms & l'effigie des princes qui n'y dominerent jamais, ne marquent ni la dépendance, ni même la communauté des monoies de ces villes & de ces princes, mais ſeulement l'amitié contractée entr'elles & eux, & quelquefois la protection paſſagere qu'elles en recevoient, où les bienfaits qu'elles reconnoiſſoient leur devoir : telles ſont les médailles frapées par les Corinthiens, les Athéniens & d'autres peuples, avec

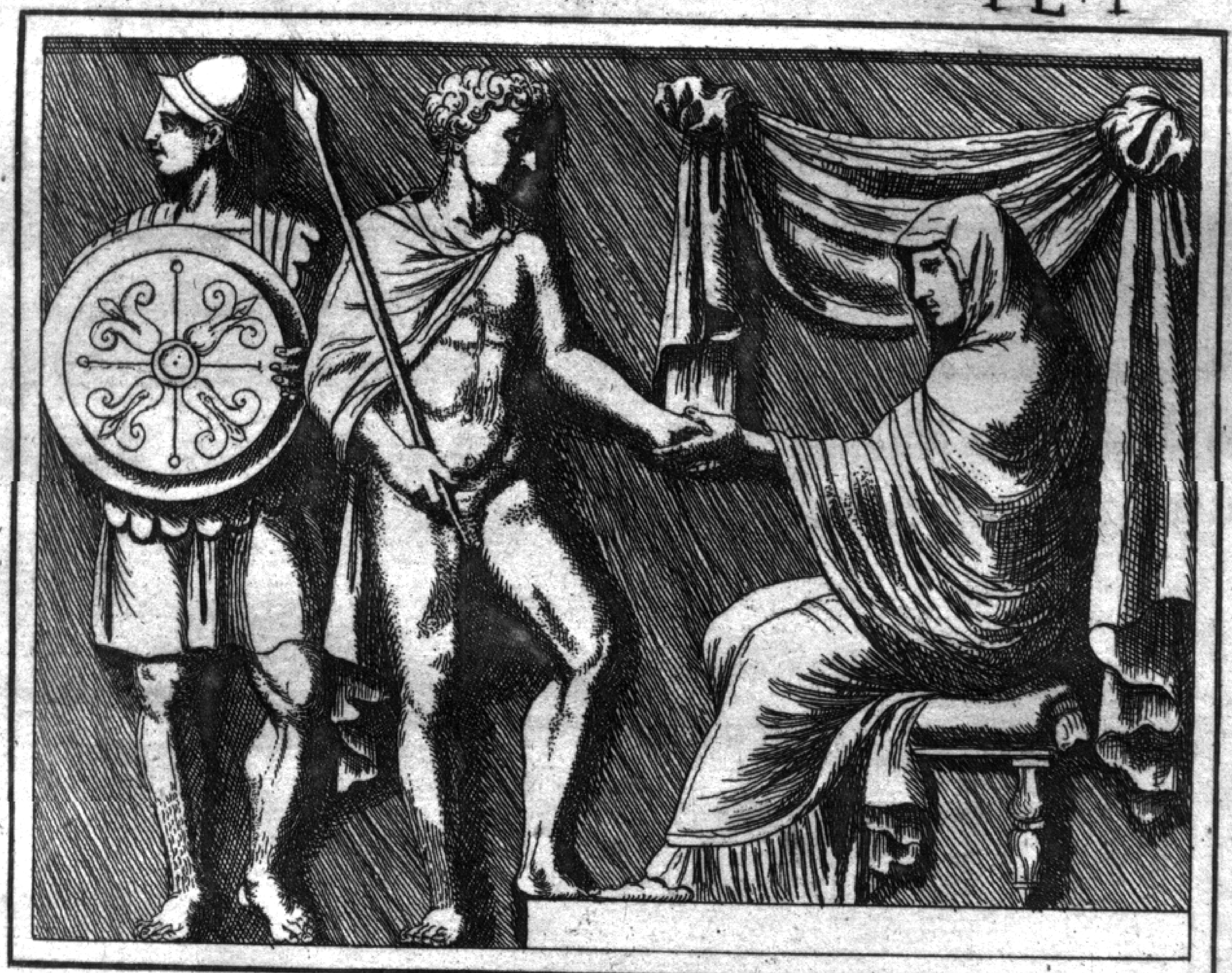
(187) Voyez la *Planche* XXX. N° 10.
(188) Voyez la *Planche* II. *du premier Volume*. N° 4.

le

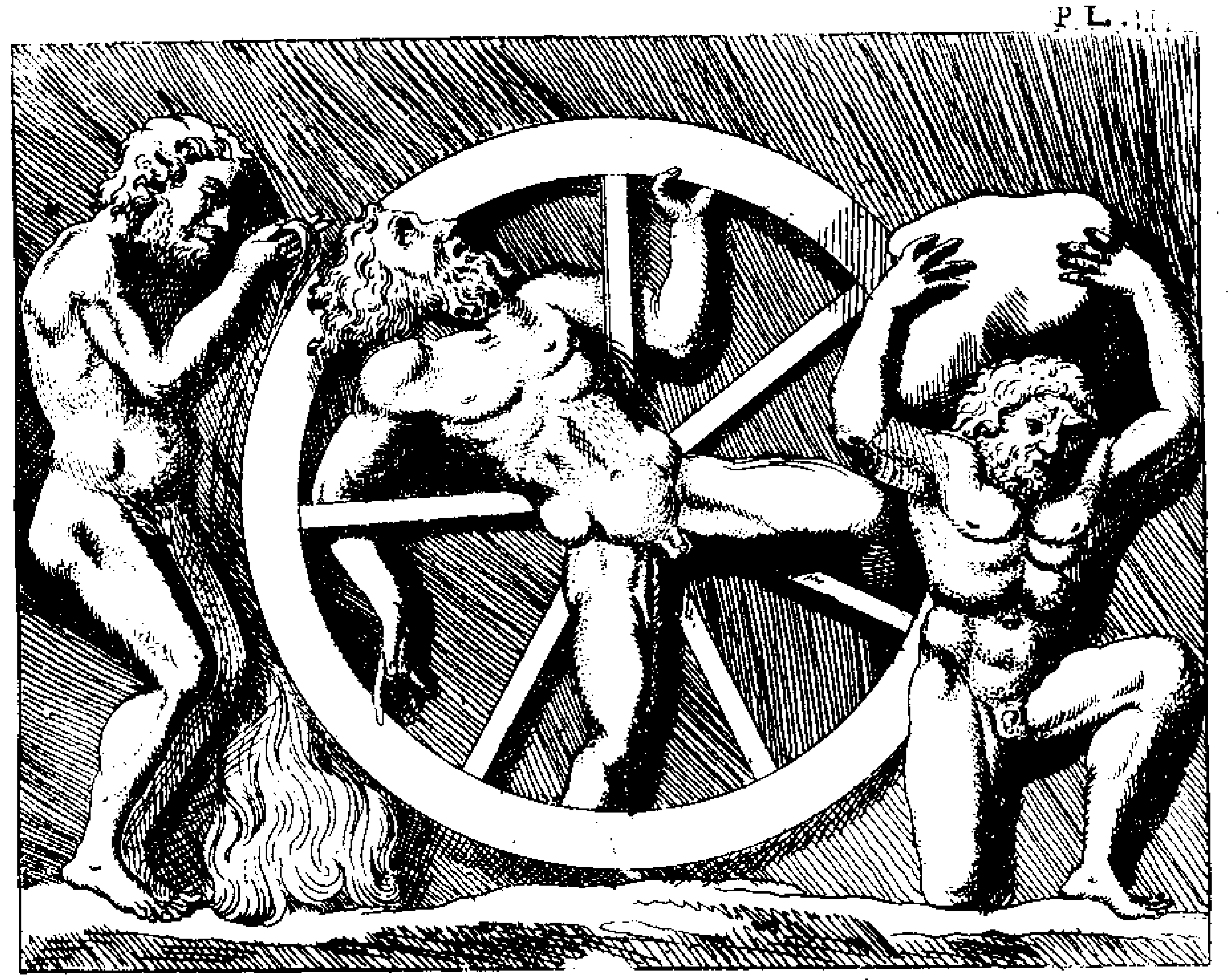
le nom & la figure d'Alexandre ou de quelques-uns de ſes ſucceſſeurs : elles étoient comme les ſtatues érigées dans les villes libres à l'honeur de différens princes ; on frapoit ces médailles, comme on en frape encore aujourd'hui, pour conſerver la mémoire de quelques hommes illuſtres, ou de quelques faits remarquables ; elles ſemblent pourtant en quelques occaſions, avoir eu chez les anciens un cours momentané, quoique ſouvent elles ne portent pas les noms des peuples qui les fabriquerent, & qui ſe contenterent d'y faire empreindre leurs ſymboles ou les monogrames de leurs noms, ou ſimplement les têtes des princes, dont ils voulurent honorer la mémoire ; tels ſont les médaillons & les médailles de la Reine Philiſtitide, dont l'hiſtoire ſe trouvera dans le troiſieme Volume de cet ouvrage.

FIN DU IIme VOLUME.

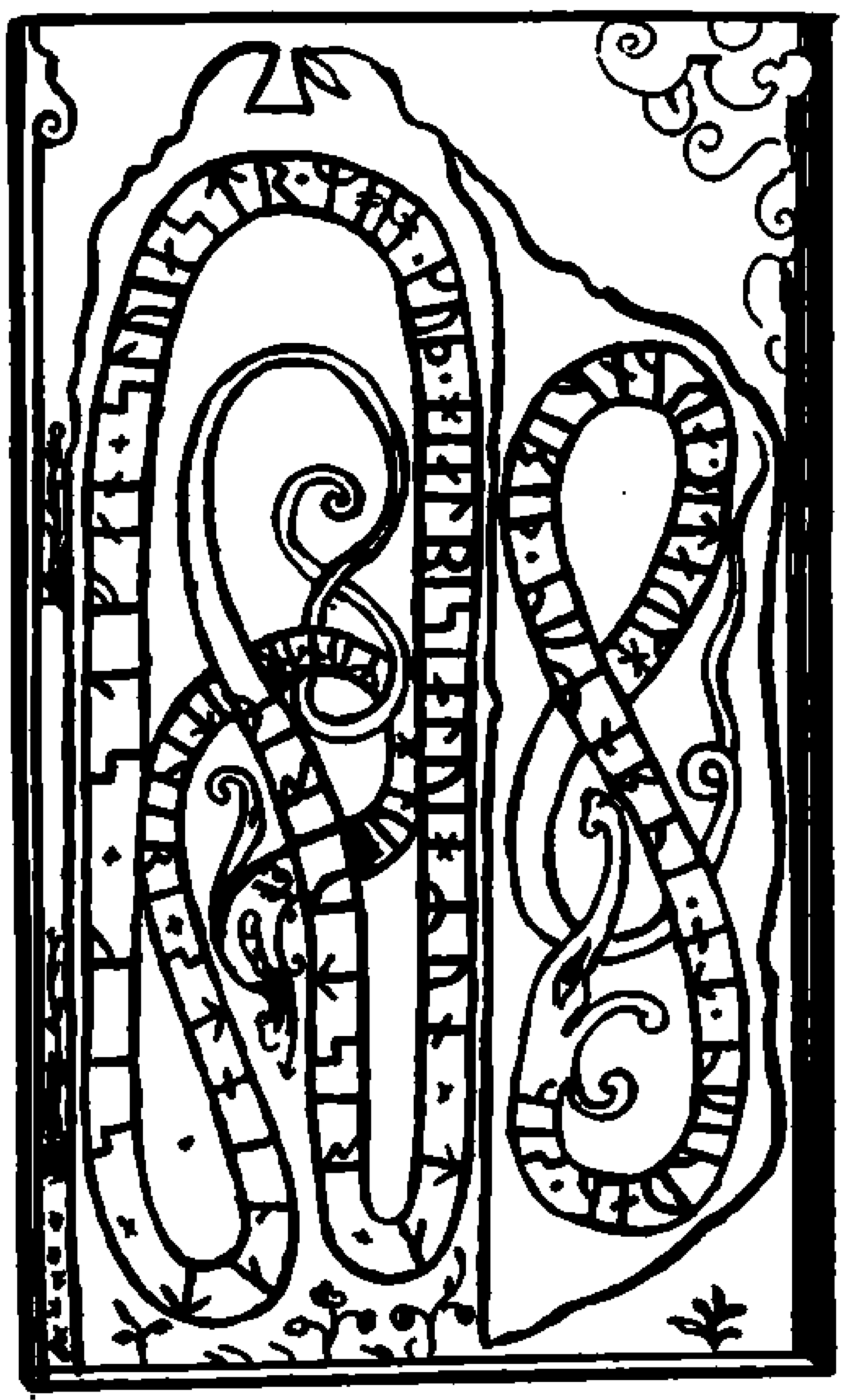
PL. I



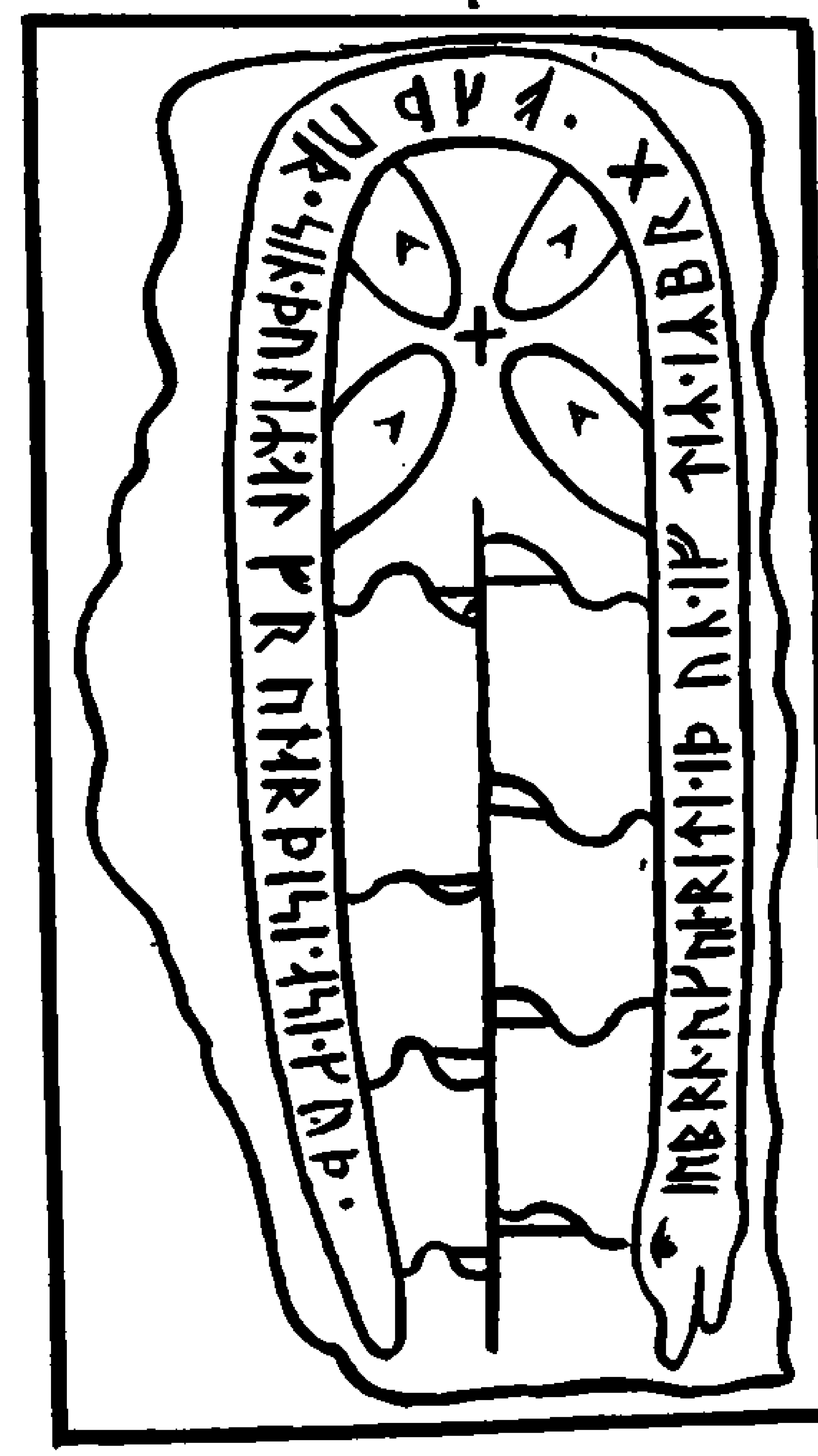
PL. II.



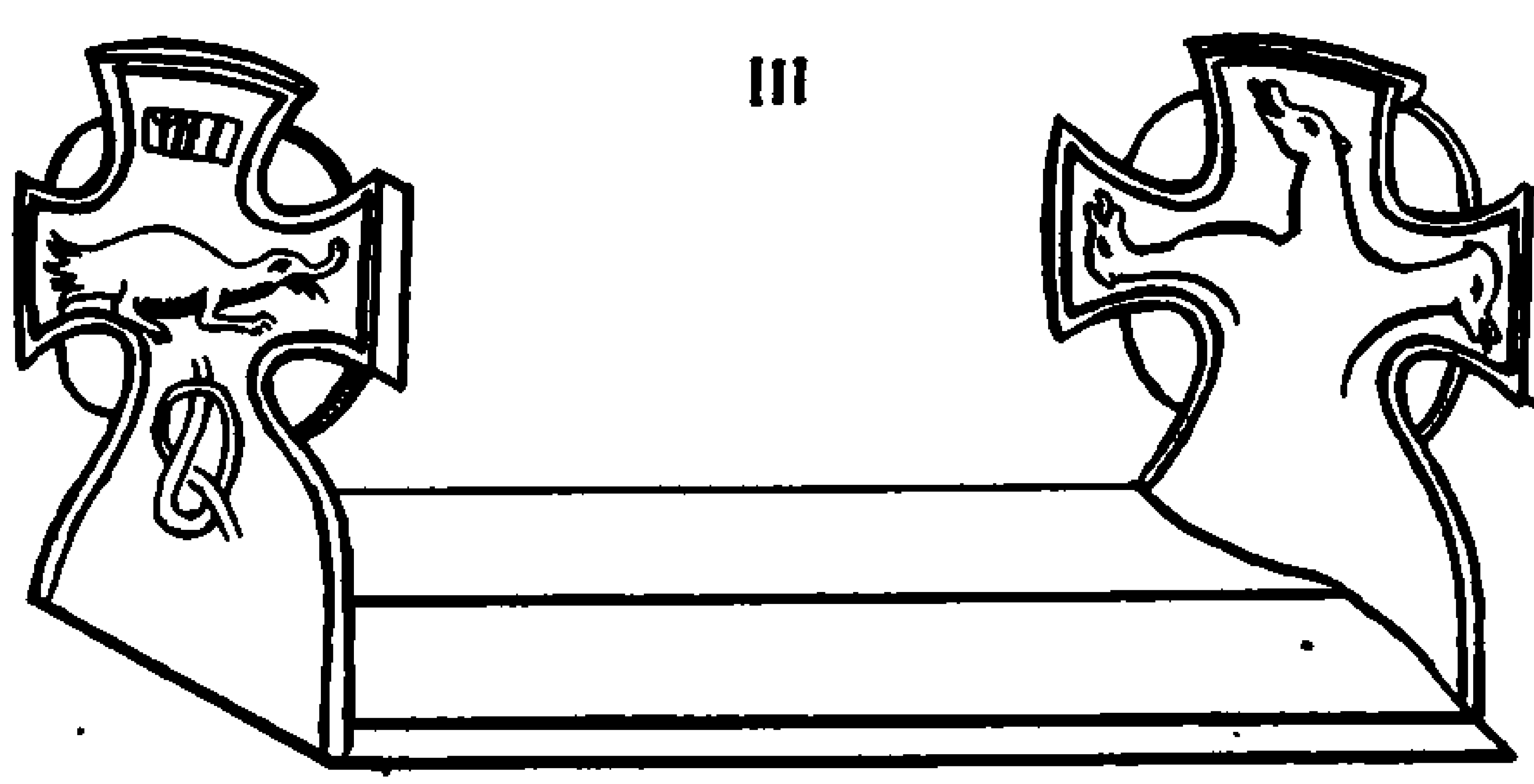
II



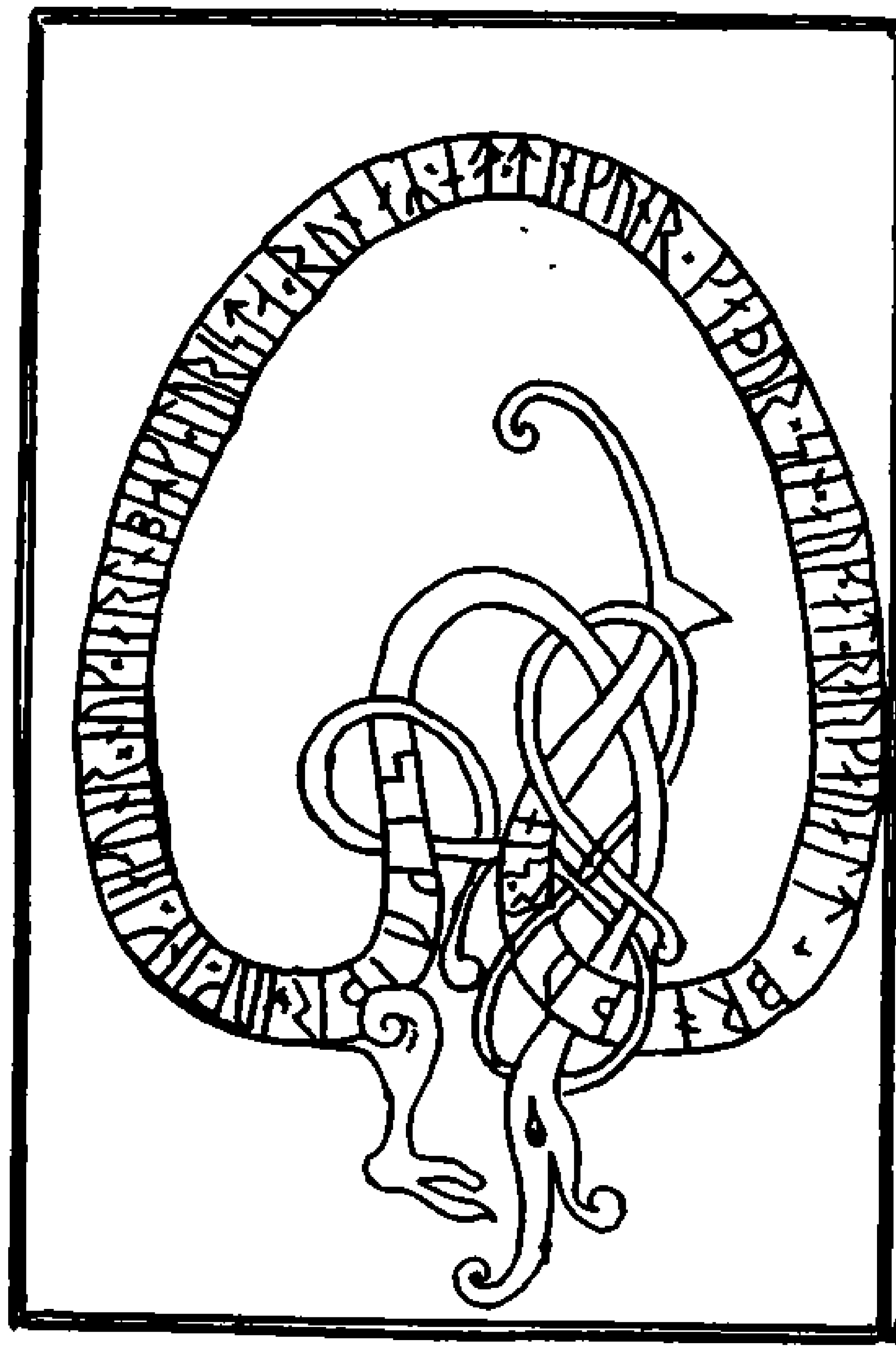
I



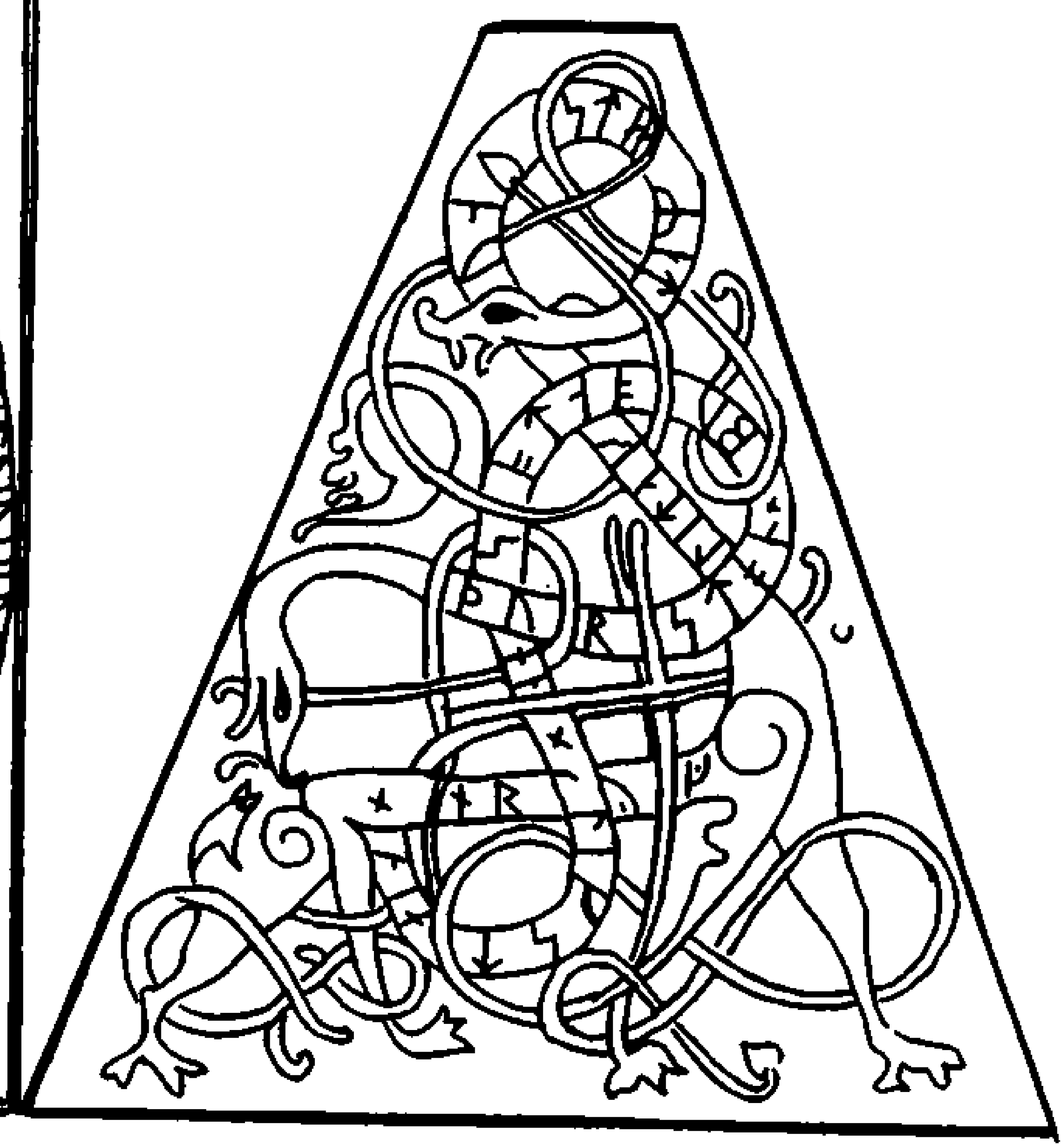
III



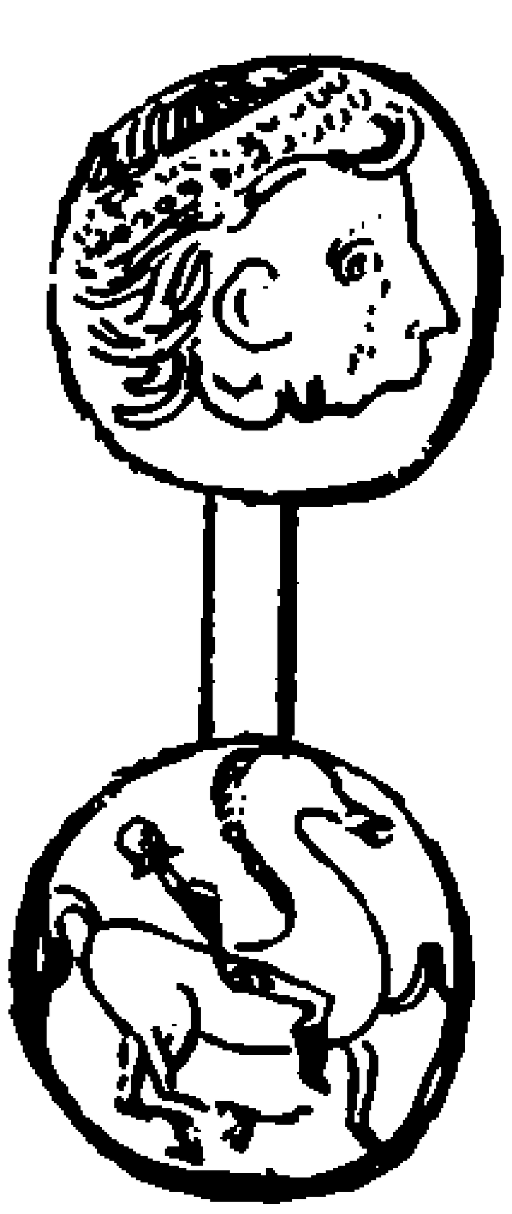
I



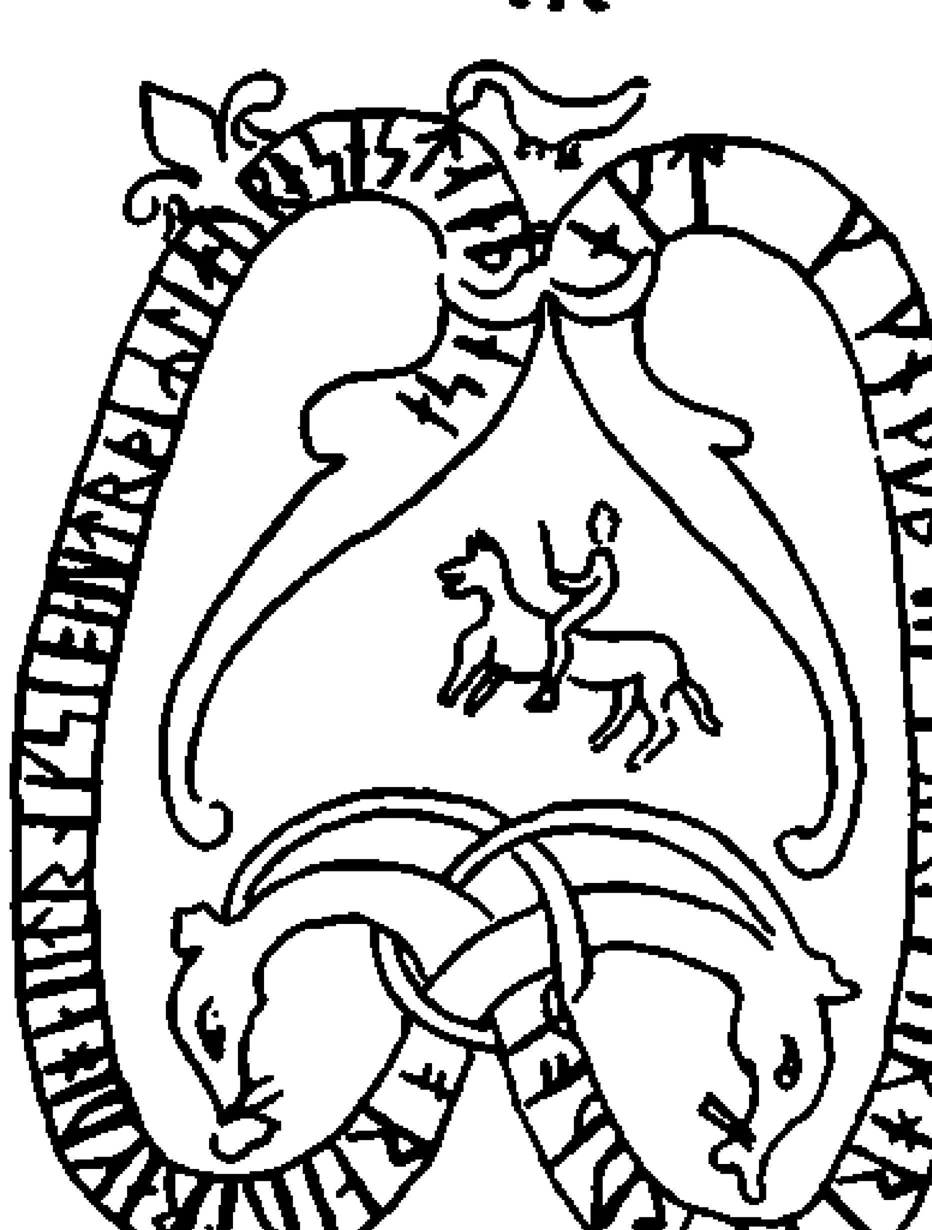
II



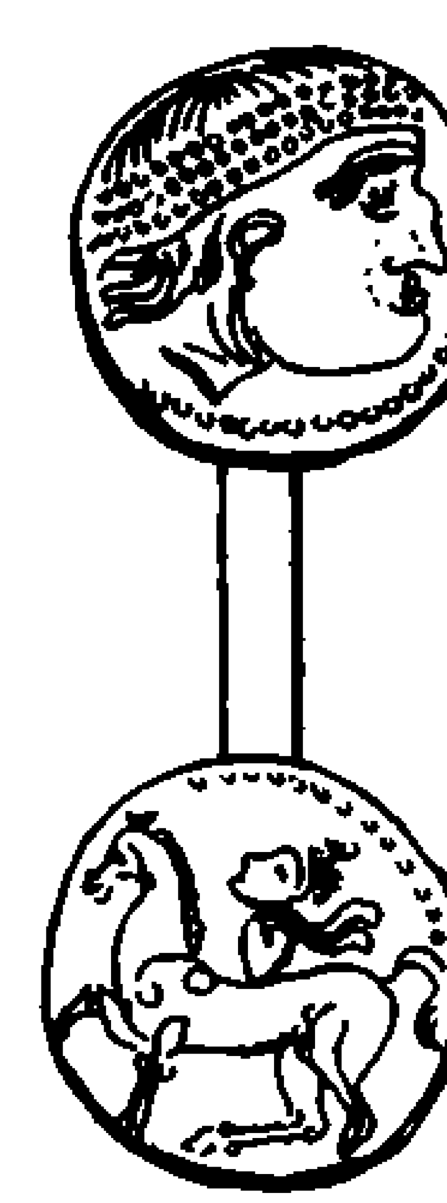
IV



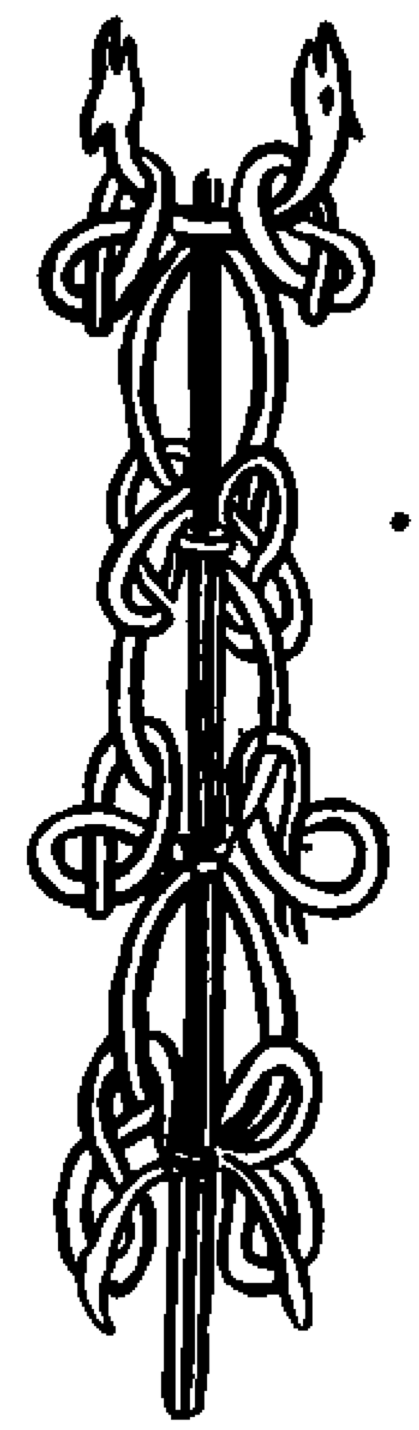
III



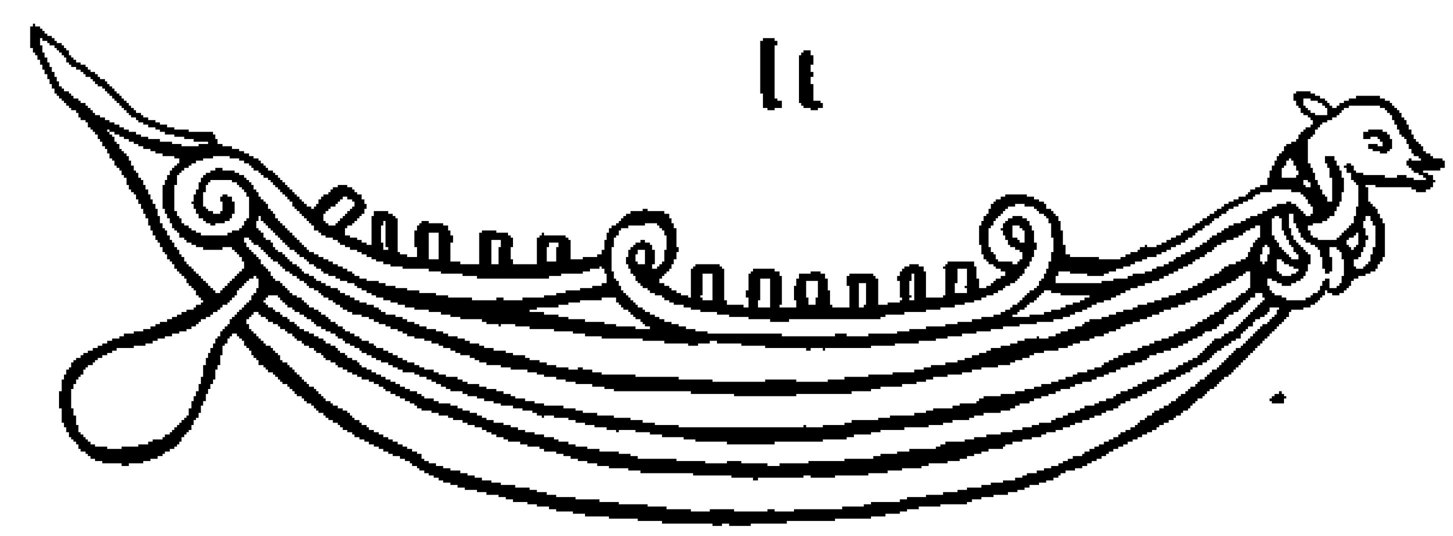
V



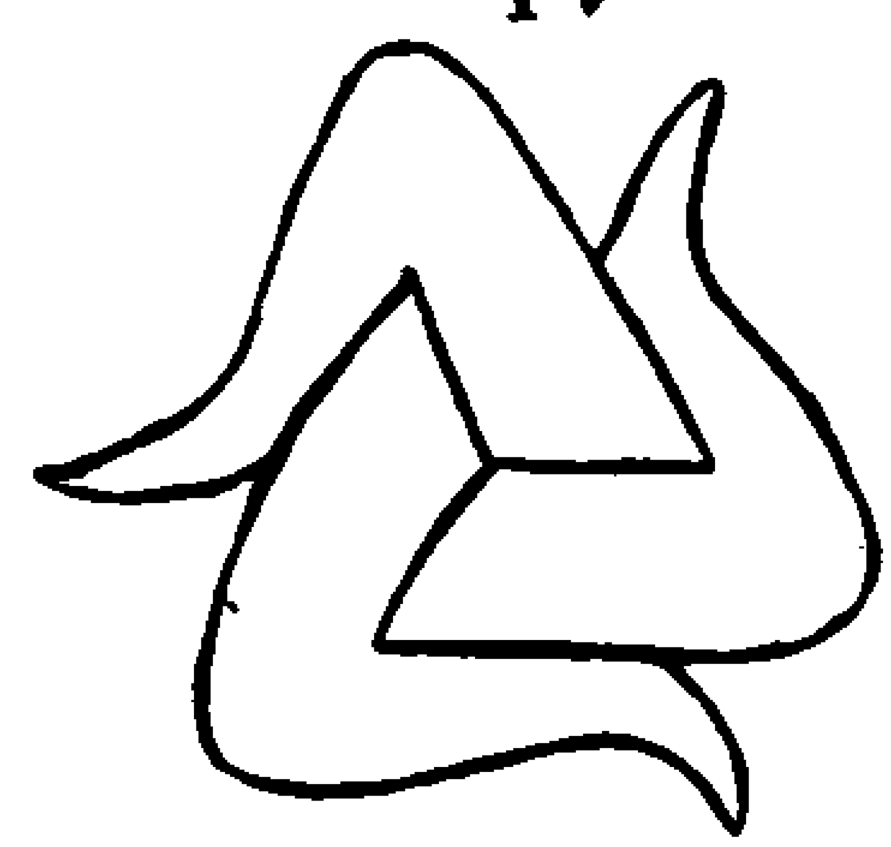
I



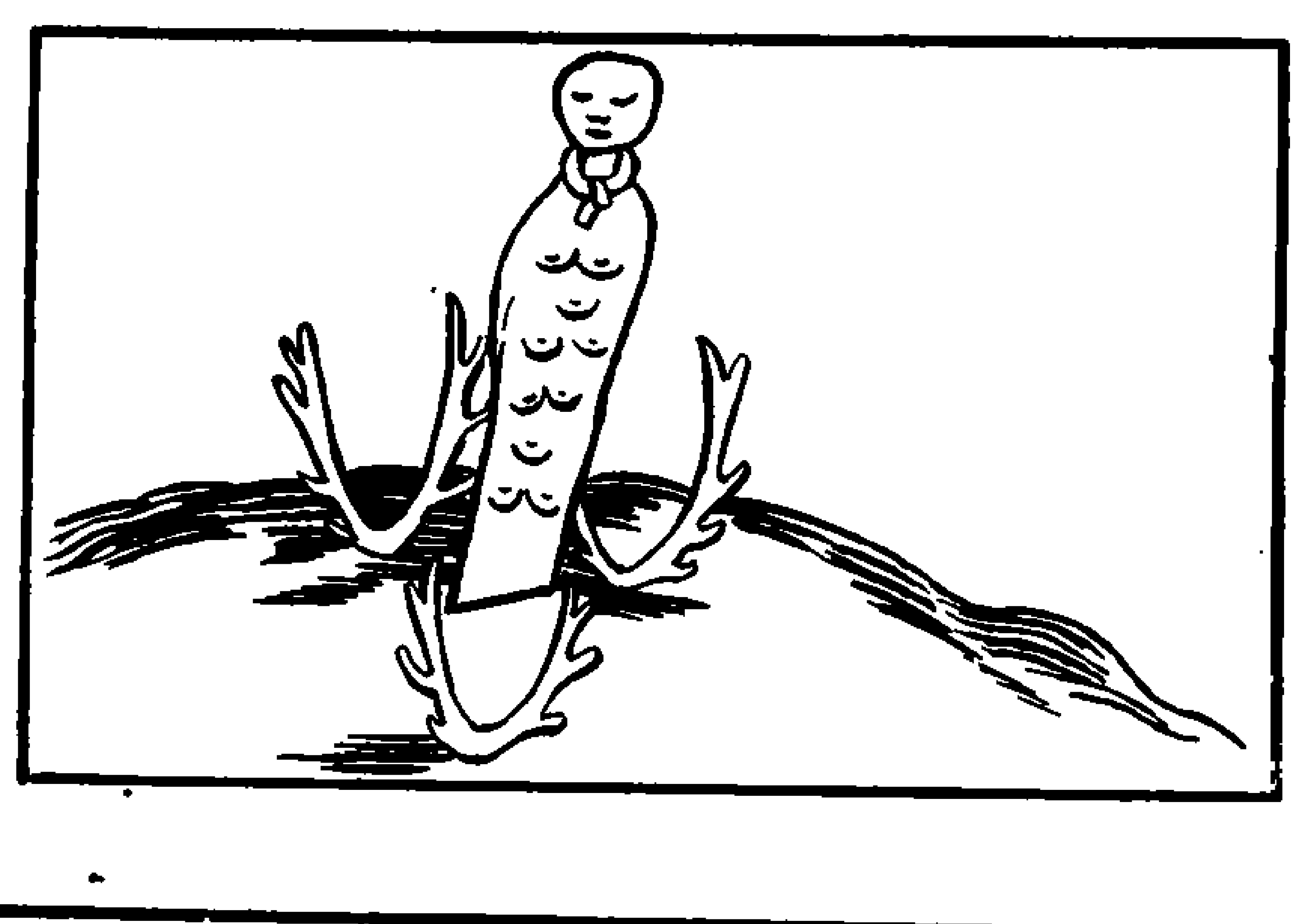
II



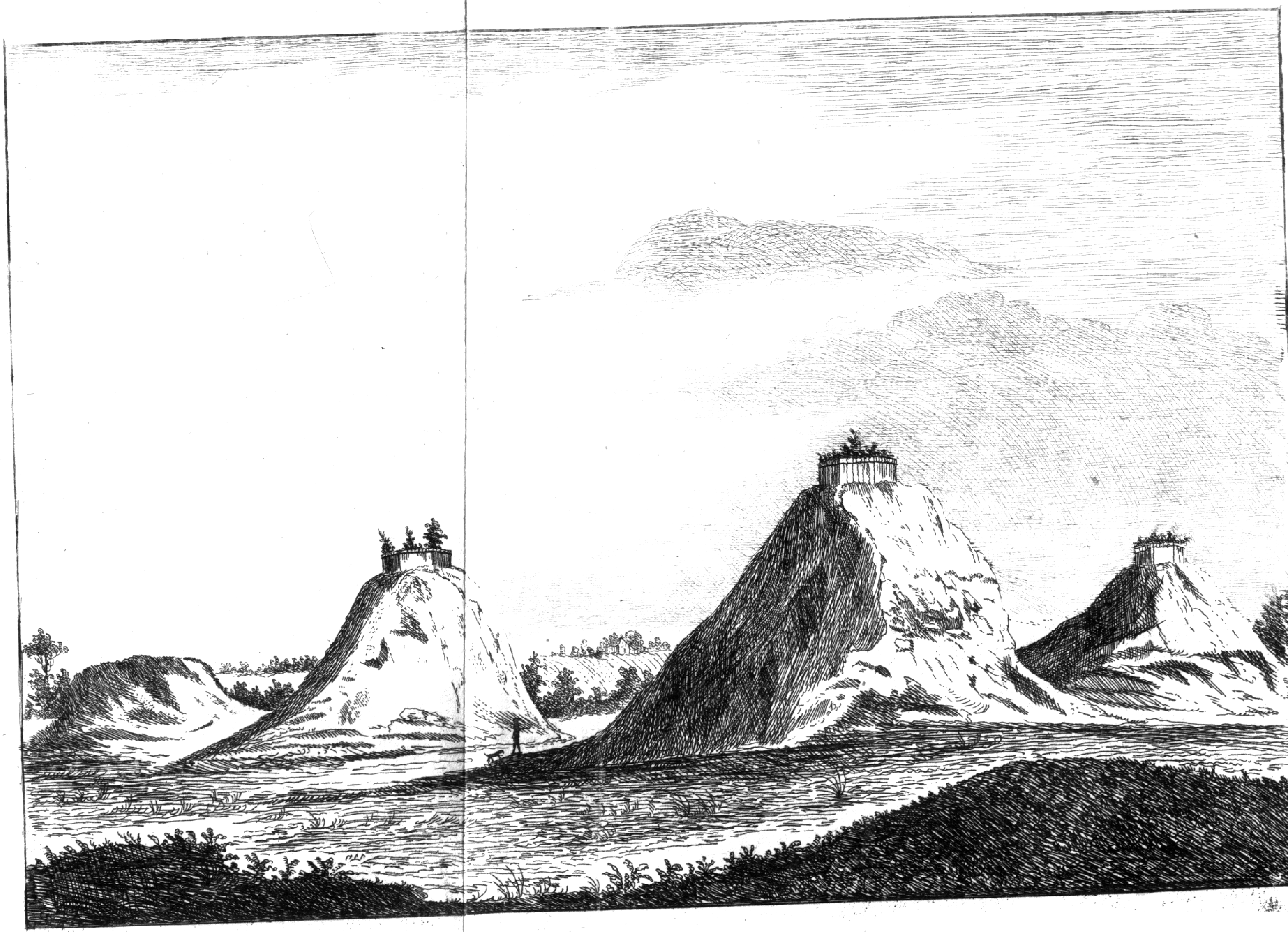
IV

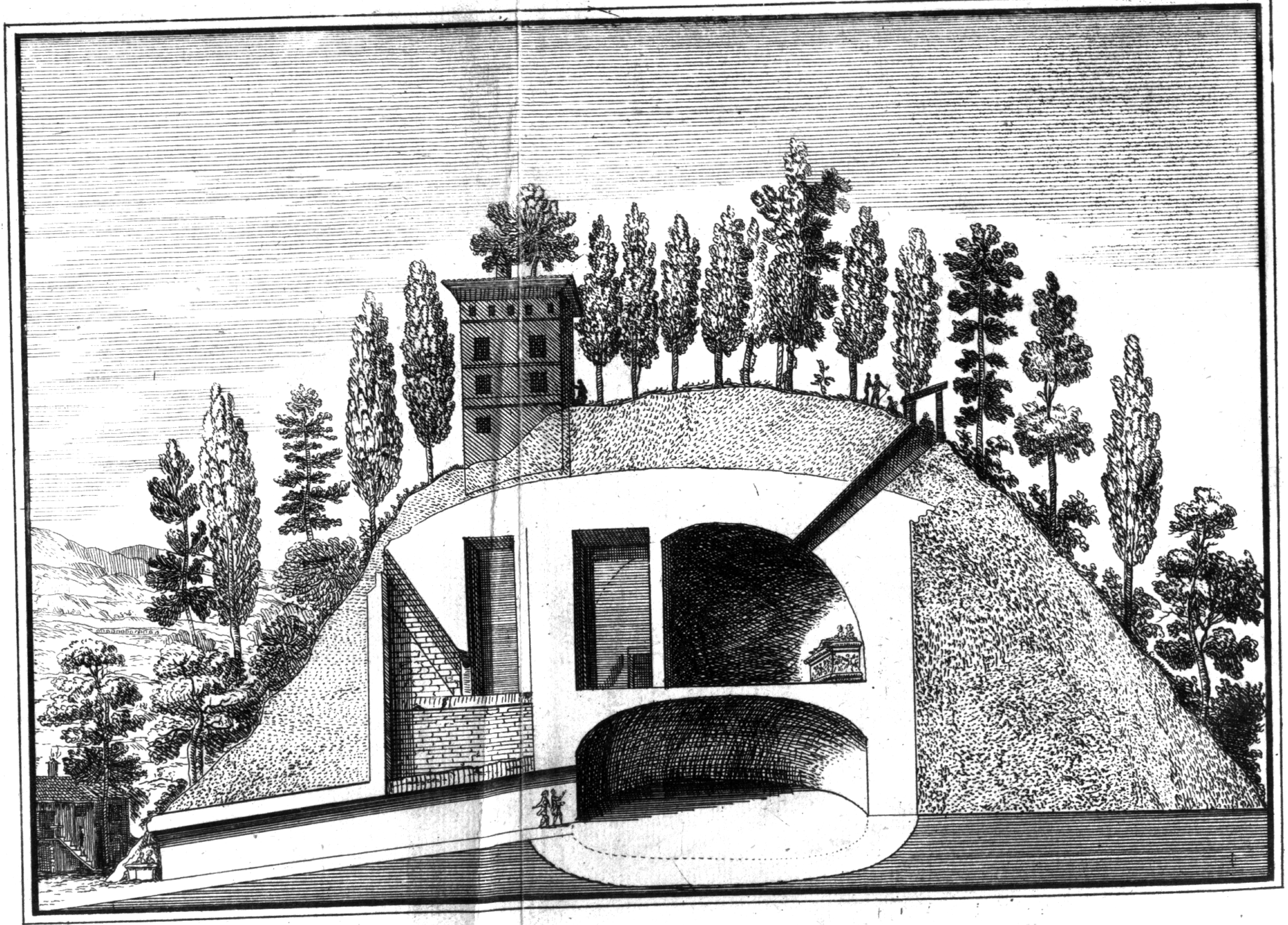


III

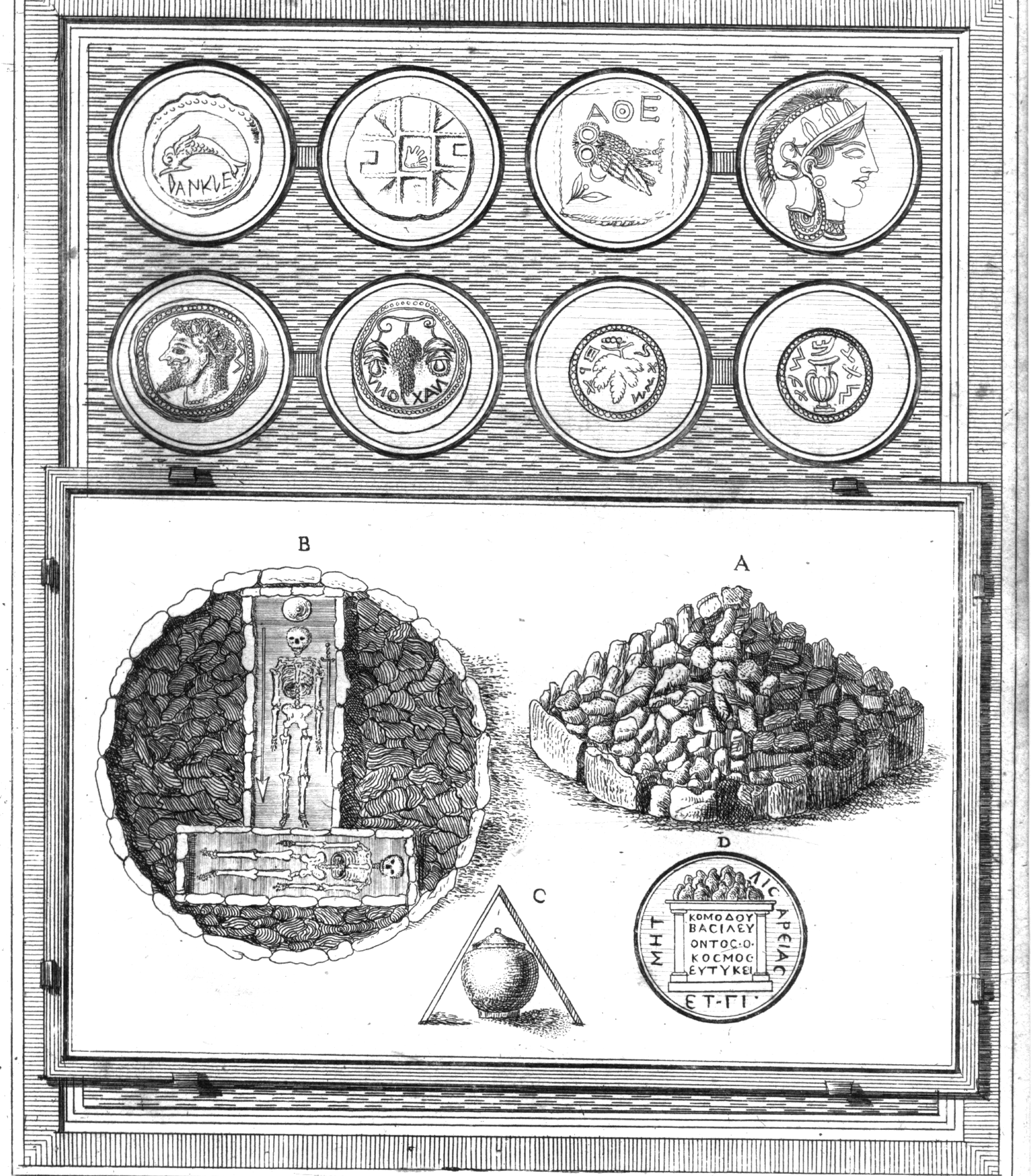


PL.VII

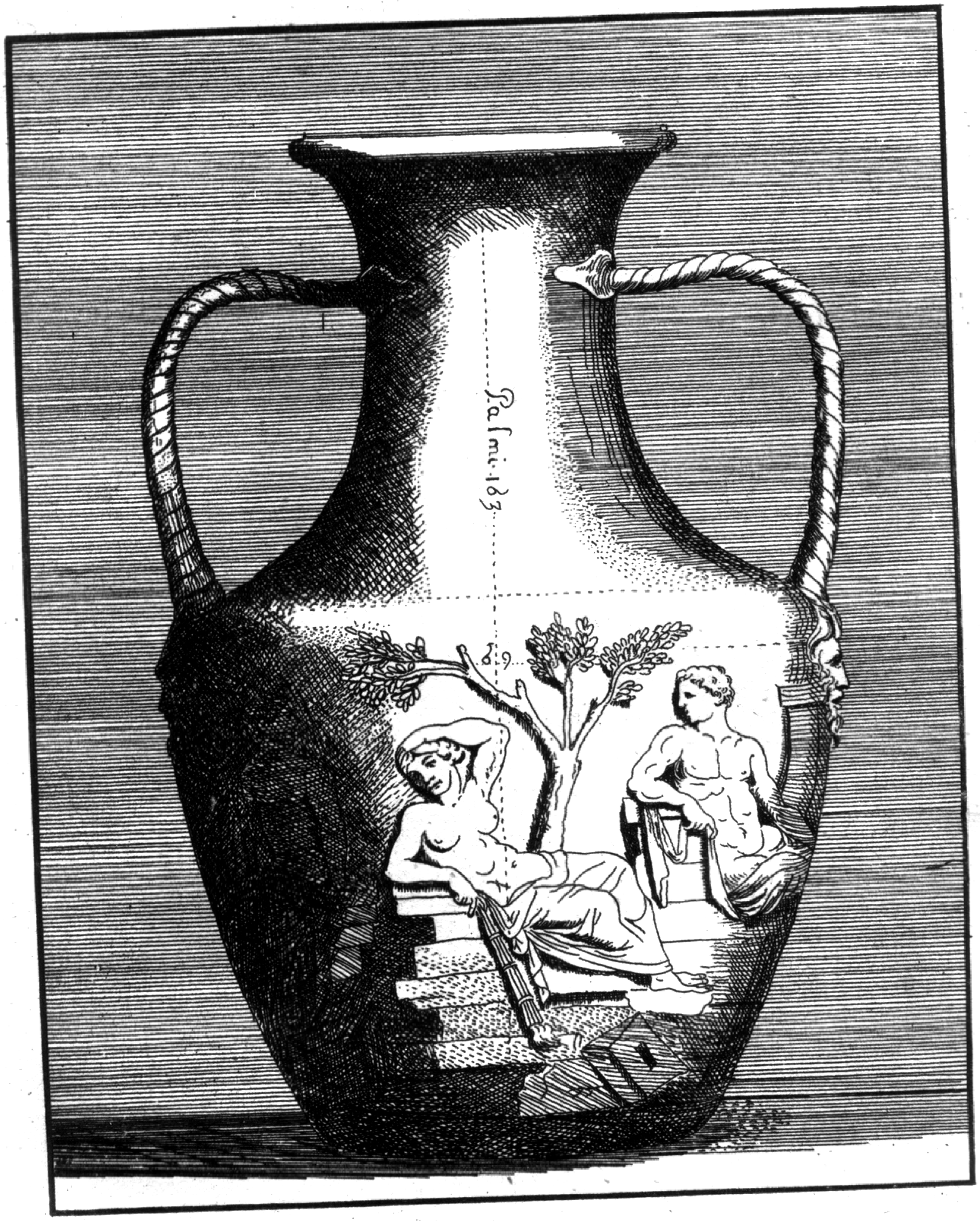


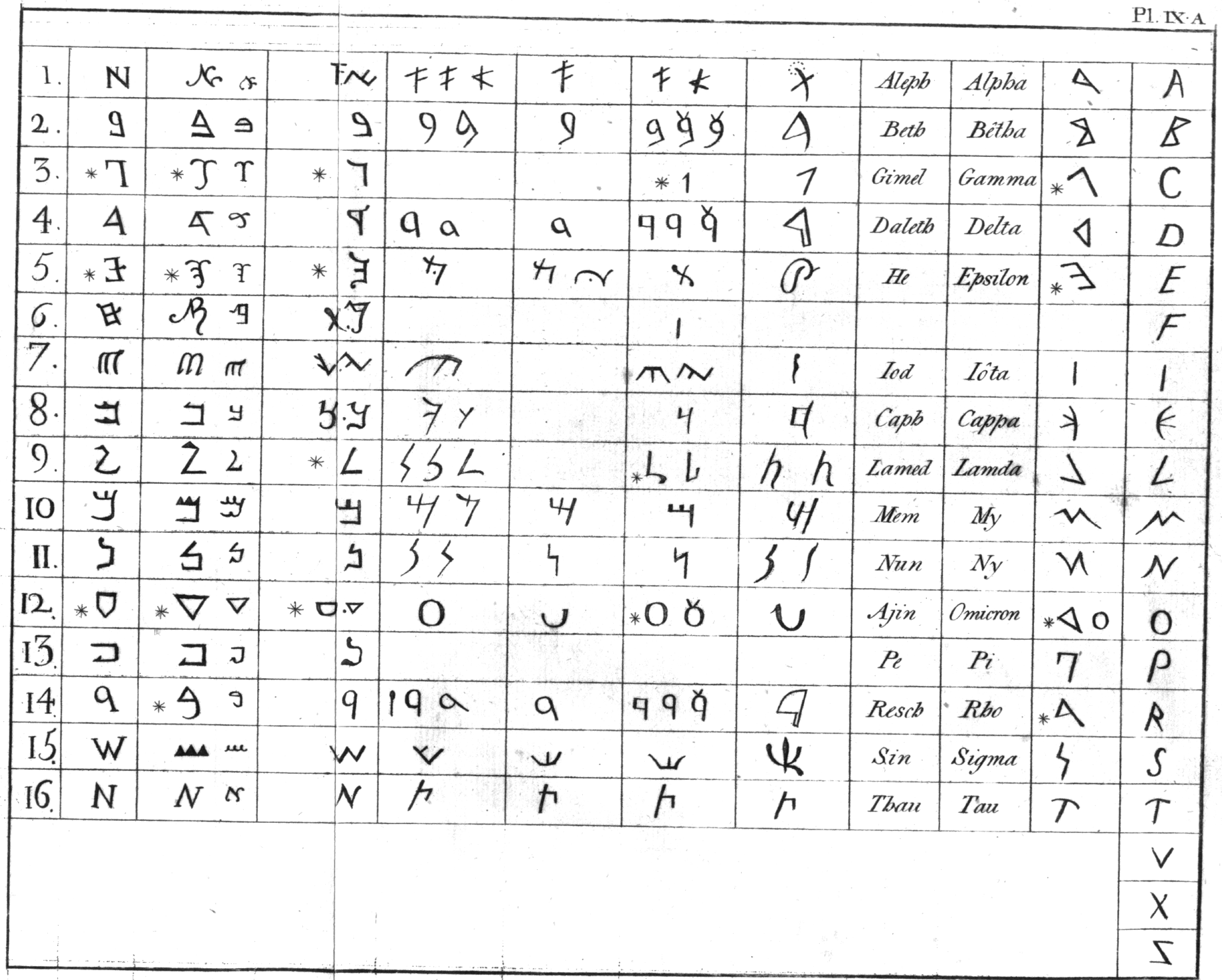


PL. VIII. B


DANKLE
ΑΘΕ
ΧΑΛ
B
A
C
D
ΜΗΤ
ΛΙCΑΡΕΙΑC
ΚΟΜΟΔΟΥ
ΒΑCΙΛΕΥ
ΟΝΤΟC·Ο·
ΚΟCΜΟC
ΕΥΤΥΚΕΙ
ΕΤ·ΓΙ·

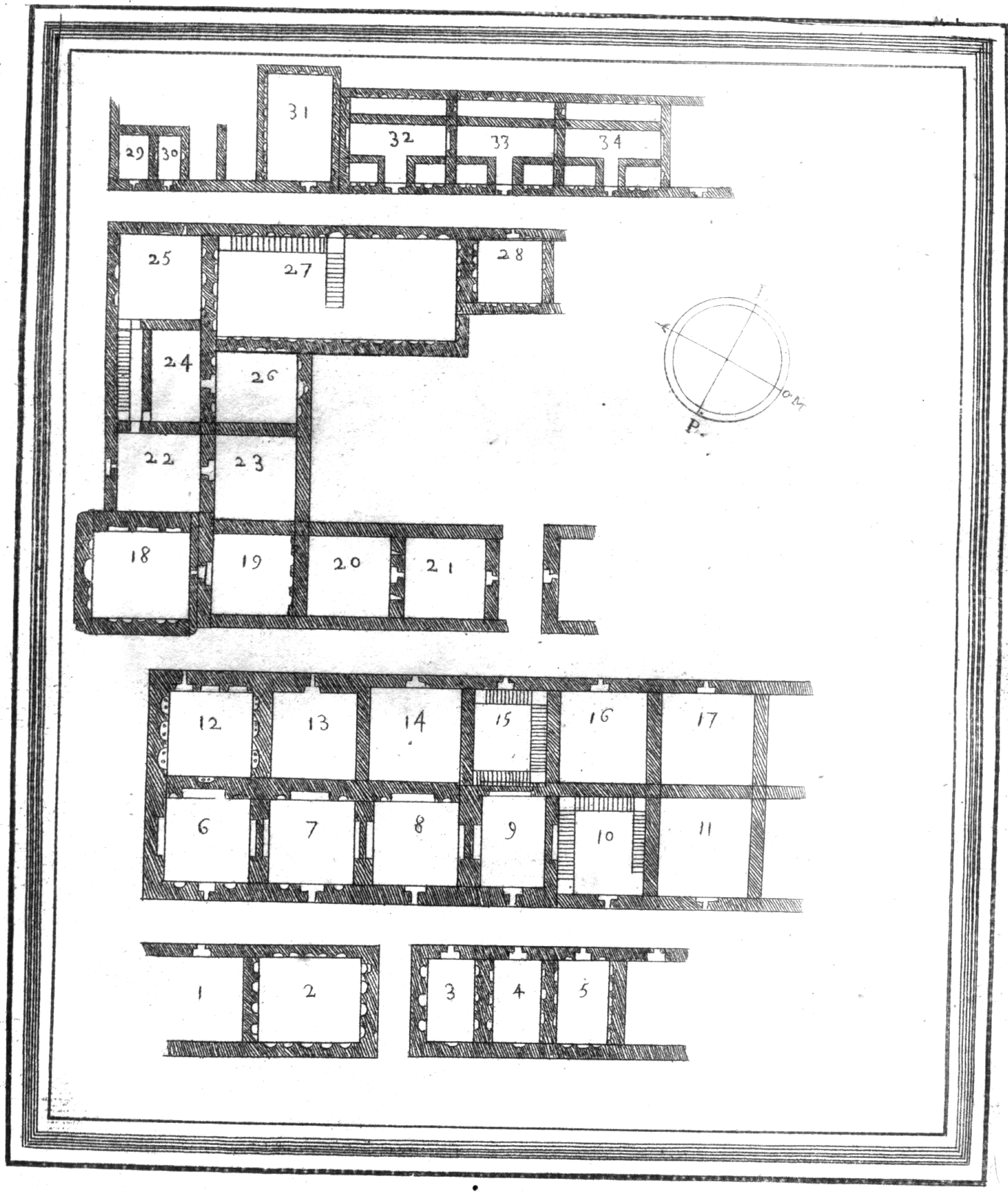
PL·IX

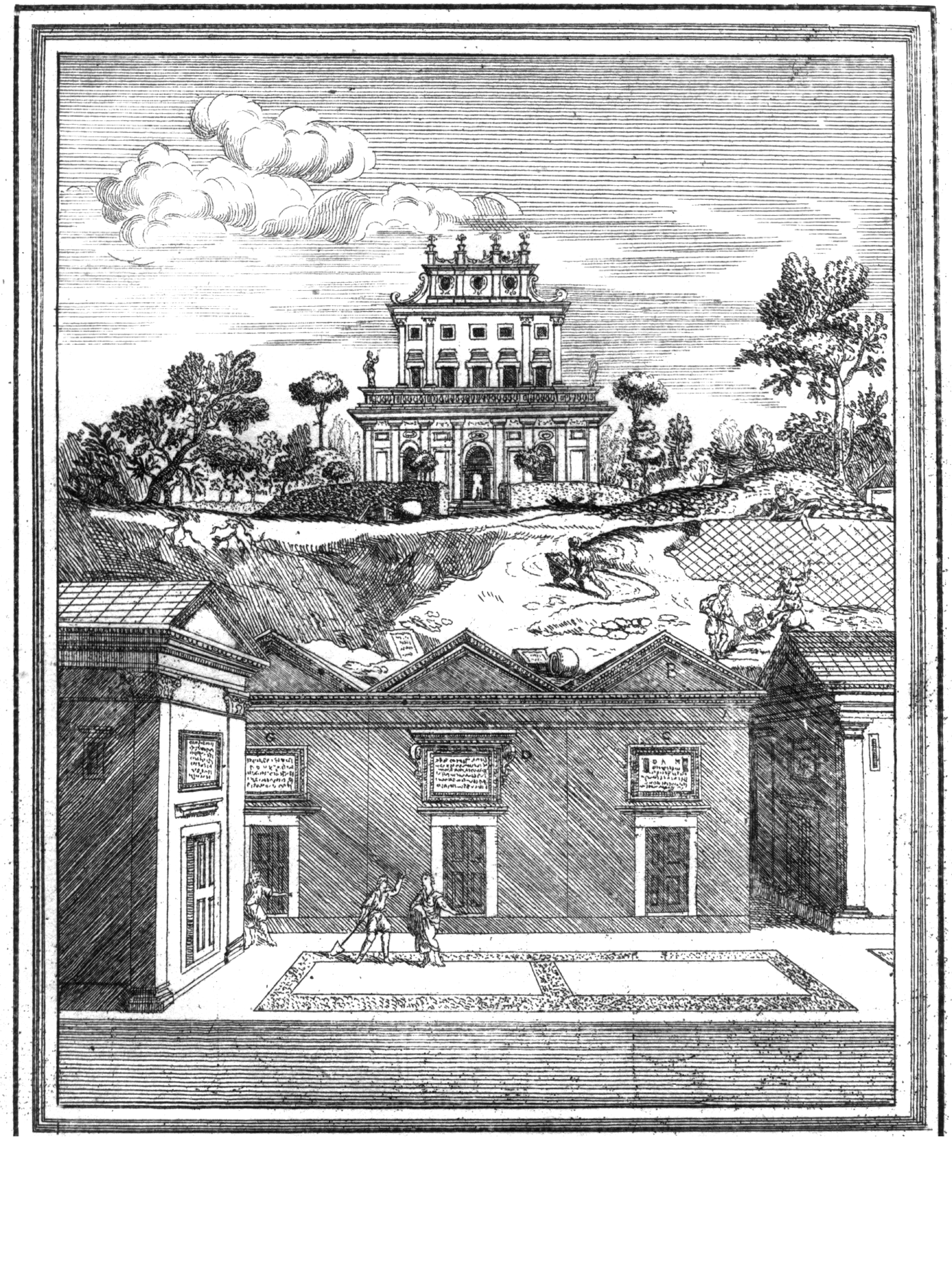



1. Aleph Alpha A
2. Beth Bêtha B
3. Gimel Gamma C
4. Daleth Delta D
5. He Epsilon E
6. F
7. Iod Iôta I
8. Caph Cappa
9. Lamed Lamda L
10 Mem My M
11. Nun Ny N
12. Ajin Omicron O
13. Pe Pi P
14. Resch Rho R
15. Sin Sigma S
16. Thau Tau T
V
X
Z

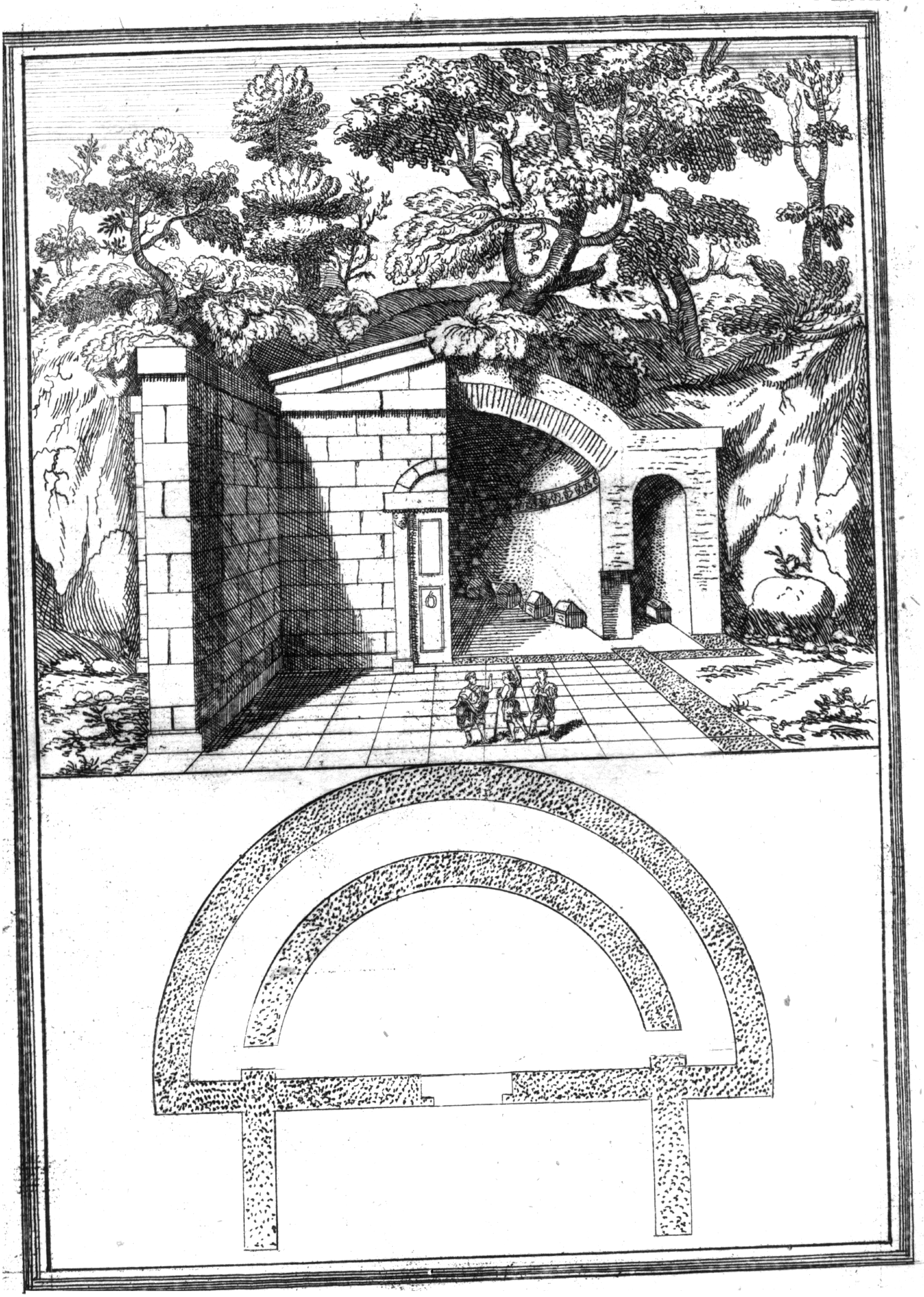
PL.XI

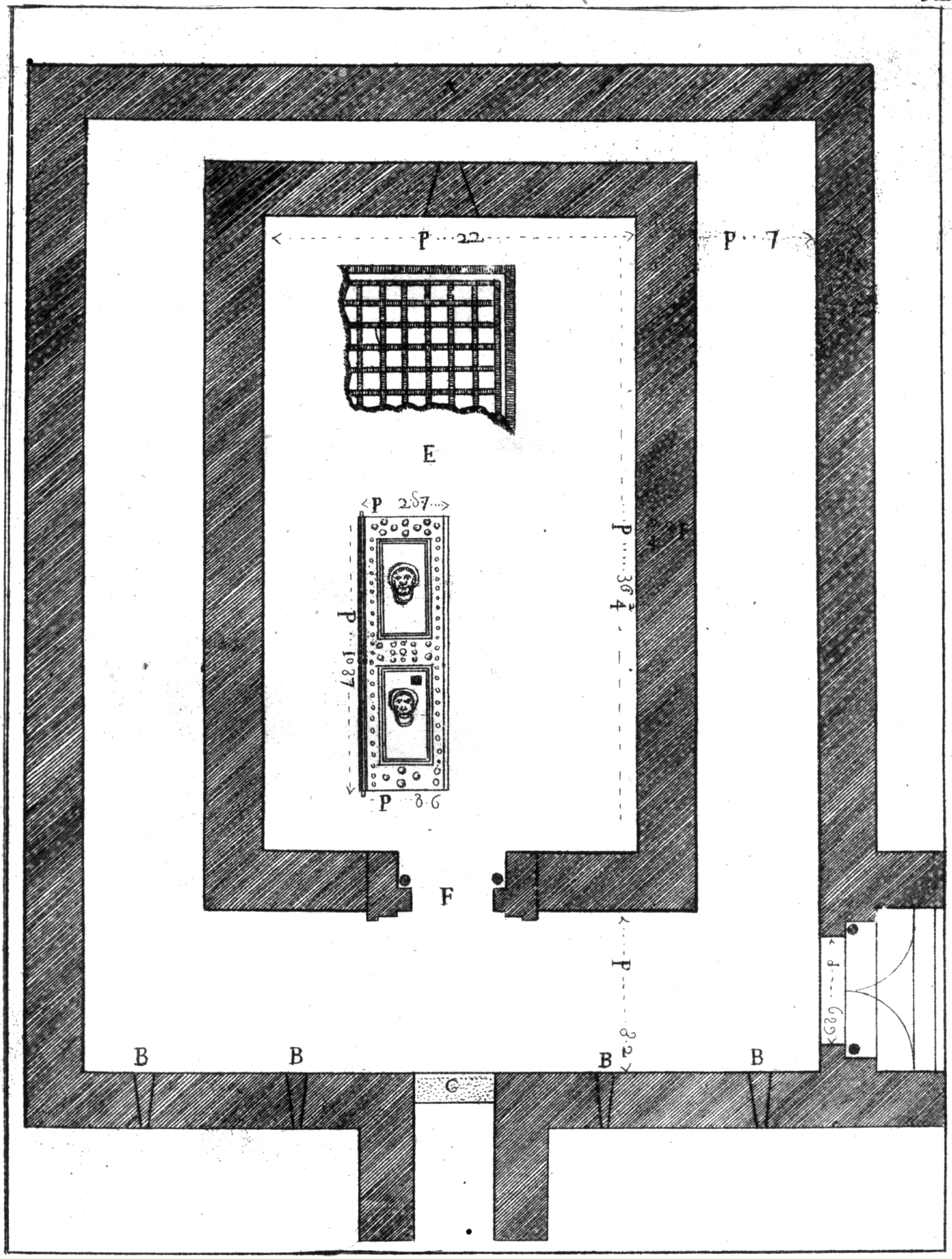


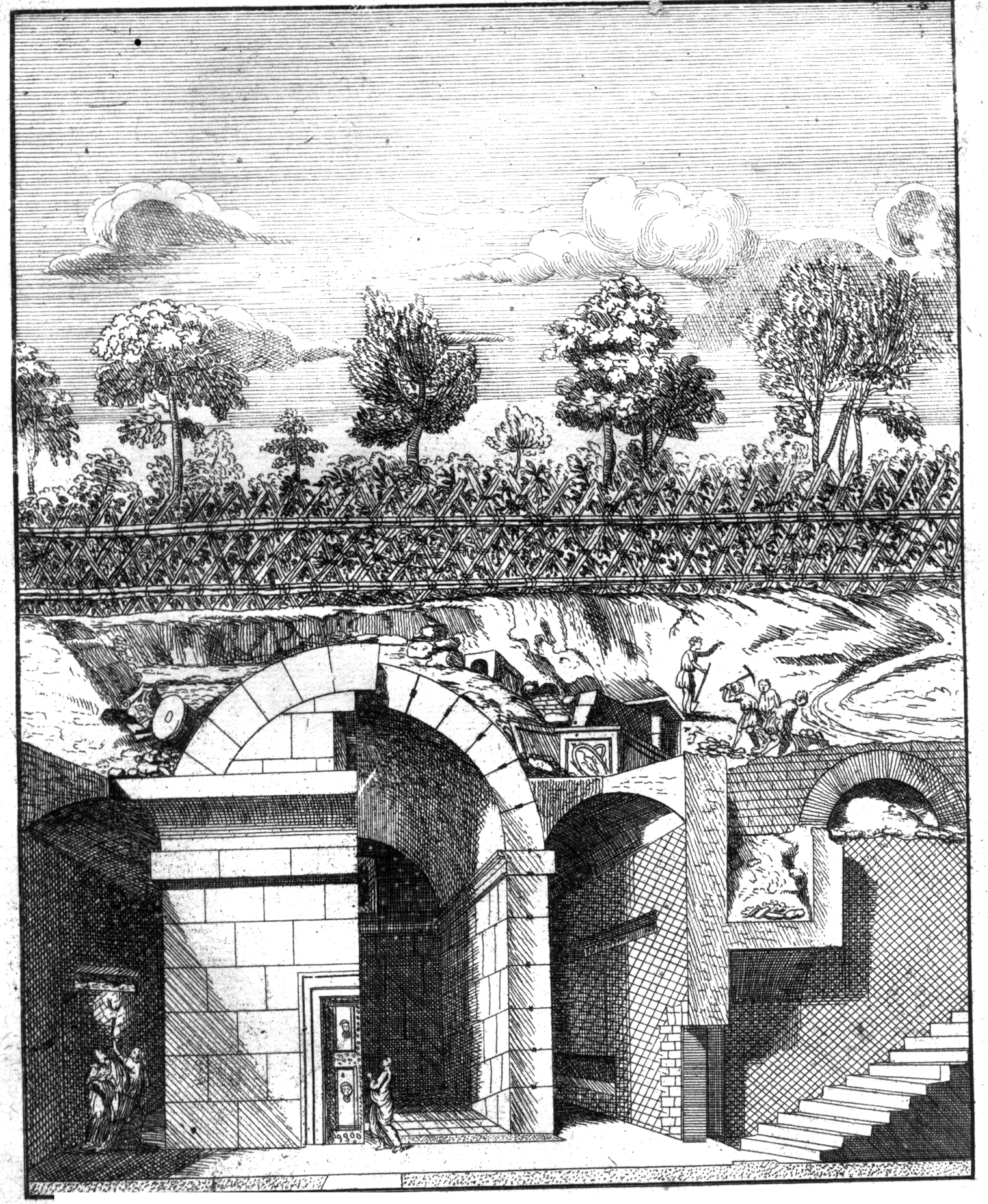

31
29
30
32
33
34
25
27
28
24
26
22
23
18
19
20
21
12
13
14
15
16
17
6
7
8
9
10
11
1
2
3
4
5
O·M
P.

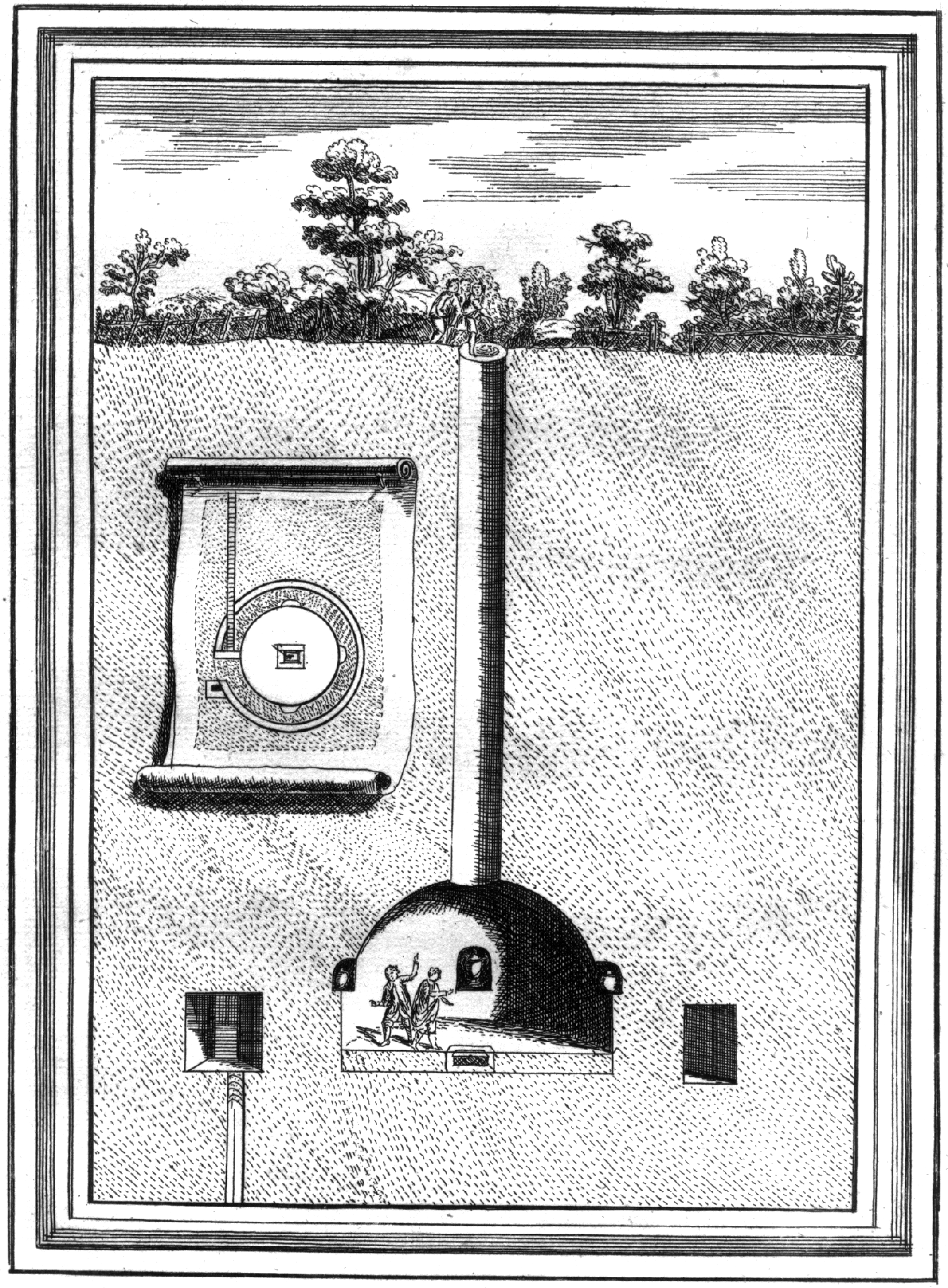


PL. XIV



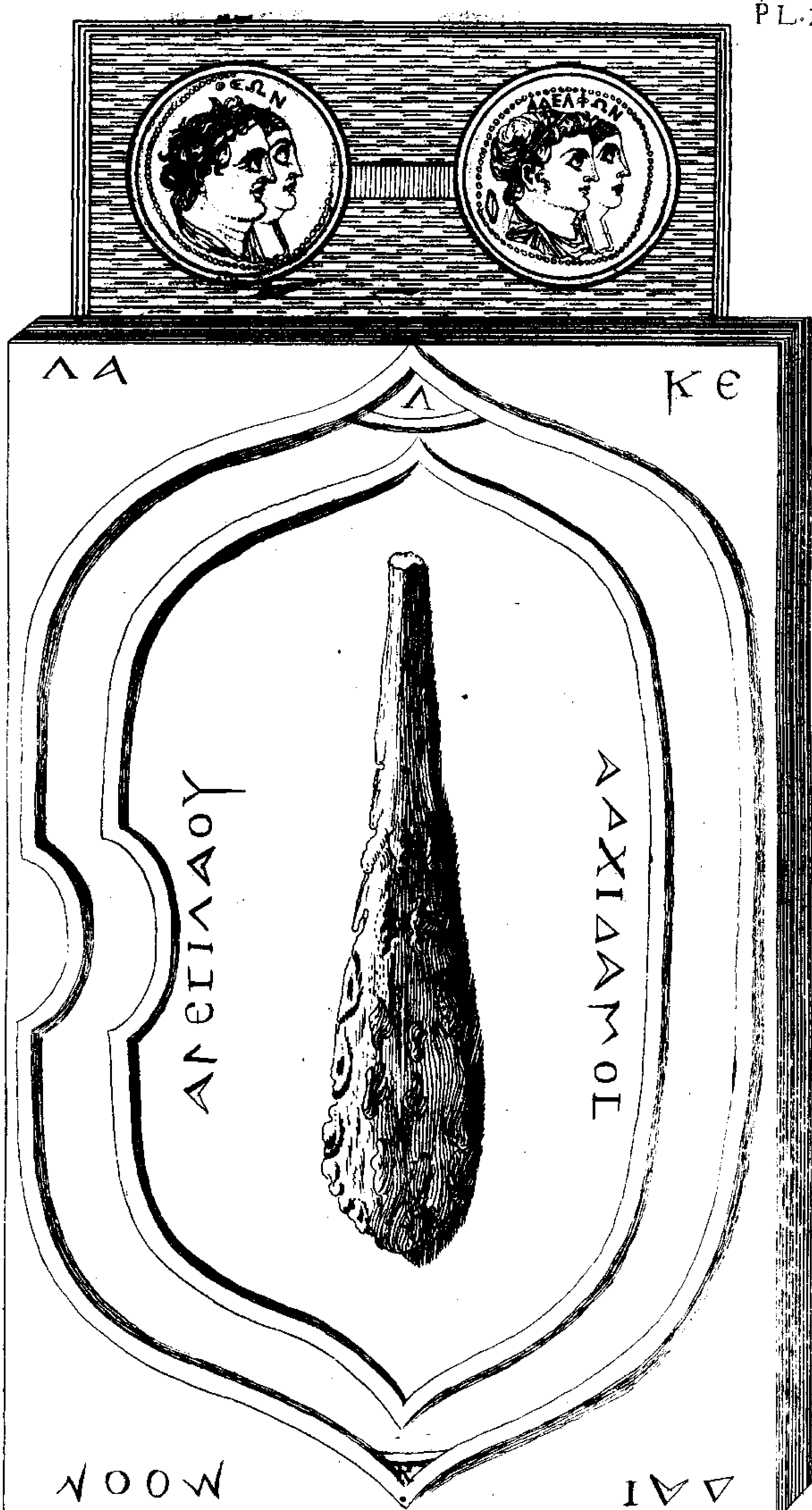

P 22
P 7
E
P 287
P 1087
P 86
P 36 4
F
P 829
B
B
B
B
G





PL. XVIII

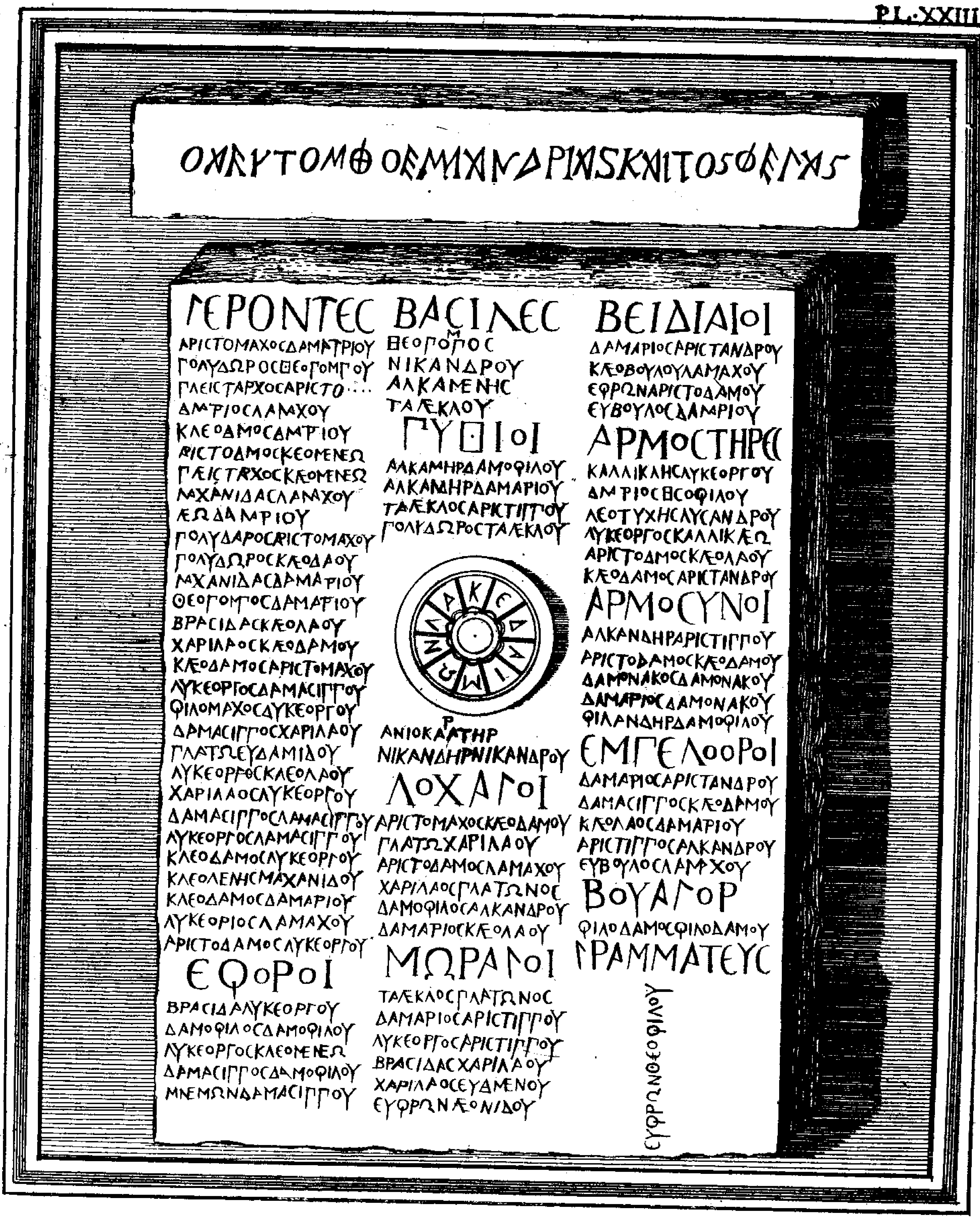


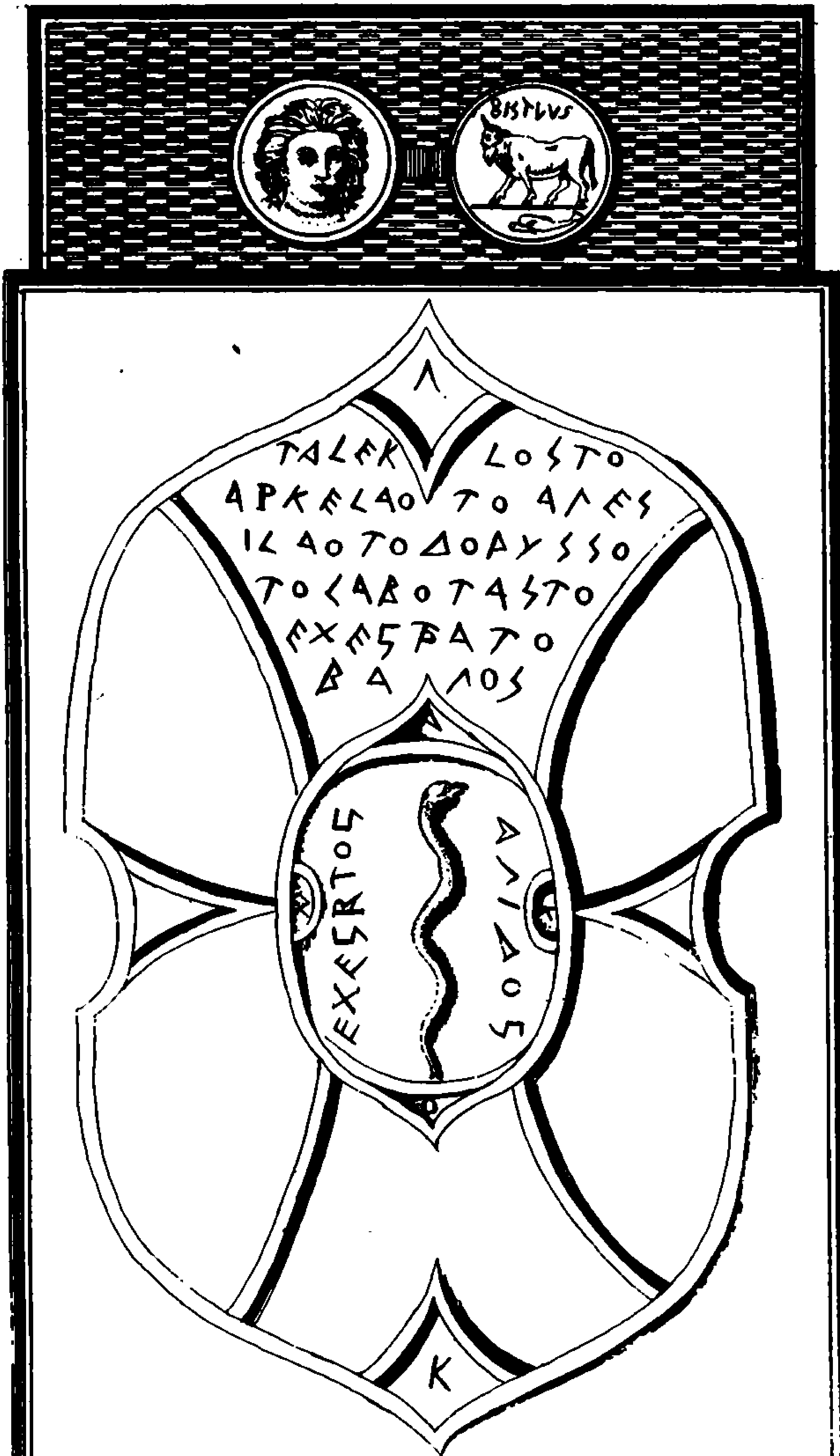

ΘΕΩΝ
ΑΔΕΛΦΩΝ
ΛΑ
ΚΕ

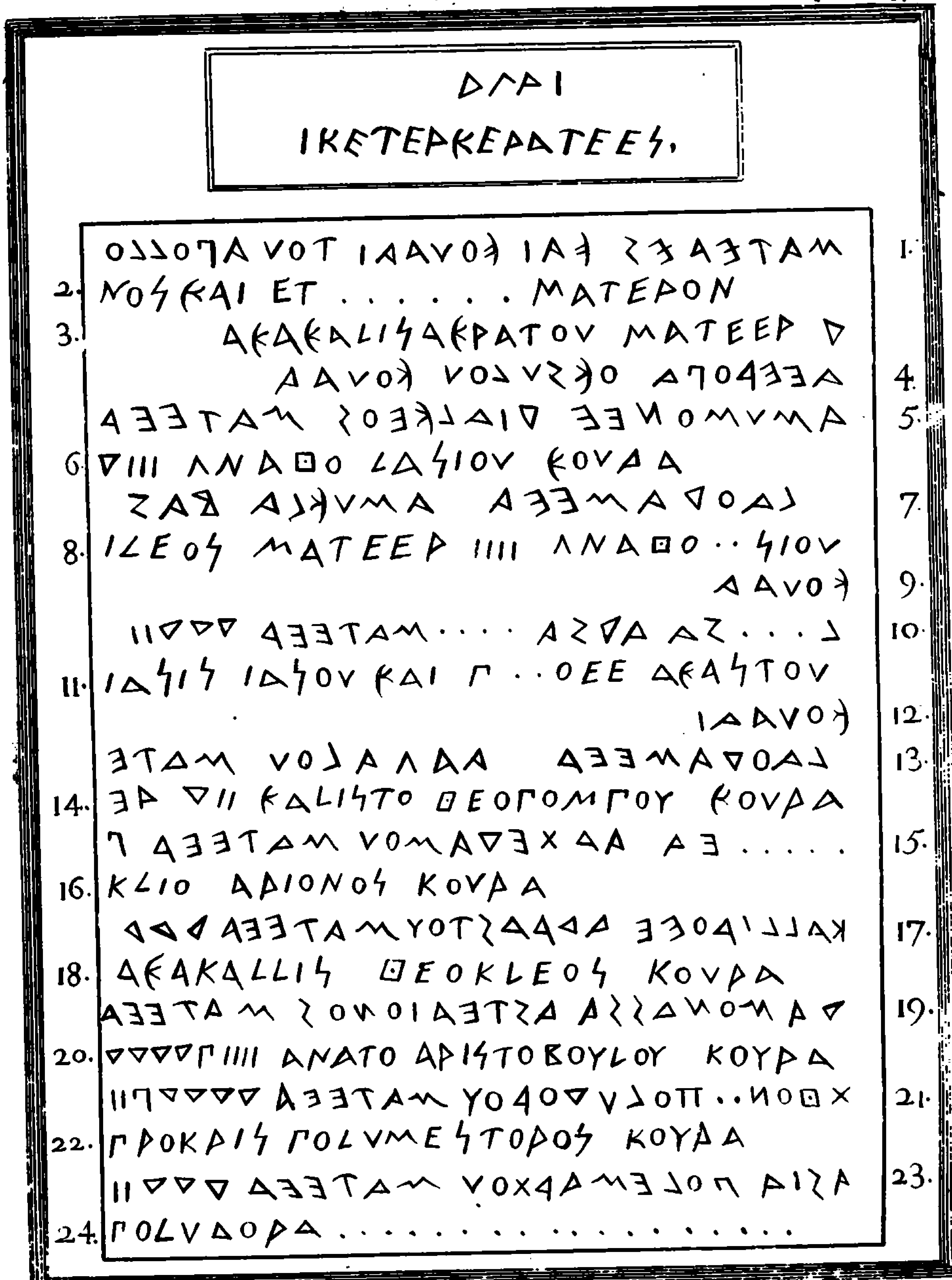

III
IV
V
I
II

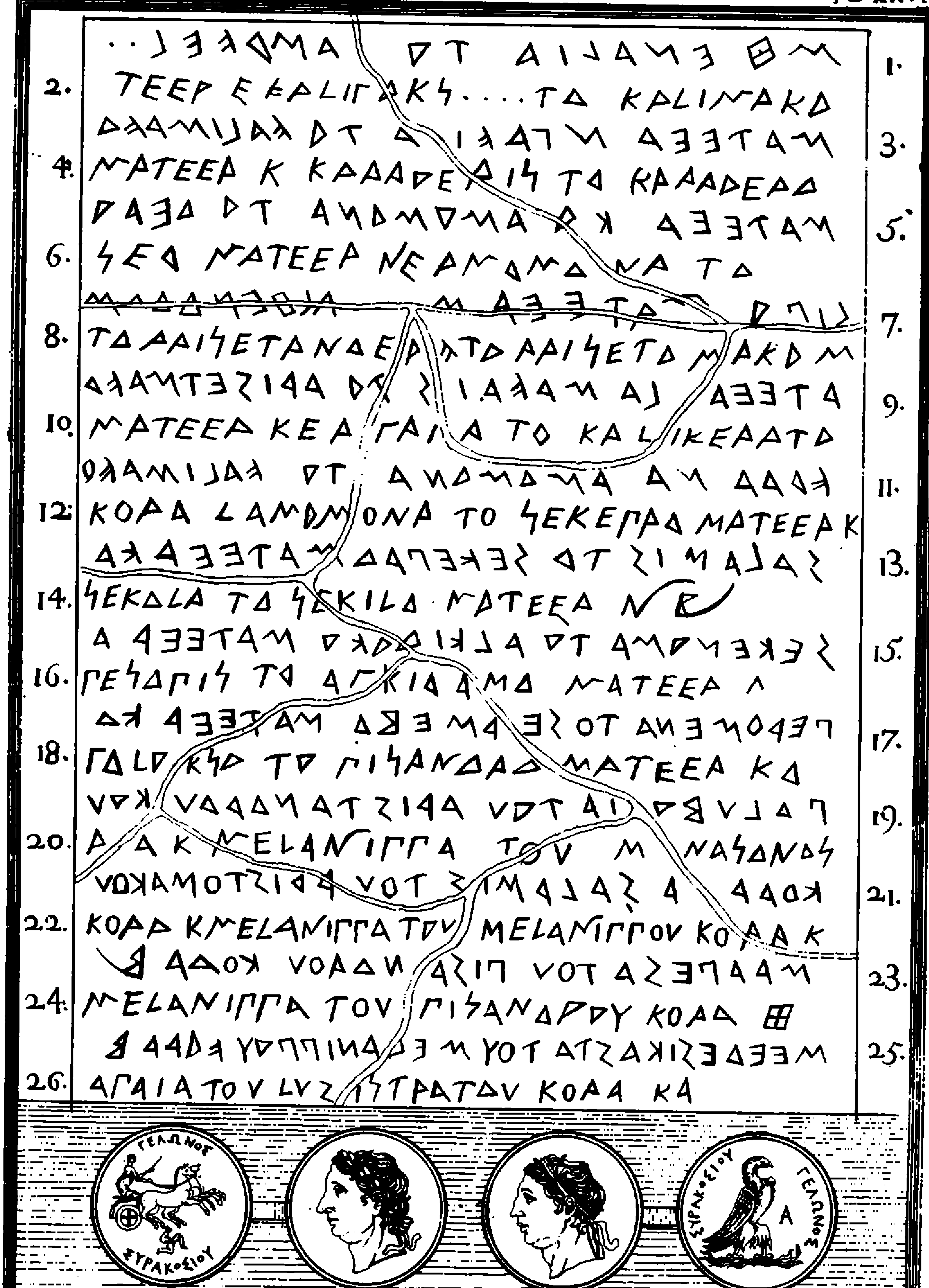

DANKLE

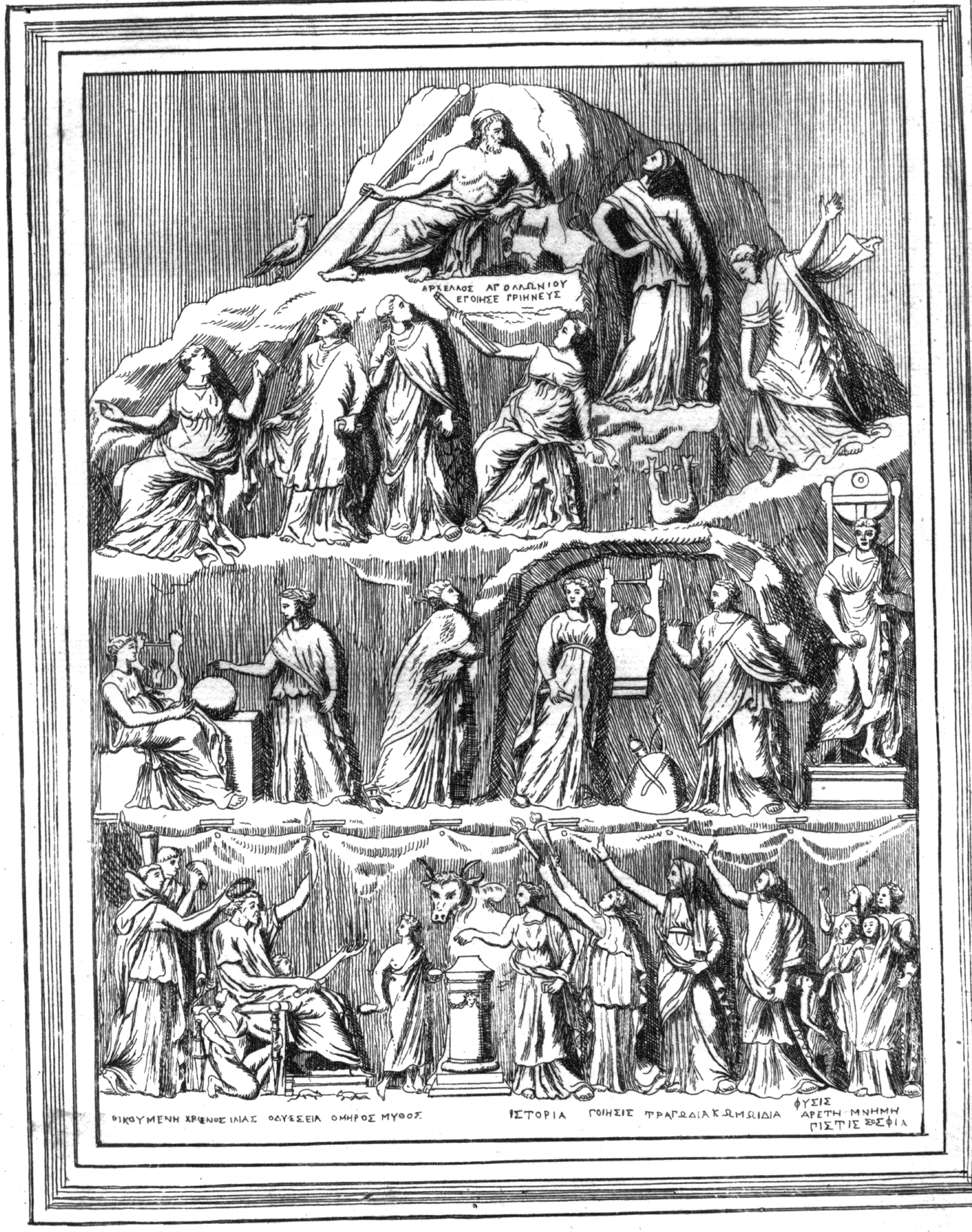


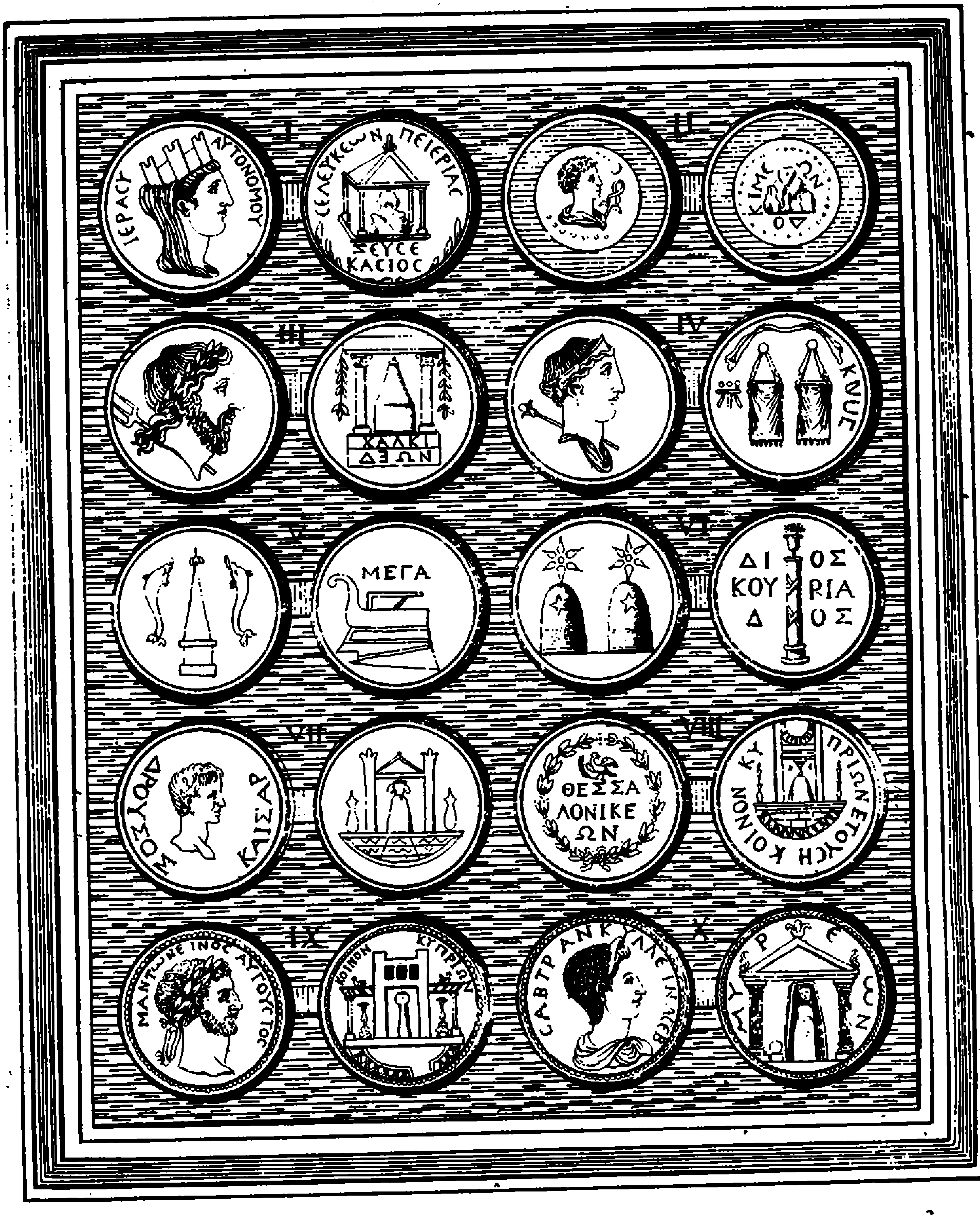

ΓΕΡΟΝΤΕϹ
ΒΑϹΙΛΕϹ
ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ
ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ
ΑΛΚΑΜΕΝΗϹ
ΓΥΘΙΟΙ
ΑΡΜΟϹΤΗΡΕϹ
ΑΡΜΟϹΥΝΟΙ
ΕΜΓΕΛΟΟΡΟΙ
ΛΟΧΑΓΟΙ
ΒΟΥΑΓΟΡ
ΓΡΑΜΜΑΤΕΥϹ
ΕΦΟΡΟΙ
ΜΩΡΑΓΟΙ
ΕΥΦΡΩΝΘΕΟΦΙΛΟΥ


Λ
TALEK LOSTO
APKELAO TO ALES
IL AO TO ΔOAYSSO
TO LABOTASTO
EXESPATO
BA LOS
EXESRTOS
ALIΔOS
K

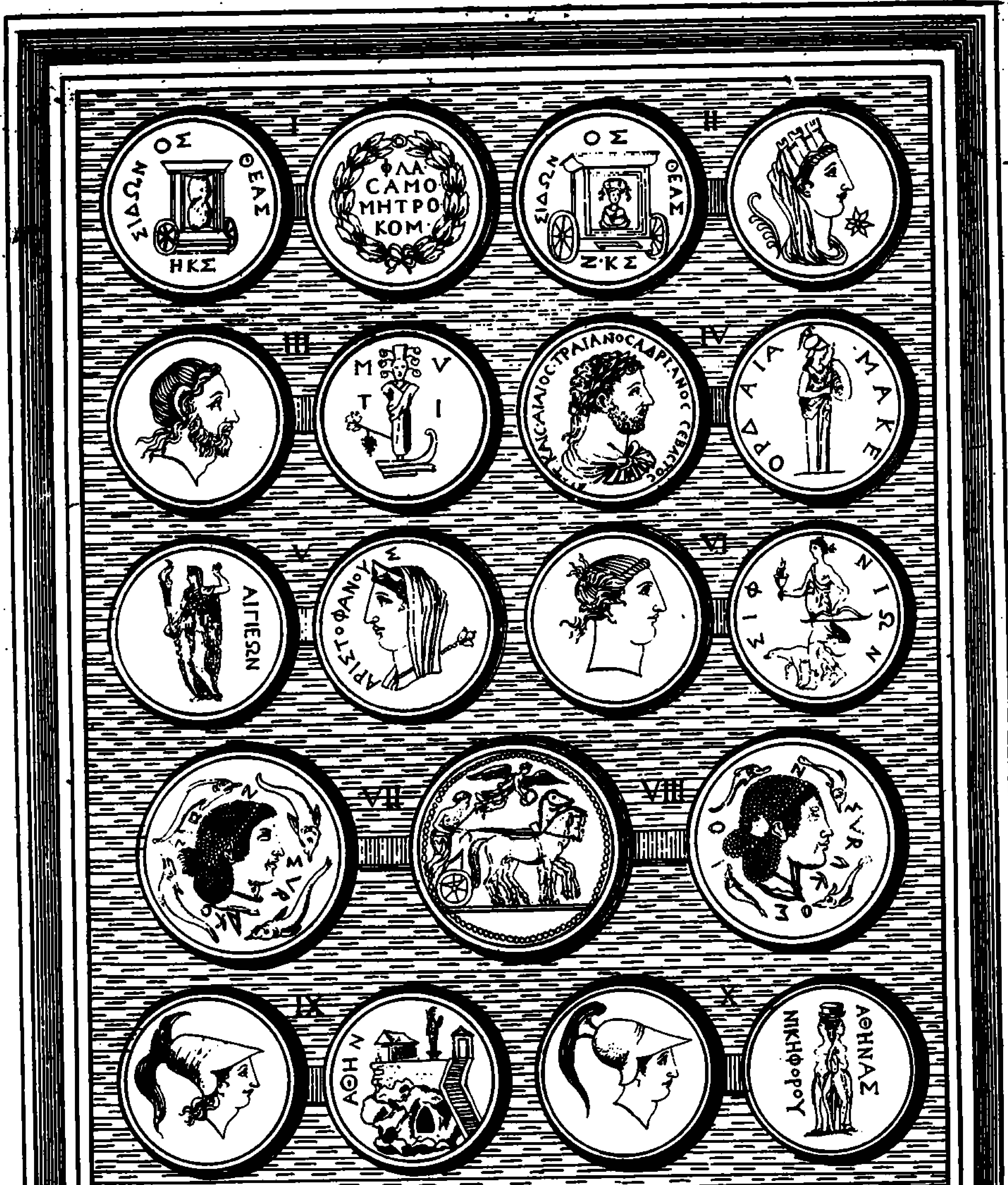



ΓΕΛΩΝΟΣ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ
ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΥ
ΓΕΛΩΝΟΣ
Α

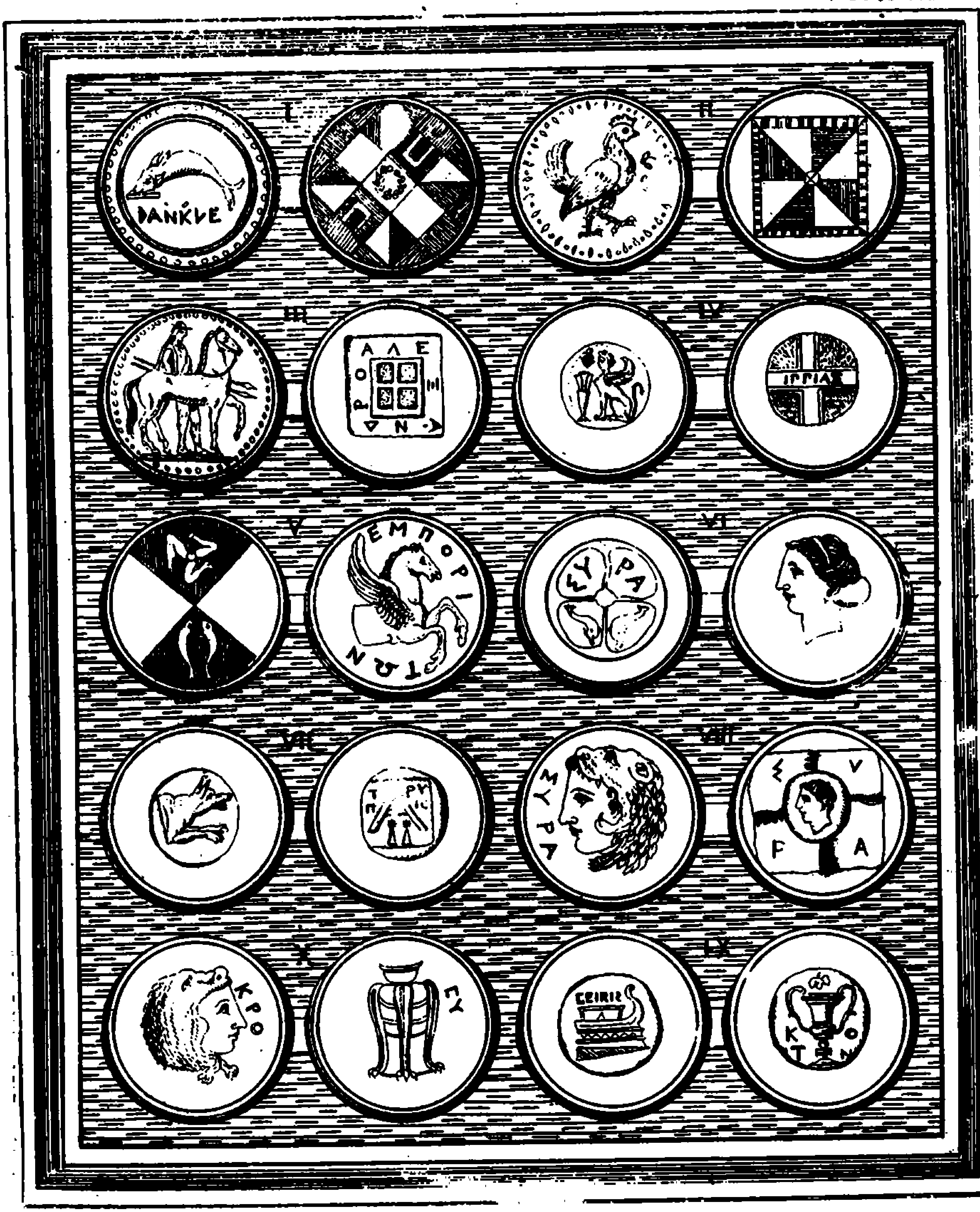

ΑΡΧΕΛΑΟΣ ΑΓΟΛΛΩΝΙΟΥ
ΕΓΟΙΗΣΕ ΓΡΙΗΝΕΥΣ
ΟΙΚΟΥΜΕΝΗ ΧΡΟΝΟΣ ΙΛΙΑΣ ΟΔΥΣΣΕΙΑ ΟΜΗΡΟΣ ΜΥΘΟΣ
ΙΣΤΟΡΙΑ ΓΟΙΗΣΙΣ ΤΡΑΓΩΔΙΑ ΚΩΜΩΙΔΙΑ
ΦΥΣΙΣ
ΑΡΕΤΗ ΜΝΗΜΗ
ΓΙΣΤΙΣ ΣΟΦΙΑ


I
ΙΕΡΑCΥ ΑΥΤΟΝΟΜΟΥ
CΕΛΕΥΚΕΩΝ ΠΕΙΕΡΙΑC
ΖΕΥC ΚΑCΙΟC
II
III
ΧΑΛΚΙ ΔΕΩΝ
IV
V
ΜΕΓΑ
VI
ΔΙΟΣ ΚΟΥΡΙΑΔΟΣ
VII
ΔΡΟΥΣΟΣ ΚΑΙΣΑΡ
VIII
ΘΕΣΣΑ ΛΟΝΙΚΕ ΩΝ
ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ
IX
ΚΟΙΝΟΝ ΚΥΠΡΙΩΝ
X
ΜΥΡΕΩΝ

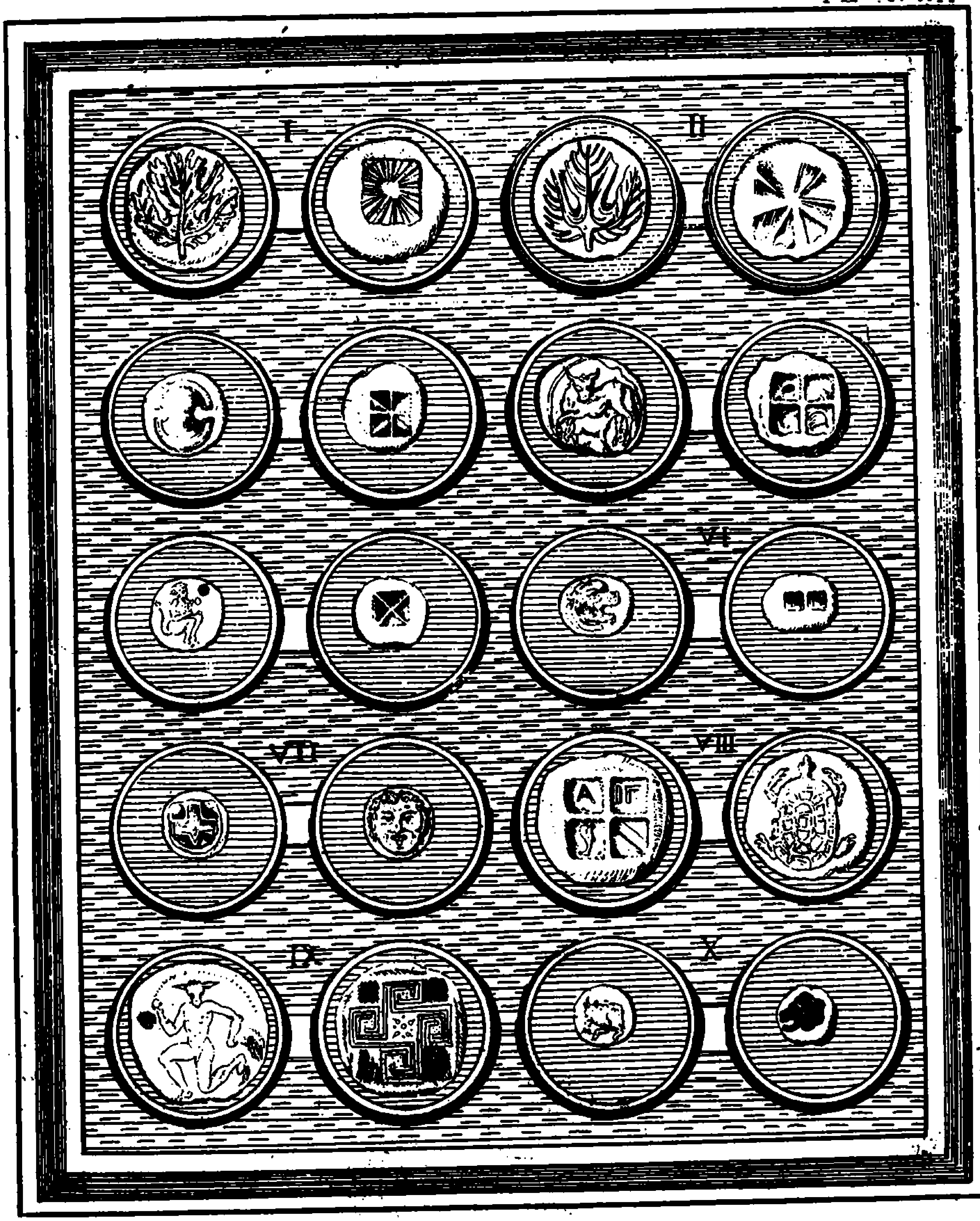
PL. XXIX


I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
ΣΙΔΩΝΟΣ ΘΕΑΣ
ΗΚΣ
ΦΛΑ
CΑΜΟ
ΜΗΤΡΟ
ΚΟΜ
ΣΙΔΩΝΟΣ ΘΕΑΣ
Ζ·ΚΣ
Μ V Τ Ι
ΑΙΓΙΕΩΝ
ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ
ΣΙΦΝΙΩΝ
ΑΘΗΝ
ΑΘΗΝΑΣ
ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ

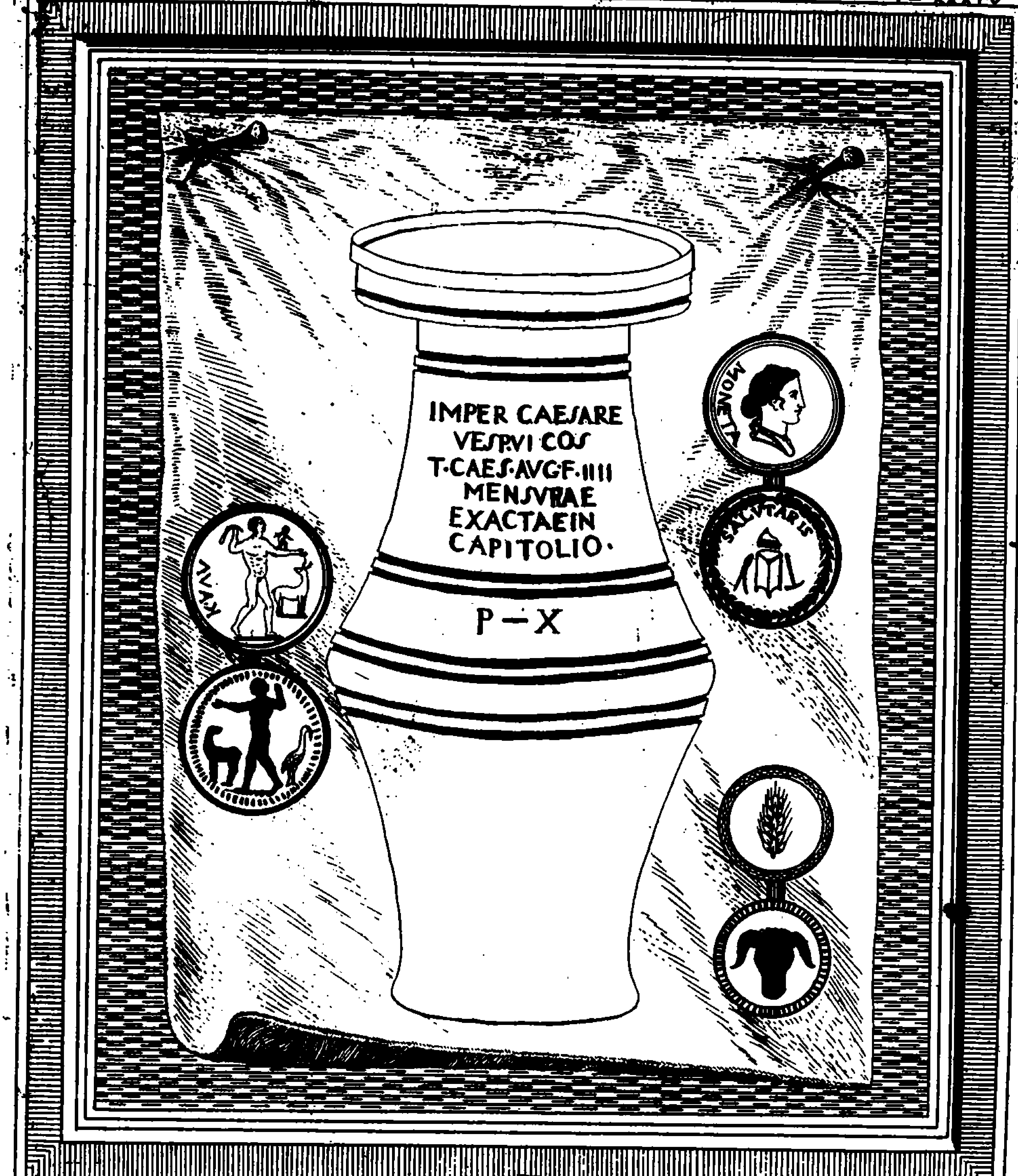
PL·XXX




I
II
III
IV
V
L.A.
ΓΥ


I
II
VI
VII
VIII
X


I
II
III
IV
V
VI
VII
VIII
IX
X
META
ΟΦΟ
ΟΦΟ
ΜΑΓΡ


IMPER CAESARE
VESP.VI COS
T·CAES·AVG·F·IIII
MENSVRAE
EXACTAE IN
CAPITOLIO·
P – X
MONETA
SALVTARIS

ERRATA.

ACCABLÉ de chagrins, de foucis & d'inquiétudes, l'Auteur de cet ouvrage, en le faifant imprimer, a rencontré des obftacles de toute part ; les difficultés fembloient fe multiplier à chaque pas qu'il faifoit, & les défagrémens fe fuccédoient les uns aux autres : fon application à méditer, à écrire, à rédiger fes penfées, fufpendant l'effet de tant de peines, les lui faifoit oublier ; il s'oublioit lui même. Cependant, cette agitation de l'efprit détournant quelquefois fon attention, a malheureufement influé fur la correction de fon livre, il eft la caufe de quantité de fautes qu'il fupplie le public de lui pardonner. Quelques-unes de ces fautes s'étendant fur les citations des Planches font les plus importantes ; on va les marquer ici, & l'on prie le lecteur, quand il fe trouvera arrêté, de vouloir bien recourir à ces corrections.

Page 79, au lieu de ces paroles de la note 122, *& dans la cinquieme médaille de la vignette de ce Chapitre*, lifez *Planche* XIX. N° 20.

Page 134, au lieu de ces paroles dans la note 233, *voyez la Planche* XIV. lifez *voyez la Planche* XIII.

Page 175. Notes 51 & 52, au lieu de *Planche* XIV. lifez *Planche* XV.

Pages 181 & 184 & 187, & dans toute la fuite de cette note, au lieu de *Planche* XIV. lifez toujours *Planche* XV.

Page 262, au lieu des mots *de ce Chapitre*, lifez du *Chapitre* IV.

Page 285, Note 135, au lieu des paroles *Planche* XIII. N° 21. lifez *Planche* IX. N° 3.

Page 285, Note 136, au lieu de *Planche* XIII. lifez *Planche* XV. N° 21.

Page 287, au lieu de *Planche* XIII. N° 22. lifez *Planche* XV. N° 22.

N. B. La *Planche* citée N° 8 dans le texte, eft numerotée VIII. A. & VIII. B. & la *Planche* XV. B. eft marquée XV. B. XVI.

On pourroit attribuer ici beaucoup d'incorrections, au défaut de connoiffance des imprimeurs dans les langues dans lefquelles ils imprimoient : mais il eft une erreur que l'Auteur doit s'attribuer à lui même, c'eft le nom de *Julia Aquilia Severa* répété dans les pages 136 & 139 du fecond Volume, à la place de celui de *Julia Domna*, femme de *Septime Severe*. Cette faute vient fi bien de l'ignorance de l'Auteur, qu'il ne s'en feroit peut-être pas apperçu, fi l'on n'eut eu la bonté de la lui faire obferver : chacun peut la lui reprocher ; quelques-uns la regarderont comme une faute énorme, mais les gens d'efprit la lui pardoneront, en ce qu'elle porte plus fur le mot que fur le fond des chofes à propos defquelles ce nom eft cité.

SUPPLÉMENT AUX RECHERCHES

SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS

DES ARTS DE LA GRÈCE;

SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.

Contenant des Obfervations nouvelles, fur l'Origine des Idées employées dans les anciens Emblêmes religieux; fur les Raifons qui les firent choifir; fur les fuites du Déluge univerfel; fur les Origines des Scythes, des Chinois & des Indiens; fur la Religion primitive de ces peuples; fur celle des anciens Perfes, &c. &c.



A LONDRES,

Chez B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street Weft* & *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.

AVANT-PROPOS.

EN commençant ces Recherches ſur l'Origine & l'Eſprit des Arts, j'eus particuliérement en vue ceux des Grecs : c'eſt dans les beaux ouvrages qui nous reſtent d'eux, qu'on peut obſerver les moyens dont ils ſe ſervirent pour les avancer : qu'on peut voir leur progrès ſucceſſifs, & reconnoître la main du génie qui les perfectiona. Il falloit, dans ces recherches, s'arrêter d'abord aux plus anciens monumens. Ceux-ci furent moins deſtinés à repréſenter les objets, qu'à rappeler le ſouvenir des choſes dont on vouloit conſerver la mémoire. La connoiſſance de ces monumens doit ſervir à déveloper les idées ſur leſquelles on en dirigea les formes, l'ordre, ou les proportions.

Ces idées tenant à celles de la Théologie des tems où furent faits les plus anciennes monumens religieux, leurs formes, par leur liaiſon avec l'objet qui les fit choiſir, s'expliquent au moyen de ces mêmes idées. La connoiſſance de ces liaiſons, peut donc ſeule nous donner celle des choſes exprimées dans les antiquités de cette eſpece, & nous apprendre, avec l'intention de ceux qui les érigerent, la langue dans laquelle ils

ils parlerent aux yeux des hommes avec lesquels ils vécurent.

Des masses informes de rochers, exprimerent d'abord l'un des attributs de la Divinité. Des formes plus recherchées servirent ensuite à marquer quelques-autres de ses attributs : on employa dans la suite des figures prises dans la nature des êtres, dont les especes sont déterminées par des formes invariables ; mais soit qu'on se servit du bois, de la pierre, ou de toute autre matiere, pour exprimer par des formes arbitraires, les idées que la Théologie vouloit donner des actes de la puissance divine, ou de ses attributs ; soit qu'on lui cherchât des emblêmes dans les êtres capables d'un mouvement propre à leur nature, ou dans celle des êtres à la fois capables d'action & de sentiment ; soit enfin, que par la réunion de ces deux manieres d'exprimer, on remplaçat les anciens emblêmes faits de pierres figurées, suivant quelque méthode de convention, par d'autres pierres, auxquelles on donna la figure & l'action des êtres capables de mouvement & de sentiment ; le même Esprit qui fit rechercher les premieres formes, qui dirigea l'ordre & les proportions de ces premiers emblêmes, domina dans le choix des formes & l'arrangement de tous les autres. Les Arts commencerent, quand la matiere incapable d'action, arrachée pour ainsi dire à son état d'inertie, employée à représenter des êtres capables de mouvement & de sensibilité, prit la figure ou l'apparence de ces derniers. L'Esprit de ces Arts existoit avant eux : il se mani-

festoit

festoit déja, dans les formes arbitraires par lesquelles ils représenterent d'abord les idées Théologiques. La langue, dont il se servoit, manquoit de précision, mais elle étoit intelligible : plus cultivée dans la suite, devenue plus abondante, rendue plus harmonieuse, elle ne cessa cependant pas d'être la même, & fut toujours celle des Arts.

L'Origine des Arts peut être connue, leur Esprit peut se développer, sans qu'il soit nécessaire de connoître les Origines des idées qui les firent inventer, ni les sources d'où vinrent ces idées. Il suffit de savoir que celles-ci existerent: car leur existence a du précéder celle de tous les emblêmes possibles, comme la cause précede toujours l'effet qu'elle produit. Il n'étoit pas de mon sujet de remonter jusqu'aux principes des idées de la Théologie, ni d'en rechercher les premieres traces. Je devois les examiner dans les monumens les plus anciens, sans aller au-delà de leurs commencemens. C'étoit assez de montrer les motifs pour lesquels on les fit, de rendre raison de leurs formes, & de remonter par leur moyen, aux peuples qui furent les premiers à les employer. En reconnoissant les plus anciens emblêmes, en faisant voir leurs connexions avec les idées qu'ils devoient représenter, leur propagation en différens pays, & les voyes par lesquels ils y furent transportés, nous avons dit ce qu'ils signifierent : mais nous ne nous sommes pas étendus sur les raisons qui les firent choisir, ni sur les sources dont ils sortirent. Nous pensions, en remplissant notre objet, avoir dit suffisament

pour

pour conduire nos lecteurs à ces découvertes. Elles dépendent de ce que nous avons exposé en différens endroits de notre ouvrage, sur la maniere dont se formerent les anciens emblêmes: plusieurs personnes nous ayant demandé ces raisons, nous allons réunir, dans ce supplément, les idées sur lesquelles nous les croyons fondées.

Les Anciens établirent quelques-uns de leurs emblêmes sur des analogies de formes: telles furent ceux de la Pyramide, de l'Obélisque, &c. d'autres furent pris de quelque rapport de convenance entre les choses, dans lesquelles on considéroit des propriétés connues, & les objets dont les formes ne pouvoient se rendre par des figures qui leur ressemblassent; tel fut entr'autres l'emblême de la Foudre. Il s'agissoit, dans ces deux cas, de représenter des êtres physiques: mais pour exprimer beaucoup de sujets, purement intellectuels, dont l'existence assurée ne donnoit cependant aucune forme analogue par laquelle on put la représenter, on se servit des analogies de mots & de formes combinées l'une avec l'autre. Ces dernieres, en cette occasion, furent employées, non parce qu'elles représentoient des sujets métaphysiques impossibles à représenter, mais parce que les noms par lesquels on désignoit les êtres connus sous ces formes, désignoient aussi ceux dont on cherchoit à rappeler l'idée. On verra, dans ce supplément, que les emblêmes employés à représenter Dieu, l'Etre Générateur du monde, l'Esprit qui vivifia la matiere, l'Ame & la Vie, furent composés, ou plutôt choisis sur de tels principes.

Cette

Cette maniere de s'exprimer exiſta, comme on le fera voir, dans la langue primitive des hommes. Elle fut celle de l'écriture la plus ancienne, & les Hiéroglyphes de tous les nations en furent une ſuite naturelle.

En faiſant connoître les peuples, qui ſeuls purent tranſporter ces anciens emblêmes par toute la terre, nous n'avons parlé d'eux que ſous le nom de Scythes. Arrêtés par la tradition conſervée ſur le commencement de leur hiſtoire, & ſur la figure emblématique donnée à la mere de tous les peuples de ce nom, nous n'avons pas du porter nos recherches plus loin : car c'eſt là que commencent les monumens & les traditions hiſtoriques, conſervées par les Grecs & les Romains. Ainſi nous n'avons pu déterminer, ni la véritable origine de cette grande famille des Scythes, à laquelle tiennent preſque toutes les autres, ni la doctrine dont elle emprunta les idées, ſur leſquelles furent fondés les emblêmes en uſage chez elle, avant de l'être par-tout ailleurs. On trouvera, dans ce ſupplément, des recherches ſur ces objets intéreſſans à connoître, en ce qu'ils nous montrent l'origine des inſtitutions religieuſes de beaucoup de peuples de l'Aſie & de l'Europe.

De tous les événemens hiſtoriques, le plus mémorable, le plus connu, le plus généralement atteſté, c'eſt le Déluge univerſel. Le ſouvenir s'en étoit conſervé chez tous les anciens peuples de l'Orient. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Aſſyriens, les Perſes, en gardoient la tradition.

Elle

Elle exista de tous tems chez les Indiens, chez les Chinois & chez les Scythes : elle semble s'être étendue comme le Déluge même. La conservation de cette ancienne tradition, est un titre capable de montrer l'antiquité des peuples chez lesquels elle se trouve : tous les autres sont nouveaux par rapport à eux. Elle ne s'est pas répandue dans l'Europe, parce que l'Europe ne fut peuplée que long-tems après l'Asie. Ce que disoient les livres de toutes les anciennes nations, au sujet de ce grand événement, est confirmé par ceux de Moyse. De toutes les histoires, la sienne est celle où l'on trouve les détails les plus circonstanciés, les plus simples, & sans doute les plus vrais, sur ce qui précéda & suivit le tems de cette effrayante calamité.

Quelque soit le terme éloigné, auquel les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens & les autres peuples de l'Asie, ont porté la date de leur Origine, ils n'ont cependant jamais prétendu la faire remonter avant le Déluge universel. Leurs histoires supposent toutes que cette époque fut antérieure à elles. Là commence en effet le renouvellement de la terre, le renouvellement des peuples, celui de toutes leurs institutions, de tous leurs arts, de toutes leurs sciences. Deux connoissances seroient très-importantes à l'histoire ; l'une seroit celle de la date précise de cette grande révolution ; l'autre, celle de l'endroit d'abord habité par la seule famille échappée à la destruction de toutes les autres. L'Ecriture Sainte ne nous nous apprend pas cette date précise. Elle ne détermine

détermine pas le pays où s'arrêta l'arche: mais en nous marquant le nom des monts ſur leſquels elle ſe fixa, elle nous laiſſe les moyens de connoître les lieux, où ces premiers hommes commencerent à s'établir.

Le Génie du Chevalier Walter Raleigh lui fit découvrir l'erreur dans laquelle on eſt tombé, en plaçant dans l'Arménie les monts Ararat de l'Ecriture, & la foibleſſe de autorités ſur leſquelles eſt fondée cette opinion. La diverſité des ſentimens, à ce ſujet, montre aſſez leur incertitude. Cependant elle devient encore plus manifeſte, par leur oppoſition au texte qu'ils contrediſent: d'accord avec lui ſur des noms, qui peut-être n'exiſtoient pas en Arménie au tems de Moyſe, ces ſentimens détruiſent ce qu'il aſſure ailleurs. Car l'Ararat de l'Arménie, ſitué au Septentrion des plaines de Senaar, n'eſt aſſurément pas l'endroit d'où purent venir par l'Orient les peuples qui s'y raſſemblerent, comme le dit expreſſément l'Hiſtorien ſacré. Frappé de ces raiſons, le Chevalier Raleigh a reconnu ces monts dans ceux, qui, placés à l'Orient de la Babylonie, font la partie du Caucaſe, qui s'étend juſqu'à l'Imaus des anciens. En ſuivant les traces de ce grand homme, en nous ſervant des découvertes inconnues à ſon tems, en nous attachant à la lettre du texte qui doit nous guider, nous avons tenté de déterminer, par des moyens nouveaux, ce point important de l'hiſtoire ancienne.

Si nos conjectures, à cet égard, ſont ſuffiſament fondées, on verra, aveo les lieux où ſe fixa l'Arche & ceux où s'arrêta

la famille quelle contenoit, sortir d'elle les fondateurs des plus anciens peuples. De telles recherches conduisent à l'origine des Chinois & des Indiens ; & par les conséquences naturelles qui en sont la suite, à celle des anciens emblêmes. On y fera connoître l'étonnant accord de ces principes, avec ceux des livres les plus respectables ; enfin, on indiquera les moyens par lesquels se répandit, dans tout l'Orient, l'opinion de l'existence d'un Pere invisible, dont le Fils créa le monde, & dont l'Esprit vivifia les germes des choses.

Les réflexions que je venois de faire, en lisant le livre très-intéressant écrit par Mr. Dutens, sur l'Origine des Découvertes attribuées aux modernes, m'avoient donné beaucoup d'idées, dont quelques unes se sont répandues dans ce supplément, quand l'occasion s'est présentée de l'écrire. Insatiables de louange, ambitieux de toute espece de gloire, peu jaloux sur les moyens de s'en procurer, les Grecs prétendirent avoir anciennement dominé par-tout ; les conquêtes de leurs héros n'eurent pas de bornes ; les Dieux naquirent chez eux ; les arts les plus nécessaires, les institutions les plus sages, les loix mêmes étoient comme eux indigenes à leur pays : cependant ils me semblent avoir été par rapport aux anciens peuples de l'Asie, ce que nous sommes par rapport à eux : & comme les modernes croyent à présent avoir fait des découvertes, dont l'origine se trouve dans les livres des Grecs, ceux-ci s'attribuerent autrefois des connoissances, dont ils étoient redevables aux anciens livres & aux tradi-

tions

tions de l'Asie. Ces connoissances arrivées jusqu'à nous, par le moyen de la Grèce, appartiennent à des tems antérieurs à celui où ce pays fut éclairé des lumieres de la Philosophie. Quelques Philosophes reconnurent ces Origines étrangeres à leur pays, mais aucun d'eux ne vit le principe duquel il paroit qu'elles sont émanées. Les *recherches* faites ici nous rapprocheront de ce principe.

La maniere dont on a fait l'extrait des premiers volumes de cet ouvrage, dans le journal intitulé *le New Review*, nous ayant mis dans la nécessité de montrer combien il est différent de celui dont on prétend avoir rendu compte, a véritablement donné lieu à ce supplément. En écrivant des observations que nous n'avions pas employées, nous avons reconnu l'utilité dont elles pouvoient être. On les trouvera répandues dans cet Appel au Lecteur, particuliérement depuis la *page* 27. Ceux qui ne se soucieront pas des réflexions faites sur le journal en question, pourront lire ces recherches à part : les unes tiennent à l'histoire du livre, les autres, bien plus importantes, tenant aux recherches mêmes qu'il contient, deviennent pour elles une augmentation considérable.

Dans le tems que nous nous occupions de cet écrit, Mr. Boughton Rouse, à qui ces recherches ont déja tant d'obligations, a bien voulu nous confier encore un dessin très-curieux qu'il a rapporté de l'Inde. Ce dessin, probablement copié d'après une peinture religieuse des Indous, est une espece de *Table* sacrée, faite à peu près dans les mêmes vues

que

que les *Tables* Isiaques des Egyptiens. Celle-ci représente, la Cataracte sacrée du Gange, suivant les traditions de la secte de Vichenou. Et comme elle peut répandre beaucoup de lumiere, sur ce a qui été dit dans les premiers volumes de ce livre, au sujet de la Théologie des peuples de l'Inde, nous la publions, avec des réflexions propres à la lier à ce qui la précede. On trouve ici des morceaux très-intéressants des livres sacrés Indous: nous en sommes encore redevables à la personne dont nous tenons la table que ces écrits servent à expliquer. Enfin, nous donnons aussi quelques observations sur la Théologie des Perses, sur leur Mythras, & les monumens qui le représentent. Toutes ces matieres différentes, enchaînées l'une à l'autre par des principes qui leur sont communs, font de ces morceaux épars en apparence, un tout, dans lequel il entre peut-être autant de choses, que dans beaucoup de volumes beaucoup plus considérables.

Nous avons été contrains de répeter ici quelques-uns des planches déja publiées dans les autres volumes. Il nous a semblé que cela pouvant être commode pour ceux mêmes qui ont le commencement de cet ouvrage, devenoit nécessaire à ceux qui ne l'ayant pas voudroient lire celui-ci. Sur quoi il est bon d'observer, qu'à cause des renvois des volumes précédens, nous nous sommes cru dans l'obligation de conserver l'ordre suivi dans les planches qu'ils contiennent, mais nous les avons fait précéder par celles qui leur manquent.

APPEL

APPEL AUX LECTEURS.

MONSIEUR Henry Maty, dont toute l'Europe connoit les feuilles périodiques, les beaux talens & le génie ſingulier, venant de publier un extrait de cet ouvrage, pour répondre à l'honneur qu'il a bien voulu lui faire, ſon auteur croit devoir joindre cet extrait au livre qui en eſt l'objet. Le public mis à portée de comparer l'original à la copie, pourra juger plus aiſément de la reſſemblance de l'un à l'autre.

En liant cette critique aux deux volumes qui l'ont faite écrire, l'auteur penſe qu'elle les fera examiner de plus près ; elle aidera peut-être à les faire lire : car bien que Mr. Maty *n'y voye abſolument rien qui ſatisfaſſe ſon eſprit*, (1) il ne laiſſe cependant pas de *les recomander, comme bien dignes d'être lus, par ceux qui s'amuſent à ces ſortes d'études*. (2) On croiroit d'abord voir une ſorte de contradiction, entre le conſeil donné ici & le ſentiment produit par la lecture de cet ouvrage ſur l'auteur de ce conſeil ; mais je prie ceux qui penſeroient ainſi, de vouloir bien ſuſpendre leur jugement : tout intéreſſé que je ſerois à l'approuver, ne pouvant avec juſtice être de leur avis, je dois leur montrer que l'eſprit de Mr. Maty a du n'être pas ſatisfait de la lecture qu'il a faite de mon ouvrage, & que néanmoins, il a pu & du en recomander la lecture à d'autres. Ses feuilles nous font voir qu'il ne voit pas comme le reſte des hommes, & ce qui eſt au deſſous de lui, peut fort bien convenir à ceux qui ne l'égalent pas à beaucoup près. Il ne peut agir ſans raiſon, & je crois pouvoir démontrer, qu'il m'importe tout au moins autant qu'à lui, de prouver qu'il a, je ne dis pas ſes raiſons, mais toutes les raiſons poſſibles de me critiquer, de me blâmer, peut-être même de me plaiſanter avec cette légéreté, qui cependant n'a pas été du goût de tout le monde. Voici ſon extrait.

(1) NEW REVIEW. January 1785. p. 68.— *At leaſt I ſee nothing in Mr. D's book, that at all ſatisfies my mind.* L'auteur n'oſe ſe flatter que cet appel, tout ſatisfaiſant qu'il eſt, puiſſe en rien ſatisfaire l'eſprit de Mr. Maty.

(2) Idem. *I recommend it as well worthy to be read by perſons delighting in theſe ſtudies.* L'Avis me ſemble bon ; je l'ai ſuivi & ne m'en ſuis pas mal trouvé. Mais j'en ai trouvé moins bon l'extrait de Mr. H. Maty.

Extrait du *New Review for Januari* 1785.

Art. III. p. 17. &c. &c.

Recherches sur l'Origine & les Progrès des Arts de la Grèce; sur leur Connexion avec les Arts & la Religion des plus anciens peuples connus; sur les Monumens Antiques de Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe & de l'Egypte. 2 Vol. 4to. avec 74 planches. 3 guinées. Appleyard.

On trouvera le texte de cet extrait, après la traduction qu'on en donne ici.

Comme je desire toujours de mettre le juré qui doit décider de la réputation des savans, en état de juger de tout le procès, autant que des jurés peuvent le faire, je vais exposer à mes lecteurs l'hipothese de Mr. d'Hancarville & quelques unes de ses preuves, en aussi peu de mots que je pourrai.

Mr. Maty semble n'avoir pas satisfait à son gré le desir très-louable qu'il annonce à ses lecteurs; car il les avertit, (3) *qu'ils ne peuvent juger du livre* dont *il s'agit, sur le compte qu'il leur en rend,* *dans lequel il y a,* dit-il, *quelques inexactitudes, qu'il ne regarde cependant pas comme essentielles.* Il nous donnera la permission de faire observer ici quelques-unes de ces inexactitudes, pour mettre les *jurés* en état de décider si on les a informés, comme on leur promet de le faire.

Mr. d'Hancarville commence par une apologie, de ce que ses recherches se portent d'abord sur les médailles, au lieu de considérer l'art du dessin, qui dut nécessairement exister avant le tems où l'on mit des types sur les monoies. La raison assignée par notre auteur pour avoir quitté l'ordre naturel, c'est que nous trouvons sur les médailles les figures des pierres, que les anciens adorerent originairemen comme les emblêmes des Dieux. On y trouve pareillement des anciens temples de différentes formes. Quoique ces temples n'existent plus en Grèce, quoiqu'en effet les historiens de la Grèce n'en ayent jamais parlé comme y en ayant vus, ils sont cependant semblables à ceux qu'on trouve encore à présent en Asie, en Suede, en Danemark en Allemagne, en Pologne, & l'on sait qu'autrefois il en existoit en Espagne, en Italie, dans le Gaules, & même dans les parties intérieures de l'Afrique.

(3) Idem. *All this, however, obliges me to add, that as the book cannot be judged of, from my account, in which, moreover there are some inaccuracies, though I think no essential ones.*

L'auteur

L'auteur allégue d'autres raisons du parti qu'il a pris ; on peut les voir dans sa préface page 5. Ce n'est pas parce qu'on a trouvé les figures des plus anciens simulacres sur les médailles, qu'il a commencé par elles ses recherches sur les Arts. Les Pierres représentées sur ces médailles, étant les plus anciens emblêmes connus, on s'en est servi pour remonter à l'origine des premieres représentations des Dieux. On voit encore de ces anciennes pierres dans presque toutes les parties de notre continent, mais on ne voit des plus anciens temples où elles étoient placées, qu'en quelques endroits de l'Europe. *Stonehenge* est l'un des plus fameux. On m'a assuré qu'en France il y a quelque restes d'édifices semblables. Chardin vit dans la Médie, des grands ronds ou cercles formés de pierres de taille, qu'on dit avoir été apportées par les Géans : " Ce qui cause, dit il, plus d'admiration en " considérant ces pierres, c'est qu'il y en a de si grosses que huit hommes " auroient peine à les remuer, & qu'on n'apperçoit point qu'elles ayent " pu être tirées que des montagnes voisines, qui sont à six lieues." *Voyag. de Paris à Hispahan. T. I. p.* 267. Mr. Maty me faisant dire qu'il subsiste encore à présent de ces temples en Asie, en Suede, en Danemark, en Allemagne & en Pologne, supprime les isles de l'Angleterre. C'est cependant le seul pays où j'en ai pu voir : jamais je n'ai du assurer qu'il en existât en Suede, en Allemagne, ou en Pologne. Les habitans de ces pays, sur la foi de cet extrait, pourroient m'imputer d'avoir avancé un fait dont aucun auteur n'a parlé, & dont personne n'a connoissance. Mais je prie le lecteur d'observer, que Mr. Maty a confondu ce que j'ai assuré des Pierres Sacrées, qui se trouvent dans tous ces pays, avec ce que j'ai avancé des temples, que j'ai dit se trouver seulement en quelques endroits de l'Europe. *Voyez la Préface, page* vii.

Mr. d'H. continue à rendre compte de son systême, ou plutôt de ce qu'il appele modestement ses conjectures ; si je les entens bien, elles répondent aux vues suivantes.

Les anciens ayant originairement employé des pierres pour représenter leurs Dieux, leur chercherent dans les tems suivans des symboles plus expressifs : tels furent le Feu représenté par la forme pyramidale sous laquelle s'éleve sa flamme, les rayons de la lumiere ou le symbole du soleil, représentés par des figures obéliscales—& une plante aquatique du genre du tamara, laquelle représenta l'être suprême, comme l'esprit qui dans le commencement des choses incuba sur les eaux. Dans la suite des tems on se servit des animaux : dans cette classe, le Bœuf & le Serpent, qui représenterent le Créateur du monde matériel & l'Auteur de la vie de tous les êtres sensibles, furent les plus anciens ; ces deux furent les plus durables & ceux qui se répandirent en plus d'endroits. Je crois que le lecteur ne trouvera pas cette phrase intelligible, s'il n'y

n'y fait entrer le mot d'*emblêmes* que Mr. Maty a supprimé, je ne sais pourquoi. *On les découvre dans tous les pays ou se trouvent les anciennes pierres sacrées. On en trouve encore dans ces parties de l'Asie où le Mahométisme ne s'est pas établi; Nous les voyons représentés sur un grand nombre de médailles; sur beaucoup de marbres & de monumens de l'Italie, de l'Egypte, de la Syrie de l'Inde, du Japon, de la Chine, de la Perse, de la Tartarie, de la Scandinavie & dans tous les pays autrefois habités par les Celtes. Le Serpent d'airain fut, chez les Israëlites, le symbole de la vie, & l'une des têtes des Chérubins paroit avoir eu la forme de celle du Bœuf.*

Les choses demeurerent ainsi, jusqu'à ce que de nouvelles superstitions faisant adopter des figures nouvelles, la Divinité commença à être révérée sous la forme humaine: mais alors même on procéda suivant les premieres idées originales, & l'ancien emblême fut en quelque façon confondu dans le nouveau. Ainsi dans quelques monumens nous voyons le Bœuf commençant à prendre la tête humaine, mais conservant encore les cornes, les oreilles & le corps de cet animal: en d'autres, où il a la tête & le corps de l'homme, il conserve les cornes, les oreilles, les cuisses velues & les jambes du Bœuf. En quelques bronzes, nous le voyons avec les oreilles, la queue, les pieds de l'animal unies au corps, à la tête & aux jambes de l'homme. Quelques statues, entierement délivrées de l'animal emblématique, en gardent encore le caractere de tête, avec les cornes & le fanon, qui du menton lui pend sur le sternum. Ce qui fit la différence entre les Grecs & les autres nations de la terre, c'est que les Grecs ajouterent la beauté à leurs idées de la Divinité; de là vint que leur sculpture, & leur sculpture seule, arriva à cette élévation à la quelle nous sommes témoins qu'elles parvint.

Tous mes lecteurs sont priés d'être témoins du déplaisir que j'ai de me voir ainsi travesti: jamais je n'eus l'impertinence d'assurer, que ce qui fit la différence entre les Grecs & les autres peuples de la terre, c'est que les Grecs ajouterent la beauté à leurs idées de la Divinité: c'est Mr. Maty, qui dit cela. Quant à moi, j'ai avancé dans la *page* xxii. de la préface, que la *Sculpture des Grecs fut restée au point, où elle s'arrêta dans l'Egypte & dans l'Asie, si le génie des Grecs n'eut imaginé de comprendre* la beauté *dans le nombre des Attributs* ou *des Qualités des Dieux.* Il ne s'agit ici que de la différence entre les Arts des nations, & non de la différence entre les nations mêmes. Ce furent la liberté, les bonnes loix, les lumieres de l'esprit, & la politesse qui en est la suite, qui distinguerent les Grecs de tous les autres peuples, avilis par la servitude, dégradés par la molesse, ou restés barbares par une conséquence de leur mauvais gouvernemens.

J'ai montré dans cette préface, que les plus anciennes pierres exprimerent par leur *Grandeur l'Immensité* des Dieux. Des monts, comme le Casius & le Carmel, rendirent cette même idée. Les formes de tous les emblêmes des

des tems ſuivans, furent choiſies pour exprimer différens attributs de la Divinité, & l'Eſprit qui fit rechercher ces formes, continua d'être celui de l'Art, dans tous les tems où il eut à exprimer des figures Divines. De cette ſuite de choſes nait une des diviſions de mon ouvrage : par elle nous pouvons reconnoître l'*Origine*, l'*Eſprit & les Progrès des Arts de la Grèce*. Cet *Eſprit* s'étant dans tous les tems plié aux vues de la Religion, en exprima les dogmes: la *Connexion des Arts & de la Théologie* fait la ſeconde diviſion de ce même ouvrage. Les Anciens emblêmes, tranſportés ſur toute l'ancien continent, par-tout admis ſous les mêmes acceptions, nous découvrant *une même Religion, une même Origine* commune à tous les peuples, nous font remonter à la ſource de l'une, & aux commencemens des autres : cela forme la troiſieme diviſion de cet ouvrage. Relatives à ces trois choſes, toutes les recherches répandues dans le premier volume, ſe lient plus ou moins avec elles, ſuivant la nature des ſujets. Mr. Maty ne parle en aucun endroit des vues analogues à ce troiſiéme rapport ; il ne dit rien, ou preſque rien, de ce qui regarde la relation entre les religions des différens peuples, des détails où l'on eſt entré à cet égard, & de la comparaiſon qu'on a faite de leurs monumens & de leurs traditions ; tout cela diſparoit ſous ſa plume : il n'a pas voulu reconnoître la liaiſon de trois choſes intimement enchainées l'une à l'autre ; cette liaiſon fait cependant tout l'ordre de ce livre. On n'a pas prétendu rendre cet ordre bien ſenſible, parce qu'on n'a voulu fonder ni un hypotheſe, ni établir un ſyſtême. Cependant, Mr. Maty prétend que l'auteur a voulu faire un ſyſtême ; mais celui-ci dit expreſſément *page* xvii. *de la préface, nous ne prétendons pas inventer un nouveau ſyſtême, mais expoſer ce qui fut anciennement* ; *ce n'eſt pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut écouter*. Il ſuit effectivement cette méthode de conſulter les monumens : par-tout il a cherché à conſtater les raiſons de leurs formes, & leur rapports avec les notions qu'en donnent les Religions des peuples auxquels ils appartinrent. Par eux on lie les anciennes traditions avec les antiquités des peuples. Si le lecteur lit cette préface, après avoir lû l'extrait de Mr. Maty, il verra qu'on ne lui a parlé dans cet extrait que d'une très-médiocre partie, & ſans doute de la partie la moins importante des vues qu'elle contient.

Sur cette ſuppoſition qu'on a voulu faire ſyſtême, Mr. Maty s'eſt appliqué à le chercher par-tout : & comme il ne l'a trouvé nulle part, il en a fait un. C'eſt ce ſyſtême curieux qu'il préſente à ſes lecteurs, & qu'il attribue à l'auteur. Il dit.

LIVRE

LIVRE I. CHAP. I. *Des Formes & de l'Origine des plus anciennes Monoies Grecques.*

LA plus ancienne forme des monoies Grecques fut, ſuivant Plutarque (in Lyſandro) la forme obéliſcale. Ces monoies obéliſcales repréſentent *une fleche ou* Bélemnite, *communément appelée pierre de tonerre, dont on fit des flèches dans les premiers tems. C'eſt pourquoi ces formes ſont l'image manifeſte de la force dont le tonerre eſt une des plus grandes expreſſions.*

L'auteur de cet ouvrage n'a pas avancé que les monoies obéliſcales, euſſent jamais *repréſenté* une Fleche ou Bélemnite; car c'eſt autre choſe d'avoir eu la forme de fleches, ou d'avoir été faites dans l'intention de repréſenter des fleches. Ce n'eſt pas auſſi parce que la forme obéliſcale des plus anciennes monoies reſſembloit à celle des fleches, qu'elle devint le ſymbole du tonerre, mais parce que les pierres de cette forme appelés *Bélemnites* paſſoient pour être produites par la foudre. Enfin l'auteur n'a jamais conclu de ces idées incohérentes, que les *Fleches ou Bélemnites fuſſent l'image manifeſte de la force, dont le tonnerre eſt une des plus grandes expreſſions*; la derniere partie de cette phraſe eſt inintelligible, l'autre eſt abſolument fauſſe; & pour ſe convaincre que tout ce diſcours eſt de l'invention de Mr. Maty, il n'y a qu'à lire les cinq premieres pages de l'ouvrage; on y trouvera des choſes toutes différentes de celles qu'il dit en avoir extraites.

Mr. Maty fait dire à l'auteur, qu'on entoura *les formes données à la foudre, de feuilles de Tamara, pour montrer que le tonerre eſt crée dans la région des nues, qui s'élevent des eaux,* au voiſinage *deſquelles croit le Tamara.* Cependant l'auteur n'a pas dit que le *Tamara* croit auprès des eaux: en donnant à cette *plante* le nom *d'aquatique,* en la claſſant dans le genre du *Nymphæa,* il marque par-là qu'elle croit dans les eaux mêmes: l'expreſſion de Mr. Maty étant un erreur en *botanique,* en feroit une relativement à l'explication du ſymbole pris de cette plante; car c'eſt uniquement par ce qu'elle croit dans les eaux, qu'on la prit pour les repréſenter. C'eſt parce qu'elle eſt encore la plus belle de toutes les plantes aquatiques, qu'on l'employa pour être le ſymbole & comme le trône de la Divinité.

L'auteur fait voir par les monumens, que les Japonais & les Tartares, qui deſcendent des Scythes, repréſentent encore leurs Dieux ſur la *fleur* du *Tamara,* comme le font auſſi les Indiens, & comme le firent anciennement, les Egyptiens; mais ce n'eſt pas, comme le dit Mr. Maty, *pour confirmer* ce qu'on a dit de la feuille du Tamara dont la repréſentation de la foudre eſt entourée, que l'on a cité le candélabre de marbre de la collection de Mr. C. Townley; on le cite pour montrer que le *Feu* placé dans ce monument

nument intéreſſant ſur la feuille du Tamara, y repréſente le *Feu ſacré* révéré par les Perſes, comme l'emblême de la Divinité. Ce marbre, d'ouvrage Romain, prouve que les Romains, comme tous les anciens peuples de l'Aſie & de la Grèce, repréſenterent le *Feu ſacré*, ſur une plante aquatique. C'eſt ici, page 6 & 7 du premier chapitre, que l'auteur commence à faire voir une liaiſon marquée entre les Arts & la Théologie des anciens peuples de l'Aſie, de l'Europe & de l'Egypte. Au lieu de marquer cette connexion conſtamment dévelopée dans le cours de cet ouvrage, dont elle lie toutes les parties, le *Réviſeur* s'eſt contenté de dire.

En confirmation de cela, il paroit que le Tamara entoure le Feu ſacré ſur un candélabre de la collection de Mr. Townley, & qu'il eſt certain qu'il fut un des emblêmes de la Divinité, parmi les Egyptiens, les Perſes, les Tartares & les Japonais.

Mr. Maty ſupprime ici les Grecs, l'auteur ne les a pas oubliés comme on peut le voir page 7. Pourquoi cette ſuppreſſion, dans un paſſage où il eſt abſolument néceſſaire de nommer les Grecs, puiſque c'eſt de l'Origine de leurs Emblêmes, de l'Eſprit de leur Art, de la Liaiſon de leur Théologie avec celle des plus anciens peuples connus, dont il s'agit principalement dans cet ouvrage ? C'eſt ainſi qu'en faiſant dire à l'auteur ce qu'il n'a pas dit, en ne lui faiſant pas dire ce qu'il a dit, en ſupprimant les rapports qui conſtituent l'ordre de ſon livre & qui en reglent toute la marche, Mr. Maty parvient à faire un ouvrage qui ne ſera plus celui de l'auteur, mais celui de Mr. Maty : fidele à ſa méthode de tout confondre, de dénaturaliſer tout, de repréſenter tout de travers, ce commencement, comme on va le faire voir, peut faire juger de tout le reſte de ſon extrait.

Les Obéliſques qui repréſentent les rayons du ſoleil, ſe trouvent ſur une grande quantité de médailles publiées par l'auteur ; quelques traces de l'Obéliſque même reſtent ſur les médailles de Sybaris & de Catane.

On peut voir, pages 9, 10 & 11. les raiſons pour leſquelles les obéliſques repréſenterent les rayons du ſoleil, & les motifs qui firent placer ſur les médailles, les repréſentations des oboles. Ces raiſons & ces motifs ſont tirés de l'Eſprit de l'Art, ainſi que toutes les explications des formes dont il eſt parlé dans tout le cours de cet ouvrage. C'en eſt la partie la plus uſuelle, celle qui ſert à expliquer les monumens antiques, à faire connoître l'intention qui les fit exécuter ; l'auteur a promis, dans ſon titre & dans ſa préface, de déveloper cette partie ſi importante, de laquelle il eſt à remarquer que Mr. Maty n'a pas dit un ſeul mot dans tout ſon extrait : par cette maniere d'arranger les choſes, le livre ſemble ne pas répondre à l'objet qu'il annonce, l'auteur ſemble manquer à ce qu'il a promis, & le Réviſeur manque aux engagemens qu'il a pris, *d'informer les jurés de maniere à juger tout le procès.*

Quelque

Quelques oboles furent découvertes près de Léontium au commencement de ce siecle, avec les mots νικη Διος Αθηνιος νικη. M. D. *pense qu'elles ont été faites à l'occasion de la victoire remportée sur les Athéniens : ces Oboles se trouvent encore en Arabie, en Perse, dans le Japon & dans la Chine : c'est pourquoi les Chinois étant descendus des Scythes, suivant Mr. de Buffon, il est probable que l'invention du monoyage vient originairement des Scythes, qui la communiquerent aux peuples de l'Asie.*

Les monoies Obolaires trouvées en Sicile, ressemblent par leur forme, non seulement à quelques-unes de celles des Arabes, mais encore à quelques-unes de celles des Japonais & des Chinois, regardés par Mr. de Buffon, comme uu même peuple avec les Tartares : ce n'est cependant pas sur l'opinion de cet auteur, si justement célébre, qu'on s'est fondé pour dire que le monoyage vint originairement des Scythes. Cette conclusion tirée de la descendance des Chinois seroit ridicule ; car les Chinois peuvent très-bien être descendus des Scythes, sans que cela donne aucune probabilité que l'invention du monoyage soit originaire de la Scythie, comme on le fait dire à l'auteur ; il s'est contenté de faire observer, page 22. qu'on a *découvert de nos jours chez les Chinois, le complément du systême musical qu'eurent autrefois les Grecs : & que comme les Chinois & les Japonais employent encore à présent la fleur du Tamara, pour représenter le siege de la Divinité, nous trouvons encore dans les formes des monoies Japonaises, Chinoises & Arabes, des raisons de croire que, malgré la distance qui sépare de la Grèce, la Chine le Japon & l'Arabie, le monoyage eut cependant des formes pareilles dans tous ces pays.* On voit ici une *Connexion* qui rapproche les monumens des Arts de ces peuples si éloignés les uns des autres : deux traditions anciennes parlent du monoyage des Scythes : ces traditions reçoivent une force qu'elles n'auroient pas d'elles mêmes, par la ressemblance des formes des monoies conservées en Asie avec celles des anciennes monoies Grecques. Mais c'est parce que des historiens d'un très-grand poids nous apprennent que les Scythes s'étendirent anciennement jusqu'aux confins de l'Egypte & de l'Arabie, où ils fonderent la ville de Nyse, & que d'une autre part ils occuperent tous les pays intermédiaires entre l'Egypte & l'Océan Oriental, sur les bords duquel la Chine est située, c'est enfin de ce qu'ils tirerent de l'Asie des tributs, qui ne pouvoient se payer qu'avec des monoies, & de ce qu'on a trouvé des monoies semblables dans la Chine le Japon & l'Arabie, que l'on déduit que les formes de ces monoies vinrent des Scythes : elles existerent chez eux bien avant de passer dans la Grèce. Ces notices expliquent ce qui est dit dans les livres de Job & de Moyse, des anciennes monoies employées au tems de Job, & d'Abraham. Car on voit que le Kesitah, dont il est parlé dans les livres sacrés, porte encore en Egypte le même nom, & qu'il répond à l'obole des Grecs. Voyez la page 29, & la note 82, tout cela est bien différent de ce que le Réviseur fait déduire de l'opinion de Mr. Buffon sur l'origine des Chinois.]

Les

Les preuves de ce que le monoyage vint des Scythes, *peuvent* dit le Réviseur *s'appuyer des témoignages de l'Histoire. Car Hygin dit qu'Indus découvrit l'Argent en Scythie, & qu'Ericthonius en introduisit l'usage dans l'Attique; mais par un passage de Julius Pollux* (Onomastic. *lib.* ix. *cap.* 6.) *il est évident qu'il entend parler du monoyage: il est donc probable qu'Erichthonius vint en Scythie, durant les dix années pendant lesquelles Amphyction usurpa sur lui le trône d'Athenes— Lucain parle aussi,* (Parf. vi. 402.) *de l'invention du monoyage, par Ithonus fils d'Amphyction: ce prince paroit ne l'avoir introduite qu'en Thessalie, mais il peut l'avoir apportée de Scythie, car il étoit tuteur de Deucalion qui étoit Scythe.*

Le *Réviseur* fait dire ici à l'auteur que le Scythe Deucalion fut sous la tutelle d'Ithonus; c'ést une absurdité historique, d'autant plus remarquable, qu'Amphyction pere d'Ithonus étoit fils de Deucalion, dont le petit fils ne peut par conséquent avoir été le Tuteur. Que doivent juger d'un livre ainsi représenté, ceux qui n'en liront que l'extrait? Mais aussi que doivent juger du Réviseur ceux qui liront dans le livre page 24, qu'Ithonus fut non le *Tuteur, Guardian,* mais le *petit fils* de Deucalion.

Le résultat de ceci, c'est qu'Erichthonius, qui régna 1463, *avant J. C, reçut des Scythes la forme Obéliscale des monoies, & qu'il y fit graver des lettres; qu'Ithonus vers le même tems introduisit le monoyage en Théssalie, & que vers l'an* 1363 *avant J. C, Janus fit imprimer des figures sur les monoies?*

Ce qu'on appele ici le résultat de ce chapitre, est seulement le rapprochement de quelques époques. Il est donné pour tel page 34. mais le résultat de l'extrait de Mr. Maty, c'est qu'il n'expose que les choses les moins intéressantes de ce chapitre. C'est qu'ayant parlé tout au plus de la cinquieme partie des notices qu'il contient, il n'a pas saisi les vues de l'ouvrage qu'il a morcelé plutôt qu'analysé.

CHAP. II. *Antiquité* des Arts de l'Asie, leurs *Connexions* avec les Arts de la Grèce; des Monoies de Janus. *Mr. d'H. suppose que les Arts furent transportés dans toute l'Asie par les Scythes, au tems de la conquête mentionnée par* (Diodore de Sicile. *lib.* ii. & Justin. *lib.* ii. *sect.* iii.) *alors ils bâtirent la Nyse des Oxidraques, comme le borne de leur empire vers l'est,* 1500 *ans avant la conquête des Assyriens. A cette occasion l'auteur entre dans une longue discussion sur le Bassareus ou robe des Bacchanales, &c. portée par les Bacchants.*

Mr. d'H. ne suppose nulle part que les Scythes porterent les Arts dans toute l'Asie, que conquit leur armée dans l'espace de quinze années. Cette histoire conservée par Trogue Pompée, est confirmée par la tradition des Indiens rapportée par Diodore: ils mettoient Bacchus à la tête de cette expédition; c'est la plus ancienne dont la mémoire se soit conservée. Et comme elle fut manifestement antérieure au tems du Bacchus de Thébes, auquel les Grecs ne laisserent pas de l'attribuer, c'est aux Indiens plutôt qu'à eux qu'il faut s'en rapporter. On voit dans l'Inde un Bacchus, qui

précéda

précéda de beaucoup de fiecles celui de la Grèce. Les Oxidraques fe prétendoient defcendus de ce conquérant. Il bâtit dans leur pays la ville de Nyfe, où fon culte étoit célébré, comme dans celle de l'Arabie: on ne fait pas une longue difcuffion fur ces Nyfes, & tout ce qu'on en dit eft renfermé en douze lignes. p. 38, 39 & 40. où il eft encore parlé d'autres matieres. On montre en peu de mots, par le moyen de la *Baffara* donnée chez les Grecs, non aux *Bacchants* comme le dit Mr. Maty, mais au Bacchus Indien, que cette longue robe étoit celle des habitans de la Bactriane. Venus de cette province, les Scythes porterent le culte de Bacchus dans toute l'Afie dont il firent la conquête. Ce culte eft le *Scythifme*.

Le tems de la conquête des Scythes, montre celui où les monoies furent en ufage parmi eux. L'Aftronomie fut dès-lors connue dans l'Afie: des obfervations faites peu après cette époque, nous y montrent l'état des Sciences; la grande antiquité de fes Arts eft confirmée par les monumens dont il eft fait mention dans les hiftoires facrées & profanes. Dès le tems de Moyfe les Ifraëlites graverent fur les Pierres dures, & firent la ftatue du Veau d'or. Cet embléme, révéré par les Arabes fous le nom d'Urotal, étoit celui de Bacchus: il exifte encore dans l'Inde fous les noms de *Bafwa* & de *Darmadévé*. Et comme les Indiens ont des figures compofées de plufieurs têtes, de plufieurs corps, de différentes natures, les Grecs en eurent de femblables, & n'en eurent guere d'autres jufqu'au tems de Dédale. De même que les Chinois donnerent à Fohi leur fondateur des jambes de Serpent, ainfi les Grecs donnerent la même figure à leurs Titans, & les Scythes repréfentoient auffi la mere du Prince dont ils prirent le nom, fous une forme pareille. Ces faits montrent de nouvelles *Connexions* entre les peuples & les Arts de la Grèce, & les peuples & les Arts de l'Afie, où s'eft toujours confervé l'*Efprit* de ces anciennes repréfentations.

On conferve encore en Afie des monoies de forme quadrilatere comme on y conferve des monoies de forme Obélifcale. Les premieres reffemblent aux *Tefferæ* des Latins, appelées *Symboles* chez les Grecs. Le nom en refta chez eux, quand on ceffa d'y faire ufage de cette forte de monoies, mais la chofe qu'il exprimoit eft reftée chez les Tartares. On trouve fur ces monoies Tartares, des emblêmes analogues à ceux des médailles Grecques frappées à Délos, où des Scythes Hyperboréens apporterent les Dieux révérés dans cette Ifle. Ces médailles marquent le culte du Soleil Nocturne, du Soliel Diurne ou, de Bacchus & d'Apollon, dont on réveloit expreffément les noms dans le fecret des myfteres. Nous tenons ce fait d'un paffage très-détaillé qui fe trouve dans Macrobe. Le Lion étoit le fymbole du dernier de ces Dieux, le Bœuf fut le fymbole de l'autre. Toutes ces liaifons néceffaires font fupprimées par Mr. Maty: le fecond

de ces anciens emblêmes Scythiques s'étant conservé dans le Japon, c'est là où il faut en chercher l'explication.

Nous avons l'extrait suivant tiré de l'Atlas du Japon. On y admire aussi le temple du Bœuf, cet animal est fait d'or massif. Il a une bosse sur le dos, son col est entouré d'un colier d'or garni de pierres. Il attaque de ses cornes un Œuf, sur lequel il appuye le pied de devant, ceux de derriere sont enfoncés dans un amas de pierres, de terre & d'eau mêlées ensemble, sous lequel & sous l'Œuf il y a beaucoup d'eau conservée dans un bassin, qui a pour base un autel quarré, chargé de caracteres Japonais.

Dans cet extrait du Réviseur, la déscription de cet emblême n'est préparée par rien, elle n'est suivie de rien; c'est une piece hors d'œuvre, un monument du caprice des Japonais, il semble n'avoir rien à faire avec l'ouvrage dans lequel on en parle; mais si vous lisez cet ouvrage, page 60, vous y trouverez ceci. Suivant la Cosmogonie du Japon, "avant la Création, le monde étoit renfermé dans un Œuf d'une immense grandeur. Orphée représentoit ainsi le Cahos; *éternel, sans bornes, non engendré. De son sein toutes choses furent produites: il n'étoit ni les ténèbres, ni la lumiere, ni l'humide, ni le sec, ni le chaud, ni le froid, mais tout cela sous la forme d'un Œuf immense.* L'écale de cet Œuf étoit de bronze. Les Japonais disent "que le monde nageoit avec lui sur la surface des eaux. "L'action de la lune en ayant entamé la "superficie, la terre & les pierres se formerent de ses éclats réunis, sur "lesquels l'Œuf s'arrêta. Le Bœuf l'ayant rencontré dans cette situation, "le heurta si violemment qu'il en rompit la coque, dont le monde sortit. "Cependant le souffle de l'haleine du Bœuf échauffé d'un si grand travail, "ayant pénétré à travers une courge, appelée Pou en langue Japonaise, il "en naquit le premier homme qu'on nomma Pourang."

"Le Bœuf, dans cette Cosmogonie, est l'agent de la création: il existe "avant elle, il est *l'être*, ou plûtot le Symbole de *l'être premier né*, comme le "*Protogonos* des Grecs. Par un effet de son action, *le monde matériel* sort de "l'enveloppe du Cahos, de laquelle le souffle de son haleine fait naître *les* "*êtres doués* de sentiment & d'intelligence. Tout est tiré de l'Œuf, consacré "par les Grecs dans les Orgies de Bacchus, comme étant, dit Plutarque, le "type ou l'exemple de ce qui engendre & contient tout. Il y avoit donc "une *liaison secrete*, entre les fêtes où cet Œuf etoit consacré, la chose dont "il étoit le symbole, le tems de la nuit où on les célébroit, & le Dieu en "l'honneur de qui elles étoient instituées. L'Œuf du Cahos, partagé en deux, "est représenté sur une médaille de Syracuse, dont le revers porte l'em- "preinte d'un Bœuf, très-fidélement représenté dans la même action, & dans "une attitude absolument semblable à celle où il est dans le temple du Bœuf "à Méaco *. Et comme celui-ci est, non seulement posé dans l'eau, mais

* Voyez la Planche VIII. B. No. I. & comparez l'action de la figure du Bœuf de cette médaille, avec celle du Bœuf révéré à Méaco.

" encore ſur un baſſin, dont la forme priſe de la plante du Tamara eſt le " ſymbole de cet élément, ainſi le Bœuf, de la médaille Syracuſaine, eſt " poſé entre deux Dauphins, qu'on ſait être auſſi les ſymboles des eaux.

" Plus de ſix cens médailles, de differentes villes Grecques, portent l'em- " preinte de ce même emblême, & le Bœuf y garde conſtamment la même " figure, ſous laquelle il ſe voit au Japon. L'intention de ceux qui compoſe- " rent cette figure, l'objet qu'ils ſe propoſerent en la formant, enfin le ſens " Coſmogonique qu'elle eut primitivement, ſont très bien connus des Ja- " ponais : ces mêmes choſes furent, ſans doute, également bien connues de " ceux qui les donnerent aux Grecs, mais dans la ſuite, les changemens " arrivés dans leur Théologie, les leur firent totalement oublier. Athenée " nous dit que Bacchus étoit repréſenté à Cyzique, ſous la *forme d'un* " *Taureau*; & Plutarque aſſure, que *la plupart* de Grecs le repréſentoient " ſous la même forme; cet auteur nous apprend ailleurs, qu'en Elide, " les femmes chantoient un Hymne, dans lequel elles *invitoient Bacchus à* " *venir accompagné des Graces avec ſon pied de Bœuf, dans ſon temple ſaint qui* " *étoit dans la mer.* Cette circonſtance, marquée dans le monument du " Japon, par les eaux dans leſquelles on a placé le Bœuf, l'eſt auſſi " dans les médailles Grecques, par les Dauphins dont il eſt environné. " Les Hymnes attribués à Orphée donnent à Bacchus le titre d'*Agrios*, " qui ſignifie *ſauvage*, *féroce*, & marque l'eſpece du Bœuf déſignée par " le mot *Urus*, repréſentée par le Bœuf du Japon, & caractériſée par l'atti- " tude & l'action de celui des médailles de Syracuſe. Quoique cette figure, " quoique l'œuf conſacré dans les Orgies de Bacchus, quoique la qualité " de *Pantodynaſte*, ou *Régiſſeur de toutes choſes*, que les Grecs lui donnoient, " euſſent dû leur rappeller le ſouvenir de la ſignification de cet emblême, " qu'ils employoient journellement, le ſens en étoit tellement perdu pour " eux, qu'aucun de leurs auteurs n'a pu nous le développer. On en " retrouve l'interprétation à l'autre extrêmité de notre globe, chez des " peuples deſcendus des Scythes, qui avec ſon explication, ont encore " conſervé le type original de cette figure ſymbolique, faite pour expri- " mer les idées de la plus ancienne nation de la terre, au ſujet de la Créa- " tion de notre monde.

" Ce fut à ce Bœuf, premier ſymbole de l'*Acte de la Création*, que l'on ſub- " ſtitua dans la ſuite le Bacchus. Ce fantôme mythologique prit la place " du *Générateur de tout*, ou de l'emblême fait pour en exprimer le *Pouvoir*. " Voilà pourquoi, dans ce changement d'idées, l'Œuf reſta dans les fêtes de " Bacchus, pourquoi les danſes déſordonnées des Bacchantes furent em- " ployées dans ces fêtes, dont le déſordre repréſentoit celui des choſes con- " tenues dans la confuſion du Cahos. Les Orgies ſe célébroient pendant " la nuit, parce que le monde avoit été tiré des ténébres de la nuit, par " le *Pouvoir Générateur*, à l'emblême duquel on ſubſtitua le Dieu à qui

" ces

" ces fêtes étoient consacrées. Le même motif fit donner à Bacchus, le
" titre de *Nocturne* ou *Nyctelius:* les deux lettres N.K. tirées de ce mot, & liées
" l'une à l'autre sur le revers de la médaille de Syracuse, sont placées sur
" le dos du Bœuf, pour caractériser encore l'emblême du Dieu, dont la puis-
" sance tira l'univers des ténébres où il étoit plongé, & qu'on révéra dans
" la suite sous le nom de Bacchus."

On peut voir à présent ce que signifie ce Bœuf réveré dans le Japon, la raison pour laquelle on en a parlé & l'*analogie* qu'il a avec les monumens de Grecs. Mr. Maty ayant supprimé les moyens qui font connoître cette analogie continue ainsi.

Mr. d'H. nous donne la figure de ce temple du Bœuf, & prétend, avec quelqu'apparence de vérité, *qu'il est exactement représenté dans la même attitude, sur plus de* 600 *médailles des villes de la Grèce.*

L'auteur ne sait ce que c'est que la figure de ce temple du Bœuf, qu'on dit pourtant qu'il a donnée, ni ce que veut dire un temple dans la même attitude qu'il est sur les médailles Grecques. Il est vrai qu'à la Planche VIII. B. *Tom.* 1er il a fait représenter ce Bœuf des Japonais avec deux médailles Grecques, au revers desquelles il y a un Bœuf, si manifestement dans la même attitude, que chacun peut voir s'il n'est pas assuré que l'une est celle de l'autre, & s'il n'est pas étrange d'entendre le Révifeur dire qu'on prétend avec quelqu' *apparence de vérité* faire cette comparaison. Cette réticence, en laissant douter de la vérité du fait, répand sur le discours de l'auteur une incertitude, qui doit avec raison mettre le lecteur en défiance. Il peut à présent se convaincre par lui-même. Mr. Maty ajoute.

Ce Bœuf fut ensuite changé en Bacchus, il sembleroit que c'est l'auteur qui avance cela: mais on observera parce qui à été dit ci-dessus que les Grecs eux mêmes nous assurent ce fait: suivant Plutarque la plupart d'entr'eux adoroit de son tems Bacchus sous la forme du Bœuf; il nous rapporte des hymnes de son culte confirmé par Athenée, & par beaucoup d'épithétes données à ce Dieu dans les auteurs Grecs & Latins.

On nous rappele ici, dit le Révifeur, *le Bœuf révéré par les Cimbres, l'Urotalt des Arabes, le Baswa & le Dermadévé des Indiens.*

On ne rappele pas ici, mais on compare les monumens des différentes nations. Par-tout on trouve la même forme, le même culte: on recherche dans ce chapitre ce qu'il fut chez les Indiens, on y montre la parfaite analogie de leur théologie avec celle des Grecs, la ressemblance de leurs monumens, & de leurs méthodes de représenter les idées religieuses. On fait voir enfin,

Que ce Bœuf emblême de Bacchus qui étoit le Dieu de la Vie, fut aussi celui du Dieu qui présidoit à la Mort; c'est la raison pour laquelle on le trouve si fréquemment représenté sur les monumens funéraires, par exemple sur les vases d'Hamilton.

Les

Les lecteurs instruits de cette maniere, n'entendront surement pas ce que le Réviseur a voulu dire ; mais si on lit l'ouvrage original, on n'y trouvera pas que Bacchus est souvent représenté sur les monumens funéraires des Grecs & des Romains, mais seulement que rien n'est plus commun que d'y voir les attributs de ce Dieu, & que souvent on le voit lui même représenté sur les vases en terre, qui tous ont été déposés dans les tombeaux.

On voit communément sur ces vases le Dieu des jardins uni avec Bacchus : ils étoient conjointement révérés à Athenes ; on les revere de même dans l'Inde, sous les noms de Chiven & de Lingham, comme cela est évident par les figures de la fameuse pagode d'Eléphanta, dont une est rapportée ici : les mêmes figures, avec des attributs presque semblables, se voyent dans un tableau des Tartares Zongores, qui est dans le voyage de l'Abbé Chappe en Sibérie. Nous trouvons dans l'Inde que Brouma est le seul Dieu représenté sur la feuille du Nelumbo ou Tamara, & comme c'étoit le Symbole de la Déification chez les Scythes, il est évident que ce furent eux qui l'introduisirent dans l'Inde.—On trouve dans la Tartarie anciennement habitée par les Scythes, des idoles qui ressemblent à celles de l'Inde anciennement dominée par les Scythes.

Cet étrange extrait, où tout ce que dit l'auteur est altéré, semble avoir été fait pour rendre ridicule son ouvrage : il prie le lecteur de lire depuis la page 73 jusqu'à la page 136, de juger, si de cent choses absolument neuves, rapportées dans son livre, Mr. Maty en a extrait une seule ; enfin on le prie encore de vouloir bien observer la maniére dont il rapporte celles qu'on vient de lire ici. La plume me tombe des mains, & je n'ai pas le courage de relever tant d'inepties, leur extravagance les assure contre toute critique, il faut les oublier & non y répondre.

Chap. III. Conséquences des observations précédentes par rapport aux Arts & au Culte des anciens peuples de l'Europe ; *la premiere partie de ce chapitre*, dit le Réviseur, *est plutôt faite pour renforcer ce qui précede, que pour en suivre les conséquences.* Cependant, dès la page 144 de ce chapitre, l'auteur tire des observations qu'il vient de faire, les conséquences desquelles résultent la découverte & la marche de la Sculpture & de la Théologie des anciens peuples. Il cherche le pays ou furent trouvés les premiers emblêmes ; il en fait l'histoire, & montre comment, par le moyen de ses colonies, ces emblêmes furent transportés par toute la terre. Cette premiere partie est employée à rechercher les origines des nations : son intime liaison avec la précedente à fait croire au Réviseur que son objet étoit de fortifier ce qui la précede. Au reste voici ce qu'il en dit, bien plus aisé à rapporter qu'il ne l'est de marquer cequ'il n'en dit pas. C'est pourquoi le nombre de ses *omissions* surpassant encore celui des choses nécessaires dont il n'a rendu aucun compte, dans les chapitres précédens, je n'entreprendrai pas de les rappeler ici, & me contenterai de le traduire.

M. D'H. aprés avoir établi que le culte du Bœuf fut connu en Perse sous le nom de Mithras ;

Mithras; en Egypte sous ceux de Mnévis & d'Apis, à la Chine sous un nom qui exprime le Bœuf cornu, nous dit que ce même symbole, tel qu'il est dans le temple du Bœuf, se voit sur des très-curieuses médailles des Marles & des Amarles, dont le pays située entre la Médie & la mer Caspienne fut conquis par les Scythes dans leur passage—Les Marles & les Amarles étoient les voisins des Géléens, dont le nom se trouve chez les Géléens de la Sicile, avec le même symbole; c'est-à-dire avec le Bœuf à tête humaine & l'œuf sur leurs médailles. Ce n'est pas tout, les Vandales & les Vendes, qui vivent, dit ici l'exacte Mr. Maty, *près de la Baltique, eurent aussi des Idoles humaines à pieds de bœuf—après nous avoir fait ressouvenir que les Scythes portoient des figures de Serpents pour enseignes, notre auteur nous apprend que le culte en est commun en Asie.*

Vous avez Mr. Maty changé tout le sens d'un auteur que vous appelés le vôtre, & que vous vous appropriés au point de lui faire dire du tems présent, ce qu'il ne dit que du tems passé. Ne diroit on pas, à vous entendre que les Vandales & les Vendes habitent maintenant près de la Baltique, & par la maniere incorrecte dont vous vous exprimez, ne laissez vous pas toujours douter si de telles fautes sont de l'auteur ou du Réviseur : vous ajoutez,

Que le serpent se trouve à Abury, par-tout le Nord & dans les Isles de la mer Orientale. M. D'H. nous donne beaucoup de savantes illustrations, mais outre quelles sont trop détaillées, trop peu liées & intelligibles sans les planches, le texte est si embarassé par des notes scientifiques, qu'il est impossible de le suivre. Tout ce qu'on peut faire c'est de souhaiter qu'il eut pu donner moins d'étendue à sa matiere, & y répandre un peu plus ordre.

A l'égard de cette critique, Mr. Maty nous apprend ailleurs que *sur une seconde lecture il seroit tenté de se rétracter, au moins à l'égard de ce chapitre sur ce qu'il dit de la Tautologie & de l'Ordre.* S'il y a de l'ordre, comme Mr. Maty est tenté de l'*avouer*, les illustrations n'y sont pas trop peu liées, & ne peuvent être par conséquent inintelligibles, même sans les planches. Il est vrai que les notes sont très-longues, mais il s'agit de voir si elles sont utiles, si elles sont intéressantes, si elles ne sont pas nécessaires au plan de l'auteur, & si le titre de son livre n'exige pas qu'il se livre à ces recherches. Mr. Maty voudroit que l'auteur

N'eut pas eu recours pour quelques unes de ses preuves à des autorités fort douteuses; aux expressions mises au hazard dans les hymnes d'Orphée; à l'inscription vraiment suspecte de Saïs, & aux traditions de l'Inde sur l'antiquité du monde.

A cette critique raisonable, & raisonablement écrite, l'auteur répond, que les Hymnes d'Orphée citées dans Aristote, dans Platon & quantité d'auteurs anciens, sont assurément très-anciennes, puis qu'on les attribue à Onomacrite contemporain de Pisistrate : Joseph Scaliger, qui les a traduites, & le très-savant Mr. Thomas Gesner qui les a publiées de nouveau,

veau, avec un très-docte commentaire, en cherchant à expliquer les titres données à Bacchus dans ces Hymnes, n'ont eu garde d'en regarder les expressions comme employées au hazard ; mais ce qui prouve bien mieux que tous les discours, qu'effectivement ces expressions ne sont pas hazardées, c'est que l'on montre dans cet ouvrage par des monumens évidens, qui même existent en Angleterre, que les titres de *mâle* & *femelle* donnés par exemple à Bacchus, qu'on appeloit chez les Romains *Liber* & *Libera*, sont représentés par des figures de la collection de Mr. C. Townley, où Bacchus paroit sous les formes des deux sexes, & même par une statue singuliere, dans laquelle le titre de *Myses* donné à ce Dieu, est exprimé par les formes de l'homme réunies avec celle de la femme, dont sa tête a les traits. Quant à l'inscription de Saïs, c'est Plutarque qui la rapporte, dans un ouvrage où il traite expressément d'Isis dont il est parlé dans cette inscription : pour ce qui est de la tradition des Indiens sur l'antiquité du monde, l'auteur qui n'a pu découvrir ce passage dans son livre, pense n'avoir pas usé de cette tradition comme d'un opinion à suivre, ou à recevoir sur l'autorité des Indiens. Pour ce qui est des complimens que Mr. Maty veut bien faire à M. D. H, en finissant l'extrait de ce chapitre, celui-ci l'en remercie, & croit ne devoir pas les traduire : il observera seulement que Mr. Maty remarque que cet auteur ne lui semble pas fort exact dans ses connoissances du Grec : cela peut être, car effectivement il souhaiteroit en savoir d'avantage, non seulement sur cet article, mais encore sur tout autre : aussi ne se donne-t-il pas pour un savant, mais pour un homme qui fait des recherches pour s'instruire.

L'éxtrait du quatrieme chapitre, par lequel finit le premier volume de cet ouvrage, étant fait comme l'extrait de ceux qui le précedent, pour toute observation on se contente de renvoyer le lecteur au texte de Mr. Maty & au livre même. Mais on ne peut s'empêcher de faire quelques remarques, sur la maniere dont le Réviseur termine cet article. Il dit

Mr. D'H. conclut ce chapitre, en faisant une seconde fois le tour du monde, pour y trouver les Pierres emblêmatiques, que conséquemment il nous montre dans chaque coin de la terre.

Ainsi finit le premier volume.

Comme le lecteur pourroit bien ne pas entendre toute la finesse de la plaisanterie renfermée ici, il convient de la lui faire sentir. Par-tout, dans l'ancien continent, on trouve des traces du culte rendu aux emblêmes du Bœuf, du Serpent, & à ces grandes Pierres emblêmatiques dont il est ici parlé : c'est après avoir reconnu ce fait dans le corps de l'ouvrage, qu'on l'a avancé dans la préface, où il n'est qu'une assertion dont il falloit prouver la vérité ; je demande à Mr. Maty, comment il étoit possible d'exposer cette vérité, sans montrer d'abord tous les endroits de notre contient où se trouvent les traces

traces des emblêmes du Bœuf, enſuite tous ceux où l'on rencontre les preuves de l'exiſtence de l'emblême du Serpent & des grandes Pierres emblêmatiques. C'eſt à ces preuves néceſſaires à l'ouvrage, que Mr. Maty cherche à donner du ridicule, en diſant que l'auteur fait une ſeconde fois le tour du monde pour les trouver, & qu'il les trouve par-tout. Oui Mr. Maty il les trouve par-tout : cela prouve qu'il a été attentif à les chercher, & que vous ne dévriez pas plaiſanter d'une choſe très-ſérieuſe, car elle conſtate un fait inconnu juſqu'à préſent, un fait également intéreſſant à l'hiſtoire des Réligions, à l'hiſtoire Civile & à l'hiſtoire des Arts. Mais puiſqu'il s'agit ici d'un livre de recherches, ſans porter cette fois les miennes autour du monde, comme le dit ſi élégament Mr. Maty, ſi je les employois à développer comment il fait ſes extraits, ſûrement il ne ſeroit pas content de mes découvertes. Au lieu de cela il me permettera de lui donner quelques avis. Le public aimant à s'amuſer, paye volontiers la dépenſe d'un journal, dans lequel l'auteur trouve le moyen de jeter du ridicule ſur les livres dont il fait l'extrait : ſi le ridicule donné à l'ouvrage peut s'étendre juſques ſur l'auteur, le plaiſir en devient plus grand & le journal ne s'en vend que mieux. Le talent de donner ces ridicules ſuppoſe du goût ; un jugement peu profond, mais aſſez droit ; un eſprit léger, un ſtyle agréable, & cette ſorte de méchanceté, qui par ſon analogie avec celle des autres eſt preſqu'aſſurée de plaire à ceux qui en ſont pourvus. Vous ne l'avez pas Monſieur cette méchanceté ; mon cœur ſe refuſe à la chercher dans le vôtre, & je vous félicite ſincerement de n'avoir pas cette affligeante qualité. D'un autre côté, avec beaucoup d'eſprit, vous manquez de cette légéreté que vous recherchez ; de là vient que les ridicules que vous imaginez, répandre ſur les autres, n'atteignent pas toujours à leur but, & que quelquefois ils ſe répandent ſur vous même. Cela ne marque pas trop ce jugement peu profond, mais droit, néceſſaire à la bonne plaiſanterie, & ce goût ſans lequel elle ne peut jamais rien valoir. Quittez donc ce ton, il n'eſt pas fait pour vous, ou vous n'êtes pas fait pour lui : il vaut mieux avoir un bon eſprit que d'être un bel eſprit ; vous pourriez aquérir l'un, ſi vous n'aſpiriez pas à être l'autre ; & puiſque vous aimez à citer des vers de comédie, ſouvenez vous de celui-ci.

L'eſprit qu'on veut avoir, gâte l'eſprit qu'on a.

Mes avis ſont ſalutaires, mes remontrances ſont honêtes, mais ſi vous continuez à me plaiſanter, ſouvenez vous Monſieur que vous me forcerés à me ſervir des mêmes armes que vous employez contre moi, *ed io anche ſon pittore.* Ma mémoire peut me fournir autant de vers de comédie qu'il en ſera néceſſaire pour me défendre.

Livre II. Chap. I. *De la maniere, dont ſe ſont conſervées les anciennes médailles.* Mr. le Réviſeur, ſans dire que ſon auteur montre par toute la

terre

terre des tombeaux de la même forme; qu'il en existe à la Chine, dans la Tartarie, de tous semblables à ceux qui existent en Angleterre; que les effets déposés dans ces tombeaux sont par-tout les mêmes; qu'ils montrent la conformité des notions des peuples du Nord sur l'enfer, avec les notions qu'en eurent les Grecs. Sans montrer, que la conformité de ces notions & de ces rits funebres, se joint à celle des emblêmes répandus par-tout pour faire voir que par-tout il exista, dans des siecles très-éloignés de nous, une réligion commune à tous les peuples, se contente de dire que Mr. d'H. pense que la parfaite conservation de la plus grande partie des médailles, vient de ce qu'elles ont été déposées dans les tombeaux; & de ce fait, qui ne découvre qu'une vérité triviale, dont l'auteur ne parle qu'en passant, Mr. Maty dit *qu'il prend occasion de nous transporter dans un autre voyage autour du monde, pour nous montrer la conformité des anciennes nations du Nord avec les Grecs, sur la doctrine de l'enfer.* Et Mr. Maty, en répétant la plaisanterie qui lui plait tant, s'est dit à lui même comme le Sosie de Moliere.

Où mon esprit prend-il toutes ces gentillesses?

Je ne sais comme il arrive que son esprit prend querelle avec bien des gens de lettres, qui ont fait des voyages utiles au tour du monde. Celles qu'il a eu avec l'un des plus célébres de ces voyageurs, l'indispose contre moi qui en fais aussi: mais qu'il me le pardonne, cela ne le dérangera pas de sa place; nos voyages se font dans les livres; tandis que ceux de Mr. le Chevalier Banks en ont produit de très-utiles.—Mr. Maty dit ici,

L'auteur prend cette occasion d'expliquer les dessins, qu'il nous donne du Vase da Chevalier Guillaume Hamilton. Après avoir évidemment montré que l'histoire représentée sur ce vase n'est pas celle de Philippe; comme on le supposoit, il soutient que ce doit étre l'histoire d'Alceste, & celle de Castor & Pollux.

Jamais, jamais, jamais l'auteur n'a rien écrit de semblable, à ce qu'on lui fait dire ici. En lisant l'explication de ce vase, à commencer au bas de la page 146 du second volume, on verra qu'il croit reconnoître, dans la figure qui en fait le fond, celle d'Orphée qui institua les mysteres des Dieux infernaux. Que dans le sujet représenté sur le corps de ce même vase, consacré dans un tombeau, il croit reconnoître le bois de Proserpine, dont il est parlé dans Homere. Qu'il y observe la figure de Pluton, dans l'action de juger Orphée, au moment où ayant violé la loi qui lui étoit imposée, il vient de perdre Eurydice son épouse, retenue dans les enfers par la puissance des Dieux. Le Serpent qui causa sa mort est près d'elle, & l'amour qui guidoit les pas d'Orphée semble l'abandonner. Il paroit à l'auteur, que l'une des figures représentée ensuite est celle de l'un des Dioscures; que la suivante est celle d'Alceste, & la derniere celle de Tyro, qu'Homere appele la plus célébre des femmes. Tout cela est accompagné des preuves sur lesquels on s'appuye, ce qui rend nécessairement

ment le discours plus long qu'il ne l'est ici, mais n'empêche pas que dans un sujet si simple à exposer, Mr. Maty n'ait fait dire à l'auteur ce qu'il ne dit pas, n'ait supprimé de son explication les seules choses qu'il dit, & n'ait représenté dans ce peu qu'il rapporte de cette explication, un sens tout contraire à celui de l'ouvrage qu'il mutile ainsi.

Dans un tableau qu'on admire au Vatican, dans un bas-relief qui est a St. Pierre, Raphael & l'Algardi ont représenté l'entrevue du Pape avec Atila: tous deux ont placé dans leur composition les Apôtres St. Pierre & St. Paul: dans une peinture qui représente la Bataille des Romains contre les Latins, près du Lac Régille, Pierre Pérugin a représenté Castor & Pollux, qu'on disoit y avoir assistés. Et c'est parce qu'on disoit aussi qu'ils assisterent à l'expédition des Argonautes, qu'il est parlé d'eux dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. Un voyageur qui eut promis au public de lui rendre compte du tableau de Raphael, du bas-relief de l'Algardi, ou de la peinture de Pierre Pérugin, acquitteroit il sa parole s'il disoit que les deux premiers représentent l'histoire de St. Pierre & St. Paul, & que le dernier est fait pour représenter l'histoire de Castor & de Pollux? Et si un Réviseur, après s'être engagé à rendre compte des Argonautiques d'Apollonius, venoit assurer que l'auteur prétendit y faire l'histoire de Castor & de Pollux, le public ne seroit il pas en droit de croire, que le Voyageur & le Réviseur se sont moqués de lui; qu'ils se sont joués de la vérité en prêtant à Raphael à l'Algardi, à Pierre Pérugin, & au livre d'Apollonius des ridicules idées qui dégradent leur compositions? Ce même public trouvera que c'est le cas où je me trouve avec le Réviseur, & lira, s'il le peut le reste de son extrait, composé dans le même goût que tout ce qui précede. Je vais à la conclusion.

Mr. Maty dit. *Telles sont quelques idées de Mr. d'H, au moins autant que j'ai été capable de les extraire de ses livres, avec beaucoup de peine.* En effet il en a fallu beaucoup, pour défigurer ainsi les idées de l'auteur; pour en représenter la marche de la maniere dont on l'a représentée, pour en ôter tout ce qu'il y a de bon, & n'y représenter que le squelette des choses les moins importantes. Les idées distillées à cet Alambic ayant changé de nature, ne ressemblant pas plus à celles de l'auteur, que l'extrait d'un plante, noyé dans un fluide étranger, ne ressemble à la plante même. Ainsi Mr. Maty a tort de dire que ce sont les idées de Mr. d'H, & Mr. d'H. a raison de dire que ce sont les idées de Mr. Maty.

Comme Medailliste, Mr. Maty *se confesse lui même entierement incapable de juger du mérite de ces idées; elles sont* dit-il *certainement ingénieuses & plausibles, appuyées de beaucoup de science: d'autres d'étermineront combien cette science est solide.* J'ai déja dit, que je n'ai aucune prétension au titre de savant. Mon objet dans cet ouvrage, n'a été que de voir ce qu'il y a dans les monumens, de com-

parer

parer ce que je voyois avec ce qu'en ont dit les auteurs anciens ; de rechercher dans les uns l'explication des autres ; de tirer de ces recherches des conséquences qui concilient les histoires des différens peuples, de rendre compte de l'Analogie qui se trouve entre leurs idées Théologiques, & des différences remarquables par lesquelles elles se distinguent ; de faire sentir l'influence de ces idées sur les Arts, d'en suivre les changemens, d'en expliquer les méthodes ; je ne faits pas ici le personage de Docteur, mais seulement celui de Rechercheur. Jécris, non ce qu'ont vû les autres, mais ce que j'ai vû moi même ; & je n'ai pas vu ce que voit Mr. Maty, ni, sur-tout, mon ouvrage dans son extrait.

Comme Révifeur Mr. Maty eut souhaité dans cet ouvrage moins de *Tautologie*, c'est-à-dire de repétitions ; voilà ce qui s'appelle une critique honête, & faite honêtement, à laquelle il convient de répondre.

Quand à une chose connue, on en compare deux autres, pour savoir si elles sont égales ou semblables entr'elles, il faut nécessairement répéter deux fois le nom de l'objet auquel on les compare ; & si l'on en comparoit un plus grand nombre, cet objet entrant nécessairement dans chacune de ces comparaisons, il devroit nécessairement y être rappelé. Ainsi l'auteur de cet ouvrage, ayant souvent à comparer les idées & les monumens de la plus ancienne Théologie, avec les idées & les monumens de la Théologie des Grecs, des Indiens, des Japonais & d'autres peuples, il lui a fallu répéter le terme de la comparaison avec lequel les idées & les monumens de ces derniers sont relatifs. Ce sont ces répétitions dont parle Mr. Maty, mais dans le supplément qu'il a donné à cette partie de son extrait, il avoue qu'ayant relu l'ouvrage, il *seroit tenté de révoquer ce qu'il a dit de la Tautologie & de l'Ordre, au moins par rapport au 3e chapitre**. Cependant sa lecture n'a rien changé dans les choses ; il a seulement vû que ce qu'il avoit pris pour des répétitions & pour du désordre, n'étoit que dans sa maniere de voir ; & quand il n'a plus eu la jaunisse, les objets ne lui ont plus semblé si jaunes, parce qu'ils lui ont semblé ce qu'ils sont. Il a mis du désordre dans sa façon de lire, & il a trouvé du désordre dans l'ouvrage qu'il lisoit. Il en a ôté les connexions, & par conséquent la clarté. Il prétend y voir un mélange de choses vieilles & connues avec les choses nouvelles ; c'est sa jaunisse qui est la cause de cela ; elle lui fait souhaiter un moindre torrent d'érudition, c'est encore la jaunisse qui l'empêche de voir l'objet sous sa couleur propre ; car l'érudition ou les citations sont nécessaires dans un ouvrage de la nature de celui-ci, & la qualité de Révifeur ne change rien à la nature de l'ouvrage qu'il revoit. Voici ce qu'il dit.

* Yet I own I am inclined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, *as far as relates to the third chapter.*

Comme

Comme Réviseur je dois confesser que j'eusse desiré dans cet ouvrage moins de mélange de vieilles choses connues avec des choses nouvelles, & un moindre torrent d'érudition. Mais peut-être, ajoute-t-il, *cela étoit inséparable du sujet, & je dois, si cela est, être* reconnoissant *de ce que le livre, qui je pense eut pu être comprimé dans un demi volume, n'a pas été alongé jusqu'à quatre.* Quatre étoient trop; deux suffisent; les matieres se fussent étouffées, si elles eussent été *comprimées*, comme Mr. Maty pense, & dit élégament qu'elles pouvoient l'être. Le demi volume resultant de cette *compression*, eut été bon à jeter au feu; mais il eut été de beaucoup trop-long, malgré la *compression*, s'il eut ressemblé à celui que Mr. Maty prétend avoir extrait, & qu'il peut se vanter d'avoir fait. En cet état, il ne me plait pas plus qu'à lui, & mon esprit *comme le sien n'en est en rien satisfait.* Il est donc évident que Mr. Maty a eu raison de ne rien trouver de satisfaisant dans cet ouvrage; mais aussi, il faut convenir que ce n'est pas celui de l'auteur, & qu'il appartient tout entier a Mr. Maty. C'est ce *que j'avois* à démontrer.

Ce Réviseur va fournir quelques *Corollaires* assez amusans à cette *démonstration* très-serieuse. Après avoir exposé son sentiment sur la *compression* de l'ouvrage, & *fait ses remercimens sur ce qu'il n'est pas étendu dans quatre volumes*, Mr. Maty ordinairement très-sérieux, me fait ici la grace de s'égayer à mes dépens. Je ne savois pas être si plaisant, mais cependant je me félicite d'avoir fait rire Mr. Maty. Il ajoute très-joliment à la phrase précédente, *si cela est, je rends grace à Mr. d'H.* d'avoir sitôt passé au Déluge*, & pour aider l'esprit du lecteur, pour lui faire comprendre le bon mot de Mr. Maty, Mr. Maty l'avertit que c'en est un par une note très-ingénieuse où il lui dit, *Voyez l'admirable comédie des Plaideurs de Racine.* Cet avertissement, spirituel au possible, ressemble assez pourtant au coup de poing que le Brighella du Théatre Italien donne à Harlequin en lui disant, *Eh gros butor observe donc que je viens de dire un bon mot! Ris.* Le spectateur rit en effet, mais c'est de l'esprit de Brighella. Pour moi je suis ce butor d'Harlequin, je n'y vois pas de quoi rire.

Les jurés de Mr. Maty auront peine à comprendre, comment *pour les instruire de maniere à juger tout le procès, autant que des jurés peuvent juger*, on les renvoye à la comédie des Plaideurs, dans laquelle je puis les assurer, qu'il n'existe rien de ce que je dis dans mon livre; mais comme on ne leur dit pas une syllable de la note qui à occasionné cette excellente plaisanterie, je me trouve dans la nécessité de leur en parler.

Le lecteur, qu'on doit toujours respecter, trouvera qu'à la page 346 du second volume du livre dont Mr. Maty lui donne l'extrait, il est parlé

* La vivacité d'esprit de Mr. Maty, l'a sans doute empêché de s'appercevoir que le verbe *avoir* est employé dans cette phrase au lieu du verbe *être*. Il ne se pique d'être correct qu'en Grec.

d'un

d'un Déluge particulier à quelques endroits de la terre, & partant très-différent du Déluge univerfel. Des traces bien remarquables de cette innondation, exiftent dans l'Europe, & l'on trouve en Afie des veftiges de la caufe qui le produifit. Gibraltar, fi glorieufement défendu de nos jours par les Anglais, eft affis comme on fait fur une roche très-fpacieufe & très-élevée. On trouve à des hauteurs très-grandes de la mer, des amas prodigieux d'offemens, dans la fubftance même de ce Rocher, dont la matiere doit avoir été apportée après que les os qu'elle recouvre y furent dépofés.

Mr. de Schoenborn actuellement chargé des affaires de Danemarck à la Cour de Londres, autrefois Conful à Alger, m'a dit que la côte de Barbarie oppofée à Gibraltar, eft formée d'*Oftracites*, dont les bancs s'étendent jufques dans le défert, à l'extrêmité duquel s'élevent des monts, qui furent autrefois les rivages de la mer. C'eft dans ces monts qu'une perfonne très-inftruite, affure qu'on trouve des amas d'offemens pareils à ceux de la montagne de Gibraltar. Des dépots femblables exiftent dans la mer Adriatique, & dans la Méditeranée; à près de 500 lieues du détroit.

On peut voir dans le *Mufæum Britannique*, des blocs de pierre compofés de ces offemens apportés de Gibraltar. Milord Bute à placé dans le même endroit des maffes encore plus grandes d'offemens du même genre, tirés des ifles de la mer Adriatique. Ce feigneur très-curieux, très-inftruit, très-éclairé, étant en Italie, y a noblement fait de grandes dépenfes, pour conftater la réalité de l'exiftance de cette découverte extraordinaire. On ne la connoiffoit alors que par le récit de Mr. Vitellian Donati; une obfervation fi intéreffante à l'hiftoire naturelle alloit fe perdre dans l'oubli, faute d'être fuffifamment décrite; nous en devons la defcription aux encouragemens donnés à Mr. l'Abbé Fortis.

J'ai vu dans plufieurs collections de l'Italie un affez grand nombre de ces pierres fingulieres. On y reconnoit des Os humains de toutes efpeces, de toutes formes, de toutes grandeurs: ils appartinrent à des hommes de tout âge, de toute proportions, de tous fexes; inégalement entaffés, jetés comme au hazard les uns fur les autres, confufément mêlés avec des offemens d'animaux terreftres, fauvages ou domeftique. La matiere qui les réunit ne renferme jamais des dépouilles d'animaux aquatiques. Cela m'a fait penfer que ces derniers fe conferverent dans les eaux qui firent périr les autres. Le défordre dans lequel furent raffemblés les reftes des premiers, la défunion des parties de leurs fquéletes, qu'on ne trouve pas réunies enfemble, la pâte maintenant réduite en pierre autrefois molle & humide, dans laquelle ils font épars, le mélange dans lequel fe confondent les offemens d'animaux de différens genres, de nature & d'âges différens, nous font voir que les vagues, en les féparant des corps auxquels ils tenoient, en les amoncelant fans diftinction, en les pofant en cent façons diverfes, les charierent long-tems

long-tems avec les matieres piereuſes dont ils ſont entourés. Des os portés dans l'Adriatique, appartenoient peut-être à des corps, dont quelques parties ſont reſtées dans l'iſle de Chypre, tandis que d'autres peuvent avoir été emportées, vers le détroit de Gibraltar.

Au tems où vécut à Rome Flaminius Vacca, on découvrit ſur le mont Quirinal une voute antique de 100 palme de longueur, ſur 30 d'élévation & 66 de largeur. Des milliers de corps humains, dont on trouva les ſquelettes entiers, arrangés les uns ſur les autres juſqu'au ſomet de cette voute funebre, rempliſſoient en entier tout l'eſpace qu'elle recouvroit. Mr. le Baron de Tott a vu dans la Crimée des cavernes encore remplies d'oſſemens humains : on reconnoit dans ces triſtes dépôts la main homicide de la Tyrannie, les précautions priſes pour cacher des crimes atroces, & la barbare prudence du déſpotiſme. Il n'en eſt pas ainſi des amas d'oſſemens répandus en tant de lieux ; une force bien ſupérieure à celle de tous les hommes réunis, les raſſembla dans les endroits où ils ſont, les diſperſa comme ils le ſont, détruiſit dans une même occaſion les hommes & les animaux dont ils ſont les reſtes. Des chaines de rochers, des rivages très-étendus, des montagnes fort élevées, des iſles près-qu'entieres en ſont remplies, & pour ainſi dire formées. Accumulés par une puiſſance dont l'action embraſſa toute la longueur de la Méditeranée, conſervés malgré le pouvoir deſtructif des ſiecles, changés en pierres par le travail de la nature, ces oſſemens devenus des rochers, s'étendent à des diſtance étonantes ; ſe montrent en quantité de pays, forment des contrées entieres : la grandeur des iſles de la Grande Bretagne n'égaleroit pas à beaucoup près celle de ces contrées, ſi elles étoient réunies : & le nombre des hommes & des animaux qui l'habitent aujourd'hui, ne feroit peut-être pas la quatrieme partie de celui des hommes & des animaux, dont les débris, épars en mille endroits, ſervent pour ainſi dire de fondemens à de vaſtes pays.

Des expériences répétées en Danemarck & en Suede, montrent que la Mer du Nord ſe retire vers le Midi ; dans l'eſpace d'un ſiecle elle s'abaiſſe d'environ 4 pieds 6 pouces. L'Adriatique s'eſt depuis long-tems éloignée du port de Ravenne ; chaque jour elle ſe retire de ceux de Rimini, de Péſaro, &c. mais elle ſemble ſe jéter ſur la côte oppoſée. Cependant, comme elle n'acquiert pas d'un côté ce qu'elle perd de l'autre, elle ſemble eſſuyer une diminution inſenſible. La même choſe s'obſerve dans la Méditeranée ; cette Mer n'a pas autant gagné ſur le terrein de l'Afrique qu'elle paroit en avoir abandonné ſur les côtes de l'Europe ; l'ancienne Pæſtum eſt aujourd'hui aſſez diſtante de ſon port, Oſtie eſt maintenant dans les terres, Fréjus eſt déja loin du rivage actuel, Aigues-Mortes en eſt plus diſtant encore ; elle ſe retire par une marche ſourde, dont il faut du tems pour s'apperçevoir. Cette lente opération de la nature, cette tardive progreſſion

des

des eaux, ne peut produire des accidens bien désastreux : ce ne sont pas des révolutions, mais des changemens qu'elle occasionne. Il n'en fut pas ainsi de la cause qui bouleversa les lieux où se trouvent les grands Amas d'ossemens dont nous avons parlé, & ceux d'où elle les enleva. Semblable, mais supérieure encore à celle qui porta les eaux de la Mer, sur la contrée maintenant couverte par le Mordek, où à celle qui de nos jours renversa Callao, détruisit tous ses édifices, noya tous ses habitans à l'exception de sept personnes, changea le cours des eaux & la face des terres voisines, cette cause proportionelle à ses effets, dut être instantanée, dut être immense, & laisser après elle l'empreinte ineffaçable de son activité.

Nous voyons cependant qu'elle ne porta la destruction que dans la Méditeranée & les pays adjacens ; en vain on chercheroit ailleurs ces immenses amas d'ossemens de toute sorte, il n'en existe que dans le voisinage du lit de cette Mer ou dans son bassin. C'est là seulement qu'on peut en rencontrer ; c'est donc dans l'espace où elle s'étend que naquirent, que vécurent, que s'agiterent les hommes & les animaux, dont ces ossemens faisoient partie. Et comme la Sibérie & le Nord du Canada renferment encore sous leurs terres glacées, les débris de ces races d'Eléphans, autrefois nouris dans ces climats, si différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ainsi les races de ces hommes, de ces animaux dont les restes subsistent encore entre l'Europe & l'Afrique, se nourirent, se propagerent, chercherent les plaisirs, la gloire, la chimere qu'on appelle bonheur, dans ces terreins maintenant recouverts par les ondes de la Méditerranée.

Quelle étonante, quelle affreuse révolution dans le cours ordinaire des choses, quelle force étrange put produire ces évenemens singuliers ? Ensevelir dans un commun tombeau des peuples entiers, répandre l'inévitable mort sur des millions de créatures, détruire d'immenses provinces, & donner en un moment une forme nouvelle, un existence différente à des territoires, dont l'espace n'est pas inférieure à celle d'un tiers de l'Europe ? Qu'arriva-t-il à l'époque de ces changemens, dans ces contrées dont les mers communiquent à présent à ces terres submergées ? Quel ordre nouveau de choses s'introduisit dans leur voisinage ? Quels vestiges sont restés du souvenir d'un fait si mémorable dans les traditions des peuples ? Quel fut enfin l'état des Arts & des Lettres au tems ou vécurent ces hommes, dont l'état, les infortunes & l'histoire seroient si curieuses à connoître ?

Ces questions, également importantes & nouvelles, auxquelles j'eusse souhaité de trouver des réponses écrites par une plume plus capable que la mienne, font l'objet de mes recherches dans la note 215 du chapitre 2. du second volume de cet ouvrage. Ces recherches, m'ont couté beaucoup de peines, ont demandé beaucoup de méditation, & ce n'est pas sans y mettre un grand travail que je les ai écrites ; j'esperois qu'elles intéresseroient les dans sensés, & pour dire le vrai, j'ai été recompensé de mes soins par

l'approbation

l'approbation de plusieurs personnes, dont je respecte infiniment l'opinion : mon cœur a éprouvé le plaisir qui le touche le plus, celui d'en procurer à quelqu'un. Je ne m'attendois pas à me voir rendre ridicule au sujet de ce morceau, à devenir l'objet d'un bon mot de Mr. Maty. Ses lecteurs ignoreroient que ces recherches ont été faites, si Racine n'eut pas mis une très-bonne plaisanterie dans une comédie ; cette plaisanterie est elle aussi bonne dans l'extrait de Mr. Maty ? y est elle à sa place ? Je supplie le Public de lire & de juger ; & je prie ses lecteurs de décider si Mr. Maty qui ne dit pas un mot de cette note, *les informe comme il leur annonce qu'il desire le faire.*

Scaron a travesti l'Eneïde, comme Mr. Maty a travesti mon livre dans ses extraits, cela n'a pas empêché qu'on ne lut Virgile : tous les gens de goût ont regardé, regardent, & regarderont toujours l'ouvrage de Scaron, comme une bousonerie que *le bon sens* défend d'imiter.

> Νήπιοι· οὐδ' ἴσασιν ὅσω πλέον ἥμισυ παντὸς.
> *Imprudents. Ils ignorent de combien la moîtie vaut mieux que le tout.*

Si aulieu de s'amuser à citer des vers de Comédie, Mr. Maty eut fait un peu plus d'attention à ce vers d'Hésiode, il n'eut pas ajouté à son extrait singulier un supplément encore plus extraordinaire ; on le trouve à la page 67 de son *Review*. En voici la très-fidele traduction.

*** *Ayant appris que plusieurs personnes, dont l'opinion, en ces matieres, est d'un plus grand poids que la mienne, rélisoient pour la troisieme ou quatrieme fois le livre de Mr. d'Hancarville, & en faisoient de grands éloges, cela m'a engagé à le parcourir de nouveau, depuis l'impression de ma révision à son sujet. Quoique je pense encore l'ordre, &c. &c. loin d'être heureux, & je trouve plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique sur le Grec.*

Je ne sais si le lecteur, qui n'entendroit pas le Grec, ne croiroit pas que cette derniere phrase de Mr. Maty est écrite en cette langue, car en vérité elle n'est pas plus intelligible en Anglais qu'en Français. Ce Jargon ne ressemble en rien à la langue d'Adisson & des bons auteurs ; j'y trouve les mêmes mots qu'ils employent, mais c'est un langage bien différent, & Mr. le Révíseur est l'infiniment difficile à traduire. Cependant cela n'ôte rien au mérite de ses jugemens, & je prie le lecteur d'admirer avec moi la dignité avec laquelle il les rend. D'abord, il renferme entre *deux Parentheses* les noms tous seuls des choses qu'il condamne. Ces *Parentheses* tiennent ici lieu de l'enclos, *rails*, dans lequel on place les criminels dont on examine le procès. Alors le juge prend l'opinion des jurés, mais le Révíseur en cette occasion, jugeant de sa pleine autorité, ne se donne pas la peine de leur exposer le fait en entier. Voici la maniere dont il décide entre ses *Parentheses.*

Quoique je pense encore l'ordre &c. loin d'être heureux & je trouve de plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique Grecque. (Oupis & Apia les mêmes mots—Δυναμις *aux Romains* i. 16. *pour vertu de Dieu*—λιμνος *Grec, pour un port*—θεος *Dieu, de Tho, un Bœuf—la merveilleuse note sur Eve, Vol.* I. *p.* 206.—*Les racines du mot Hercule supposées étrangeres à la langue Grecque—des fautes grossieres d'impression dans beaucoup de citations Grecques—traduction* δ ιεις. p. 334. Vol. I.) Ici finit la seconde *Parenthese* de Mr. Maty ; ensuite, après sentence rendue, comme on le vient de voir, *il avoue cependant, dit il, qu'il est incliné à rappeler* beaucoup de *ce qu'il a avancé des répétitions, & du manque d'ordre, aussi loin que cela*, ou cette grace, *peut s'étendre sur le troisieme chapitre.*

Avant de passer condamnation, je supplie les jurés d'observer que le *Reviewer*, ne leur ayant pas fait voir les pieces essentielles au procès, ils ne peuvent juger, *autant que des jurés peuvent juger*, sur l'exposition trop laconique de tant de choses renfermées, en si peu de paroles, entre les *Parentheses* de Mr. Maty. J'aurai tout maintenant l'honeur de les convaincre, qu'à l'exception *des fautes grossiers* d'impression dans les citations Grecques, que l'on reproche avec toute la justice possible à l'imprimeur de ce mauvais livre, il n'est pas un seul des autres crimes attribués ici à l'auteur, qui ne soit fondé sur une méprise de Mr. Maty. Lui-même, & les jurés vont voir, que malgré toutes ses lumieres, il n'est pas tout-à-fait infaillible.

Dans, cet *Auto de fé*, l'Inquisiteur condamne comme une *Héréfie*, le sentiment del'auteur, sur le mot d'*Oupis*, qu'il dit scandaleusement être le même mot qu'*Apia*. Ces deux paroles également étrangeres à la langue Grecque, ne tombent pas sous la classe des critiques Grecques dont Mr. l'Inquisiteur n'est pas satisfait ; & comme il n'entend pas assez bien les langues Phrygiennes & Scythiques, auxquelles appartiennent ces mots, avant de decider s'ils sont ou ne sont pas les mêmes, il paroitroit avoir du suspendre son jugement, *autant qu'un Inquisiteur peut le suspendre.* L'auteur qui dans ces deux langues confesse humblement n'en savoir guere plus que son juge, le prie de considérer que le nom *Zeus pater* des Grecs, produisit chez les Latins le mot *Jupiter*, prononcé maintenant *Giove* par les habitans du Latium. Il y a bien autant d'éloignement de *Giove* à *Zeus pater*, que d'*Oupis* à *Apia*. Cependant le premier de ces quatre noms vient assurément du second : la même chose peut se prouver d'Oupis & d'Apia ; je mettrai ces preuves, trop longues à rapporter ici, sous les yeux des jurés dans le troisieme volume. En attendant la sentence est de nature à obtenir un répit, *to be respited.*

Si Mr. Maty *est de plus en plus mécontent*, s'il condamne l'auteur de mon livre pour avoir traduit Δυναμις *Virtus Dei*, il doit condamner en même tems les Etiennes, ces imprimeurs si exactes, ces critiques si savans, à qui nous

nous devons le Trésor de la langue Grecque & la version de la Bible ; car ils ont traduit Δυναμις *Virtus Dei.* Ils disent, *Virtus enim Dei est in salutem omni credenti.* C'est le passage que j'ai cité, & le très-docte *Mathieu Gesner*, dans son Trésor de la langue Latine, où l'on trouve une mine d'érudition, fait correspondre le mot *Virtus* au mot Δυναμις. Mr. Maty peut il en justice condamner un écolier, pour avoir suivi le sentiment de ses maîtres ?

Arrien, qualifié par les Grecs mêmes du titre de nouveau Xénophon, naquit à Nicomédie, où l'on parloit Grec. Il gouverna le Cappadoce, où l'on parloit Grec. Nous avons parmi ses ouvrages, un voyage autour des côtes du Pont Euxin, dont il visita tous les ports. Sa relation est adressée à l'Empereur Adrien. Ce prince écrivit en Grec un poëme sur Alexandre : comme il fit dans la même langue quantité de livres dont aucun ne s'est conservé, & quelques Epigrammes Grecques qui existent encore, il entendoit probablement cette langue dans laquelle il écrivoit; ainsi il dut entendre dans le *Périple* d'Arrien le mot λυμνος, sous l'acception d'un *Port* ou d'un *Havre* ; cet Amiral de la flotte Romaine, l'employe toujours en ce sens. Pourquoi donc Mr. Maty est il mécontent de ce que j'interprete le Grec comme l'Empereur Adrien l'interprétoit ? De ce que je m'en rapporte à un navigateur, né dans la Grèce, sur un terme de marine qu'il ne pouvoit ignorer ? De ce qu'enfin j'entens ce mot comme tout le monde l'entend ? Et pourquoi Mr. Maty est il le seul qui ne veut pas l'entendre comme tout le monde !

Θεος *Dieu*, dit succinctement Mr. Maty, *de Tho un Bœuf.* C'est le nom de l'emblême par lequel on représenta le pouvoir créateur de Dieu. Parmi les racines dont le docte Frédéric Leisner montre qu'on peut tirer celles du mot Θεός, il admet le mot Θῶ : c'est dit-il la même chose que le mot ποιεω, *faire.* Ce dernier est employé dans le texte Grec pour exprimer l'action de créer de l'homme; & comme le mot *Tho* signifioit aussi un *Bœuf*, cette double signification put engager à faire choisir le Bœuf pour représenter la puissance qui *fit* le Monde, en le tirant de l'Œuf du Cahos. Ainsi le mot *Psyché* signifiant à-la-fois l'*Ame* & le *Papillon*, le Papillon devint le symbole de l'Ame. Le mot *Mendès* exprimant, suivant Strabon, un *Bouc* & *Pan* qui signifie *tout*, le *Bouc* devint le symbole de *Pan* ou de l'Etre *principe de tout.* Le mot *Heve*, par lequel on exprimoit la *Vie* & le *Serpent*, fit prendre ce reptile pour le symbole de la *Vie.* Il servit à représenter les fondateurs des nations, dont ils étoient regardés comme les Peres. Heve fut ainsi appelée parce qu'elle étoit la mere des tous les *vivans*, son nom traduit Ζωη, dans la version des Septantes, exprimoit cette qualité. Les formes emblématiques exprimoient de même des qualités. C'étoient des *signes* choisis pour rappeler à l'esprit au moyen de la vue, ce que les *épithetes* du discours rappelent à l'esprit par le moyen de l'*ouie.*

Le lecteur est prié de considérer, que l'Etymologie ne se fonde pas ici

 sur

ſur le ſens ou la prononciation ſeule du mot, mais ſur l'accord du ſens exprimé par les mots, avec les formes très-aſſurément employées à repréſenter la choſe analogue à la ſignification de ces mêmes mots. Cette analogie ne fut pas cherchée dans la nature de l'objet repréſenté & celle de la figure qui le repréſentoit, mais dans la ſignification des mots qui exprimoient en même tems l'une & l'autre.

Cette maniere d'exprimer par des figures relatives à l'expreſſion du diſcours, eſt encore en uſage dans l'Orient. La Bible en fourniroit de fréquens exemples. Il eſt auſſi dit dans l'Evangile de St. Mathieu, *& parce que tu es Pierre, j'édifirai mon égliſe ſur cette pierre.* Le rapport eſt ici fondé ſur la ſeule reſſemblance du mot, par lequel le nom de *Pierre* a quelque relation avec le terme employé à ſignifier une *pierre* & l'uſage qu'on fait de la *pierre* dans les édifices. Le nom des Hévéens ou *des vivans* en Syriaque, répondoit au mot Serpent; & le Serpent d'airain eſt le ſymbole de J. C. *l'emblême de la vie pour ceux qui le regardent des yeux de la foi*, comme le dit St. Jean. C'eſt ſur cette théorie, que ſe fondent les recherches expoſées dans la note étonante dont parle Mr. Maty.

Les Scythes furent particulierement attachés à cette maniere emblématique d'exprimer les idées, comme on peut le voir dans pluſieurs endroits d'Hérodote. Mais puiſqu'Hérodote ſe préſente, je m'en ſervirai pour faire reſſouvenir Mr. Maty, que cet auteur parle d'un Hercule pere de Scythès dont les Scythes prirent le nom. Ce nom d'Hercule exiſta donc en Scythie bien avant l'exiſtence de la langue Grecque, puiſque les Scythes, deſcendus de cet Hercule, furent toujours regardés comme plus anciens que les Egyptiens mêmes, ainſi que le dit Trogue Pompée. N'eſt il donc pas ridicule de chercher dans les racines de la langue Grecque, les racines d'un nom étranger à cette langue, & de les prendre, comme l'ont fait Platon & Phurnutus, dans les actions de l'Hercule de Thèbes, qui fut le dernier des quarante Hercules dont parloit Varron. Pourquoi donc Mr. Maty me reproche-t-il d'avoir dit une choſe dont la vérité eſt reconnue de tous les bons critiques? S'il veut ſavoir l'origine de ce nom, qu'il liſe la belle Hiſtoire des Celtes de Mr. Pelloutier; en reliſant pour répondre à Mr. Maty, la note que j'ai faite ſur les mots *Tho-Theut*, je m'apperçois, que contre mon intention, j'ai oublié de dire combien je ſuis redevable ſur bien des choſes avancées dans cette note, aux ingénieuſes idées de Mr. Pelloutier, auxquelles j'ai aſſocié les miennes, qui ſûrement ne valent pas celles de ce ſavant.

Mais pourquoi Mr. Maty n'eſt il pas ſatisfait de la traduction du mot ἱεις. p. 334. Vol. I. & pourquoi ne rapporte-t-il ni cette méchante traduction, ni ſes raiſons d'en être mécontent? C'eſt qu'en rapportant cette traduction qu'il rejete, on verroit qu'il a tort de la rejeter: elle ſe trouve dans la

note

note cy jointe *, elle eſt du fameux Eilhard Lubin, profeſſeur en Poëſie & en Grec à Roſtock. C'eſt lui qui a traduit les ſept livres de l'Anthologie Grecque. En réſumant ici tous les reproches que me fait Mr. Maty, on trouvera qu'il les a fait, ſans le ſavoir, à Robert Etienne, à Mr. Geſner, à Arrien, à Mr. Leiſner, à Eilhard Lubin. Il n'y a pas une ſeule des ſentences qu'il rend contre moi, qui n'attaque l'opinion des gens les plus ſavans dans la critique Grecque, ou celle des gens les plus inſtruits dans la critique de l'hiſtoire ancienne. Au ſujet de ſes ſentences il en révoque une dans ſon ſupplément, où il dit.

Je deſirerois maintenant avoir donné davantage de ce 3ᵉ chapitre, & particuliérement d'avoir parlé de la très-ingénieuſe découverte, de la migration du Pan ou de l'Etre ſuprême, dont les Idoles, avec le caractere des Scythes, ſe trouvent en Scythie à la Chine, dans le Japon, dans les ruines d'Herculanum, ſur une table conſervée dans le Muſæum Britannique & ailleurs. Pourquoi, même dans cette énumération, n'avoir pas fait entrer les *Grecs*, puiſqu'il s'agit toujours dans ce livre des connexions des Arts, de la Théologie de la Grèce, avec les Arts & la Théologie des anciens peuples? Pourquoi avoir omis de cette même énumération, les Indiens, les Egyptiens, & les Romains? Mr. Maty ſemble avoir la miſſion de délier ſur la terre, mais ce qu'il y délie ne le ſera heureuſement pas dans le ciel. Et je ne ſais pourquoi il regrette d'avoir omis cette découverte qu'il veut bien appeller ingénieuſe; elle n'eſt aſſurément pas à beaucoup près ſi interéſſante, que cent autres dont il n'a dit mot. Celle-ci n'eſt qu'une conſéquence, une ſuite des découvertes qui la précédent, elle eſt due à la comparaiſon des monumens, & a l'ordre mis dans ces monumens par l'auteur; cet ordre l'a conduit à l'obſervation dont il s'agit ici. Son mérite, s'il y en a dans tout ceci, c'eſt de s'être laiſſé guider par les choſes mémes dont il faiſoit la recherche. Vous ajoutez Mr. Maty!

Pour ce qui eſt de la graduelle introduction du Bœuf, du Serpent & de Bacchus— les preuves en ſont trop minutieuſes (quand même à chaque pas le terrein ne manqueroit pas ſous les pieds) pour être aiſément analyſées. Il ne devroit pas s'agir ici d'*analyſer aiſément* mais *de bien analyſer*. Mr. Maty n'a pas promis de faire à ſon aiſe un extrait, mais faire un bon extrait. Dire que le terrein manque à

* Antholog. Græc. *Eilhard. Lubini. lib.* iv. *Epig.* 74.

Αὐτὸς ἐπεὶ σύριγγι μελίσδεται εὐκελάδῳ Πὰν,
Ὑγρὸν ἱεὶς ζευκτῶν χεῖλος ὑπὲρ καλάμων.

Ipſe cum fiſtula canit dulci ſonante Pan,
Udum mittens cera compactas labium ſuper fiſtulas.

chaque

chaque pas sous ses pieds, c'est assurer que les preuves apportées sur ces choses sont sans fondemens. Il faut mettre le lecteur à portée d'en juger.

L'auteur a dit qu'on employa l'emblême du Boeuf pour représenter l'acte de la Puissance Divine, quand elle créa le monde, ou le Pouvoir Créateur, regardé comme un des principaux attributs de Dieu. Il a prouvé cela par un monument, & à-la-fois par une tradition attachée à ce monument, par le seul peuple du monde chez lequel existe encore cet emblême du Bœuf, sous la forme précise qu'on lui voit dans un très-grand nombre de médailles, de pierres gravées & même de bas-reliefs antiques. Il a rapporté les paroles, par lesquelles Plutarque, dit aux Grecs que la plupart d'entr'eux adorent Bacchus sous la forme du Boeuf; il leur cite un Hymne, dans laquelle les femmes de l'Elide invitoient ce Dieu à venir dans son temple des eaux avec son pieds de Bœuf; enfin il a fait voir sur les médailles des Eléens, le Bacchus avec la forme de Bœuf sous laquelle l'invoquoient ces peuples, & sur le Dauphin symbole des eaux dans lesquelles étoit son temple. Athenée assure qu'à Cyzique on adoroit Bacchus sous la figure du Bœuf, & l'on a fait voir ce Bœuf sur les monoies de Cyzique. Il existe à présent dans les ruines de Persépolis des figures de Bœufs à tête humaine, elles ont le modius sur la tête : on a montré des figures semblables sur les médailles des Marles & des Amarles peuples voisins de la Perse & du pays des Gélons. La forme, le caractere, tous les traits du visage de ce Bœuf s'observent en Sicile sur les monoies de Géla. Cette forme est celle de l'Hébon des Campaniens, & cet Hébon comme l'assure Macrobe, est le Bacchus, représenté sur tant de médailles de Naples & de la Campanie. J'ai produit des monumens authentiques, avec ce Bœuf à tête humaine, passant par tous les degrés possibles pour arriver à la forme humaine, sans aucun mélange de l'animal symbolique, d'où l'on a vu les raisons pour lesquelles Bacchus est appelé, *Bovigene*, *Tauriforme*, ou *Cornu*, dans tant d'auteurs Grecs & Latins, dont ceci développe le sens. Ce sont ces preuves, & bien d'autres avec elles, que rejette Mr. Maty.

On a montré, au sujet de l'emblême du Serpent, les mêmes choses qu'on a fait voir au sujet de l'emblême du Bœuf. Celui-ci attaque l'Œuf du monde dans le monument Japonais, l'autre entoure cet Œuf représenté sur les monoies Phéniciennes & sur celles de l'Isle de Chios. Les Egyptiens le mettoient dans la gueule même du Serpent, & on les plaçoit tous deux dans les Cystes mystiques de Bacchus. On voit sur les médailles de Cyzique où Bacchus fut révéré sous la forme du Bœuf, les deux Serpens autourdes flambeaux des Orgies de ce même Dieu. Envain on a fait deux fois le tour du monde, comme le dit Mr. Maty, pour lui chercher des preuves d'un fait devenu très-assuré, ces voyages n'ont servi de rien. Il faut cependant

dant avouer qu'on avoit négligé de parcourir quelques endroits de l'Angleterre. Une perſonne très-informée, très-curieuſe, très-capable de juger, même dans ces matieres, quoi qu'elle ſoit occupée de choſes bien plus importantes, m'aſſure avoir lu un ancien Hymne au Serpent, découverte en Angleterre : j'éſpere donner dans la ſuite de mon ouvrage ce morceau ſingulier ; d'autant plus intéreſſant, qu'anciennement les femmes des Amnites qui habitoient la côte Occidentale de la Bretagne, alloient dans les *iſles* voiſines, célébrer les fêtes nocturnes de Bacchus. Elles étoient, dit
" Denys Périégetes, couronnées de lierre. Les Bacchantes de la Thrace
" n'acclamoient pas ce Dieu par des clameurs ſi marquées : c'étoient ces Bacchantes auxquelles, ſuivant Plutarque, Olympias mere d'Alexandre ſe joignoit. Elle trainoit avec elle des ſerpens apprivoiſés. Ces reptiles, ſortant du lierre & des cyſtes où on les tenoit, entouroient les Tyrſes & ſervoient de courones, aux aſſiſtans : c'étoient à des ſerpens pareils auxquels on adreſſoit des Hymnes dans les iſles de l'Angleterre ; & dans les fêtes qu'on y célébroit, le mot *Evan*, qui eſt le nom du Serpent même, étoit fréquemment répété. Ces mêmes fêtes étoient célébrées dans l'Inde près du Gange, & Denys Périégete nous apprend qu'on y répétoit de même le mot *Evan*. C'eſt dans ces pays que ſe trouvoit le mont *Méros* conſacré à Bacchus ; on le nomme aujourd'hui *Mérou*, & *Nyſe* qui en étoit voiſine, porte encore à préſent le nom de *Niſadabur*, qui ſelon le fameux Bayer ſignifie la ville de *Nyſe*, comme *Mélia-pur*, *Viſa-pur* ſignifient les *villes* de *Mélia* & de *Viſa*. Il exiſte donc dans l'Inde comme dans l'Angleterre des traces bien marquées de Culte de Bacchus & du Serpent. Ce ſymbole ſe voit encore dans les mains du *Bacchus Myſes* ou du *Brouma*, repréſenté ſous les formes mêlées des deux ſexes dans la pagode d'Eléphanta.

Ces preuves combinées des auteurs & des monumens de toute eſpece, tirées des Hymnes de tous les pays, par leſquelles on montre l'introduction graduelle du Bœuf, du Serpent & de Bacchus, ſont celles que Mr. Maty laiſſe entendre n'être pas fondées, ou trop difficiles à ſe laiſſer analyſer ; mais c'eſt la difficulté d'analyſer ſuivant ſa méthode trop prompte, qui fait chanceler chacun de ſes pas ; ce ſont ſes jambes qui ne ſont pas fermes, il prend cela pour un tremblement de terre. Semblable à ces gens qui d'un bateau dans lequel ils ſont aſſis, jugent que ce ſont les rivages qui marchent, & croient que le bateau ne marche pas, parce qu'ils ne changent pas de place dans le bateau. Je paſſe à préſent aux articles les plus intéreſſans à développer. Mr. Maty continue,

A l'égard de l'Œuf qui repréſente la naiſſance du monde & à la doctrine d'une ancienne croyance *dans un Pere* inviſible, *lequel engendra un fils*, ſon grand pouvoir, ou ſa vertu, ou ſa parole, *qui d'abord regardé comme un être métaphyſique fut enſuite perſonifié & devint le premier principe ; outre qu'il en a déja été dit quelque choſe*

chose au commencement de l'Article; les preuves en sont si minutieuses, &c. On ne sait ce que veut dire Mr. Maty par cette derniere phrase, car il ne détermine aucun article, & l'on n'en voit aucun où il ait parlé de ces matieres. Au lieu de répéter ici les preuves qu'on a données ailleurs, on en va chercher dont il lui sera difficile de rejeter les fondemens; car on les prendra dans la Sainte Ecriture, que chacun connoit, & dans les monumens dont l'authenticité est reconnue de tout le monde. Mais en attendant, que je lui parle d'un autre Déluge, qui le fera plaisanter comme celui dont il s'est agi ci-dessus, il faut d'abord l'entretenir du Déluge Général, dont les livres de Moyse nous donnent le détails.

Le Déluge Universel, bien plus terrible encore dans ses effets que celui de la Méditerannée, paroit cependant n'avoir pas laissé des marques si reconnoissables des désastres effroyables dont il fut la cause. Répandu par-tout, par-tout il porta l'épouvante, la désolation & la mort. Il s'étendit dans toutes les parties de la terre, il en détruisit tous les habitans, il en fit périr tous les animaux, à l'exception de ceux qui se réfugierent dans l'Arche avec la famille de Noé. Toute-fois, il ne rassembla dans aucun endroit connu, ces étonans amas d'ossemens épars en tant de lieux, dans les Isles, sur les Rivages, & sans doute au fond de la Mer qui maintenant sépare l'Europe de l'Afrique.

L'éloignement où nous sommes des tems où arriva le Déluge Universel, en a sans doute effacé les traces, il en couvre les vestiges, il en a renversé les monumens, ou le cache à nos recherches: mais cela même nous montre combien est grand cet éloignement, dont nos chronologies sont insuffisantes à déterminer l'Epoque. Et comme aux yeux de la Providence il importe peu que les hommes soient instruits en ces matieres, les livres sacrés ne leur fournissent pas tous les moyens nécessaires pour les éclaircir. Néanmoins, le souvenir de ce grand événement s'est gravée bien plus profondément dans la mémoire des nations, que celui de toute autre inondation, dont le genre humain ait été affligé. En nous conservant les détails de ce qui précéda & suivit le Déluge, la Genese nous apprend que *ses eaux couvrirent tous les monts qui sont sous la voute des cieux. Elles s'éleverent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, & le vingtieme jour du septieme mois, l'Arche s'arrêta sur les monts Ararat,* avec les restes & les réparateurs du genre humain. Cependant les *eaux s'écouloient. Elles décrurent continuellement jusqu'au dixieme mois.* Ce fut dans le *premier jour* de ce même mois *que parurent les somets des montagnes.* Il falloit donc que les monts Ararat, fussent bien élevés au-dessus des cimes des autres montagnes, puisque celles-ci ne parurent que plusieurs mois après celui où l'arche s'arrêta sur les somets de l'Ararat; les eaux qui *décrurent* sans cesse pendant tout cet espace de tems, durent *s'abaisser* par un mouvement assez lent, quoique *continuel.*

Le

Le Texte Sacré, en déterminant très précisément le nom des monts sur lesquels l'Arche s'engrava, ne détermine pas de même le pays où ces monts étoient situés. Comme l'Arménie fut anciennement appelée *Ararat*, comme l'une de ses montagnes porte encore ce nom, cela fit croire qu'elle étoit celle sur laquelle Noé s'étoit arrêté. Bérose, au tems des Ptolémée Philadelphe, semble avoir accrédité ce sentiment, suivi plus de trois siecles après par Flavius Joseph. Cet historien ne citant pas d'autorité plus ancienne que celle de Bérose, il est évident que cette opinion est trop moderne, pour assurer un fait, assurément aussi peu connu du tems de cet écrivain qu'il l'est du nôtre. Néanmoins, cette opinion est maintenant répandue dans presque tout l'Orient, & la plupart des commentateurs de la Bible semble l'avoir adoptée. Mais quand elle seroit encore plus ancienne & plus répandue, elle n'en seroit pas moins destituée de fondement, puisqu'elle ne s'accorde pas avec le texte qui ne peut se tromper. Le fameux Chevalier Raleigh entreprit inutilement de la réfuter : l'habitude, dont le respect pour les anciennes fables s'accroit avec le tems, a conservé celle-ci. On peut voir, dans *l'histoire du Monde*, les raisons qu'eut ce grand homme, pour déterminer la position de l'*Ararat* sur les montagnes du Caucase voisines de l'Inde. Par cette position, il satisfait au passage de la Genese, qui fait venir de l'Orient les descendans de Noé dans les plaines de Sennaar, au septentrion desquelles est situé l'*Ararat* de l'Arménie. Il détruit des raisons frivoles pour s'accomoder à des vérités constantes, son Génie les lui eut sans doute dévoilées toutes entieres, si la Géographie & l'Histoire naturelle eussent donné à son siecle, les lumieres qu'elles donnent au nôtre.

Si le Caucase, dans sa partie indiquée par le Chevalier Raleigh, répond aux vues de l'histoire sacrée, en ce qu'il est à l'Orient de la Babylonie, il en différe d'un autre côté, en ce qu'étant moins élevé que d'autres montagnes, l'Arche n'eut pu s'y arrêter, avant que les plus hautes cimes des monts, plus exhaucés encore que celles du Caucase, fussent découvertes par les eaux. On sait maintenant, que la Tartarie Orientale est une vaste Région, dont la prodigieuse élévation tient de la nature des montagnes, & qui par la vaste étendue de son somet tient (comme l'Angleterre) à celle des pays de plaines. La hauteur de cette Région, à cent lieues seulement de Pékin, étant déja de trois mille pas géometriques au-dessus du niveau des mers de la Chine, (*Du Halde. T.* IV.) égale celle que Mr. Bouguer donne au Pic de Ténériffe. Des Physiciens ayant porté d'un autre côté des baromêtres dans le pays des Mongales, ont trouvé que le mercure y descendoit aussi bas, qu'il le fait sur les plus hautes cimes des Alpes: (*N. C. Acad. Scient. Petropol. T.* VI.) Fatio Duiller leur donne 2213 toises ou 2655 pas géometriques de hauteur. Ces deux mesures prises à des éléva-

tions

tions différentes, en se confirmant l'une l'autre, justifient en même tems ce que disoient les Scythes du pays dont ils tiroient leur origine, & qu'ils assuroient être beaucoup plus élevé que toutes les autres terres *(Just. II. Porro Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut, &c.)* Quelqu'étonante que soit l'élévation de cette partie de la Tartarie, dans les lieux où elle a été mesurée, elle est encore fort inférieure à celle d'où descendent les sources de l'*Orka* & du *Sélinga.* Cette derniere surpasse assurément la hauteur du *Chimboraço,* car elle n'est que de 644 toises au-dessus du point trouvé par le Pere Verbiest. Et le faîte de cette prodigieuse convexité de l'Asie est la plus grande hauteur connue. L'Ararat de l'Armenie, le Caucase, les Alpes, disparoissent devant elle : cependant, par delà les sources de l'Orka, il existe des habitations connues. Des terreins de moîtie moins élevés, sous des latitudes plus voisines de l'équateur, sont couverts de neiges éternelles, inaccessibles aux hommes, inhabités par les oiseaux & les poissons mêmes. Mais par une qualité propre à ces contrées singulieres en tout, ses rivieres poissoneuses arrosent aujourd'hui des plaines fleuries, fertiles & peuplées.

Ce fut sur les hauteurs qui surmontent encore ces terres élevées, que l'Arche put s'arrêter. De là seulement, elle put voir les eaux du Déluge décroître, *s'écouler,* & *découvrir quelques mois après les pointes des montagnes.* Cette contrée, dont l'étendue surpasse au moins quatrefois celle de la France, ayant été la derniere submergée, fut aussi la premiere que les eaux abandonnerent : les plantes y souffrirent moins que par-tout ailleurs, ainsi ce fut là seulement que put se conserver l'Olivier, dont la branche encore verdoyante fut apportée par la colombe à Noé. Et puisque c'est là seulement que Noé put aussitôt commencer à cultiver la terre & à planter la vigne, qui croit par-tout où l'olivier fructifie, & souffre encore moins du froid que lui ; puisque cette partie de l'Asie, dont la longitude est Orientale par rapport à celle des plaines de Sennaar, est la seule du monde entier, dans laquelle on trouve réunis tous les caracteres donnés par les livres sacrés au *monts Ararat,* elle est donc la seule où l'on doive chercher la position inconnue de ces monts.

Je ne pense pas qu'on trouvât maintenant des vignes ou des oliviers, sur ces terres exposées par leur élévation à de très-grands froids. Mais il dut assurément y en exister autrefois. Les dépouilles des races d'Eléphans découvertes par Mr. Pallas, dans les parties mêmes les plus septentrionales de la grande Tartarie, *(Voy. T. I. p.* 317. 339, & 400, &c.) où se multiplierent autrefois ces animaux, nous assurent que sous des latitudes encore plus hautes que celle du pays dont nous parlons, l'olivier & par conséquent la vigne ont du subsister avec eux. On trouve en Angleterre de ces restes d'Eléphans, mais on y découvre aussi des écorces de différentes

sortes

ſortes de Palmier, renfermées dans les charbons de terre du Lancaſhire. Les eſpeces de ces arbres & de ces animaux, auxquelles le même degré de chaleur eſt à-peu-près néceſſaire, durent exiſter les unes avec les autres dans cette iſle où elles ne ſubſiſtent plus. Elles n'exiſtent pas davantage en Sibérie, où s'eſt conſervée la tradition que ce pays jouiſſoit d'une plus grande chaleur avant le Déluge. (*Recueil. de Voy. au Nord. Iſbrants Ides. T.* VIII. *p.* 48.) On découvre des Eléphans dans le terrein de la Toſcane où l'Olivier eſt encore très-abondant. La chaleur convenable à ſon tempérament, n'étant pas ſuffiſante au tempérament de l'Eléphant, cet arbre a pu ſe conſerver avec la vigne, ſous un climat, où la diminution de la chaleur à éteint la famille de cet animal. Ainſi dans les terreins les plus élevés de la Tartarie Orientale, l'Olivier dut croître avec la Vigne, ſous une latitude bien plus voiſine de l'équateur que celle où l'on eſt aſſuré que ſubſiſterent les Eléphans. L'induction tirée de l'Ecriture Sainte, ſur l'ancienne exiſtence de l'Olivier & de la Vigne dans ces climats réfroidis, eſt la plus ancienne preuve hiſtorique du réfroidiſſement de la terre, dont l'hiſtoire naturelle nous produit tant de témoins.

Quand deſcendus des hauteurs de l'Ararat, les fils de Noé s'avancerent vers l'Euphrate & la Babylonie, ils ſuivirent la même route que prirent toujours les Scythes, lorſqu'ils ſe porterent dans l'Aſie, & marcherent de l'Orient pour arriver dans les plaines de Sennaar, comme le dit l'hiſtorien ſacré.

Les Tartares du Karaſm, habitent les rivages de la Mer Caſpienne, & les bords fertiles de l'Amu ou de l'Oxus, dont la ſource deſcend du pied des terres élevées ſur leſquelles vivent à préſent les Tartares Kalkas. Tous ces peuples ont une Généalogie, qui par *Tatar* & *Mogul* remonte à *Turk* dont *Japhet* fut le pere. Ainſi, il prétendent être deſcendus de la famille tranſportée par l'Arche, dans ce même pays qu'habitent encore à préſent les Kalkas & les reſtes des Zongores. Tous deux ſont une branche des Mongales ; ils viennent de ces Scythes dont *le pays, ſuivant eux, avoit le premier de tous été découvert, quand les eaux ſe retirerent* ; *le premier deſſéché, & le premier à produire des animaux. (Et quanto prior quæque pars terrarum ſiccata ſit, tanto prius Animalia generare cæpiſſe.)* La vérité de cette ancienne tradition, conſtatée par l'hiſtoire naturelle, & confirmée par l'hiſtoire de Moyſe ; nous ſert encore à prouver ce que nous avons dit du pays où s'arrêta l'Arche ; elle montre en même tems, que la mémoire du Déluge s'étoit conſervée chez le peuple le plus ancien qu'on puiſſe trouver, & qui a le plus conſtamment habité la terre dont il eſt originaire : car bientôt on verra que l'Ecriture reconnoit ces peuples pour les deſcendans de Japhet, dont ils aſſurent être deſcendus.

La poſtérité de Sem & celle de Cham fils de Japhet, paſſa dans la Chaldée

dée & dans les pays depuis habités par les Cananéens, les Phéniciens & les Egyptiens. Japhet leur cadet resta possesseur des terres de l'héritage paternel dont s'éloignerent les aînés. On voit ici l'origine de cet ancien usage qui donne l'héritage au cadet. Il est deux fois parlé dans Hérodote, de cette coutume *pratiquée par les Scythes.* (*Hérod. lib.* iv. 6 & 10.) Elle fut transportée en Angleterre, où elle est connue sous le nom de Bourgs Anglais, *Borough English.* Et si dans la Genese, Japhet est appelé *le plus grand*, (Μείζων.) relativement à Sem, ce n'est pas comme son *Aîné*, mais comme celui dont la postérité devoit s'étendre incomparablement plus que celle de Sem. (*Gen.* ix. *cap.* xxvii.) Si sa famille est encore nommée la premiere parmi les générations des enfans de Noé, c'est qu'elle fut la premiere établie, & qu'elle se fixa dans les lieux mêmes, au voisinage desquels l'Arche s'arrêta.

Ces terres exhaussées au-dessus de toutes celles de l'Asie, où Noé aborda avec ses fils Sem, Cham, Japhet & leurs femmes, renferment une immense valée, contenue entre deux longues chaines de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'au mont *Altai.* Des recherches faites de nos jours par Mr. Danville, nous apprennent que l'une de ces chaines de montagnes est celle qu'on appele le rempart de *Gog* & de *Magog*, très-fameux dans l'Orient. (*Mem. de l'Acad. T.* XXXI. *p.* 210.) Ces noms, donnés au Scythes dans la Bible, sont ceux de deux tribus d'un même peuple, dont Magog fils de Japhet fut le pere. Ils habitoient donc le même pays dont les Scythes assuroient être originaires. De leur terrein, disoient-ils, les fleuves descendoient dans le Palus *Mæotide* ensuite dans la *Mer du Pont & celle de l'Egypte.* (*Justin. lib.* ii.) Ce fait supposant la jonction de la Mer Caspienne au *Palus Mæotide* & à la *Mer du Pont*, comme les observations de Mr. Pallas prouvent qu'elle dut exister autrefois, nous montre la prodigieuse antiquité de cette tradition. Et comme les observations faites par les modernes dans le pays des Mongales, constatent la vérité de l'assertion des Scythes sur l'extrême élévation de leur pays, les découvertes de Mr. Danville, concourent avec ces observations & celles de l'Histoire des tems les plus reculés, à confirmer l'identité des lieux où l'Arche se fixa, quand les eaux du Déluge commencerent à se retirer : elles déterminent en même tems l'endroit le premier habité par les hommes, après la retraite des eaux. Tout contribue à nous faire reconnoître dans ces mêmes lieux, l'habitation de l'un des petis fils de Noé, & les Livres Sacrés s'accordent avec ce que disoient les Scythes de leur ancienneté, bien antérieure à celle des Egyptiens. Ils pouvoient à juste titre se vanter d'être les plus anciens peuples de la terre. C'est donc chez eux qu'il faut chercher les origines de toutes les antiquités. Leur pays est peut-être le plus important à connoître, & leurs monumens sont les plus curieux à développer.

La

La Mere des Scythes étoit femme de Japhet. D'elle sortirent ces peuples qui se porterent dans l'Inde, dans la Chine, dans le Japon : ils s'étendirent dans tout le Nord de l'Asie & dans celui de l'Europe. Sous le nom de Celtes, ils en occuperent toute la partie Occidentale, & sous celui de Pélasgues; ensuite de Grecs & d'Hellenes, ils en remplirent tout le Midi. C'est parce que la femme de Japhet fut Mere de cette branche principale du genre humain, comme avant elle Heve l'avoit été de tous les hommes, que suivant l'exemple d'Adam même, dont ils descendoient, les Scythes donnerent à cette même femme un nom qui exprimoit la Mere des hommes ; le mot *Echidne*, *Vipere* ou *Vivos pariens*, est la traduction Grecque du mot *Heve*. Le sens de ce mot est exprimé, ainsi que nous l'avons dit, par la figure symbolique du Serpent, dans lequel on disoit que se terminoit le corps de la Mere des Scythes. Par cet emblême très-singulier, comme par l'expression qui y donna lieu, on trouve encore une preuve de la prodigieuse antiquité de ces peuples. Ils s'exprimoient au tems où ils commencerent à employer cet emblême, comme Adam parloit au commencement du monde.

Le Scythès des Grecs, qui défigurerent tous les noms étrangers à leur langue, est évidemment le Magog de l'Ecriture. Son nom bien peu changé, s'est conservé dans celui des *Moguls* ou *Mongales* ou *Mogols*. Ces peuples dont les Eluths ou Calmoucks Zongores, les Kalkas, & les Targutes sont des tribus, occupoient encore dans ce siecle les pays de Magog dont ils tirent leur origine. Avec leur dénomination, & le pays où ces Mogols se font toujours maintenus, ils ont conservé les anciens emblêmes du *Bœuf*, du *Serpent*, à la vérité un peu altérés ainsi que leur nom, mais reconnoissables comme lui, dans les changemens mêmes qu'ils ont essuyés.

Ces emblêmes des Scythes, répandus sur toute la terre, montrent qu'ils la parcoururent toute entiere ; qu'ils se *disperserent* de tous côtés, comme il est marqué, par l'expression du texte Hébreu, que le fera la postérité de Japhet : c'est l'exécution de la priere prophétique de son pere, qui demande à Dieu de le rendre *Grand* ou de l'étendre sur la terre. (Πλατύναι ὁ Θεὸς τῷ Ἰάφεθ.) Les Mages, où les Sages du peuple de Magog, porterent dans la Médie, la Perse & la Chaldée, le culte du *Feu*, cet ancien emblême de l'être qui fit *tout*, du Pan représenté dans la suite par le Bouc, & par cette figure Scythique, dans laquelle se reconnoit encore la forme & les traits de la physionomie des Calmoucks ou des Mogols. Elle semble avoir encore moins changé que leur nom, leurs coutumes & leurs mœurs primitives. C'est cette figure qu'on trouve dans les monumens des anciens Egyptiens, des anciens Grecs, des anciens Romains ; & qui après avoir été portée très-anciennement chez les Chinois,

les Indiens & les Japonais, s'y conſerve encore, malgré les changemens arrivés dans le moral & le phyſique de ces peuples.

Les deſcendans de Japhet, les peuples de Magog, appelés Scythes & enſuite Tartares, remontoient par Noé, juſqu'au premier homme. Leur généalogie, auſſi importante pour eux que pour les deſcendans de Sem, en partie perdue pour les anciens Scythes, de qui néanmoins elle fut connue pendant très long-tems, s'eſt toujours conſervée chez les Hébreux. La Religion révélée, conſacra ehez ces derniers les livres ou les traditions que perdirent les autres.

Dès le tems de Moyſe, on écrivoit ſur les pierres dures & ſur les métaux. Ces pratiques ſuppoſent un long uſage de l'écriture : ſans compter le livre de Job, Moyſe même ſemble nous apprendre qu'il en exiſta d'autres bien avant lui. Il dit en effet au commencement du V[e] chapitre de la Geneſe, *Ceci eſt le livre de la Génération d'Adam.* Cet écrit ne contenant que des faits ne ſuppoſe pas la révélation : mais la révélation, en confirmant la vérité de ces faits, rendit plus authentiques les traditions ou le livre qui les contenoit, avant que Moyſe ne les inſérat dans les ſiens.

Le premier verſet de ce chapitre, annonce qu'il *eſt le Livre de la Génération d'Adam, dans le jour où Dieu créa l'homme, où il le créa à ſa reſſemblance.* Cette répétition poétique, reſſemble à celle des ces anciens chants, dans leſquels avant la découverte de l'écriture, on conſervoit la mémoire des faits les plus célébres & les traditions de la Coſmogonie. Le verſet où ſe trouve cette répétition eſt détaché du premier chapitre de la Geneſe, dans lequel on expoſe la Génération du Ciel de la Terre, & des Choſes : celle d'Adam en eſt le complément où la ſuite. Ces écrits reſpectables paroiſſent antérieurs au Déluge même. Ils contiennent la Théologie & l'Hiſtoire des premiers hommes : ils ſont, ſans aucun doute, avec la grande période de 600 ans attribuée aux tems encore antérieurs à Noé, les premiers, les plus nobles, les plus ſublimes monumens de toute l'antiquité. La conſervation de cette période ſuppoſe l'invention de l'écriture & l'uſage des livres : quand les anciens écrits des Chinois & des Epyptiens exiſteroient encore, quand on ſeroit aſſuré de l'exiſtence des Vedams des Indiens, & de l'authenticité du Zend Aveſta des anciens Perſes, on ne pourroit les comparer aux premiers chapitres de la Geneſe. Les traditions contenues dans ce livre durent être auſſi connues de tous les deſcendans de Noé : aucun autre hiſtoire ne put jamais être ſi intéreſſante pour tout le genre humain & ſi digne d'être conſervée.

Long-tems après Noé, il n'exiſta qu'un même langage ; les peuples n'eurent qu'une même maniere de s'exprimer. *(Gen.* xi. 1.) Etant de même Origine, ils eurent tous une même Religion : ce fut celle des Patriarches

triarches jusqu'à Moyse. Cette religion s'altéra vers l'époque de la dispersion des peuples & de la multiplication des langues. Les livres originaux ne furent plus entendus de même, & la Théologie dut essuyer de grands changemens, par une suite nécessaire des causes qui la firent interpréter différemment. Cette primitive Théologie se trouve dans la Genese. Et si ce que nous déduisons des livres sacrés à cette égard, avoit besoin de confirmation, rien ne feroit plus capable d'en servir, que les idées sur lesquelles se fonderent les Théologies des plus anciens peuples connus, & les formes employées dans les représentations de leurs Dieux pour exprimer ces idées. L'examen de quelques monumens de cette espece, encore en usage chez les Tartares, qui descendent des Mogols, & des anciens Scythes ou peuples de Magog, ainsi que l'inspection de quelques monumens de l'Inde & de l'ancienne Grèce, nous montreront la source d'où vinrent les idées qu'ils représentent. Il faut les comparer ici avec celles du livre le plus ancien de tous. Cette comparaison fera voir que ce livre doit nécessairement avoir été connu des ancêtres de tous ces peuples. Ils en abuserent, ils en défigurerent les vérités, mais l'abus même qu'ils en firent, montre la connoissance qu'ils en eurent, & les fables par les quelles ils les défigurerent, ne les couvrent pas assez, pour empêcher un œil attentif d'en reconnoître l'origine.

Dieu est représenté dans la Genese comme le Créateur du Monde & de l'Homme. Pour conserver l'Homme, il lui ordonne de multiplier sur la terre ; il le condamne ensuite à la destruction, & à retourner dans la poussiere dont il est formé. Il le soumet à cette loi générale, par laquelle opérant sans cesse sur les êtres crées, la nature détruit ceux qu'elle a faits & refait ceux qu'elle a détruit. Les trois actes par lesquels l'Etre principe de tout *Crée*, *Conserve* & *Détruit*, furent représentés par un *Triangle*. Cette figure symbolique marqua par ses côtés les attributs de la puissance Divine; & par l'union de ces mêmes côtés, celle de trois pouvoirs réunis en un même être. Ce triangle se voit dans une peinture religieuse de ces Scythes, maintenant appelés Zongores, qui jusqu'en 1757 habiterent le pays de Magog dont ils descendent. On peut le voir, sous la figure en pétit du Dieu, qui chez ces peuples est supposé présider à la vie & à la mort. (*T.* I. *Pl.* XXVII.) Ces mêmes Zongores ont aussi des figures *Tricéphales* ou à trois têtes, par lesquelles ils représentent les trois attributs de Dieu. Ces idées auxquelles on attache celles de la Force ou de la Vertu, de la Providence ou de la Sagesse, enfin de la Justice & de l'Œconomie Divine, sont les fondemens de la Théologie des Indiens. Ils les expriment par une figure *Tricéphale* dont le nom *Trimourti*, *trois fois puissant*, ou *très puissant*, marque la réunion des trois puissances inhérentes à l'essence de l'Etre Créateur. Ces trois puissances furent exprimées chez les Grecs par quelques figures,

figures de Jupiter, dans lesquelles l'attribut de Pluton se voit à côté de ce Dieu, représenté assis & tenant le trident de Neptune. Il en existe une de cette espece chez Milord Lansdown; il y en a une autre dans la collection de Mr. Charles Townley; cette même Théologie, d'abord exprimée dans la Grèce par la forme *Tricéphale*, le fut ensuite par les trois yeux donnés au Jupiter appelé *Triocule*, qu'on disoit gouverner les trois parties dont le monde est composé, *(Pausan. lib.* ii. *cap.* xxiv.) ou réunir les trois puissances ensuite attribuées à trois dieux. On voit ici la marche de cette Théologie, la maniere dont elle dénaturalisa les idées, & la source d'où ces idées passerent aux Scythes, aux Indiens & aux Grecs.

Suivant la Genese, l'Esprit de Dieu fut *transporté* ou *incuba* sur les eaux, le même mot employé dans le texte, est susceptible de ces deux interprétations. La premiere est celle des Septante; l'autre, adoptée par St. Jérome, venoit de St. Basile qui la tenoit d'un Syrien. Les Indiens, suivant Mégasthenes cité dans Strabon, *(Lib.* xv. *p.* 713. B.) regardoient l'Eau comme le principe du Monde, & dans l'*Irrou-Cou-Vedam*, il est dit *qu'au commencement il n'existoit que Dieu & l'Eau.* Les Chaldéens avoient à peu près la même doctrine, c'étoit celle des Phéniciens & de toutes les anciennes *Cosmogonies.* Ce fut parce que l'Esprit de Dieu avoit été transporté sur les eaux, qu'on choisit la plante aquatique du *Tamara* pour porter la Divinité. Dans la peinture des Zongores, citée ci-dessus, sur le *Triangle* qui exprime les trois puissances, on peut voir le *Tamara* qui porte le Dieu de la Vie & de la Mort. Le Brouma des Indiens est aussi représenté sur cette même plante; ainsi que l'Isis des Egyptiens dans un marbre du Capitole, &c. &c.

L'Esprit, dans la Ste Ecriture, est Dieu même. Il communique aux eaux, régardées comme un élément passif, la chaleur qui les rend fécondes, comme l'Œuf est fécondé par la chaleur de l'incubation. Ce Feu premiere cause de la fécondité, dévint le Symbole de l'Etre principe de tout, du Pan: On choisit parmi les animaux, l'Animal le plus fécondant, le Bouc, pour représenter Pan, le plus ancien des Dieux Egyptiens *(Hérodot. lib.* ii. 145.) on aluma dans l'Elide un Feu perpétuel dévant son autel. Ce Feu fut représenté sur le *Tamara*; on le voit dans les figures de l'Inde entre les mains de Brouma; *(Voyag. de Sonnerat. T.* I. *Pl.* XXXI.) les Scythes, le regarderent comme le principe du Monde, *(Justin.* II. *Sive ignis qui & mundum genuit)* & les Zongores, descendus d'eux, environnent de flammes les figures de leurs Dieux. Dieu même, dans l'Ecriture est *un feu consumant, sa gloire paroit comme un feu sur le Mont Sinaï.*

De l'idée d'*Incubation*, ou de l'Esprit de Dieu *Incubant* sur les eaux, vint celle de l'Œuf, dans lequel les germes des choses & le monde avec eux étoient contenus. Encore à présent les Indiens assurent que cet Œuf

comprenoit le Ciel, la Terre & l'Abime; *(Abrah. Roger. p.* 181.) les quatorze mondes sont, disent-ils, compris dans l'Œuf. Les Orphites s'abstenoient de manger des Œufs en mémoire de celui du Cahos. On en voit dans la gueule du Kneph des Egyptiens. Il est entouré du Serpent dans les médailles Phéniciennes & dans celles des Grecs. On l'a vû dans le monument des Japonais, qui descendent des Scythes, *(Voyez la Pl.* VIII. N° B.) comme dans la main du Trimourti des Indiens. L'origine de cet emblême, si généralement répandu, est d'autant plus manifeste, qu'elle doit venir d'une Cosmogonie commune. La source s'en trouve évidemment dans le livre & les traditions connues à tous les Chefs des familles, desquels descendirent tous ces peuples.

Comme le Créateur incuba les Eaux par son *Esprit*, par sa *Parole*, il fit la lumiere, & donna les formes à la matiere qui compose le monde. L'*Esprit* est représenté dans l'Inde par un Oiseau, dont l'aile devint le symbole du *Vent*, du *Souffle*, appelé *Pneuma*. Cet Oiseau, c'est la *Colombe*, dont le nom chez les Arabes indique la *Chaleur*. Il fut choisi dans le genre de ceux dont le penchant, ou la chaleur naturelle, se porte plus volontiers à l'*Incubation*. Il est dans la Pagode d'Eléphanta *(Planche* XII.) sur une figure, dont la forme semble être la section de l'*Œuf*; & les ornemens autour de cette forme, peuvent marquer les eaux incubés par l'*Esprit*, dont la *Colombe* devint l'emblême. Les *Ælohim*, dont le nom se traduit au pluriel, sont ici près de l'*Esprit*, comme il est dit dans le texte, *Spiritus Ælohim*. Les Indiens en on fait les Anges. Cet *Esprit* devint le *Mihir* des Perses & l'*Amour* des Grecs: dans la Théogonie d'Hésiode il est contemporain du Cahos. Toutes ces idées sont évidemment puisées dans une Théologie, dont l'intention mal interprétée, donna lieu aux fables mythologiques, dans lesquelles sont manifestement envelopés les principes dont elles sont venues.

La *Parole* de Dieu, après que son *Esprit* eut incubé les eaux, *fit* toutes les choses qui composent le Monde *matériel*: elle donna la *Vie* à tous les êtres qu'elle doua du *Sentiment*. L'Animal dont le nom exprimoit l'*action* de *faire*, fut pris, comme on l'a dit, pour l'émblême de la *Parole* qui *fit* le monde. C'est le *Tho*, ou le Bœuf sauvage. On le représenta dans l'action d'attaquer l'Œuf; de détruire le Cahos représenté par cet Œuf; d'en *faire* sortir les formes des choses qui furent faites par la *Parole*, par le *Verbe*, *(Joh.* i. *Omnia per ipsum facta sunt.)* appelé dans Platon *le Verbe Divin. (de Legib.* iv. Λογός θειότατος.) Les Indiens donnoient à Dieu le nom de *Verbe*. *(Orig. Philos. p.* 59. Ἀλλά ἐςιν αυτοῖς ὁ θεὸς λόγος.) Clément d'Alexandrie dit expressément que cette Doctrine vint des Barbares. *(Stromat.* v. *p.* 534.) Suivant ce savant docteur, ces Barbares exprimerent les idées philosophiques par des *Symboles*; il cite pour exemple les Scythes, *(Stromat.* v. *p.* 567.)

p. 567.) & nous trouvons chez les Japonais descendus de ces Scythes, l'ancien *Symbole* par lequel ils représenterent, la *Vertu*, le *Pouvoir* ou la *Parole de Dieu.* Cet emblême de l'Etre par lequel le Monde fut tiré du Cahos, existe, ainsi qu'on l'a fait voir, chez les Zongores, & dans le *Darmadévé* de l'Inde, où dans la suite on l'a représenté comme ailleurs sous la forme humaine. Cela fit dire aux anciens Brachmanes, que la *Parole*, ou *Dieu*, s'envelopoit dans un corps. (*Orig. Philos. p.* 59. Τοῦτον δὲ τὸν λόγον, ὃν Θεὸν ὀνομάζουσι, σωματικὸν εἶναι,)

Le Pouvoir qui donna la vie à l'homme & aux animaux, représenté par tous les peuples sous l'emblême du Serpent, se voit fréquemment dans l'Inde. Brouma, appelé le fils de Dieu, à qui Vichenou son pere ordonne de développer toutes les vies qu'il a dans son sein, (*Voyage de Sonnerat, T.* I. *p.* 286.) paroît, dans la Pagode d'Eléphanta, appuyé sur la tête du *Bœuf*; il tient en main le *Serpent*. Ce furent les deux anciens symboles de la *Parole Divine*. Elle est personifiée sous la figure à la fois mâle & femele de Brouma. (*Pl.* X.) Si l'on étoit étonné de ces emblêmes, je prierois de considérer, que de l'aveu même de J. C qui est le *Verbe*, le *Serpent* d'airain fut désigné comme l'emblême du salut qu'il apportoit aux hommes. (*Joh.* iii.) Vers l'an 187 de notre Ere, une secte de Chrétiens abusant de ce passage, adora le *Serpent* & fut appelée *Ophite*. Enfin l'Agneau est encore chez nous le symbole du fils de Dieu.

Dieu *fit l'homme à son image, suivant sa ressemblance:* (*Gen.* i. 27. Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν· ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς.) *Il le fit à l'image de Dieu, & il les fit mâle & femele.* Le sens de ce passage, mal entendu sans doute, donna lieu de croire que l'homme avoit été crée *Androgyne*. Bérose, cité par Eusebe, (*Chron. lib.* i. A. *p.* 6.) dit. " Quand tout n'étoit encore qu'eau & ténebres, il y eut des hommes " avec un corps à deux têtes, l'une d'homme l'autre de femme, & avec " les parties, qui caractérisent l'une & l'autre." Platon adoptant cette idée, (*in Sympos.*) prétend que l'homme fut *formé* double. C'est l'origine de ces Hermaphrodites, si souvent répétés dans les monumens de la Grèce & dans ceux de l'Orient.

De ce que le premier homme, fait à la *ressemblance de Dieu*, fut regardé comme ayant été *crée mâle & femele*; on imagina que la ressemblance devant exactement représenter la chose copiée d'après elle, la figure de Dieu, à laquelle ressembloit celle de l'homme, devoit comme elle, réunir les deux sexes. Cela fit employer le *Bœuf* & la *Vache* dans le symbole par lequel on représentoit *le Pouvoir Générateur*. Ce que nous montrent, à cet égard, les médailles de Dyrrachium, où la *Vache* alaitant son veau se voit avec les attributs de Bacchus, de même qu'ils se voyent sur le *Bœuf* des médailles de Thurium, n'est pas moins remarquable dans le respect qu'ont encore aujourd'hui

jourd'hui les Guebres & les Indiens pour les *Vaches*, comme pour les *Bœufs*.

Une fauſſe induction, pareille à la précédente, fondée ſur ce que l'homme eſt fait *à l'image de Dieu*, fit repréſenter Dieu, d'abord par des Bœufs à tête humaine, enſuite par des figures de forme humaine ou *Anthropomorphes*. Ce même paſſage de la Geneſe, dès le ſecond ſiecle de notre Ere, fit croire *Dieu Corporel*. les Montaniſtes, les Phrygiens, & Tertullien enſuite adopterent cette erreur, encore renouvelée deux ſiecles après eux par Audée, qui fut le chef des *Anthropomorphites*. Et comme on avoit donné les deux ſexes au ſymbole du Bœuf, on les donna aux figures humaines qui le remplaçerent. Telles ſont celles du Brouma repréſenté dans l'Inde ſous l'Eſprit qui incube les eaux. *(Pl.* XII. *Vol.* I.) Cet être double eſt ſous la ſection de l'*Œuf*, pour montrer qu'il tira le monde de celui du Cahos ; il a près de lui l'Etre *principe* de tout, dont il eſt le *fils*, ſuivant le Candom. Cet être eſt ici repréſenté par la figure *Tricéphale* qui montre les trois pouvoirs, dont le *Fils* eſt cenſé être l'un, & l'*Eſprit* être l'autre.

On voit encore le Brouma, ſur un bas-relief de la Pagode d'Eléphanta, avec les deux ſexes réunis dans ſa figure, *(Voyez ici la Planche* X.) comme dans celle du Bacchus Grec qui peut ſe voir dans la collection de Mr. C. Townley. La *Nangilma* des Zongores, réunit deux têtes d'hommes à une troiſieme placée ſur un corps de femme. Et dans un deſſin nouvellement apporté de l'Inde en Angleterre, où on le grave par ordre de l'Académie pour le publier enſuite, la principale des trois figures dont eſt compoſé le Trimourti eſt celle d'une femme. Ainſi voilà la *Triunité* Indienne repréſentée à l'image, & ſuivant la reſſemblance du premier homme, qu'une interprétation mal conçue fit regarder comme mâle & femelle. Pour montrer dans cette même figure l'Etre *tout-puiſſant*, on a mis ſur ſa tête la Pyramide ſymbole du Feu ; c'étoit celui de cet être, regardé comme le tout, le principe univerſel, le pere des choſes. C'eſt de lui dont Platon, cité par Numenius, diſoit qu'il étoit plus puiſſant & plus ancien que le Créateur de ce monde, *(Num. cit. in Euſeb.* Ὦ ἄνθρωποι, ὃν τοπάζετε ὑμεῖς νοῦν, οὐκ ἐστὶ πρῶτος, ἀλλὰ ἕτερος πρὸ τούτου νοῦς πρεσβύτερος καὶ θειότερος.) Ces idées Théologiques paſſées dans la Philoſophie des Grecs, bien différentes de celles de leurs Mythologues, leur vinrent des peuples qu'ils appeloient barbares. Ces barbares, ſuivant Ariſtote & Sotion, *(Lært. in Præm.)* « étoient les « Mages des Perſes, les Prêtres de la Babylonie & de la Chaldée, les Gym- « noſophiſtes de l'Inde, les Druides des Celtes ou des Gaulois, & ceux qu'on « nommoit Symnotheiens. » Ces derniers étoient Scythes : comme tous les autres, il tirerent ces idées, ou des anciens livres renfermés dans ceux de Moyſe, ou des anciennes traditions qu'il recueillit, & qui furent celles des premiers peuples.

On

On trouve par-tout dans l'Asie, l'ancienne croyance d'un Pere invisible, & celle d'un Fils qui fut sa vertu, son pouvoir, son verbe. On voit comment cet être métaphysique, dans la suite révéré par les Indiens sous le nom de Brouma, & par les Grecs sous celui de Bacchus, le fut d'abord chez les Scythes sous celui de Tho, & sous les formes du Serpent & du Bœuf. Fo-hi porta chez les Chinois la premiere de ces formes; & comme la Mere des Scythes, il fut représenté avec le corps moitié Serpent. On représenta, dit-on, *Xin-nûm* son successeur avec une tête de Bœuf. (*Kempf. lib.* ii.) C'est l'autre emblême des Scythes: & de même que dans l'ancien Ménologe conservé dans la Bibliotheque Vaticane, St. Chrystophe est représenté avec une tête de Chien, pour montrer qu'il étoit de *Cynopolis*, où l'on adoroit l'Anubis à tête de Chien; ainsi *Xin-nûm* fut représenté avec la tête du Bœuf, pour montrer que son pays étoit celui où l'on adoroit l'Etre *Générateur* du Monde sous la forme de cet emblême. Les Chinois mettent avant Fo-hi une Dynastie, dont le commencement remonte à *Puôn-kù*: son nom signifie l'*Ancien de la Barque*. (*Réfl. sur l'Orig. des Anc. Peup. T.* II. *p.* 437.) Cette Dynastie paroit composée des générations depuis Japhet jusqu'à Fo-hi, depuis le Déluge jusqu'au tems où la Chine fut peuplée. Elle pourroit servir à déterminer les époques de ces deux événemens, dont le second est remarquable par l'introduction de l'Astronomie chez les Chinois. Mais au lieu de suivre cette idée, je me contenterai d'observer ici, qu'on trouve à la Chine, c'est-à-dire à l'Orient des Monts où s'arrêta l'*Arche*, des traces du séjour de Japhet; on en trouve également à l'Occident de ces montagnes, dans celles des peuples de Gog & de Magog, & dans la Généalogie des Tartares publiée par Abulgazi, Khan du Karasm. Cette tradition existe aussi dans l'Inde; c'est-à-dire au Midi de la Tartarie Orientale & de ces pays élevés dont nous avons parlé. Selon les Indiens, « Sattiavarti ou Sattiaviraden, averti par Vichenou, que « bientôt il y auroit un Déluge universel, se retira sur une montagne. « Peu après les eaux du ciel & des fleuves couvrirent les monts les plus « élevés. Tous les êtres animés furent détruits. Sattiavari entra avec « quelques-uns de ses pénitens dans une *Barque* qui se présenta. Vichenou « avoit mis dans cette barque huit cent quarante millions d'Ames & de Se- « mences d'êtres. Sattiavari conduit par ce Dieu transformé en poisson, « attendit que les eaux qui couvroient la face de la terre fussent écoulées." (*I*[e] *Lett. du P. Bouch. à Mr. Huet.*)

Je ne ferai pas à mes lecteurs le tort de prévenir leurs réflexions, sur ce qu'ils viennent de lire. Je ne leur dirai pas que dans les Pagodes des Indiens, on voit les représentations d'un homme & d'une femme, quelquefois nues, quelquefois vêtues, aux deux côtés d'un arbre chargé de fruits: « Dieu, suivant ces peuples, forma l'homme de la terre encore récente. Il le

« mit

" mit dans le jardin *Chorkam*, où parmi les autres arbres il y en avoit un, " dont le fruit eut communiqué l'immortalité, s'il eut été permis d'en " manger." Je ne leur dirai pas qu'on a dans l'Inde une tradition ſur l'état dégradé de l'homme ; mais je dois leur faire obſerver l'opinion de Platon à ce ſujet : " notre nature, dit-il, fut dès ſa naiſſance, corompue " dans ſon chef," (*Plato Timæ.* Ἐν τῇ κεφάλαιῃ διεφθαρμένην περὶ τὴν γένεσιν.) & Mr. Dutens obſerve très judicieuſement, l'impoſſibilité de conçevoir ce que Platon eut entendu par ce *Chef*, s'il n'eut voulu parler du premier homme. Cette idée de Platon, manifeſtement priſe de la Geneſe, dans un tems, au moins antérieur de ſoixante années à celle où les Septante la traduiſirent, pour la premiere fois en Grec, vénoit très-aſſurément de l'Aſie, où nous ferons voir ailleurs qu'elle étoit connue par d'autres peuples que les Grecs.

Si l'on diſoit ces choſes à des Chinois, ou à des Indiens enthouſiaſtes de leurs préjugés religieux ; attachées qu'ils ſeroient aux fables rejetées par les plus ſages d'entr'eux, l'enthouſiaſme, qui leur fait croire ces fables, les rendroit ſourds à toute explication ſur la maniere dont elles ſe ſont introduites dans leur pays. Envain on leur propoſeroit de leur montrer le livre, dont les principes altérés aujourd'hui, mutilés, pervertis par de vaines imaginations, ſont néanmoins ceux de leur primitive religion.

Ce qu'on ne pourroit faire entendre à des gens ſans réflexion, pourroit être compris par des gens de bon ſens. Il s'en trouve par-tout. Deux hommes de cette claſſe conviennent aiſément à réjeter les fables, dont l'abſurdité frappe leurs Bonzes & leurs Bramins mêmes. L'un eſt un Chinois, l'autre eſt un Indien, tous deux conſentent à entendre un Européen venu dans le port du Surate pour s'inſtruire. Il a lu le *livre des Recherches.* Vous avez leur dit-il deux très-anciens emblêmes, dont le ſens obſcurci par des légendes, dont vous ſentez le ridicule, éſt maintenant inconnu à Pekin & à Bénarès. L'un eſt le *Lù, l'Adyſſéchen* ou le *Serpent* ; l'autre eſt le *Bœuf Cornu*, ou le *Darmadévé.* Le premier, ſuivant vos traditions & vos monumens, fut autrefois dans la Chine & dans l'Inde, le ſymbole de l'Etre qui créa l'homme & les animaux : le ſecond y fut l'emblême de ce même Être, qui créa le monde matériel. Vos traditions ont pu s'altérer ; l'intêret particulier, l'ignorance de ceux qui les écrivirent, le tems enfin qui change tout, ont pu concourir à les changer. Vos monumens n'ont pas été aſſujétis à ces changemens ; le tems les a reſpectés. Il eut pu les détruire, les dégrader, mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de leur donner d'autres formes. Ils ont encore celles qu'ils reçurent du cizeau des vos plus anciens Artiſtes, & ces formes vous expriment les idées des ſiecles reculés où on les employa. Il faut donc expliquer vos traditions par ces monumens, & vous en rapporter à des formes incapables de vous tromper, plutôt qu'à

des

des discours capables de vous entrainer dans les erreurs de ceux qui les ont écrits. De ces discours, ce qui s'accorde avec les monumens est vrai, ce qui ne se justifie pas par les formes anciennes, a été ajouté à la Doctrine qui dirigea celles-ci.

Vos anciens emblêmes personifiés dans l'Inde, y sont devenus le Brouma, le Vichenou & le Chiven. C'est la source de ces fables dont l'inconsistance vous est connue. Vos ancêtres eurent un Théologie, dont l'objet fut d'établir le culte d'un Dieu Créateur. Ses Attributs furent représentés par les symboles primitifs du Bœuf & du Serpent, auxquels ils ne rendirent qu'un culte indirect. Contens de ces explications, dont on leur donne les raisons, le Chinois & l'Indien les adoptent sans difficulté. On leur propose ensuite de leur montrer d'où leur vint cette Doctrine, & de leur faire voir le livre dont elle est tirée.. Mais, disent-ils, les Chinois & les Indiens sont inconteftablement les plus anciens peuples de toute la terre. Aucun livre ne précéda les leurs : ceux dont vous nous parlez n'en peuvent être que les copies, s'ils disent les mêmes choses ; & les nôtres ne peuvent nous tromper, car ils sont aussi anciens que nous mêmes. Il faudra donc leur montrer qu'il y eut des peuples antérieurs à eux. L'orgueil, la prévention nationale s'opposeront à la vérité ; il n'y aura pas moyen de persuader le bon sens de cet Indien & de ce Chinois.

Un autre Chinois & un autre Indien, au bon sens des premiers, joignent un esprit cultivé par l'étude. Ils ont oui parler de nos histoires ; ils ont fréquenté des Européens dont les voyages avoient pour objet, non le commerce, mais la connoissance des hommes & des choses. Ayant entendu la conversation précédente, ils ont saisi ce qui a frappé le bon sens des premiers ; leur esprit plus éclairé, plus capable de se prêter à la raison, les rend curieux d'entendre ce que les autre n'ont pas permis de leur dire. On leur ouvre le livre d'où sont tirées les *origines* des choses qui existent chez eux ; on le leur explique suivant la méthode du livre des *recherches sur les Arts* &c ; ils comparent ce qu'ils lisent & ce qu'on leur dit, avec leurs monumens : plus ils les considerent, plus ils sont frappés des rapports de ces choses entr'elles, & convaincus des vérités qu'on leur expose.

L'Indien réfléchissant sur ce qu'il voit, sur ce qu'il a lu, sur ce qu'on vient de lui dire, reconnoit que toujours contents de leur climat, satisfaits d'y vivre, attachés à leur fertile contrée, jamais ses compatriotes ne songerent à s'en éloigner ; jamais ils ne s'étendirent dans l'Asie : ils ne purent donc y avoir pris ou porté cette Doctrine, dont l'ancienneté l'étonne à présent. D'une autre part, les Hébreux dépositaires du livre dans lequel se trouve cette Doctrine, ne formoient pas encore un corps de peuple, quand les Indiens reçurent les emblêmes du Bœuf & du Serpent. L'Adoration de tout emblême ayant été proscrite chez les Israëlites, dans le tems même

où

où s'établit leur légiflation, ils ne purent les communiquer à l'Inde, où d'ailleurs ils ne vinrent en aucun tems. Par qui donc ces emblêmes furent ils apportés aux Chinois & aux Indiens ? Cette queftion eft raifonable. Il faut, pour y répondre, remonter à l'origine de l'hiftoire des peuples qu'elle embraffe ; il faut montrer qu'il en exifte un troifieme qui dut connoître, comme les Hébreux, cette ancienne Théologie, & qui par fes relations & fon voifinage de l'Inde & de la Chine, put leur communiquer fes emblêmes religieux : il faut enfin que les raifons qu'on apporte, fans contredire les livres des Hébreux, foient confirmées par ceux des anciens Indiens & des Chinois d'aprêfent.

L'Européen ouvrant de nouveau la Bible, y fait obferver au Chinois, qu'il y eut un premier homme formé du *Limon Adamah*, ou de la *terre*. Ce mot exprimant la maniere dont fut crée le premier homme, en devint le nom. Il fut appelé *Adam*. Sa femme ayant donné la *Vie* au genre humain fut nommée *Heve* ou la *Vie*. Leur poftérité, prefque éteinte par les eaux, répandues même fur les plus hautes montagnes, fe conferva par le moyen de quatre perfonnes échappées avec leurs femmes, à cette inondation générale. Sauvées dans une Arche ou Vaiffeau, cette famille s'arrêta dans les terres qui s'élevent toujours depuis la province de *Xenfi*, jufqu'aux fources du *Sélinga* & de l'*Orka*. L'Arc-en-Ciel fut alors choifi par Dieu, pour être la marque de l'affurance qu'il donnoit aux hommes, de ne plus les punir par un Déluge univerfel. Japhet, un des fils de Noé, defcendu de l'Arche, après la retraite des eaux, eut de fa femme un fils appelé Magog. Celui-ci fut le pere des peuples de fon nom ou des Scythes, qu'on appeloit auffi Sacques : fa mere, regardée comme celle de cette branche du genre humain renouvellé, fut repréfentée par la figure emblématique du Serpent affociée à la fienne ; cette figure eft celle de Fo-hi. Il porta dans la Chine les fymboles du *Serpent* ou du *Lû* & celui du *Bœuf* ; ces fymboles y exiftent encore, ainfi que chez les Tartares. Le nom préfent de ces peuples eft nouveau, mais leur race très-ancienne, remonte à Magog même, dans la famille duquel fe conferverent les mêmes traditions, qui font renfermées dans le livre des Juifs, où l'on trouve le commencement de fon hiftoire. Du tems de Magog, on devoit avoir connoiffance de la période de 600 ans, employée fuivant Jofeph, par des hommes qui vécurent avec Noé & fes fils avant le Déluge. Les calculs qu'elle fuppofe, les obfervations qui doivent en avoir précédé la détermination, dont l'exactitude eft reconnue par les plus favans Aftronomes, nous affurent que l'Ecriture fut en ufage dès le tems où cette période fut fixée. L'Aftronomie, cette fcience qui dépend de tant d'autres, avoit dès-lors fait de très-grands progrès. Vos annales Chinoifes affurent que *Fo-hi*.

porta

porta l'Aſtronomie dans la Chine, avec les caracteres de votre Ecriture. D'où eut il pu les tirer, ſinon du peuple qui les avoit avant lui ? C'eſt donc de ce peuple que vous les tenés ; & le livre d'où vous tirés l'origine de vos ſymboles religieux, ſert encore à vous montrer la voye par laquelle il vous furent apportés, avec l'origine de vos ſciences, de vos lettres, & celle de votre nation même, ou du moins celle de Fo-hi, que vous en regardez comme le fondateur.

Après quelques momens de réflexion le Chinois, dit, c'eſt en effet dans la province de *Xenſi*, que vint s'établir Fo-hi notre premier Empereur. Il y reſte encore de ces grandes pierres mobiles, conſacrées de ſon tems au culte religieux. Avec l'uſage de ces pierres il apporta chez nous les emblêmes du Serpent & du Bœuf. Kin-Num l'un de ſes ſucceſſeurs peut être venu du même pays, & tous deux peuvent avoir été repréſentés par des figures relatives à leur origine comme à leur maniere d'être. Suivant nos annales, la mere de Fo-hi le conçut dans un moment où elle étoit environée de l'Arc-en-Ciel : par cette maniere de s'exprimer on déſigna la femme dont il deſcendoit, & vos livres ſacrés nous rendent compte de cette expreſſion dont le ſens eſt inconnu de nous. La figure ſymbolique de Fo-hi, par ſa reſſemblance avec celle de ſa mere, fait reconnoître celle-ci, dans l'épouſe de l'homme ſorti de l'Arche, qui fut le pere des Scythes & des Chinois. Et comme cette femme fut regardée comme la premiere, relativement à leur race & à la nôtre, nous regardames ſon époux comme le premier homme : nous l'appelons pour cette raiſon *Puôn-kù* ou *l'ancien du Vaiſſeau*.

Avec l'Aſtronomie, Fo-hi apporta dans la Chine les *Caracteres* qu'on y employe encore. Leur nombre s'eſt augmenté, avec celui des idées que chacun d'eux repréſente aux yeux de ceux qui les connoiſſent, mais on en avoit becoup moins au tems de Fo-hi. Le Caractere, au moyen duquel nous repréſentons le nom de Puôn-kù eſt du nombre de ces derniers ; il ſe compoſe de deux élémens ; l'un repréſente l'idée compriſe dans le mot *Ancien*, l'autre marque le *Vaiſſeau* ou l'Arche dont ſortit celui qu'on *déſigne* par là ; (*) le premier élément exprime ſon état, marque le *Chef*, le

(*) Voici ces deux caracteres Chinois 古盤. Le premier exprime, ou plutôt repréſente l'idée d'*Ancien*. C'eſt un ſigne de convention dont il ne nous eſt pas facile de connoître le principe On reconnoit aiſément dans le ſecond caractere, la forme d'un navire, de conſtruction Chinoiſe, avec toutes ſes voiles. Il faut que la navigation ait été connue au tems où ce caractere fut inventé. C'eſt peut-être, avec la tradition

le plus *Ancien* de ſa branche; le ſecond repréſentant une maniere d'être relative à cet ancien, marque la ſituation où il s'eſt trouvé. Le nom correſpondant à ce Caractere, a du faire oublier celui de Japhet, conſervé dans vos livres. C'eſt ainſi que le nom d'Heve, par lequel on déſigna la maniere d'être de la mere du genre humain, fit oublier ſon premier nom *Iſchah*, qui d'abord exprimoit la maniere dont elle avoit été formée de la côte de l'homme appelé *Iſch*. Ces noms ſymboliques, furent pris des mots employées pour exprimer les idées qui y répondent, dans la premiere langue du monde. Les Caracteres de notre écriture correſpondent à cette ancienne façon de s'exprimer. C'eſt celle des premiers emblêmes communs aux Scythes & à nous. Notre langue *monoſyllabique*, reſſemble aſſurément à la plus ancienne langue, & notre écriture à la premiere de toutes celles qu'on employa. En ſubſtituant des lignes aux figures emblématiques, faites pour repréſenter des idées, nous avons ſimplifié les moyens, mais les principes ſont les mêmes. Notre deſcendance, par Japhet, du peuple de Magog ou des Scythes, eſt encore confirmée, en ce que nous ſommes actuellement de tous les nations, celle dont la Langue & l'Ecriture reſſemblent plus que toutes autres à celle de nos premiers ancêtres. Cependant, vos ſavans de l'Europe aſſurent que notre Yao, ſous lequel arriva un Déluge, dont la mémoire s'eſt conſervée dans nos annales, fut le Noé de vos livres ſacrés, le pere de Japhet, & ſuivant eux, Fo-hi doit avoir exiſté avant Noé même, & par conſéquent avant le Déluge univerſel.

L'Européen ſatisfit à cette objection. Votre Fo-hi, repondit-il au Chinois, eſt de beaucoup poſtérieur à Puôn-kù, ou à l'*ancien* de l'*Arche*, dont le nom déſigne chez vous celui que l'*Arche* ſauva. La tradition du Déluge s'eſt donc évidemment conſervée dans ce nom & plus encore dans le caractere qui y eſt attaché. Suivant vos livres, cet événement arriva bien des ſiecles avant Fo-hi, & par conſéquent avant Yao, mis par vos annales à l'an 2294 avant Pîmi-ti, dont le tems répond exactement à l'ere vulgaire

dition de l'Arche de Noé, le plus ancien monument de l'exiſtence d'un Art devenu ſi néceſſaire. L'uſage des barques & des voiles ſuppoſe des connoiſſances, moins difficiles à acquérir, que ne l'étoient celles des Chinois vers le tems de Fo-hi. Il introduiſit dit-on l'Aſtronomie dans la Chine. Cette ſcience exiſtoit bien avant lui; & dans la ſuite, ſous le regne d'*Yao* l'une de ſes ſucceſſeurs, on fit un reglement ſur la maniere de déterminer les jours des *ſolſtices*. Ce reglement exiſte encore dans le *Chouking*, qui eſt un des plus anciens livres des Chinois. Au reſte, les caracteres par leſquels eſt exprimé le nom de Puôn-kù, ſon tirées de la table d'Hohamge. Ils viennent des annales même des Chinois, qui ſont parmi les manuſcrits de la Bibliotheque du Roi de France; je les ai fait copier d'après cette table publiée par Mr. Fourmont l'aîné.

des Européens. Ce Déluge d'Yao, semblable par ses causes à celui de la Méditerranée, ne lui ressembla pas dans ses effets. Il fut produit par la descente des eaux ramassées dans les montagnes de la Tartarie Orientale, au dessous des hauteurs où l'*Arche* s'arrêta. Ces eaux formoient une Mer comme celle de l'Euxin : des côtes élevées en continrent les eaux pendant long-tems ; mais ainsi que les Mers de l'Asie Occidentale s'ouvrirent un chemin pour descendre dans la Méditerranée, où elles furent d'abord contenues par les hauteurs qui fermoient le détroit de Gibraltar ; ainsi les Mers de l'Asie Orientale, après s'être ouvert un chemin à travers les côtes qui les soutenoient, descendirent sur la Chine. N'y trouvant aucun obstacle qui les arrêtat, elles s'écoulerent dans les Mers plus basses que le plan du pays qu'elles inonderent : l'extrême élévation du terrein dont elle descendoient, prouvée par les expériences faites de nos jours par les Chinois mêmes, obligeant ces eaux à précipiter leur cours, ne leur permit ni de s'arrêter, ni de s'élever à de grandes hauteurs. Les hommes purent se réfugier dans les lieux les plus exhaussés, & cette inondation passagere, peut-être aussi grande que celle de la Méditerranée, n'a cependant pas du laisser à la Chine des monumens de désolation, pareils à ceux que conserve encore cette Mer. Le cours de votre histoire n'en fut pas arrêté ; vos Empereurs s'y succedent sans interruption, parce que cette calamité momentanée ne détruisit pas tous les peuples. Elle ne fut donc pas de la nature de celle que les Européens appelent le Déluge universel. Ainsi rien ne vous empêche de reconnoître par votre histoire, comme par vos monumens, l'homme & le peuple dont vous descendez, dont vous tirez vos emblêmes religieux, dont l'origine, ainsi que la vôtre, se trouve conservée dans les anciens livres dont je vous parle. Le Chinois convint que ces livres étoient encore plus anciens que les siens ; qu'on y trouvoit l'explication de ce qui manque à ceux de son pays, & le principe même de l'ancienne religion de ce grand Empire.

L'Européen s'adressant alors à l'Indien, lui dit. Il y a dans l'Inde, ainsi qu'à la Chine, une figure qu'on y appele *Ninifo* : elle est chez vous celle de Vichenou. Les traits de la physionomie de cette figure, également différens de ceux des Chinois & des Indiens, montrent qu'elle est étrangere aux uns & aux autres. Toutes les figures de vos Pagodes d'Ambola & d'Eléphanta, ayant une ressemblance très-marquée à celle des Indiens d'à-présent, ont indubitablement été faites dans un tems où les habitans de l'Inde ressembloient à ceux d'aujourd'hui. Il n'en est pas ainsi des figures sculptées dans la Pagode de Canara. Je ne les ai pas vues, mais un voyageur Anglais, homme très-sensé, a fait sur elles des observations que j'ai lues avec plaisir. Etant entré dans cette ancienne Pagode, il resta frappé de la différence du caractere des figures qu'il y vit, avec le caractere de la

race présente des Indiens: " les hommes, dit-il, au tems où furent faites " ces sculptures, étoient plus robustes. Leurs muscles plus exercés les font " paroître bien plus forts, qu'on ne l'est aujourd'hui dans l'Inde." La différence des mœurs d'une nation amolie par les délices de son climat, pourroit avoir produit ces changemens; " mais on observe dans leur visage " large & plein, dans leur nez applati, dans leur levres dont celle du " dessous est d'une épaisseur remarquable, enfin dans l'ensemble de leur " visage, des traits qui leur donnent un air morne & sombre, bien différ- " ent de l'air spirituel & animé qui caractérise les habitans de l'Indostan." Tous ces caracteres sont ceux de l'ancienne figure qui se conserve encore dans l'Inde, à laquelle ses traits sont devenus étrangers. Le modele pourroit en avoir été apporté d'ailleurs: mais les bas-reliefs de la Pagode de Canara taillés dans le rocher même, n'en ont jamais été détachés. Ils ont été faits dans l'endroit où ils sont, & comme l'ouvrage en est immense, il suppose l'industrie de plusieurs siecles, * les efforts d'une nation entiere constamment employé à ce travail; enfin les arts d'un peuple qui s'est représenté lui même, & qui dans des tems très-éloignés habita cette contrée. On reconnoit dans ses traits, ceux que les Tartares tiennent des Scythes leurs ancêtres. La grande antiquité de ces monumens, montre que leur physionomie ne s'est pas changé dans la Tartarie: mais elle fait voir aussi les grands changemens qu'elle a soufferte dans l'Inde, depuis que devenus *Indo-Scythes*, leurs descendans, avec des mœurs tout opposées à celles de leurs ancêtres, y prirent une maniere de vivre toute différente de celle de leur pays.

Vous avez donc, ajouta l'Européen, dans ces anciens monumens, des témoins & des preuves assurées d'un établissement des Scythes dans l'Inde, vers une époque assurément antérieure à celles où furent faits tous les autres monumens de votre nation. Les Scythes y exécuterent ces grandes entreprises, dont la hardiesse incroyable vous étonne, au point que vous croyez devoir les attribuer aux Dieux mêmes & aux Génies. (*Sonnerat. T.* I. *p.* 218.) Elles portent effectivement l'empreinte du Génie; mais c'est de celui de cette nation, dans le pays de laquelle on trouve les premieres découvertes de l'Astronomie, & l'origine des savantes méthodes de calcul, dont vous vous servez à présent, sans en connoître les principes. (*Voy. l'Hist.*

" * Voici ce que dit Mr. Sonnerat, en parlant de cavernes du genre de celle dont " il s'agit ici. (*Voy. aux Ind. lib.* iii. *p.* 218.) Les Pyramides tant vantées de l'Egypte " sont de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & *d'Illoura*; les figures, " les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le " même rocher, indiquent au moins mille années d'un travail consécutif, & les " dégradations du tems en désignent au moins trois mille d'existence."

de l'Aſtron. Anc.) C'eſt de cette nation ſeule, dont le pere remonte au tems du Déluge, que vous pouvez avoir reçu la période de 600 ans : car ayant été connue avant le Déluge même, elle ne put ſe conſerver que par le moyen de la ſeule famille qui en échappa. Vous tenez d'elle votre Philoſophie ; elle vous apporta les plus anciennes loix dont parlent vos hiſtoires, & vous donna les Arts. Les ouvrages de ces Arts, en vous conſervant les traits de la figure de ces peuples, ſi différente de la vôtre, font connoître avec les mains qui les firent, la famille dont vous étes deſcendus, & combien votre climat à influé ſur l'eſprit comme ſur le corps de ſa poſterité.

Vos anciens Brachmanes, deſquels vos Brames croyent être les ſucceſſeurs, diſoient il y a plus de deux mille ans, qu'au tems où l'Inde n'avoit pas encore de villes, *Dionyſius* venu de l'Occident ayant pénétré juſqu'au mont *Mérou*, y bâtit *Nyſe* dont le nom exiſte encore. Il vous donna des loix, il enſeigna la juſtice, il établit chez vous le culte des Dieux. *(Diodor. Sicul. Biblioth. lib.* ii. *p.* 151.) Ce culte le premier de tous ceux de l'Inde, eſt aſſurément celui dont les emblêmes ſont les plus anciens. Le légiſlateur de qui vous le reçutes portoit le nom du Dieu révéré dans la *Nyſe* de la haute Scythie : il étoit, ſuivant l'uſage de ſon pays, le prêtre de ce Dieu, & le chef des peuples qui l'adoroient. Après avoir porté leurs armes, juſqu'aux confins de l'Egypte, ils vinrent de l'Occident s'établir ſur les rives du Gange. Ce ſont ces Scythes, dont les traits qui ſe maintinrent long-tems chez vous, ſe reconnoiſſent encore dans vos plus anciens temples. Ils donnerent aux Chinois les emblêmes du Bœuf & du Serpent. Mais quelques ſiecles encore avant celui où Fo-hi s'établit chez eux, ce même culte fut apporté dans l'Inde, plus de 1500 ans avant l'établiſſement de l'Empire des Aſſyriens par Ninus. Il vous vint comme aux Chinois par le moyen des deſcendans de Magog & de la famille de Japhet. C'eſt la raiſon pour laquelle on trouve dans les livres, où ſe ſont conſervés les titres de cette ancienne famille, l'Origine des idées ſur leſquelles furent établis les emblêmes de votre ancien culte. Du mot *Bromios* par lequel on exprimoit le bruit de la flamme, qui étoit un des ſymboles du Dieu de Nyſe, paroit s'être formé le nom de *Brouma,* donné à votre premier légiſlateur, parce qu'il fut le prêtre & l'inſtituteur de ſon culte. La reconnoiſſance indiſcrete des peuples en fit un Dieu après ſa mort ; *(Diod. ub. ſupr.)* & comme il arriva dans beaucoup d'autres pays, la ſuperſtition, qui marche toujours avec le bandeau ſur les yeux, ſubſtitua progreſſivement ſon culte à celui du Dieu, dont il avoit été le miniſtre, & qu'il avoit fait adorer dans l'Inde. C'eſt à la date de ce changement que commencent vos fables, & la religion en partie fondée ſur elles.

Une ancienne tradition, dit l'Indien, paroit s'oppoſer à ce que vous venez d'avancer. " A *Nyſadabur,* ville peu diſtante du mont *Mérou,* il naquit,
" dit-on,

" dit-on, un géant appelé *Maidashuren*. Il avoit des cornes de Taureau ;
" il se nourissoit de la chair des *animaux*, de celle des *vaches* mêmes, &
" s'enyvroit ordinairement de vin. Il fit la guerre aux Dieux. Dans
" son cortege, y avoit huit Pudans, de la race des *Kobaler* ou pasteurs.
" Enfin il se faisoit trainer dans un char atelé de huit Lions, de Léo-
" pards, de Tigres ou d'Eléphants : on ajoute que des femmes guerrieres
" le suivoient avec des *Tyrses*, des tambours & des cymbales." *(Hist. Bactri. Bayer. sub. init.)* Ce géant est manifestement le *Dionysius* dont parlent les histoires sur lesquelles vous vous fondez : mais suivant nos traditions présentes, il naquit à *Nysadabur*, & loin d'établir un culte chez nous, il y fit la guerre à nos Dieux.

Cette tradition, répondit l'Européen, loin de détruire les faits avancés par vos anciens Brachmanes, sur la foi des Histoires dont ils étoient les dépositaires, prouve au contraire la Vérité des sources desquelles les Grecs ont tiré ces faits. Car s'il n'y eut pas eu dans l'Inde un personage, tel qu'ils représentent leur Bacchus ; si les fêtes célébrées en son honeur, n'eussent pas été pareilles à celles qu'ils célébroient eux-mêmes, la tradition de tant de choses ressemblantes entr'elles, avec les noms de villes & des montagnes mêmes, ne pourroit s'être conservée dans l'Inde où ces choses n'auroient jamais existées, car l'une d'elles suppose nécessairement les autres ; & puisque cette tradition nouvelle garantit la vérité de l'ancienne tradition, dont parloient les Indiens il y a deux mille ans. C'est à vous à choisir celle qui vous paroit mériter plus de croyance ; où l'histoire rapportée par les Brachmanes sur leurs antiquités, dont ils conservoient les mémoires qui n'existent plus, où la fable rapportée par vos Brames, dans laquelle il est aisé de reconnoître des faits que différens motifs ont fait altérer.

Après la Déification de *Brouma*, les partisans du culte qu'il avoit lui même établi continuerent à le maintenir. Le sien ne prévalut qu'à la longue. Alors les ennemis de ce nouveau culte, dans le dessein de le décrier, prétendirent qu'il étoit contraire à celui des Dieux, & que le suivre c'étoit leur faire la guerre. Voilà comment vos traditions anciennes représenterent Brouma comme l'ami des Dieux, tandis que les plus nouvelles en font l'ennemi de ces mêmes Dieux. Ayant été déifié à Nyse ou Nysadabur, celles-ci dirent qu'il y naquit. On lui donna des cornes de taureau, parce que comme prêtre du Dieu de Nyse, représenté par le taureau, il en portoit le nom & les attributs. Quand dans la suite le culte de Brouma fut attaqué par les sectateurs de Chiven & par ceux de Vichenou, qui l'ont enfin presqu'entiérement détruit, ils assurerent qu'il mangeoit de la chair des animaux & même de la vache, c'étoit un moyen de le rendre très-odieux aux Indiens, chez qui les Parias seuls osent en manger, ce qui rend

leur

leur Caſte en horreur parmi eux. On voit, avec les tems de la progreſſion de ces imputations, les raiſons qui les firent employer. Elles nous aſſurent que le géant *Maidaſhuren* eſt le même que *Brouma*, & celui-ci eſt aſſurément le même que le *Bacchus* des Grecs, dont le char étoit auſſi attelé de Tigres, de Lions, de Panteres & d'Eléphans ; ils étoient tous deux accompagnés de femmes guerrieres, reconnoiſſables aux Tyrſes, au tambours & aux Cymbales, qu'elles employoient dans les cérémonies religieuſes. Les *Dévédaſſi* ou *Bayaderes*, exécutent encore dans vos fêtes ſacrées, les danſes pratiquées par les Bacchantes des Grecs. Celles-ci ſont repréſentées dans les mêmes attitudes que vos *Bayaderes*, & avec les mêmes inſtrumens de muſique dont elles ſe ſervent, ſur les peintures & les bas-reliefs où ſe voyent les Orgies de Bacchus. Et juſqu'au nom des *Cobalers*, qui accompagnoient *Maidaſchuren* ſe trouve encore dans la Grèce. Les déſordres de leurs Orgies, qui repréſentoient d'abord celui des élémens avant la naiſſance du monde, occaſionnerent ceux des miniſtres qui les célébroient, & ces déſordres furent attribuées au Dieu ſubſtitué au culte primitif.

Cette tradition, ramenée aux événemens qui y donnerent lieu, montre donc l'exiſtence du culte Scythique dans l'Inde, car elle en décrit les fêtes. Ce furent celles de tous les peuples. Les Hébreux mangerent, burent & danſerent nuds devant le veau d'or. Les habitans de l'ancienne Bretagne, (dont la puiſſance eſt maintenant ſi étendue dans l'Inde, quoique leur pays en ſoit ſi éloigné) avoient, il y a deux mille ans, des fêtes entiérement ſemblables aux vôtres. Leurs femmes y employoient les mêmes cérémonies, les mêmes clameurs, & ſans doute les mêmes excès reprochés aux fêtes célébrées alors ſur les bords du Gange. On voit encore dans leurs iſles des pierres mobiles, des pierres arrangées par trois, comme celles qui ſe ſont conſervées à la Chine dans les provinces de Xenſi & de Fokien. On y eut autrefois les emblêmes du Bœuf & du Serpent, comme on les a maintenant à la Chine & dans l'Inde : ces emblêmes exiſterent par-tout ailleurs comme ils exiſtent à préſent chez vous ; par-tout ils remontent à la même origine, dont je vous ai fait voir la ſource dans les livres conſervés par la famille de Sem ; livres, dont les traditions furent aſſurément connues de la famille de Japhet frere de Sem, puiſqu'elle les a communiquées à tant de pays, dans leſquels elle s'eſt étendue & qu'elle a remplis en divers tems.

L'Indien & le Chinois ne purent s'empêcher de reconnoître les liaiſons de ces choſes entr'elles. L'authenticité & la vénérable antiquité de nos livres ſacrés leur parut démontrée par les monumens de tous les peuples. La Doctrine de l'Européen dirent-ils, n'eſt pas une hypotheſe, car une hypoteſe eſt fondée ſur des *ſuppoſitions*, & cette doctriné ne ſuppoſe rien ; elle admet

admet des *données*, & les prend dans les monumens exiſtans, dans les traditions, dans les mémoires de tous les peuples de la terre. L'aſſemblage des unes, & l'explication des autres, ſont les titres ſur leſquels elle établit l'hiſtoire d'une Théologie, dont celles de tous les peuples ne ſont que des abus. Cette Doctrine intéreſſe tous les Théologiens de la terre: elle intéreſſe également tous les Voyageurs qui ſont curieux de connoître le culte des pays qu'ils parcourent: elle intéreſſe les Philoſophes, puiſqu'elle leur montre les ſources de la Philoſophie: elle importe encore plus aux Hiſtoriens, puiſqu'avec les Origines des peuples, elle leur montre ſouvent les principes, ſur leſquels ſont fondés des uſages & des coutumes ſingulieres. Les Curieux de monumens Antiques, doivent être contens des connexions que cette Doctrine nous découvre entre les Antiquités de tout l'ancien continent: enfin les Amateurs des Arts doivent être ſatisfaits d'en voir rechercher les commencemens, les modifications, d'en voir tracer la marche, d'en voir développer le langage, & de pouvoir ſuivre l'eſprit des formes qu'ils employerent chez tous les peuples, & dans tous les tems. Le livre, ajouta l'Indien, où vous nous dites que ſont renfermées ces recherches mérite bien d'être lu.

Le Chinois fut du même avis que l'Indien. Et malgré les ridicules donnés à ce livre par Mr. Maty, ils eſt ſans doute du ſentiment de tous deux; car après ce qu'il a dit précédement, il me fait la grace d'ajouter. *Quoi qu'il en ſoit*, de ce que je viens d'écrire, *je ſuis obligé de dire, qu'on ne peut juger de ce livre ſur le compte que j'en rends, & dans lequel il y a quelques inexactitudes, que cependant je ne crois pas eſſentielles, & je le recommande comme bien digne d'être lu par ceux qui s'amuſent de ces ſortes d'études.* Le lecteur en ſe rappelant la promeſſe de Mr. Maty, & le deſſein où il étoit de le mettre à portée de juger, ſera ſans doute ſurpris de lui entendre dire ici, qu'il ne pourra juger ſur le compte rendu par lui, dont il avoue lui même l'inexactitude. Mais le Public doit être encore bien plus étonné de lui entendre conſeiller la lecture de ce livre, dans lequel tout a le malheur de lui déplaire. On croiroit que je veux donner des ridicules à Mr. Maty, en le faiſant parler ainſi. Pour me juſtifier de ce ſoupçon, je prie le lecteur de vouloir bien lire le texte Anglais, fidélement imprimé d'après le *Review*, & il avouera que rien n'eſt plus original que le *Review*, ſinon pourtant l'eſprit de celui qui l'a compoſé. S'il accuſe ce livre de manquer d'ordre & de clarté, c'eſt, comme on l'a vu, parce qu'ayant oté l'un, l'autre a du néceſſairement s'obſcurcir. Mais s'il le recommande c'eſt parce qu'il y a trouvé aſſez de choſes intéreſſantes pour ne pouvoir s'empêcher d'en conſeiller la lecture. Je prouve ici, ce qu'en commençant cet écrit j'ai promis de prouver, c'eſt que Mr. Maty a pu & du recommander la lecture du même livre, qu'il a du & pu juſtement critiquer, blamer, & même à toute rigueur plaiſanter; ſemblable à cet

Artiſte,

Artiste, dont parle Pline, il ne peut voir, sans éclater de rire, la figure grotesque qu'il s'est avisé de faire.

Mr. Maty, dit encore, *suivant ma pauvre opinion* (my poor opinion) *les faits résultans de la comparaison des monumens antiques sont, dans cet ouvrage, tout ce qui peut souffrir une exacte recherche.* Si l'auteur est assez heureux pour avoir atteint ce but, il a rempli ses promesses. Car il dit dans sans sa préface, page xvii. " Ce n'est pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut " écouter, ils ne peuvent nous tromper. Notre emploi est de les entendre, " d'écrire leurs discours, de les rapprocher, enfin de les montrer dans " l'ordre où il doivent être vus pour se faire comprendre à tout le monde ; " & pour déveloper, avec l'Esprit dans lequel ils ont été faits, l'intention " de ceux dont ils sont les ouvrages. Si cet ordre est celui des choses, " s'il est celui de la vérité, les Antiquités Religieuses de tous les peuples " doivent s'expliquer les unes par les autres."

Vous dites ensuite Mr. Maty, *mais comment la ressemblance existe entre les monumens, c'est ce qui sera toujours un mystere.* Le public doit juger si le mystere est développé, non par moi, mais par la nature même des choses. Dans son ardeur de juger, Mr. Maty non content de juger pour le présent juge encore pour l'avenir. On voit qu'il a bien étudié l'*excellente* comédie des Plaideurs de Racine.

> Il vous jugera tous les uns après les autres.
> — — — — Et veut bon gré malgré,
> Ne se coucher qu'en robbe & qu'en bonnet carré.

Il est ici ce Devin qui *connoissoit, & les choses présentes, & les choses futures, & les choses passées.* De tout cela ce qu'il connoit le mieux, c'est ce qu'il dit, *enfin je ne vois rien du tout dans le livre de Mr. d'H. qui satisfasse mon Esprit.* Nous avons démontré plus haut que la chose doit être ainsi, & nous sommes entiérement d'accord sur cet article.

Monsieur Maty, finit par dire ; *comme toutes ces matieres seront probablement savament discutées dans les journaux de Gottingen, où il y a des personnes qui ont tourné leurs recherches sur les origines des nations, je ne manquerai pas de rendre compte de ce qu'ils disent.* Il eut été bien mieux d'attendre leur opinion. Je connois l'Esprit de ces Savans. Je sais qu'ils mettent autant d'attention à s'informer eux mêmes, que Mr. Maty met de promptitude à décider : je sais qu'ils ne prétendent pas, comme Mr. Maty, suppléer par l'esprit, aux connoissances qu'on n'acquiert que par l'étude & par la méditation. Je n'ignore pas qu'ils savent, qu'à la Science, il faut unir le Génie qui anime la matiere : lui seul, en se mêlant dans chaque partie d'un tout, donne du mouvement à la masse dont il est composé, & la tire de l'inertie dont elle

ne

ne peut sortir sans lui. Il faut ce Génie pour le reconnoître dans l'ouvrage des autres; il faut n'être pas choqué de quelques taches, où quantité de choses éclatent de maniere à les faire oublier; il faut s'éclairer avant de prétendre éclairer le public: et c'est parce que ces Savans de Gottingen sont éclairés, que j'ai grande confiance en leurs lumieres. Assuré quils ne ne plaisanteront pas sur des matieres aussi sérieuses; dans la confiance ou je suis de l'indulgence de la postérité; j'attens avec Pope le grand précepteur des choses, la Mort. Et comme on voit, je ne me tiens pas pour tout-à-fait bien enterré par Mr. Maty, puisque je me crois encore vivant.

A NEW REVIEW; for *January*, 1785.

PART. III.

Recherches sur l'Origine l'Esprit et les Progrès des Arts de la Grèce; sur leurs Connexions avec les Arts et la Religion des plus anciens Peuples connus; sur les Monumens Antiques de l'Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe et de l'Egypte. 2 vol. 4to. with 74 plates, 3 g. Appleby.

" AS it is always my wish to make the jury, who is to decide upon the " reputation of learned men, judges of the whole process, as much " as juries can be, I will state Mr. D'Ancarville's hypothesis and a few of " his proofs, in as few words as I can, to my readers.

" Mr. D'Ancarville begins by an apology for commencing his curious " enquiries by medals, instead of considering the art of design, which " must necessarily have existed previously to the exhibition of types " upon coins. The reason our author assigns for departing from the na- " tural order is, that we find upon medals the figures of the *stones* which " the antients originally worshipped as emblems of the gods, and likewise " ancient temples of various forms, which though no longer to be met " with in Greece, nor indeed ever mentioned as having been seen there by " historians, are similar to those which are to be met with now in Asia, " Sweden, Denmark, Germany, and Poland, and which are known to have " existed in Spain, Italy, Gaul, and even the internal parts of Africa.

" Mr. D. then proceeds to give an account of his ſyſtem, or rather, as " he modeſtly calls them, his conjectures, Theſe, if I underſtand them " right, are nearly to the following purpoſe.

" The antients having originally uſed ſtones to repreſent their gods, in " proceſs of time proceeded to ſymbols more expreſſive. Such were—fire, " repreſented by the pyramidal form in which fire riſes—the rays of light " or ſymbol of the ſun, repreſented by an obeliſcal figure—and an aquatic " plant of the Tamara kind, which repreſented the Supreme Being, as " the ſpirit, who, at the beginning of things, brooded upon the waters.

" In proceſs of time they came to animals. In this claſs the ox, and the " ſerpent, which repreſented the Creator of the material world, and the " Author of the life of all ſenſible beings, were the oldeſt; theſe two " remained the longeſt and ſpread the wideſt. They are diſcovered in " all the countries where the ſtones are found, and are ſtill found in thoſe " parts of Aſia, in which Mahometaniſm has not made its way. We find " them on a great number of medals, and on great numbers of marbles " and monuments of Italy, Egypt, Syria, India, Japan, China, Perſia, " Tartary, Scandinavia, and all the countries formerly inhabited by the " Celtes.—Amongſt the Iſraelites the ſerpent of braſs was the emblem of " life, and one of the heads of the cherubims ſeems to have been the head " of an ox.

" And ſo things remained for a time, till new ſuperſtitions adopted new " forms, and the godhead began to be worſhipped under the human figure, " but even then they ſtill proceeded upon the ſame original ideas, and the " old emblem was in ſome meaſure preſerved in the new. Thus, in ſome " monuments, we ſee the ox beginning to take the human head, but ſtill " preſerving the horns, ears, and bodies of the animal. On others again, " he has the head and body of the man, but preſerves the horns, ears, " ſhaggy thighs, and legs of the ox. In ſome bronzes we ſee him with " the ears, tail, and legs of the animal, joined to the body, head, " and legs of the human figure. Some ſtatues, which are entirely " freed from the emblematic animal, ſtill preſerve the character in " the head with the horns, and dewlap, which hangs down from the " chin to the ſternum.—What made the difference between the Greeks, " and all the other nations of the earth, was, that the Greeks added beauty " to their idea of the divinity. Hence their ſculpture, and their ſculp- " ture alone, came to the height which we are the witneſſes it has reached.

" This being Mr. D's opinion, what he propoſes in the two volumes " before us is to ſtrengthen it, by enquiring into the means employed by " the arts; the reaſons of the forms it made uſe of to expreſs the idea of " the primitive theology preſerved in the myſteries of Greece, and that of " the mythology, which became the religion of the nations; the origin of " this

" this ſpirit; its relations to the different countries where it was intro-
" duced, and its influence on the monuments of different nations, particu-
" larly thoſe of Greece.

" Book I. Chap. I. *On the form and origin of the moſt ancient Greek Coins.*
" The moſt ancient form of the Greek coins, was, according to *Plutarch*,
" (in Lyſandro) the obeliſcal. Theſe obeliſcal coins repreſent a *javelin or*
" *belemnite*, commonly called the thunder-ſtone, of which javelins were
" formerly made. They are, therefore, evidently an image of ſtrength,
" of which thunder is one of the greateſt expreſſions, and they are ſur-
" rounded by a *tamara* leaf, to ſignify that thunder is created in the region
" of clouds raiſed from water, near which the tamara grows. As a con-
" firmation of this, it appears that the tamara leaf ſurrounds the ſacred
" fire on a candelabre, which is at Mr. Townley's, and it is certain that
" it was one of the emblems of the divinity amongſt the Ægyptians,
" Perſians, Indians, Tartars and Japaneſe. Obeliſks, which repreſent
" the rays of the ſun, are found with varieties on ſeveral medals, which
" the author gives us—Some ſigns of the obelus itſelf remain on the coins
" of Sybaris, and Catania,—ſome obeli were found near Leontium the
" beginning of this century, with the words νικη Διος and Αθηνιος νικη. Mr.
" D. thinks theſe were ſtruck in memory of the victory over the Athenians.
" —Theſe obeli are alſo found in Arabia, Perſia, Japan, and China:
" and, therefore, *as* the Chineſe are deſcended from the Scythians, accord-
" ing to Mr. Buffon; it is probable that the invention of coinage was
" originally Scythian, and that the Scythians communicated it to the
" Eaſtern nations. Nor, ſays Mr. D. is this evidence from ancient monu-
" ments unſupported by hiſtorical teſtimony, for *Hyginus* ſays, that Indus
" firſt diſcovered *ſilver* in Scythia, and that Erichthonius introduced it at
" Athens, but from a paſſage in *Julius Pollux (Onomaſticon* lib. ix. c. 6.)
" it is evident, that when *Hyginus* ſays ſilver, he *muſt* mean the coinage.
" It is probable, therefore, that Ericthonius went into Scythia, during
" the ten years of Amphyction's uſurpation of the throne of Athens—*Lucan*
" too (Pharſalia vi. 402.) mentions the invention of coinage by Ithonus
" or *Ionus*, the ſon of Amphyction, and it is true that he did introduce it
" into Theſſaly only; but he muſt have had it from Scythia, as he was
" the guardian of Deucalion, who was a Scythian.—The reſult is, that
" Ericthonius, who reigned 1463, A. C. received the obeliſcal form from
" the Scythians, and ingraved letters upon coins, that Ithonus, *much about*
" *the ſame time* introduced coinage into Theſſaly, and, that about 1363,
" A. C. Janus introduced the impreſſion of figures.

" Chap. II. *Antiquities of the Arts of Aſia, their Connection with the Arts*
" *of Greece. Of the Coins of Janus*—Mr. D. ſuppoſes the arts to have been
" carried all over Aſia by the Scythians, in the conqueſt mentioned (Diod.

" Sic. lib. 2. et Juſtin lib. ii. ſec. 3) when they built Nyſſa of the Oxydrachi " as the bounds of their conqueſts towards the eaſt, fifteen hundred years " prior to the Aſſyrian conqueſt. Upon this occaſion the author enters " into a long diſquiſition about the two Nyſſas; the baſſareus or long " bacchanalian gown, &c. worn by the bacchants, &c. &c.

" We have then the following extract from Alt. Jap. 274 'There is alſo " to be admired the ox temple, which beaſt is made of maſſy gold, with a " great knob on his back, and a golden collar about his neck, emboſſed " with precious ſtones; butting his horns againſt an agg, whereon he " ſtands with his fore feet; his hindmoſt reſting on ſtone and earth mixed " together, under which and the egg appears much water kept in a hollow " ſtone, which hath for its baſis a ſquare altar, whoſe foot is engraved " with many Japan caracters—this ox temple Mr. D. gives us the figure " of, and he contends, it ſhould ſeem with ſome ſemblance of truth, that " the *ox*, in the *very ſame* attitude, is to be met with upon upwards of " ſix hundred medals of Greek cities. Tis ox was afterwards changed " into the bacchus.—We are then reminded of the ox worſhipped by the " Cimbrians; the *urotal* of the Arabs, and the boſman and darmadeve of " the Indians.—As this ox or bacchus was the god of life, he was alſo the " god of death, and this is the reaſon why we find him ſo frequently repre- " ſented on ſepulchral monuments; for inſtance, on the Hamilton vaſes— " On theſe vaſes you commonly ſee the god of the gardens joined with " the bacchus. So they *were* worſhipped at Athens, and ſo they *are* wor- " ſhipped in India, under the names of the Chiven and Lingham, as is evident " from the figures in the famous pagoda of Elephants near Bombay, one " of which figures our author gives us. The ſame figures, with attributes " nearly the ſame, appear on a painting of the *Zongar Tartars*, which is " in L'Abbé Chappe's voyage into Siberia. In India we find Bruma the " only god who is repreſented with the flower of the nelumba or tamara, " and as this was the ſymbol of the deification with the Scythians, it is " plain that they muſt have introduced it.—In the parts of Tartary, for- " merly inhabited by the Scythians, we meet with idols which reſemble " thoſe found in India, which was conquered by the Scythians.

" Chap. III. *Conſequences of the foregoing Obſervations, with reſpect to the* " *Arts, and the worſhip of the old Inhabitants of Europe.* The firſt part of " this chapter is rather coroborative of what went before, than an inveſti- " gation of conſequences.—Mr. D. after ſtating the worſhip of the ox in " Perſia under the name of Mithras, in Ægypt under the name of Mnevis " and Apis, and in China under a name which means the horned ox; tells " us that the ſame ſymbols as thoſe before-mentioned as having been " found in the ox-temple, are to be with on ſome very curious medals " of the Marli and Amarli, a people lying betwixt Media and the Caſpian

" ſea,

" ſea, who were conquered by the Scythians in their paſſage.—The Marli " and Amarli were neighbours to the *Gelæ*, whoſe name ſakes, the Gelæ of " Sicily, have the ſame ſymbol, viz. the ox with the human head, and " the egg, on their coins.—Nor is this all, the Vandals or Vendes, who " live near the Baltick, have alſo human idols with the feet of an ox.— " After reminding us that the Scythian enſigns had ſerpents upon them, " our author informs us that this worſhip is common over Aſia; that " the ſerpent is to be met with at Abury, all over the north, and in " the iſlands of the eaſtern ſea. Mr. D. goes into a great variety of " learned illuſtration; but beſides that much of it is minute, uncon- " nected, and unintelligible without the plates, the text is ſo jumbled " with ſcientific notes, that it is impoſſible to follow him through it.

" All that can be done is to wiſh that he had, if poſſible, com- " preſſed his matter, and given it a little more order, and that he " had not had recourſe, for ſome of his proofs, to ſuch very doubtful " authorities, as caſual expreſſions in the Orphic hymns, the very ſuſ- " picious inſcription on the ſtatue of Iſis at Sais, and the Indian tradition " about the antiquity of the world. To Mr. D's genius and taſte, " however, as well as to his great acquaintance with the fine arts, " and his general (I hardly dare ſays accurate Greek) learning, every " man in this country will do willing juſtice.

" Chap. IV. *On the Forms of ſome Aſiatic Coins, and on thoſe of the older* " *Greek Coins.* Ox and lion the ſymbols of the ſun, very old emblems, " and ſtill found on the Perſian and Indian coins, with the rays of " the ſun in the obeliſcal form—Tunquin in China with ſome variations " —but at Japan under the original form—on Greek coins—Tartarian " coins of the name of Teſſeræ. Theſe have the old or quadrilateral " form, and Mr. D. gives ſeveral inſtances of cuſtoms ſtill preſerved " in the Indian coinage, which recall to mind the beginning of the arts " in Greece, as well as the reaſons why the Greeks adopted ſuch " forms. The Indians and Jaſpaneſe could not take from the Greeks, " as they had no communication with them. The quadrilateral form, " which is to be ſeen on the medals of Magna Græcia, Sicily, the " iſlands, the colonies of Aſia Minor, and in Thrace, is alſo to be " found at Japan.—After ſome account of the varieties of ſhape viſible " in the ancient coins; the writer proceeds to ſpeak of the ſerpent, which " is the *Agathos Daimon* of the Phœnicians, and is found—in the Indian " money called Cheda,*—on a medal of Dyoniſiopolis,—coming out " of the tamara leaf in the paintings of Macha Alla, a Scythian god, " worſhipped by the Zongore Tartars (See Chappe's voyage into Siberia,

* Of the Quida people

" plate

" plate 18.)—on the medals of Cyzicum—in the remains of Perſepolis—
" on the temple of Belus at Babylon (Diod. Sic. lib. ii. c. 9.) on the medals
" of Cos, Delphos &c. &c. The ſerpent which repreſents the agathos
" daimon on the Greek medals is in the ſame attitude, and has his tailed
" curled juſt like the ſerpent on the Indian money cheda, where alſo he
" has the tamara leaf. On a beautiful monument in the Britiſh Muſeum
" (given by Wortley Montague) we have both the worſhip of the ſer-
" pent, and that of Iſis and Oſiris, whoſe heads, taken from thoſe of the
" ox and cow, come out of one human body. The caps of the Ethiopian
" and Ægyptian prieſts were alſo ſurrounded by ſerpents. This worſhip,
" as well as that of the cow, ſubſiſts to this day at Juida in Africa *(Hiſt.*
" *Gen. des Voyages.* t. i. p. 302.)—Mr. D. concludes this chapter with an-
" other tour round the world to find out emblematical ſtones, which he
" accordingly ſhews us in every corner of it.

" Thus ends the firſt volume.

" Book the Second, Chap. I. *Of the Manner in which the ancient Medals*
" *have been preſerved.* Mr. D. thinks that the ancients never made any
" collections of medals as we do; but that thoſe which have been found
" were found in ſepulchres, where they were depoſited by the friends of
" the deceaſed, to enable him to pay Charôn for his paſſage, and make
" preſents to the other gods of the infernal regions. This explains, Mr. D.
" thinks, the perfect preſervation in which they are for the moſt part
" found. Mr. D. takes occaſion from hence, to carry us another voyage
" round the world, in order to ſhew the conformity of the northern na-
" tions and Greeks, with reſpect to the doctrine of hell.

" The author here takes occaſion to explain the drawings, (which he
" gives us) on Sir W. Hamilton's vaſe; after ſhewing evidently that the
" hiſtory upon it, is not the hiſtory of Philip as has been commonly ſup-
" poſed, he contends that it muſt be the hiſtory of Alceſtis, and of Caſtor
" and Pollux.

" This chapter ends with an account of ſeveral ſepulchres, of which
" the author gives us drawings, Moſt of theſe, however, are, I believe, to
" be found in other places, and have, it ſeems to me, but little reference
" to Mr. D'A's ſubject.

" Chap. II. *Of the uſe to be made of the form of Letters in aſcertaining the*
" *age of Monuments—Errors which may ariſe from this ſource.* This chapter,
" which contains upwards of two hundred pages, and much more notes
" than text, is intended to overturn ſeveral opinions about the age of mo-
" numents advanced by Spanheim, Spon, Montfaucon, Corſini, and Winc-
" kelman, but it is impoſſible to give any juſt idea of the argument in
" a work of this kind. The author takes up L'Abbé Barthelemi's diſſer-
" tation on the Amyclean inſcription, and makes ſome farther obſervations

" on

" on it. He alſo gives explanations of ſeveral medals, and endeavours to " prove, from the agreement of the letters on medals ſuppoſed to have " Etruſcan characters, with thoſe on the oldeſt Greek inſcriptions, that " the ancient Greek and the Etruſcan letters are the ſame. Mr. D. aſſerts " that the medal of Zancle without the hollow, is three hundred and " ſixty-four years prior to the æra in which it is placed. In a note he " collects all the objections that have been made to the inſcriptions col- " lected by Mr. Fourmont, and endeavours to confute them.

" Chap. III. *Commencement of the ſtriking of coins in Greece, their uſes* " *with regard to the Arts*—Money firſt ſtruck by Phidon of Argos, who, " according to Mr. D. was the eleventh deſcendant of Hercules, and " cotemporary with Lycurgus.

" In this chapter Mr. D'Ancarville gives us the hiſtory of the coinage " for one hundred and ſixty-three years, viz. from about one hundred and " nineteen years before the firſt Olympiad to the eleventh. During this " period the learned author tells us it underwent five conſiderable changes " of about thirty-two years each. In the firſt thirty two years, the medals " were ſtruck with a hollow divided into eight partitions; the next thirty- " two had a ſquare divided into four parts; then the ſquare was orna- " mented with legends and inſcriptions; then there was only two or one " cavity, with an impreſſion in relievo, and finally, they made money " with incuſed figures on the reverſe, and a deep ſquare without any par- " tition, to which they ſoon after added heads. The author exemplifies " his aſſertions by a great variety of coins taken from different cities. He " is alſo very full and entertaining in his accounts of the ſeveral curious " monuments, ſome ſcarce, ſome unheard of except by this kind of evi- " dence, to be found on the ancient coins.

" Such are ſome of Mr. D's thoughts, at leaſt as far as I have been able, " with uncommon pains, to extract them from his books. As a medalliſt, " I confeſs myſelf entirely incapable of judging what degree of merit are " to be given to them. Ingenious and plauſible they certainly are, and " ſupported by a conſiderable ſhare of learning, how far it is all ſolid " others will determine. As a reviewer, I muſt confeſs I could have " wiſhed for leſs tautology, more order, more clearneſs, leſs mixture of " old and known things with the new, and a ſmaller torrent of erudition. " But perhaps this was inſeparable from the ſubject, and I ought to be " thankful that the book which, I think, might have been compreſſed " into half a volume, was not lengthened out into four. Si cela eſt je rends " graces à Mr. D'Ancarville d'avoir paſſé ſi vite au deluge *.

* See Racine's admirable comedy of the Plaideurs.

" There are seventy-four plates, containing medals, inscriptions, " sepulchres, the Hamilton vase, the apothosis of Homer, &c. &c. Of " these the engravings are but moderate, nor do I see any great reason there " was for republishing the Amyclæan and other inscriptions.

" *** Having heard that many persons, whose opinions of these matters " will weigh much more than mine, were reading Mr. D'Ancarville's " book for the third and fourth time, and were loud in its praise; I have " been led to look it over again since my review of it has been printed. " Though I still think the order, &c. far from happy, and find more " reason to be dissatisfied with the Greek criticisms (Oupis and Apia, the " same words—Δυναμις in Romans i. 16. for God's virtues — λιμνος " Greek for a haven—θεος God, from Tho, an ox—the portentous note " on Eve, vol. I. *p.* 206—the roots of the word Hercules supposed to be " foreign to the Greek tongue,—Gross false prints in most of the Greek " quoted—The translation of ισις, p. 334, vol. I.); yet I own I am in- " clined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, as " far *as relates to the third chapter*. I could now too wish that I had given " more of that chapter, particularly the very ingenious discovery of the " migration of the *Pan*, or supreme being, idols of whom, with the " Scythian character of face are found in Scythia, at China, at Japan, " in Herculaneum, on an Isiac table in the British Museum, and in other " places. As to Mr. D's history of the gradual introduction of the ox, " serpent, and Bacchus—the egg, which represents the birth of the world, " and the doctrine of an *ancient* belief in the *invisible* father, who engendered " a son, his great *power*, or *virtue*, or *word*, at first a metaphysical being, " but afterwards personified, and considered as the *first principle*; besides " that something is said of it at the beginning of the article, the proofs " are too minute, (even had not the ground shaken under me at every step " as it did) to be easily analyzed.

" All this, however, obliges me to add, that as the book *cannot* be " judged of, from my account, in which, moreover there are some in- " accuracies, though I think no essential ones; I recommend it as well " worthy to be read, by persons delighting in these studies. At the same " time it is my *poor* opinion, that the facts resulting from the comparison " of the ancient monuments with each other, are all that will stand accurate " enquiry; but that, how the resemblances came to exist, will always " remain a mystery;—at least I see nothing in Mr. D's book, that at all " satisfies my mind.—However, as this matter will probably be discussed " in a masterly way, by the Gottingen reviewers, some of whom have " turned their minds much to enquiries into the origin of nations; I shall " not fail to give the earliest account of what they say.—It is necessary to " add that there will be more volumes of this work."

RECHERCHES.

RECHERCHES

Sur la table du Gange, apportée de l'Inde par Mr. Boughton Rouſe ; ſur les fables ſacrées relatives à ce fleuve, & aux trois principales Divinités des Indiens.

MÉGASTHENES, qui voyagea dans l'Inde environ trois ſiecles avant notre Ere, aſſuroit qu'on ne devoit pas s'en rapporter aux anciennes traditions admiſes de ſon tems ſur ce pays. Les Indiens, ſuivant cet auteur, n'avoient jamais envoyé d'armée hors de chez eux : jamais ils n'avoient été conquis que par celles de Bacchus, d'Hercule & d'Alexandre. (1) Eratoſthenes regardoit, avec raiſon, ces conquêtes de Bacchus & d'Hercule, comme des fables incroyables. (2) Ce ne fut donc qu'après le tems où vécut Alexandre, qu'on put avoir en Europe, des connoiſſances moins incertaines, ſur ce qui regardoit les peuples de l'Inde. Ceux qui accompagnerent ce prince dans ſon expédition en Aſie, ayant écrit des relations très-contradictoires & très-dif-

(1) Strab. *Geograph. lib.* xv. *p.* 686. D.
(2) Idem. *p.* 687. B.

férentes,

férentes, ſur les choſes mêmes dont ils avoient été témoins, (3) que doit on penſer, dit Strabon, de celles dont ils ont parlé ſur le rapport d'autrui ?

Cependant, pluſieurs ſiecles avant le regne d'Alexandre, quelques Grecs voyagerent dans l'Inde : ils pénétrerent juſqu'à *Nyſadabur* & au mont *Mérou*, ſitués à peu de diſtance des bords du Gange. Le culte établi dans ce pays, reſſembloït en tout à celui de Bacchus. Le nom de *Brouma*, très-analogue à celui de *Bromius*, donné à ce Dieu, les cérémonies pratiquées dans les fêtes des habitans de *Nyſadabur*, la dénomination même de cette ancienne ville, & celle du mont *Mérou*, leur perſuadant que le Dieu de *Nyſe*, né de la *cuiſſe* de Jupiter, étoit celui qu'on y révéroit ; ils le reconnurent pour le fondateur de la *Nyſe* de l'Inde. « Les plus ſavans des Indiens aſſuroient effectivement, que le « fondateur de cette ville y vint de l'Occident à la tête une « grande armée ; qu'il occupa le mont *Mérou* ; qu'il trouva « les Indiens encore diſperſés dans les campagnes ; qu'il les « réunit dans des villes ; et qu'avec l'Agriculture, il leur ap- « prit la maniere de cultiver la vigne. Il inſtitua chez eux « le culte *de Dieu*, enfin il leur donna des loix & leur « érigea des tribunaux de juſtice." (4) Également frappés de ces récits & des choſes qu'ils avoient ſous les yeux, les Grecs ne douterent pas que ce Conquérant, ce Légiſlateur,

(3) Strabon. *Geograph. lib.* xv. *p.* 685. C.

(4) Diod. Sicul. *Biblioth. lib.* ii. *p.* 151. N° 38.

cet

cet Inſtituteur de la religion de l'Inde, à laquelle il étoit étranger, y étant venu de l'Occident dans lequel la Grèce eſt ſituée relativement à l'Inde, ne fût le Bacchus né chez eux. En cette occaſion, leur vanité ne fut peut-être pas ce qui contribua le plus à les jeter dans un erreur, dont Eratoſthenes ne les fit pas revenir.

Ces anciennes traditions étoient aſſurément très-fondées: car Diodore de Sicile les rapportoit d'après le témoignage " des plus ſavans Indiens, *de ceux qui étoient*, dit-il, *les plus* " *inſtruits des antiquités de leurs hiſtoires.*" Cet auteur entend par là les *Brachmanes* de cette *caſte* qu'on appeloit *Germanes*, *Hilobes* ou *Montagnards*. Ces mêmes traditions exiſtent à préſent dans l'Inde, comme elles y exiſterent au tems où elles furent communiquées à des Grecs, bien mieux informés que Mégaſthenes, qu'Onéſicrite & peut-être qu'Eratoſthenes même. Je ne ſais ſi on ne pourroit pas les attribuer à Pythagore, car il eut occaſion de converſer avec les mêmes philoſophes de qui venoient ces hiſtoires.

" Les Indiens reconnoiſſent encore Brouma pour le pre-" mier Légiſlateur de leur pays: il les tira de la vie ſauvage " pour leur apprendre les arts, les ſciences, & l'agriculture." (5) Et comme les Brachmanes aſſuroient que pour ces mêmes raiſons leur premier Légiſlateur fut déifié après ſa mort; les Brames diſent aujourd'hui que les mêmes motifs firent déifier

(5) Voyage de Sonnerat. *T.* I. *p.* 155.

Brouma. Suivant eux, il écrivit les quatre livres des *Védams*. C'eſt la raiſon pour laquelle ils le repréſentent dans l'action d'écrire ces livres, (6) qu'on ſait être le fondement de leur culte religieux. Et comme on le voit ici, leurs monumens, ainſi que leurs hiſtoires, s'accordent à confirmer le récit de Diodore de Sicile, fait il y a plus de deux mille ans d'après celui de leurs anciens Brachmanes, & à montrer que Brouma fut l'inſtituteur de leur religion.

En comparant la tradition des *Brames* modernes, avec celle des anciens Philoſophes de l'Inde, on ne peut manquer d'être ſurpris de l'étonante exactitude de Diodore à rapporter les diſcours de ces derniers : & l'on voit combien de confiance mérite cet auteur, dans tout reſte de ce qu'il dit ſur ce même ſujet ; puiſqu'il l'a manifeſtement puiſé dans la même ſource. Les Indiens ne diſent pas maintenant que Brouma conquit leur pays, comme le diſoient les anciens Brachmanes, mais il avouent tacitement ce fait important : car en reconnoiſſant que Brouma les tira de la vie ſauvage ; qu'il leur enſeigna les ſciences ; qu'il leur apprit les arts ; qu'enfin il leur donna leurs plus anciens livres, & par conſéquent l'écriture ; c'eſt avouer qu'avant lui, aucune de ces choſes n'exiſtoit chez eux. Cela même ſuppoſe qu'elles y furent apportées d'un pays où elles exiſtoient, & que Brouma étoit étranger à celui où il les apporta. Il fallut bien qu'il y vint avec une armée, puiſque c'étoit le ſeul moyen par lequel il put faire les grandes

(6) Voyage de Sonnerat. *T.* I. *p.* 155.

choſes

choſes qu'il exécuta pendant un regne de cinquante deux ans. Suivant Strabon, " les marchands qui de ſon tems s'em-" barquoient ſur le Nil, pour aller dans l'Inde par le golphe " Arabique, paſſoient rarement juſqu'au Gange. Ceux qui " y parvenoient étoient des gens ſans lettres, peu propres à " s'occuper de l'hiſtoire des lieux où ils abordoient." (7) Cette judicieuſe obſervation peut malheureuſement s'étendre ſur tous les tems poſtérieurs à Strabon. En effet, ce n'eſt guere que depuis le commencement de ce ſiecle, qu'on a commencé à chercher des connoiſſances ſolides ſur l'hiſtoire, les mœurs, & la religion des habitans de l'Inde. Cependant, Arthémidore, ſemble avoir connu le cours du Gange à peu-près comme on le connoit maintenant. " Ce fleuve, diſoit-il, " en ſortant des monts Emodes prend ſa direction vers l'Oc-" cident. Parvenu à la ville de *Gange*, il coule vers l'Orient " juſqu'à *Polibothra* & ſes embouchures." (8) Arrien parle d'un port ſitué vers les bouches de ce fleuve, dont il portoit le nom. Nous voyons par cet auteur, qui vécut près d'un ſiecle avant celui de la navigation du Pont Euxin, (9) que vers le commencement de notre Ere, on tiroit de cette côte de l'Inde des mouſſelines très-belles, comme le ſont celles qu'on en apporte aujourd'hui, & l'on y employoit une monoie d'or appelée *Kelitis*. (10)

(7) Strabon. *Geograph. lib.* xv. *p.* 686. B.
(8) Strabon. *in eod. libr. p.* 719. B.
(9) Salmas. *in ſol. p.* 1186. i. c. d.
(10) Arrian. *Peripl. Mar. Erythr. p.* 177.

Les

Les ſources du Gange ne ſont pas connues. Un mémoire écrit dans l'Inde, par un gentilhomme Allemand très-inſtruit, (11) eſtime qu'il eſt impoſſible de découvrir ces ſources. " Car, dit-il, aucune route frayée ne peut y conduire : des " précipices profonds, des abimes très-vaſtes, ſe joignent à " l'exceſſive élévation des montagnes, dont les ſomets ſont " couverts de neiges & de glaçons qui ne fondent jamais, " pour détourner les plus hardis d'entreprendre ce voy- " age, & les empêcher d'aller plus loin que la Cataracte. " On voit cette Cataracte, marquée ſur la *Table* Indi- " enne." *Planche* I. Δ. Δ.

Les Grecs ſe tromperent, en croyant reconnoître dans l'Inde, le culte de leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial* : (12) mais ils ne ſe tromperent pas en diſant qu'on y adoroit les Génies du pays & le Gange. Les Indiens réverent encore ce fleuve, & lui donnent le ſexe & le nom feminin *Gang* ou *Ganga*. (13) Les Brames prétendent " que deux gouttes " d'eau étant tombées, près du *Paradis*, des yeux de l'*Etre* " *ſuprême*, auquel ils donnent le nom de *Bechund*, elles " s'écoulerent dans le lac *Manſaroare*, dont les eaux vont

(11) On peut voir cy après ce mémoire, écrit en Latin.

(12) Strab. *Geograph. lib.* xv. *p.* 718. B. Λέγεται δὲ ϗ ταῦτα παρὰ τῶν συγγραφέων, ὅτι σέβονται μὲν τὸν Ὄμβριον Δία οἱ Ινδοὶ, ϗ τὸν Γάγγην ποταμὸν, ϗ τοὺς ἐγχωρίες δαίμονας. *Hæc etiam a ſcriptoribus dicuntur, ab Indis Jovem Pluvialem, et Gangem flumen, et indigetes Genios coli.*

(13) Mém. *ſup. cit.* *Ganges quem Indi Gang aut Ganga appellant, fœminamque exiſtimant eſſe non marem ; magno per totam Indiam honore colitur.*

" ſe

" se rendre, dans le bras principal du *Gange*." (14) Le *Phison*, nommé le premier parmi les fleuves du *Paradis terrestre*, est pris pour le Gange par Flavius Joseph, par St. Epiphane, St. Augustin & St. Jérome. Ces auteurs n'eurent assurément aucune connoissance de cette fable Indienne, qui cependant met dans le *Paradis* le lac qu'on peut regarder comme une des sources du Gange. Ainsi, l'on trouve encore dans cette fable de l'Inde des motifs de croire que très anciennement, on y eût des traditions fort semblables à celles des livres de Moyse, & qu'elles s'y sont changées au point qu'on le voit, par celle dont on vient de parler.

Les Indiens donnent au Gange le titre de *Brahma-putar* ou fils de Brouma: (16) *il sort immédiatement*, disent-ils, *des pieds de ce Dieu.* (17) Cette fable, substituée à celle qui faisoit plus anciennement sortir les eaux de ce fleuve des

(14) *Idem. Tradunt Gymnosophistæ duas guttas ex oculis supremi Numinis, quod vernaculi* Bhagban *dicitur, decidisse, ac prope* Paradisum, Bhécund *nomine, fluere, cœpisse, inde in lacum Mansaroarem illapsas esse.*—" Ce Lac très-vaste, suivant le " mémoire dont on tire cette notice, sort des montagnes du Thibet, parcourt " le pays d'Aschain, & se rend dans le plus gros bras du Gange au-dessous " d'Ascham."——Le Paradis qu'on y appele *Bhécund*, est celui auquel on donne aussi le nom de *Chorkam*, & dans lequel existoit un arbre dont le fruit eut donné l'immortalité, s'il eut été permis d'en manger.

(15) Genes. *cap.* i. *v.* 11 & 12.

(16) Mém. *sup. cit.* Brahma putar, *id est filius*, Brahmæ, *fluvins aquarum mole maximus superstitioso ab incolis cultu adoratur.*

(17) Voyage aux Ind. Orient. *par Mr. Sonnerat. T.* I. *p.* 277.

yeux

yeux de l'Etre suprême, nous montre comment les Indiens attribuerent à celui qu'ils reconnoissoient pour leur législateur & pour un homme déifié les actes, & successivement les titres que d'abord ils avoient attribués à Dieu même. On voit ici la double origine de la vénération qu'ils ont pour le Gange.

Les Brachmanes devinrent les prêtres de l'Inde, les successeurs de Brouma & les dépositaires des *Védams* ou livres sacrés qu'il avoit écrit. Le culte d'un Etre tout-puissant, éternel, immatériel, unique, étoit enseigné dans ces livres. En déifiant l'auteur d'un tel culte, on ne prétendit assurément pas l'égaler à l'Etre suprême, mais seulement l'honorer comme le ministre, l'envoyé ou l'apôtre du Dieu dont il avoit établi la religion. Pour représenter ces titres, on admit sa tête parmi celles de la figure *Tricéphale*, au moyen de laquelle on représentoit la triple puissance Divine. (18) Cela le fit confondre par le peuple avec l'Etre *Créateur*. L'habitude, la superstition, le tems seul purent faire admettre une telle confusion dans les idées. Mais ce fut parce qu'après la mort de Brouma on le mit dans un rang au-dessus de celui des hommes ordinaires, qu'on n'employa pas pour le représenter, la figure emblématique, qui, chez les Scythes, exprimoit les fondateurs des peuples. Les Grecs & les

(18) Voyez cette figure telle qu'elle est dans la Pagode de l'Isle Eléphanta, où elle a été copiée par Mr. Niebuhr. *Voy. en Arab. T.* II. *Tab.* V.

Chinois

Chinois prirent d'eux cet usage, que les Scythes établis dans l'Inde eussent vraisemblablement suivi, s'ils n'eussent voulu représenter, plutôt la qualité de Saint, que celle de Législateur ou de Fondateur, dans les figures de Brouma.

Quand Chiven & Vichenou furent déifiés dans l'Inde, comme Brouma l'avoit été bien avant eux, on plaça leurs têtes, ainsi qu'on avoit placé la sienne, sur le corps de la figure *Tricéphale* de Dieu, dont ils semblerent alors partager la puissance suprême ; ou parurent au moins en être les ministres. Et de même que Brouma fut censé posesseur du pouvoir de *Créer* ; Chiven fut mis en possession de celui de *Détruire*, & l'on attribua celui de *Conserver* à Vichenou.

Dans les tems antérieurs à Chiven, Brouma étant le seul personage déifié par les Indiens, confondu qu'il fut avec l'*Etre-Créateur*, la superstition populaire qui lui en attribuoit le pouvoir, lui en donna le titre : le symbole du Bœuf, fait pour exprimer ce titre, devint alors celui de Brouma. (19) Lorsque Chiven & Vichenou furent aussi déifiés, l'Inde se trouva partagée en trois especes d'ordres religieux, formés par les Brachmanes attachés à l'ancien culte, & par les Brames attachés à celui de Chiven ou à celui de Vichenou. Chacun de ces ordres voulant élever son Dieu au-dessus de autres, la jalousie contre le plus ancien, réunit les partisans des deux plus nouveaux : ceux de Chiven & de Vichenou détruisi-

(19) Voilà pourquoi dans la Pagode d'Eléphanta Brouma est représenté appuyé sur la tête de Bœuf. Voyez ici *Planche* X.

rent tellement les Brachmanes & le culte de Brouma, qu'à-préfent il n'exifte rien des premiers, & que l'autre n'a pas même un temple dans l'Inde. (20) Cependant fa mémoire y eft confervée par la vanité des Brames qui prétendent defcendre de lui, & lui rendent encore des honeurs.

Après la deftruction du culte & des partifans de Brouma, ceux de Chiven & de Vichenou donnerent chacun à leur Dieu les prérogatives, dont le premier avoit joui durant fi long-tems. Le Bœuf devint l'attribut de Chiven; on lui donna le titre de *Créateur*, que d'un autre côté on donne également à Vichenou. Chiven conferva cependant le titre de *Ruder* qu'avoit eu Brouma : il exprime le *Régiffeur* de toutes chofes. (21) Ce titre de Dieu, tiré des *Védams*, paffa fucceffivement de l'Etre *Générateur* des chofes, à Brouma & à ceux qui en prirent la place. Il eft aifé de fe convaincre de ce fait, par le caractere donné à *Ruder* dans l'*Atherbun-Bede*. Ce livre tenu pour canonique, fait partie d'un ancien commentaire des *Védams*, dont l'exiftence actuelle paffe pour douteufe. La piece qu'on va rapporter ici eft copiée de ce commentaire; & comme elle ne fait mention ni de Brouma, ni de Vichenou, ni de Chiven, elle paroit avoir été faite avant le tems où ce dernier porta le titre de *Ruder*, peut-être même avant celui de Brouma. Ce pourroit être un

(20) Voyage de Sonnerat. *T.* I. *p.* 152. *Note* A.

(21) Ce titre répond à celui de *Pantodynafte*, ou Chef de toutes des Dynafties, donné à Bacchus par les Grecs, comme on l'a dit ailleurs.

de

de ces morceaux de l'ancienne Théologie qu'il apporta dans l'Inde.

" Les Anges s'étant rassemblés dans le Ciel devant RUDER,
" se prosternerent & lui demanderent, ô RUDER qu'es tu ?
" RUDER répondit, s'il existoit aucun autre, je me décrirois
" moi-même par comparaison. Je fus toujours, je suis tou-
" jours, je serai toujours. Il n'y a pas d'autre à qui je puisse
" vous dire que je ressemble. Dans ce moi-même est l'es-
" sence intérieure & la substance extérieure de toutes choses.
" Je suis la cause primitive de tout. Toutes les choses qui
" existent à l'Orient, ou à l'Occident, ou au Septentrion, ou
" au Midi, au-dessus ou au-dessous, c'est moi. Je suis tout.
" Je suis mâle & femelle. (22) Je suis les trois feux visibles,
" & le feu du soleil. (23) Je suis plus ancien que tout. (24)

(22) On voit ici comment les deux natures étant regardées comme inhérentes à celle du *Ruder*, Brouma à qui l'on donna ce titre avec celui de *Créateur*, prit aussi les formes des deux sexes. On les lui voit dans la figure double qui le représente dans la Pagode d'Eléphanta. *(Voyez la Pl.* XII.) Ce-ci montre encore pourquoi il fut représenté réunissant aussi les deux sexes, ainsi que cela s'observe dans un autre bas-relief de la même Pagode. *(Voyez la Pl.* X.)

(23) Par les trois feux *Ruder* entend l'Ether, le Feu matériel qui étoit son symbole, & celui qui éclaire dans la nuit : c'est le *Soleil nocturne*, représenté dans la Pagode d'Eléphanta par la figure qui tient le rideau dont il cache la lumiere du Soleil mise à côté de sa tête. *(Voyez la Planche* XI. N° 2.) Ruder est enfin le *Soleil diurne*, représenté par l'auréole de cette figure à quatre bras, ainsi que par celui qu'on voit sur le corps du Bœuf emblême du *Soleil nocturne*, dans la même planche N° 1. Tous ces feux sont célébrés dans les Hymnes d'Orphée.

(24) *Ruder* a dit qu'il étoit *la cause primitive de tout. Il est aussi le plus ancien de tout.* C'est évidemment le *Principe* des êtres, le *Pere* de toutes les *choses*, l'Etre *primitif*. En lui sont concentrés les trois êtres divins & les trois puissances.

“ Je suis le Roi des Rois. Mes attributs sont transcendants.
“ Je suis la Vérité ; je suis l'Esprit de la création ; (25) je
“ suis le Créateur. Je suis la connoissance des quatre Bedes ;
“ (26) Je suis tout-puissant ; je suis pureté. Je suis le pre-
“ mier, le milieu & la fin. (27) Je suis la *lumiere*, & c'est
“ pour cela que *j'existe* ; afin que quiconque me *connoit*
“ *puisse connoître tous les Anges*, & *tous les Livres*, & *toutes*
“ *leurs Ordonances*. (28) Et quiconque connoit le savoir des
“ *Bedes*, peut connoître tout ce qui regarde *les Vaches*, &
“ *les Brames*, & les *Sacrifices* : (29) de là il saura *les Devoirs*
“ *de*

(25) Ruder est la *Vérité*, il est l'*Esprit de la Création* ; c'est l'*Etre qui incube les eaux*, celui qui est représenté par la *Colombe* Planche XII. Il n'est qu'un avec l'Etre *primitif* ; il est uni avec lui dans le *Trimourti* ; enfin il est le *Créateur*, celui qui fit le monde par sa parole. Il est l'une des trois figures rassemblée avec les deux précedentes, & c'est à-la-fois lui qu'on voit sous la double forme employée dans ce bas-relief. Pour l'expliquer, je me suis servi de ces passages de l'*Atherbun-Bede*. C'est-à-dire que j'ai expliqué un ancien monument de la Théologie des Indiens, par un de leurs anciens livres de Théologie. On peut observer que dans ces bas-reliefs, les Anges sont en présence de la *Colombe* ou de l'*Esprit* en attitude de respect, pareille à celle dans laquelle ils sont décrits par ce passage de l'*Atherbun-Bede*.

(26) Ces quatre *Bedes* sont les quatre livres du *Védam*. Ruder, en disant qu'il est la connoissance des *Bedes*, reconnoit les avoir donnés aux hommes par le ministere de Brouma.

(27) On s'apperçoit assez que toutes ces qualités ne pouvant convenir ni à Brouma, ni à Chiven, ni à Vichenou, si elles leur ont été données, c'est parce qu'on leur attribua les titres propres à l'*Etre Suprême* dans un culte auquel on substitua le leur.

(28) On donnera ailleurs l'explication de ce passage remarquable.

(29) Le savoir des *Bedes* fait connoître tout ce qui regarde les *Vaches*, & les

“ *de la Vie, il entendra la Vérité*, & ſes *Actions ſeront ver-*
“ *tueuſes*. Et à ceux qui pratiqueront la vertu, je donnerai
“ l'abondance & la tranquillité.”

“ Ruder ayant prononcé ces mots devant les Anges,
“ s'abſorba dans ſa propre ſplendeur.”

On a dans l'Inde un très-ancien Hymne fait à l'honeur de *Ruder*. Cette piéce ſemble encore antérieure à tous les Dieux préſens des Indous. Et comme l'ancienne figure Scythique dont on a parlé, & qui s'eſt toujours maintenue parmi celles des Dieux nouveaux de l'Inde, cet Hymne paroit tenir à la même origine, & s'être conſervée par les même moyens. On y trouve toutes les qualités données à l'Etre Créateur du Monde, dont le pouvoir abſolu conſerve & détruit tous les êtres émanés de lui. On y voit les formules d'invocation employées dans un très-ancien culte. Tout s'y reſſent des idées d'un peuple guerrier; tel fut celui dont les armes porterent dans l'Inde les premieres notions religieuſes. Ici Ruder ne paroit armé qu'à la maniere des Scythes: on ne parle que de ſon arc, de ſon carquois, de ſes flêches & de ſon épée: il n'a aucune de ces armes terribles, que les ſectateurs de Chiven & de Vichenou

les *Brames* & les *Sacrifices*, c'eſt-à-dire les ſymboles de la religion, les devoirs de ſes prêtres & les rits preſcrits par les livres ſacrés. Ce paſſage ſeul ſuffiroit à montrer que l'on trouve dans ce morceau un fragment très-remarquable de Théologie donnée par Brouma. On voit, que comme Numa, il prétendit avoir reçu de Dieu même les loix qu'il publia, & les livres qui les contenoient.

donnent

donnent à leurs Dieux. Cette priere, étrangere au culte de ces derniers, dut néanmoins se conserver quand il s'introduisit, parce qu'elle restoit attachée au nom de *Ruder* donné successivement à Brouma, à Vichenou & à Chiven. Elle tient au dogme primitif qui n'a jamais changé, malgré les révolutions arrivées dans la religion: c'est à mon gré une des plus anciennes prieres qui existe, & c'est peut-être la plus capable de faire connoître la primitive Théologie des Indiens.

Dara-Shekoo, fils de *Shah-Jehan* Empereur de l'Indostan, traduisit le morceau qui précede sur Ruder, avec cet ancien Hymne qui lui est adressé. L'original de ce dernier, tiré du *Judger-Bede*, est en langue *Shanscrite*; la version de ce Prince en langue Persane, mise en anglais par Mr. C. W. Boughton Rouse, est celle dont on donne ici la traduction.

Hymne adressé à l'Etre Créateur, à *Ruder*.

" O RUDER, je te révere dans ta majesté & dans ta
" colere: je révere tes fleches, qui portent la destruction; &
" ton arc & ton carquois, & tes bras, qui sont les donneurs
" (30) de la victoire. Regarde vers moi avec cet air de
" bénignité, doux comme la face de la Lune, par lequel
" tu donnes la joie, & tu éffaces tous les pêchés.

(30) Le lecteur peut s'appercevoir par l'emploi de ce mot *donneur*, qu'on a eu moins d'égard à la langue dans laquelle on publie ce morceau singulier, qu'à celle dont on le traduit, & qu'on à cherché autant qu'il est possible de conserver l'expression originale.

" O TOI,

" O Toi, qui es le protecteur des hautes montagnes ;
" ô toi, qui envoies les nuages & la pluie, défends moi avec
" tes flêches redoutables ! ſoit que je ſois en action ou en
" repos, garantis moi de ta colere. Je t'offre juſte & digne
" louange. O toi, qui es le Seigneur des puiſſantes mon-
" tagnes, diſſipé les peines de tout les eſpeces d'hommes ; fais
" les joyeux & défends les du mal : accorde que je puiſſe
" reſter aſſuré ſous ta tutele & ta protection. Tu es le grand
" médecin des médecins ; guéris toi mes infirmités ; écarte
" mes vicieuſes & malveillantes inclinations, qui me condui-
" ſent dans la route du mal.

" Je te révere dans le *Soleil* qui eſt *ton image*, quand
" il diſperſe cent mille rayons *vivifiants* ſur l'univers : (31)
" quand au méridien de ſa ſplendeur il répand la joie ; (32)
" non moins à ſon lever qu'à ſon coucher, ſa conte-

(31) " Les anciens peuples de l'Inde adoroient le Soleil & la Lune, *ou le* " *Soleil nocturne.* Ce culte même ſubſiſte encore chez quelques Indiens, qui, " toujours éloignés des autres hommes ont vécu dans les montagnes & dans " les bois." (*Sonnerat. T.* I, *p.* 196.) Le Bœuf & la Vache étoient auſſi les emblêmes de ce culte ; ou plutôt, pour me ſervir de l'expreſſion de cet hymne, ces animaux étoient, ainſi que le Soleil & la Lune, les *Images* du Dieu Créateur de l'Univers. C'eſt encore ce que montrent les monumens des Indiens dont on a parlé ci-deſſus.

(32) Cette expreſſion ſemble faite pour un climat moins chaud qne celui de l'Inde, où le Soleil dans ſon Midi eſt inſupportable : on n'y peut dire qu'alors il répand la joie. Cet hymne eſt l'ouvrage d'un autres pays que celui où on l'employe ; d'un pays, où la chaleur du Midi eſt auſſi agréable & auſſi recherchée, qu'elle eſt fatigante & à éviter dans l'Indoſtan.

" nance

" nance flamboyante marque ta colere. Détourne ta
" colere de moi. Je révere celui qui eſt la ſource de la joie
" des créatures vivantes: dont la nature eſt exempte de
" déclin, & ne connoit pas l'accroiſſement de l'âge.—A lui,
" & à tout ce qui ſort de lui je dois révérence & honeur.

" O RUDER, tends ton arc pour me défendre de mes
" ennemis ouverts & cachés. Tire tes flêches de ton carquois
" pour les détruire. Quand tu auras détruit mes ennemis
" & détendu ton arc, & oté la pointe de tes flêches, & que
" tu feras réjoui, alors accorde moi d'être pareillement
" réjoui. Mais ton arc n'eſt pas reſſemblant aux autre arcs,
" & tes flêches ne ſont pas ſemblables aux autres flêches.
" Tu n'as pas beſoin de tendre ton arc, ni d'aiguiſer les
" pointes de tes flêches; il ne te faut pas d'épée pareille
" aux autres épées pour accomplir tes intentions. O toi,
" qui peux remplir tes deſirs, dont aucun ennemi ne peut
" déconcerter les deſſeins, garde & protege moi de tous
" côtés, & chaſſe mes ennemis loin de moi.

" O RUDER, ton bras reſſemble à l'or brillant. Tu es le
" ſeigneur de toutes armées. Toutes les cauſes des choſes
" ont leur origine en toi. Tu es la cauſe des cauſes. Tu es
" l'eſpace. *La Verdure des champs eſt la tienne. Tu es le*
" *Seigneur de tous les animaux, & des oiſeaux, & autres cré-*
" *atures vivantes.* Tu es le Guide. Toute lumiere qui
" brille, eſt ta lumiere; tu entres dans tout; tu ſoutiens tout.
" Tu es le Seigneur des montagnes enflammées. Tu es
" la

“ la ſource de toute richeſſe. Tu es le deſtructeur de l'ig-
“ norance. Tu eſt le *Gouverneur* du monde & le *Directeur*
“ de tout. (33)

“ RUDER, le pouvoir de ton bras eſt en chaque lieu. Tu
“ es celui qui épouvante tout pour avertir, & ne frappe per-
“ ſone. Tu as déployé les champs & les a garnis de plantes.
“ Rouge eſt la couleur de ta majeſté. Tu fis l'univers. Tu
“ es le Seigneur des eaux & des terres arides. Tu es le
“ Seigneur des richeſſes & des gains. Tu donnes l'efficacité
“ aux remedes: Tu es le grand bruit. Aucun objet n'eſt
“ ſi évident & manifeſte que toi. Il n'y a pas de place,
“ excepté celle où tu es. (34) Tu es le Seigneur de toute
“ force.

“ O RUDER, Seigneur de patience, je te révere, Seigneur
“ de la victoire, Seigneur de tous les conquérans. Tu com-
“ prens toute l'étendue de l'eſpace ; Tu es le Seigneur du
“ carquois ; ton carquois eſt rempli de flêches. Tu es le
“ Juge de l'injuſtice & des punitions corporeles. Tu es un
“ puiſſant crocodile & le Seigneur de tous les crocodiles. (35)

“ Tu

(33) Toutes ces expreſſions, ſans en excepter une ſeule, ſe trouvent dans les Hymnes attribués à Orphée. Je ne les répéterai pas ici, les ayant citées ailleurs.

(34) On compare ici Dieu au *Bruit* qui ne ſe voit pas, mais dont l'exiſtence n'eſt pas moins manifeſte, que l'eſt celle de tous les objets viſibles. Rien n'exiſte où Dieu n'eſt pas, car il n'y a pas de place excepté où il eſt. Ces idées me ſemblent nobles, grandes & ſublimes.

(35) De tous les animaux aquatiques le Crocodile eſt le plus vorace & le

 plus

« Tu es toujours en mouvement. Tu es en tous lieux « & tu préferves tout. Tu fais la garde pendant la nuit. « Tu détruis les oppreffeurs. Tu es le Seigneur de l'épée. « *Tu fais écouler les générations.* Tu es dans chaque forme « de la nature. Tu es le Seigneur de tous les ordres, de « toutes les diftinctions d'hommes, foit élevées, foit baffes : « toutes les tribus font en toi, même les moindres & les « plus dégradées. Tu es plus petit que tout ce qui eft le « plus petit ; tu es plus grand que tout ce qui eft le plus grand. « Tu es le guerrier, & le cavalier & l'archer ; & tu es le fa- « bricateur des armes. Tu es le conducteur des grandes « armées. Tu es le chaffeur, & tu conferves les chiens. Tu « es le Créateur de tous les mondes : tu es RUDER, dont le « pouvoir porte tous les mondes dans l'anéantiffement. « (36) Tu es le Deftructeur de toutes chofes. Tu tiens le

plus deftructif. Il me paroit repréfenter ici la force du Tems qui détruit tout. *Ruder eft un puiffant Crocodile,* c'eft à dire qu'il eft le maitre du Tems à qui rien ne peut réfifter. *Il eft le Seigneur de tous les Crocodiles* parce que toute deftruction s'opere par fa volonté. C'eft comme fi l'on difoit qu'il eft le Seigneur de tous les Tems. C'eft peut-être fur cette idée qu'eft fondé l'emblême d'Ifis, placée fur deux Crocodiles dans la table Ifiaque du *Mufæum Britannique :* on a pu vouloir exprimer par là que la nature, repréfentée par Ifis, eft foumife au tems qui opere continuellement fur elle. Et la figure de Pan fous laquelle on l'a mife, repréfente le Dieu qui préfide à tout, & même aux tems, figuré par les deux Crocodiles fur lefquels il domine. J'aimerois mieux cette explication que celle que j'ai donnée ailleurs à ce fujet.

(36) Ce paffage explique encore celui dont il eft fait mention dans la note précédente.

" coup de la mort en ton pouvoir fpécial. Tu formas l'uni- " vers & ne fus pas fatigué. Je te révere dans ta petiteffe, " je te révere dans ta magnitude. Tu es plus jeune que " tout ; tu es l'origine de tout ; tu fus antérieur à toutes " chofes. Tu te meus avec lenteur, & tu te meus avec ra- " pidité. Tu expédies les événemens & tu les retardes. " *Tu es les eaux bruyantes* ; *tu es les ondes de la mer* ; *tu es* " *le ruiffeau coulant* ; *tu es* les *Ifles de l'Océan*. *Tu es le plus* " *ancien des années*. Tu es plus jeune que l'enfant nouveau " né : *Tu es le commencement le milieu & la fin de tout*. (37) " Tu peux créer la reffemblance de tout ce qui te plait. " Tu

(37) Des vers attribués à Orphée, & regardés comme indubitablement de lui par Mr. Gefner, *(Orph. Fragm. p.* 368.) renferment exactement la doctrine de l'*Atherbun-Bede*.

Ζεὺς πρῶτος γένετο Ζεὺς ὕςατος ἀρχικέραυνος,
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μέσσα Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται.
Ζεὺς ἄρσην γένετο Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀςερόεντος.
Ζεὺς πνοιὴ πάντων. Ζεὺς ἀκαμάτου πυρὸς ὁρμή.
Ζεὺς πόντου ῥίζα, Ζεὺς ἥλιος ἠδὲ σελήνη.
Ζεὺς βασιλεὺς, Ζεὺς αὐτὸς ἁπάντων ἀρχιγένεθλος.

Apulée rapporte ces vers, en tranfpofant feulement le troifieme. Je vais donner ici la traduction qui fe trouve dans fon livre ; parce que s'attachant plus au fens qu'à la lettre, elle fe rapproche par là même encore davantage de l'Hymne Indien ; & l'on peut mieux voir que le fond des idées eft le même, dans la Théologie Orphique & dans celle de l'Inde : car fi l'on met à la place du nom de Jupiter celui de Ruder, on aura prefque les mêmes paroles qui fe trouvent dans le *Judger-Bede* & l'*Atherbun-Bede*.

“ Tu es le puniſſeur & tu es le préſervateur. Tu rends la
“ moiſſon fertile. Tu es digne de louange & d'honeur.

“ O PUNISSEUR de ceux qui s'écartent de la voye, ô
“ Seigneur de la vie, ô le plus pur des êtres, n'épouvante
“ pas tes créatures, ne les frappe pas, ne les détruis pas: ne
“ permets pas même, que par toi, un ſeul d'entr'eux ſouffre
“ des peines. O toi qui donne la force au foible, & les re-
“ medes aux malades, accorde moi ton aide, afin que je
“ puiſſe jouir de la ſanté & de la vie. O RUDER tourne mon
“ entendement vers toi, car tu es le Seigneur du pouvoir.
“ Je te ſupplie de garder toutes les créatures qui m'apparti-
“ ennent, ſoit hommes ou animaux, en repos & en tran-
“ quillité. Préſerve tous les habitans de cette ville; ne les
“ afflige pas par des maladies; donne leur, ô RUDER, la
“ ſanté; écarte les maladies loin d'eux. Nous venons tous

Primus cunctorum eſt, et Jupiter ultimus idem.
Jupiter et Caput et Medium eſt, ſunt ex Jove cuncta.
Jupiter et Mas eſt, eſtque idem Nympha perennis
Jupiter eſt Terræ baſis, et ſtellantis Olympi.
Spiritus eſt cunctis validuſque, eſt Jupiter ignis.
Jupiter eſt Pelagi radix: eſt Lunaque Solque,
Cunctorum Rex eſt, princepſque, et Originis auctor.

Il n'eſt preſque pas un paſſage de ces deux morceaux de la Théologie Indienne, dont on ne puiſſe trouver les idées dans les hymnes adreſſés à Pan, à Bacchus, au Soleil & à la Lune, par Onomacrite ſous le nom d'Orphée. Rien, peut-être, n'eſt plus capable de montrer la grande antiquité de ces hymnes. Quelques très-habiles critiques croyent qu'ils ont été retouchés, mais ils les regardent comme bien plus anciens encore que le ſiecle d'Onomacrite.

“ devant

" devant toi, en te ſuppliant: accorde nous tous les biens
" que nos peres ont demandez pour nous, quand ils déſire-
" rent de nous donner l'exiſtence. Vieillards & jeunes en-
" fans, & enfans qui ne ſont par encore nés, tous s'uniſſent
" en ſacrifice & priere envers toi. O toi qui es toujours
" jeune & puiſſant, toi ſource de joye, répands tes graces
" ſur nous. O toi, à qui rien ne manque, qui es digne d'a-
" doration, je te révére. O toi qui employe ton bras pour
" ma ſureté, qui as des milliers de milliers de traits, diſperſe
" mes ennemis, & détruis les: car tu es, ô RUDER, au-
" deſſus de chaque partie de la nature. Exerce pour ma pro-
" tection tes pouvoirs, qui ſont ſur toute la terre; qui ſe
" montrent dans les plaines, *dans la végétation des arbres,*
" *dans* les différentes eſpeces *de créatures vivantes, dans les*
" *eaux,* & dans la nourriture pourvue pour le beſoin de la vie.
" Toi qui détruis tout ce qui prend de la nourriture, &
" boit des eaux; toi qui es parmi les gardiens des routes
" publiques, & dans les lieux d'adoration; dans tout, tu eſt
" le RUDER infini. En chacun d'eux je t'implore pour me
" protéger, & pour déſarmer mes ennemis. J'offre mes re-
" ſpects à tous ces titres, & à tous les autres différens pou-
" voirs & attributs non comptés ici. Je les offre dix fois
" vers l'Orient, dix fois vers le Midi, dix fois vers l'Occi-
" dent, dix fois vers le Septentrion, & dix fois je me
" courbe devant tes pouvoirs terreſtres, & j'invoque leur aide,
" afin de jouir de la ſanté & de voir la deſtruction de mes

" ennemis.

" ennemis. Dix fois vers l'Orient, dix fois vers le Midi,
" dix fois vers l'Occident, dix fois vers le Septentrion, & dix
" fois les yeux élevés vers le ciel, je me courbe devant tes
" pouvoirs aériens & celestes, dont les flêches sont le vent &
" la pluye : je les invoque à mon aide, afin de jouir de la
" santé, & de voir la destruction de mes ennemis. Chacun
" d'eux, c'est Ruder ; dont je révére le pouvoir infini :
" Ruder dont la plénitude est dans tout. Tout ce qui a
" été, c'est lui. Tout ce qui est, c'est lui. Tout ce qui sera
" c'est lui."

Toutes les idées de la partie doxologique de cet hymne Indien, se trouvent dans les anciens hymnes des Grecs ; on les reconnoit aussi dans leurs monumens. Il est dit ici à Ruder, *tu es chaque forme de la nature*. La figure en bronze rapportée *Planche* XVI. réunit les formes de l'homme à celles des plantes. Celles-ci naissent des muscles son visage & de sa poitrine : ses cheveux ont le caractere du poil des boucs ; ses oreilles sont dentelées comme des nageoires de poisson ; deux dauphins sortent de ses tempes ; des serres de crabe en forme de croissant, s'élévent sur sa tête, & comme ce crustacé étoit le symbole de la Lune, on est assuré que c'est la forme de cet astre qu'on a voulu exprimer par cette figure. L'Artiste a donc cherché, autant qu'il lui étoit possible, de représenter *celui qui est dans chaque forme de la nature* ;—*celui qui est la verdure des champs* ; *celui qui est le seigneur de tous les animaux* ;—*de toutes les créatures vivantes*.

vivantes. On apperçoit ici celui que l'hymne Indien appele *le Créateur de tous les mondes*; l'Etre qui dit dans la Judger-Bede, *dans le moi même eſt l'eſſence intérieure & la ſubſtance extérieure de toutes choſes. Je ſuis la cauſe primitive de tout.*— JE SUIS TOUT. C'eſt le PAN. Et quand j'ai dit, (38) " que *les feuilles*, les *dauphins*, les *ſerres* " *de Crâbe*, & les *poils de bouc*, ſortant du corps de cette " figure, en tirant leur origine, étant produites par elle, " montrent qu'elle doit repréſenter l'Etre qui produiſit les " *Plantes*, les *Animaux* qui *vivent* ſur *la terre*, les *Poiſſons* " *qui habitent les eaux*, enfin l'Etre Générateur;—quand " j'ai ajouté que cette figure myſtique repréſente l'Etre *pri-* " *mitif*, le principe de tout, & à-la-fois l'Etre *ſecondaire*, au " moyen duquel il engendra le monde & tous les êtres, " comme on le révéloit dans *la Coſmogonie* enſeignée dans " les myſteres; quand enfin j'ai avancé que cette doctrine in- " connue à la mythologie Grecque, venoit des Scythes;" les preuves de ce fait, déduites des monumens & des traditions de l'ancienne Grèce, ſont ici confirmées par les expreſſions de l'ancienne Théologie des Indiens. Leur doctrine, venue des Scythes, expliquant en entier toutes les parties d'une figure religieuſe des Grecs, montre aſſurément que ce bronze ſingulier fut compoſée ſur des idées toutes ſemblables

(38) Voyez la *page* 374. du *Vol.* I. Ce beau monument eſt conſervé parmi les bronzes qui appartiennent à Mr. Roger Wilbraham.

à celles

à celles de l'hymne Indien. Les formes de la ſculpture de ce morceau, conformes en tout aux termes du diſcours employé dans ce cantique, font reconnoître dans le monument Grec, l'Etre que la poéſie Indienne appele Ruder, & que la poéſie Grecque appeloit Pan. Il n'y a que les noms de changés. Cet hymne & ce monument ayant été faits dans les mêmes vues, appartiennent à une même Théologie, dont l'origine des Grecs & celle des Indiens s'accordent à nous montrer la ſource dans la haute Scythie.—Il eſt encore dit dans le même Hymne, *Tu es les eaux bruyantes ; tu es les ondes de la mer ; tu es le ruiſſeau coulant ; tu es les Iſles de l'Océan.*—Ces qualités, en apparence impoſſibles à rendre par la ſculpture, ſont cependant très exactement rendues, par un *Terme*, conſervé dans le *Muſæum* du Vatican. On peut en voir ici la gravure Planche XVII. Du ſomet de la tête de cette figure ſortent des cheveux, qui ſe répandent ſur ſes côtés, & prennent ſenſiblement la forme des eaux qui deſcendent avec bruit de quelque hauteur eſcarpée. Ces eaux vont ſe joindre *aux ondes de la mer*, celles-ci ſont la barbe de la figure, dont elles paroiſſent ſortir, & pour caractériſer la mer on y a placé deux Dauphins qui ſemblent nager. Du nez, comme d'une ſource, partent d'eux ruiſſeaux qui vont ſe joindre à la mer : ce ſont les *eaux coulantes*. Enfin ſous les muſcles de la poitrine, on a mis les vagues de l'Océan ; elles ſont ſculptées tout au tour de ce terme, comme je l'ai

obſervé

obfervé dans un deffin fait à Rome d'après l'original. (39) En ifolant ce bufte, en le renfermant dans les eaux de la mer, il rend le fens du titre donné au Ruder, *tú es les Ifles de l'Océan.* Les fourcils de cette figure, découpés comme des feuilles, montrent fon pouvoir manifefte fur *la végétation des plantes*; la vigne naiffante fur fa tête, & les cornes qui en fortent, ne laiffent pas douter que ce ne foit le Bacchus appelé *Corniger* par les Grecs: c'eft l'Etre remplacé par Brouma chez les Indiens, celui enfin auquel l'hymne précédent eft adreffé, fous le nom de Ruder.

Ruder, qualifié dans l'*Atherbun-Bedé*, des titres d'*Efprit de la Création* & *de Créateur*, eft auffi appelé dans l'hymne du *Judger-Bede*, le *pouvoir qui porte tous les mondes dans l'anéantiffement, le deftructeur de toutes chofes.* On peut voir, Planche XVIII, une figure qui réunit à l'attribut propre à marquer ces qualités, la plupart de ceux de la figure précédente. Celle-ci a les oreilles de bouc; c'eft le PAN, celui qui dit de lui même JE SUIS TOUT. Il tient d'une main le ferpent, fymbole du pouvoir Créateur qui donna la vie aux êtres; la tête de mort qu'il a fur lui marque le deftructeur de toutes chofes. De fon corps fortent *les eaux bruyantes*; il eft *celles de la mer*, marquée par un ancre & par un gouvernail: il eft les *eaux coulantes*, exprimées par celles qui s'écoulent du vafe

(39) On a oublié cette circonftance très-remarquable, en gravant le deffin de cette figure, *Pl.* XVI. mais je l'ai obfervée depuis dans un autre deffin fait à Rome par Mr. Nollikens.

vaſe mis ſous ſa main. Le rocher dans lequel il eſt placé marque les *iſles de l'Océan*. Cette ſeule figure réunit preſque tous les titres donnés au Ruder par les Indiens. Il doit, ſans doute, paroître étonnant de trouver dans la Grèce des monumens impoſſibles à expliquer par ſa mythologie, mais qui s'expliquent par l'ancienne Théologie des Indiens: on trouve le ſens de ces mêmes monumens dans les hymnes Orphiques, & c'eſt celui qu'on leur donnoit dans les myſteres, où ſe conſervoit l'ancienne Théologie.

Comme toutes les eaux, ſuivant la Théologie des anciens Indiens, étoient ſorties de *Ruder* ou de l'*Etre Créateur*, de là vint qu'on imagina de faire ſortir les eaux du Gange des yeux de Dieu même. Cette idée paroît un abus du ſens des livres ſacrés où il eſt dit, qu'au commencement les eaux exiſterent avec la terre informe & les ténébres, & que Dieu créa la terre & le ciel: on a conclu de là, que la terre & les eaux ſortoient de lui, comme tous les êtres dont il eſt parlé dans l'hymne Indien. Quand dans la ſuite Brouma fut ſubſtitué à Ruder, dont il prit le titre, la Gange paſſa pour être ſorti du pied de ce nouveau Dieu: ſans doute à cauſe du mot *Padda*, qui dans la langue *Shanſcrite* ſignifie le *pied*, & qui fut le nom primitif de ce fleuve. On voit ici, comme par-tout ailleurs, l'emblême tiré du double ſens du mot qui fut l'origine de cette fable.

Lorſque les ſectateurs de Chiven & de Vichenou, détruiſirent ſans retour ceux de Brouma, & renverſerent ſon culte,

les

les titres de ce dernier étant paſſés à ceux-ci, les Chivapatis, ou diſciples de Chiven, lui ayant donné le titre de Ruder, le Gange fut cenſé ſortir de lui, comme on le voit par le Candon. (40) Les Vichenoupatis prétendirent de leur côté qu'il devoit ſon origine à Vichenou. (41) Leur opinion eſt ſuivie dans la Table Indienne dont on donne ici l'explication. Voici la fable abſurde rapportée dans le *Bagavadam* à ce ſujet. (42) " Le pénitent Baguiraden—ſomma la déeſſe " *Genga* de ſe rendre ſur la terre. Elle répondit qu'il falloit " la permiſſion de Brouma : d'après cette réponſe, il fit une " rigoureuſe pénitence en l'honeur de ce Dieu. Celui-ci " répondit qu'il ne pouvoit verſer cette eau qu'aux pieds " de Vichenou ;—Vichenou dit qu'il falloit l'intervention " de Chiven ;—Chiven parut & accorda la demande ; Genga " reçut l'ordre de ſuivre le char de Baguiraden, & de lui " rendre le ſervice qu'il demandoit.—Il appaiſa le péni- " tent Sannon," qui avoit détourné les eaux, de peur qu'elles n'inondaſſent ſon jardin, & le Gange reparut.— " Sui- " vant ce livre, cela fit donner au Gange les noms de *San-* " *nounadi*, de *Baguiradi* & de *Vichénoubadi*."

(40) Le *Candon* eſt un des dix *Pouranons*, ou livres conſacrés à la louange de Chiven.

(41) Cette tradition eſt celle du *Bagavadam*, l'un des quatre *Pouranons* conſacrés à louer Vichenou : deux ſeulement de ces livres ſont en faveur de Brouma ; les deux autres, car il y en a vingt, ſont écrits, l'un à la louange du Soleil, l'autre à celle du Feu.

(42) Voyage de Mr. Sonnerat. *T.* I. *p.* 276.

On voit dans cette table, ſous la lettre A, *Baguiraden* demandant l'eau du Gange à la déeſſe *Genga* ou *Ganga*, repréſentée par le fleuve même. Ce même Baguiraden ſe voit encore, A A, devant *Mahadeus* ou *Chiven*, dont le conſentement fut accordé, à ſa priere, pour faire ſortir les eaux. Au ſomet de la *Cataracte* de laquelle deſcend le Gange, & qui eſt appelée *Gangotri*, (43) *Nared* ou *Sannon* B, portant deux de ces vaſes dans leſquels les Indiens viennent de très loin chercher l'eau ſacrée du Gange, eſt aſſis près de Vichenou, du pied duquel ſort le fleuve.

Une tradition rapporte qu'ayant entendu le ſon de la cytare il ſe mit à danſer en rond, & que ce fut après cette danſe que le fleuve parut. *Mahadis* ou *Mahadeus*, c'eſt le même que *Chiven*, paroit ici danſant: ſa figure D, eſt celle d'une femme; parce que comme Ruder, dont il porte le titre, il eſt *mâle & femelle*. Quelquefois on le repréſente réuniſſant à la fois les deux ſexes, comme on peut voir ici Planche II, où la moitie de ſa figure eſt celle d'une femme, l'autre eſt celle d'un homme, on l'appele *Arta-Nariſſoura*. On repréſente auſſi ſéparément les deux ſexes de ce Dieu, alors il eſt appelé *Parachiven* & *Paraſati*. Ces mêmes formes, données autrefois à Brouma, ſont répétées dans les figures du Bacchus des Grecs, & dans les titres que lui donnent les hymnes Orphiques.

(43) On prétend qu'on ne peut aller au de-là de cette cataracte; le mémoire imprimé ci après la met à peu près, vers le 33e degré de latitude boréale & le 73e degré de longitude du méridien de Paris.

Près

Près de la figure précédente, on voit Brouma E. C'eſt le premier légiſlateur de l'Inde. Ses quatre têtes marquent les quatre *Védams*, ou livres de la loi qu'il compoſa. La Planche III le repréſente dans l'action d'écrire ces livres ſur des *Olles* ou feuilles de palmier, qui ſont encore en uſage dans l'Inde. Brouma tient un chapelet, ſymbole du cours de l'année à laquelle préſide le Soleil, qui eſt l'*image* ou le ſymbole du Créateur, ainſi qu'il eſt dit dans l'hymne du *Judger-Bede* rapporté ci-deſſus. Comme fils de l'Etre ſuprême, qu'on repréſentoit par le *feu*, Brouma tient en main la *flamme*, ſouvent miſe dans la main de Bacchus dans les monumens Grecs. Enfin, Brouma eſt ici ſur la feuille du *Tamara* à la maniere des Scythes, conſervée chez leurs deſcendans, mais qui ne ſemble employée dans l'Inde que ſous les ſeules figures de ce Dieu. On paroît avoir voulu montrer anciennement par-là, que ſeul des légiſlateurs de ce pays, il y vint de la Scythie. On doit obſerver que cette même feuille ſe voit ſur les têtes du *Trimourti*, des Anges, (44) & de toutes les figures du culte antérieur à celui de Brouma; mais elle ne ſe trouve ſur aucune de celles des tems ſuivans.

Les matieres contenues dans les *Védams*, me ſemblent ſpécifiées dans l'*Athèrbun-Bede* qui en eſt un extrait. Ruder y dit, *je ſuis la* LUMIERE *& c'eſt pour cela que j'exiſte, afin*

(44) Voyez ici les *Planches* X & XII.

que

que quiconque me connoit puiſſe auſſi connoître les Anges. La connoiſſance de Dieu & des Anges, qui aſſiſterent à la Création, comme cela eſt exprimé dans les monumens Indiens, faiſoit la matiere du premier de ces livres. Des trois autres, l'un contenoit les *Rites* du culte ; l'autre renfermoit les *Ordonances* ſur la ſcience des augures & celle de la divination ; enfin, le quatrieme comprenoit les *Reglemens* ſur l'uſage des armes, avec les principes de l'aſtrologie, & ceux de la ſcience ſecrete des fortiléges. Dans ces quatre *Bedes* ou livres ſacrés, étoit le *ſavoir de tout ce qui regarde les Vaches, & les Bramines, & les ſacrifices, & les Devoirs de la Vie.* Par ce qui regarde les *Vaches*, on entend l'hiſtoire de la *Coſmogonie* dont elles étoient un des emblêmes, au tems où Brouma inſtitua le culte de l'Inde. Ce qui regarde *les Bramines & les ſacrifices* faiſoit le ſujet du ſecond livre : enfin les derniers contenoient, avec les choſes dont on a parlé, les Loix ou les *Devoirs de la Vie.*

Les idées de cette ancienne Théologie ſur *Dieu*, ſur les *Anges*, qui aſſiſterent à la Création, ſur la *Parole* par laquelle elle s'opéra, ſur l'*Eſprit*, ſur le *Paradis* ſitué vers les ſources du Gange, ſur le *Jardin de délices* où fut un arbre, dont le fruit défendu eut donné l'immortalité, ſur la tradition de l'*Arche* ſauvée d'un Déluge, dans lequel périrent tous les êtres vivans, & dont les eaux ſurpaſſerent les montagnes les plus élevées, comparées avec les monumens encore ſubſiſtans, dans leſquels ces idées furent très anciennement repréſentées,

ſemblent

ſemblent aſſurer que le premier livre des *Védams*, duquel elles furent tirées, contenoient des traditions en tout ſemblables à celles du premier livre du Pentateuque. Brouma, en les communiquant aux Indiens, plus de 2000 ans avant l'hiſtorien ſacré, doit les avoir reçues de la famille de Japhet dont il deſcendoit, comme Moyſe les reçut de la famille de Sem, qui remontoit à la même origine, & qui les puiſa dans la même tradition.

Après cela, il doit ſembler moins étonant de voir les Iſraëlites deſcendans de Sem, ſe précipiter au tems de Moyſe dans un Idolatrie, dont le ſymbole ſe trouve chez les Indiens deſcendans de Japhet: car ce ſymbole, attaché pour ainſi dire à leurs plus anciennes traditions, deſquelles on avoit perverti l'uſage, fut tranſporté dans l'Inde, bien avant que les Iſraëlites n'élevaſſent un Veau d'or aux pieds du mont Sinaï, dans le déſert de Paran. Les derniers ont conſervé ces traditions dans toute leur pureté, tandis que les autres les ont altérées, en même tems qu'ils ont perverti le ſens de leurs anciens emblêmes. La deſtruction de tous ces emblêmes, ordonnée par les livres de Moyſe, fut une des cauſes qui contribua à faire conſerver ceux-ci. Au lieu que leur corruption dans l'Inde, occaſionna d'abord celle du ſens des *Védams*, & fut dans la ſuite cauſe de leur deſtruction. Celle-ci fut une conſéquence des commentaires qu'on en fit, pour expliquer une religion devenue contraire aux Dogmes de ſes livres fondamentaux: & ſi ces livres des *Védams* exiſtent encore, ce

dont

dont on a lieu de douter, c'eſt là raiſon pour laquelle on ne les montre pas. Cette raiſon fait répondre à ceux qui s'en informent, qu'on les tient renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Leur découverte, feroit la plus importante acquiſition à faire dans l'Inde : elle confirmeroit vraiſemblablement la prodigieuſe antiquité de nos livres ſacrés. La conquête de Bénarés en feroit une pour l'hiſtoire de nos connoiſſances, & pour celle du genre humain, ſi avec ces mêmes livres, elle pouvoit nous procurer celle de l'écriture & de la langue dans laquelle ils furent écrits.

Brouma eſt encore repréſenté par la figure EE, qui ſe voit à l'autre rive du Gange. Il en reçoit les eaux dans un vaſe, & paroit montrer par là qu'il fut le prémier à ſanctifier ces eaux, regardées par les Indiens comme un des moyens les plus néceſſaires à leur ſalut. On peut obſerver dans le geſte de cette figure de Brouma, qu'il ſemble parler d'une part, en même tems qu'il agit de l'autre : ſon action eſt celle d'une perſone occupée à exhorter, à recommander, à perſuader. Peut-être a-t-on voulu marquer par elle, la publication de ſes livres, de ſon culte & de ſes loix.

La figure D D. repréſente encore *Mahadis*, *Mahadeüs* ou *Chiven*, ſous la forme d'une femme. Sa tête eſt entourée d'une auréole. On lui voit un troiſieme œil au milieu du front. C'eſt le ſymbole de l'Etre qui voit tout. Il a donné lieu à la fable rapportée dans le *Candon* ſur l'origine du Gange, occaſionée par la ſueur de ce Dieu, quand *Parvadi*

lui

lui mit la main ſur les yeux. (45) Cette figure eſt un grand rocher, à la ſomité duquel tombent de très-haut les eaux de la *Cataracte* du Gange, qui réjailliſſent enſuite dans une autre direction. Sept perſones, appelées les *Sapt-Rikideſts*, viennent en chœur, chaque ſeptieme jour de la ſemaine, recevoir ſur leurs têtes les eaux du fleuve ſacré qui ſe répandent en vapeurs, comme celles de la caſcade près de Narni. C'eſt un eſpece de baptême très-ancien chez le Indiens, & chez beaucoup d'autres peuples.

En remontant dans la table à la lettre F, on voit un édifice dans lequel ſont pratiquées deux chapelles. L'une eſt celle de *Parbati* ou *Parvadi*, la femme ou plutôt la partie femelle de Chiven, comme l'*Apia* des Scythes étoit celle de leur *Papæus :* à leur imitation, les Indiens donnent le nom de *Mere* à *Parvadi.* Dans le ſanctuaire voiſin, *Ganeſcho* ou *Polléar* eſt repréſenté avec la tête d'Eléphant. Il eſt le ſymbole de la ſageſſe divine ; on le conſulte dans toutes les entrepriſes, & particuliérement ſur les mariages. La maiſon attenante à ces deux chapelles eſt celle des Brames de Chiven. Leur couvent s'appele *Scheu-log*, ou *Logement remarquable :* les montagnes où il eſt placé ſe nomment *Glaciales* & *Pluviales :* la vénération des Indiens pour elles, fit croire aux Grecs qu'ils y adoroient leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial*, & les Génies du lieu ainſi que le Gange. (46)

(45) Voyage de Mr. Sonnerat. *T.* I. *p.* 254.
(46) Strab. *ſupr. cit.* Note 12.

Le *Beſchan-log*, ou *Logement de Vichenou*, eſt repréſenté G. Là demeurent les Vichenoupatis ou Brames partiſans de Vichenou. Leurs montagnes, autrefois abondantes en métaux précieux, les font encore appeler les *Monts d'Or*. *Latſchmis*, ou *Latchimi* femme de *Vichenou*, y préſide dans une chapelle, près de laquelle on voit *Zé* & *Beze*. *Latchimi* eſt regardée comme la *mere* du *monde :* c'eſt la déeſſe des richeſſes; ſa beauté eſt parfaite, elle eſt auſſi la mere de *Beze* ou *Manmadin* Dieu de l'Amour. *Zé* ou *Boumidévi*, dont le nom ſignifie la mere du *Bœuf*, eſt l'autre femme de Vichenou : elle préſide à la *terre*.

On voit enſuite ſur les *Monts Rouges* le *Brem-log* H ; c'eſt ſans doute l'ancienne demeure occupée par les Brames de la ſecte de Brouma, puiſqu'on aſſure qu'elle n'exiſte plus. Cela me ſembleroit prouver que le deſſin, dont celui-ci eſt la copie, doit lui même, avoir été copié d'après un autre, fait au tems où le culte de Brouma ſubſiſtoit encore. *Gaitris* & *Sarſatis*, ou *Saraſſuadi*, paroiſſent dans la chapelle de ce couvent. Cette derniere eſt à la fois la femme de Brouma & la déeſſe des ſciences. Sous le nom de *Gaitris*, elle préſide à l'harmonie. Ces titres ſemblent avoir été choiſis pour marquer les connoiſſances & la police, dont les Indiens étoient redevables à leur premier légiſlateur : *Sanoc-Sanandam*, le cadet de ſes fils, eſt ici dans la chapelle conſacrée à ſa famille. C'eſt peut-être celui qui ſuccéda dans le royaume où ſon pere habitoit : car, ſuivant Diodore, ſes fils en hériterent après lui,

& le

& le conſerverent durant pluſieurs générations. En ce cas, on trouveroit encore dans les premiers tems de l'Inde l'uſage de cette loi Scythique, en vertu de laquelle l'héritage tomboit dans la poſſeſſion du cadet.

La ville d'*Hordéar* eſt repréſentée à l'extrémité du pays marqué I. dans table. Au dehors de cette ville, aſſiſe près des bords du Gange, eſt l'*Arki-Pérind* ou l'*Eſcalier du Seigneur*, conſtruit comme la *Scala Santa* qui ſe voit à Rome près de St. Jean de Latran. L'uſage en eſt auſſi preſque ſemblable; car les Pénitens, qui viennent de tous côtés pour ſe baigner dans le fleuve ſacré, deſcendent & remontent avec beaucoup de dévotion les degrés de cet édifice, dont le nom ſeul inſpire du reſpect, & marque la ſainteté du lieu. Les cercles K. K. K, & les rochers dont ils ſont interrompus, indiquent un gouffre dans lequel le Gange ſe précipite, & les précautions employées pour inſtruire les étrangers des riſques qu'ils courreroient, en ſe baignant dans cet endroit.

En remontant vers la ſource du fleuve, on trouve enſuite la ville de *Sirinagarem* L. Elle eſt en partie conſtruite ſur les montagnes voiſines, mais elle s'étend juſqu'à la rive du Gange M. C'eſt comme *Hordéar* & *Cachi*, un de ces endroits où l'on ſe fait tranſporter dans les grandes maladies: car on regarde comme un grand bonheur de pouvoir y mourir. Les Indiens diſent que pour être ſauvé, il faut naître à Tirvalour, voir Chalembron en mourant, penſer à Tyrounmaley, enfin

expirer à Cachi ou Sirinagarem. Quelques-uns de ces endroits ſont très-célébres par la réputation, la grandeur & la richeſſe de leurs Pagodes ; les autres ne le ſont que par leur voiſinage d'un fleuve, dont les eaux, ſi elles ne rendent pas toujours la ſanté, ne manquent pas de procurer le ſalut pour l'autre monde. Ces villes ſubſiſtent, comme quelques-unes de l'Europe, par le moyen de la dévotion des peuples. Voici ce qu'on rapporte de ces ſuperſtitions. (47) " Ceux qui meurent " ſur les bords du Gange, en buvant de ſes eaux ſalutaires, " ſont diſpenſés de la tâche pénible de revenir au monde & d'y " reprendre une nouvelle exiſtence ; auſſi dès qu'un Indien eſt " condamné par les médecins, on s'empreſſe de le porter " ſur les bords du Gange : ſes parens l'y font boire à pluſieurs " repriſes. Ils délayent même de la vaſe, qu'ils lui mettent " dans la bouche & quelquefois le malheureux expire gorgé " de cette eau bourbeuſe. Souvent on le plonge tout entier " dans ce fleuve qui devient ſon tombeau. Ceux à qui " l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours " chez eux de cette eau précieuſe, qu'on leur fait boire " dans leur agonie. Après qu'ils ont été brulés, on a ſoin " de ramaſſer tous les os épargnés par les flammes, & ces " triſtes reſtes ſont conſervés religieuſement, juſqu'à ce qu'il " ſe préſente une occaſion favorable de les faire jeter dans " le Gange." Il eſt étonnant de voir, combien le peuple

(47) Voyage de Mr. Sonnerat. *T.* I. *p.* 271.

s'accoutume aiſément au mal que lui font ces pratiques ſuperſtitieuſes, & combien il a de difficulté de ſe prêter au bien qu'on voudroit lui faire.

La Pagode de *Bavani* femme de Jagrenat, ſe voit, N, dans la partie haute de *Sirinagarem.* C'eſt là où vécut le Géant *Vanajouren*, célébre par ſa piété & par l'inſtitution du *Lingam.* Ceci porteroit à le prendre pour le Géant *Maidaſchuren*, dont on a parlé ailleurs : (48) mais les fables des Indiens en défigurant tous les noms, ayant auſſi défiguré toutes leurs anciennes hiſtoires, ne permettent plus d'en voir diſtinctement les liaiſons. Telle eſt la fable du *Candon* faite en l'honeur de Chiven : il y eſt dit, que ne pouvant ſe former une idée de ce Dieu, *Vanajouren* choiſit la forme du *Lingam* pour le repréſenter. " Il ne mangeoit qu'après avoir fait ſes prieres à mille " *Lingams*, qu'il façonnoit lui même tous les jours avec de " la terre, & qu'il jétoit enſuite dans le Gange, ſur les bords " duquel il faiſoit pénitence. Les Indiens prétendent qu'ils " s'y ſont pétrifiés. Et comme on y trouve quelquefois des " pierres qui ont cette forme, ils croyent que ce ſont des " *Lingams* de *Vanajouren.* Celui qui en trouve un le place

(48) Voyez page 54, le récit de Mr. Bayer au ſujet du Géant *Maidaſchuren*, qui eſt le même que le *Brouma* primitif des Indiens, & le *Bacchus* des Grecs. On prétend qu'il inſtitua le *Lingam* où le *Priape :* ce fut, comme on ſait, un des ſymboles principaux de Bacchus, ainſi qu'il le fut de l'Etre Générateur & de Brouma. Ce ſymbole eſt devenu le premier de tous ceux de Chiven.

" ſur

« ſur un piédeſtal, mais il n'a de vertu qu'après que le « Brame à forcé ce Dieu à s'y incorporer par de certaines « prieres." (49)

Un Brame à genoux paroit ici en action de prier. Le feu repréſenté ſur la tête des figures de Chiven, à qui l'on donne le titre de *Parachati*, comme on peut le voir *Planche* IV, eſt placé dans cette Pagode ſur le ſomet du *Lingam*: on a poſé celui-ci ſur un piédeſtal, ſuivant la coutume; et le Brame, par ſes prieres ſecrettes, ſemble travailler à l'incarnation de Chiven, deſcendu ſous la forme d'une flamme ſur le *Lingam*. On ne le voit pas ordinairement avec le *Croiſſant*, ſur lequel eſt porté celui du temple de *Bavani*. Ce ſymbole fut par-tout employé pour exprimer la *Lune*, appelée par les Cariens le Dieu *Lunus*, & par les Grecs le *Soleil nocturne* ou *Bacchus*. Comme les Indiens, ces derniers repréſenterent auſſi leur *Priape* ſur un *Croiſſant*. Il en exiſte un de cette eſpece dans le *Muſæum Britannique*, où je l'ai fait obſerver à pluſieurs perſonnes intelligentes. Il eſt d'autant plus remarquable, qu'on y voit encore ſur le *Priape* la tête du Bœuf, où le ſymbole de l'Etre Générateur, qui eſt maintenant l'attribut de Chiven. Ainſi l'on peut obſerver dans ces mêmes emblêmes des formes en tout ſemblables, comme des pratiques & des idées communes à la Théologie des Indiens & des Grecs. Ni les uns ni les au-

(49) Voyage de Mr. Sonnerat. *T.* I. *p.* 176.

tres

tres n'attacherent jamais aucune idée d'obfcénité à ces fortes de repréfentations : elles furent au contraire, et font encore des objets de dévotion. Regardées comme les fymboles de la puiffance qui reproduit le genre humain, on les confacre au Dieu fuppofé dépofitaire de cette puiffance. Voilà pourquoi le *Lingam* eft fi fréquemment repréfenté fur les obélifques & les voutes des Pagodes de la côte de Coromandel & d'Orixa. C'étoit ainfi qu'on fufpendoit les figures naturelles de Priape, dans lest emples confacrés par les Romains à *Bacchus Liber* & à *Libera.* (50)

Cet ancien ufage faifant regarder comme des emblêmes facrés & des figures refpectables, les parties deftinées dans les deux fexes à la reproduction de leurs efpece, on repréfenta dans les temples toutes les manieres dont elle peuvent être employées. Le déreglement de l'imagination, fe joignant à

(50) Commè on plaçoit l'organe actif de l'un des fexes dans le temple de *Liber*, on plaçoit l'organe de l'autre fexe dans le temple de *Libera.* Il y en a un de cette efpece dans la Pagode de Djefgueferi près de Ponifer : (*Anquet. Difc. Prelim. T.* I. *p.* 389.) à côté de ce même endroit on voit un autre *Lingam* vis-à-vis du Bœuf. Il eft ainfi pofé chez les Indiens, pour les mêmes raifons qui le firent mettre fous la tête de cet animal par les Grecs, comme cela fe voit dans le bronze du *Mufæum Britannique*, & dans celui de Mr. C. Townley, dont on a parlé ailleurs. Mr. Anquetil rapporte qu'il vit à Tirvikarey un *Lingam*, fur lequel les jeunes Bramines perdent leur virginité. Cette étrange cérémonie également pratiquée chez les Grecs, eft repréfentée fur plufieurs de leurs pierres gravées. On voit quelque chofe de femblable fur le farcophage en marbre du Palais Farnefe. Une femme Satyre y rend à Priape cette forte d'homage, que les Bramines Indiennes rendent au *Lingam* de Tirvikarey.

celui

celui de la superstition, produisit alors les représentations les plus étranges : on plaça dans les sanctuaires des figures qu'on n'eut osé conserver chez soi. La dévotion, couvrant du voile de la modestie les objets qu'elle permettoit de contempler, sembla justifier tous les moyens par lesquels le plaisir peut conduire au but principal de la nature. Nous avons un exemple de ce fait dans un bas-relief arrivé depuis peu de tems en Angleterre, où il a été apporté de la Pagode d'Eléphanta. Cette Pagode, comme on l'a fait voir, fut assurément dédiée à l'Etre Générateur : c'est en cette qualité qu'on lui a consacré le monument, dont le bas-relief duquel il s'agit ici n'est qu'une partie, au moyen de laquelle on peut juger de la composition de tout le reste. J'ai vu plusieurs fois ce morceau bizâre, dont le relief très-relevé est presque de trois quarts. (51) On ne peut rien imaginer de plus luxurieux, de plus effréné, que l'action de ses figures : dans cette composition, le libertinage d'un sexe paye les plaisirs qu'il réçoit, par ceux qu'il donne à l'autre, & les échange à mesure & à poids égal. Rien ne peut exprimer ces idées ; il faut les voir représentées pour concevoir ce qu'on veut dire en les décrivant. Cependant toutes singulieres qu'elles nous paroissent,

(51) Ce bas-relief singulier est, au moment que j'écris, dans une des chambres de l'Académie des Antiquaires. Il appartient à Mr. T. Astle, qui a fait un recueil très-curieux de pieces originales, relatives à l'histoire moderne, à celle de l'écriture des différens tems, ainsi que des différens peuples, & d'autres choses également importantes par leur choix comme par leur nombre.

roiſſent, elles ont autrefois été repréſentées de même en Europe, car elles reſſemblent à beaucoup de choſes du même genre, qu'on ſait avoir été dépoſées dans les temples, & généralement dans preſque tous les monumens conſacrés à Bacchus. On en voit juſques ſur des trépieds employés à son culte ; ſur des ſculptures deſtinées à l'ornement des tombeaux, & ſur une très-grande quantité de pierres gravées. C'eſt un des motifs qui fit donner par Horace, le titre d'*Inverecundus* ou *ſans pudeur* à ce Dieu, dont la liqueur permettoit de tout dire, les temples de tout voir, & les fêtes de tout faire.

Ces repréſentations obſcenes, qui offenſoient toutes les loix de la décence, jointes aux déſordres des danſes & des cérémonies nocturnes, en uſage dans l'Italie, dans la Grèce & dans l'Inde en l'honeur du même Dieu, occaſionant par-tout les mêmes déſordres qui firent abolir les Bacchanales par les Romains, leur uſage à ceſſé depuis long-tems chez les Indiens. Cependant, ils conſervent encore le ſouvenir de leur exiſtence, dans les déſordres qu'ils attribuent aux compagnons de *Maidaſchuren.* Les reproches faits aux Juives de s'être livrées à des boucs, la proſtitution des femmes de Mendès au bouc de ce nom, nous apprennent aſſez juſqu'où peut ſe porter le dévouement de la ſuperſtition. Dès le premier ſiecle l'Egliſe, on vit les Nicolaïtes renouveler les débauches des Orgies dans des aſſemblées Chrétiennes : & vers l'an 130 de notre Ere, Prodicus exigea la nu-

dité des ſexes pendant les prieres, ce qui conduiſit à des débauches peu différentes de celles dont on vient de parler. Tant il eſt vrai que des principes les meilleurs, on peut tirer les conſéquences les plus abſurdes, & que l'imagination échauffée par un zêle mal entendu, eſt capable d'enfanter les égaremens les plus étranges !

La table du Gange met ſur les bords de ce fleuve une chapelle P, conſacrée à *Mahadeus* ou *Chiven*. Il y eſt repréſenté par l'emblême de la *Pyramide :* c'eſt celui du *Feu*, qu'on a déja vû ſur la tête de ce Dieu dans ſa figure, *Planche* IV. La ſomité de cette Pyramide eſt ſurmontée par le *Tau*, fait pour exprimer le *Lingam*, comme il l'exprimoit chez les Egyptiens, les Perſes, les Grecs & les Romains. On peut obſerver ici la réunion de deux emblêmes : l'un fut celui du *Premier Principe*, l'autre celui du *Principe ſecondaire :* maintenant ils ſont tous deux attribués à Shiven, de même qu'autrefois ils le furent à Brouma, dont on introduiſit les noms avec celui de Vichenou, à la place de ceux qui ſpécifioient les trois pouvoirs de l'Etre ſuprême, dans les anciennes formules de prieres & d'inſtruction. Cette pratique conſervant l'apparence de l'ancien culte, le dégrada pour élever le nouveau. C'eſt aujourd'hui la cauſe de l'embaras où ſont les Indiens, quand il s'agit de l'expliquer, & de la difficulté qu'ont les Européens à les comprendre, quand ils parlent de leurs dogmes. On eſt toujours dans l'étonnement de leur entendre déclarer hautement l'unité

d'un

d'un Dieu, & de leur en voir révérer un fi grand nombre.

Ce qui fe manifefte dans l'emploi des anciens fymboles, attribués aux Dieux modernes de l'Inde, occafionne de fréquentes méprifes dans les explications des figures confervées dans les Pagodes de Canara, d'Eléphanta & d'autres endroits de cette forte ; car au lieu d'en interpréter, comme on le fait, les monumens par la religion actuelle de l'Inde, c'eft au contraire celle-ci qu'il faudroit développer par la religion plus ancienne : comme fi le Chriftianifme étoit perdu, il ne faudroit pas en rechercher les principes dans la légende dorée, mais il conviendroit d'expliquer celle-ci par les principes de la religion, qu'on fuppofe avoir produit les événemens qu'elle rapporte ; fans quoi les Saints de ces légendes paroitroient au-deffus de Dieu même.

Ce qu'on vient de dire du mélange des anciens emblêmes, & de la confufion dans laquelle ils jétent la religion moderne des Indiens, s'obferve également dans les extraits de leurs anciens livres : quelques morceaux en font employés dans les commentaires, mais on les a conformés à la liturgie préfente de l'Inde. Les noms de Brouma, de Vichenou & de Chiven, inférés dans le *Judger-Bede*, rendent ces morceaux moins purs, que ne le font ceux de l'*Atherbun-Bede* & de l'*Hymne* rapportés ci-deffus. Ils peuvent cependant être, comme eux, tirés des *Védams*. Leur mélange n'empêche pas d'y reconnoître au moins quelque chofe des expreffions ori-

 ginales.

ginales. Voici quelque partie d'un difcours adreffé à *Pirjapet*, (52) par fes difciples. Celui-ci, qui eft un Philofophe de la fecte de Vichenou, conclut par ces mots un inftruction, dans laquelle il leur apprend la maniere de parvenir à la connoiffance de Dieu. " L'homme vertueux, dit-il, " qui entendant & pratiquant ces chofes, a dévoué tout fon " efprit à la contemplation de l'Etre tout-puiffant; délivré " qu'il fera des attributs de l'humanité, qui rempliffent le " corps & le tiennent en fujétion, s'abforbera lui même " dans l'Ame univerfelle."

" Les difciples ayant reçu cette inftruction de *Pirjapet*, " rendirent homage à fa fageffe fupérieure & lui propofe- " rent encore cette queftion. Lequel faut il eftimer le plus " grand & le plus honorable,de tout ce que tu nous as décrit: " eft ce le feu, le vent, le foleil, le tems, la vie, l'aliment, ou " Brouma, ou Vichenou, ou Mahadeus? (53) Apprens nous " lequel de tous ceux-ci eft le plus digne de notre méditation. " *Pirjapet* répondit, tout ce que vous venez de particularifer

(52) Ce mot, dit-on, fignifie en Indien affemblage des élémens, directeur, faculté des *élémens*. Mais c'eft peut-être accidentalement qu'il fe prête à cette explication: car il eft manifefte que c'eft celui d'un des inftituteurs des Indiens. Et c'eft peut-être de lui dont venoit la doctrine dont on le fait parler.

(53) Ces trois noms font mis à la place de ceux du *Pouvoir Créateur*, du *Pouvoir Confervateur* & du *Pouvoir Destructeur* du monde: non parce qu'ils eurent cette fignification dans la langue des anciens Indiens; mais parce que l'on fubftitua le culte des trois perfones de ce nom, à celui des trois pouvoirs ou attributs donnés à Dieu dans un culte précédent.

" n'eft

“ n'eſt rien que le grand Créateur lui même, qui eſt tout-
“ puiſſant, éternel, immatériel. Conſidere ces êtres comme
“ faiſant partie de ſon eſſence: quiconque médite ſur
“ quelques-uns d'eux, comme ſéparé de Vichenou le tout-
“ puiſſant, comprendra la délicieuſe récompenſe de ſes
“ bonnes œuvres dans les deux mondes. Etant avancé dans
“ la ſcience Divine, il ſera par leur pouvoir conduit juſqu'au
“ Créateur. Ceux qui pareillement méditeront ſur eux
“ tous, comme membres conſtituans de Vichenou, ſeront
“ grandement exaltés. Après la diſſolution générale, ils
“ ſeront réunis à cet eſprit qui anime chaque partie de la
“ matiere.

“ Pirjapet continua à réciter une priere, qui avoit été
“ adreſſée au Créateur, par une perſonne éminente en ſa-
“ geſſe & en piété, ſelon la teneur ſuivante: Toi Seigneur
“ es Brouma; tu es Vichenou; tu es Mahadeus. Tu es le
“ directeur des Elémens; tu es le Feu; tu es le Vent. Tu
“ es l'armée des Anges. Tu es RUDER le Roi du Pa-
“ radis. Tu es la *Lune*. Tu es l'*Aliment*. Tu es Zum
“ l'Ange de la *Mort*. Tu es la terre. Tu es tout. Tu es
“ Occus, l'énergie plaſtique. Tu es ſans manquement. Tu
“ es l'agent univerſel. O Seigneur du monde, je te révere.
“ O ame du monde, tu es le grand moteur de tout. O de-
“ ſtructeur du monde, O toi qui te délecte dans le bon des
“ choſes du monde; tout ce que nous voyons, tout ce qui
“ eſt caché à notre lumiere eſt ton ouvrage. Telle eſt ta na-

“ ture

" ture ô esprit de félicité ! Tu es caché dans la retraite du
" secret ; tu es au delà de l'atteinte de l'imagination ; tu
" es trop-élevé pour la perception des sens ; tu n'as pas de
" commencement, tu n'as pas de fin. Tel que tu es, je te
" révére."

Tous ces titres de l'Etre suprême, attribués à Vichenou comme ils le sont aussi à Shiven, font par-là même reconnoître combien ils leur sont étrangers. Il en est ainsi des emblêmes ou attributs de tous tems attachés à ces titres, & qui passerent avec eux à ces nouveaux Dieux. Dès-lors ils perdirent la plus grande partie du sens qu'ils étoient destinés à exprimer. Le *Bœuf* & le *Serpent* ne marquerent plus l'acte de la puissance, par lequel l'Etre Générateur créa le monde & donna la vie aux êtres animés ; car l'une & l'autre de ces choses furent représentées, par les Dieux mêmes auxquels ces attributs resterent attachés. Dans la priere qu'on vient de lire, Vichenou passe pour l'*Ange de la mort*, parce qu'il est supposé être dépositaire de ce pouvoir *destructif*, dont l'action fatale à l'individu, mais nécessaire à l'ordre général, est fondée sur la nature même des êtres organisés. Il est l'*Aliment* ou le *Conservateur* de tout, car rien ne peut se conserver sans la nutrition. Il est la *Lune*, représentée par la *Vache*, ou la partie femelle de l'Etre *Créateur*, & c'est par-là que cet emblême lui est attribué dans la table Indienne.

Vichenou, dans cette table, répand les eaux du Gange ; il

en

en eſt le principe, mais c'eſt par le moyen de la *Vache* qu'il les diſtribue. Le nom de cet animal, eſt donné au rocher dont on voit ſortir ce fleuve pour prendre un cours réglé. On appele cet endroit *Gow-Muki*, la *Bouche de la Vache*. Il eſt ici marqué N, & les eaux du fleuve paroiſſent ſortir de la Bouche de cet animal. Le Cyrus ou le Cur, qui deſcend dans la Mer Caſpienne, ſort auſſi d'un rocher auquel on a donné la forme d'une tête de *Bœuf*, de laquelle il prend ſon cours. Et comme ſur quelques médailles de Dyrrachium au-deſſus de la vache qui allaite ſon veau, on voit, ou le gouvernail ou la proue d'un vaiſſeau, qui ſont les ſymboles des eaux, ainſi l'on voit ici le même emblême employé dans le même ſens par les Indiens. C'étoit originairement celui du Dieu qui tira le monde du ſein des eaux, ſur leſquelles il flottoit dans la nuit du Cahos ; du Dieu qu'on repréſentoit également par les ſymboles du Bœuf & de la Vache, & qui dans tous les tems fut cenſé préſider à toute la nature humide. Les ſources des rivieres furent ſuppoſées ſortir de lui, comme on l'a vû, & par les hymnes, & par les monumens cités ci-deſſus. C'eſt lui qui eſt les *eaux bruyantes*, qui *eſt les ondes de la mer, qui eſt le ruiſſeau coulant*, c'eſt enfin lui qu'on voit ici repréſenté par la *Vache*.

Ceci nous fait connoître l'origine du titre *Tauriforme*, donné à beaucoup de fleuves qu'on repréſentoit, ou avec des têtes ou avec des cornes de Bœuf. Ce titre vint de ce que le même Etre fut originairement regardé chez les Grecs,

ainſi

ainsi que chez les Indiens, comme celui qui présidoit à toutes les eaux dont les fleuves sont formés. Bacchus, substitué à cet Etre, dont il garda les titres & les attributs, avoit en cette qualité un temple au milieu du Rhin. On en voit encore les restes, près d'un endroit appelé *Baccara*. La position singuliere de son temple, semble avoir été choisie pour montrer la domination que lui attribue Plutarque sur toute la nature humide : & comme on peut l'observer, cette position rappele les idées exprimées par les figures de Bacchus, dont toutes les parties donnent naissance aux eaux, & celles que font naitre les têtes de Bœuf & de Vache, desquelles sortent les eaux du Cyrus & du Gange. Je finirai cette explication de la table Indienne, en observant que le bassin octogone O, y marque un autre goufre, formé par la rapidité du fleuve qui descend du rocher représenté ici par la Vache, dont il porte le nom.

RECHERCHES

Sur les Antiquités de Persépolis ; sur la Religion des anciens Perses avant le tems du premier Zoroastre ; sur les Monumens de Mithras, &c.

L'Empire des Scythes sur toute l'Asie dura quinze cens années. Des tributs modiques, imposés, plutôt comme une reconnoissance de leur droit, qu'à titre de conquête, (1) tenoient les peuples de ces vastes contrées dans une dependance peu onéreuse pour eux. Dès le tems où les Scythes se porterent dans l'Inde, il s'y forma une monarchie dont Brouma devint le Législateur & le Chef : différens peuples de l'Asie formerent des états semblables, dont les Princes resterent tributaires des Scythes. Caïumarrath, le plus ancien Roi de la Perse, vécut près de douze cens ans avant Ninus, dont la bravoure affranchit l'Asie de tous

(1) Justin. *lib.* ii. *cap.* iii. *Asiam perdomitam* Vectigalem *fecere, modico tributo, magis in titulum imperii, quam victoriæ præmium imposito.*

tributs. (2) Ainsi, les premiers Rois de Perse & ceux de la Babylonie, avant le regne de Ninus, payerent à la Scythie ces tributs, par lesquels ils en reconnoissoient la supériorité ; & c'est encore dans les usages des Scythes, qu'on peut trouver les premiers exemples du Droit Féodal.

Djemschid ou Giamschid, cinquieme successeur de Caïumarrath, (3) vécut, selon Mirkhond, cent douze ans après lui. " Ayant fait construire la ville d'Estekhar, appelée " Persépolis par les Grecs, ce prince y fit son entrée le jour " même que le soleil entroit dans le signe du Bélier. Ce jour " remarquable, auquel on donna le nom de *Neuruz* ou de " nouveau jour, parce qu'il étoit le premier du printems, " devint le commencement de l'année Persane." (4) Djemschid, à cette occasion, rectifia le Calendrier, en instituant la période de l'intercalation, à laquelle on donna son nom : elle distingua l'année Civile de l'année Religieuse, (5) dont le commencement fut marqué par la principale fête ; c'étoit celle du *Neuruz*. Ces institutions relatives à la Religion, montrent que suivant la coutume des Scythes, le Sacerdoce fut d'abord réuni chez les Perses avec la Royauté. Cet

(2) Idem. *His igitur Asia per mille quingentos annos* Vectigalis *fuit. Pendendi tributi finem Ninus rex Assyriorum imposuit.*

(3) D'Herbelot compte Giamschid ou Djemschid, pour le quatrieme Roi de la Dynastie des Pischdadiens, mais nous avons suivi la liste de Mirkhond qui en compte cinq.

(4) Biblioth. Orient. au mot *Giamschid. p.* 367.

(5) Hyde. Relig. Vet. Perf. *cap.* xiv. *p.* 182.

ancien

ancien usage paroit avoir été changé, quand le *Magisme*, ou la Religion de Zoroastre, s'introduisit en Perse.

Le commencement de la période de Djemschid, remonte vers l'an 3209 avant J. C. & s'accorde avec la Chronologie sur le siecle où elle met le regne de ce Prince. (6) L'histoire du Ciel concourt ici avec l'histoire Civile, pour confirmer cette époque, non moins importante à celle des Arts qu'à celle de l'Astronomie, à laquelle on en est redevable.

Dès la premiere fête du *Neuruz*, on offrit à Djemschid deux pieces d'or nouvellement fabriquées. D'anciennes monoies Persanes, portent à leur face l'empreinte d'une tête de *Bélier*, & sur leurs revers la figure de cet animal en action de se reposer sur le terrein. (7) Cet emblême pourroit représenter la fondation de la capitale des peuples, qui dans la suite ont frappé ces monoies. La tête du *Bélier* semble y montrer la circonstance astronomique, ou le tems dans lequel eût lieu cet événement. Ces sortes de monoies paroissent répondre encore à l'usage d'en offrir, au renouvellement de chaque année, à tous les successeurs de Djemschid.

La présentation de deux pieces d'or nouvellement fabriquées, 3209 ans avant notre Ere, en confirmant ce que nous avons dit ailleurs de la grande antiquité des monoies en Asie, nous montre aussi combien les arts y étoient avancés

(6) Bailly. Hist. de l'Astron. Anc. *p.* 354 & 355.

(7) Cette médaille est tirée du Recueil des Peuples & Villes. *T.* III. *Planche* CXXII. N° 1.

à cette époque. On attribue encore à Djemſchid l'uſage des cachets pour ſceller les écritures. (8) La pratique de la grâvure, ſans laquelle on ne pouvoit faire des cachets, ſuppoſe l'art d'exécuter des figures de relief & la ſculpture, dont la partie méchanique, moins compliquée que celle de la gravure, dût être connue bien avant elle. Le double emploi des monoies & des cachets, dès le tems de la fondation de Perſépolis, prouve qu'alors même on eut pu exécuter la plupart des ouvrages de ſculpture reſtés dans les environs & les ruines de cette ancienne ville.

Ainſi que la date de la fondation de Perſépolis, celle du tems où vécut l'ancien Zoroaſtre, eſt maintenant déterminée par le moyen de l'Aſtronomie. Le Mage Giamaſb, né dans la ville de Balkh, (9) fixe cette date à l'année de la grande conjonction des planetes. Ce phénomene obſervé à la Chine 2450 ans avant notre Ere, (10) place l'époque de Zoroaſtre à l'an 759 après le commencement de la période de Djemſchid. (11) La durée de la branche des Piſchdadiens, dont ce prince étoit le chef, eſt confondue dans les hiſtoires Orientales avec celle de ſon regne, comme l'a remarqué Mr. Anquetil. Féridoun, le ſecond des Rois ſucceſſeurs

(8) Biblioth. Orient. *p.* 368. *Giamſchid.*

(9) Biblioth. Orient. *p.* 367. Le livre de Giamaſb, *ſur les grandes conjonctions des Planetes*, fut traduit en Arabe l'an 1220 de notre Ere. Ce Mage appele toujours Zoroaſtre *Notre Prophete.*

(10) Hiſt. de l'Aſtron. Anc. *p.* 349.

(11) Biblioth. Orient. *p.* 920. d'Herbelot obſerve " que pluſieurs auteurs " anciens

ceſſeurs de cette branche, regnoit ſur la Perſe, quand Zoroaſtre y réforma la religion. Ce légiſlateur abolit toutes les figures, tous les emblêmes en uſage pour repréſenter la Divinité ou ſes Attributs, & ne conſerva que ceux du Feu naturel & du Soleil, dont les Scythes & les Perſes s'étoient de tous tems ſervis avec ces anciens emblêmes.

En réformant ces figures ſymboliques, dont la ſuperſtition avoit fait des Dieux, Zoroaſtre ſemble avoir voulu rappeler les idées du culte primitif, au ſens qu'il eut pour les inventeurs mêmes de ces emblêmes. Il tenta de faire chez les Perſes, ce que Moyſe exécuta dans la ſuite avec plus de ſuccès chez les Iſraélites. Ce dernier coupa les racines de toute idolatrie, en défendant toute ſorte de repréſentation, & même tout emblême de la Divinité : aulieu qu'en conſervant ceux du Feu & du Soleil, Zoroaſtre devint le fondateur d'un culte incertain dans ſon objet, dont l'eſprit du peuple pouvoit abuſer. Ce culte ne laiſſe cependant pas de s'être conſervé juſqu'à nos jours, chez les reſtes épars des anciens Perſes.

" anciens & modernes parmi les Orientaux, veuillent que Zoroaſtre n'ait été que
" le *Réformateur*, & non pas l'inventeur du Magiſme. En effet nous avons dans
" les hiſtoires des plus anciens Rois de Perſe, que le culte du feu avoit com-
" mencé dès le tems de Caïumarrath, premier fondateur de cette premiere &
" grande monarchie, que les Perſans diſent être la monarchie de Perſe," &c.
Ce culte du Feu eſt encore plus ancien que Caïumarrath. C'étoit, comme on l'a vu, le premier emblême des Scythes, ou du moins celui qui donna lieu aux pierres de forme Conique & Pyramidale. Le Feu allumé ſur des autels, eſt d'une inſtitution auſſi ancienne que les premieres idées religieuſes.

Depuis

Depuis l'introduction du culte de Zoroaſtre, les Perſes ne conſtruiſirent aucun temple ; ils n'éleverent aucun autel ; & loin d'ériger ou des figures ou des ſymboles pour honorer les Dieux, ils regarderent comme inſenſé l'uſage de les repréſenter qu'avoient les autres nations. (12) Il eſt donc très-certain, qu'aucun temple, aucune figure, aucun emblême religieux ne peut avoir été élevé dans la Perſe après le tems de Zoroaſtre. Ainſi, l'ancien bas-relief de ***Nakſki-Ruſtâm***, où ſe voit un Perſe invoquant à genoux le *Mihir* ou l'*Eſprit*, repréſenté par une figure ailée, doit néceſſairement avoir été ſculpté avant le tems où la doctrine des Mages prévalut dans la Perſe. *(Voyez ici ce bas-relief* ***Planche*** XV.) Le Feu, & le diſque du Soleil devenus, à cette époque, les ſeules em-

(12) Herodot. Hiſt. *lib.* i. *cap.* cxxxi. *p.* 56. Ἀγάλματα μὲν καὶ νηοὺς καὶ βωμοὺς οὐκ ἐν νόμῳ ποιευμένους ἱδρύεσθαι, ἀλλὰ καὶ τοῖσι ποιεῦσι μωρίην ἐπιφέρουσι. *Neque ſtatuas, neque templa, neque aras extruere conſuetudo eſt, quinimo hoc facientibus inſaniæ tribuere. Vide* & Strab. *lib.* xv. *p.* 732. En comparant les diſcours de ces deux auteurs qui ont écrit à cinq cens ans l'un de l'autre, on voit que rien n'étoit changé dans la religion des Perſes pendant cet eſpace de tems. Depuis-lors, c'eſt-à-dire près de 2300 ans après Hérodote, il y a encore très peu de changemens dans cette religion conſervée chez les Parſis. Il y eut cependant des ſectes de Mages qui s'éloignerent des pratiques de Zoroaſtre. Tels furent ceux de la Cappadoce, dont parle Strabon. Par une pratique tout oppoſée à celle des Perſes, qui ſuivant cet auteur n'érigeoient ni ſtatues, ni autels, ces derniers avoient des temples, ouverts à la vérité, mais dans le milieu deſquels ils élevoient un autel, & portoient en proceſſion la ſtatue d'Omanes. Ce culte étoit celui des anciens Perſes avant le tems de Zoroaſtre, & quoiqu'il eut ſes Mages, il étoit cependant très-différent du Magiſme ; nous en parlerons ailleurs.

blêmes

blêmes de la Religion, étant repréſentés dans ce monument, avec la tête du Bœuf ſur un autel, & avec une figure encore plus révérée que le Feu ſacré, tiennent évidemment à une Théologie différente de celle qu'on ſuivit en Perſe depuis le regne de Féridoun. Tous les bas-reliefs, dans leſquels on voit une figure plus agée que celle du *Mihir*, ſoutenue en l'air ſur une ſorte de croix, avec le Feu ordinairement placé au deſſous d'elle, ſont également étrangers à la religion de Zoroaſtre. Et le Feu dans ces monumens, ne repréſente aſſurément pas celui des Mages, mais l'ancien emblême de la Divinité réveré dans la Perſe dès le tems de Caïumarrath ſon premier Roi. Cette époque précéda de près de neuf ſiecles, celui où le Magiſme eut fait regarder comme une témérité ſacrilege, l'idée de repréſenter l'Etre divin par des figures pareilles à celles de tous les anciens monumens de *Nakſchi-Ruſtâm*, & de quelques uns de ceux de *Tſchil-Minâr* ou de ſes environs. Nous donnerons toujours dans la ſuite le nom de Perſépolis à cet endroit, parce qu'il eſt plus généralement connu en Europe ſous cette dénomination.

La Conſervation des anciennes figures religieuſes qui exiſtent encore dans la Perſe, montre que les Mages, ne détruiſirent pas toutes celles du culte qu'ils abolirent. Mais ils empécherent aſſurément d'en ériger dans les tems ſuivans. Xerxès, par leur conſeils, incendia les temples de la

Grèce ;

Grèce; (13) mais ces mêmes Mages ſemblent avoir laiſſé au tems, le ſoin de détruire ceux de leur pays, où peut-être il en exiſtoit très peu. On en voit encore un près de Chiras; les figures en ſont du même ſtyle que celles des bas-reliefs de Perſépolis. Il y a près du même endroit où ſe trouvent ces ruines, des figures ſculptées dans le maſſif d'une montagne. Les Perſans donnent à ce lieu le nom de *But-Cané*. C'eſt-à-dire maiſon ou temple d'Idoles. (14) On ne trouve rien de pareil du culte des Mages, car ils n'érigerent aucun monument de cette eſpece, & l'on ceſſa d'en élever vers le tems ou furent faits ceux de Perſépolis. Leur extrême ſolidité, la grandeur de leur maſſe & la nature de leur conſtruction, les ont défendus contre les efforts du tems & contre ceux de la ſuperſtition, contre le feu même; leur grande antiquité les rendant à la fin reſpectables, les Perſes les conſerverent en déteſtant le culte auquel ils appartinrent, comme les Romains conſervent les temples & les ſtatues des

(13) Cicero de Legib. *lib.* ii. *Non ſequor Magos Perſarum, quibus auctoribus Xerxes inflammaſſe templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos,* quibus *omnia debent eſſe patêntia et libera, quorumque hic Mundus omnis templum eſſet ac Domus.*

(14) Voyages de Chardin. *T.* II. *p.* 202. Cet auteur, *p.* 211, parle encore de ruines antiques appelées *Kahné-Guebron*, c'eſt-à-dire habitation des Idolatres. Celles-ci ſont près du bourg de *Taduan:* mais quoiqu'il y exiſte quelques ſculptures, elles paroiſſent être des tems où les Grecs dominerent ſur la Perſe. C'eſt pourquoi je ne les compare pas avec les monumens qui appartiennent ſûrement aux plus anciens habitans de ce pays.

Dieux,

Dieux, qu'ils mépriſent aujourd'hui, mais qu'ils adorererent autrefois.

Tout ce qui reſte maintenant de la magnificence ſi vantée des anciens Perſes, conſiſte dans les ruines de *But-Cané*, diſtantes de 16 lieues de celles de Perſépolis, & dans les monumens de *Nakſchi-Ruſtam* ſitués à deux ou trois lieues de ces dernieres ; celles-ci ſont aſſurément les plus conſidérables & les plus importantes de toutes à connoître ; car leur connoiſſance donne toute celle qu'on peut acquérir ſur les antiquités de ces peuples.

Le Chevalier Chardin fit deſſiner les ruines de *Tſchil-Minâr* ou *Perſépolis* par deux artiſtes, & en deux tems différens ; la derniere fois en 1674. Corneille le Bruyn deſſina ces mêmes ruines en 1704. Enfin elles furent de nouveau deſſinées par Mr. Nieburh dont le public connoit la ſcrupuleuſe exactitude, en tout ce qu'il rapporte de ſes divers voyages. Cet auteur aſſure que les critiques de Corneille le Bruyn, ſur les deſſins publiés par Kæmpfer & par Chardin, ont pour objet de couvrir les fautes dont on peut accuſer les ſiens, dont ces fautes, dit-il, rendent méconnoiſſables quelques parties. (15) Cependant le Bruyn entendant mieux le deſſin, ſemble avoir auſſi mieux conſervé qu'aucun autre le caractere des figures & des objets dont il s'eſt occupé. Mais comme il n'avoit aucune notion ſur les antiquités, & ſur la

(15) Voyage en Arabie par C. Nieburh. *T.* II. *p.* 122. *Note* A.

religion des anciens Perſes, ne ſachant pas les choſes qu'il étoit important de reconnoître & d'examiner avec attention, il n'a pu les voir, comme il eut fallu pour les bien repréſenter. Pour juger des choſes d'après ſes deſſins, il eſt néceſſaire de corriger ce qu'il a négligé de détailler, par les obſervations faites depuis lui par Mr. Nieburh, & par celles du Chevalier Chardin. Ce dernier ſemble plus exact & plus éclairé dans ſes recherches, plus judicieux dans ſes remarques, plus au fait des matieres dont il s'occupe ; ſon eſprit étoit bien plus capable de juger, parce qu'il étoit bien plus modeſte, & bien moins déciſif que celui de Corneille le Bruyn.

Après trois voyages ſucceſſivement faits à Perſépolis, dont il avoit pour ainſi dire examiné toutes les pierres, le Chevalier Chardin reſta toujours perſuadé, qu'il voyoit par-tout dans ces vaſtes ruines les débris d'un temple immenſe, de conſtruction entiérement différente de celle des Egyptiens, des Grecs & des Romains. " La choſe, dit-il, la plus in-" compréhenſible, c'eſt comment ces bâtimens, que nous " avons appelés des chambres étoient couverts ; car on ne " voit aucun reſte dans toutes les ruines ſoit de voûte ſoit " de toit, & l'on pourroit raiſonablement douter s'il y en a " jamais eu, & ſi ces petits édifices en nombre preſqu'infinis " n'étoient pas découverts, comme le Chœur du Tem-" ple." (16) En voyant les choſes comme elles ſont, on a du voir comme cet auteur ; mais ceux qui ont voulu trouver

(16) Voyages de Chardin. *T.* II. *p.* 161.

dans

dans ces ruines les restes du palais des Rois de Perse, ont du supposer & soutenir qu'il étoit couvert, sans quoi on n'eut pu l'habiter.

Diodore de Sicile nous a laissé quelques détails sur le palais de Persépolis, brulé par Alexandre le Grand, trois siecles avant celui où il écrivoit. On pouvoit certainement alors avoir des connoissances très-précises sur la situation de cet édifice, sur sa forme, sur ce qui le distinguoit de tous les autres ; car ces détails existoient dans les livres écrits au tems d'Alexandre, par des gens qui purent voir Persépolis avant & après sa destruction. Cet auteur, sans doute d'après ces autorités, nous dit que le palais de Persépolis étoit entouré de trois enceintes, les murs de la premiere avoient 16 coudées d'élévation, & ceux de la derniere, qui étoit quarrée, en avoient 60. « Vers la partie Orientale de cette enceinte « étoit le *Mont Royal* distant de quatre *Plethres*," (17) ou 400 pieds. Sur ce mont étoient les sépultures des Rois. On voit encore à l'Orient des ruines de Persépolis, sur la montagne appelée *Rachmed*, des monumens que leur voisinage de ces ruines a fait prendre pour des tombeaux. Mais leur proximité même devoit faire rejeter une telle idée ; car loin d'en d'être distant de 400 pieds, comme le Mont Royal l'étoit du palais des Rois de Perse, le Mont où se voyent les

(17) Diod. Sicul. Biblioth. *lib.* xvii. *p.* 215. Ἐν δὲ τῷ πρὸς ἀνατολὰς μέρει τῆς ἄκρας τέτταρα πλέθρα διεστηκὸς ὄρος ἐστὶ τὸ καλούμενον βασιλικόν. *In Orientali arcis plaga mons est quatuor inde plethris distans, quem regium vocant.*

prétendus tombeaux de ces princes, eſt attenant aux murs mêmes de l'ancien édifice ; quelques unes de leurs parties, comme celle qui eſt marquée L ſur le plan de Mr. Nieburh, *(Voyez ici la Planche* V.) n'en eſt pas même éloignée de 25 pas géométriques. Comme on ne voit ici aucune trace des enceintes dont il eſt parlé dans Diodore ; comme il nous dit expreſſément que le Feu réduiſit en cendres tout ce palais, (18) il eſt aſſuré qu'il dut être dans une poſition différente de celle où ſe voyent les ruines de Perſépolis ; & le *Mont Rachmed* n'eſt aſſurément pas celui qu'on appeloit le *Mont Royal.*

Quant aux monumens taillés dans les rochers du *Mont Rachmed*, leurs bas-reliefs repréſentant des ſymboles d'une religion différente de celle de tous des Rois de Perſe ſucceſſeurs de Féridoun, & la religion de ces Rois défendant d'en ériger de ſemblables, il eſt certain qu'ils ne peuvent être les tombeaux d'aucun d'eux.

La conſtruction des bâtimens dont nous voyons les ruines à Perſépolis, eſt de la plus extrême ſolidité ; par-tout on y a mis en œuvre des blocs d'un marbre très-dur & d'une incroyable grandeur : nulle part on n'employa plus de précautions pour

(18) Idem. *p.* 216. *Αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δᾷδα καιομένην ἠκόντισεν εἰς τὰ βασίλεια. Καὶ τῶν ἄλλων ταὐτὰ πραξάντων, ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασίλεια τόπος κατεφλέχθη, διὰ τὸ μέγεθος τῆς φλογός. Illa vero,* Thais, *a rege prima faculam ardentem Regiæ injicit. Cæteris exemplum imitantibus, celeriter totus circumquaque locus, vi flammarum in cinerem conſedit.*

aſſurer la durée d'un édifice ; & ſi l'on eut prétendu recouvrir ceux-ci, ſans doute on eut préféré des voutes à toute autre eſpece de toiture. Cependant il n'exiſte aucune trace capable de faire ſoupçonner que ces bâtimens ayent été couverts. Cette maniere de conſtruction eſt donc toute contraire à celle dont on s'étoit ſervi dans le palais de Perſépolis. " Preſque tout, dit Quint-Curſe, y étoit en bois de Cedre, " & dans le moment où l'on y mit le Feu l'incendie ſe ré- " pandit de toute part." (19) La ville même en fut conſumée. Si dans la ſuite il exiſta une autre ville du même nom, elle fut bâtie des débris de la premiere. Les matériaux de celle-ci furent tellement diſperſés, qu'environ 400 ans après ſa deſtruction, (20) " les habitans mêmes du pays " croyoient, plutôt qu'ils ne ſavoient, que l'ancienne Per- " ſépolis étoit ſituée à XX ſtades de l'Araxe ; & ſans la po- " ſition de ce fleuve, on n'en eut pas même reconnu un " ſeul *veſtige*." (21) Les immenſes ruines encore exiſtantes, ayant certainement exiſté au tems où Quint-Curſe écrivit ce qu'on vient de lire ici, les habitans de leur voiſinage n'y

(19) Q. Curtius, *lib.* v. *p.* 98. *Multa Cedro ædificata erat Regia : quæ celeriter igne concepto, late fudit incendium.*

(20) Q. Curſe, ſuivant Voſſius, étant très-avancé en âge, écrivit ſon hiſtoire, pour le plutard ſous le regne de Veſpaſien. Avant l'an 79 de notre Ere : 409 ans après la deſtruction de Perſépolis, arrivée l'an 331 avant J. C.

(21) Q. Curtius. *ub. ſupr.* *Hujus* Veſtigium non inveniretur, *niſi Araxes amnis oſtenderet. Haud procul mœnibus fluxerat ; inde fuiſſe xx ſtadiis diſtantem credunt magis quam ſciunt accolæ.*

reconnoiſſoient

reconnoiſſoient certainement pas celles du palais ni de la ville de Perſépolis, ſans quoi ils n'euſſent pas été embaraſſés de les chercher, & ils n'euſſent eu aucune incertitude ſur leur poſition. Il faut donc que les édifices pris aujourd'hui pour les ruines de Perſépolis, en ayent été au moins à quelque diſtance: ils ſemblent avoir été dans un lieu ſolitaire, comme celui où *Stone-henge* eſt placé, & comme ceux où étoient les bois ſacrés dans leſquels on révéroit les Dieux, avant qu'on n'élevat des temples en leur honeur.

Il ne ſe trouve dans les ruines des anciens édifices de Perſépolis, aucune pierre calcinée par le Feu; aucun voyageur ne dit y avoir reconnu des marques d'incendie. Il a même toujours été impoſſible de les brûler, car jamais on n'a pu mettre le feu à des bâtimens entiérement conſtruits en marbre. Chardin a donc grande raiſon de douter que jamais ces édifices ayent été recouverts. Et ſi dans la partie marquée G ſur le plan, ainſi que ſur l'élévation de cette ville, (*Voyez Planches* V & VI.) Mr. Nieburh a cru remarquer des trous, où des gonds ont été attachés pour ſuſpendre des portes & des fenêtres, c'eſt qu'autrefois les Arabes y établirent une Moſquée, (22) dont l'enceinte quoique découverte étoit fermée par des portes, comme celle qui ſe voit à Malthe.

L'entablement dont ſont décorées les portes des édifices de Perſépolis, regne, non ſeulement ſur leurs ouvertures, mais

(22) Voyez d'Herbelot au mot *Eſtekbar*, *p.* 305.

encore

encore fur leurs côtés extérieurs, comme cela peut fe voir *Planche* VII. A. B. C. Ainfi jamais ces portes n'ont été liées aux parties qui en font voifines. Elles font ordinairement ifolées & détachées des murs où fe trouvent des efpeces de fenêtres : on entroit par tous les côtés comme par la baye de ces portes ; ainfi elles formoient une forte de portiques finguliers, ouverts de toute part, & fans autre abri contre la pluye & le foleil que l'épaiffeur de ces fabriques mêmes, qui eft fouvent de fix à fept pieds. Les fenêtres femblent avoir été auffi inutiles que les portes à des endroits également à jour de toute part. Et fi dans quelques endroits on a pratiquée des réduits de fix ou fept pieds de grandeur, ce fut peut-être pour fervir de retraite à ceux à qui étoit confiée la garde de ces lieux, où tout paroit contredire les ufages employés ailleurs.

Ces anciens édifices font du genre de celui dont les reftes fubfiftent encore dans la Médie, où il paffe pour être l'ouvrage des *Kaous* ou des *Géants :* (23) ce dernier eft formé de pierres énormes, arrangées fur un plan circulaire, comme le font celles de *Stone-henge* dans la province de Wiltfhire en Angleterre. Tous deux different moins par leur diftribution des édifices de Perfépolis, qui font fur un plan quadrilatere, qu'ils ne leur reffemblent, en ce que comme eux ils furent ouverts de toute part & fans aucune efpece de couverture.

(23) Voyages de Chardin. *T.* I. *p.* 305.

L'Art

L'Art employé dans les uns, la ſomptuoſité de leurs marbres, la richeſſe de leurs ſculptures, la variété de leurs inſcriptions, contraſtant avec la rudeſſe & la ſimplicité des autres, anoncent l'ouvrage d'un tems moins ancien, que ceux où l'on éleva ces monumens de *Stone-henge* & de la *Médie*. La majeſtueuſe uniformité de ces derniers, tenant à la nuit des ſiecles dans laquelle exiſta le berceau des Arts, a ſous cet aſpect quelque choſe de plus vénérable & de plus impoſant, que tout le luxe dont l'orgueil décora ces grands édifices, par leſquels les peuples crurent immortaliſer leur nom, & que le tems entraine avec eux dans l'oubli commun, auquel toutes les choſes humaines ſont condamnées.

Les bâtimens de Perſépolis n'ayant pas été conſtruits pour être habités, ne peuvent être le palais conſtruit vers le tems de Cambyſe, (24) qu'Alexandre détruiſit environ trois ſiecle après.

(24) Diodor. Sicul. Biblioth. *lib.* i. *p.* 55. Οτε δή φασι τοὺς Πέρσας μετενεγκόντας τὴν εὐπορίαν ταύτην εἰς τὴν Ασίαν, καὶ τεχνίτας ἐξ Αἰγύπτου παραλαβόντας, κατασκευάσαι τὰ περιβόητα βασίλεια τά τε ἐν Περσεπόλει, καὶ τὰ ἐν Σούσοις καὶ τὰ ἐν Μηδίᾳ. « On dit qu'alors, c'eſt-à-dire au tems où Cambyſe dépouilla des temples de « Thèbes en Egypte, les Perſes en tranſporterent non ſeulement un grand « nombre d'ornemens, mais encore des Artiſtes au moyen deſquels ils con« ſtruiſirent les palais fameux de Perſépolis, de Suze & ceux de la Médie."

On voit par ce récit, que le Palais Royal de Perſépolis n'exiſtoit pas avant le tems où Cambyſe conquit l'Egypte, 524 ans avant notre Ere, 194 ans avant ſa deſtruction par les Macédoniens. Ce palais étoit à peine commencé quand ce prince mourut, car il ne retourna jamais en Perſe. Il devoit y manquer des Artiſtes, puiſqu'on fut obligé d'en tranſporter d'Egypte. La religion de Zoroaſtre, ſuivie par les Perſes du tems de Cambyſe, dont le ſucceſſeur fut

après. Cela ſuffiroit ſeul à les faire reconnoître pour des temples, ſi les ornemens qui s'y ſont conſervés n'atteſtoient encore

fut un Mage, ne permettant ni de conſtruire des temples, ni d'élever des ſtatues, la Perſe & la Médie ne pouvoient avoir que des architectes peu expérimentés & devoient manquer de ſculpteurs. Ainſi l'on n'eut pu y conſtruire les grands édifices, ou y faire les grands ouvrages de ſculpture, dont les reſtes exiſtent encore à Perſépolis. Si les uns ou les autres euſſent été dirigés par des artiſtes Egyptiens, on y reconnoitroit le ſtyle & la maniere de ces peuples. Cependant rien n'eſt plus oppoſé à leurs pratiques : jamais ils n'éleverent des colonnes iſolées, comme le ſont celles de Perſépolis; jamais ils ne contruiſirent des temples à jour & ſans couvert; par-tout ils firent des édifices couverts & ſans fenêtres, tout eſt ouvert, tout eſt fenêtre dans ceux de Perſépolis; on n'y trouve pas un ſeul obéliſque, une ſeule forme pyramidale, toutes les ſculptures y ſont en relief, au lieu d'être en creux ſuivant la maniere Egyptienne. On n'y voit que le couronement de quelques portes, qu'on peut comparer à des membres ſemblables de l'architecture Egyptienne, mais cette maniere pouvoit être commune à ces peuples ſans que l'un la tint de l'autre. Enfin, ce qu'on a pris juſqu'à préſent pour des Sphinx eſt, comme on va le voir, toute autre choſe. Leurs figures au lieu d'être couchées, ainſi que celles des Sphinx de l'Egypte, ſont au contraire en pied; on en voit une avec des ailes, que n'eurent jamais ces ſortes de compoſitions chez les Egyptiens. Tout montre que ces ouvrages, bien antérieurs au ſiecle de Cambyſe ſont d'un tems après lequel les Arts ſe perdirent en Perſe, au point qu'il fallut y faire paſſer des Egyptiens, pour y conſtruire des palais. Cette indigence d'Artiſtes, étoit une ſuite néceſſaire de l'influence des dogmes de Zoroaſtre, ſur les arts de la partie de l'Aſie où ils furent admis. On n'eut plus occaſion d'y faire ni ſtatues, ni temples publics; & ſi dans la ſuite le Perſes eurent des monoies bien frappées, c'eſt que les Lydiens & les Grecs perfectionnerent celles qu'eurent ces peuples à des époques bien antérieures au monoyage de ces derniers, mais que les Perſes n'euſſent pu exécuter comme elles le furent dans les tems ſuivans. C'eſt ainſi qu'à préſent on ne pourroit faire en Grèce des monoies comparables à celles qu'on y eut autrefois. Quand on parle du monoyage, de la ſculpture

encore mieux ce fait important. De près de 1300 figures, comptées dans ces ruines par Corneille le Bruyn, il n'en eſt aucune qui ne ſoit relative à la religion & aux cérémonies d'un culte bien antérieur au tems de Cyrus, & au commencement de la monarchie dont il fut le fondateur.

A l'entrée des ruines de Perſépolis, (25) on rencontre d'abord deux figures coloſſales d'animaux: ces figures, de marbre noir, ont été ruinées à coups de marteau. Le zele ſeul put armer les mains qui les ont détruites, car il fallut y employer un travail conſidérable: de tels efforts ſemblent avoir été faits, dans un tems antérieur à celui où les Arabes s'emparerent de la Perſe, & vraiſemblablement quand on voulut détourner l'attention des anciens objets d'un culte auquel les peuples étoient acoutumés. Chardin, après avoir examiné ces figures, crût ne pouvoir en déterminer l'eſpece. Néanmoins le deſſin qu'il en a publié les fait aiſément reconnoître pour des bœufs: la deſtruction de leurs cornes ôte

ture & de l'architecture des Perſes, il faut diſtinguer les tems les plus anciens de leur premiere monarchie, des tems plus modernes à commencer depuis Cyrus; car alors ils furent deſtitués des connoiſſances qu'ils eurent à des ſiecles plus reculés. C'eſt ainſi que l'Egypte & la Grèce ſont aujourd'hui dans la plus parfaite ignorance des Arts qu'elles firent fleurir autrefois, & s'il leur falloit exécuter quelqu'édifice ou quelqu'ouvrage conſidérable de peinture ou de ſculpture, il faudroit néceſſairement y appeler des Artiſtes étrangers.

(25) Voyez dans la Planche V. la poſition de ces deux figures, elles ſont ſur le côté & ſur la face des deux grands murs A. dont on peut voir l'élévation Planche VI. A. On les peut voir dans les Voyages de Chardin. *T.* II. *Planche* LVI. elles repréſentent deux *Bœufs*.

beaucoup

beaucoup à leur caractere, mais leurs pieds, dont le sabot est fendu, & les proportions de leur corps, laissent peu de doute sur la nature de l'animal qu'on a voulu représenter, & sur l'intention de ces Bœufs symboliques.

Deux autres figures, de même grandeur que les précédentes, se voyent à l'extrêmité opposée du portique où elles sont placées. (26) Les unes ainsi que les autres ont 18 pieds de long sur environ 15 de hauteur, y compris celle de la plinthe sur laquelle elles sont élevées. Les jambes de ces dernieres sont entiérement semblables; Mr. Nieburh en les dessinant, observa que la corne de leurs pieds se divise en deux parties, & l'on ne peut y méconoître ceux du bœuf. Cependant le col & l'arriere de ces animaux ne se ressemblent pas, & si la figure A paroit avoir la croupe du Bœuf, la figure B, me semble avoir celle du Lion fréquemment représenté dans ces ruines: elle en a aussi l'encolure, comme on peut le voir en lui comparant le profil C, pris d'un monument voisin de l'endroit où est celui que nous lui comparons. On peut donc être assuré que le devant de la tête qui manque à présent à cette figure, fut autrefois un mufle de *Lion*, & qu'elle étoit composée des parties propres à cet animal, & de celles du *Bœuf*. Les unes appartenoient à l'emblême du Soleil *Diurne*, les autres à l'emblême du Soleil *Nocturne*. Ce dernier représentoit l'Etre *Créateur* & *Régisseur* de tout, dont le Soleil *Diurne* étoit

(26) Voyez ici la Planche IX. A & B. ces figures font copiées d'après la gravure publiée par Corneille le Bruyn.

 l'image.

l'image. (27) L'ardeur & la force du *Lion* ſemblant propres à exprimer la chaleur & la puiſſance du Soleil, il en devint le ſymbole. L'alliance des parties de cet emblême avec celles du *Bœuf*, par lequel on repréſentoit la puiſſance de l'Etre Créateur du monde, pourroit encore avoir été le ſymbole du pouvoir qui opere la deſtruction.

Corneille le Bruyn ayant négligé de copier le devant de la tête de la figure A, *Planche* IX, Mr. Nieburh, y a reconnu la barbe & tous les traits du viſage humain : le nez, qu'il a ſuppléé dans ſon deſſin, en eſt, dit-il, la ſeule partie détruite. (28) Cette figure eſt reconnoiſſable à ſes ailes, à ſa barbe, à ſa

(27) Les Indiens, comme les Parſis qui deſcendent des anciens Perſes, regardent encore le Soleil comme l'*image de Dieu.* On peut ſe rappeler ce qui en eſt dit dans l'hymne à Ruder rapporté ci-deſſus.

(28) Voyage de Nieburh, *T.* II. *p.* 102. On a pareillement voulu "Emporter la tête de ce Sphinx de la Perſe, mais on n'a guere pu en endomager que le nez qu'on lui a remis dans *Planche* XX. donnée par cet auteur." Je l'euſſe faite graver ici, ſi les figures de Corneille le Bruyn, malgré leur inexactitude ſur des points eſſentiels, ne m'euſſent ſemblées plus propres à rappeler l'idée du caractere original de la ſculpture. Tous ces auteurs en donnant le nom de Sphinx à ces figures, ignoroient que le corps du Lion entroit néceſſairement dans la compoſition de la figure du Sphinx. Corneille le Bruyn ne put imaginer qu'on eut mis une tête humaine ſur un corps de Bœuf, comme celui qu'il avoit ſous les yeux, & ſur cela il ne voulut pas, s'en rapporter à eux. Ce qu'il dit ſur ce ſujet eſt à lire pour ſon extrême ſingularité ; rien ne montre mieux combien il ignoroit les choſes, dont cependant il parloit avec beaucoup de hardieſſe. "Les figures," dit-il, *p.* 288, "qu'on trouve dans les deux premiers portiques, reſſemblent aſſez à un cheval par devant & par derriere, hors qu'elles ont à peu-près la tête d'un ſinge : à la vérité " la

ſa coéffure, pour être le même emblême repréſenté ſur la médaille D du cabinet de Mr. Hunter. On en voit une autre ſemblable ſur une très-ancienne gravure en cachet, acquiſe par Mr. Nieburh à Baſſora, près du golfe Perſique. (29) L'*Aſtériſque* & le *Croiſſant*, gravés avec le bœuf à tête humaine, ſont les ſymboles du Dieu également repréſenté ſur cette pierre, ſur la médaille dont on vient de parler,

" la queue ne reſſemble guères à celle d'un cheval, mais on pourroit attribuer " cela aux ornemens qui y ſont attachés, & qui étoient fort en uſage chez " les anciens Perſes. *On les nomme Sphinx à cauſe qu'ils reſſemblent aux ſinges*, " & comme les anciens donnoient auſſi ce nom de Sphinx à un certain oiſeau, " les Grecs, & apparement les Perſes leur ont donné des ailes." Quelques " naturaliſtes prétendent qu'il repréſente pareillement la forme du *volatil &* " *du fixe.*" Il doit avoir été prodigieuſement difficile de réunir autant d'abſurdités en auſſi peu de lignes. A travers tant de choſes étranges, on entrevoit cependant que ce Bruyn vit dans les traits des figures dont il parle, une enſemble qui le lui fit comparer au viſage d'un ſinge, qui effectivement a beaucoup d'analogie à celui de l'homme, quand le nez eſt ôté à ce dernier, & plus encore à celui du Lion, que l'une de ces deux têtes repréſentoit autrefois.

(29) Ce cachet en Agathe, *Voyez Pl.* IX, G, eſt certainement de la plus haute antiquité. Il fut par rapport au Bœuf à tête humaine de Perſépolis, ce qu'étoient les figures des Dieux qu'on portoit en bague chez les Grecs, & qu'on copioit d'après celles des temples. Mr. Nieburh, *T.* II. *p.* 102, parle d'un autre cachet de même forme, qu'il a trouvé à Alep. La gravure de ce dernier repréſente un Lion, avec d'anciens caractères écrits autour de la figure, comme la légende d'une monoie. Ces lettres très-différentes de celles des inſcriptions de Perſépolis, ſont poſtérieurs au tems des Parthes; & l'Agathe ſur laquelle elles ſont gravées eſt d'un tems très-moderne par rapport à la précedente. Le Lion y repréſente l'emblême de la monarchie Perſane. On le voit, dit Chardin *T.* II. *p.* 151, dans les enſeignes, ſur les monoies de cuivre, & en mille endroits. La forme du cachet où ſe voit le Lion eſt bien

parler, & fur le bas-relief du temple de Perfépolis. Le *Croiffant* caractérife le Soleil *Nocturne*, le *Bacchus* ou l'*Hébon* des Campaniens, (30) repréfenté par le Bœuf à tête humaine fur tant de monumens Grecs. Il eft fous cette même forme avec l'*Aftérifque*, fur quelques médailles de Naples (31) & d'Atella. (32) Ce Dieu fut révéré par les Scythes, les Grecs & tant d'autres peuples, fous les doubles figures du *Bœuf* & de la *Vache*, dont les têtes font réunies, dans le monument de *Nakfki-Ruftâm*, repréfenté *Planche* XV. Ces mêmes emblêmes placés à l'entrée de Perfépolis, y font ceux du culte auquel fes édifices furent anciennement confacrés. Le *Zend-Avefta* reproche aux Indiens l'adoration du Bœuf. (33) Ce livre, attribué à Zoroaftre, fut la loi fuprême des Perfes : on peut-être affuré qu'il ne toléra pas chez eux les emblêmes d'un culte qu'il réprouvoit chez les Indiens. En le profcrivant, comme la loi de Moyfe le profcrivit chez les Juifs, celle de Zoroaftre fit abandonner les temples qui lui étoient con-

bien plus ancienne que fa gravure, mais le fymbole de cet animal remonte à la plus haute antiquité. Il s'eft toujours confervé dans la Perfe, tandis que l'emblême du Bœuf y fut totalement oublié depuis le fiecle de Zoroaftre ; & la pierre de Mr. Nieburh me paroit être des tems mêmes de la famille de Djemfchid. C'eft à mon gré la plus ancienne gravure connue. Toutes celles des autres nations font nouvelles en comparaifon.

(30) Macrob. *Saturn.* *lib.* i. *p.* 141.

(31) *Mifcellan. Numifmatic.* Magnan. *T.* I. *Tab.* XXVIII. N° 27.

(32) Goltz. *Magna Græcia.* *Tab.* XX. N° 5.

(33) Zend-Avefta. *T.* II. *p.* 211. Voyez la *Note* I.

sacrés; mutiler, au moins, ses principaux simulacres, & les réduire à l'état où nous les voyons à présent.

L'espace marqué BCDE, *Planches* V & VI, sur le plan & sur l'élévation du temple de Persépolis, paroit en avoir été la principale partie. Des quarantes colonnes qui en existoient encore, quand les Arabes lui donnerent le nom de *Tscil-Minâr*, il n'en reste maintenant que dix-neuf, & les fragmens d'un très-grand nombre d'autres, qu'on croit avoir été au nombre de cent-huit. Les figures posées sur ces colonnes ne permirent pas d'y asseoir des voutes, ou d'y poser une toiture. Il me semble reconnoître, dans cette disposition, le dessein de conserver l'idée de ces bois, dans l'obscurité desquels les hommes révérerent très anciennement la Divinité. Ils n'eussent osé entreprendre d'en renfermer la grandeur dans des murailles; (34) de cet usage vint pour les anciens arbres ce respect, qui s'est toujours conservé dans la Perse. (35)

(34) En comparant les passages d'Hérodote & de Cicéron, cités dans les *Notes* 12 & 13, avec ce que dit Tacite des usages des Germains, on verra que les idées de ces peuples, au sujet des temples étoient parfaitement d'accord avec celles des anciens Perses. *Tacit. de Morib. German. cap.* 9. *Ceterum nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem adsimilare, ex magnitudine coelestium arbitrantur. Lucos et nemora consecrant, Deorum que nominibus appellant.*

(35) Voyages de Chardin. *T.* II. *p.* 201. « Il y a par toute la Perse de ces « vieux arbres révérés superstitieusement par le peuple, qui les appele *Dracht-* « *fasels* c'est-à-dire *arbres excellens*, on les voit tous lardés de clous, pour y « attacher des pieces d'habillemens par vœu, ou d'autres enseignes." Cet usage subsista long-tems chez les Grecs & les Romains.

Les

Les colonnes de ce bâtiment ſingulier, ſupportent encore des figures d'animaux, dont les corps unis par leurs milieux, ne laiſſent voir que leurs parties antérieures : tels ſont ceux, qu'on voit ſur la médaille A, rapportée ici *Planche* VII ; deux devants de figure de Bœuf y ſont réunis par le corps de cet animal. Des figures toutes ſemblables, & d'autres de même compoſition, avec des devants de Lion ou de Cheval, qui étoient auſſi les emblêmes des deux Soleils (36) repréſentoient ſur ces colonnes les ſymboles de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil étoit l'image : ſon temple ſe reconnoit ici par ſes emblêmes, répétés ſous différentes formes dans toutes les parties de ces ruines.

L'exiſtence de ce temple & celle des ſymboles religieux, dont il eſt encore rempli, conſtatent des uſages, non ſeulement différens, mais entiérement oppoſés à ceux du culte des Mages. Ce culte ſe maintint conſtamment en Perſe, depuis qu'il y fut établi, juſqu'au VII[e]. ſiecle de notre Ere. Ainſi, ces anciens édifices, dans leſquels on trouve des monumens évidens d'une religion différente de celle de Zoroaſtre, doivent avoir été conſtruits, avant le tems où ce légiſlateur défendit l'uſage des temples & des ſtatues. Celles qu'on y voit furent donc faites, dans l'eſpace des 759

(36) Voyez ici, *Planche* VII, les médailles B. & C. des chevaux y ſont repréſentés, l'un avec l'*Aſtériſque* ſymbole du Soleil *Diurne*, l'autre avec l'*Aſtériſque* & le *Croiſſant*, qui ſont à-la-fois les ſymboles des deux ſoleils, auxquels l'emblême du cheval étoit également conſacré.

ans

ans écoulés entre le regne de Djemſchid & celui de Féridoun, ſous lequel parut Zoroaſtre. Ces grands monumens furent l'ouvrage de cette branche de la dynaſtie des Piſchdadiens, qui porta le nom de Djemſchid. On leur donne encore à préſent dans le pays le nom de *Tacht-Djemſchid*, ou réſidence de Djemſchid; & l'on eſt perſuadé que ce prince en jeta les fondemens. (37) Le nom de *Tſchil-Minâr* que porte ce lieu depuis plus de mille ans, n'a pu faire oublier cette tradition. Elle ſemble tenir à l'origine des édifices qu'on y voit, & nous avons montré, par l'état des arts au tems de Djemſchid même, qu'alors on eut pu exécuter en Perſe les monumens, dont on lui attribue la fondation.

Il exiſte des figures de Bœuf à tête humaine, ſur un très-grand nombre de médailles Grecques, ſur beaucoup de piérres gravées, & nous en avons quelques unes en bronze de médiocre grandeur, mais on n'en connoit aucune en marbre. Le temple de Perſépolis eſt le ſeul endroit où il s'en trouve encore une. Elle conſtate la prodigieuſe antiquité de cette figure ſymbolique; car celle-ci doit être antérieure à toutes les ſtatues les plus anciennes qu'on fit en Grèce, puiſqu'elle dut être faite au moins 600 ans avant le regne d'Inachus, le plus ancien de ſes Rois. Nous voyons d'où les Grecs prirent, avec cet emblême, la théologie à laquelle il appartenoit & l'art de le repréſenter. Ils tinrent

(37) Voyage de Nieburh. *T.* II. *p.* 99.

tout cela, ou des Perſes, ou des peuples de qui les Perſes l'avoient reçu.

Les figures emblématiques, par leſquelles le Soleil *Nocturne* & le Soleil *Diurne*, furent repréſentés dans le temple de Perſépolis, ſont tournées vers les montagnes ſituées à l'Orient, mais les figures des deux Bœufs par leſquels eſt repréſenté le Soleil *Nocturne*, ſont placées vers l'*Occident*. Les pilaſtres A & Æ, *Planches* V & VI, dans leſquels ſont priſes ces figures ſingulieres, dont le corps eſt de bas-relief & le devant eſt entier & en ſaillie, ſont diviſés par un intervalle, dans lequel s'élevoient quatre colonnes. Le chemin qui conduiſoit à la partie du temple où eſt la colonade, dont on a parlé, paſſoit entre ces colonnes & les pilaſtres ou plutôt les murs dont elles ſont précédées. Cet arrangement ne ſe voit dans aucun autre temple ; mais dans celui-ci, tout eſt différent de ce qui s'obſerve ailleurs, tout ſe reſſent d'un culte, dont les uſages ne reſſembloient pas à ceux de toutes les religions connues ; tout y porte l'empreinte d'un antiquité plus grande encore que celle des Egyptiens & des Grecs.

La partie du temple, où eſt la colonade B.C.D.E. *Planches* V & VI, s'éleve ſur une térraſſe revêtue d'un mur de marbre noir, maintenant haut de huit pieds, mais qui le fut d'avantage autrefois. On y monte par quatre grands eſcaliers. Tout ce mur, dans une étendue de 70 pas géométriques, eſt couvert de pluſieurs rangées de figures : c'eſt

un

un immenſe bas-relief, qui occupe un eſpace de 350 pieds. On y a repréſenté une proceſſion, dans laquelle je crois reconnoître celle qui ſe faiſoit à l'occaſion de la fête du *Neurus*, ou de la nouvelle année. On continue à célébrer en Perſe, cette fête inſtituée par Djemſchid, dont l'endroit où nous en voyons la repréſentation porte encore le nom. Les ſix jours de ſa durée, marquoient les ſix intervalles de la Création; (38) dans le dernier deſquels l'homme & la femme furent tirés de l'œuf du Cahos où le monde étoit renfermé, ſuivant la Coſmogonie des anciens Perſes, avec les Dieux ou Génies qui devoient le gouverner. (39) Cette cérémonie ſe faiſoit en l'honneur de l'Etre Créateur, auquel on a vu que ce temple étoit conſacré.

Djemſchid diſtingua les différens états de ſes ſujets par des habillemens différens, & les rangea tous ſous trois claſſes principales. Il mit dans la premiere les prêtres & les militaires, la ſeconde renfermoit les agriculteurs, les artiſans étoient dans la troiſieme. (40) Chacune de ces claſſes ſe diviſoit ſans doute en pluſieurs autres. Elles étoient toutes admiſes chez les Rois le premier jour de la fête du *Neuruz:* les quatre ſuivans, deſtinés à recevoir les perſonnes les plus conſidérables de l'état, laiſſoient le prince en liberté de diſpoſer du ſixieme. Au lever du cinquieme jour, on lui apportoit les

(38) *Zend-Aveſta*, *T.* III. *p.* 574.
(39) Plutarch. in Iſid. & Oſirid. *p.* 169 & 170.
(40) Hiſt. de Mirkhond. *ſect.* v.

préfens dont il a été parlé ; il donnoit enfuite un repas public, & difoit aux laboureurs. " Nous fommes vos compag- " nons, le monde ne peut fubfifter fans l'agriculture, elle " exifte par vous : cultivez la terre pour le bien commun. " Nous ne pouvons nous paffer les uns des autres, vivons en " freres." (41) C'étoit enfin dans le fixieme jour, le plus folemnel de tous ceux de cette fête, qu'on la terminoit par la proceffion, repréfentée fur les degrés du temple de Perfépolis ; où fans doute elle alloit porter les vœux & les offrandes des peuples.

On a repréfenté fur chacun des trente degrés, par lefquels on arrive à ce temple, (42) autant de figures qui fe fuivent & paroiffent y montrer. Elles font vêtues de longues robes, & portent une lance & un carquois fur l'épaule : c'eft, dans l'ordre des militaires, le premier rang, dont vraifemblablement Djemfchid l'avoit compofé. Les autres divifions répandues en différentes parties de ce bas-relief, font reconnoiffables à leurs armes. Après cette claffe, vient celle des Agriculteurs ; le premier d'entr'eux eft conduit par un prêtre : ceux qui le fuivent portent des vafes deftinés à contenir des grains & des légumes. Ce font les fruits de la terre, les produits de leurs travaux, ils les portent comme des offrandes aux Dieux. Deux figures qui viennent à leur fuite

(41) Pocock in Abulpharag. *p.* 202 & 203.

(42) Voyez dans les Voyages de Chardin, *T.* II. la *Planche* LVIII, qui repréfente cette cérémonie.

tiennent des anneaux fermés par deux têtes de ferpens tournées l'une vers l'autre. Ce font les anneaux qu'on donnoit dans les jours de mariage, dont la célébration fe faifoit chez les Perfes, au commencement de l'équinoxe du printems, (43) & par conféquent pendant la fête du *Neuruz*. Le fixieme jour de cette fête, repréfentée ici, étoit un commémoration de Mefchia & Mefchiané, du premier homme & de la premiere femme qui fortirent de la terre, à la fin de la Création, & furent les premiers unis par les liens du mariage. (44)

Les ferpens males & femelles, affemblés dans un même anneau, étant les fymboles de la vie, en marquoient la propagation qui eft l'objet du mariage. (45) Voilà pourquoi on employa ces fortes d'anneaux foit en bagues, foit en armilles ou bracelets. Il en exifte encore un grand nombre

(43) Strab. *lib.* xv. *p.* 733. Οἱ δὲ γαμοὶ κατὰ τὰς ἀρχὰς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἐπιτελοῦνται· παρέχεται δ' ἐπὶ τὸν θάλαμον προφαγὼν μῆλον, ἢ καμήλου μυελὸν, ἄλλο δ' οὐδεν τὴν ἡμέραν ἐκείνην. *Nuptiæ in initio verni equinoctii celebrantur: fponfus in thalamum venit, comefto prius malo, vel cameli medulla, præter id nihil eo die.* On voit dans cette proceffion un chameau, dont la moëe pouvoit fervir à l'ufage dont il eft ici parlé : car il paroit avoir été deftiné à un facrifice, & l'on avoit coutume de partager les victimes entre les prêtres, & ceux qui les offroient.

(44) Zend-Avefta, *T.* II. *p.* 253.

(45) Deux ferpens fe voyent dans les mains de l'Ifis repréfentée fur la table Ifiaque du *Mufæum Britannique.* Cette Déeffe étant l'emblême de la nature, comme les ferpens font les emblêmes de la vie, ceux-ci expriment dans cette compofition, la vie que la nature accorde aux êtres doués de fentiment. Les femmes Indiennes, dans une cérémonie en l'honneur du *Lingam*, ou de l'organe de la génération, en portent la figure entre deux couleuvres. *Voyage de Mr. Sonnerat. T.* I. *p.* 253.

en or en argent & en bronze, car les Romains en firent un grand usage; & je crois que ce sont des armilles de cette sorte, qu'on a voulu représenter sur le bas-relief de Persépolis. Les figures qui les portent sont suivies d'un char vuide: c'est celui du Soleil, son arrivée dans le signe du *Bélier* donnant lieu à la fête representée ici, est marquée par ce char, comme par le cheval qui vient ensuite. Les Perses, qui lui consacroient des chevaux, en conduisoient toujours un dans leurs armées, & l'appeloient le cheval du Soleil (46). Les Artisans paroissent ensuite dans cette procession, on les y reconnoit aux étoffes qu'ils ont fabriquées, & qu'ils portent dons leurs mains pour les déposer dans le temple. Ils précédent la classe des pasteurs; céux-ci se distinguent par les peaux, dont est faite une partie de leurs vêtemens, & qui peuvent désigner celles des troupeaux dont ils se revêtoient.

Toutes les autres figures de ce grand monument étant composées dans les mêmes vues que les précédentes, représentant toutes les différentes divisions du peuple, & les diverses professions des hommes qui marchent dans cette procession; il seroit aisé de les expliquer toutes; mais il suffit ici d'avoir montré l'objet de leur composition. J'observerai

(46) Q. Curtius, *lib.* iii. *p.* 9. *Currum deinde Jovi sacratum albentes vehebant equi. Hos eximiæ magnitudis equus, quem solis appellabant sequebatur.* Comme il est assuré que les Perses n'adorerent jamais le Jupiter des Grecs, & qu'ils appeloient de ce nom *tout l'étendue du Ciel*, il poroit que ce prétendu char de Jupiter, étoit celui, du Soleil même; Justin dit aussi que les Chevaux lui étoient consacrés, *Et equos eidem Deo sacratos ferunt. lib.* i. *p.* 13.

seulement

ſeulement que les animaux conduits dans cette cérémonie, paroiſſent avoir été deſtinés pour les ſacrifices. Quant aux arbres de la forme des Cyprès, qui d'intervalle à autre ſéparent les figures employées ici, ils doivent repréſenter une longue avenue d'arbres qui conduiſoit au temple : car il ne put en croître d'aucune eſpece ſur le rocher applani où il eſt conſtruit. Cela ſemble confirmer l'opinion de ceux qui croiroient que ce temple à toujours été dans un lieu ſolitaire, comme ceux où ſe voyent les édifices du même genre, qui ſubſiſtent encore en Médie & en Angleterre.

Une inſcription en langue & en caracteres maintenant inconnus, accompagne ces bas-reliefs; auxquels elle avoit ſans doute quelque rapport: près d'elle, on voit deux figures, dont l'une repréſente un Lion dans l'action de dévorer un animal, que Chardin a pris pour un *Bœuf*, Nieburh pour une Licorne, & Corneille le Bruyn pour un Cheval: c'en eſt un en effet, mais il porte une corne de Bœuf. (47) Cette partie, manifeſtement étrangere à la nature de l'animal auquel on l'a donnée, fait voir qu'il ne s'agit ici, ni d'un combat ni d'une chaſſe de Lion, mais d'une compoſition emblématique, dont le ſens doit s'expliquer, par les caracteres de l'emblême qui y eſt employé.

Le Lion eſt connu pour être le ſymbole du Soleil *Diurne*, le Bœuf, dont ce cheval a la corne, fut celui du Soleil

(47) Voyez la repréſentation de ce groupe *Planche* VII. *Figure* D.

Nocturne.

Nocturne. Cet animal qui étoit également le symbole de deux Soleils, est en cette occasion caractérisé par la corne étrangere à sa nature, pour celui du Soleil *Nocturne.* (48) Et par cette composition, dans laquelle l'une des figures symboliques du Soleil est représentée dans l'action de dévorer l'autre, on a voulu représenter, le moment dans lequel le Soleil *Diurne* prévalant sur le Soleil *Nocturne*, les nuits sont raccourcies, & pour ainsi dire dévorées par la longueur des jours, comme l'un de ces animaux symboliques est dévoré par l'autre. Le tems dans lequel arrive ce phénomene, est à-la-fois celui de l'Equinoxe du printems & de la fête représentée avec cet emblême, vraisemblablement employé dans ce bas-relief, pour marquer la circonstance astronomique dans laquelle cette fête arrivoit. Ces même figures symboliques se voyent aussi sur des médailles Grecques. (49) Elles y marquent les fêtes instituées

(48) Voyez les figures citées dans la *Note* 37.

(49) Voyez ici la *Planche* VII. N° E. Dans cette médaille d'Achante en Macédoine, le *Lion* est représenté dans l'action de dévorer le *Bœuf*, & pour ne laisser aucun doute que celui-ci ne représente le Soleil *Nocturne*, on a mis sous lui le poisson qui détermine toujours cet emblême, comme celui de Bacchus ou du Soleil de nuit; ainsi qu'on l'a prouvé par les monumens & par les témoignages uniformes des anciens. On voit, sur les médailles de différens peuples de la Grèce tous les emblêmes de Bacchus détruits par le Lion. Le Serpent symbole de ce Dieu, comme étant l'auteur de la Vie; le Lapin, p[illegible] lequel on indiquoit en lui celui qui préside aux enfers, ou dans les lieux souterrains; le sanglier emblême des forêts, enfin le Cerf qui étoit l'attribut de la nuit, de la Lune, paroissent dévorés par des Lions sur les médailles de Vélia & d'Achante.

pour

pour le renouvellement de l'année. C'étoit le triomphe ou la *Résurrection* du Soleil Diurne ou du Lion. On la célébroit par des réjouissances, le lendemain du jour où l'on avoit pleuré sa mort, dans les fêtes d'Osiris, de Thamus & d'Adonis. Le tombeau de Bacchus étoit à Delphes sous la statue d'Apollon. Cet emblême & ces cérémonies singulieres, exprimoient les mêmes idées qu'on rendit par les figures symboliques, dont nous venons de donner l'explication.

De même que l'ascendant du Soleil *Diurne* au tems de l'Equinoxe du printems, fut représenté par la mort de l'emblême du Soleil *Nocturne*, ainsi l'ascendant de ce dernier au tems de l'Equinoxe d'automne, après lequel la longueur des nuits augmente, tandis que celle des jours diminue, fut représenté par la mort du Lion ou des autres symboles du Soleil *Diurne*. Des figures sont représentées dans les monumens de Persépolis, en action d'enfoncer un poignard dans le corps d'un Lion, d'un Gryphon, ou d'un Cheval, qui sont également les emblêmes du même Soleil. (50) Ces figures ne représentent assurément ni des prêtres ni des héros, comme on l'a dit, mais le Soleil *Nocturne*, car elles ont le caractere de tête & le bonet qu'on lui voit sur l'*Hébon* ailé des médailles & des pierres gravées. Le poignard qu'elles portent est celui de *Mithras*, qui étoit le même que ce Soleil ou Bacchus. C'est celui qu'on lui voit sur les monumens Mithriaques, il en est parlé

(50) Voyez ici les figures A. B. C. de la *Planche* XIV.

dans le Zend-Avesta. (51) Et comme on trouve dans ce temple deux emblêmes, qui marquent les fêtes des Equinoxes, d'autres compositions du même genre y furent sans doute employées à marquer les fêtes célébrées à l'occasion des Solstices ; & se trouveront dans le grand nombre de figures qu'on n'a pas copiées, parce qu'on n'a pas sçu jusqu'à présent qu'elles étoient les plus importantes à dessiner.

Les figures expliquées ci-dessus, se voyent dans l'édifice marqué G sur le plan & sur l'élévation, *Planches* V & VI. Cet édifice est au midi de celui où l'on ne voit que des colonnes ; & comme celui-ci fut spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Diurne*, ainsi que le montre le bas-relief placé sur ses degrés, l'autre semble, vû les emblêmes qu'on y trouve, avoir été plus spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Nocturne*. Mais puisque tous les édifices de ce temple se réduisent à quatre principaux, dont les autres moins considérables n'étoient que des accessoirs, on pourroit conjecturer, que les deux derniers furent destinés à célébrer des fêtes relatives à l'arrivée du Soleil dans les deux points des Solstices.

On trouve des inscriptions dans toutes les parties de ce temple : elles sont ordinairement placées dans des endroits

(51) Zend-Avesta. *Vendidad Sadé*. VIIIe *Cardé*. *T*. I. *p*. 134. Il est dit "je "fais izeschné (c'est-à-dire je rends un culte de respects) au *poignard* & à la "massue (qui sont les armes de Mithra & de Behram.") C'est le *poignard* qui ne se lasse pas dont il est parlé dans les *Ieschts-Sadés* IVe. *Cardé*, & dans l'*Iescht Farvardin* XXVIIIe *Cardé*.

ménagés exprès entre les figures : les habillemens mêmes de celles-ci, sont quelquefois chargés de plusieurs lignes d'écriture ; l'une d'elles en porte jusqu'à sept. Ces inscriptions doivent avoir été relatives aux cérémonies du culte représenté par les figures qu'elles accompagnent ; elles en expliqueroient la nature, si l'on pouvoit les entendre ; & celles-ci, bien dessinées, pourroient vraisemblablement contribuer à l'intelligence de la langue & des caracteres répandus dans ces édifices. Chardin y a remarqué des restes de dorure dans quelques lettres : le fond noir des marbres sur lesquels elles sont gravées, exigeoit qu'on cherchat quelque moyen pour les rendre plus lisibles. La dorure, employée à cet effet, est encore une preuve du grand avancement des Arts, au tems où ces temples furent construits. Les caracteres, alors en usage, ne ressemblent presqu'en rien, à ceux des médailles frapées sous les Rois de Perse successeurs de Cyrus. Aucune d'elles ne remonte avant le tems de Darius Histaspés. Ainsi, les lettres, comme la langue de ces anciennes inscriptions, doivent être celles dans lesquelles furent écrits les livres du premier Zoroastre. L'oubli des unes dut contribuer à la perte des autres, dont assurément il reste peu de choses, dans ceux qu'on attribue au second Zoroastre. Et je crois qu'il y auroit moyen de distinguer ce qui appartient au premier. Mr. Nieburh nous a fait observer trois sortes d'alphabets différens, dans les inscriptions de Persépolis. (52) Ces variations montrent que les édifices

(52) Voyage de Nieburh, *T.* II. *p.* 130.

où

où ſe trouvent ces inſcriptions, ne furent pas conſtruits dans un même tems. Mais les changemens qu'elles indiquent doivent avoir été faits durant les 759 ans qui précéderent le ſiecle de Zoroaſtre, & ſuivirent celui de Djemſchid.

Les figures répandues par-tout ſur les degrés, ſur les murs, ſur les jambages des portes & des fenêtres de ces temples, repréſentent les cérémonies pratiquées dans les différentes fêtes du culte des anciens Perſes. Parmi ces figures il y en a une très-fréquemment répétée, & qui par-là même ſemble avoir été la principale de toutes celles qu'on y a repréſentées : ſa ſtature eſt conſtamment beaucoup plus grande que celles de toutes les autres dont elle eſt accompagnée. Son vêtement reſſemblant à celui des prêtres, & les honeurs qu'ils lui rendent, l'ont fait prendre pour leur chef ; mais elle eſt aſſurément celle du Dieu même au culte duquel ces prêtres étoient attachés. S'ils paroiſſent vêtus comme lui, c'eſt parce qu'avec les noms mêmes des Dieux, leurs prêtres en prenoient les habillemens & ſouvent les attributs. (53) Cela dut être ainſi chez les Perſes; car la comparaiſon de leurs monumens fait voir que cette figure repréſenta chez eux le même Etre, dont le Bœuf à tête humaine fut l'emblême, & dont le Soleil devint l'image, parce qu'il ſemble être le moyen dont la Divinité ſe ſert pour régir la nature & maintenir l'ordre des ſaiſons.

(53) Il a été parlé ailleurs de ces uſages, communs aux Grecs & aux Egyptiens, & qui leur vinrent probablement des Scythes.

Sur

Sur un pilastre du temple, représenté *Planche* XIII, on voit une figure assise ; une autre derriere elle, semble la servir ; toutes deux sont élevées sur une espece d'arche ou de coffre, dont les côtés représentent deux rangs de figures posées les unes sur la tête des autres. Deux rangées d'animaux, aussi représentés sur la figure assise, font reconnoître en elle l'Etre qui préside à toutes les générations des Créatures animées. La supériorité de sa stature montre ici celle de son essence. Ces deux choses sont encore plus particuliérement exprimées par l'alliance de cette figure, avec l'emblême mystérieux de l'*Esprit*, du *Mihir* ou de l'*Amour*, représenté sur elle dans ce bas-relief, & dans un fort grand nombre d'autres. Car on ne peut la méconnoitre, en la comparant avec celle qui entre dans cette figure symbolique.

Une figure du genre de la précédente, peut servir à déveloper l'intention de toutes ces sortes de compositions ; on la voit *Planche* XIX. Elle est sur un bas-relief pareil à celui de la *Planche* XV ; tous deux sont sculptés dans les rochers de *Nakski-Rustam.* Leur forme étant la même que celle de deux autres monumens taillés dans la montagne située à l'Orient du temple de Persépolis, leur ressemblance nous assure qu'ils eurent une même destination.

A l'exception du bas-relief de la *Planche* XV, dont l'Architecture peut faire connoître celle de tous les autres, on observe généralement dans ceux-ci la forme d'un *Arche*, ou *Coffre* de pierre A.B.C.D, pareille à celle des tombeaux : &

comme

comme ceux des Grecs, fouvent ils font cantonés par des têtes d'animaux fymboliques, (*Voyez la Planche* XIX.) La figure E placée fur ce tombeau, reffemble dans tous fes traits & par fon habillement à celle, dont la forme *Myftique* F, s'éleve au-deffus d'elle. C'eft cependant la même qu'on a repréfentée affife fur le pilaftre de Perfépolis. Son alliance avec le fymbole de l'*Efprit* ou de l'*Amour*, montre affez qu'elle ne repréfente pas un prêtre, comme on l'a cru jufqu'à préfent, mais qu'elle eft un des emblêmes du Dieu révéré dans ces temples. Toutes fes figures reffemblent par le caractere de leur vifage & par leur coéfure, aux Bœufs ailés & à tête humaine, qui font empreints fur les médailles: d'où l'on voit que les ailes de ces derniers, font celles du *Mikir* ou de l'*Amour*, dont la forme *myftérieufe*, réunie à la forme humaine dans la figure F, exprime la même chofe que le Bœuf ailé à tête d'homme, qu'on voit à l'entrée du temple de Perfépolis, ainfi que fur les médailles & la pierre gravée dont il a été parlé à fon occafion.

Ces deux emblêmes marquent l'union de l'Etre *Générateur* du monde, avec l'*Efprit* dont il fe fervit pour produire les *Générations*. C'étoit le Soleil *Nocturne* diftingué, dans ce bas-relief, du Soleil *Diurne*, par l'*Aftérifque* G qui eft le fymbole de ce dernier. Il tient en main le ferpent fymbole de la *Vie*, dont il eft l'auteur; ce même ferpent lui fert de ceinture dans la figure *myftique* F. La pomme de Pin, mife fur l'autel H, y tient lieu de la *flamme* ou du

Feu.

Feu. C'étoit le ſymbole de l'Etre *Primitif*, de l'Etre *Principe* des *Générations*, dont l'Etre *Secondaire*, repréſenté par l'emblême du *Bœuf*, par celui du Bœuf à tête humaine, ou par la figure qui ſe voit ici, étoit regardé comme l'*Agent* ; & l'*Eſprit*, l'*Amour* ou le *Mihir* comme le *Moyen Actif*. Les figures élevées les unes ſur les autres, ſous ces trois emblêmes de la Création, expriment les générations qui en réſulterent. Cette compoſition rend exactement les mêmes idées que celle de la *Planche* XV. (54) L'Etre *Générateur*, repréſenté dans l'une par une figure humaine, l'eſt dans l'autre par la tête de Bœuf poſée ſur un autel. L'Etre *Principe* de tout, dont la pomme de Pin miſe ſur un autel étoit le ſymbole, eſt repréſenté dans la *Planche* XV, par la flamme également placée ſur l'autel ; enfin l'*Eſprit*, déſigné par l'alliance myſtérieuſe de ſon ſymbole avec celui de l'Etre *Générateur*, eſt repréſenté dans la ſeconde de ces compoſitions par la figure d'un enfant ailé : ces trois emblêmes, faits pour repréſenter les trois êtres, dans leſquels la Théologie Perſane diſoit que l'Etre *Primitif* ſe *multiplia trois fois lui même*, (55) ſont ſupportés

(54) Voyez l'explication de cette Planche, dans la partie de la note imprimée *page* 190, du Ier Vol. de cet ouvrage.

(55) La Théologie des Mages, en aboliſſant tous les emblêmes, à l'exception du Feu & du Soleil ; conſerva cependant une partie de la Religion des tems précédens. Djemſchid avoit adoré le Feu *Farpa :* c'étoit l'emblême de l'Etre *Primitif*, qui ſe voit ſur tous ces monumens. Dans la ſuite, Zoroaſtre conſacra un Pyrée à ce même Feu, ſur le mont Karezom près de Kaſbin. (*Zend-Aveſta. T.* I. *p.* 46.) Ormuzd, appelé Oromaze par les Grecs, tenoit chez

portés par des figures conſtamment arrangées de la même façon dans tous les monumens, pour rendre les mêmes idées. La différence entre ceux que nous venons de comparer, conſiſte principalement, en ce que dans le premier on voit l'*Arche* ou le *Tombeau*, qui n'étant pas dans le ſecond, ne peut-être relatif à la figure de l'Amour qui domine dans ce bas-relief, mais doit avoir un rapport marqué avec la figure de l'Etre *Générateur* ou du Soleil *Nocturne*, deux fois répétée dans le bas-relief de l'a

L'Arche ou coffre myſtérieux, ſur lequel on a préſenté la figure de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil *Nocturne* étoit l'emblême, reſſemble à ces caiſſes de pierre ou d'autres matieres, par leſquels on repréſentoit les tombeaux d'Oſiris, de Thamus ou d'Adonis. Elle marque ſa *réſurrection*, par laquelle on exprimoit l'arrivée du Soleil Nocturne au point de l'Equinoxe d'automne, où les nuits commencent à s'agrandir,

chez les Mages la place qu'avoit tenue avant lui l'Etre *primitif* des Scythes & des Perſes : & comme il eſt repréſenté dans leurs monumens, par les trois figures qui exprimoient chez eux le ſyſtême de la Création, opéréé par l'Etre Suprême, au moyen de la *Parole* & par l'intervention de l'*Eſprit*. Cela fit dire aux Mages qu'Oromaze ſe *tripla*, & que pour placer les Etoiles, il s'éloigna autant du Soleil que cet aſtre eſt éloigné de la terre. Ce morceau ſingulier de la Coſmogonie des anciens Perſes, qui reſta dans celle de Zoroaſtre, ne s'eſt pas conſervé dans les livres des Parſes, mais il ſe trouve dans un compte fort exact que Plutarque rend de la Théologie des Mages, dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris, *p.* 370. Εἶθ' ὁ μὲν Ὡρομάζης τρὶς ἑαυτὸν αὐξήσας, ἀπέστησε τοῦ ἡλίου τοσοῦτον ὅσον ὁ ἥλιος τῆς γῆς ἀφέστηκε, καὶ τὸν οὐρανὸν ἄστροις ἐκόσμησεν. *Deinde Oromazen ſeſe triplicaſſe, et a ſole tanto intervallo removiſſe, quanto a terra ſol abeſt, ac cœlum ſtellis decoraſſe.*

grandir, comme elles commencent à diminuer à l'Equinoxe de printems, où l'on célébroit *ſa Mort*, car on le ſuppoſoit entré dans la tombeau dont il ſortoit ſix moins après. Les anciens repréſenterent un phénomene de la nature, comme les modernes repréſentent un phénomene dans l'ordre de la Grace, par la mort & la réſurrection du fils de Dieu. Ceux-ci le peignent s'élevant du tombeau où il fut renfermé pendant trois jours, les autres peignoient le Soleil ſur le tombeau, où ils feignoient qu'il fut renfermé durant pluſieurs mois : ſi ces anciens peuples pouvoient entendre parler de nos lamentations du vendredi ſaint, des ſépulcres repréſentés dans nos temples, des cérémonies funebres dont on les accompagne, des réjouiſſances qui ſuivent ce jour de dueil dans lequel on éteint la lumiere, qu'on ralume enſuite le jour ſuivant, il croiroient reconnoître leur culte, dans celui que des motifs bien différens engagent à employer des rites ſemblables aux leurs.

De ce qu'un Arche, ou Coffre pareil à tous ceux dont ón vient de parler, eſt repréſenté ſur un pilaſtre du temple de Perſépolis, dans lequel il n'exiſte aſſurément pas de tombeau, on doit conclure que la forme de cet Arche & les figures employées avec lui, ne furent jamais deſtinées à décorer des frontiſpices de chambres ſépulcrales. Cependant les bas-reliefs où ſe voyent ces ſortes de compoſitions, ont fait regarder comme des tombeaux, les antres auxquels ils ſervent de décoration. Cette opinion à paru confirmée par

la découverte de plufieurs caiffes de pierre renfermées dans ces antres, où l'on trouve encore des niches très-reffemblantes à celles qu'on pratiquoit dans les anciens tombeaux. Pour apprécier cette opinion, il faut connoître l'ufage de toutes ces chofes, dans le culte des peuples dont ces monumens font les ouvrages.

La figure myftérieufe F, *Planche* XIX, par laquelle on exprimoit l'union de l'*Efprit* avec l'Etre *Générateur*, repréfente ce dernier avec le corps entouré d'un ferpent. Il en tient encore un autre dont le corps fe replie fur lui même en forme de cercle. C'eft l'emblême de l'année, à laquelle préfidoit le Soleil *Nocturne*. Le nombre des jours qui la compofoient étoit exprimé par la valeur numérique des lettres du mot *Mithras*. (56) Ce fut peut-être la raifon pour laquelle les Perfes donnerent ce nom au Soleil. Sa qualité d'Etre *Générateur du monde & de Pere des hommes, lui fit confacrer des antres dont la voute*, comme le dit Porphyre, d'après un auteur plus ancien que lui, *fembloit repréfenter la*

(56) D. Hyeron. *in Amos. cap.* iii. *Bafilides omnipotentem Deum portentofo nomine appellat Abraxas, et eundem fecundum græcas litteras et annui curfus numerum, dicit in circulo contineri quem Ethnici fub eodem numero litterarum vocant* MITHRAM. Ce nom n'exprimant en Grec que le nombre 360, & celui des jours de l'année étant de 365, exprimé par les lettres du mot *Abraxas*. Il me femble que par le mot *Ethnici*, on entend les Perfes, à la langue defquels appartenoit le mot *Mithras*, & c'étoit dans les caracteres de cette langue que les lettres dont ce nom eft compofé pouvoient exprimer le nombre 365. On ne le peut trouver en Grec, qu'en changeant avec Kircher le mot Mythras en celui de Meithras, ou en donnant à fes lettres une valeur différente de celle qu'elles ont toujours, comme la fait Macarius, dans fon livre fur les *Abraxas, p.* 11.

figure

figure du monde, (57) parce qu'elle repréſentoit celle de l'intérieur de l'œuf du Cahos dans lequel le monde fut renfermé. Cette idée ſemble avoir donné lieu à l'ancien uſage de creuſer des antres dans les montagnes, pour y ſervir de temples. Tels ſont ceux de Canara, d'Illoura & d'Eléphanta. Les Scythes eurent encore cet uſage qui ſemble auſſi ancien qu'eux. Ils adorerent la Divinité dans des antres ſacrés, bien avant les Perſes & le tems de Zoroaſtre : & quand on imagina de conſidérer comme une eſpece de *mort* du Soleil *Nocturne*, le tems où cet aſtre parvient à l'Equinoxe du printems, on dépoſa des tombeaux dans les cavernes conſacrées à Mithras ; on ferma ces cavernes avec beaucoup de ſoin ; mais l'on repréſenta ſa *réſurrection* ſur le devant des mêmes antres, dans leſquels nous trouvons encore ces choſes, dans l'ordre dont on vient de parler.

Le Soleil *Nocturne* commençant à renaitre, ou les nuits à croître, après le Solſtice d'été, quand le Soleil commence à perdre une partie de ſa force, cela fit dire que Mithras naquit de la ſemence de cet aſtre, (58) & qu'il ſortit de la

(57) Porphyr. *de Nymph. Antro. p.* 253, 254. Πρῶτα μὲν ὡς ἔφη Εὔβȣλος, Ζωροάςρȣ αὐτοφυὲς σπήλαιον ἐν τοῖς πλησίον ὄρεσι της Περσίδος ἀνθηρὸν ϗ πηγας ἔχον ἀνιερωσαντος, εἰς τιμὴν τοῦ παντων ποιητοῦ ϗ πατρὸς Μίθρȣ, εἰκονα φέροντος αυτω τοῦ σπηλαίȣ τοῦ κόσμȣ ὃ ὁ Μίθρας ἐδημιούργησε. *Auctore Eubulo Zoroaſtres primus omnium in montibus Perſidi vicinis antrum nativum, floridum, fontibuſque irriguum, in honorem Creatoris omnium que Patris Mithræ conſécravit, ita ut conditi a Mithra mundi figuram ei repræſentaret.*

(58) Hyeron. *lib.* i. *adv. Jovin. Narrant et gentilium fabulæ, Mithram et Erichtonium vel in lapide vel in terra, de ſolo æſtu libidinis eſſe generatos.*

X 2 pierre.

pierre. (59) Cette expression faisoit allusion à l'antre ou au tombeau dont il étoit supposé sortir & sur lequel il est représenté, dans presque tous les bas-reliefs des façades des temples ou cavernes de *Nakshi-Rustâm*, & dans celles qui sont voisines des ruines de *Persépolis*.

Mr. Bryant a très bien reconnu dans ces monumens des anciens Perses, les temples de Mithras *Petræus* (60) & a détruit par d'excellentes raisons l'opinion, qui, sur de vaines apparences, les fit prendre pour les tombeaux des Rois. (61) Les caisses de pierre trouvées dans les uns, parurent trop étroites à Chardin, vû l'usage auquel on les suppose destinées: quant aux caisses découvertes dans les autres à *Nakshi-Rustâm*, Mr. Hercule cité par Nieburh, leur a trouvé quatre pieds de haut, sur huit de large & neuf de long, ce qui ne ressemble guere aux proportions des tombeaux. Ceux qu'on montroit à Saïs & aux Rochers de Pyles en Egypte, où l'on disoit qu'Osiris étoit enseveli, & les cercueils de Thamus ou d'Adonis que faisoient chaque année les habitans de Biblos & d'Athenes, avoient la forme exacte des autres tombeaux, dont ils n'étoient cependant que des représentations.

(59) Justin. Mart. *Dial. adv. Tryph. p.* 268. *Quando illi qui Mithræ initia tradunt, e petra natum esse memorant.*

(60) J'ai grand plaisir à me rencontrer avec ce savant & ingénieux auteur, dont le livre sur l'ancienne Mythologie est rempli de grandes vues, de quantités d'idées également neuves & intéressantes, & où l'on trouve des réflexions très-approfondies sur la plupart des sujets les plus importans de l'antiquité.

(61) *New System of ancient Mythology. T.* II. *p.* 223, 224, 225, &c.

tions. Tels ſont ceux dont il s'agit ici; quoiqu'ils n'ayent pas même la figure qu'ils devroient avoir, ce qui les a fait prendre par des gens très-habiles pour des cuves à contenir de l'eau.

Tous les Dieux, pour leſquels on employoit des tombeaux ſemblables à ceux qu'on voit repréſentés ſur les anciens temples des Perſes, étoient le même qu'ils appeloient *Mithras*, (62) & que les Grecs appeloient Bacchus. Ce Dieu, dans un monument très-curieux, (63) eſt repréſenté ſortant d'un rocher & à-la-fois d'un tombeau, ou caiſſe de pierre pareille à toutes celles dont on vient de parler. Pour marquer ſa *réſurrection*, qu'on ſuppoſoit arriver vers le tems de l'Equinoxe d'automne, où ſe font les *Vendanges*, *Bacchus* ou *Mithras* paroit dans l'action de cueillir un raiſin ſur le rocher dont il eſt prêt à ſortir. Deux figures en habit Scythique, tiennent près de lui des flambeaux; le renverſement de l'un eſt le ſigne de la *mort* du Dieu encore à moitié retenu

(62) Martian. Capell. Hymn. de Nupt. Philolog.

Solem te Latium vocitat, — — —
— — — — — —
Vel quia diſſolvis nocturna admiſſa Lyæum;
Te Serapim, Nilus; Memphis veneratur Oſirim.
Diſſona ſacra Mithram; — — —
— — — — *et Biblus* Adonis.
Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

(63) Voyez ici *Planche* XX. Ce monument eſt copié d'après Monfaucon. Antiq. Expl. *T.* I. *p.* 2, *Planche* CCXVIII. Il exiſte à Rome dans la galerie Juſtiniani.

dans

dans le tombeau ; l'autre figure, par le flambeau qu'elle éleve, marque la *résurrection* du Dieu, qui déja sort à moitié de ce même tombeau. L'arc le carquois & le flêche sont ici les attributs du Soleil : mais l'épée ou le poignard est celui de Mithras, dont cette figure de Bacchus à la *thiare*, & à qui seul convient la formule dont le mot *Nama*, écrit à côté de lui est le commencement, & de laquelle on parlera ci-après.

Les Antres de Mithras sont représentés sur un grand nombre de bas-reliefs antiques. Dans celui de la *Planche* XXI, ce Dieu, regardé comme le *Créateur & le Pere de toutes choses*, (64) est représenté sur le Taureau, qui étoit en même tems le symbole de l'acte de la Création & de l'Etre Créateur. Celui-ci plonge un poignard dans le col de l'animal emblématique, dont la queue se termine en deux *Epis* de *bled*. Un chien s'approche & va laper le sang de sa playe, pour montrer que le Dieu dont ce taureau est l'emblême, est l'auteur de la conservation de toutes les créatures animées, qui tirent de lui leur nourriture, & à-la-fois de la végétation qui la fournit à la plupart d'entr'eux. Le *Serpent* ici placé, est le symbole de l'Etre qui préside à la Vie ; & le *Corbeau*, auquel les Parses, encore à présent, abandonnent les corps des morts, y marque le même Etre qui préside encore à la mort. Les *Epis* sortans de la queue du Taureau Mithriaque, indiquent le tems de l'Equinoxe du printems, où la végétation commence à se développer. Les deux flam-

(64) Voyez la Note 57.

beaux

beaux élevés que portent les deux figures Scythiques, marquent l'égalité de la vie ou de la durée des deux Soleils. Cependant l'aſcendant que va prendre le jour ſur la nuit, eſt exprimé par le char du Soleil parvenu au faîte de la caverne qui *repréſente du monde*, tandis que le char de la Lune commence à deſcendre: tous deux ſont précédés d'une figure deſtinée à indiquer l'étoile, dont le lever précede les nuits & les jours. Enfin les arbres placés au ſomet de l'antre de Mithras, marquent par leurs feuilles le renouvellement de la verdure avec celui du printems.

Dans quelques monumens de cette eſpece, le Crâbe & le Scorpion preſſent quelque fois de leurs pinces les teſticules du Taureau Mithriaque; c'eſt l'indication des ſaiſons où la végétation commence à ſe ralentir & à ſarrêter, vers le tems de l'arrivée du Soleil dans les ſignes du *Cancer* & du *Scorpion*. Les figures qui repréſentent ces ſignes, marquent les cauſes qui retardent l'action des ſemences & de la nature, à laquelle préſide le Dieu dont ce Taureau eſt l'emblême. Dans un groupe en marbre de la collection de Mr. C. Townley, Mithras eſt ſuivant l'uſage repréſenté ſur le Taureau; le ſang de la playe qu'il lui a faite, ſe change en trois *épis de bled*. Le Dieu dont cet animal eſt l'emblême, eſt comme on l'a dit pluſieurs fois le même que le *Ruder* des Indiens: celui-ci dit de lui même, *je ſuis l'eſſence intérieure & la ſubſtance extérieure de toutes choſes*. (65) Cette idée ex-

(65) Voyez le paſſage de l'Atherbun-Bede des Indiens rapporté ci devant page.

primée

primée par la figure du Bacchus *Lasius*, représentée *Planche* XVI. l'est également par le Taureau Mithriaque, *l'essence intérieure de toutes choses* paroit exister en lui, puisque la *substance extérieure des plantes* produites de son sang, se manifeste dans les épis qui sortent de sa queue ou de sa playe.

Selon l'*Atherbun-Bede* des Indiens, Ruder est un Dieu mâle & femelle ; (66) Bacchus eut chez les Grecs les mêmes qualités : (67) & comme Mithras étoit le même que ce Dieu, il fut aussi représenté par des figures des deux sexes. Il paroit sous la figure d'un jeune homme avec des ailes, dans un monument rapporté par Hyde ; (68) & sous celle d'une jeune fille également avec des ailes dans beaucoup de marbres & de pierres antiques. On peut voir ici une figure de ce genre, *Planche* XX. N° 2. Ainsi que le Mithras de forme humaine, elle est placée dans un antre & sur un taureau. L'égalité des deux Soleils dans l'Equinoxe d'automne, me semble marquée ici par les flambeaux également renversés, & par les têtes faites pour représenter ces deux astres, mais posées sur un même plan.

Beaucoup de ces statues de Mithras à figure de femme, se sont conservées jusqu'à nous : aucune de toutes celles que j'ai vues, ne plonge l'épée dans le corps du taureau, & jamais la queue de cet animal symbolique ne se termine en

(66) Voyez le passage cité dans la note précédente.
(67) Orph. Hymn.
(68) Hist. Relig. Vet. Persar. *Tab.* I. *p.* 111.

épis.

épis. Cela me fait croire qu'elles repréfentent toutes les tems des Solftices, où la végétation ne fe manifefte pas comme au Printems, ou celui de l'Equinoxe, d'automne dans lequel la végétation eft nulle. Il y a dans la collection de Mr. C. Townley, deux très-belles figures de Mithras femelle. Un Vafe en marbre, de forme ovalaire, reconnoiffable par fes bas-reliefs pour un de ceux qui furent confacrés à Bacchus, eft pofé entre ces deux figures qui lui tournent le dos. Cette difpofition eft imitée de celle qu'on a donnée à des figures femblables, fur quelques frizes antiques confervées à Rome. Ces vafes confacrés à Bacchus, interpofés entre les taureaux Mithriaques, expriment encore l'Equinoxe d'automne, ou le tems de fa réfurrection, dont l'éloignement eft égal des deux Solftices, repréfentés par les Mithras ailés à figure de femme. Quelques autres frizes antiques, repréfentent auffi des Mithras femelles avec des ailes entre des candélabres, fur lefquels le Feu eft allumé: ces figures font à genoux & femblent lui offrir des guirlandes de feuillage; elles marquent, par leur action, la fupériorité de l'Etre *Primitif*, repréfenté par le *feu*, fur l'Etre *fecondaire* ou le Mithras, dont elles font les emblêmes. Cette fupériorité eft indiquée de même dans les monumens Perfans, où la figure de Mithras de forme humaine, eft repréfentée devant l'autel fur lequel s'éleve la flamme, ou la pomme de Pin qui en tient lieu, comme cela peut fe voir *Planche* XIX. figure E.

Le mot NAMA, ordinairement écrit au-deffus de la playe

du taureau Mithriaque, avec le nom SEBESIO, comme on le voit *Planché* XXI, se trouve sans lui, près du Bacchus Mithras, de la *Planché* XX. N° 1. Ce nom paroit supplée dans ce monument par la figure même du Dieu, auquel on donnoit le titre des SEBEDIVS ou SABAZIVS, qui paroit être le même que celui de SEBEZIVS, & semble exprimer la *force* ou la *puissance*. Ainsi la formule NAMA SEBESIO doit être une acclamation qui signifie *Gloire* au Dieu puissant, au Dieu fort, & même au Dieu des armées. Cette acclamation se lie avec le titre d'INVICTO SOLI, donné à Mithras dans la plupart des inscriptions érigées en son honeur. Bien que les idées du *Zend-Avesta*, aux sujet de Mithras, soient différentes de celles de la Théologie Persane antérieure à Zoroastre, elles ne laissent pas de le regarder comme le Génie qui peut donner la Victoire, s'il est invoqué comme il doit l'être. (69) Dans cette ancienne Théologie, la formule NAMA SEBESIO peut avoir été employée à cette invocation, ou pour en obtenir la fertilité des terres, dont les livres sacrés des Parses regardent aussi Mithras comme le dispensateur.

Une pierre très-singuliere publiée par Maffei, & qu'on voit ici, *Planche* XXII, représente Mithras dans l'action de blesser le Bœuf symbolique; un Dauphin placé près de lui, montre sa domination sur les eaux : celle qu'il est supposé avoir sur la terre, est marquée par la tortue mise à côté de

(69) Zend-Avesta. *Iescht de Mithra*, *T.* II. *p.* 205, &c.

lui :

lui: cet animal fut le ſymbole du Péloponeſe appelé *Apia* ou la *terre*, d'un nom qui ſignifie *mere*, parce que la terre étoit regardée comme la mere de tout. C'étoit l'emblême de la partie femelle du *Papæus* des Scythes, & celui de ce Dieu, qui fut le même que le Mithras des Perſes & le Bacchus des Grecs. Une tête de mort, poſée ſur une branche de palmier, eſt ici le ſymbole du Dieu qui préſide à la *Génération* des plantes & à la *mort*; on a voulu montrer qu'il eſt encore l'auteur de la *Génération* & de la *Vie* des êtres animés, par l'indécente action de la figure Scythique poſée devant lui: car au lieu du flambeau, dont la flamme élevée a coutume de repréſenter la *Vie*, cette figure éleve l'organe par lequel elle ſe propage, & lui donne l'action dont elle eſt l'effet. La gravure ne permet pas de reconnoître quel eſt le ſymbole que tient l'autre figure Scythique. Mais la figure du *Tau* poſée ſur celle de Mithras, eſt l'emblême abrégé du *Phallus*, du *Priape*, ou du *Mihir*, conſacré chez les Perſes & les Aſſyriens, comme le dit Ptolémée le Géographe. (70) C'eſt des Phéniciens, dont le pays faiſoit partie de l'Aſſyrie, que les Egyptiens prirent la figure du *Tau*, comme ils en prirent celle du *Cneph*. Les Sidoniens, l'employerent en forme de *Croix*. Ainſi qu'on le voit par leurs médailles; la partie ſupérieure de cette Croix ou celle qui en fait la tête, marque l'alliance de l'Etre *Générateur* avec le *Mihir*, comme on le voit dans les monu-

(70) Ptolem. *lib.* i.

mens Perſans, où quand le Mihir eſt repréſenté ſeul il a la forme du *Tau*, & où il prend celle d'une *Croix* quand il eſt allié avec la figure du Mithras. Enfin les têtes d'Apollon, de Diane; le *Diſque* du Soleil & le *Croiſſant* de la Lune; les ſept étoiles repréſentées ſur cette pierre, avec l'Aigle, le Corbeau, la Flêche, la Foudre, le Caducée, le Harpen, qui ſont les attributs de différentes divinités, montrent que Mithras eſt lui même tous ces Dieux, ou que ceux-ci ne ſont que ſes attributs Déifiés; qu'il eſt enfin le Créateur & l'Auteur de toutes choſes comme le diſoit Eubulus cité ci-deſſus. Au tems de Xénophon, les Perſes donnoient encore à Mithras le titre de *Grand Dieu*; (71) & malgré la Théologie de Zoroaſtre, ils le regardoient comme le premier de tous. (72) Cyrus juroit par lui, (73) ainſi que les Arabes & les Cimbres juroient par Urotalt ou par le Bœuf qui étoit ſon ſymbole. (74)

Mithras, dont on a vû la mort & la réſurrection célébrées par des cérémonies pareilles à celles du culte d'Oſiris, étoit le même Dieu que révérent les Grecs ſous le nom de Bacchus, & les Indiens ſous celui de Ruder; & comme pour exprimer ſa puiſſance Génératrice, ces peuples donnerent à Ruder, à Mithras & à Bacchus les formes des deux ſexes. (75) Ainſi

(71) Xenoph. *de Exped. lib.* i. Ὁ μέγιςος θεός.

(72) Heſych. Μίθρης ὁ πρῶτος ἐν Πέρσαις θεός.

(73) Xenoph. *Œconom. p.* 484.

(74) Herodot. *lib.* iii. *cap.* viii. *p.* 164. & Plutarch. *in Mario.*

(75) On a vu que les Perſes eurent, comme les autres peuples, l'emblême du

Ainsi les Egyptiens donnerent les mêmes formes à leur Isis. Quoiqu'ils l'appelassent la *Mere du Monde*, ils ne laissoient pas de lui attribuer les deux natures, (76) Comme l'assure Plutarque: Osiris étoit donc la partie mâle du Dieu, dont Isis étoit le partie femelle : c'est ainsi que *Libera*, ou la partie

du Bœuf & celui de la Vache. Ces emblêmes personifiés dans les figures de Mithras, furent représentés par les deux sexes de la figure humaine. Ainsi le Mithras femelle étoit la *Libera* des Latins, que Varron dit encore avoir été la même Déesse que Vénus : *(Augustin. de civit.* VI.) à laquelle on consacroit le *Mullos* ou l'organe passif de la Génération. Quand Bérose, cité par Clément d'Alexandrie, *(in Protrept. p.* 43.) assure qu'Artaxerxes fils de Darius & pere d'Ochus, introduisit l'usage de représenter la *Vénus Anaitis*, cela veut dire que le premier des Rois de Perse, il fit des Mithras à figure de femme. Le Regne de ce prince commença 465 ans avant notre Ere : c'est la date du tems où l'on fit les premieres figures de cette espece. C'est la raison pour laquelle on n'en trouve aucune dans les ruines de Persépolis. Quant à ce que dit Agathias, sur la foi de Bérose, d'Athenocles & de Symmachus, qui avoient écrit d'anciennes histoires des Medes & des Assyriens, où ils assuroient que les Perses révérerent Jupiter *Bélus*, Hercule *Sandis*, Vénus *Anaitis*, & d'autres Dieux sous différens noms; cela montre qu'on confondit les attributs de Mithras, & d'Oromase, avec ceux des Dieux des Assyriens & des Medes ; & confirme ce que nous avons dit que tout ces peuples eurent un Théologie commune, ou du moins un Culte dont le fond avoit originairement été le même ; ce qui faisoit aisément confondre les Dieux des uns avec ceux des autres ; ainsi les Medes & les Assyriens crurent voir le culte en usage chez eux dans celui des Perses, comme les Grecs & les Latins crurent voir le leur dans celui des Indiens & des Celtes. Ces méprises ont répandu sur les antiquités de tous ces peuples un faux jour, que ces recherches me semblent corriger, en faisant voir quelle en fut la cause, & les erreurs qu'elle a produites.

(76) Plutarch. *in Isid. & Osirid.* Διὰ καὶ μητέρα τὴν σελήνην τοῦ κόσμου καλοῦσι, καὶ φύσιν ἔχειν ἀρσενόθηλυν οἴονται. *Ideo et Lunam mundi matrem appellant, et naturam ex utroque mixtam sexu ei adsignant.*

feminine

feminine de Bacchus, étoit la même que Vénus, (77) & que ſous le nom d'*Anaitis*, cette Déeſſe repréſentée avec des ailes exprimoit le ſexe féminin de Mithras. On donna de même des ailes à Iſis, comme cela ſe voit par la table Iſiaque & par quantité de monumens Egyptiens. Ces ailes, chez les Perſes, furent également données au Bœuf emblême de ces Dieux, & au ſigne appelé *Cercopitheque*, qui fut l'un des ſymboles d'Iſis.

Dieux marbres très-ſinguliers de la Collection de Mr. C. Townley, peuvent ſervir à montrer la correſpondance de ces idées Théologiques communes aux Peuples de l'Aſie, aux Grecs & aux Egyptiens. Je crois que ces marbres appartinrent autrefois à deux petites chapelles conſacrées à Iſis à Oſiris: beaucoup de ces ſortes de chapelles ſont repréſentées dans les peintures antiques; & dans le petit temple d'Iſis conſervé à Pompeia, il y en a un dont les frizes ſont à hauteur de l'œil. Comme les fragmens dont je parle ſemblent avoir ſervi à des frizes pareilles, ils ſont travaillés avec le même ſoin qu'on eut pu mettre à des camais. L'ouvrage en eſt Grec. On a ménagé dons le lit de l'albâtre, dont furent faites ces frizes, des *Cercopitheques* d'une très-belle couleur jaune, pour imiter la dorure, dont les Egyptiens avoient coutume de recouvrir ces ſortes de figures. (78) Celles-ci

(77) Auguſtin. *de Civit. Dei. lib.* vi. *cap.* ix. *Liberam, quam etiam Venerun putant.*

(78) Juv. Sat. xv. *Effigies ſacri nitent aurea Cercopitheci.*

ſont

ſont renfermées entre des lignes d'Hieroglyphes parmi leſquels on obſerve quelques caracteres analogues à ceux des plus anciens tems de la Grèce & de la Perſe.

Un *Diſque*, avec un cercle dans ſon milieu, comme celui que dans les monumens Perſans on voit d'ordinaire avec le Mihir, (79) eſt ici le ſymbole d'Oſiris ou du Soleil. Il eſt placé devant le *Cercopitheque*, emblême d'Iſis ou de la Lune, dont le cours ſemble régler le ſexe de cet animal, (80) ce qui le lui fit conſacrer: & comme Iſis étoit la même qu'Oſiris, ou l'Etre Générateur de tout, on a mis ſur ſa tête un voile, de la forme de celui qui ſe voit ordinairement ſur celle de Priape, & on lui a donné les ailes du Mihir, de l'Eſprit ou de l'Amour, regardé comme le Priape des Perſes, ou comme l'Etre par lequel ſe propagent les générations. C'eſt ce voile myſtérieux d'Iſis, dont parloit l'inſcription du temple de Saïs. (81) Nul mortel ne l'avoit levé, parce que les voyes par leſquelles la nature ſe reproduit, inconnues à tous les hommes, reſtent cachées ſous le voile. Iſis étant la même que la *Lune*, où l'emblême feminin du *Soleil Nocturne*, appelé *Lunus* par quelques peuples & Bacchus par les Grecs, elle eſt ici repréſentée avec le Tyrſe renverſé. Ce Tyrſe, comme on l'a dit ailleurs, tenoit la place du flambeau, dont la flame élevée étoit le ſymbole de la *lumiere* & de la *Vie*, & dont la flamme renverſée étoit celui de la *nuit* & de

(79) Voyez ici les *Planches* XV. & XXII.

(80) Horus. Apollo. *Hieroglyph.* XI. XII. & XIII.

(81) Plutarch. *in Iſid. & Oſirid.*

la *mort*. Dans ce monument, l'emblême d'Isis, qui comme Hécate présidoit à la *Mort*, & qui comme *Mere du monde* présidoit à la *Vie*, a sur la tête, un Hiéroglyphe qui représente le Serpent rampant qui exprime la vie.

Un autre Cercopitheque très-jeune est à coté du précédent. Le voile de Priape est aussi sur sa tête: mais il a les ailes déployées, comme celle du Mihir, de l'Amour ou de l'Esprit: cette figure qui en tient la place dans l'ancienne théologie des Egyptiens, est celle d'Horus: il est à côté d'Isis sa mere, devant laquelle on le voit dans molesnumens Egyptiens. Quand cette ancienne Théologie se changea, Horus passa pour être la température de l'Air, qui enveloppe, alimente & conserve tout, (82) en cela il retint encore quelque chose de ce qu'il fut d'abord, & l'on y reconnoit le *Pneuma*, ou l'Etre dépositaire de la Puissance *Conservatrice* du monde, qui opere la propogation des especes. Pan, le plus ancien des Dieux de l'Egypte, formoit avec Osiris & Horus les trois emblêmes de la *Puissance Divine*; & si l'un fut regardé comme le Principe de toute les choses, les autres furent regardés comme les moyens par lesquels il agit dans l'acte de la Création, & par lesquels il conserve les êtres créés.

L'autre fragment représente un Cercopitheque assis; celui-ci est sans ailes. La flute à plusieurs tuyaux, posée sur

(82) Plutarch. *in Isid. & Osirid.*

la

la terre à côté de lui, montre que le Dieu dont cet inſtrument fut l'attribut étoit la terre, le monde, la ſubſtance de tout, le Pan ; & que celui dont le Cercopitheque eſt ici l'emblême eſt le fils de ce Dieu. Auſſi tient-il le Tyrſe élevé, qui caractériſe le Soleil *Diurne* ou le jour qu'il *produit*; enfin le fils de *Tyr* ou de Pan, comme on l'a dit ailleurs. Cet emblême de l'Etre *Générateur*, a devant lui la Vigne qu'Oſiris planta,(83) elle eſt entournée du Lierre, appelé *Chénoſiris*, ou plante d'Oſiris par les Egyptiens. (84) Ainſi l'on ne peut douter que ce ne ſoit ce Dieu que repréſente encore le *Cercopitheque*.

Dans la même collection où ſont ces monumens ſinguliers,

(83) Plutarch. *in Iſid. & Oſirid.*

(84) Les Baſilidiens, dans le commencement du ſecond ſiecle de l'Egliſe, établirent une doctrine ſecrete, pour cacher les erreurs dont ils remplirent la religion : pour cela ils chercherent des emblêmes dans le culte des Perſes, & dans ceux des Grecs & des Egyptiens. Mithras, Bacchus, Oſiris, autrefois regardés comme l'Etre Générateur, fournirent les principaux ſymboles, du Verbe éternel, par qui tout avoit été engendre. On peut voir ici *Planche* XXI. N° 3. un de leur *Abraxas*, dans lequel Oſiris ou l'Etre Générateur a ſur la tête le ſymbole du monde qu'il eſt ſuppoſé avoir engendré, & près de lui l'Aſtériſque & le Croiſſant, pour montrer qu'il eſt également les deux Soleils, il tient le fouet comme Régiſſeur du Monde ; & montre par le geſte de ſa main qu'il le créa par ſa parole. Il eſt porté ſur le Lotus ſymbole des eaux, & près de lui on voit la hupe ſymbole de leur incubation ; elle fut pour cette raiſon fréquemment repréſentée ſur la tête d'Iſis, dans l'attitude d'Incuber. Enfin le Cercopitheque, avec l'attribut indécent de Priape, tient lieu, dans cette pierre, de l'Horus repréſenté avec le voile de ce Dieu, dans les monumens dont on vient de parler. Ses ailes y ſont employées, comme on les voit toujours au Mihir, & à la plupart des Priapes ailés dont il nous reſte un ſi grand nombre.

il y a une petite ſtatue du même marbre qu'eux. Les extremités en ſont détruites; mais le jet de ſa draperie, la forme de ſa poitrine, qui eſt celle de l'homme, tandis que ſes hanches élevées font reconnoître les formes d'un autre ſexe, nous aſſurent que cette figure fut faite pour repréſenter les deux ſexes du Bacchus *Myzes*, de l'Oſiris, ou du Soleil. Cette figure porte un collier auquel eſt rataché un Scarabée, dans lequel on obſerve des reſtes de dorure. Ils caractériſent l'eſpece de Scarabée remarquable par *les rayons qu'il ſemble répandre*, comme le dit Horapollon. Ces rayons rejailliſſent de la cuiraſſe dorée dont ſes ailes ſont recouvertes : il fut le ſymbole du Soleil, & par conſéquent celui de Bacchus, d'Oſiris & de Mithras.

Le dernier de ces Dieux, étant regardé comme l'Etre *Générateur* ou le *Créateur* du monde, le Scarabée, dont le corps a d'ailleurs la forme de l'Œuf, par lequel on exprimoit l'état du monde au tems du Cahos dont le tira l'Etre Créateur, en devint l'emblême. Des traces du culte de cet inſecte ſe ſont conſervées dans l'Iſle de Madagaſcar & vers, le cap de Bonne-Eſpérance. St. Ambroiſe a pluſieurs fois comparé Jeſus Chriſt, ou le *Verbe Diuin* au Scarabée. Cette étrange comparaiſon, devoit ſans doute être familiere aux anciens, ſans quoi on n'en eut pas compris l'analogie ; elle étoit aſſurément fondée, ſur ce qu'anciennement cet inſecte fut regardé comme l'emblême de l'Etre par lequel *tautes choſes* avoient *été faites*. En pluſieurs endroits de l'Europe, il porte encore le nom de

Mouche

Mouche ou *Cheval de notre Seigneur.* Les Baſilidiens frappés de trouver dans l'ancienne Théologie des Perſes, des Egyptiens & des Grecs, des idées religieuſes ſemblables à celles des Saintes écritures, employerent pour exprimer celles-ci les emblêmes dont ces peuples s'étoient ſervis pour exprimer les autres. Une pierre gravée, dont le deſſin ſe voit ici *Planche* XXI. N° 2, repréſente l'Etre *principe de tout*, le Grand Dieu, que Baſilides d'Alexandrie appeloit *Abraxas*, (85) par le Serpent ſymbole de la vie ; le corps de ce reptile réplié ſur lui même, marquoit la Vie éternelle de cet Etre. Le Scarabée entouré par ce Serpent, dont la forme rappele l'idée de l'Œuf, dont on diſoit que ſortit le monde, repréſente ici le Verbe *par lequel tout fut fait*. Sa tête éclante de rayons, marque le *Soleil de Juſtice*, & l'Eſprit ou le *Noun*, eſt figuré par le T ou *Tau* repréſenté ſur le dos du Scarabée. Ce ſymbole, commun aux Perſes, aux Egyptiens & aux Grecs, fut, comme l'a dit ailleurs, celui de l'Eſprit vivifiant, & de l'organe au moyen duquel les générations ſe perpétuent.

Les conſéquences de ces recherches, en découvrant les rapports de la primitive Théologie avec celle des différens peuples de l'antiquité, expliqueroient tous les emblêmes Egyptiens, comme elles expliquent tous ceux des Indiens & des anciens Perſes ; & de même que les Abraxas nous font

(85) Tertul. *de Præſcript advers. Hæretic. Poſtea Baſilides Hæreticus erupit: hic eſſe dicit ſummum Deum nomine* Abraxam, a *quo* Mentem *creatam*, quam Græce *νουν* appellat. Inde Verbum, ex illo Providentia, ex Providentia virtutem & ſapientiam, &c.

connoître le mélange absurde que firent les Basilidiens de la doctrine religieuse de ces peuples, avec celle du Christianisme, ces emblêmes nous font voir le mélange fait par les anciennes nations, de la doctrine primitive du Scythisme avec leurs Religions. Cet ordre de choses, nous ramene aux anciens livres, dont nous avons vû que les Scythes tirerent les idées qu'ils communiquerent aux Chinois & aux Indiens; il confirme ce que nous avons dit de la maniere dont ces Livres respectables, conservés pendant long-tems dans la famille du pere des Scythes, se défigurerent ensuite en se répandant par-tout, & produisirent les Mythologies de toutes les nations.

Au tems de l'Etablissement du Magisme en Perse, l'emblême du Bœuf & celui de l'Esprit ou du Mihir, cesserent d'être ceux du culte public. Cependant ces deux mêmes emblêmes, représentés sans doute sur les types des plus anciennes monoies de la Perse, se conserverent dans celles de tous les tems suivans: (86) car quoique le Zend-Avesta, ne parle pas du Mihir, quoiqu'il fasse mention du culte du Bœuf, comme d'un objet de reproche pour les Indiens qui le conservoient. On voit néanmoins les symboles de culte des tems de Gjemschid, sur une médaille Persane représentée *Pl.* XXI. N° 1. Le *Mihir*, tel qu'il existe sur les bas-reliefs

(86) C'est ainsi que les Types des monoies Romains se conserverent assez long-tems sur les monoies des Empereurs Chrétiens. Ils continuerent pendant plusieurs siecles à prendre les titres de grands pontifes. Quoiqu'ils eussent quité le culte dont ce grand pontificat supposoit qu'ils étoient les chefs.

de

de Perſépolis, (87) paroit à la face de cette médaille, au deſſus du Bœuf, ſymbole de Mithras où de l'Etre *Générateur*; ſur la figure humaine duquel on obſerve ce même ſymbole dans tant de monumens. C'eſt encore lui qu'on voit au revers de la même médaille, ſous la forme d'une Colombe qui deſcend du Ciel; (88) il eſt ainſi repréſenté dans pluſieurs autres médailles Perſanes. Ses ailes ſont déployées, ainſi que celles de l'Horus Cercopitheque, dont il a été parlé ci-deſſus, & de pluſieurs Priapes Grecs & Romains. Le Bœuf eſt ici le même emblême dont la repréſentation ſe trouve à l'entrée de Perſépolis, & pour marquer qu'il eſt celui de l'Etre *Générateur*, on a mis pris de lui le *Diſque* qu'on obſerve ordinairement dans les figures myſtiques du Mihir. Ce Diſque eſt ſurmonté de la Croix qui repréſente l'*Union* de l'Etre *Générateur* avec l'Eſprit. C'eſt le même ſymbole qu'on voit *Planche* XIX *figure* F, repréſenté d'une maniere plus ſimple & plus expéditive. Chardin a remarqué, avec étonement,

(87) Voyez la *Planche* XV. du premier volume de cet ouvrage N° 8. & les voyages de Chardin, de le Bruyn, de Nieburh, où l'on trouve cet emblême ſouvent répété ſur les monumens du temple de Perſépolis.

(88) Cette médaille eſt tiré du Recueil de celles des peuples & villes, qui l'attribue à Crotone; mais les caracteres dont elle eſt accompagnée, les emblêmes qu'elle porte & ſa fabrique, ne laiſſent pas douter qu'elle ne ſoit Perſane. La colombe miſe la face de cette médaille eſt repréſentée dans un ſens contraire, relativement à celui ou eſt poſé le Bœuf qui eſt au revers: on l'a fait graver ici dans le ſens ou l'on peut la voir ſur la medaille originale. Je crois me reſſouvenir de l'avoir vue pluſieurs fois repréſentée ſur les médailles Perſanes du cabinet de Mr. Hunter.

des

des Croix ſemblables au centre des boucliers de pluſieurs figures Perſanes. (89) Mais il ne put en donner les raiſons, elles ont été inconnues juſqu'à préſent.

Les bas-reliefs, les Pierres gravées, les médailles, des anciens Perſes d'accord avec les témoignages des anciens auteurs, font reconnoître dans Mithras l'Etre Créateur, le Pere des choſes qui exiſtent, enfin le Générateur du monde. Ces idées contrediſent toutes celles de la religion de Zoroaſtre, car elle donnoit tous ces titres à Ormuz ou Ormaze né de la lumiere, dont il fit tout ce qui eſt bon, ainſi qu'Arimaze ou Akriman né des ténébres, étoit l'auteur de tout ce qui eſt mal en ce monde, (90) Mithras étoit un être médiateur entre ces deux principes de toutes choſes. (91) Cette doctrine s'eſt conſervée dans les livres des Parſes ; mais au lieu d'être le Créateur de toutes choſes, Mithras n'eſt dans cette Théologie que le premier des Izeds ou Génies du ſecond ordre. (92) Il accompagne le Soleil, mais n'eſt pas le Soleil même: (93) il n'eſt pas non plus le Dieu qui donna

(89) Voyez dans les voyages de Chardin, *T.* II. *Planche* LXII. Le rang de figures placées à gauche ſous la figure principale. C'eſt encore une choſe remarquable que les boucliers, au centre deſquels on voit ces Croix, ont la forme des ceux des Béotiens : liſez auſſi ce qu'en dit Chardin, *page* 160.

(90) Zend-Aveſta, *T.* II. *Buon-Dcheſch, p.* 334, &c. *Ieſchts-Sadés, T.* II. *p.* 148. *Nanm-Sadés, T.* I. *p.* 25.

(91) Plutarch. *in Iſid. & Oſirid.* Voyez dans l'*Ieſchts-Sadés* les titres données à Mithra.

(92) Zend-Aveſta. *Ieſchts-Sadés, Néæſh du Soleil, T.* II. *p.* 11.

(93) Idem. *p.* 28.

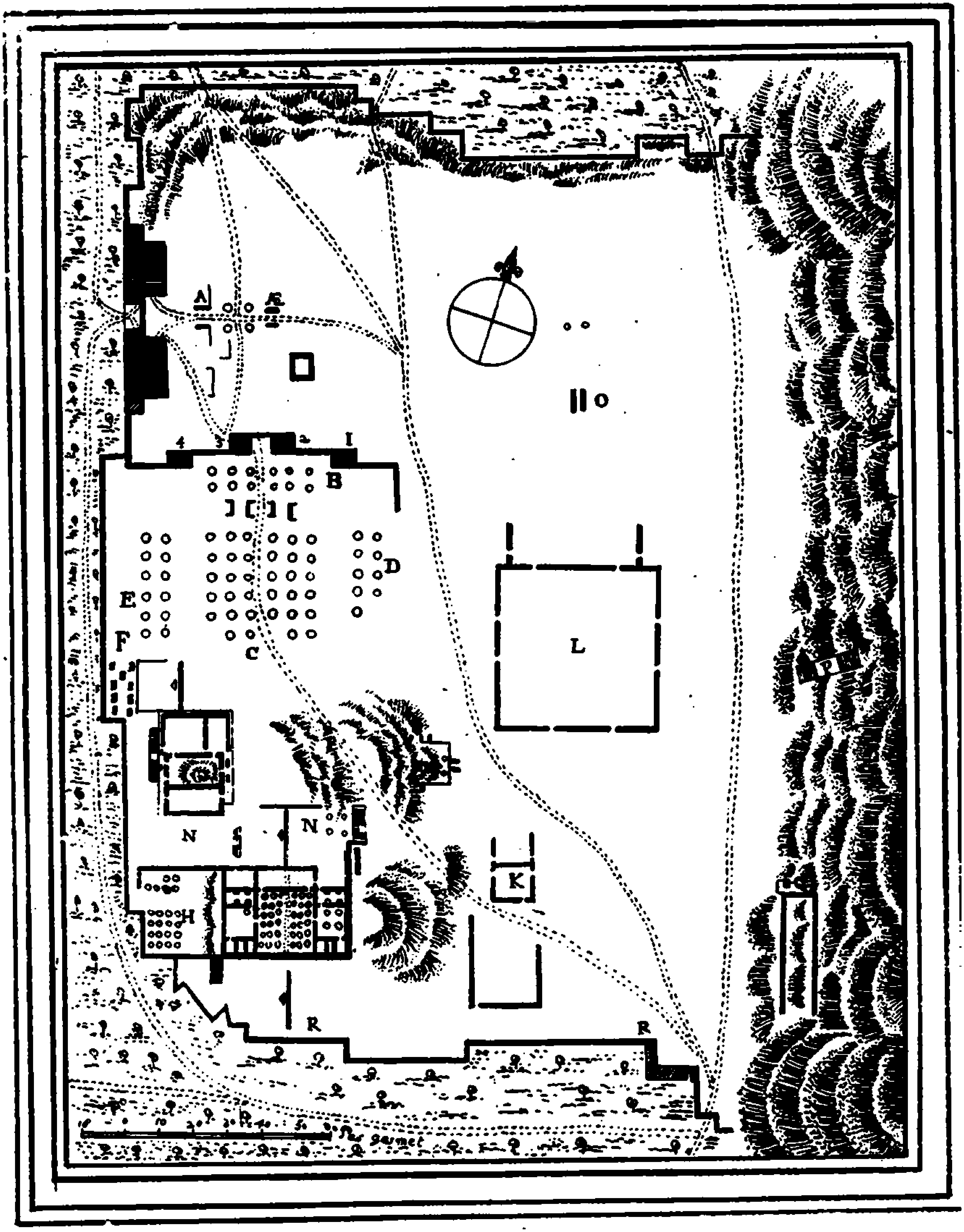
les eaux, mais il préside à leur cours, (94) & répand toutes sortes de biens sur les hommes. Les Emblêmes dont on vient de parler tiennent à un culte bien différent de celui des Mages. C'est celui des Scythes & des tems de la Perse antérieurs à Zoroastre. Conservé par quelques peuples de l'Asie, le culte de Mithras passa dans l'Italie au tems de Pompée: après avoir fleuri dans Rome vers le siecle de Trajan & des Antonins, il y fut aboli vers l'an 378 de notre Ere. On voit par cet exposé, comment les monumens Mithriaques faits par les Romains, s'expliquent par ceux de Persépolis, & ne peuvent s'expliquer par le Zend-Avesta qu'on nous a donné. Ce en quoi les derniers s'accordent avec ces livres, est ce qui est resté de l'ancienne religion de Gjemschid & des Perses dans celle de Zoroastre. Ce en quoi ils en différent, est ce que ce législateur changea dans le culte qui existoit avant lui.

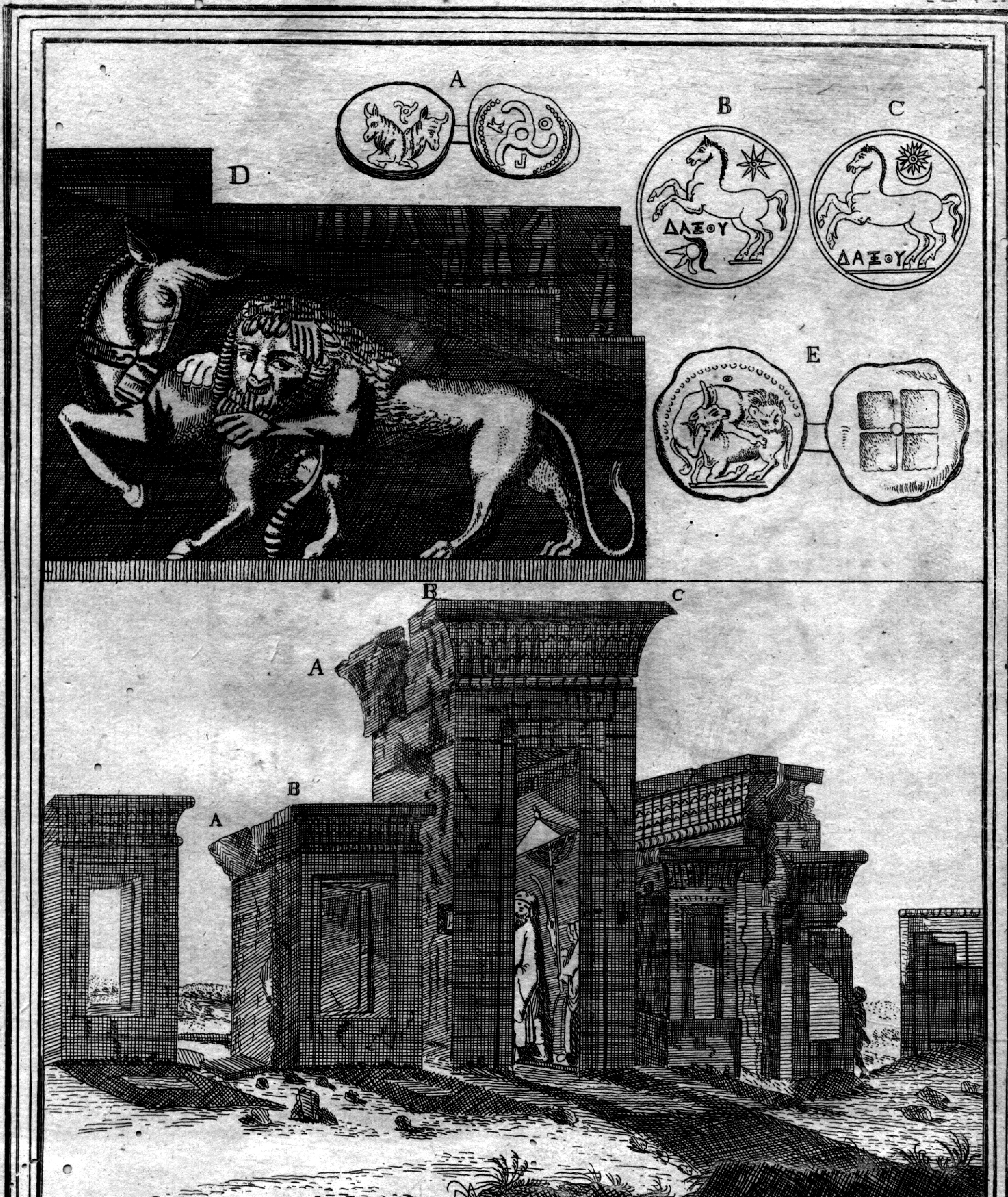
(94) Zend-Avesta.

FINIS.

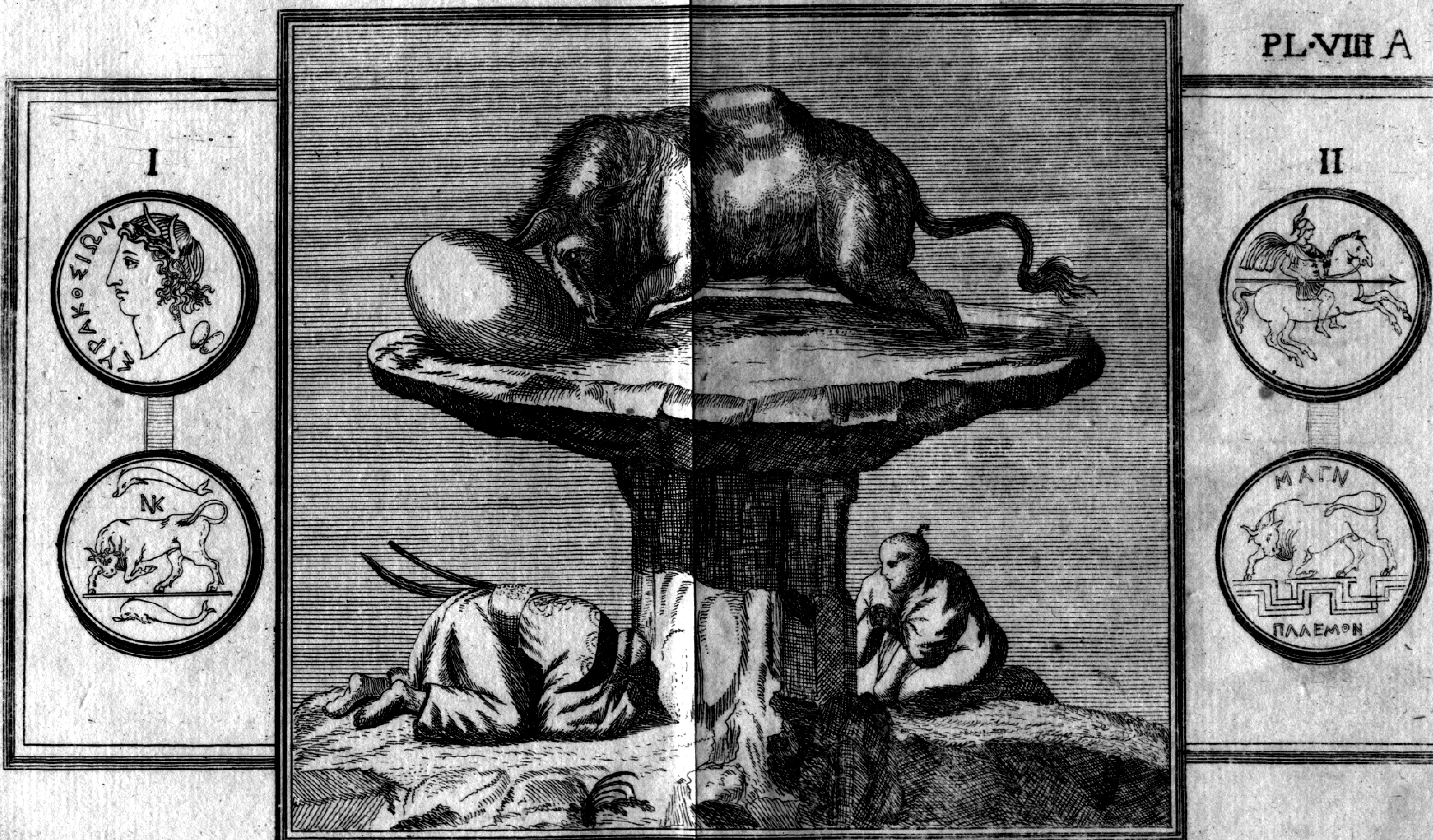


PL. V

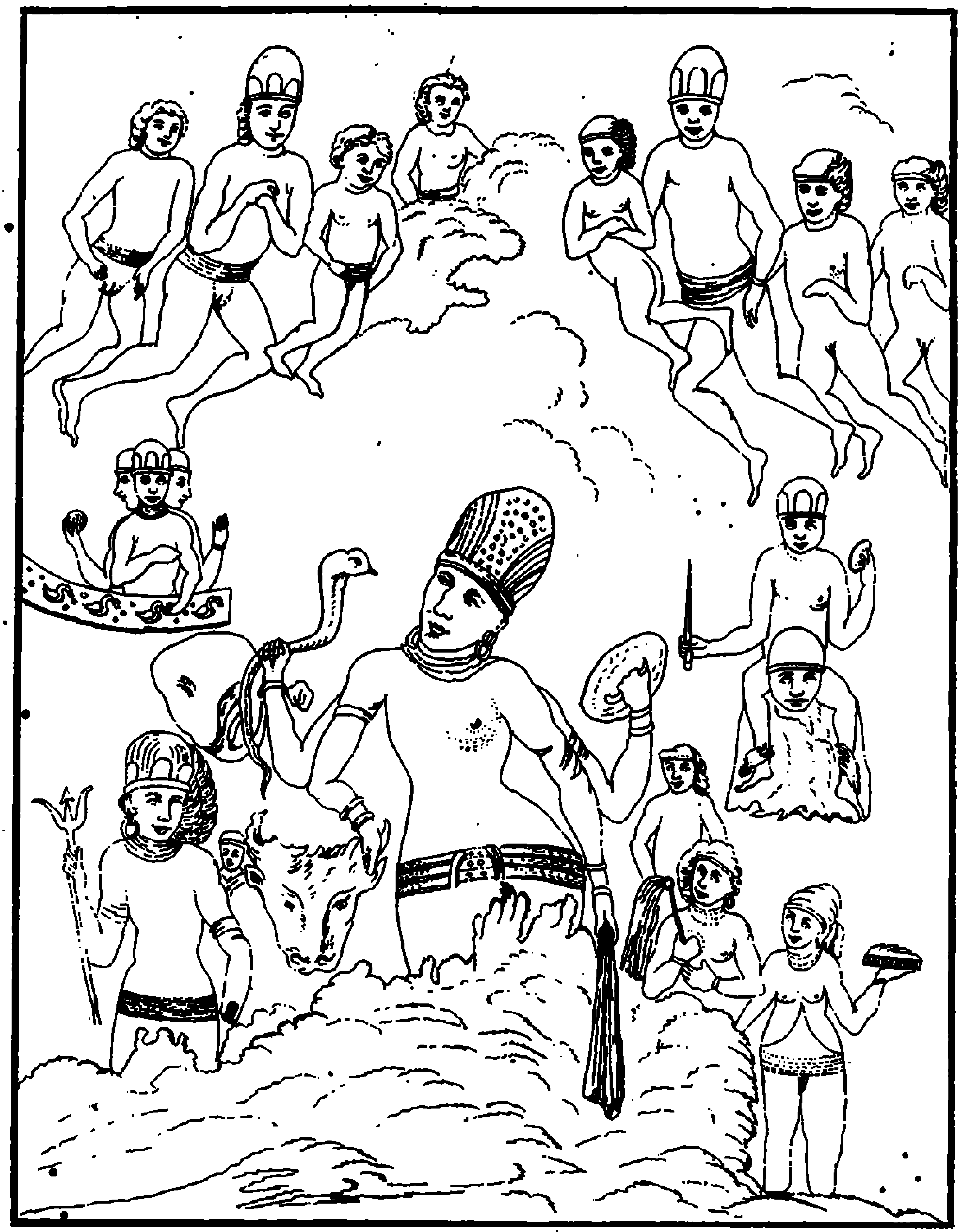



A
B
C
D
ΔΑΞΟΥ
ΔΑΞΟΥ
E
B
C
A
B
A

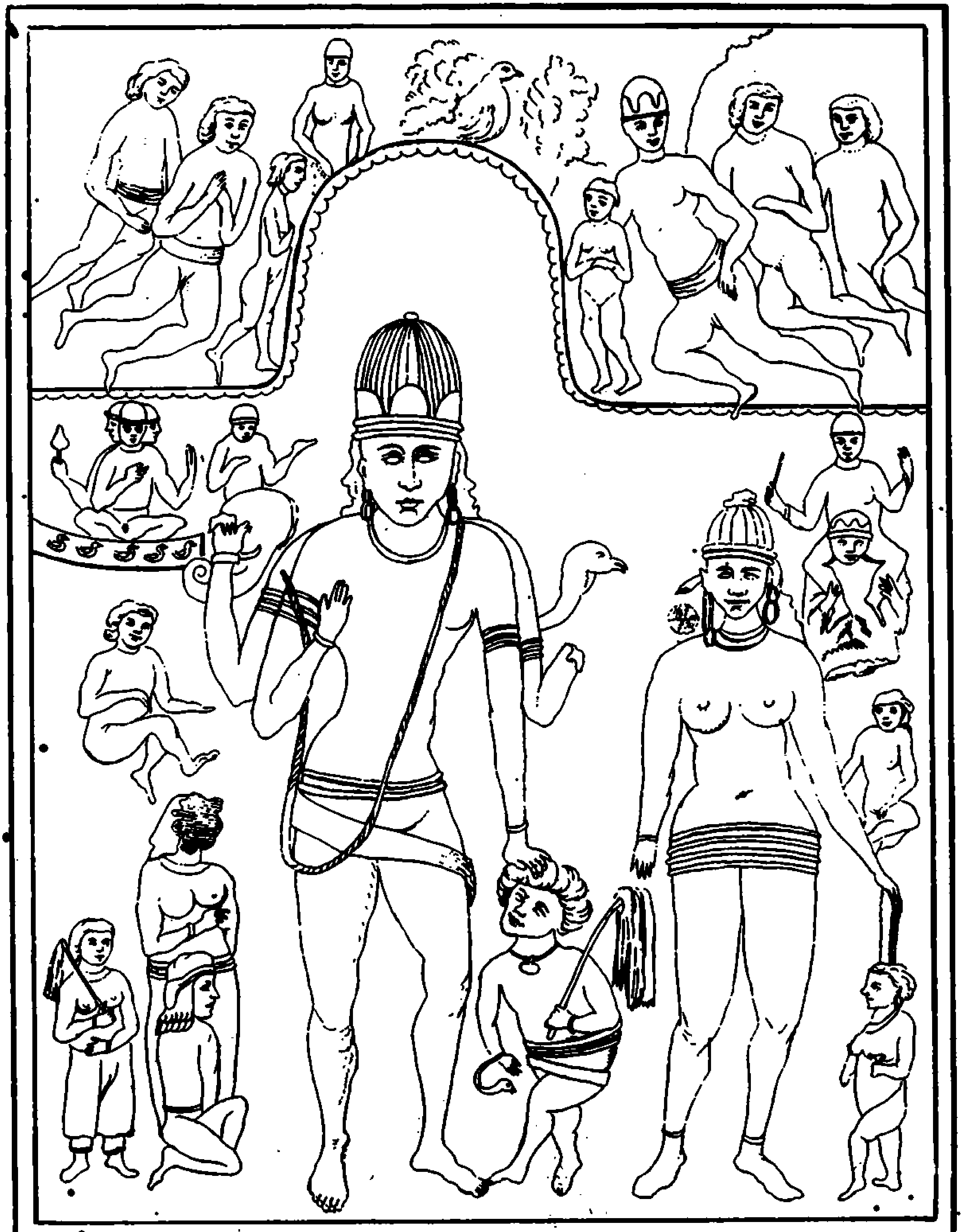
PL·VIII A

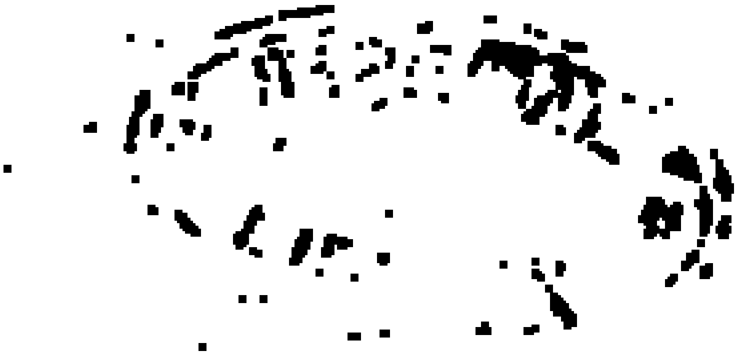


PL · X.

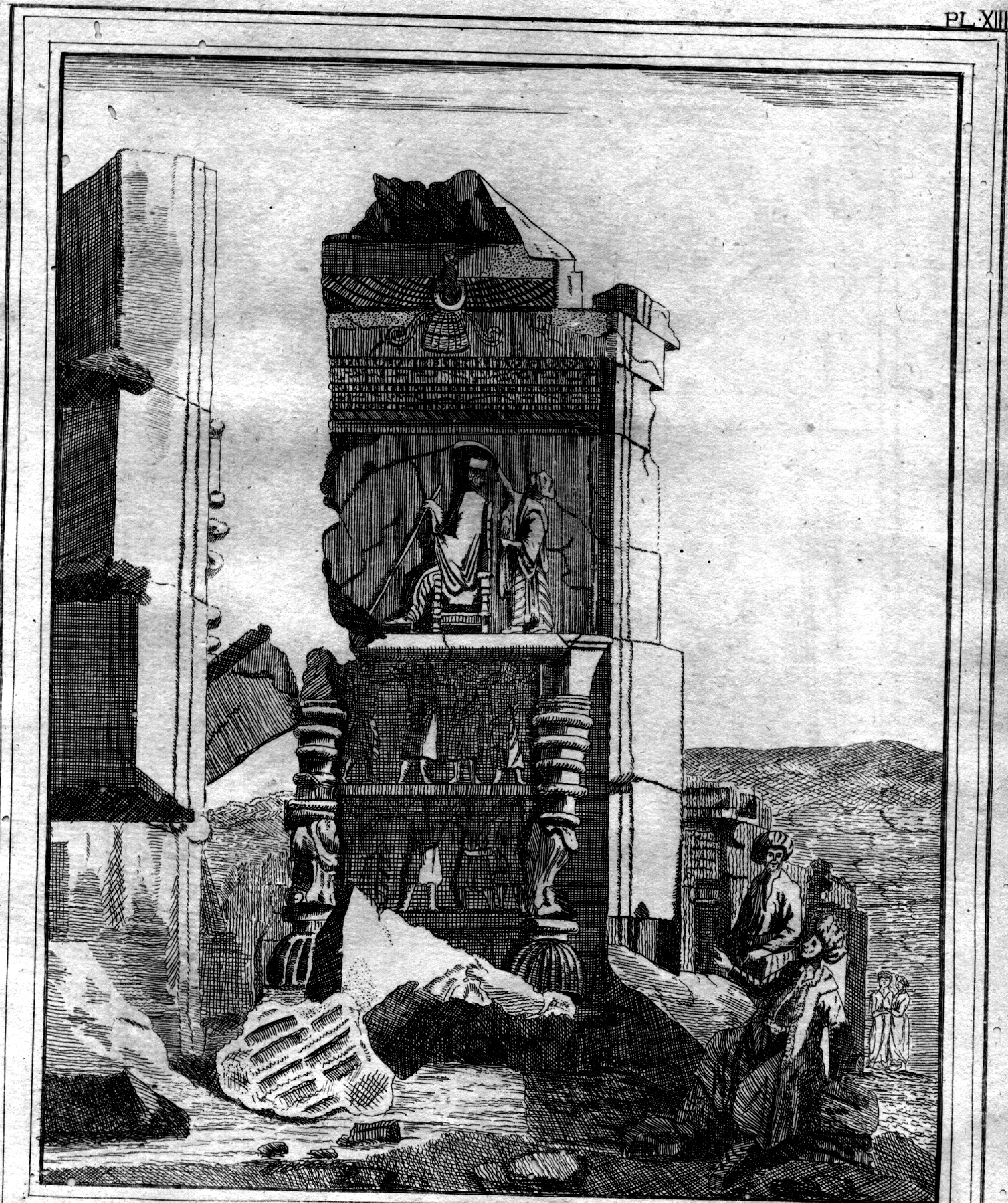


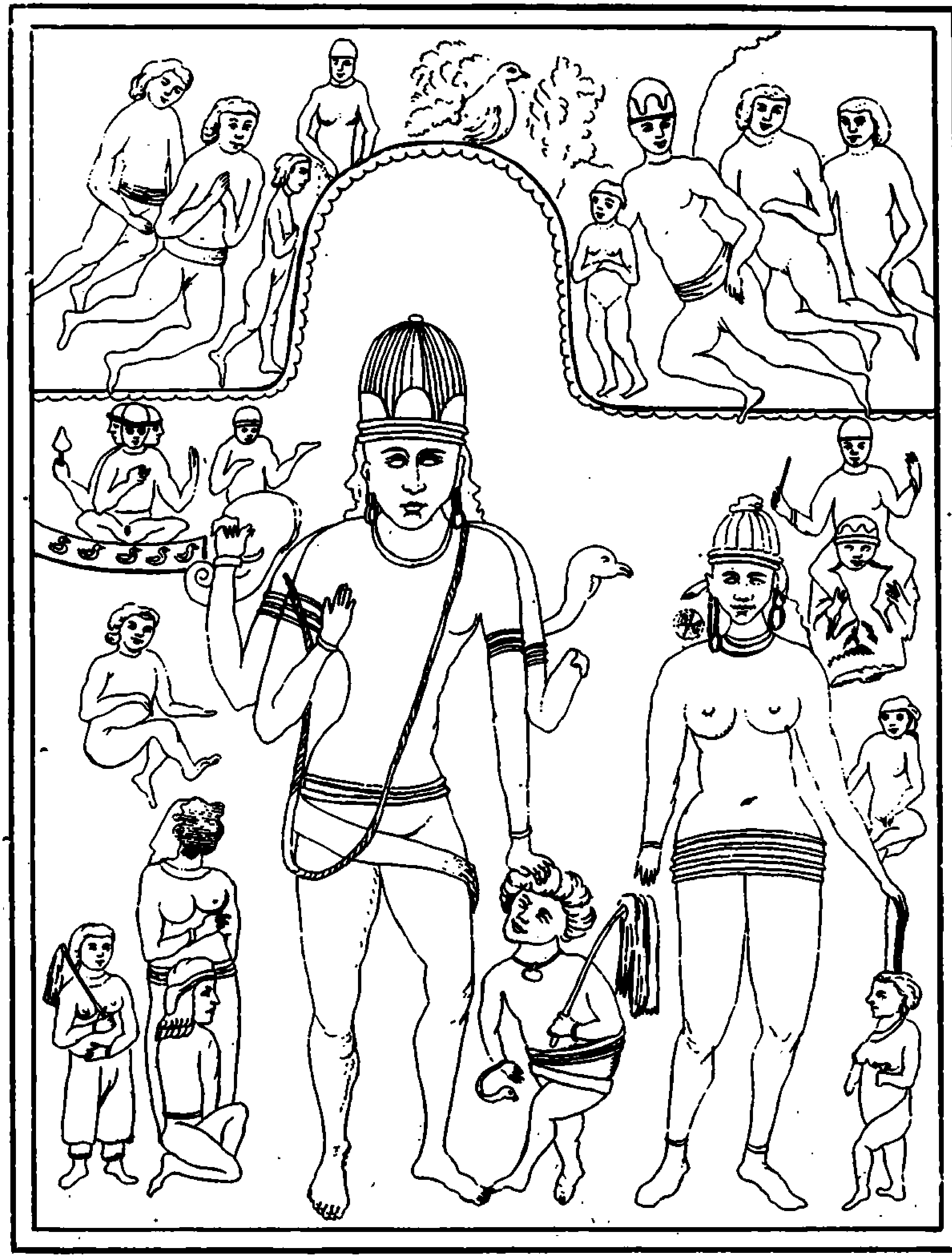

I
II

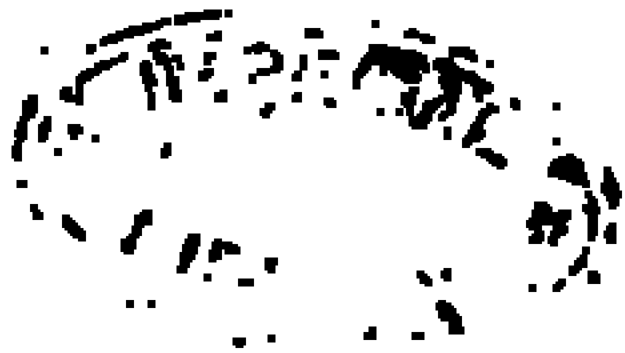


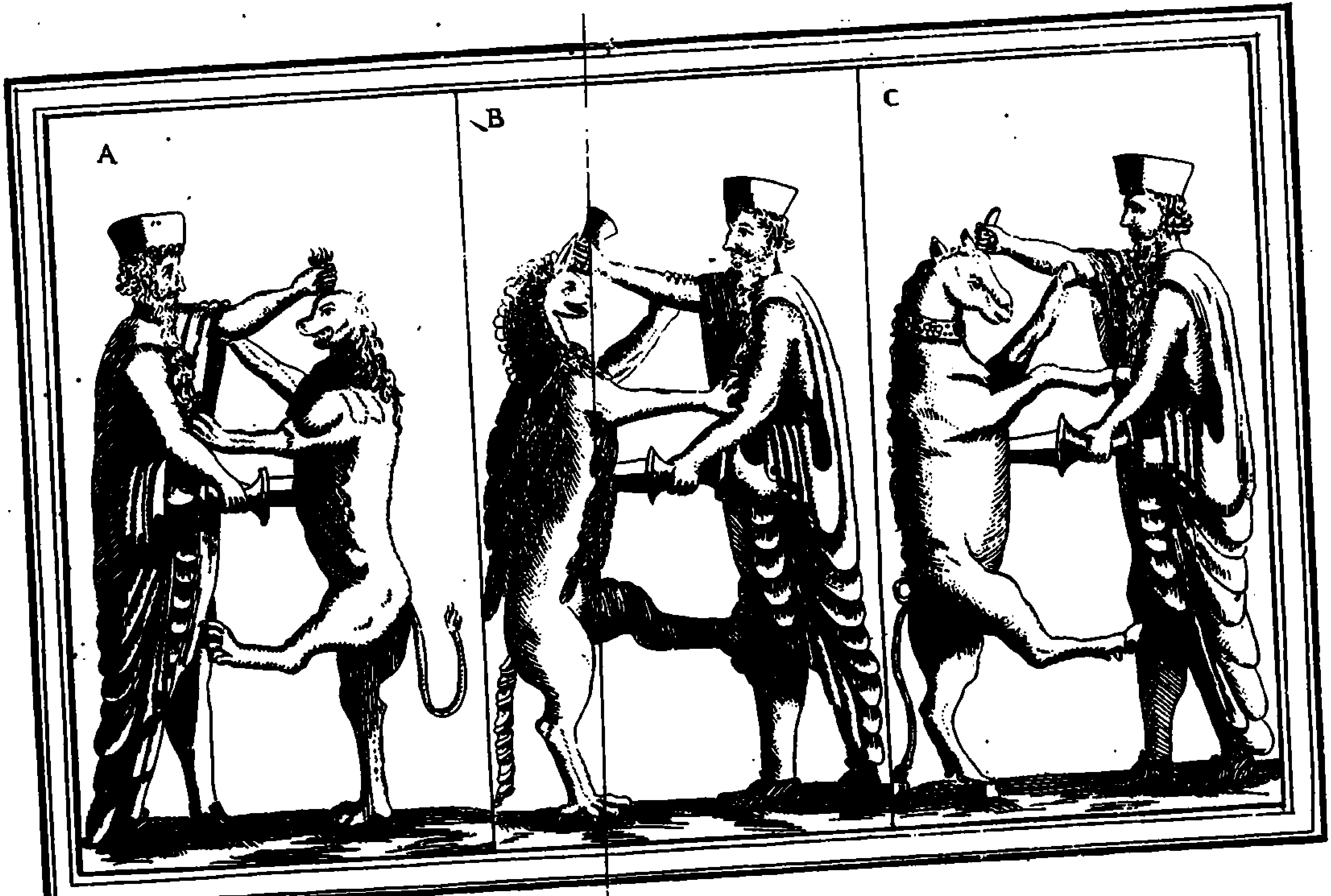


PL. XIII

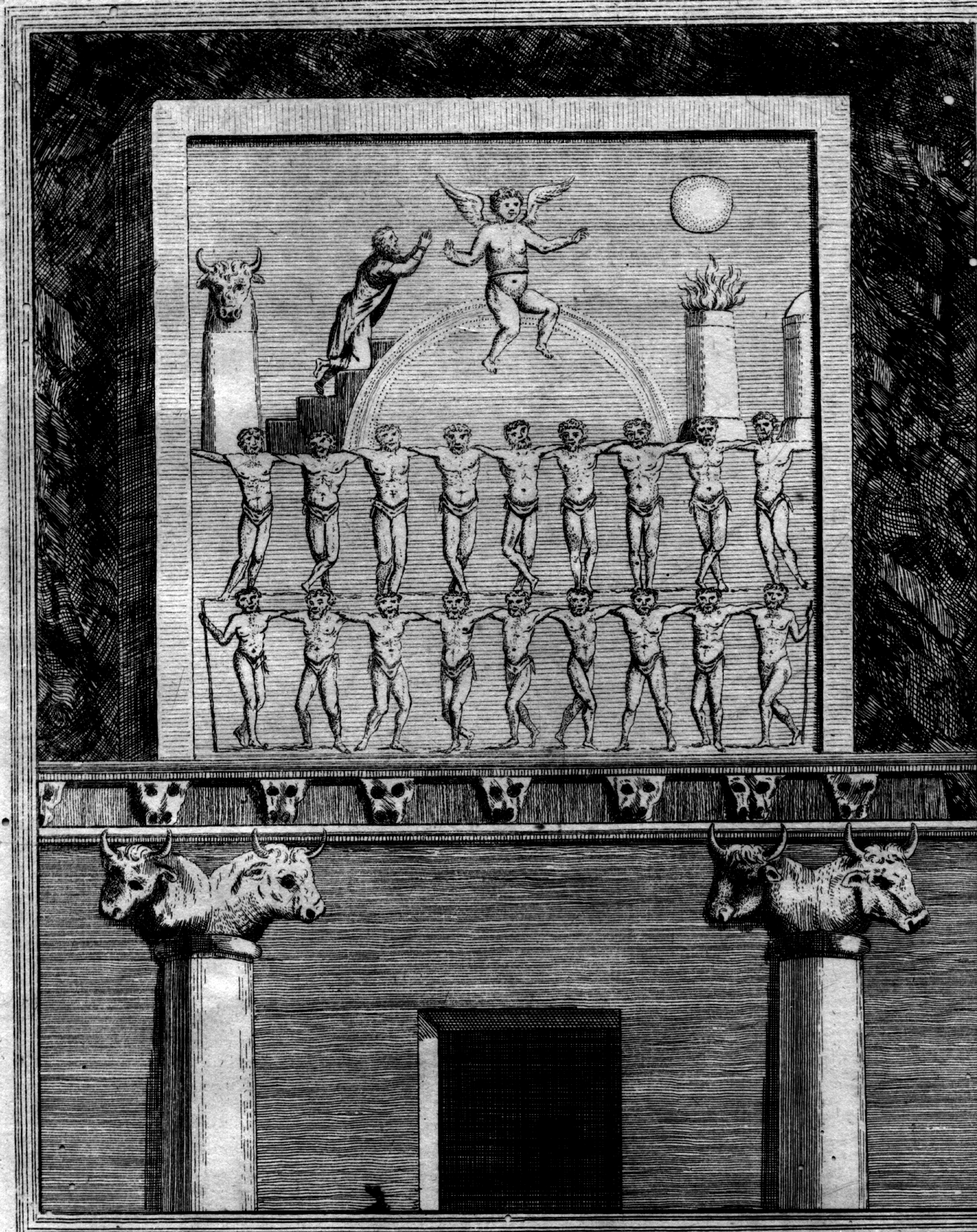






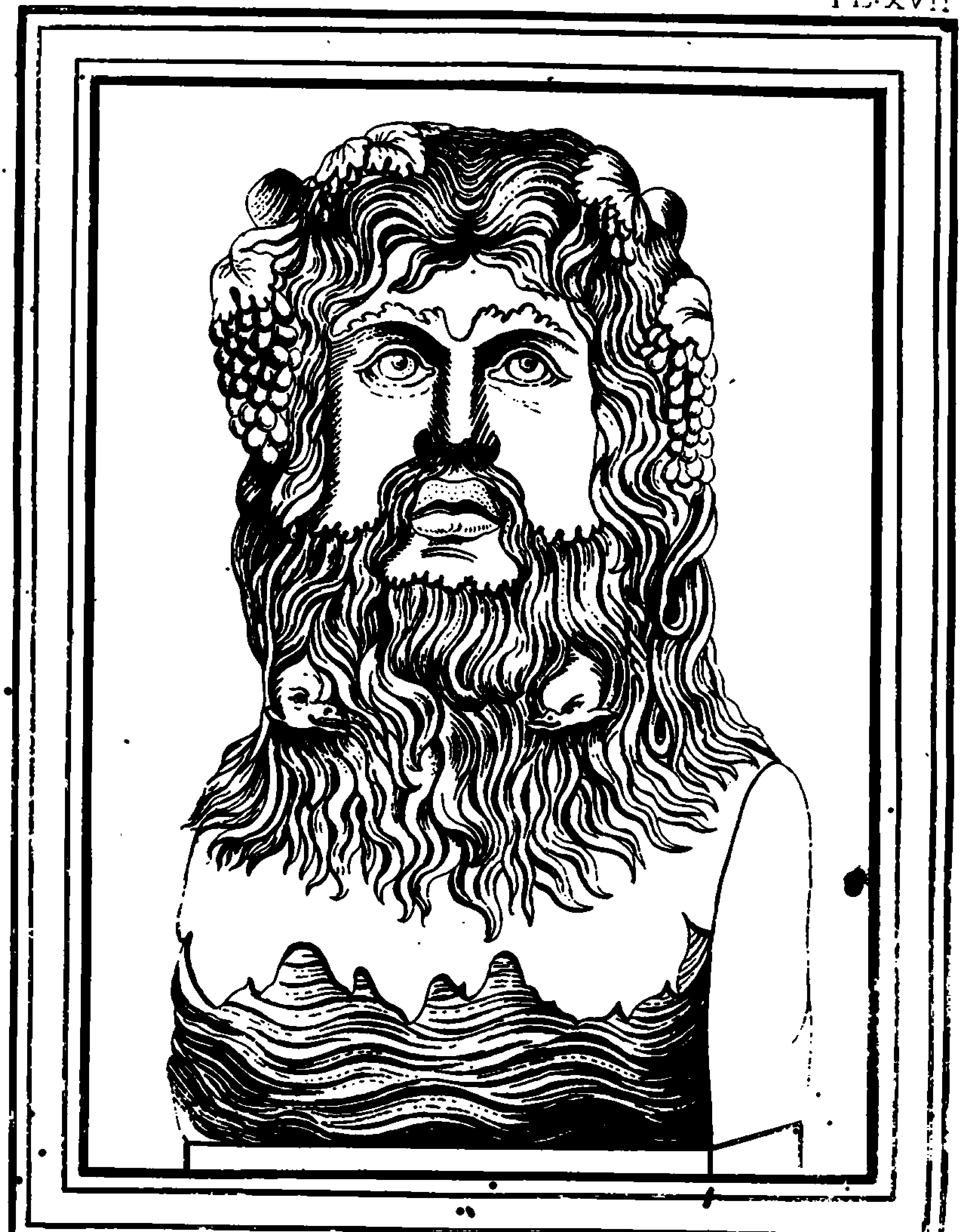

A
B
C

PL·XV



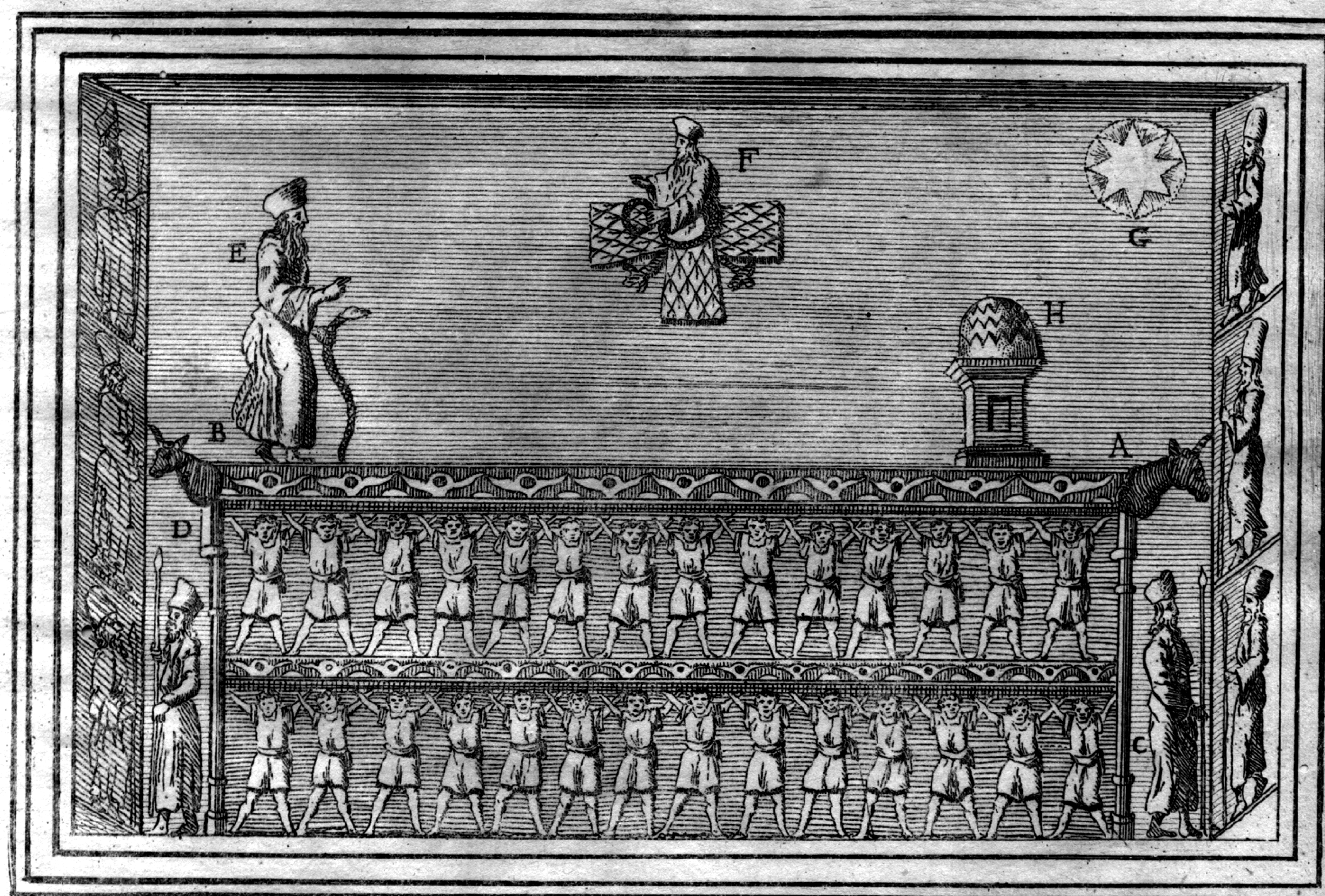


PL·XVII



PL. XVIII





F
G
E
H
B
A
D
C

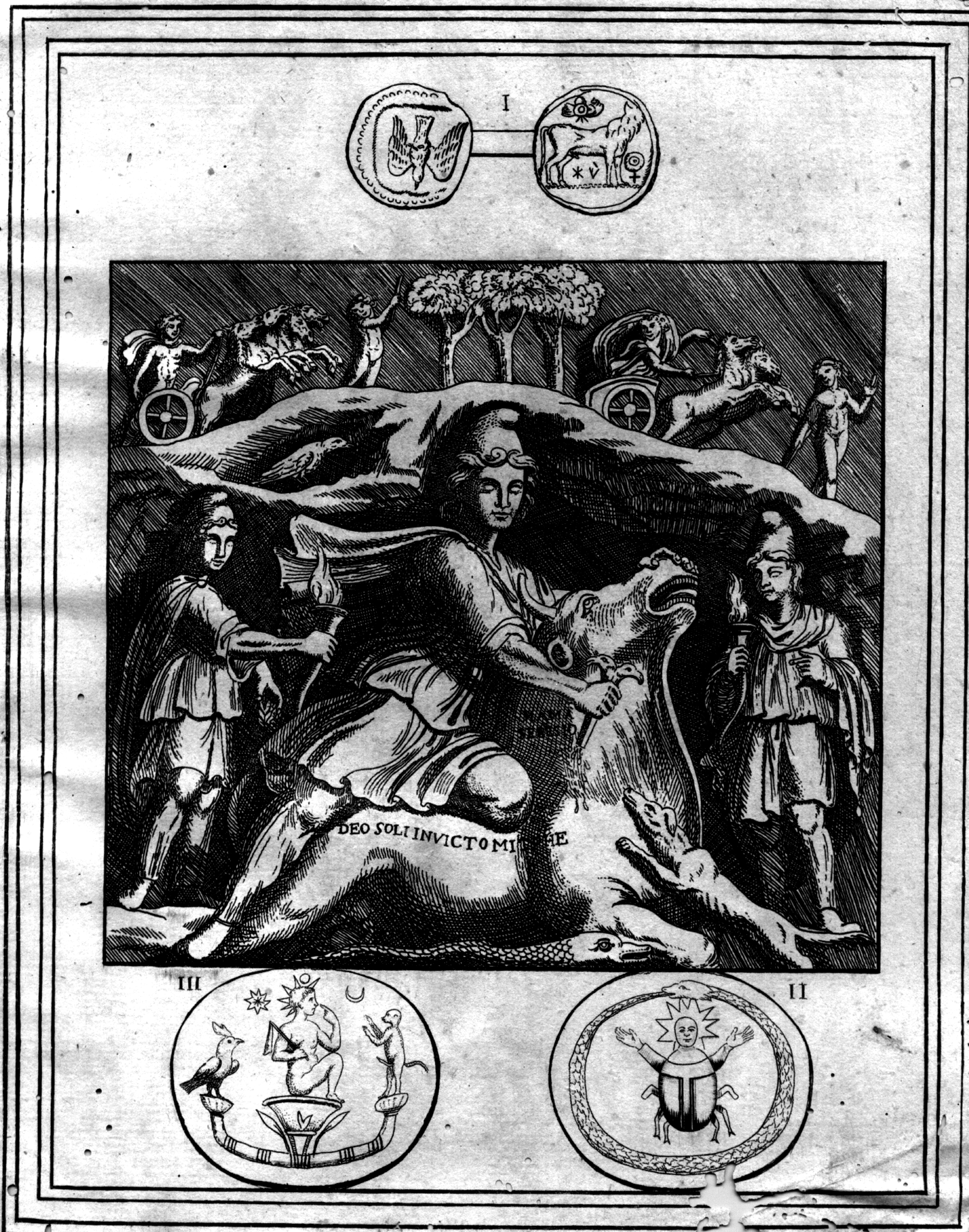
I



II



PL·XXI



PL. XXII



1